*Nous prions nos lecteurs d'excuser les retards qui se produisent, certains mois, dans notre publication. Ils ne dépendent pas de notre volonté. Malheureusement nous sommes en guerre, la main-d'œuvre manque, et nous sommes bien obligés de compter avec les difficultés du moment. Toutefois, nous allons redoubler d'efforts pour que, malgré tout,* La Revue Spirite *puisse, désormais, paraître régulièrement à la date indiquée.*

*Nos lecteurs peuvent être assurés que tout le nécessaire sera fait pour que l'œuvre fondée par* Allan Kardec, *notre maître vénéré, prenne toute l'importance qu'elle doit avoir.*

LA RÉDACTION.

61° Année — Janvier 1918

# LA REVUE SPIRITE

Fondée en 1858 par ALLAN KARDEC



*Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi*

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT

*La Rédaction de la Revue, a l'honneur de présenter à ses abonnés et lecteurs ses meilleurs souhaits à l'occasion du nouvel an.*

## Les Temps sont venus

Le Spiritisme entre dans une nouvelle phrase de son évolution. La crise douloureuse que l'humanité traverse fait lever les yeux vers l'Au-delà. On se demande, anxieux, ce que deviennent ces millions de braves, morts sur les champs de bataille, et où iront les rejoindre ceux qui, tous les jours, sont prêts à faire librement le sacrifice de leur vie pour leur patrie bien-aimée,pour le triomple du droit, de la justice, de la civilisation et de la liberté.

La doctrine spirite, seule, donne la solution juste du problème ; seule elle peut consoler, et ramener, avec le calme, la confiance dans le cœur meurtri de ceux qui pleurent leurs chers disparus.

La séparation n'est plus désespérante lorsqu'on sait, non seulement qu'elle ne sera pas éternelle, mais qu'elle ne peut être que de très courte durée, et qu'on a la certitude de se retrouver.

Se retrouver !

Oui, certes.

L'Athée, comme le penseur qui cherche la vérité, celui qui a perdu la foi, comme celui qui croit encore, tous peuvent trouver, dans notre doctrine, le réconfort dont ils ont besoin. Grâce aux recherches persévérantes de savants réputés, grâce aux expériences consciencieuses qu'ils ont faites, et qui ont été entourées de toutes les garanties que la science pouvait mettre à leur disposition, nous avons maintenant la preuve que ceux qui nous ont devancés dans le monde invisible, sont fréquemment à nos côtés ; qu'ils peuvent, à certains moments, et dans certaines conditions, communiquer avec nous, nous soutenir, nous réconforter, par leur présence que nous sentons affectueuse ; nous savons qu'ils sont heureux aussi du souvenir, des bonnes pensées que nous leur accordons, et qu'ils ne négligent aucune occasion de nous éclairer, de nous guider, parfois même à notre insu, dans la voie trop souvent pénible que nous suivons.

Venez donc à nous, vous tous dont le cœur saigne, vous tous qui êtes cruellement affligés. Le Spiritisme n'impose, *a priori*, aucun *credo* à personne ; aucun acte de foi n'est préalablement exigé. Nous montrons *des faits* rigoureusement contrôlés par la Science, et nous ne demandons qu'une chose, c'est qu'on les examine avec toute l'attention à laquelle ils ont droit.

Nous faisons appel seulement à la raison, à l'impartialité de tous. L'incrédule, comme le spiritualiste, ou le croyant à quel culte qu'il appartienne, tous peuvent pénétrer chez nous, et, sans rien abandonner de leurs convictions, venir d'abord se rendre compte de la *réalité des faits*, et des sublimes conséquences qui en découlent.

Le Spiritisme n'est pas une religion, a dit Camille Flammarion ; C'est une Science. Et nous pouvons ajouter : une Science capitale, sinon la plus grande et la plus belle de toutes, puisqu'il s'agit de déterminer et d'expliquer, avec le but de la vie, l'origine et la destinée de l'être humain. Tout le monde peut donc l'étudier, quelles que soient ses idées philosophiques ou religieuses. L'étude en est si captivante, les résultats déjà acquis sont tellement intéressants, que quiconque l'aura étudiée l'aimera. C'est, d'ailleurs, ce qui explique les

progrès rapides, autant que considérables, qui ont été réalisés ces dernières années, ou qui sont en cours de réalisation.

Et combien étaient venus avec le secret espoir de découvrir le point faible au moyen duquel nous devions être confondus, et qui depuis, ont pris rang parmi les meilleurs et les plus zélés défenseurs de notre doctrine! William Crookes n'est pas le moindre d'entr'eux, et son aide précieuse aura contribué puissamment au triomphe des vérités que nous annonçons.

Oui, les temps sont venus. Nous vivons des jours qui ne permettent à personne de rester indifférents devant une pareille question.

Mais il faut aussi que tous les Spirites comprennent le devoir que leur impose l'heure présente, et qu'ils l'accomplissent résolument. Ils doivent non seulement répandre les vérités qu'ils possèdent, mais encore et surtout prêcher d'exemple en pratiquant rigoureusement nos principes, en mettant de côté toutes les mesquines rivalités de personnes ou d'amour-propre; en respectant la liberté de conscience, en faisant preuve de tolérance, de bienveillance, de charité pour tous; en s'aimant les uns les autres, et en proclamant l'égalité et la fraternité de tous les hommes devant Dieu.

La plus grande cause de faiblesse, pour le Spiritisme, réside dans la dispersion des efforts. Il ne suffit pas que séparément, chacun soit animé de bonnes intentions, et même *agisse* dans la mesure où il lui est possible. La principale condition de succès est dans *l'union.* Chez nous, comme partout, c'est *l'union* qui donnera la force. Il faut donc réaliser *l'union,* qui est indispensable pour assurer le triomphe final.

Et en quoi cela pourrait-il paraître trop difficile ? Que chacun y songe, avec la résolution sincère de sacrifier au bien de la cause, tous les petits intérêts qui peuvent exister à côté, et bientôt il n'y aura qu'à *vouloir* pour *pouvoir!*

L'*union* réalisée, la direction unique, qui devra donner *l'impulsion* nécessaire, ne sera plus bien difficile à trouver.

Un des plus grands obstacles qui peuvent entraver la propagation de la doctrine, dit Allan Kardec, serait *le défaut d'unité.* Le Maître craignait que le Spiritisme, livré à lui-même, sans guide, ne déviât de sa route. Et voici ce qu'il écrivait au sujet de la nécessité d'une *direction unique,* qui fut la pensée dominante de ses dernières années. Ces lignes se trouvent dans ses *Œuvres posthumes*, deuxième partie :

« La nécessité d'une direction centrale supérieure, gardienne « vigilante de l'unité progressive et des intérêts généraux de la

« doctrine, est tellement évidente, que l'on s'inquiète déjà de ne pas « voir encore ce conducteur poindre à l'horizon. On comprend que, « sans une autorité morale capable de centraliser les travaux, les « études et les observations, de donner l'impulsion, de stimuler le « zèle, de défendre le faible, de soutenir les courages chancelants, « d'aider des conseils de l'expérience, de fixer l'opinion sur les « points incertains, le Spiritisme courrait risque de marcher à la « dérive. Non seulement cette direction est nécessaire, mais il faut « qu'elle soit dans des conditions de force et de stabilité suffisantes « pour braver les orages.

« Ceux qui ne veulent d'aucune autorité ne comprennent pas les « véritables intérêts de la doctrine ; si quelques-uns pensent pouvoir « se passer de toute direction, la plupart, ceux qui ne croient pas à leur « infaillibilité et n'ont pas une confiance absolue en leurs propres « lumières, éprouvent le besoin d'un point d'appui, d'un guide, ne « serait-ce que pour les aider à macher avec plus d'assurance et de « sécurité ».

Mais, justement préoccupé des rivalités, des présomptueuses ambitions qui pourraient se produire, des luttes qu'il y aurait à soutenir contre les idées qui ne sont pas toujours entièrement détachées des intérêts personnels, et craignant aussi que, lui disparu, de déplorables faiblesses humaines ne vinssent compromettre l'avenir de l'œuvre à laquelle il s'était si entièrement consacré, il avait, avant de quitter cette terre, tracé le plan d'une organisation complète, qui était de nature à le rassurer.

Pour éviter les dangers d'une direction trop personnelle, et toujours sujette à l'erreur, il avait décidé que, seul, un *Comité central* pouvait présenter toutes les garanties désirables, au point de vue de la barrière à opposer à l'intrigue et à l'ambition.

D'ailleurs, même avec les meilleures intentions, un homme seul, quelle que fût sa bonne volonté, ne pouvait plus assurer la direction *unique*, la direction *ferme* et *vigilante*, dont la nécessité ne devait pas tarder à se faire sentir. Notre Maître lui-même le déclarait hautement, lorsqu'il écrivait :

« La direction, d'individuelle qu'elle a dû être en commençant, doit « devenir collective; d'abord parce qu'il vient un moment où elle excède « les forces d'un homme, et, en second lieu, parce qu'il y a plus de « garantie de stabilité dans une réunion d'individus dont chacun n'a « que sa voix, et qui ne peuvent rien sans le concours les uns des « autres, que dans un seul qui peut abuser de son autorité, et vouloir faire prédominer ses idées personnelles. »

C'est donc à un *Comité central permanent*, qu'Allan Kardec a recommandé de confier la direction du Spiritisme, en prenant soin de définir ses attributions de manière à ce que l'arbitraire ne puisse prévaloir.

Le plan de cette organisation directrice est tracé tout au long dans *les Œuvres posthumes* du Maître, où chacun peut en prendre connaissance dans tous ses détails. Tout y a été prévu.

En avant donc, la grande phalange des spirites ! Groupez-vous pour ne former qu'un seul bloc, un bloc imposant, d'une puissance irrésistible, pour le plus grand bien de l'Humanité.

Créez une direction unique, la direction ferme, vigilante, qui fera triompher votre sublime doctrine. Nous savons que des démarches ont déjà été faites dans ce sens, et que, prochainement, l'idée du Maître entrera dans la voie de la réalisation. Ouvrez largement la porte à toutes les bonnes volontés, à tous les progrès, à toutes les découvertes, à tous ceux qui veulent s'instruire, quel que soit leur culte. Nous marchons avec la Science ; prenons-en le flambeau en main, nous devons en répandre la lumière partout.

En avant donc, les temps sont arrivés !

KERMARIO

# Correspondance posthume d'Allan Kardec

A la suite des lettres parues dans la Revue précédente, il nous paraît intéressant de reproduire la communication suivante insérée dans *la Revue Spirite* de septembre 1863, communication qui n'a rien de démoniaque, malgré tout ce que pourrait dire l'abbé Marauzeau.

## LE VRAI

**(Thionville. — Médium, M. le D. R...)**

Un poète a dit :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Reconnaissez dans ce vers une des plus belles inspirations qui aient jamais été données à l'homme. Le vrai, c'est la ligne droite ; le vrai c'est la lumière, dont la splendeur n'a pas besoin d'être voilée pour les hommes justes dont l'esprit est merveilleusement disposé à comprendre ses immenses bienfaits. Pourquoi dans notre Société

actuelle, la lumière a-t-elle tant de peine à être perçue par la majorité des hommes ? Pourquoi l'enseignement de la vérité est-il entouré de tant d'obstacles ? C'est que jusqu'à présent l'humanité n'a pas fait de progrès assez marqués depuis l'origine du christianisme. Depuis le Christ qui a dû voiler ses admirables enseignements sous les formes de l'allégorie et de la parabole, tous ceux qui ont essayé de propager la vérité n'ont pas été écoutés que leur divin Maître c'est que l'humanité devait progresser avec une sage lenteur pour que sa marche fut plus sûre; c'est qu'elle avait besoin d'un long noviciat pour être apte à se conduire elle-même.

Mais rassurez-vous ! Le soleil de la régénération depuis longtemps à son aurore, ne tardera pas à répandre sur vous son éblouissante clarté; la vraie lumière vous apparaîtra, et son influence bienfaisante s'étendra à toutes les classes de la société. Combien alors s'étonneront de n'avoir pas accueilli plus tôt cette vérité qui date de la plus haute antiquité, et qu'un sentiment d'orgueil leur a toujours fait côtoyer sans la voir.

Cette fois, du moins, vous n'aurez à subir aucun de ces effroyables cataclysmes qui semblent comme autant de jalons destinés à marquer à travers les siècles la marche de la vraie lumière; les hommes mieux instruits comprendront que les bouleversements qui laissent après eux une traînée de feu et de sang ne sauraient cadrer aujourd'hui avec nos mœurs adoucies par la pratique de la charité. Ils comprendront enfin la portée de ce mot sublime que le Christ leur fit entendre autrefois: « Paix aux hommes de bonne volonté ».

Il n'y aura plus d'autre guerre que celle qui sera faite aux mauvaises passions ; tous réuniront leurs forces pour chasser l'esprit du mal, dont le règne désastreux n'a que trop longtemps arrêté l'essor de la civilisation. Tous s'arrêteront à cette pensée que la vraie lumière est la seule conquête légitime, la seule qu'ils doivent désormais ambitionner, la seule qui pourra les conduire au bonheur.

A l'œuvre donc, vous tous qui tenez la bannière du progrès! Ne craignez pas de l'arborer haut et ferme, pour que de tous les points du globe les hommes puissent accourir se ranger sous son égide. Demandez à notre père Céleste la force et l'énergie qui vous sont indispensables pour cette grande œuvre, et si vous ne devez pas jouir ici-bas du bonheur de la voir s'accomplir, que, du moins en mourant vous emportiez la conviction que votre existence a été utile à tous, et que la plus douce récompense vous attend parmi nous: la joie d'avoir accompli votre mission pour la plus grande gloire de Dieu.

Esprit Familier.

Voici d'autre part une autre communication médicanimique dont le texte a été retrouvé dans les papiers d'Allan Kardec.

« PAIX AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ »

Le Seigneur a dit : « Paix aux hommes de bonne volonté ». Par ces paroles Dieu promet la paix, c'est-à-dire la tranquillité de l'âme en cette vie et en l'autre, à ceux qui se montrent dociles à sa volonté. Etre docile à la volonté de Dieu c'est supporter sans murmurer les épreuves qu'il envoie aux hommes pour les faire avancer dans la perfection et assurer leur bonheur à venir, s'ils n'en perdent pas volontairement le bénéfice.

La voie du bonheur est ouverte à tout le monde ; mais le bonheur doit être le prix du travail accompli de bonne volonté sur soi-même pour s'améliorer.

Dans les tribulations de la vie, celui qui au lieu de dire « Seigneur si je souffre, c'est que je l'ai mérité, que votre volonté soit faite et non la mienne, car vous savez mieux que moi ce qui m'est utile » méconnaît sa souveraine justice, n'est pas un homme de bonne volonté, et ne peut s'en prendre qu'à lui s'il n'a pas la paix ; ses tribulations au lieu de diminuer s'accumuleront de plus en plus car une tribulation en amènera naturellement une autre, et ainsi de suite jusqu'à ce que la mesure soit comble.

Nous avons inspiré « L'Evangile selon le Spiritisme » afin que les faibles et les affligés y puisent des encouragements, des consolations et des espérances. Ce sont nos instructions dont peut profiter tout homme de bonne volonté. Il y trouvera la paix du cœur s'il veut s'en pénétrer.

Pour celui qui élève sa pensée vers Dieu, et considère la vie future, la vie terrestre s'efface devant l'éternité, comme un nuage passager dans un ciel radieux, les vicissitudes qu'il y endure ne sont pour lui que des piqûres légères, qui stimulent sa bonne volonté, et lui font mieux apprécier le bonheur qui l'attend. Pour celui qui concentre sa pensée sur la vie terrestre, ces vicissitudes semblent éternelles, elles sont insupportables, et leur amertume est le châtiment infligé à son manque de foi et de confiance en la bonté de Dieu.

Nous allons à tous ceux qui ont besoin de notre assistance, comme le médecin va au malade, mais si le malade ne suit pas les conseils du médecin, celui-ci ne peut être responsable de la non guérison, et il abandonne le malade. C'est ce que nous faisons quand nous ne sommes pas écoutés. Nous n'abandonnons jamais définitivement mais

nous suspendons nos instructions directes, si on ne les met pas à profit, nous surveillons et nous attendons.

Chacun a dans la doctrine les moyens de s'éclairer car elle résume tous nos enseignements. Celui dont la foi chancelle devant une épreuve, a-t-il la bonne volonté à laquelle Dieu promet la paix ? Non, aussi en est-il puni par le doute qui le torture.

Il est curieux encore de rapprocher de ces textes la méditation ci-dessous copiée dans le journal *Le Chrétien Libre* du 15 février 1915.

Gloire là-haut à Dieu et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté (Luc. II. 15).

Les échos de Noël chantent encore dans les âmes. Il n'est donc pas trop tard pour arrêter nos réflexions sur ces paroles de l'hymne évangélique en quoi se résume, pour la tradition chrétienne toute la « Bonne nouvelle » dont Jésus fut le messager.

Gloire ! Paix ! Ce sont les deux visages de la religion. Elle est gloire quand elle regarde en haut vers le Ciel d'où elle rayonne et où elle se confond avec la splendeur même de la divine paternité. Elle est paix quand elle demeure ici-bas, sur la terre, où elle marque son passage par une effusion d'œuvres essentiellement apaisantes.

Combien d'hommes y a-t-il donc, qui sont religieux sans le savoir et parfois sans le vouloir ! Combien qui, repoussant le nom, parce qu'on leur en a faussé le sens, pratiquent néanmoins et de façon excellente la vertu de religion: Tous les hommes « de bonne volonté ».

Oh ! je sais bien que les théologiens, dogmatiques et sectaires ont prétendu restreindre l'amplitude de cette expression. Les fanatiques de la prédestination sont allés jusqu'à l'interpréter en faveur de leur cruelle et désolante doctrine : un homme de bonne volonté ce serait, d'après eux, celui que la volonté bienveillante de Dieu a gratuitement choisi pour être, un jour, heureux dans le ciel, tous autres que ces élus du bon plaisir demeurant éternellement réprouvés.

Mais la conscience des générations chrétiennes se lève contre une telle doctrine et contre toutes celles qui lui ressemblent. Elle élargit au contraire le plus possible le sens de la consolante parole, d'accord en cela avec Jésus lui-même. N'a-t-il pas dit en effet quelque part que ceux qui ne sont pas contre lui sont avec lui.

Et tous ceux-là sont précisement les hommes dont la volonté est bonne, c'est-à-dire qui veulent le bien, qui ne s'égarent pas dans le labyrinthe de l'intrigue ou ne se cantonnent pas dans l'impasse de l'égoïsme et des intérêts personnels, les hommes dont le cœur vibre douloureusement au choc des misères sociales et dont la main s'étend, large ouverte pour les secourir. « La religion pure, la religion imma-

culée, auprès de Dieu notre Père la voici : » visiter l'orphelin et la veuve dans leurs tribulations et se garder des souillures du monde. « Ainsi est-il dit dans l'épître attribuée à l'apôtre Jacques, et ce résumé de théologie pratique est le meilleur commentaire du Cantique de Bethléem.

Que nous voilà loin du formalisme dogmatique ! « Bonne volonté, simplement c'est la paix de l'âme ; c'est l'harmonie et la fécondité de la vie ; c'est le germe du bonheur futur et, dès maintenant le meilleur culte à rendre à Dieu qui, étant père, met toute sa gloire en la bonne conduite de ses enfants.

# Souffrir, Revivre

Par M. le Pasteur Alfred Benezech

Nous sommes heureux de faire profiter nos lecteurs d'un chapitre du beau livre que fait paraître M. Alfred Benezech, *Souffrir, Revivre.*

L'auteur n'est point un inconnu pour les spirites. Nous lui devons déjà un livre d'études préliminaires, *les Phénomènes psychiques* qui faisaient pressentir la voie dans laquelle le néophyte allait s'engager.

Depuis cette première publication, la conviction de M. Benezech s'est assise. Le livre nouveau est une profession de foi, confirmant et documentant, pour ainsi dire, celle déjà fort nette que nous avions entendue, de la bouche de l'auteur, en sa superbe conférence du 25 mars dernier, à la salle de la rue d'Athènes.

Nous lui cédons la place, souhaitant que nos adeptes se procurent la joie spirituelle de lire les autres chapitres de son livre ; la table des matières, leur en dira tout l'intérêt.

La Rédaction

## LA VIE DANS L'INVISIBLE

Après avoir acquis la preuve de la survivance, on serait désireux de savoir dans quelles conditions nous survivrons. La médiumnité nous fournit des communications du plus haut intérêt ; il serait avantageux de pouvoir en comparer un très grand nombre provenant des sources les plus diverses, de manière à déduire logiquement de leurs ressemblances une communauté d'origine. Avec les docu-

ments dont on dispose, il est, néanmoins, permis de se livrer à des considérations générales qui, si elles ne satisfont pas entièrement notre curiosité, nous donnent cependant quelques clartés.

En me désincarnant, je ne suis pas un pur esprit; j'ai un organisme fluidique dont la réalité s'accuse dans des phénomènes d'extériorisation et que nous verrions se dégager, pendant la crise de l'agonie, si nous avions des sens perfectionnés. Cet organisme ayant une ressemblance avec le corps charnel, c'est grâce à lui que les amis se reconnaissent dans l'Au-delà. Je reste donc une personne bien définie avec des traits distinctifs.

Ici-bas je suis emprisonné dans la chair qui m'opprime et souvent m'avilit. Quel allègement, lorsque je serai affranchi de cette servitude ! Je me transporterai dans l'espace avec la rapidité de la pensée et des facultés, maintenant inactives sous le voile, prendront leur essor. En entrant dans ce monde inconnu, nous éprouverons la surprise du voyageur qui aborde une région où tout lui est nouveau.

Je conserve néanmoins une étroite solidarité avec mon existence passée, suivie de mes œuvres qui portent leurs conséquences. Si j'ai été un épais matérialiste, négateur résolu de la vie future, je suis moins prompt à reconnaître mon changement de condition, et, quand j'en ai la révélation, je constate avec peine que je conserve mes goûts sensuels, sans avoir un corps pour les satisfaire : cette impuissance est le châtiment de mon infériorité. Si, au contraire, je me suis appliqué à vivre spirituellement, j'entre dans le monde invisible avec une mentalité mieux adaptée : c'est la suite toute naturelle d'une conduite moralement supérieure. Sur notre terre où la plupart des actes sont inspirés par l'égoïsme, l'homme occupé surtout d'intérêts matériels ne provoque pas le blâme ; on l'admire, s'il réussit. Il opère dans un milieu où cet emploi de ses talents est jugé d'autant plus légitime qu'il en résulte pour lui une multitude de satisfactions généralement convoitées. Parmi ceux qui le critiquent, beaucoup sont des envieux regrettant de ne pouvoir pas l'imiter et invoquant contre lui des principes de morale qu'ils s'empresseraient de négliger, si la fortune leur devenait favorable. Dans l'Au-delà les rôles sont intervertis. Tel qui maintenant se prélasse avec fierté dans un bien-être mal acquis sera plus tard un personnage amoindri, obligé, pour se mettre au niveau de sa nouvelle existence, de prendre une peine dont l'homme de mœurs plus pures, actuellement son subordonné, sera exempt.

Quel que soit mon degré de développement, je continuerai de vivre avec les tendances, y compris le libre arbitre, qui caracté-

risent la nature humaine. Qu'est-ce qu'une tendance ? Un penchant vers un but. Je constate les tendances à chercher la vérité, à pratiquer la justice, à exercer la bienfaisance, et d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, se trouvant chez tous les hommes, ici à l'état rudimentaire, là dans un magnifique épanouissement, et n'aboutissant pas dans la vie présente. Si elles ne devaient pas aboutir ailleurs, la nature aurait fait, en nous créant, une œuvre singulièrement absurde, puisqu'elle aurait mis en nous des germes organisés pour rester improductifs. La doctrine d'une vie future en découle logiquement. A notre entrée dans l'Au-delà, nous ne ressemblons pas à des travailleurs plus ou moins méritants qui prennent leur retraite, les uns, les élus, avec des rentes, les autres, les réprouvés, avec le dénuement. La vie se poursuit dans la lutte pour de nouvelles ascensions, les progrès que nous avons réalisés nous procurant une avance sur les retardataires. Nous sommes en marche vers un idéal qui grandit par nos efforts pour l'atteindre, et l'impuissance de nous reposer dans un résultat définitif, loin d'être un tourment, est une source de jouissances, grâce à la variété des impressions.

Tous les désincarnés possèdent la faculté de s'élever. Vous répugne-t-il de penser qu'un malfaiteur, condamné par les tribunaux ou assez habile pour esquiver le code, puisse finir par atteindre des biens réservés aux meilleurs ? Vous auriez le droit de protester, au nom de la conscience, s'il se trouvait, immédiatement après la désincarnation, au même niveau que l'honnête homme ; mais il est rationnel que, s'il use de son libre arbitre pour s'amender, il en soit récompensé par une amélioration de son sort, et, comme il ne suffit pas d'un bon mouvement pour transformer un caractère, comme la purification de l'âme est le fruit d'une forte discipline de la volonté, le bonheur qui en découle n'arrive qu'après une laborieuse préparation qui le justifie. Le repentir, fût-il très sincère, est le commencement de la sagesse, il n'en est pas la réalisation. C'est un germe qui contient la promesse du fruit ; celui-ci ne mûrira que plus tard, lorsque la plante aura suivi les diverses phases de sa croissance.

Cette conception de la vie dans l'invisible nous éloigne à certains égards des idées traditionnelles. Gardons-nous de prêter à Dieu les sentiments d'un tortionnaire. Voici l'un de ses enfants qui a eu le tort de se mal conduire. Nul ne songe à le disculper. Toutefois, en approfondissant, comme l'équité l'exige, les mobiles de sa conduite, ne découvrirait-on pas dans l'atavisme, l'éducation ou le tempérament des circonstances atténuantes ? Il a mérité une peine, d'accord ; mais la peine, pour conserver le caractère d'une juste répression, doit être

proportionnée à la faute, sinon elle est une méchanceté contre laquelle le coupable a le droit de se poser en victime. Oseriez-vous traiter votre enfant avec une rigueur implacable, fût-il des plus répréhensibles ? Si vous étiez dans l'obligation de sévir, vous ne renonceriez pas à l'espoir de pardonner ; vous ne voudriez pas encourir le reproche de céder à un besoin de vengeance. Vous vous efforceriez, par un mélange d'indulgence et de sévérité, de provoquer le repentir en vue de la réconciliation. Nous sommes donc tous appelés à progresser. Qu'y a-t-il de si déplaisant dans cette perspective ? En quoi votre bonheur d'élu sera-t-il compromis ? Vous devriez, au contraire, vous réjouir de ce que les plus grands pécheurs, après avoir expié, recevront la récompense de leurs efforts pour se purifier. Les belles âmes ne sauraient être pleinement heureuses, tant qu'il leur manque le bonheur des autres, à moins que la peine temporaire ne soit la condition d'un état meilleur.

Chacun sera jugé par ses œuvres, comme on l'est du reste actuellement, autant que le permet l'imperfection de notre monde soumis au règne de l'injustice et de l'erreur. Quand un prévenu comparaît devant un tribunal, la loi, qui, dans l'intérêt de la société confie au ministère public le rôle d'accusateur, lui assure le concours d'un avocat, et c'est après un debat contradictoire où des témoins à charge et à décharge ont été entendus, que les juges prononcent la peine, en se basant sur le code. On peut dire d'un coupable condamné justement, qu'il l'est par lui-même, son châtiment dérivant de sa faute. Comparaîtrons-nous devant Dieu comme devant un juge, pour rendre compte de notre conduite ? Sera-ce un acquittement ? Sera-ce une condamnation ? Dieu ne nous fera pas subir un interrogatoire, parce que, mieux instruit sur nous que nous-mêmes, il n'a nul besoin d'être renseigné. Impossible de lui rien cacher ; son verdict sera infaillible. Il ne mesure pas la peine sur la faute, après s'être minutieusement enquis de celle-ci. Il a organisé l'homme de telle sorte que, s'il use mal de son libre arbitre, il s'expose à des peines, dont il gémira tôt ou tard. Un alcoolique est puni par le délirium tremens, et son juge, c'est la nature qu'il a violentée ; or, comme Dieu est l'auteur de la nature, il en résulte que nous sommes jugés par lui. Cette justice immanente n'est-elle pas une manifestation de la Providence aussi directe que le serait un jugement semblable à ceux de nos tribunaux ? Aussitôt après avoir rendu le dernier soupir, nous ne sommes pas envoyés, suivant nos mérites, dans des régions différentes, un ciel et un enfer localisés où l'on est éternellement heureux ou malheureux, à moins que, pour des fautes pardonnables, on ne

fasse un stage dans le purgatoire avant d'être admis au paradis. La vie de l'Au-delà est la suite logique de la vie d'ici-bas avec la faculté d'évoluer.

On ne progresse pas sans changer : de quelle nature sera ce changement ? Si les désincarnés essayaient de nous renseigner, ils nous parleraient une langue que nous ne pourrions pas comprendre puisqu'il nous serait raconté des choses hors de notre portée. Même sans sortir de notre sphère, exposez certaines découvertes de la science à un pâtre vivant continuellement avec son troupeau ou à un mondain exclusivement occupé de ses plaisirs, votre propos, si lumineux qu'il soit, n'entrera pas plus dans leur entendement qu'un idiome inconnu. Le monde nous apparaîtra bien différent, quand nous serons débarrassés de la chair.

Vous avez entendu parler de la seconde vue, de la télépathie, de l'extériorisation de la sensibilité. Ces phénomènes sont l'indication de facultés latentes, le plus souvent inactives et ne prenant leur essor que dans des circonstances exceptionnelles. Il existe en nous un nombre indéfini de possibilités d'où surgiront plus tard devant notre esprit de vastes horizons. Je fais, pour les besoins de ma démonstration, la supposition que vous êtes aveugle de naissance. Si, par miracle, la vue vous était donnée, quelle ne serait pas votre stupéfaction ! Les objets les plus usuels, un candélabre, un livre, un tableau, une plante portant des fleurs et des fruits, tout cela vous produirait, quoique très ordinaire, l'impression d'une véritable féerie de formes et de couleurs dont aucune expression n'aurait pu susciter, dans votre esprit, la moindre image. Vous occupez toujours la même place dans l'étendue et vous n'êtes plus dans le même monde. L'acquisition d'un sens vous a valu cette révélation. Vous n'en êtes pas à croire que les cinq sens dont la nature nous a pourvus sont les seuls qui existent. Les animaux ont des facultés qui nous manquent. Si vous en aviez une de plus, notre planète changerait d'aspect. Que serait-ce donc si le nombre en augmentait considérablement ? Le germe en est déposé dans les profondeurs de notre être, pour fructifier aux diverses phases d'une évolution qui se déroulera dans l'éternité. Quels seront plus tard nos rapports avec l'univers, lorsque, doués d'un organisme subtil, nous aurons des moyens d'action plus puissants ? Ce que nous savons n'est rien en comparaison de ce que nous ignorons. L'espace au-dessus de nos têtes est un abîme où se meuvent, en nombre incommensurable, des humanités qui suivent régulièrement leur destin. A quels spectacles serons-nous conviés ? On ne penserait pas à cet avenir sans un tournement de tête, si nous

n'étions garantis du vertige par la pauvreté de notre imagination.

On a des raisons de l'envisager avec confiance, cet avenir. Sans doute la mort, en déchirant le voile, provoquera en nous un rappel de la mémoire, comme il s'en produit dans certains accidents, et le tableau de notre vie se déroulera devant notre esprit avec une multitude de détails complètement oubliés. Ceux que nous jugeons, quelquefois à tort, les plus vertueux, seront humiliés par cette révélation. Mais les communications nous inclinent à croire qu'on a en général, dans la phase qui suit immédiatement le décès, plus de bonheur que dans la condition terrestre. Notre première satisfaction sera, puisque nous n'aurons plus notre chair, d'être exempts des souffrances si variées et parfois si aiguës que nous causent les troubles de l'organisme. Songeons aussi aux tourments qui naissent de la nécessité de nourrir, de loger, de vêtir le corps, et à ceux qu'on s'impose sottement pour lui procurer des jouissances souvent décevantes. Les aspirations de l'âme dégagées de ces entraves, auront mille occasions de s'appliquer à toutes sortes de bonnes œuvres et nous ne nous perfectionnerons pas sans qu'il en résulte pour nous une augmentation d'agréments, parce que, n'étant plus contrariées par la chair dans la poursuite des biens spirituels, nous serons davantage dans l'ordre.

## TABLE DES MATIÈRES

# LES PROPHÉTIES

> « Ne rien croire, ou croire tout, c'est, à égal degré, l'indice d'un faible esprit ou d'une conscience qui s'éteint. »
>
> BAYLE

Le Monde, à l'heure actuelle, nous montre la parfaite exactitude de l'aphorisme de Bayle.

Aux époques troublées, toujours il en a été ainsi. L'équilibre des consciences asservies ou trop libres ne trouvant pas à s'établir intelligemment, il en résulte nécessairement une perturbation profonde dont les répercussions peuvent avoir des conséquences funestes pour toute une époque et pour tous les êtres humains.

L'Histoire nous donne de nombreux exemples et il est presque inutile de rappeler les terreurs de l'an Mil ou l'état d'anarchie des époques révolutionnaires et de décadence.

Invariablement, une sorte de rétrogradation temporaire paralyse, pour un temps plus ou moins long, les efforts les plus généreux, les bonnes volontés les plus louables. Il semble, que soudain, les ténèbres s'étendent sur des générations entières et que le Mal triomphant se dresse pour asservir définitivement toutes les créatures vivantes.

Les époques troublées sont toujours propices au développement de toutes les crédulités et de tous les fanatismes, et il faut à la vérité une forte expérience pour faire éclater sa manifestation et rétablir l'ordre dans tous les domaines.

De la négation, pure et simple, où l'esprit s'était cantonné pendant de longues années, il passe, sous la poussée des événements, par une période de crainte et d'affolement qui le contraint impérieusement à choisir une base quelconque, toujours fragile, pour étayer quelques faibles espérances en vue de son bonheur futur.

Dans les cœurs meurtris et ulcérés, dans les âmes malheureuses, dans les cerveaux torturés s'infiltre, peu à peu, la crédulité excessive.

L'esprit craintif, apeuré, accepte avec joie les prophéties vagues. Il croit, si l'on peut dire, en raison inverse de son incrédulité d'antan et parfois sa fureur éclate si l'on vient heurter trop brusquement sa croyance nouvelle, aussi naïve que ridicule.

Aucun raisonnement n'est assez fort pour le ramener à la saine raison. Il croit, en désespéré, à propos de tout et à propos de rien.

Il affirme avec âpreté sa conviction nouvelle. Il est, en un mot, la proie facile de tous les obscurantismes.

... Depuis plus de trois années, le fléau le plus terrible qu'une humanité puisse connaître s'appesantit sur le Monde et déjà nous voyons les graves symptômes d'une décomposition morale profonde alliés à une crédulité excessive.

Et la leçon, pour nous spirites, est grave de conséquences qu'il nous faut envisager. Combien de braves gens se sont imaginés que les entités de l'Au-delà pouvaient nous découvrir, par avance, toutes nos misères, et nous donner la marche précise des événements sanglants de notre monstrueuse époque. Combien se sont acharnés à vouloir situer exactement, dans le Temps, la série des luttes formidables qui se déroulent implacablement sous nos yeux terrifiés.

Un de mes bons amis, excellent médium, a obtenu au début de la guerre et à son sujet une communication médianimique qui l'a profondément étonné.

« Dans quelques années, disait la susdite communication, nous pourrons nous expliquer certains détails. Attendez, nous ne pouvons vous en dire plus long ».

Cette communication était précise dans sa généralité, car elle paraissait, fort justement, mettre en garde contre la curiosité.

Par contre, certaines autres communications ont égaré bien des personnes et devant les piètres résultats prophétiques obtenus par les adeptes les plus sincères et les plus convaincus nous devons nous efforcer de réagir et une fois de plus rappeler ce qu'est le monde de l'Au-delà comparativement au nôtre. Bien des désillusions pourront ainsi être évitées, bien des incohérences ne seront plus mises au jour et nous pourrons mieux définir pourquoi, véritablement, nous sommes des croyants, pourquoi nous avons une Foi éclairée, malgré tout, sur nos destinées supérieures.

Si toutes les phases malheureuses de notre existence terrestre nous étaient dévoilées à l'avance, nous serions peut-être moins forts pour nous défendre et nous perdrions, sans aucun doute, toute initiative, toute volonté, par suite d'un asservissement complet à un fatalisme inéluctable.

Pourquoi, dès lors, vouloir connaître l'avenir. Souvenons-nous, une fois pour toutes, que l'Au-delà contient nombre d'esprits aussi méchants que sur la Terre et que la tromperie, le mensonge sont leurs armes favorites.

Nous avons eu le chagrin de voir paraître, depuis trois ans, un

certain nombre de prophéties ridicules, présentées comme devant donner la vérité intangible sur la marche des événements.

A quoi bon tout cela ?

A accentuer, tout simplement, la mortelle désespérance qui gagne tous les cœurs et toutes les âmes, à créer un malaise de plus, à prolonger une agonie atroce au milieu d'un chaos et d'une horreur sans nom.

Certes, il faut faire la part des choses. Des communications obtenues antérieurement à la guerre, ont pu nous faire pressentir les horreurs que nous vivons, mais combien rares sont ces communications, et combien peu elles sont véritablement éclairées (1).

Il est un principe qu'il ne faut jamais perdre de vue et dont il nous faut inéluctablement suivre la loi. En aucune façon nous ne devons avoir la curiosité de savoir par avance les péripéties de notre vie. En aucune façon, nous n'avons le droit de lire l'avenir par-dessus l'épaule des morts. Toute tentative de divination est une hérésie monstrueuse et les spirites, plus que tous les autres, doivent se prémunir contre ses dangers.

Les révélations spontanées qui nous sont faites sur la situation des âmes désincarnées ne sont-elles pas suffisamment magnifiques et consolantes, sans que nous ayons besoin de chercher à connaître, par avance, les détails de nos tourments terrestres ?...

L'espérance qui nous est apportée par ces révélations n'est-elle pas assez large sans que nous ayons besoin d'obéir à la curiosité malsaine et maladive qui nous hante, et n'avons-nous pas définitivement établi les preuves certaines et suffisamment convaincantes de notre existence par delà la tombe, sans chercher à terrifier notre esprit et empoisonner notre vie par la hantise, toujours renouvelée, des malheurs terrestres qui pourront survenir ?...

Les véritables prophètes et les véritables prophéties sont rares et les adeptes du Spiritisme agiront sagement en se méfiant de ceux-ci comme de celles-là.

Toute curiosité malsaine est un pas de plus vers l'erreur. Bornons-nous à enregistrer soigneusement les révélations qui nous sont faites sans interrogation préalable. Déjà, dans celles-ci, nous aurons beaucoup de mal à démêler la vérité.

Pénétrons-nous bien que notre destin est tout entier contenu dans nos œuvres passées et dans nos œuvres présentes et que si nous vou-

1. Nous avons le devoir de rappeler ici la merveilleuse communication médianimique insérée dans *la Revue spirite* d'avril 1871 et commentée, tout récemment, par M. Henri Rousseau dans la même *Revue* (numéro de juin 1917).

lons sérieusement analyser ces œuvres, nous pourrons convenablement préparer notre avenir et en esquisser, dès à présent, les grandes lignes.

Trop de devins, trop de mauvais prophètes encombrent nos rangs. Mettons-les à l'écart. Conservons la saine confiance qui nous est donnée si abondamment par les Entités supérieures. N'essayons pas de forcer la nature. L'Au-delà est encore ténébreux. Ne lui demandons que ce que nous sommes en mesure de recevoir et de bien comprendre. N'appelons les morts que pour nous consoler et pour nous faire espérer ; ne leur demandons jamais ce qu'ils ne sont pas, eux aussi, en mesure de donner, même de comprendre. Sachons marcher lentement pour aller sûrement. Demandons d'être plus amplement éclairés sur nos imperfections. Demandons de posséder la vraie Lumière pour éclairer notre route pleine de précipices. Demandons enfin la sagesse pour avoir la vraie force qui nous donnera les moyens d'être plus fraternels les uns envers les autres.

La soif de vérité qui nous anime, ne doit jamais nous faire oublier que ce que nous recevons doit être passé au crible de la raison et que le Spiritisme, comme on doit réellement le comprendre, est bien véritablement un appui dans la souffrance, mais non un guide aimable et prévenant pour nous aider à éluder les responsabilités et éviter les douleurs.

Sachons demander pour recevoir la vraie semence de laquelle lèvera la belle et magnifique moisson qui nous est promise dans l'éternité des temps.

Paul Bodier

# Petite Synthèse des Grandes Choses

## CHAPITRE IV

**Preuves extrinsèques. — Vision des animaux. — Photographie de défunts. — Moulages obtenus. — Précautions prises contre la fraude. — Leur témoignage irrécusable. — Ecriture directe.**

Parmi les nombreux exemples qu'ils relatent, les *Phantasms of Livings* citent une apparition qui fut aperçue non seulement de trois personnes, mais d'un cheval qui s'arrêta net, frissonnant de terreur, et que l'on ne put faire avancer. Ce dernier détail prouve bien que la dernière vision était objective (1).

Ici nous avons un autre champ d'observation.

Un des hommes les plus éminents de l'Angleterre, le naturaliste sir Russel Wallace, cite de nombreux cas où des chiens terrorisés ne savaient où se cacher. L'un d'eux entre autres, un bull-dog d'ordinaire très courageux, fut trouvé tremblant de peur, le museau enfoncé dans un amas de bûches qu'on gardait sous un escalier.

La famille Wesley atteste qu'à l'apparition du fantôme qui hanta longtemps sa maison, le même effet se produisit sur leur chien.

« Lors de la première visite de l'inconnu », écrit Gougenot des Mous-
« seaux, le chien, le mâtin de garde, poussa d'affreux aboiements. Mais
« depuis, et chaque fois, que cet invisible revint, quelquefois même avant
« que la famille eût éprouvé le sentiment de son approche, le mâtin fuyait,
« en poussant des gémissements plaintifs, ou courait silencieusement cher-
« cher un refuge derrière une personne de la compagnie » (2).

Un fait de même nature et en sens contraire s'est produit au mois de septembre 1913, à l'île de la Réunion. Un petit chien se mit tout à coup à aboyer avec fureur dans le vide, le museau tourné vers la porte de la maison, et M<sup>lle</sup> J*** aperçut un fantôme qui voulait entrer. Elle le reconnut pour un de ses anciens ennemis, et comme le chien le connaissait pour l'avoir vu fréquemment pendant sa vie, au lieu d'en avoir peur, il aboyait contre lui de toutes ses forces (3).

Les chats paraissent plus sensibles encore que les chiens à l'approche des fantômes. Gougenot des Mousseaux cite encore ce

1. *Phantasms of Livings*, II, 197.
2. Lettre de Mlle J... en date du 26 octobre 1913.
3. Gougenot des Mousseaux, *la Magie au XIX<sup>e</sup> siècle*, p. 273. Cette vision des animaux a été connue de tout temps, comme on peut le voir dans Homère, *Odyssée* XVI, 2, où des chiens vont se cacher en grognant à la vue d'une apparition.

fait arrivé dans la famille d'un de ses amis. Il reproduit ainsi l'aventure telle qu'elle lui fut racontée :

« Un chat qui nous était tendrement attaché nous accompagnait. Mais il nous fut dit que les chats ne peuvent vivre dans l'air des maisons hantées. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet animal fut à peine introduit dans la maison, qu'il devint comme un possédé. Nous l'enfermâmes d'abord, mais bientôt après il lui fallut ouvrir la porte par pitié. Rien cependant n'annonçait en lui la rage ; et ce qu'il éprouvait était plutôt la sorte de démence que cause une panique, une panique que chaque instant renouvelle. Il est difficile de s'imaginer un animal jusque-là plus doux, plus prévenant, plus constant dans son affection ; en un mot qui fût moins de son espèce.

« Il n'était chat que de robe. A peine cependant la porte de la pièce où son inconcevable agitation nous avait réduits à l'enfermer fut-elle entrebâillée, qu'il s'échappa tout hors de lui. Nos caresses, qui lui étaient si chères, furent méconnues ; quelque être redoutable semblait le poursuivre ; il avait le feu sous les pattes et dans la tête. Bref, le pauvre animal dipa-rut, et jamais il ne nous fut donné de revoir ce vieil ami ! La manière dont se passa le fait que je sous dis, et les circonstances qui l'accompagnèrent, nous le firent toujours envisager comme prodigieusement étrange !... Ce pauvre chat ne fut point, du reste, le seul animal dont cette maudite maison ruina l'avenir... (1) »

Pareil phénomène s'est produit à la prison de Weinsberg, et figure dans l'enquête détaillée que nous a laissée le Dr Kerner.

« Un chat vit apparaître ce fantôme et fut terrifié. Grimpant çà et là, et cherchant une issue sans la trouver, il s'efforça de fuir. Et ne nous figurons pas que cette première épreuve l'ait guéri ; car l'apparition se manifestant une seconde fois, le pauvre animal, glacé d'épouvante, refusa toute nourriture, languit et mourut. (2) »

Mme Marie de Thilo, doctoresse en médecine, constata un effet de même nature.

« Une de mes amies d'études (je suis doctoresse) était allée aux Indes comme médecin missionnaire. Nous nous étions perdues de vue comme cela arrive parfois, mais nous nous aimions toujours.

« Un matin, dans la nuit du 28 au 29 octobre (j'étais alors à Lausanne), je fus réveillée avant six heures par de petits coups frappés à ma porte. Ma chambre à coucher donnait sur un corridor, lequel aboutissait à l'escalier de l'étage. Je laisse ma porte entr'ouverte pour permettre à un gros chat blanc que j'avais d'aller à la chasse pendant la nuit (la maison fourmillait de souris). Les coups se répétèrent. La sonnette de nuit n'avait pas sonné, et je n'avais pas non plus entendu monter l'escalier.

« Par hasard, mes yeux tombèrent sur le chat qui occupait sa place ordinaire au pied de mon lit : il était assis, le poil hérissé, tremblant et grognant. La porte s'agita comme poussée par un léger coup de vent, et je

1. *Ibid.*, p. 39, note 1.
2. *Ibid.*, p. 407.

vis paraître une forme enveloppée d'une espèce d'étoffe vaporeuse blanche, comme un voile sur un dessus noir. Je ne pus pas bien distinguer le visage. Elle s'approcha de moi : je sentis un souffle glacial passer sur moi, j'entendis le chat gronder furieusement. Instinctivement, je fermai les yeux, et quand je les rouvris, tout avait disparu. Le chat tremblait de tous ses membres et était baigné de sueur !

« J'avoue que je ne pensai pas à l'amie aux Indes, mais bien à une autre personne. Environ quinze jours plus tard, j'appris la mort de mon amie, dans la nuit du 29 au 30 octobre 1890, à Srinagur, en Kashmir. J'appris plus tard qu'elle avait succombé à une péritonite » (1).

* * *

Il est un autre genre de preuves qui témoigne que plusieurs au moins, de ces apparitions sont réellement objectives : les clichés photographiques que l'on a obtenus.

Sur ce point, il convient de dire, dès l'abord, qu'il y a eu des fraudes et que la certitude ne peut être obtenue que par la moralité hors de tout soupçon des opérateurs.

« On se moque fréquemment, dit sir A. Russel Wallace, de ce que l'on appelle « les photographies spirites », parce que l'on peut facilement en imiter quelques-unes. Mais un peu de réflexion montrera que cette facilité même permet également de se mettre en garde contre l'imposture, puisque les moyens d'imitation sont si bien connus. Dans tous les cas, on admettra qu'un photographe expérimenté qui fournit les plaques et surveille toutes les opérations, ou les fait lui-même, ne peut être trompé à ce point.

« Cette expérience a été répétée maintes fois, et on est bien obligé de conclure que les fantômes, qu'ils soient visibles ou invisibles aux personnes présentes, peuvent être et ont été photographiés (2). »

Il raconte en détail les précautions prises et les résultats obtenus par John Beatis de Clifton, photographe, retiré après vingt années de pratique, par le Dr. Thompson, d'Edin, médecin également retiré, qui avait fait de la photographie en amateur pendant vingt-cinq années, par M. Thomas Slater, opticien de Londres, et par d'autres encore.

Lady Carthnen possédait une très belle collection de photographies de ce genre, mais je ne prétends pas affirmer que toutes fussent authentiques.

Une de celles qui m'ont le plus frappé est celle de Mme Hardinge Britten avec Beethoven.

Cette dame s'occupait à préparer pour la presse, un article sur la cinquième symphonie en *do* mineur, lorsque, pour la première fois,

1. C. Flammarion, *l'Inconnu*, p. 166. M. Flammarion cite encore d'autres cas analogues.
2. Wallace, *les Miracles et le moderne Spiritualisme*, p. 336.

le grand musicien se communiqua d'abord à elle, puis se montra et enfin se fit photographier avec elle, tenant une lyre à la main.

« Une chose curieuse à remarquer, c'est que l'image spirituelle, au lieu d'apparaître derrière la personne qui posait et sur un plan différent, se trouve entremêlée avec l'image du sujet vivant; de telle sorte que la chaîne de montre de Mme Hardinge et la dentelle de son corsage sont enlacées tantôt dessus tantôt sous les cordes de la lyre » (1).

Il n'est pas hors de propos de signaler qu'avant l'opération, le photographe, M. Mumler, de Boston, ne connaissait pas Mme Hardinge, qu'il ne s'attendait pas à sa visite, et que la photographie, sur la demande même de cette dame, avait été tirée et développée séance tenante (2).

* * *

Quelque chose de plus probant encore que les épreuves photographiques sont les empreintes et les moulages obtenus dans des conditions de nature à satisfaire les esprits les plus exigeants.

L'astronome allemand Zoellner obtint avec Slade des empreintes dans de la farine et sur du papier noirci.

« Dans un vase plein de fleur de farine, l'impression d'une main fut trouvée, avec toutes les sinuosités de l'épiderme visibles. En même temps, une portion de la farine, portant aussi les marques d'une grande et puissante main, fut laissée sur le pantalon de M. Zoellner au genou où il s'était senti empoigné une minute auparavant. Les mains de Slade étaient constamment sur la table, et, en les examinant, on n'y trouva aucune trace de farine. L'impression était celle d'une main plus grande que la main de Slade.

On obtint une empreinte plus durable, avec du papier noirci à la lumière d'une lampe de pétrole, attaché sur une planchette, et sur lequel apparut la marque d'un pied nu. A la demande des professeurs, Slade se leva, ôta ses souliers, montra ses pieds, mais aucune trace de noir de fumée ne fut constatée. Son pied, qui fut mesuré, avait quatre centimètres de moins que l'empreinte. Slade et Zoellner répétèrent l'expérience, en employant une ardoise au lieu d'une planchette: l'empreinte reçue fut photographiée et reproduite. Le professeur appelle l'attention sur ce fait, que l'impression est évidemment celle d'un pied qui a été comprimé par des bottes, un doigt étant si complètement couvert par l'autre, qu'il n'est pas visible. Cette empreinte ne peut être produite par le pied de Slade...

« Un essai pour avoir des marques de pied réussit sans le toucher de Slade, quoique le médecin eût déclaré que la chose lui semblait impossible,

1. *L'Aurore*, XIV, 32.
2. Pour les plus amples détails, cf. *l'Aurore*, *loc. cit.* p. 30 et suiv.

M. Zoellner, mit des feuilles de papier préparées avec du noir de lampe, à l'intérieur d'une ardoise pliante, et plaça l'ardoise sur ses genoux, afin de la tenir sous sa vue. Cinq minutes après, dans une chambre bien éclairée, toutes les mains étant sur la table, M. Zoellner remarqua qu'il avait senti, à deux reprises, une pression sur l'ardoise déposée sur ses genoux. Trois coups dans la table ayant annoncé que tout était fini, on ouvrit l'ardoise, et deux empreintes, l'une d'un pied droit, l'autre d'un pied gauche, furent trouvées sur le papier disposé de chaque côté de l'ardoise » (1).

Le professeur Chiaïa, de Naples, poussa plus loin ses investigations. S'étant muni de terre glaise, il demanda au défunt qui se manifestait, s'il pourrait y creuser le moule d'une tête.

« Sur une réponse affirmative, l'argile fut mise sur une table et recouverte d'un voile. La salle était dans une obscurité presque complète; mais les cinq personnes qui assistaient à l'expérience se tenaient toutes par les mains, et avaient, par surcroît de prudence, les pieds sur ou sous ceux de leurs voisins. L'Esprit ayant signalé sa présence, on le pria de produire l'effet voulu, ce à quoi il consentit, et, après trois minutes, il déclara que c'était fini.

« On ouvrit les fenêtres, et l'on vit alors la masse d'argile creusée, ou mieux, comprimée et prête à recevoir le plâtre. Le moulage fit venir une belle tête d'homme sans barbe, d'une grande mélancolie. Un sculpteur auquel on le montra déclara qu'il lui faudrait une journée de travail pour reproduire en bosse un pareil ouvrage. La figure était couverte d'un voile dont les mailles se voyaient distinctement sur le plâtre, et avaient une grande analogie avec un tissu de fil. Il ne correspondait à aucun des linges qui se trouvaient alors dans la chambre, ou que les personnes portaient sur elles.

« Les expériences se reproduisirent plusieurs fois, et le moulage amena toujours un résultat analogue à la demande faite, avec un plus ou moins grand degré d'exactitude ou de finesse. Tantôt on a désiré une vue de face, tantôt un visage de profil, une main d'enfant, et la demande a été le plus souvent accueillie (2). »

Aksakof, membre du conseil privé du tsar Alexandre III, raconte en ces termes comment on opère avec la paraffine :

« On prépare deux vases, l'un avec de l'eau froide, l'autre avec de l'eau chaude à la surface de laquelle se trouve une couche de cire fondue. On demande que la main apparue se plonge d'abord dans la cire en fusion, pendant quelques instants, puis dans l'eau froide, et cela à plusieurs reprises; de cette façon, la main est bientôt enveloppée d'un gant de cire d'une certaine épaisseur, et, lorsque la main matérialisée se retire, on conserve un moule parfait qu'on emplit ensuite de plâtre ; le moule, fondu dans l'eau bouillante, laisse un moulage en plâtre ayant exactement la forme du corps qui remplissait le moule (3) ».

1. Nus, *Choses de l'autre Monde*, p. 340-342.
2. Gabrielle Delanne, *le Phénomène spirite*, p. 222.
3. Alexandre Aksakof, *Animisme et Spiritisme*, p. 127.

L'idée de cette forme du contrôle est due au géologue américain Denton, décédé de fièvre jaune en 1883. Son premier essai eut lieu avec Mme Hardy comme médium.

« J'avais appris récemment, « dit-il », que si l'on trempe un doigt dans de la paraffine fondue, celle-ci se détache facilement du doigt après refroidissement; si on remplit le moule de plâtre, on obtient ainsi une reproduction exacte du doigt.

« J'écrivis alors à M. Hardy que j'avais trouvé un excellent moyen d'obtenir des moulages, et le priai d'organiser une séance avec Mme Hardy, pour essayer d'obtenir les moulages des mains matérialisées qui apparaissaient fréquemment au cours de ses expériences. Je ne communiquai rien sur le procédé que je voulais employer.

« A la suite de l'invitation de M. Hardy, je me rendis à sa maison avec une provision de paraffine et de plâtre. Aussitôt les préparatifs terminés, nous procédâmes aux expériences.

« Au milieu de la chambre, on plaça une grande table, recouverte d'une couverture piquée et d'une housse de piano, afin que l'espace en dessous fût le plus obscur possible. Sous la table on plaça un seau d'eau chaude, sur laquelle surnageait une couche de paraffine fondue. Mme Hardy prit place auprès de la table et posa ses mains dessus. M. Hardy et moi, nous nous tenions de chaque côté de Mme Hardy. Il n'y avait pas d'autre personne dans la pièce.

« Bientôt nous entendîmes un bruit provenant de l'eau mise en mouvement ; au moyen de coups frappés, il fut demandé à Mme Hardy d'avancer sa main de quelques centimètres sous (1) la table entre la couverture et la housse, ce qu'elle exécuta, et, après plusieurs reprises de cette manœuvre, elle obtint quinze à vingt moules de doigts, de diverses grandeurs, depuis des doigts d'enfant jusqu'à des doigts gigantesques. Sur la plupart de ces formes, notamment sur les plus grandes ou sur celles qui se rapprochaient, par leurs dimensions, des doigts du médium, toutes les lignes, les creux et les reliefs que l'on voit sur les doigts humains, ressortaient avec beaucoup de netteté. Le plus grand de ces doigts, le pouce du grand Dick (Big Dick) — comme il nous fut désigné — était deux fois gros comme mon pouce ; la plus petite de ces formes, avec un ongle nettement dessiné, correspondait au doigt potelé d'un enfant d'un an.

« Pendant que ces formes se produisaient, la main du médium était à une distance d'au moins deux pieds de la paraffine, ainsi que je puis l'affirmer (2).

La preuve était convaincante ; mais peut-on jamais convaincre les fortes têtes qui n'admettent pour vrai que ce qui est dans leur cerveau ?

1. Il serait plus régulier de dire : *à*. La préposition *sous* est inexacte, puisque la couverture et la housse étaient posées sur la table.
2. *Ibid.*, p. 129.

On cria donc à l'invraisemblance d'abord, à l'impossibilité ensuite, pour finir par le gros mot de fraude. C'était la seule manière que l'on puisse trouver d'expliquer les faits. Il est certain que, cette fois, si elle était admise, la preuve devenait péremptoire : il convenait donc de la ruiner avant qu'elle ne le fût.

Cette négation imprudente ne fit que fortifier la position que l'on voulait détruire. Pour éviter le reproche de fraude, les expérimentateurs mirent le médium dans un sac qu'on lui liait au cou, de sorte que pieds et mains étaient enfermés. Ceux qui n'avaient rien vu, ne furent pas encore convaincus ; on prétendit que le médium pouvait défaire et refaire une partie des coutures. On eut alors recours à un autre moyen : on plaça la paraffine dans une caisse faite exprès, fortement grillagée et munie de serrures fermant à clef. Pour surcroît de précaution, les témoins apposèrent leurs cachets sur le trou des serrures, sur les jointures du couvercle et sur les coins, bien qu'ils ne dussent pas quitter des yeux le médium pendant toute la durée de l'expérience.

Avant d'ouvrir la boîte, ils la vérifièrent soigneusement, et trouvèrent le tout, bois, treillis, serrures, cachets, dans l'état où ils les avaient quittés, et ils furent contraints de reconnaître que « le moule exact d'une main humaine, de grandeur naturelle s'était produit dans la caisse fermée, par l'action intelligente d'une force inconnue ».

Quand le moule est obtenu, il suffit d'y glisser du plâtre pour obtenir le moulage ; mais, comme le poignet est moins large que la main, il est nécessaire alors de faire fondre ou de briser le moule pour enlever l'objet modelé. Ce détail seul suffirait à écarter toute idée de fraude, puisqu'une main matérielle plongée dans la paraffine éventrerait le moule en sortant.

Le sculpteur O. Brien à qui furent soumis les moulages obtenus dans ces conditions, les déclara d'une rare perfection anatomique et ajouta ne pas comprendre comment de tels moules avaient pu être faits d'une seule pièce.

Des expériences de ce genre eurent lieu un peu partout, et modeleurs ou sculpteurs les déclarent au-dessus des règles de leur art. Toutes les théories imaginées pour expliquer ces résultats tombèrent successivement devant la matérialité du fait.

Dans un autre ordre d'idées surgit encore une preuve inattendue de l'intervention des défunts. Ce fut leur écriture ressemblante à celle qu'ils avaient de leur vivant, et que les expérimentateurs ne connaissaient pas. En les rapprochant l'une de l'autre, on ne pouvait nier leur similitude absolue. Si ce fait ne s'était produit que quelques

fois, la prudence dont on ne doit jamais se départir dans l'examen de ces phénomènes anormaux, porterait à les attribuer à une coïncidence fortuite, mais les témoignages de ce genre sont très nombreux (1).

D'autres écritures qu'il a été impossible de comparer ont été obtenues, sans le contact d'une main quelconque, même entre deux ardoises juxtaposées. Le Dr Gibier a observé ce phénomène plus de cinq cents fois, (2) dans les conditions d'examen les plus rigoureuses. Toutes les précautions étaient prises pour n'être pas la dupe d'une prestidigitation quelconque. Il fut même possible parfois de voir le crayon « courir seul sur l'ardoise, en traçant des caractères » (3).

Le professeur Elliot Coues, écrit de son côté :

« Pour les expériences faites devant moi, je puis déclarer que j'ai vu en plein jour, à quelques pouces de ma figure, un morceau de crayon se lever et se mouvoir sans être touché par personne, puis se mettre à écrire de lui-même des sentences lisibles et intelligibles, qui faisaient supposer une direction intelligente.

« De plus ce phénomène a été observé en même temps que moi par d'autres personnes présentes. (4) »

Ces expériences d'ordre si différent se fortifient l'une l'autre, et il est impossible d'en voir l'importance. Et ce n'est pas tout.

Abbé Petit

## Revue de la Presse Etrangère

Le 24 mai, dans une réunion où se trouvaient le comte Hamon, Miss Scatchard, du bureau de Julia au temps de M. Stead, le Dr Hector Munro et autres, avec le même médium, un Esprit inconnu, se donnant comme un officier récemment tué dans les Flandres, demanda à être entendu, avec prière de vouloir bien faire parvenir quelques mots à son père au Kildare-Street club de Dublin, le conjurant de ne pas se chagriner et lui assurant qu'il était heureux.

Bien qu'on ne pût pas saisir exactement le nom du destinataire,

1. Cf. Baron L. de Guldenstubbé. *Pneumatologie positive*, p. 304, et suiv. — Claire G..., *Souvenirs*, p. 84. — On a Series of Automatic Writings. Part LIII, Procedings of th Society, for Psychical Research by Mrs. A. W. Verrall.
2. Dr Gibier. *Analyse des choses*, p. 219.
3. Dr Gibier, *ibid.*
4. Cité par Alfred Erny, *le Psychisme expérimental* p. 50. Voir p. 58-60 une curieuse expérience en présence de M. Gladstone, et dans *le Fraterniste*, n° du 28 novembre 1913, une autre très remarquable dont le procès-verbal a été signé de vingt personnes.

on écrivit néanmoins à l'adresse indiquée en reproduisant, le mieux qu'on pût, le nom qu'on croyait avoir compris.

La lettre revint par la poste avec la mention « Inconnu ».

On écrivit alors au secrétaire du club en lui expliquant les faits et, presque par retour du courrier, venait une lettre du père même du jeune homme dans laquelle il mentionnait que son fils s'était également manifesté à lui pour lui apprendre qu'il avait, comme essai, afin de voir s'ils lui parviendraient, laissé quelques mots à son adresse à un médium de Londres. Il demandait qu'on voulût bien lui envoyer ces quelques mots.

Il ajoutait : « Je vois que votre nom est Hamon, comme le mien. Je descends de la famille huguenote des comtes de Champagne. Y aurait-il quelque parenté entre nous ? »

Le comte Hamon, à qui s'adressait la lettre, descendait, lui aussi, de la même souche, et retrouva, dans le père de l'officier, un parent qu'il ignorait. Il comprit alors l'insistance que, pour les réunir, l'Esprit avait apportée à les mettre en relation.

Le journal *Lumen*, de Barcelone, rapporte au sujet de M. Mansfield, surnommé le patriarche des médiums américains, le cas suivant, constaté et certifié par le Dr Vello.

Deux sceptiques de New-York se proposaient de démasquer ce qu'ils croyaient être des supercheries. Ils demandèrent, à cet effet, à un Chinois de leurs amis, d'écrire une lettre en chinois comme s'il l'adressait à son père, mort depuis longtemps, et de la mettre dans une enveloppe qui fut fermée, mais sur laquelle il ne fut rien écrit. Puis ils se présentèrent chez M. Mansfield, pour lui demander une consultation au sujet du contenu de l'enveloppe, qu'ils posèrent sur la table sans l'ouvrir. Le médium prit un crayon et une feuille de papier sur laquelle il laissa courir sa main, pendant qu'il causait avec ses deux visiteurs.

Quand il eut fini, il leur remit cette feuille sans avoir pris connaissance de ce qu'il avait écrit, ainsi que la lettre du Chinois. Les deux Américains portèrent le tout à leur ami, et leur stupéfaction fut à son comble quand celui-ci leur dit que la feuille de papier contenait une réponse de son père, donnée en un chinois irréprochable ; que la signature était absolument celle du défunt ; et qu'il lui annonçait la mort toute récente à Pékin d'une cousine d'un des deux Américains, ce qui fut bientôt reconnu exact.

Le résultat fut deux nouvelles conversions au Spiritisme.

# Petite chronique scientifique

### L'instinct chez les animaux, une manifestation du subconscient

M. Bingham Newland a consacré des années de patientes observations à l'étude du sens psychique chez les animaux et les a consignées dans un livre excessivement curieux intitulé : *Qu'est-ce que l'instinct ?* (What is Instinct ?)

Il ne faudrait pas croire que le sens psychique soit le privilège des êtres les plus avancés du monde civilisé.

Il paraîtrait, au contraire que ce sens était plus pénétrant dans les races primitives, chez ces enfants de la nature qui vivaient de la vie contemplative et que plus l'homme développe ses facultés intellectuelles, plus celles-ci semblent refouler le mystique en lui.

Le sens psychique est fréquemment plus actif chez les sauvages que chez l'homme civilisé, ce qui s'explique, si, comme le démontre M. Newland, l'instinct est entièrement dû à ce sens. Or, les facultés intellectuelles chez l'homme tendent à éliminer l'instinct et à l'isoler de cette source d'inspiration extérieure, le laissant livré à ses propres forces intellectuelles.

L'instinct chez l'animal, comme chez l'insecte, agit comme l'inspiration en nous. M. Newland nous montre que les actions instinctives constituent chez eux une manifestation de la présence perpétuelle de l'Intelligence Universelle dans laquelle nous baignons. Il démontre qu'on ne peut attribuer la raison à l'insecte et que l'intelligence parfois si merveilleuse qu'il manifeste prouve que,chez lui, le principe vital est le résultat d'une action du subconscient, lequel est lui-même toujours en contact avec la puissance créatrice.

Cela expliquerait alors ces travaux vraiment surprenants auxquels se livre, comme machinalement, tout ce petit monde, plus automate qu'animé d'une pensée propre, instrument d'un Inconnu sans cesse en travail.

Toute action intelligente, semble indiquer un mouvement de la pensée, mais chez eux la pensée directe faisant défaut, est remplacée par une pensée d'une nature impersonnelle, c'est-à-dire par la pensée universelle qui agit pour eux et sur eux et les dirige par l'intermédiaire de leur subconscient.

M. Newland prend successivement divers animaux, les suit dans leurs travaux, dans leur vie active, et y trouve à chaque pas, dans la régularité et la précision automatique des procédés, la preuve de

cette direction psychique subconsciente,qui prend soin de les conduire dans toutes les actions de leur existence.

Ils ont en général dans leur structure, outre quelque sens qui nous échappe, un instrument, un appareil opératoire.

L'antenne, par exemple,chez l'insecte,constitue pour lui un élément de receptivité merveilleux qui nous est inconnu et dont nous ne pouvons pas même comprendre la sensibilité et les possibilités,sens accordé de manière à recevoir les ondes éthérées qui lui communiquent les impressions et les dirigent, comme les antennes de la télégraphie sans fil reçoivent les ondes hertziennes:

L'animal est ainsi relié à une direction de l'Intangible qui fait que sa petite âme devient un centre de subconscient toujours en contact avec l'Omniscient.

Le subconscient domine toujours chez lui le conscient et c'est dans le subconscient qu'il puise son activité intelligente.

L'*Occult Review* donne à ce sujet des détails très intéressants sur l'étude pratique de cette théorie appliquée à la vie laborieuse de certains animaux.

---

On nous dit que nos nerfs ne sont que les fils électriques dont notre cerveau est la pile, avec la substance grise comme pôle positif et la substance blanche comme pôle négatif. Nos yeux, de ce fait, sont plus ou moins phosphorescents, c'est-à-dire empreints de l'électricité produite dans leur voisinage, et souvent des mouvements d'yeux nous font voir, quoique fermés, des espèces de filaments électriques ou de petits éclairs.

Cette pile serait actionnée par l'acide phosphorique qui, alors, remplacerait dans notre cerveau le sulfate de cuivre et le sel ammoniac.

Cette même pile cérébrale peut, comme toutes les autres, produire des ondes d'un caractère différent de nos piles de laboratoire. Elles doivent aussi produire un genre spécial d'ondes qui, dans leurs effets, peuvent parfaitement différer de celles de Hertz, comme les ondes soniques et les ondes lumineuses.

Avant que ce dernier n'eût découvert ces fameuses ondes qui portent son nom, à qui Crookes avait ouvert la voie par la découverte de l'état radiant qui lui apportait un champ inconnu d'action ; avant que Branly n'ait fait connaître celles des propriétés de ces ondes qui permirent à Marconi de confier à leur aile rapide nos messages libérés des entraves du fil, il existait donc dans la nature des forces capables de grandes choses qui nous étaient inconnues.

Et encore ceci n'est-il qu'un début, car les forces Hertziennes, comme l'état radiant, sont loin d'avoir livré leurs secrets ; elles n'en sont qu'à leur premier pas. Attendons-nous de leur part à la révélation de stupéfiantes découvertes.

On nous a appris déjà qu'une convergence de deux courants de ces ondes sur un point quelconque pouvait provoquer la déflagration de matières explosives. Attendons-nous à la série de surprises qu'elles nous réservent jusqu'au moment où d'autres forces plus subtiles encore, auxquelles nous devons sans doute certains phénomènes qui sont pour nous inexplicables, viennent surenchérir sur nos émerveillements.

En effet, Crookes a reconnu lui-même, avec les autres savants, qu'entre l'état radiant et l'éther, il devait se trouver d'autres états qui, de plus en plus subtils, doivent avoir un cortège d'effets merveilleux.

Nous arriverons peut-être ainsi à trouver le véhicule de la thélépathie.

M. Sydney Klein, dans le *Watch Tower*, s'étend sur les stupéfiantes propriétés de l'activité radiante (radio activity) qui, dit-il, agit à la manière de substances explosives d'une violence incommensurable. Sa puissance est des millions de fois plus foudroyante que nos forces explosives les plus meurtrières.

Une bombe chargée de cette mystérieuse force équivaudrait à des millions de bombes comme celles actuellement en usage dans nos armées. L'on reste confondu à la pensée de son action dévastatrice s'il était en notre pouvoir de produire et d'enfermer ce redoutable agent de destruction dans un engin de guerre.

Un seul aéroplane pourrait en porter suffisamment pour annihiler toute une armée ou pour réduire en ruine toute une ville, après en avoir anéanti tous les habitants.

Par ailleurs, employé comme moteur dans les entreprises industrielles, il activerait la production dans des proportions vertigineuses et les rendrait si faciles, si rapides, si fécondes que ce serait la prospérité pour tous, avec un minimum de travail. Les différends entre riches et pauvres disparaîtraient rapidement ; l'argent perdrait sa valeur en même temps que la fascination qu'il exerce sur les âmes vénales et le bien-être général aplanirait bientôt les querelles de classe et les rivalités entre nations.

Et puisque nous sommes sur ce fulgurant terrain disons que, suivant le *Birmingham Evening Despatch*, M. Marconi serait à la veille d'une découverte scientifique d'une importance unique, allant même

jusqu'à pouvoir terminer abruptement la guerre et rendre impossible tout autre conflit. Le principe de cette invention est la possibilité d'utiliser les ondes électriques pour annihiler de loin toutes les créatures humaines qui se trouveraient dans les zones visées.

Pour terminer par un sujet d'une perspective moins macabre, citons un phénomène de pouvoir nutritif rapporté par Blasco dans *Redencion*. Ce phénomène, provoqué chimiquement, fit l'objet d'un rapport à l'Académie de médecine. Il repose sur l'action biologique qu'exerce la lumière suivant la longueur des ondes. On sait que plus une vibration est rapide, moins son onde est longue, en même temps que croît en proportion son énergie. D'après ce principe, et faisant usage des rayons ultra-violets produits par une simple lampe à mercure, on peut fabriquer des hydrates de carbone et de sucre qui sont la base de l'alimentation, en employant les gaz les plus communs de l'atmosphère, ce qui est simplement la reproduction du procédé employé par les plantes.

Félix Rémo

# BIBLIOGRAPHIE

*Vient de paraître :*

Le journal **Le Monde Invisible** (Organe du Monde Spirite et complément des Revues). *Bureau provisoire, 67, Rue Saint-Jacques,* qui sera envoyé franco et gratuitement à tous ceux qui en feront la demande à la Revue.

Il contient une tribune publique à la disposition de tous les lecteurs ; les messages consolateurs non sollicités envoyés spontanément par des Esprits à ceux qui les pleurent sur la terre ; des problèmes psychiques, un programme d'œuvres philanthropiques ; un écho du monde psychique du monde entier, un écho des groupes ; des annonces spirites, etc.

**Le Bonheur existe**, par L. Baffert et Henri Regnault

Si vous êtes déçus par la vie, il vous faut lire cet ouvrage qui vous prouvera qu'il ne devrait pas y avoir tant de gens malheureux. Tous ceux qui suivront les préceptes indiqués par L. Baffert et Henri Regnault n'auront qu'à s'en féliciter puisqu'ils pourront ainsi trouver le moyen de vivre heureux.

Les auteurs ont résumé en quelques pages, faciles à lire, le résultat de leurs expériences personnelles. Ils ne donnent pas une vaine

série de conseils théoriques mais indiquent une réalité découlant de la pratique. Ils sont tellement assurés de l'exactitude de leur doctrine qu'ils ont osé, en pleine guerre, affirmer que le Bonheur n'est pas un mythe.

L. Baffert s'est adonné durant de longues années à l'étude des sciences psychiques et de divers systèmes de philosophie pratique. Le résultat de ses expériences lui permet de soutenir énergiquement que chacun est l'artisan de son propre bonheur.

Henri Regnault, pilote civil depuis 1910, fut aviateur pendant la guerre. Une grave blessure le retint de longs jours sur un lit de souffrances ; il eut le loisir de réfléchir sur le passionnant problème du bonheur ; malgré ses douleurs, il s'est toujours trouvé heureux.

Quels plus probants exemples peut-on citer de l'efficacité des conseils donnés dans la brochure que vient d'éditer *la Revue des indépendants !*

Prix : **1** fr. **50** — Franco : **1** fr. **65**

## CEUX QUI NOUS QUITTENT

### Ouvrage de propagande

TABLE DES MATIÈRES



Un volume de 328 pages. Prix 0 fr. 75. — Franco-France 0 fr. 90. — Recommandé 1 fr. 10. Étranger 1 fr. 30.

*Ces ouvrages sont en vente à la Librairie Leymarie, 42, Rue Saint-Jacques, Paris-V^e^.*

*Le Secrétaire de la Rédaction, Gérant* : DALSHEIMER

Imp. Jouve et C^ie^, 15, rue Racine, Paris. — 3612-18

# LA REVUE SPIRITE

Fondée en 1858 par ALLAN KARDEC




*Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi*

**HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT**

## Intuitions et Inspirations

La pensée est une force dont les vibrations s'étendent comme s'étendent à la surface de l'eau les cercles produits par la chute d'un corps. En étendue et en puissance, les vibrations de la pensée varient suivant la cause qui les produit ; les pensées des âmes supérieures vibrent à des distances incalculables ; la pensée de Dieu anime et remplit l'univers.

La pensée extérieure ne nous obéit pas, elle nous domine ; dès que l'âme humaine se détache des préoccupations habituelles et s'élève, elle ressent les courants de vibration qui par milliers s'entrecroisent et parcourent l'espace. Le médium plus que les autres en subit les effets.

La pensée supérieure s'étend sur tous, mais tous ne la ressentent et ne la manifestent pas au même degré.

Comme une machine obéit au courant électrique qui l'actionne, le médium obéit au courant de pensées qui l'envahit.

La pensée de l'esprit agissant est une, en son principe d'émission, mais elle varie dans ses manifestations suivant l'état plus ou moins grand de perfection des instruments qu'elle emploie.

Chaque médium marque de l'empreinte de sa personnalité la pensée inspirée qui lui vient de plus haut. Plus le sujet est développé et spiritualisé, plus la matière et les instincts sont comprimés en lui, plus la pensée supérieure sera transmise avec pureté et fidélité. L'essentiel, pendant les séances, est la passivité, l'abandon momentané de la faculté de penser.

Le Spiritisme a pour objet de tourner notre attention vers ce monde trop peu connu, vers ces aptitudes intimes de l'âme qui, lorsqu'elle est pure et dégagée des milieux grossiers, peut reproduire les échos, les voix, les harmonies des mondes supérieurs et devenir une source d'inspiration, de secours, de lumière par laquelle l'influx extérieur descend en nous pour nous retremper et nous vivifier.

L'essentiel, pour ouvrir cette source intérieure, pour provoquer cette communion et la rendre constante, c'est de nous libérer le plus possible des suggestions de la matière, de ses passions violentes ; c'est d'éteindre en nous les bruits du dehors.

C'est surtout en comprimant tout ce qui vient du « moi » égoïste et matériel que nous facilitons la pénétration d'influences supérieures. Plus nous rejetons les éléments inférieurs de la personnalité, plus nous développons les puissances et les facultés innées qui établissent la communication avec le monde céleste.

Dirigeons donc nos pensées et nos actes vers un but élevé ; la chose est possible même dans les conditions sociales les plus humbles, au sein des occupations les plus vulgaires. Appelons par la prière spontanée, par cet élan de la pensée qui n'est pas une banale répétition de mots, mais un cri du cœur, cette inspiration, cet influx d'en haut qui ira s'augmentant de telle sorte que la communion avec ce qu'il y a de grand, d'élevé dans l'Invisible deviendra pour nous familière et constante. Nous deviendrons ainsi des intermédiaires, des agents de la pensée supérieure. Par là nous obtiendrons une telle force, un tel soutien qu'il n'y aura plus, désormais, en nous de découragement, d'hésitation, de faiblesse et que nous nous sentirons pénétrés par cette confiance et cette sérénité que donne la possession des biens impérissables de l'esprit.

Par la volonté et par la persévérance, tous peuvent arriver à cet état de réceptivité, puisque tous nous avons en nous les germes des

mêmes puissances. Dans les profondeurs de notre être psychique dorment des réserves incalculables qui se réveilleront et entreront en action dès que nous le voudrons sincèrement et fortement.

Il est en nous des richesses de pensées et d'expression, des images de beauté et de puissance aussi hautes et aussi grandes que celles qui ont été fixées sur le marbre, la toile ou le parchemin par le ciseau des sculpteurs, le pinceau des peintres, la plume des écrivains et des poètes ; mais nous les méconnaissons, nous les laissons reposer, inertes et silencieuses en nous. Chaque âme humaine possède, en ses replis cachés, des trésors de beauté, d'éloquence, de génie que sa mission est de mettre en valeur, de faire éclore et épanouir en des œuvres splendides par ses travaux à travers les renaissances innombrables et les siècles accumulés. Elle conquiert ainsi par elle-même, par ses efforts, une situation plus haute, un rôle, une participation toujours plus vastes à l'exécution des plans divins.

Mais actuellement, l'âme humaine s'ignore encore; elle ne sait rien de sa grandeur, de sa puissance à venir; elle préfère, aux réalités impérissables de la vie de l'esprit, les mirages trompeurs de la matière, les décevantes promesses d'un monde extérieur et changeant.

De là vient la misère morale de notre temps, car ce qui est vrai de l'individu s'applique également à la collectivité. Depuis cinquante ans, notre société, travaillée par les courants du matérialisme, a vu s'altérer peu à peu tous les principes sur lesquels l'être doit s'appuyer dans son ascension. Au fond, la plupart des hommes restaient attachés à ce qui est bon et beau, mais il était devenu de mode de railler tout sentiment noble et généreux ; on ne pouvait plus parler de vertu, de devoir, de sacrifice sans provoquer des sourires sceptiques et moqueurs et même des quolibets. Les jouisseurs qui se succédaient au pouvoir, par leurs propos et leurs exemples, précipitaient la décadence des mœurs et faussaient les ressorts de la conscience.

Vertige des richesses et du plaisir, ambitions effrénées, vanités folles, tel était le spectacle que notre société offrait il y a quelques années. La guerre est venue ; ses terribles leçons contribuent à remettre tout au point et ramènent nos contemporains à une plus juste appréciation des choses. De nouveaux horizons s'ouvrent à la pensée. Déjà, nous comprenons mieux les nécessitée et les lois de la vie. Nous découvrons que les conditions de notre salut comme nation sont aussi celles de notre relèvement moral et de notre avenir spirituel.

Les ressources latentes cachées en chacun de nous, la guerre les a mises en évidence chez un grand nombre; elle les a fait surgir du cœur même de la nation. Il ne faut pas juger celle-ci seulement sur

les apparences de sa vie superficielle, bruyante, malsaine ; en creusant quelque peu on découvre aisément les éléments sains de sa vie intérieure, silencieuse, féconde. Aux heures suprêmes, ce sont ces derniers qui ont reparu sous l'impulsion d'en haut et sont entrés en action pour la sauvegarde commune. La nation, comme l'Océan, a son écume et ses vagues, sa surface tantôt caressée par les rayons et les brises, tantôt agitée par les tempêtes. Elle a aussi ses profondeurs paisibles et muettes où reposent des forces immenses, où s'élabore le travail des infiniment petits préparant l'avenir comme le labeur des polypes prépare les assises des continents futurs.

La vie des peuples, comme celle des âmes, a deux aspects et ce n'est pas celui qui s'étale au grand jour et frappe le plus le regard qui est le plus grand et le meilleur. Derrière les passionnés de tous ordres, les arrivistes sans vergogne, les aigrefins sans scrupules qui s'agitent sur la scène du monde, poursuivant leur chimère et alimentant les chroniques, il y a la foule innombrable de ceux dont on ne parle pas, de ceux qui luttent, peinent et souffrent pour assurer les destinées du pays. Il y a ceux qui ont un autre objectif que l'argent ou le succès, d'autre préoccupation que le plaisir, qui veulent, pensent, espèrent, donnent sans compter leur intelligence à la grandeur de la France, leur vie à sa défense, leur dévouement à toutes les douleurs humaines. C'est à ceux-là surtout que je m'adresse pour leur dire : la voie que vous suivez est la plus sûre pour atteindre le but réel de la vie qui est l'éducation de l'âme, le développement des puissances et des qualités dont les germes, nous l'avons dit, reposent en elle. Il faut le travail et l'effort, il faut les leçons de l'adversité pour acquérir les hautes vérités et les forces morales qui sont notre richesse impérissable.

Dieu est notre père ; sa sollicitude s'étend sur tous ses enfants. Nos maux deviennent ainsi les auxiliaires de notre progrès : les chocs reçus, autant de stimulants pour l'ascension. C'est ce qui se produit à l'heure présente. Tout concourt au perfectionnement des hommes de bonne volonté. Il y a en eux une puissance d'adaptation qui les met à la hauteur de tous les événements et leur fait pressentir les grandes lois qui régissent le monde.

Parfois, le ciel devient noir sur nos têtes, des abîmes se creusent sous nos pieds et l'avenir terrestre paraît menaçant. Mais des Esprits protecteurs guident nos pas, à travers les chemins escarpés, vers le but fixé par Dieu. Quoi qu'il arrive et malgré la dureté des temps, poursuivons donc notre marche dans la voie tracée avec une sérénité tranquille et une confiance absolue. LÉON DENIS

# Signes précurseurs

Nous traversons la plus sombre de toutes les heures tragiques que nous avons vécues depuis le commencement de la guerre.

Nous touchons au moment le plus cruellement pénible, le plus douloureusement grave de la crise épouvantable qui se déroule sur le monde entier depuis si longtemps. Il y a, dans l'air, une anxiété mystérieuse et formidable qui pèse sur nous et nous étreint. Nous avons le pressentiment, nous avons l'impression, que les plus grands événements se préparent; nous nous demandons dans quel sens, lorsqu'ils seront accomplis, le monde se trouvera transformé; et, l'esprit tendu, nous nous sentons tout émus dans cette attente angoissante. Un arrêt de la vie semble se produire dans toute la nature...

Est-ce un symptôme de la terreur ?

Non ! mais l'heure est à ce point solennelle, que c'est un silence moral et universel qui, en dehors de toute convention, sans aucune entente, se fait en même temps partout. C'est un silence vivant ; ce n'est pas le silence de la mort. C'est une sorte de grande veillée des armes, parmi les nations qui défendent la Justice et le Droit. C'est le calme imposant que donne le sentiment du devoir dans les circonstances les plus graves, c'est le recueillement profond qui précède les ultimes événements.

Eh bien, nous pouvons avoir confiance. La transformation va se faire, large, complète, grandiose, par le triomphe de la Justice, pour le bonheur de l'Humanité. Elle va se faire parce qu'elle est nécessaire pour l'avancement des peuples, parce que le progrès ne peut pas être arrêté plus longtemps dans sa marche, parce qu'il faut que le Bien l'emporte sur le Mal, et que ce sera, parmi les hommes, le commencement de la paix et de la fraternité.

Tous nos amis de l'Au-delà sont unanimes pour nous annoncer cette ère nouvelle. Nous savons, par eux, que cette transformation mondiale était depuis longtemps prévue, et que si toute une génération s'est sacrifiée, si tous ont souffert ou sont morts pour sa réalisation, c'est qu'ils en avaient reçu la mission en venant sur cette terre, et que leur destin s'est ainsi glorieusement accompli. Ils resteront bénis dans l'Eternité pour la grandeur de leur sacrifice.

Mais à cette transformation doit s'en ajouter une autre qui en est la conséquence, ou plutôt, qui marche de pair avec elle, qui la com-

plète, qui ne peut en être séparée, et que nos chers disparus réclament avec la même unanimité : c'est le réveil complet de notre vieille Gaule, dont l'esprit est resté méconnu, étouffé, pendant trop longtemps.

Oui, le réveil *complet,* c'est-à-dire non seulement le courage chevaleresque, la loyauté dans le combat, le mépris de la mort et le patriotisme héroïque que nous avons conservés intacts ; non seulement la force, qui est la sauvegarde du Droit, mais encore le triomphe définitif du Spiritisme, qui fait revivre, régénérée par la haute philosophie d'Allan Kardec, la belle doctrine à laquelle nos pères se conformaient. *Obéir aux lois de Dieu, Faire le bien de l'homme, Supporter avec courage les accidents de la vie,* telles étaient les maximes que leur enseignaient les druides. Avec la conviction absolue qu'ils avaient d'aller revivre *ailleurs,* avec leur ferme croyance à l'immortalité de l'âme et à la réincarnation, ils constituaient donc une nation foncièrement spirite.

Et cette nation, c'est ainsi qu'ils veulent la voir renaître ; c'est par elle qu'ils veulent faire rayonner sur le monde entier, dans tout leur éclat, les belles vérités qu'ils connaissent et que nous possédons ; et c'est pour que nous puissions accomplir cette grande tâche qu'ils joignent leurs efforts aux nôtres, afin que nous conservions notre place dans le monde, en sauvant notre liberté.

Mais tous recommandent sans cesse, si nous voulons le triomphe, de réaliser *l'union*.

Et sur tous les points, *l'union* sera réalisée. Elle existe pour la défense nationale ; elle se prépare pour donner aux groupements spirites disséminés toute la cohésion, toute la force dont ils ont besoin. L'union va devenir complète parce qu'il le faut, parce qu'elle est indispensable pour les événements qui produisent les grandes transformations, et que les temps sont arrivés.

Oui, c'est l'esprit de notre vieille Gaule qui se manifeste de toutes façons.

Terre sainte de nos aïeux, pauvre vieille mère chérie, tous tes fils reviennent à toi. Vingt siècles de luttes et de misère leur ont fait expier assez cruellement leur imprévoyance et l'oubli d'un devoir de fraternelle union. Confiants en leur bravoure et en leur bon droit, ils laissèrent envahir leurs provinces les unes après les autres par les soldats de César, tous se disant, séparément, qu'ils sauraient bien repousser l'ennemi lorsqu'il tenterait, ayant pénétré chez le voisin, de s'introduire *chez eux* !

Pour les peuples, comme pour les individus, le manque d'union, fruit de l'égoïsme, est toujours funeste.

Lorsque Vercingétorix voulut unir toutes les provinces contre l'ennemi commun, il était déjà trop tard. En vain le héros fit, pour le salut de tous, le sacrifice de sa vie. Un vainqueur sans générosité, après lui avoir, pendant de longues années, infligé les tortures physiques et morales les plus cruelles, le fit impitoyablement mettre à mort.

Puis, ce furent les hordes sortant des forêts de la Germanie qui, traversant le Rhin, se livrèrent à des agressions barbares, qu'ont renouvelées, depuis, les Germains de 1870 et ceux de 1914.

Mais voici enfin venu le jour de la délivrance. La vieille Gaule se redresse, entourée de tous ses enfants. Ceux de l'au-delà nous annoncent la double victoire : du Droit par la Force, et de notre consolante, de notre réconfortante doctrine par l'Union fraternelle et la Vérité, Et tous, visibles ou invisibles, unis dans la même volonté de vaincre, tous se préparent, dans le calme imposant de l'heure actuelle, pour réaliser la mondiale transformation.

* * *

Lorsque notre maître Allan Kardec — encore un fils de la vieille patrie et choisi parmi les meilleurs — eut rempli, sur la terre, la mission qui lui avait été confiée de relever, en la régénérant, l'ancienne doctrine que les druides enseignaient à nos pères il y a plus de deux mille ans, lorsqu'il eut terminé sa grande œuvre de rénovateur par la publication du *Livre des Esprits*, du *Ciel et de l'Enfer* et de *l'Evangile selon le spiritisme*, qui contiennent toute notre sublime philosophie ; lorsqu'il eut accompli sa tâche immense d'initiateur, en répandant sur toutes les parties de notre monde terrestre, la bonne parole qui devait tout y transformer, notre maître vénéré comprit bien que tout n'était pas fini. Il fallait que le germe eût le temps de se développer, de fructifier, et la vie, déjà avancée d'un homme, ne pouvait suffire pour que celui qui avait jeté la semence, pût jouir du résultat qu'elle devait donner. Mais il savait que d'autres achèveraient l'œuvre. Son rôle avait été bien défini d'avance, ainsi que l'indique une communication qu'il recevait de l'Au-delà le 22 décembre 1861. Parlant de celui qui serait son continuateur, l'Esprit disait : « Sa tâche sera rendue plus facile parce que la route sera « toute tracée. Mais elle sera plus pénible dans un autre sens, car il « aura des luttes plus rudes à soutenir. A toi incombe la charge de

« la conception, à lui celle de l'exécution... A toi, il faut le calme, la « tranquillité de l'écrivain qui mûrit les idées dans le silence de la « méditation ; à lui, il faudra la force du capitaine, qui commande « un navire d'après les règles tracées par la science. Déchargé du « travail de la création, il sera plus libre pour appliquer ses facultés « au développement et à la consolidation de l'édifice. »

La première partie de l'œuvre est donc terminée. L'édifice a été admirablement construit, une action énergique va lui donner la vie, d'où jaillira la lumière qui doit éclairer le monde.

Tandis que, sur le front, se préparent les événements qui doivent amener la décision *nécessaire*, à l'arrière, dans le « silence de la méditation » des hommes travaillent à assurer l'*union* de toutes les forces spirites dans la lutte qui va suivre, pour le triomphe d'une morale dont les bienfaits s'étendront comme un baume sur toutes les blessures occasionnées par le Mal et aideront puissamment au relèvement de notre pays, comme à celui de toute l'Humanité.

Groupés par l'initiative d'un enthousiaste propagateur, ces hommes de bonne volonté vont réaliser les projets d'Allan Kardec en se conformant aux précieuses indications qu'il a laissées. Des travaux préparatoires se poursuivent encore, mais, prochainement, l'œuvre enfin complétée se manifestera au grand jour par un appel à l'*union*, auquel tous les spirites voudront, bien certainement, répondre.

Une *direction unique* sera organisée, et confiée, non pas à un seul, dont les forces morales ou physiques peuvent faillir à certain moment, mais, selon les sages recommandations du Maître, à un Comité central qui sera la tête, le véritable chef du Spiritisme, « chef collec- « tif — dit Allan Kardec — ne pouvant rien sans l'assentiment de « la majorité. »

Ainsi, point « de suprématie blessante », point « d'abus possibles », point de « prétextes d'intrigue ni de jalousie ». Seul, l'intérêt de la Doctrine fera mouvoir tous les rouages d'une prévoyante organisation.

Les groupes épars du Spiritisme ne seront plus abandonnés à l'action dissolvante de l'isolement ; ils trouveront un appui sûr dans le Comité central, autour duquel viendront se fédérer toutes leurs forces, et ce sera le commencement de temps nouveaux.

Non, le calme qui règne ne plane pas sur des ténèbres ; il n'est pas l'œuvre du désespoir ; ce n'est pas un écrasement, ce n'est pas le silence de la mort ! C'est le calme précurseur des grands événements qui vont transformer le monde. La vie bouillonne, intensive, ardente, sous ce silence qui n'est qu'un recueillement général ; la

lumière va jaillir, vive, resplendissante, et nous verrons enfin, parmi les hommes, s'ouvrir une ère de justice, d'amour et de fraternité.

KERMARIO

# La Question des fantômes

Il en est, de la question des fantômes comme des faits de sorcellerie; d'abord ils deviennent l'objet d'une croyance superstitieuse; ensuite, sous l'empire de la réaction, ils sont niés; puis enfin, arrive un moment où des connaissances nouvelles nous permettent d'interpréter les faits et de les comprendre mieux.

Instruits des pouvoirs de la pensée et des mystères du magnétisme nous comprenons, aujourd'hui, ce que fut la sorcellerie et ce que furent les miracles des saints; demain, il en sera de même des fantômes et des apparitions : simple question de mise au point.

Réels ou illusoires, les fantômes existent; les apparitions appartiennent à tous les temps, elles sont dans la tradition de tous les peuples, elles se retrouvent à la base de toutes les croyances religieuses et c'est pour cette dernière raison, je suppose, qu'elles ont été reléguées parmi les superstitions indignes de notre siècle de progrès.

Cependant nous commençons à sortir de cette période de réaction naïve où la Science croyait que la physiologie allait lui révéler le secret des derniers mystères. On ne se livre plus à ce genre de sport qui consistait à sonner l'hallali de tout spiritualisme en déclarant qu'on n'avait pas découvert l'âme sous le scalpel, et que la théologie ne commencerait à exister que le jour où le télescope découvrirait, dans le ciel, les assemblées des anges. Ce n'est pas le télescope, ni le microscope, qui ont découvert l'éther, les rayons X et les forces impondérables, mais ce sont les forces vives de la pensée, ce sont les déductions de génie qui découvrent, chaque jour, le monde invisible.

Proclamons donc bien haut que ce sont des hommes de science, des philosophes, ceux qui tiennent le premier rang dans notre littérature qui s'intéressent aujourd'hui à cette question des apparitions, et il n'est guère possible de douter d'un fait qui a, pour lui, le témoignage universel.

Le fantôme n'a rien de surnaturel, il existe en nous, chacun a le sien, on peut le voir et l'extérioriser. Quand on intercepte, au moyen du prisme, les rayons du soleil, nous voyons apparaître un fantôme lumineux ; lorsqu'on agit, par le moyen du magnétisme, sur un sujet doué d'une certaine hyperesthésie sensorielle, son fantôme se dégage. Voilà le fantôme humain dans lequel une âme se manifeste, il a une réalité substantielle, c'est un corps subtil.

On peut découvrir le corps subtil dans tout ce qui vit ; dans une fleur, dans un cristal, dans un atome et dans une planète. Il y a un corps magnétique qui environne et englobe notre sphère terrestre, et ce fantôme de la Terre contient peut-être le secret des mouvements célestes.

Et que diraient les amateurs de plaisanterie facile si je leur parlais de l'âme d'un vieux pot ? C'est là, pourtant, une réalité sensible car, dans une terre cuite, habite un fantôme, il est invisible c'est entendu, mais nous pouvons cependant en tirer une manifestation objective.

Nous allons expliquer cela : la terre des potiers est magnétique, donc un vase, ou une sphère d'argile, est comme une petite planète pourvue d'un pôle et d'un équateur magnétique. La cuisson a pour effet de fixer cette polarité, et, comme nous devons supposer que le vase, au moment de la cuisson, reposait horizontalement sur sa base, nous n'aurons qu'à prendre, au musée du Louvre, un vase assyrien, pour qu'un astronome puisse nous dire, d'après l'étude de ce corps invisible, quelle était l'inclinaison de l'axe de la terre sous le règne du roi d'Assyrie dont ce vase porte la marque.

Celui qui rirait de cela serait bien près d'être un imbécile. Que dirons-nous donc de celui qui croit se poser en être supérieur quand il se rit du fantôme humain ? Celui-ci peut-être constaté plus difficilement que les moqueurs ne l'exigeraient, mais le penseur se dira qu'entre l'effluve de l'homme vivant et celle qui entoure un objet il peut y avoir toute la différence qui sépare l'actif de l'inerte, par conséquent il ne s'étonnera pas quand il verra ce corps subtil, noyau de notre organisme, exercer sur la matière organique une action sensible, spontanée, intelligente.

Voilà pourquoi le corps animal s'organise beaucoup plus vite que le cristal, par exemple, parce que le cristal ne peut pas sortir de son immobilité relative, tandis que l'action du corps psychique est beaucoup plus effective sur la matière qu'elle organise rapidement, et sur laquelle elle peut, même, agir à distance.

Le premier fantôme que nous allons constater c'est celui qui se

montre, spontanément, dans certains cas de dédoublement; le premier que l'on puisse étudier, c'est celui qui se dégage sous les passes du magnétiseur et qui n'est vu que par les somnambules lucides. Il faut donc supposer que ce corps subtil, invisible de sa nature, attire en lui les éléments matériels de sa visibilié, puisque celui des personnes qui se dédoublent spontanément a assez d'objectivité pour être vu par plusieurs témoins.

Les spirites ont toujours appelé les hommes de science autour des faits qu'ils avaient observés, ils ont toujours requis les témoignages qui en établissent l'authenticité.

La première manifestation du revirement de l'opinion scientifique en faveur des apparitions fut la création, à Londres, d'une Société pour les Recherches psychiques et, plus particulièrement, la publication d'un livre intitulé : *Phantasms of the Living :* Les fantômes de vivants. C'est un recueil d'observations dont quelques-unes, écrit M. Richet, sont si bien prises, si complètes, qu'il est difficile de ne pas se sentir ébranlé par de pareilles preuves. Il y a, là, plus de sept cents cas d'apparitions dont aucune ne fut admise sans enquête.

Disons, tout de suite, puisque nous avons parlé de l'objectivité de certains fantômes, que toutes ces apparitions ne sont pas réelles, ou plutôt elles ne sont pas substantielles. En effet, il y a des apparitions de deux sortes ; celles qui sont provoquées par une simple communication de la pensée et celles qui sont formées par la présence réelle d'une forme extériorisée. Les premières sont des hallucinations télépathiques, les secondes sont des matérialisations.

Ces deux formes de l'apparition ont pu être étudiées expérimentalement; en effet, on a pu reproduire l'hallucination télépathique en concentrant fortement sa pensée sur le sujet que l'on voulait atteindre; et l'on a pu, avec de rares médiums, obtenir le dégagement ou l'extériorisation substantielle de quelques organes, c'est ce que M. Ch. Richet a appelé des ectoplasmes. L'expérience, répétée sous ces deux formes, aura des conséquences énormes, puisqu'elle rend vraisemblables les témoignages si nombreux que nous possédons sur des faits d'apparition au moment de la mort qui se sont toujours présentés sous ces deux formes, et qui n'étaient point trompeurs, puisqu'ils créaient des images conformes à la réalité des faits. Il y a une corrélation certaine entre le fait d'apparition et l'état émotionnel de l'agent qui la produit, il y a similitude entre le fait obtenu spontanément et celui qu'on peut produire expérimentalement ; du fantôme de vivant, la preuve est faite ; le fantôme des morts n'est plus incroyable !

L. CHEVREUIL.

# Le Pèlerinage des Existences

Sous ce titre, notre collaborateur, M. Félix Rémo, vient de faire paraître un ouvrage des plus intéressants (1).

Egaré, jusqu'à un âge assez avancé, dans la voie du matérialisme, M. Félix Rémo dut à une circonstance douloureuse, d'être arrêté sur la pente où il se trouvait entraîné. L'avertissement lui vint de l'Au-delà, ainsi que cela est arrivé à beaucoup d'autres. Il perd une compagne chérie, qui aussitôt, lui montre des horizons nouveaux. Il entre dans une nouvelle voie avec sa chère disparue, qu'il sent toujours près de lui, et qui le guide, le console. C'est elle qui lui dicte les plus belles pages du livre que nous pouvons lire aujourd'hui. Vivante elle a ensoleillé sa vie ; morte, elle lui enseigne la vérité.

« Ce ne sont pas ceux qui partent qu'il faut plaindre — » dit l'auteur dans l'un de ses plus beaux chapitres (*La Mort*, page 91) — « mais ceux qui restent. Tandis que nos chers absents sont dans les « séjours heureux... nous demeurons ici, seuls, avec nos pensées, à « nourrir des souvenir pénibles. »

Toutes les superstitions, toutes les absurdités de l'Eglise sont signalées et énergiquement combattues par M. F. Rémo. Les prières conventionnelles, selon la formule, celles qu'on trouve dans les manuels et bréviaires, sont également condamnées par lui ; elles n'ont pas plus d'efficacité que celles que les prêtres récitent automatiquement sur commande, pour de l'argent.

*La Légende du Ciel et de l'Enfer* est un des meilleurs chapitres du *Pèlerinage des Existences*. « Rien ne se perd — dit l'auteur — chaque « douleur efface une faute... Les fautes, les crimes s'expient dans « les réincarnations... Que de martyres, que de vies misérables dans « les bas fonds de l'humanité, la justice de cette conscience qu'ils « avaient étouffée dans leur existence, ne va-t-elle pas exiger « comme prix du pardon ? Et quand vous verrez des êtres abjects, « abreuvés de toutes les misères, objets de tous les coups de l'adver- « sité, ne criez pas à l'injustice, mais souvenez-vous des bourreaux

1. *Le Pèlerinage des Existences*. 1 volume 3 fr. 50. Librairie des Sciences Psychiques 42, rue saint-Jacques, Paris.

« couronnés et dites-vous : « C'est la Justice qui passe. » Si l'on « vous disait que cet homme en haillons s'est assis sur un trône, « ne vous étonnez pas, ce doit-être le sort de bon nombre de « souverains...

« ... Notre conscience est notre propre juge...

« ... Le voilà, l'Enfer, le seul possible, le seul juste. »

Mais il y aurait trop de belles choses à citer dans l'œuvre de M. Félix Rémo. La table des matières où figurent, entre bien d'autres, les chapitres ci-après, montre assez tout l'intérêt qui s'attache aux questions traitées par l'auteur :

Néant ou survivance. — Que devenons-nous quand sonne l'heure de la mort ? — Le matérialisme. — La survivance au point de vue du catholicisme. — La pluralité des existences. — L'oubli des vies passées. — Les preuves de la réincarnation. — Le périsprit ou corps astral. — La mort. — Le réveil dans l'autre monde. — La Vie dans l'au-delà. — La légende du Ciel et de l'Enfer. — Dieu. — La prière. — L'amour. — L'Infini. — La puissance de la pensée. — Une page d'histoire. — La subconscience dans ses rapports avec les manifestations. — La télépathie. — Le Spiritisme. — Le sommeil et les rêves. — L'enfant. — Les animaux et leur droit à l'humanité. — L'évolution. — Psychométrie. — Conclusion.

En somme, M. Félix Rémo montre clairement le but de la vie, il donne les raisons de la destinée humaine, explique la cause de nos souffrances et indique le remède à côté du mal.

Nous mettons *Le Pélerinage des Existences* au nombre des livres que tout le monde devrait lire ; celui qui possède la vérité, comme celui qui la cherche.

Nous remercions M. Rémo d'avoir bien voulu nous autoriser à publier, pour les lecteurs de *la Revue*, l'intéressant chapitre que voici :

---

### La Subconscience dans ses rapports avec les manifestations.

Les réfractaires que la question psychique tire à sa remorque, ne pouvant plus nier les phénomènes quotidiens qui surgissent de toutes parts, se sont cantonnés dans une explication qu'ils appliquent à toutes les manifestations, sans vouloir examiner celles qui leur infligent les démentis les plus formels. Le spectre du subconscient les hante et les aveugle.

Lui attribuer tous les messages équivaudrait à répondre nous-mêmes à nos questions.

« La conscience générale, qui est impersonnelle par rapport à notre personnalité normale, dit M. Maxwell, est capable d'accomplir avec une grande perfection, les actes intellectuels les plus compliqués. »

Il est certain que nous subissons des activités subconscientes dont la cause reste inconnue, mais qui obéissent à des nécessités agissantes, à l'insu de notre conscience normale. Nous croyons pouvoir les attribuer à l'Invisible alors qu'elles émanent de notre conscience profonde, dans un but, qui ne nous est pas dévoilé, de nous aiguiller sur une voie à laquelle nous ne pensions pas.

Mæterlinck nous le présente comme *l'Hôte Inconnu,* capable ou coupable de toutes les manifestations. Et il sait cependant si bien que ce système présente de larges fissures que, après l'avoir assis sur la chaise curule d'un dictateur, il lui fait son procès en lui demandant pourquoi, s'il est si facile d'intervenir dans toutes manifestations, il ne veille pas plus diligemment sur nous. Il devrait nous prévenir des dangers qui nous menacent, des bonnes aubaines à cueillir, des guérisons possibles, des ennemis à éviter, de l'heure de notre mort et de mille choses qui prennent en flagrant défaut la compétence de cet hôte étrange. Considérant qu'il est partie de nous-mêmes, nous devrions cependant nous attendre, s'il est l'automédon des messages que nous demandons à la médiumnité, à ce qu'il prenne notre parti, son propre parti, puisque nous ne faisons qu'un avec lui. Pourquoi alors a-t'il ses privilégiés ? Pourquoi ne nous répond-il pas à tous et a-t-il besoin du secours des fluides et d'un médium, pour donner à notre partie consciente les messages que nous sollicitons ? Lui attribuer tous les cas, c'est l'assimiler à un remède qui guérit toutes les maladies.

Dans *La Revue contemporaine* de 1910, M. Adophe Smith avait émis l'affirmation que tous les phénomènes psychiques étaient dûs à la télépathie. M. Stead la combattit dans la même revue par une avalanche d'arguments irrésistibles, de comparaisons et de preuves de toutes sortes, auxquels le Dr Hodgson vint ajouter un écrasant appoint. Myers lui-même dut reconnaître que l'explication des phénomènes par le subliminal, le subconscient, rencontrait à chaque pas des obstacles insurmontables, où le Dr Hodgson lui démontrait que, seule l'hypothèse spirite pouvait justifier les faits.

Quelle part, par exemple, peut avoir notre subconscient dans le cas d'Esprits inconnus qui viennent se manifester d'eux-mêmes à un médium qui ne les connaît pas, pour le prier de faire parvenir un message à des parents ou des amis dont ils donnent le nom et

l'adresse, parce que ceux-ci n'étant pas médiums et ne s'occupant pas de spiritisme, ils ne peuvent se communiquer à eux ?

Je voudrais bien savoir *dans quel but* la subconscience s'imposerait à un guéridon que l'on touche à peine, pour lui faire à volonté frapper des coups, se soulever, se mouvoir en tous sens, se livrer à des mouvements désordonnés.

Mais lorsque la table épelle des mots et que, dans l'assistance, quelqu'un formule, en pensée, le mot entier dont la table n'a donné que la première lettre, et qu'elle répond *oui* à la pensée formulée à l'insu des opérateurs, il ne peut y avoir suggestion de la part de ceux-ci. Si, au contraire, la pensée des assistants pouvait imposer ses suggestions à la table, comment pourrait-elle alors répondre aux opérateurs plutôt qu'aux assistants, formuler des mots et des phrases, car si tout le monde s'y met (la pensée de chacun étant en travail) et qu'elle obéisse à tous, ce devrait être une cacaphonie de mots sans suite, une anarchie d'idées et d'expressions, au lieu des admirables communications morales, élevées et poétiques que nous obtenons généralement. Même observation pour le oui-ja. Voyez à quelles absurdités cela conduit. Cela reviendrait à dire : « Au lieu d'évoquer un esprit, je vais questionner mon subconscient. Mais il ne me répondra pas à moi tout seul ; il lui faut un intermédiaire (aurait-il besoin d'un témoin ?) Je vais donc demander un médium, qui aura à parlementer avec lui pour obtenir ses faveurs. On se trouve alors dans la nécessité, pour se mettre en rapport avec soi-même, d'avoir recours à un étranger. Et en ce cas, qui me garantit que c'est mon subconscient et pas celui du médium qui répond ?

Mais il y a des communications infiniment plus complexes, telles que l'écriture dans des langues étrangères ou dans l'intérieur de deux ardoises accouplées, ou sur une feuille de papier enfermée dans un coffret, des communications spontanées, non provoquées, des révélations, des prédictions, des avertissements, des événements lointains en train de s'accomplir. Si tout cela vient de notre subconscient, nous portons en nous une bien étrange et universelle puissance.

Tâchons d'examiner, sans parti pris, la part des possibilités que l'on peut accorder à chacun, de jeter un pont entre les deux théories.

On dit : « Quand la table frappe des lettres que quelqu'un recueille et écrit, sans savoir si cela formera des mots jusqu'à ce que des phrases entières soient obtenues, sans que les opérateurs à la table en connaissent un mot, c'est une preuve qu'ils n'y sont pour rien et que ce sont bien les Esprits qui dictent les réponses. »

Cette conclusion est peut-être prématurée.

Les opérateurs peuvent ne pas intervenir dans les messages et n'en être en rien responsables, n'en rien connaître, mais leur subconscient peut les connaître, les provoquer, les transmettre par la table.

Toujours ? Oh ! non, pas toujours, et voilà la difficulté ; c'est de savoir quand on a affaire à des Esprits, ou à l'auto-suggestion d'un des opérateurs ou des assistants, quoique tout à fait à leur insu.

Il reste encore une importante distinction à établir. A chaque instant, l'on a des réponses banales, des pronostics qui ne se réalisent jamais, même des incohérences, des hésitations, des mystifications,

Est-ce notre subconscient, notre propre esprit qui nous traiterait ainsi ? Il est difficile de l'admettre.

Dans d'autres cas, les réponses sont nettes, lucides, sérieuses et appuyées de preuves qui, vérifiées, sont toujours exactes. On reçoit des avis urgents, des conseils, des renseignements précieux. Voilà, direz-vous, une preuve triomphale.

Pas toujours non plus. Là aussi, il faut distinguer. Deux cas se présentent. Les cas imprévus, tout à fait en dehors de nous et qui viennent à nous par surprise ; et les cas prévus, ne fût-ce que d'une manière latente, dans lesquels nous avons un intérêt direct ou indirect.

Dans le premier cas, il y a de fortes présomptions pour que les messages ne viennent pas de nous. Ainsi, dans ces messages, il y en a qui donnent des détails minutieux, inconnus du médium et des assistants, des noms, des dates, des faits cachés, des révélations inattendues qui n'ont pas pour nous le moindre intérêt, des messages qui ne nous sont communiqués que pour être transmis à d'autres. Il y a aussi les communications incohérentes, les mystifications, qui sont peut-être encore une meilleure preuve d'intervention d'Esprits (inférieurs il est vrai, car notre propre subconscient ne chercherait pas à nous tromper, à nous mystifier). Une autre preuve nous paraît concluante ; c'est que si nous adressons à divers médiums, parfois dans des pays différents, des questions que nous ne connaissons pas, qui nous ont été données et que nous leur remettons cachetées, et que les réponses concordent, on ne peut pas les attribuer à leur subconscience ni à la nôtre, car il arriverait dans ce cas que les réponses ne seraient pas identiques pour tous.

Le subconscient, cette partie de nous-mêmes la plus pure, la plus élevée, nous donnerait un piètre exemple si elle se livrait à des mensonges et à des plaisanteries sur l'être qu'elle est chargée de guider et de surveiller, partie, ainsi que nous allons le voir, qui agit comme notre ange gardien et qui ne peut être prise en faute. Elle

serait, sans cela, capable de prendre tous les travestissements ; ce serait un antagonisme avec nous-même, comme si nous avions plusieurs consciences ne concordant pas entre elles. Non, le véto providentiel ne permettrait pas pareil empiètement qui détruirait l'harmonie des individualités pour créer un chaos de forces contradictoires.

Si les réponses étaient toujours l'objet de ses complaisances, pourquoi hésiterait-il ou se tairait-il en présence de questions cependant très raisonnables ?

Dans les cas qui touchent à nos intérêts, il est certain que ce n'est pas notre être conscient qui intervient ; nous n'aurions pas besoin de la table pour nous donner des conseils à nous-mêmes. Nous pouvons également écarter la télépathie, ceux qui nous entourent ayant encore moins d'intérêt que nous dans nos affairss ; étant, comme nous, complètement étrangers aux réponses obtenues, et pouvant, au surplus, n'avoir pas une force suffisante de projection télépathique pour nous influencer.

Et cependant, ce sont des cas qui nous intéressent au point de souvent hanter notre cerveau et le remplir d'angoisses, d'inquiétudes, du désir de savoir. Là est le moteur. Notre subconscient, répondant à cette obsession, s'en va aux informations, dans l'autre monde, bien entendu, et nous rapporte, pour nous les dicter, les messages obtenus. Nous croyons qu'ils nous viennent des Esprits.

Oui ou non.

Non, pas directement, puisque c'est notre subconscient qui agit ; mais oui, indirectement, puisqu'il n'a fait que faire pour nous des investigations... auprès de ses confrères de l'Au-delà.

En réalité donc, que ce soit lui ou indirectement les Esprits qui agissent, cela revient au même. Ce que les Esprits peuvent faire, la partie du subconscient en dehors de nous, qui est également un Esprit, peut le faire aussi. Et s'il peut se communiquer à nous par tous les moyens d'action que nous connaissons, pourquoi les autres Esprits ne le pourraient-ils pas, puisqu'il n'y a pas de différence entre eux ?

Ceci en réponse aux spiritualistes qui ne croient pas aux communications entre les deux mondes

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il résulte :... que dans certains cas, lorsque cela en vaut la peine au point de vue moral ou général, les Esprits interviennent eux-mêmes ; et que dans certains autres cas qui nous touchent de plus près, c'est nous-même, représenté par notre subconscient, qui par la

liberté qu'il a de se mouvoir parmi les Esprits, s'enquiert et recueille, auprès d'eux, les réponses qui nous intéressent pour nous les transmettre.

Je crois que toutes les communications spirites se résument à ce court exposé.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je voudrais voir ceux qui croient aveuglément que toutes les communications viennent des Esprits, et ceux qui les attribuent toutes à la subconscience, se donner la main, au lieu de se livrer à des discussions stériles pour défendre leur croyance mal assise. Je voudrais les voir unis à la recherche de la vérité, sans parti pris, et ne pas se hâter dans leurs conclusions, le terrain étant extrêmement délicat, plein de mystères qui sont autant d'embûches ; car, comme nous le dit Myers, de l'autre monde : « Les idées de la Terre ne s'adaptent nullement à ce monde. Nous avons des éléments différents et sommes gouvernés par des lois différentes. »

Jusqu'à présent, toutes les preuves mises en avant, pour ou contre, ne sont pas inattaquables. Qu'un médium parle ou écrive une langue étrangère, il se peut qu'il en ait eu connaissance dans une autre existence et que ce soit simplement une manifestation de sa subconscience.

S'il écrit et que la signature, aussi bien que les tournures de phrases, les mots familiers, soient bien les mêmes que ceux de l'Esprit évoqué. il y a de fortes présomptions pour que l'on ait vraiment affaire à l'Esprit lui-même. D'ailleurs il y a, à ce sujet, des cas qui ne sont pas contestables.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Parfois, lorsqu'un Esprit se manifeste et qu'on lui demande qui il est, il donne un nom tout à fait étranger, bien que, questionné, il affirme nous avoir connu. Il peut très bien arriver, dans ce cas, que ce soit dans une autre existence que nous nous soyons rencontrés. Il y a là une question intéressante à lui poser.

En voici un exemple curieux :

Au lieu de l'Esprit attendu, chaque fois qu'une évocation était faite par un certain médium, une entité inconnue qui voulait être écoutée bon gré mal gré, se présentait et ne laissait la place à aucun autre Esprit.

Invariablement à la demande de son nom, il disait s'appeler Chakieff.

Ce nom étant inconnu du médium, celui-ci lui dit un jour :

— Mais enfin qui êtes-vous, que me voulez-vous ?

— Je suis votre ancien camarade de l'atelier de tissage de Chamaka, qui était près de la rivière de la Koura à Tiflis, dans le Caucase. Ne vous souvenez-vous pas de moi ?

— Nullement. Quand cela était-il ?

— Au commencement du siècle dernier.

Nous étions trois amis intimes et vivions ensemble. Gourguenoff, Listok (c'était votre nom) et moi.

— Je ne me souviens de rien. C'était une autre existence. Et que me voulez-vous ?

— Je voudrais que vous vous adressiez à Londres, à M. (ici il donne une adresse) pour savoir où demeure actuellement Gourguenoff qui, dans sa vie présente, s'appelle Jack Stern et qui est dans la misère, afin que vous lui disiez qu'il a à Tiflis, des descendants enrichis dans le commerce des denrées coloniales. Ils se souviennent très bien qu'ils ont eu un aïeul dans la fabrique des tapis et s'il s'adresse à eux en leur faisant part de ces détails, il sera secouru. J'ai essayé plusieurs fois de communiquer avec lui, mais n'y suis pas parvenu.

Jack Stern fut retrouvé, ainsi que sa famille à Tiflis.

Ceci nous prouve qu'il ne faut pas repousser sans examen des entités que l'on ne connaît pas. Questionnez. C'est peut-être un moyen parfois de soulever le voile d'une de nos existences antérieures.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

---

# Petite Synthèse de Grandes Choses

## CHAPITRE V

**Les matérialisations. — Cas rapporté par sir Russel Wallace. — Série de matérialisations chez M. Crookes. — Mauvaise foi de certains contradicteurs. — Katie King. — Rôle des médiums. — Matérialisation de la villa Carmen, à Alger. — Précautions prises contre la fraude. — Mme D'Espérance. — Mme Piper. — Survivance de l'âme. — Deux faits particuliers à l'auteur. — Apparitions du Christ. — Apparition de sainte Agnès à Constance. — Le baron de Guldenstubbé. — M. Boston. — Marie Stuart et Lady Caithness. — Sainte Philomène et le curé d'Ars. — M. John Harry et sa famille.**

Il est un autre genre de preuves sinon plus convaincant au moins plus étonnant encore : ce sont les matérialisations (1).

1. Pour la formation de ces phénomènes voir le très intéressant ouvrage intitulé *Les Phénomènes dits de matérialisation*, par Juliette Alexandre-Bisson. L'auteur y raconte les expériences de quatre années, avec clichés photographiques à l'appui.

MM. Wallace et Crookes lui apportent le témoignage de leur autorité. Le premier raconte, comme le ferait le plus déterminé spirite, sans même soupçonner que le mot « esprit » peut sonner faux aux oreilles du public, qu'il avait un ami de Washington, officier dans l'armée des Etats-Unis. Cet ami étudiait le Spiritisme depuis environ trente ans.

« Il avait eu de fréquentes communications de sa fille, morte depuis des années. Une fois, il en eut une, sous la forme réelle et visible d'une belle jeune dame qu'il ne connaissait pas, et qui prétendait s'appeler Nelly Morrison, l'amie de sa fille. Le jour suivant, sa fille vint et il lui demanda qui était cette Nelly Morrison ; elle répondit à son père que c'était son amie, la fille d'un officier dont elle donna le rang, avec divers détails sur lui : elle ajouta qu'il mourut à Philadelphie. Mon ami fit alors des recherches et s'assura qu'en effet, il y avait eu un officier de ce nom mort à l'époque indiquée.

« Il se dit alors qu'il aimerait à avoir encore plus de renseignements, et, quand l'un de ces esprits revint, il lui demanda de nouvelles indications. Il lui fut répondu que cette jeune femme était morte, aussi à Philadelphie ; on lui désigna la maison dans laquelle elle était morte, son âge et l'adresse de sa belle-mère avec qui elle avait vécu pendant plusieurs années. Mon ami alla à Philadelphie, se rendit d'abord à l'endroit où elle avait dit être morte, trouva le renseignement parfaitement correct, puis il alla chez la belle-mère et trouva exact tout ce qui la concernait.

Une autre fois la figure apparut encore. Elle avait une admirable chevelure dorée ; il lui demanda s'il pourrait en couper une boucle ; cela lui fut accordé : il a encore cette boucle et me l'a montrée. Il retourna alors chez la belle-mère pour lui montrer simplement ces cheveux, d'une couleur très remarquable ; elle dit aussitôt : « Mais ce sont les cheveux de Nelly ».

Il eut encore une autre preuve. Quand sa fille lui apparut, elle lui parla de la jeune femme en l'appelant Ella. Il demanda si c'était bien le vrai nom, et elle lui répondit que oui, mais qu'on avait l'habitude de l'appeler Nelly. Il écrivit à la belle-mère pour lui demander si sa belle-fille s'appelait Ella, et la chose lui fut confirmée » (1).

Voilà donc un cas où il y a une preuve de matérialisation : une boucle de cheveux.

Comme il faut se borner et que je n'écris pas un livre spirite, je ne veux plus citer que la série de matérialisations qui eurent lieu chez un des physiciens les plus célèbres du monde entier, sir William Crookes, et les manifestations de la villa Carmen, à Alger.

Tout d'abord, je signalerai qu'une certaine presse les a niées, et a poussé même l'inconscience jusqu'à prétendre que le savant anglais, les avait reconnues illusoires dans ces dernières années. Est-ce

1. Sir A. Russel Wallace, *les Miracles et le moderne spiritualisme*, p. 378.

ignorance ou mauvaise foi ? Je n'ai pas à le décider. Ce que je puis affirmer, c'est que Crookes, d'ordinaire si calme et si pondéré, ne savait comment flétrir cette impudence.

Il s'agit d'une jeune femme décédée depuis deux siècles, disait-elle, qui se manifesta pendant trois années au domicile même de l'illustre physicien, se promenant et causant avec les assistants, pressant les enfants de M. Crookes près d'elle, les faisant rire ou pleurer en leur racontant des épisodes de sa vie passée, se laissant ausculter par les médecins ou photographier, se prêtant à toutes les exigences pour prouver qu'elle était bien une personne vivante. Et parmi les nombreux docteurs ou professeurs qui furent admis à jouir de sa présence et de sa conversation, personne, si l'on n'en eût été averti, n'aurait supposé que ce fût un être matérialisé. Sa disparition seule, après les entretiens, pouvait amener cette conviction.

Quand M. Crookes en parla pour la première fois, un grand nombre de savants s'élevèrent contre lui. Fort de son passé et de son expérience, il aurait laissé couler ce torrent impur qui débordait de toutes parts, si l'injustice n'avait atteint que lui; mais il se trouva, comme toujours, des gens qui n'avaient rien vu et qui accusèrent le médium, Mlle Cook, des pires méfaits.

La voyant injustement attaquée, le savant n'hésita pas à la couvrir de son autorité et à raconter quelles précautions il avait prises contre toute fraude possible, non qu'il se défiât de Mlle Cook, mais pour ne rien négliger de ce qui pouvait rendre l'expérience péremptoire.

Son attitude ne manque pas d'une certaine noblesse chevaleresque, et on constate avec plaisir que M. Crookes n'est pas seulement un savant hors pair, mais qu'il est aussi un grand cœur.

« Je n'ai jamais », dit-il, « répliqué aux attaques et aux fausses interprétations que mes attaches à cette cause ont fait diriger contre moi. Le cas est autre cependant, lorsque quelques lignes de ma part pourront peut-être éloigner un injuste soupçon jeté sur quelqu'un. Et lorsque ce quelqu'un est une femme jeune, sensible et innocente, c'est tout spécialement un devoir pour moi d'apporter le poids de mon témoignage en faveur de celle que je crois injustement accusée (1). »

Loin de fuir l'examen, Mlle Cook allait au devant et se prêtait à tout ce que l'on exigeait d'elle.

« Quelque épreuve que j'aie proposée » écrit M. Crookes, « elle a accepté de s'y soumettre avec la plus grande bonne volonté; sa parole est franche et va droit au but, et je n'ai jamais rien vu qui pût en rien ressembler à la plus légère apparence du désir de tromper. Vraiment, je ne crois pas

1. W. Crookes, *Recherches sur les phénomènes du Spiritualisme*, p. 181.

qu'elle pût mener une fraude à bonne fin, si elle venait à l'essayer; et si elle le tentait, elle serait très rapidement découverte, car une telle manière de faire est tout à fait étrangère à sa nature. Et quant à imaginer qu'une innocente écolière de quinze ans ait été capable de concevoir et de mener pendant trois ans avec un plein succès une si gigantesque imposture que celle-ci, et que, pendant ce temps, elle se soit soumise à toutes les conditions que l'on a exigées d'elle, qu'elle ait supporté les recherches les plus minutieuses, qu'elle ait voulu être inspectée à n'importe quel moment, soit avant, soit après les séances; qu'elle ait obtenu encore plus de succès dans ma propre maison que chez ses parents, sachant qu'elle y venait expressément pour se soumettre à de rigoureux essais scientifiques. Quant à imaginer, dis-je, que la Katie King des trois dernières années est le résultat d'une imposture, cela fait plus de violence à la raison et au bon sens que de croire ce qu'elle affirme elle-même » (2).

Le lecteur peu ou courant de ces phénomènes, en lisant ces sortes d'études, peut-être arrêté par deux difficultés : Pourquoi un médium ? Pourquoi une faible lumière ?

Le médium est un sensitif qui laisse échapper facilement la force psychique qui est en lui. Il prête ainsi sa vitalité; une autre entité s'en empare, c'est pourquoi il tombe de lui-même en catalepsie dans les phénomènes de matérialisation. Dans les cas ordinaires, il conserve sa connaissance.

La lumière doit être faible, car un rayonnement interne diminue ou détruit la forme qui sort du médium : c'est là un fait d'expérience. Aussi ceux qui posent si arrogamment dans les journaux les conditions de pleine lumière pour les expériences qu'ils sollicitent, font-ils preuve d'une entière ignorance des lois qui régissent ces phénomènes. Autant vaudrait dire à un photographe d'exposer ses feuilles en plein soleil avant de tirer le portrait. On peut donc, dans ces conditions, faire le généreux, offrir vingt, trente ou cinquante mille francs, et se créer sans frais la réputation d'être un savant à qui l'on n'en fait pas accroire. Mais il ne faut pas abuser du procédé, car, s'il produit toujours bon effet devant le public, il fait hausser les épaules de ceux qui ont vu et savent à quoi s'en tenir, et disqualifie le bonhomme à leurs yeux.

Qu'il y ait eu des fraudes et beaucoup de fraudes, je suis le premier à le reconnaître; mais aujourd'hui que les expérimentateurs sont instruits par les aventures du passé et qu'ils se tiennent sans cesse en éveil, aucun médium ne s'y hasarderait dans les milieux qui font autorité. Quant au public, qu'il lui plaise d'être trompé pourvu qu'il voie quelque chose, c'est son affaire.

2. *Ibid.*, p. 196.

Après cette longue digression, je reviens aux phénomènes qui se sont produits au domicile même de M. Crookes.

D'abord Katie King était-elle bien une personne vivante ?

Parlant d'une séance tenue la veille à Mackney, le physicien s'exprime ainsi :

« Jamais Katie King n'est apparue avec une aussi grande perfection. Pendant près de deux heures elle s'est promenée dans la chambre, en causant familièrement avec ceux qui étaient présents. Plusieurs fois elle prit mon bras en marchant, et l'impression ressentie dans mon esprit, que c'était une femme vivante qui se trouvait à mon côté, et non pas un visiteur de l'autre monde, cette impression, dis-je, fut si forte que la tentation de répéter une récente et curieuse expérience devint presque irrésistible.

« Pensant donc que, si je n'avais pas un esprit près de moi, il y avait tout au moins une dame, je lui demandai la permission de la prendre dans mes bras, afin de me permettre de vérifier les intéressantes observations qu'un expérimentateur hardi avait récemment fait connaître d'une manière tant soit peu prolixe. Cette permission me fut gracieusement donnée et, en conséquence j'en usai convenablement, comme tout homme bien élevé l'eût fait dans ces circonstances » (1).

Mais Katie n'était-elle pas le double de Mlle Cook ?

Cette objection aurait une grande valeur, si le médium et l'être matérialisé n'avaient été vus en même temps par plusieurs personnes, et s'il n'y avait eu entre eux des différences radicales. M. Crookes a pris soin de signaler lui-même ces différences.

« La taille de Katie est variable ; chez moi je l'ai vue plus grande de six pouces que Mlle Cook. Hier soir, ayant les pieds nus et ne se tenant pas sur la pointe des pieds, elle avait quatre pouces et demi de plus que Mlle Cook. Hier soir, Katie avait le cou découvert, la peau était parfaitement douce au toucher et à la vue, tandis que Mlle Cook a au cou une cicatrice qui, dans des circonstances semblables, se voit distinctement et est rude au toucher. Les oreilles de Katie ne sont pas percées, tandis que Mlle Cook porte ordinairement des boucles d'oreilles. Le teint de Katie est très blanc, tandis que celui de Mlle Cook est très brun. Les doigts de Katie sont beaucoup plus longs que ceux de Mlle Cook, et son visage est aussi plus grand. Dans les façons et les manières de s'exprimer, il y a aussi bien des différences marquées » (2).

Ajoutons que Mlle Cook avait la chevelure noire, et Katie châtain doré. Il ne reste plus qu'une objection : Sous la force psychique émanée du médium, ne s'est-il pas produit une hallucination collective des témoins, M. Crookes en tête ?

Cette objection tombe d'elle-même en songeant que Katie a été plu-

1. *Ibid*, p. 187.
2. *Ibid*, p. 189.

sieurs fois photographiée. Or, on ne peut soutenir que l'appareil photographique ait été, lui aussi, l'objet d'une hallucination.

A propos de ces photographies, M. Crookes fait les réflexions suivantes :

« La photographie est aussi impuissante à dépeindre la beauté parfaite du visage de Katie, que les mots le sont eux-mêmes à décrire le charme de ses manières. La photographie peut, il est vrai, donner un dessin de sa pose ; mais comment pourrait-elle reproduire la pureté brillante de son teint, ou l'expression sans cesse changeante de ses traits. si mobiles, tantôt voilée de tristesse lorsqu'elle racontait quelque amer événement de sa vie passée, tantôt souriant avec toute l'innocence d'une jeune fille, lorsqu'elle avait réuni mes enfants autour d'elle, et qu'elles les amusait en leur racontant des épisodes de ses aventures dans l'Inde » (1).

Bien que toutes ces citations nous aient déjà mené loin, le lecteur sera peut-être curieux de savoir comment tout cela s'est terminé, et qu'est devenue Katie.

M. Crookes nous raconte lui-même la scène d'adieu.

« Lorsque le moment de nous dire adieu fut arrivé pour Katie, je lui demandai la faveur d'être le dernier à la voir. En conséquence, quand elle eut appelé à elle chaque personne de la société et qu'elle leur eut dit quelques mots en particulier, elle donna des instructions générales pour notre direction future et la protection à donner à Mlle Cook...

« Ayant terminé ses instructions, Katie m'engagea à entrer dans le cabinet avec elle, et me permit d'y demeurer jusqu'à la fin.

« Après avoir fermé le rideau, elle causa avec moi pendant quelque temps, puis elle traversa la chambre pour aller à Mlle Cook qui gisait inanimée sur le plancher. Se penchant sur elle, Katie la toucha et lui dit : « Eveillez-vous, Florence, éveillez-vous ! Il faut que je vous quitte maintenant ! ».

« Mlle Cook s'éveilla et, toute en larmes, elle supplia Katie de rester quelque temps encore. « Ma chère, je ne puis pas ; ma mission est accomplie. Que Dieu vous bénisse ! » répondit Katie, et elle continua à parler à Mlle Cook. Pendant quelques minutes, elles causèrent ensemble, jusqu'à ce qu'enfin les larmes de Mlle Cook l'empêchèrent de parler. Suivant les instructions de Katie, je m'élançai pour soutenir Mlle Cook qui allait tomber sur le plancher, et qui sanglotait convulsivement. Je regardai autour de moi mais Katie et sa robe blanche avaient disparu » (1).

Avant de s'en aller, la jeune femme avait permis à M. Crookes de lui couper une mèche de cheveux, et l'illustre savant la conserve comme un précieux souvenir.

Quand ces manifestations furent rendues publiques, ce fut une

1. *Ibid.*, p. 193.
1. *Ibid.*, p. 195.

stupeur dans le monde prétendu savant. On ne pouvait admettre que les choses se passassent ainsi, et, comme il arrive toujours, ceux qui ne connaissaient pas le premier mot de la question se montrèrent les plus emportés ; les autres réfléchirent et se turent.

Pareil déchaînement eut lieu encore, et en France, cette fois, à propos des matérialisations de la villa Carmen, à Alger, dans la demeure même du général Noël.

Ce phénomène se produisit durant plusieurs années et fut étudié par des hommes qui n'étaient pas les premiers venus, avec des médiums différents. La connaissance toutefois n'en serait probablement pas venue au grand public, si un savant de premier ordre M. le professeur Charles Richet, n'avait tenu à les étudier lui-même, avec M. l'ingénieur Delanne.

La pièce où avaient lieu les séances fut visitée partie par partie, au-dessus, au-dessous, à côté, pour voir s'il n'y avait pas de trappe ou une ouverture quelconque par où pût s'introduire un cabotin, pour simuler le phénomène. L'architecte qui avait bâti l'immeuble et qui le visita, atteste lui-même qu'il n'existe rien de ce genre.

Avant chaque réunion la pièce était inspectée avec défiance et fermée à clef, de sorte qu'il était certain qu'aucune personne étrangère au groupe n'était dans la salle, et ne pouvait y pénétrer pendant la séance.

La lumière était donnée par une bougie mise dans une lanterne photographique à verre rouge, que l'on plaçait à une certaine hauteur au-dessus de la porte. Un double rideau placé en triangle à l'une des encoignures abritait les médiums, Il y en eut plusieurs successifs ou simultanés.

C'est dans ces conditions que se présenta à plusieurs reprises un fantôme se nommant Bien-Boa.

Pour éviter le reproche grossier mais toujours bien accueilli d'hallucination, les expérimentateurs eurent, comme sir William Crookes, recours à la photographie. Bien plus, pour s'assurer de la vitalité du fantôme, le professeur Richet employa un procédé chimique.

A cette séance assistaient Mlle Marthe B... fille d'un officier retraité, amie de la famille, servant de principal médium, et une domestique négresse du nom d'Aïscha.

« J'avais préparé » écrivit le professeur, un flacon contenant de l'eau de baryte, limpide, et disposé de telle sorte qu'en soufflant dans un tube en caoutchouc, on pouvait faire barboter l'air expiré dans l'eau de baryte. Après divers phénomènes, sur le détail desquels je n'insiste pas B.-B. — Bien-Boa — (c'est le nom par lequel se désigne lui-même le fantôme)

demande à faire l'expérience de la baryte. A ce moment, il se penche en dehors du rideau, et je distingue nettement, par la fente du rideau Aïscha, assise très loin de B.-B., et Marthe, dont je ne vois pas bien la figure ; mais je reconnais sa robe, la chemisette de son corsage et ses mains. G. Delanne, qui était plus près que moi, assure qu'il voit la figure.

« Alors B.-B. se penche en dehors du rideau. Le général prend de mes mains le tube à baryte et le donne à B.-B. qui essaye de souffler, en se penchant un peu en avant du rideau, à gauche. Pendant ce temps, je vois très bien toute la forme de Marthe, qui est placée en arrière et à gauche, Aïscha est toujours immobile et très loin. G. Delanne me fait remarquer à haute voix qu'on distingue Marthe tout entière, et, comme le point capital de l'expérience est précisément dans la vue complète de Marthe, toute mon attention est portée sur elle. Cependant j'entends B.-B. qui essaye de souffler dans le tube ; mais il souffle mal, et sa respiration ne passant pas à travers le tube, mais passant au dehors, ne fait pas de barbotage.

« B.-B. fait de vains efforts, et on entend son souffle. Alors le général lui explique qu'il faut faire *glouglou*, ce qui n'arrive que si l'on fait passer l'air expiré par le tube. Alors enfin B.-B. réussit à faire glouglou. Il souffle avec force, j'entends le barbotage qui dure environ une demi-minute : puis B. B. fait signe de la tête qu'il est fatigué, et qu'il ne peut plus continuer. Alors il me passe le tube à baryte : je constate que le liquide est devenu tout blanc.

« Je tiens à faire remarquer : 1° que n'ai pas quitté le tube des yeux, et qu'il est sorti de ma main pour aller entre les mains du général et de B.-B. ; puis, que j'ai vu tout le temps le tube près de la bouche de B.-B. pendant que les gaz de l'expiration barbotaient dans l'eau de baryte, comme je l'ai constaté à la suffisante lumière de la chambre, *sans que le tube à baryte ait quitté mes yeux* (1) ; 2° qu'à diverses reprises j'ai pu voir derrière B.-B. la forme de Marthe ; ses mains très certainement ; sa figure par intervalles seulement, car, en se penchant en avant, B.-B. me la masquait. En tout cas, je ne pouvais voir que vaguement la forme de sa figure ; car l'obscurité était trop grande pour qu'on pût reconnaître ses traits (2).

Voilà donc un fait établi : le fantôme est un être vivant, différent des deux médiums.

Mais n'était-ce pas un comparse arrivé on ne sait d'où, bien que la pièce eût été visitée et la porte fermée à clef ?

L'objection tombe d'elle-même devant certaines expériences que l'on peut voir dans les récits des intéressés, et qu'il serait trop long de reproduire ici. Je le répète, mon but n'étant nullement d'écrire un ouvrage spirite, je ne mentionne que ce qui me paraît nécessaire pour permettre au lecteur de tirer lui-même les conséquences.

Mais indépendamment des précautions prises, toute idée d'une complicité quelconque doit être écartée par le fait que Bien-Boa

1. Soulignés dans le texte.
2. Charles Richet, *les Phénomènes de la villa Carmen*, p. 5, 6.

sortit un jour, à deux reprises différentes, du plancher même de la salle.

M. le professeur Richet raconte en détail cette double manifestation décisive, avec un schéma permettant de se rendre compte de la disposition des lieux.

Tels sont, bien abrégés, les faits observés, et il s'est rencontré des hommes qui, pour se faire une renommée, n'ont pas hésité à les défigurer et à les attribuer toujours à des comparses, en dépit de l'évidence même des preuves contraires. Ils insistent sur ce qui peut paraître douteux, taisent ce qui est certain, et se créent ainsi une réputation à bon compte.

Mais, en vérité, c'est une pitié de voir des hommes qui n'ont jamais assisté à une séance sérieuse trancher les questions au gré de leur fantaisie et traiter de naïfs ou d'hallucinés ceux qui ont le courage de dire ce qu'ils ont vu, examiné, contrôlé avec tous les moyens dont ils pouvaient disposer. Hallucination est un grand mot dont on abuse un peu depuis quelque temps ; il serait utile de trouver une autre formule. Les faits en tout cas, prouvent que les véritables hallucinés ne sont plus ceux à qui l'on adresse si indiscrètement ce qualificatif blessant qui ne réfute rien.

ABBÉ PETIT

## Revue de la Presse Étrangère

Une des premières et glorieuses victimes sur le front italien fut le capitaine Del Vecchio, tué par un obus à côté de son ordonnance.

Au moment même de l'explosion, sa femme qui dormait se réveilla en sursaut, très troublée, parce qu'elle venait de le voir tomber, précisément dans les conditions ci-dessus, qui furent confirmées par son ordonnance.

De la revue *Ultra*, de Rome.

Le *Messaggero*. de Rome, rapporte que Sixto Ottaviani, tué au front en combattant, avait écrit à sa fiancée, la veille de la bataille, qu'il venait de voir sa mère en rêve et qu'elle lui montrait une tombe toute prête, illuminée par une étrange clarté de l'au-delà.

Quelques jours avant qu'on annonçât le torpillage du *Karnack* une religieuse se rendit au bureau des Messageries maritimes à Mar-

seille pour demander si l'on avait des nouvelles de ce navire, ajoutant : « Je ne sais pourquoi, mais j'ai le pressentiment qu'il doit lui être arrivé malheur. J'ai eu la nuit dernière un terrible rêve où je vis, dans les vagues d'une mer déchaînée, un navire sombrer, sur le pont duquel se trouvait une religieuse de notre ordre qui me tendait les bras dans un mouvement de désespoir. »

Le secrétaire chercha à la tranquilliser, mais on apprenait le jour suivant la perte du *Karnack*, à bord duquel se trouvait en effet une sœur du Sacré-cœur. *De Lumen*

---

Lizzi Liquefy était sans nouvelle de James, son fiancé, parti pour le front. Un jour, Katie Fingler, son amie, lui apporta de lui un petit souvenir qu'elle possédait. Lizzi ne l'eut pas plutôt entre les mains qu'elle sentit comme un frisson électrique dans tout son être.

« Bien que j'eusse parfaitement conscience de moi-même, dit-elle, je me demandai si j'étais bien éveillée ou si je rêvais. La chambre où je me trouvais prit subitement l'aspect d'une cave discrètement illuminée par des lampes électriques, voilées d'une apparence de tristesse indicible. Des blessés qui venaient recevoir les premiers soins ne cessaient d'y arriver, puis, formant un douloureux pèlerinage, s'éloignaient par une sorte de sentier dans une gorge de montagne. Là se trouvait James, occupé à soigner le fils de Mrs Fingler, que je n'avais jamais vu. Celle-ci le reconnut aussitôt à la description que je lui en donnai et qu'elle déclara parfaitement exacte. Elle en fut d'autant plus vivement impressionnée qu'elle ignorait que son fils eût été blessé. »

---

Voici un cas d'hallucination entre les membres d'une séance spirite qui vaut la peine d'être étudié et élucidé. Il est rapporté dans la revue *Ultra* de Rome par l'illustre avocat napolitain Zingarapoli qui occupe une grande place, en Italie, dans le monde psychique.

Le caractère de la véritable hallucination, dit-il, donnant l'impression absolue du réel, il est impossible de discerner qui a raison dans le cas que voici.

Nous nous livrions à des expériences avec le médium Gennaro, Bartoli, l'avocat Herman, les Drs Viti et Apollonio, et le frère de celui-ci.

A un certain moment, le médium, qui était assis entre le Dr Vincent et moi, dit qu'un fakir indien, disant se nommer Uocice, venait l'avertir qu'il se proposait dans quelques instants de nous endormir tous. Bien que nous nous rebiffions contre pareille prétention, le

Dr Apollonio, à notre grande surprise, inclina bientôt la tête et se mit à dormir. Le Dr Viti ne tarda pas à en faire autant, et je commençai à me préoccuper de ce qui allait probablement m'arriver à moi-même.

Etait-ce là un sommeil naturel ou provoqué ?

Je l'ignore, mais j'étais bien éveillé et continuai à causer avec le médium, avec accompagnement de la respiration saccadée des dormeurs.

Au bout de dix minutes, ceux-ci s'éveillèrent et se dirigèrent précipitamment vers la porte.

Je leur demandai où ils allaient et ils me répondirent alors, me regardant avec une sorte de curiosité : « Voyant que vous dormiez tous et ne pouvant arriver à vous éveiller, nous nous en allions. »

Je me mis à rire et leur expliquai qu'ils étaient eux-mêmes les dormeurs, mais, ils maintinrent ce qu'ils avaient dit, malgré mon affirmation de n'avoir pas quitté la main du médium et d'avoir tout le temps conversé avec lui.

Ils m'assurèrent de leur côté que je m'étais endormi le premier et avais rêvé sans doute que je les avais vus dormir.

Il s'ensuivit une altercation assez vive où, naturellement, chacun de nous prétendait avoir raison. On finit par s'en remettre à ce que diraient les Esprits et on les questionna à ce sujet. A ma grande stupéfaction, ils déclarèrent que j'étais le dormeur, ce que, aujourd'hui encore, rien ne me déciderait à admettre. En effet je ne perdis pas un instant conscience de moi-même et n'éprouvai aucun trouble quelconque.

Les spécialistes disent que des cas semblables de cette variété spéciale d'hypnotisme spontané peut se produire dans le courant de la vie normale de chacun de nous.

Où finit alors la réalité et commence le sommeil, où finit le sommeil pour faire place à la réalité ?

---

Tout le district de Gray, petite ville anglaise du Comté d'Essex, a été fortement surrexcité, dit le *Daily Express* du 20 août 1917, par une apparition qui plongea les habitants dans un océan de réflexions contradictoires auxquelles personne n'échappa.

Le fait est cependant bien simple. Plusieurs soirs de suite, vers 9 h. 30, l'apparition très nette de trois figures d'anges, les ailes déployées, se dessina, dans les dernières lueurs du jour, au-dessus du bateau école amarré dans la rivière.

La première impression des habitants fut que ces anges étaient

des aéroplanes, mais l'absence de bruit et de mouvement détruisit bientôt cette hypothèse. Les incrédules ne voulaient pas admettre que ce fussent des apparitions. Ils cherchaient à les attribuer à la fantaisie de formes produites par les nuages, mais les nuages eux-mêmes s'étant obligeamment dissipés pour ne pas donner prise à une illusion, il n'y avait plus moyen de nier. Les trois Esprits semblaient reposer sur un arc-en-ciel rappelant étonnamment un dessin célèbre de Gustave Doré, et puis voilà qu'on distingua autour de leur tête le mot « Paix ». Cette fois les plus sceptiques étaient perplexes et la population de Gray passa trois soirées la tête en l'air, hypnotisée par cet étonnant mirage.

Le grand quotidien de Londres, le *Daily News*, rapporte qu'une apparition semblable s'est manifestée à Waltham Abbey, planant au-dessus de l'église, le 17 septembre 1917, au grand étonnement de tous ceux qui se trouvaient là en ce moment.

Il y avait deux espèces d'anges, affectant une forme féminine. Elles s'arrêtèrent un instant au clocher, développèrent un rouleau portant en lettres de feu le mot « Paix » puis disparurent.

Notons qu'au centre des armoiries de la ville, se trouve une croix portée par deux anges, la croix ayant pour objet de rappeler un crucifix découvert, dit la légende, dans le Somerset, à la suite d'une semblable vision d'anges, crucifix qui avait, dit-elle, guéri miraculeusement soixante malades. Sur l'emplacement même de cette découverte, à Waltham, avait été érigée l'église au-dessus de laquelle avait eu lieu la récente apparition.

Le *Daily Telegraph* de Londres rapporte qu'on vit se dessiner à l'ouest d'Avion une longue chaîne de projections de fumées, comme il s'en produirait à la suite d'une explosion. Elles formèrent un immense nuage blanc qui monta tranquillement vers le ciel puis prit, à ce moment, la forme admirablement dessinée dans tous ses détails d'une femme immense qui aurait les pieds sur la terre et la tête dans le ciel. Ce n'était pas comme ces formes nuageuses où l'imagination croit reconnaître des figures. C'était une véritable œuvre d'art, colossale, comme si elle eût été taillée dans le roc. Ses yeux fixés sur le champ de bataille semblaient animés d'une intention symbolique.

Les deux armées eurent le temps de l'admirer, car elle resta dans cet état immobile pendant plusieurs minutes, sans que sa forme subît la moindre déformation.

Pour que le *Daily Telegraph*, ce grand journal sérieux rapporte un pareil phénomène, il faut qu'il ait produit sur les spectateurs une profonde impression.

F. Rémo

# Signe des Temps

Deux nouvelles feuilles viennent d'être fondées pour la propagation du spiritisme :

La première a pour titre *Le Spiritisme Kardéciste* et paraît à Lyon (7, rue Terraille), sous la direction d'un groupe de spirites convaincus, à la tête desquels se trouve M. Henri Sausse, qui fut, pendant assez longtemps notre collaborateur à *La Revue.*

La seconde, *Le Monde Invisible* (provisoirement, 67, rue Saint Jacques à Paris, pour la correspondance seulement), est dirigée par M. Félix Rémo, que nos lecteurs connaissent bien par *la Revue de la Presse étrangère*, qu'il publie ici même régulièrement.

Nous adressons toutes nos félicitations, avec nos meilleurs souhaits de bienvenue à ces nouveaux confrères, qui viennent se joindre à nous pour le bon combat. Nous ne serons jamais trop nombreux pour répandre la bonne parole. Nous voyons un signe des temps dans cette poussée de jeunes feuilles : elle nous annonce le triomphe prochain des idées que nous propageons depuis si longtemps.

# BIBLIOGRAPHIE

### Le Pèlerinage des existences, ou Chaque vie est un songe entre deux infinis, par Félix Rémo.

TABLE DES MATIÈRES. — I. Néant ou survivance. — II. Que devenons-nous quand sonne l'heure de la mort ? — III. Le matérialisme. — IV. La survivance au point de vue du Catholicisme. — V. La pluralité des existences. — VI. L'oubli des vies passées. — VII. La régression de la mémoire. — VIII. Les preuves de la réincarnation. — IX. Le choix du sexe dans la réincarnation. — X. Le périsprit

ou corps astral. — XI. La mort. — XII. Le réveil dans l'autre monde. — XIII. La vie dans l'Au-delà. — XIV. Les influences qui nous entourent. — XV. Le bureau de Julia. — XVI. Nos deux mondes. — XVII. Entre nos deux mondes. — XVIII. La légende du Ciel et de l'Enfer. — XIX. Dieu. — XX. La prière. — XXI. L'amour. — XXII. — L'infini. — XXIII. La puissance de la pensée. — XXIV. Circonstances atténuantes. — XXV. Une page d'histoire. — XXVI. La vie est un songe. — XXVII. La poste interplanétaire. — XXVIII. Le subconscient. — XXIX. La subconscience dans ses rapports avec les manifestations. — XXX. La télépathie. — XXXI. Le spiritisme. — XXXII. L'écriture médianimique ou automatique. — XXXIII. Le télégraphe psychique. — XXXIV. Les prémonitions. — XXXVI. Rêves prophétiques, prémonitoires et télépatiques. — XXXVII. L'enfant. — XXXVIII. Les animaux et lerus droits à l'humanité. — XXXIX. L'évolution. — XL. Psychométrie. — XLI. Conclusion. — **Prix: 3 fr. 50**. — *Envoi du volume, franco et recommandé, contre un mandat de* **3fr. 90** *pour la France et de* **4 fr. 15** *pour l'Etranger*.

**Le livre de la Bonté**, par GEORGES RANSSON. Préface de M. EMILE LOUBET.

Ce beau livre, dû à la plume d'un magistrat qui estime que Bonté et Justice ne sont nullement contradictoires, ne se réfère pas à la doctrine du Spiritisme; nous n'hésitons pas cependant à le recommander sans réserves. Issu de la loi des contrastes et rehaussé d'une préface pleine d'expérience et de bonhomie, l'ouvrage est passionnant comme un roman vécu; sa philosophie sereine mise en un style remarquable à la portée de tous restera vivante dans les fluctuations de la mode ou des engouements passagers.

C'est le livre de consolations et de réconfort de notre époque troublée. Celui qui l'a lu sent ses yeux se mouiller de douces larmes et il veut le relire encore. Quel plus bel éloge d'un livre traitant d'un sujet, banal en apparence et vieux comme le monde.

Un volume 4 fr., franco 4 fr. 50 pour la France. Etranger 4 fr. 75.

Ces ouvrages sont en vente à la Librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques. Paris.

*Le Secrétaire de la Rédaction, Gérant* : DALSHEIMER

Imp. Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris. — 3652-18

LA REVUE SPIRITE

Fondée en 1858 par ALLAN KARDEC



*Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi*

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT

# La Mort et son mystère

*Nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques extraits d'un ouvrage auquel travaille, en ce moment, M. Camille Flammarion. Cette œuvre nouvelle, attendue avec la plus grande impatience par les nombreux amis du Maître, aura pour titre :* La Mort et son mystère.

*C'est un livre qui va arriver à point, après les années tragiques que nous achevons de vivre. Venant de l'éminent auteur de* Dieu dans la Nature, *des* Récits de l'Infini, *de* L'Inconnu *et de bien d'autres œuvres où tant de cœurs affligés ont trouvé, en des pages sublimes, un précieux réconfort, ce nouveau livre recevra de tous, nous en sommes sûrs, le plus chaleureux accueil. Il répond à un besoin impérieux créé par les hécatombes de vies humaines qu'offre le Néron moderne à son*

*épouvantable divinité. Chacun veut savoir si la destinée de tant de victimes peut être brisée à jamais ainsi ; les parents, les amis des chers disparus se refusent à le croire ; ils se disent qu'il n'est pas possible que tant de belles âmes disparaissent dans le néant... On cherche anxieusement. De toutes parts, des faits sont signalés qui attirent l'attention des plus incrédules ; des révélations précieuses nous arrivent de l'Au-delà ; le mystère de la mort s'éclaircit, et Camille Flammarion, après de longues années d'investigations consciencieuses, peut nous affirmer, dans sa nouvelle œuvre, qu'à la désagrégation corporelle l'être humain survit sûrement.*

KERMARIO

## Les Manifestations de mourants et de morts

Cher Monsieur Leymarie,

En réponse à votre aimable invitation à propos de l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec dont je suis, en effet, un des rares amis survivants (il n'y a pourtant qu'un demi-siècle de cela, et à peine !) je me fais un plaisir de puiser dans le faisceau de documents que l'on ne cesse de m'envoyer pour l'élucidation du grand problème psychique et dont j'ai réuni les principaux pour l'ouvrage sur *La Mort et son mystère* que je rédige trop lentement peut-être, et de vous adresser deux relations assez instructives qui me paraissent dignes d'intéresser les lecteurs de la Revue.

Comme vous l'avez vu dans *L'Inconnu*, j'ai inscrit les communications reçues dans l'ordre chronologique de leur réception, et l'on peut, ainsi, toujours recourir aux originaux ;

La première des relations que je vous transmets est toute récente ; la seconde est déjà ancienne.

### I

### SENSATION ET VUE DE MORT A DISTANCE DE PARIS AUX CHAMPS DE BATAILLE (1916)

L'étude scientifique positive de ces problèmes se heurte constamment à mille obstacles divers, dont le principal et le plus fréquent est qu'il s'agit là de douleurs qu'il est regrettable de réveiller, et à propos desquelles un tact d'une extrême sensibilité est seul apte à amener quelque résultat.

Il s'y mêle aussi, bien souvent, des scrupules religieux contre lesquels les raisonnements les plus sages n'ont aucune action.

Voici l'un des cas qui m'ont été signalés pendant l'infâme guerre allemande qui vient de désorganiser le monde entier.

Je ne saurais assez remercier la femme éclairée d'un officier supérieur des soins qu'elle a bien voulu prendre pour mener à bonne fin son enquête. Je reproduirai ici un extrait de ses lettres.

Mme D..., jeune femme qui n'était mariée que depuis quelques mois au moment de la mobilisation, adorait son mari, qui le lui rendait bien. La séparation avait été cruelle, malgré la confiance du jeune homme qui semblait vouloir persuader à sa femme de croire à son prochain retour.

Il l'avait même suppliée de ne rien croire des nouvelles qui pourraient lui parvenir, quelles qu'elles fussent... Les jours passaient sans lettres... Puis, de courts bulletins de santé et enfin, le 25 août, Mme D..., reçut une bonne lettre du combattant. Heureuse et pleine de confiance ce jour-là, elle est reprise d'un peu de gaîté! Toute la famille étant réunie dans l'après-midi de ce jour, elle demande à sa jeune sœur de se mettre au piano et de lui jouer une ballade de Chopin que son mari et elle aimaient particulièrement. Sa sœur s'exécute : tout à coup, il était trois heures, la jeune femme se lève, pousse un cri, un cri terrible, et retombe inanimée sur le plancher... Quand elle revient à elle, on l'interroge. Ouvrant des yeux effrayés :

« C'est affreux ce que j'ai vu, dit-elle, c'est affreux ! »

La famille, émue de la grande nervosité de la pauvre femme, n'ose pas insister, et ce n'est que quelques jours après, un peu calmée, semblait-il, qu'elle raconta qu'elle avait vu soudain se dérouler devant ses yeux un champ de bataille effrayant, un carnage terrible et *son cher mari tomber au milieu de tous.*

Quelques jours après, on apprenait que le 25 août, à 3 heures, ce combattant avait été mortellement frappé.

J'ai eu la confirmation de cet incident par la mère de la jeune femme et par plusieurs membres de sa famille. La coïncidence de la vision et de l'événement au champ de bataille est certaine.

Je vous adresse en même temps la lettre de sa mère et de son amie, mais on désire ne pas remuer ces douloureux souvenirs.

Tel est, Cher Maître, le résumé de l'enquête que j'ai pu faire dans cette famille qui essaye d'amener un peu d'oubli, si possible, autour de la jeune femme désespérée de cette horrible séparation, déprimée et impressionnable au dernier degré.

Le fait de communication télépathique n'est évidement pas douteux et me paraît être un document utile à ajouter à ceux qui vous sont adressés de tous les points du monde.

Mme A. M.
*Saint-Mandé* (Seine).
[Lettre 4016].

(Sur l'nvitation de la narratrice, j'ai supprimé les noms, qui me sont connus).

II

Nous sommes souvent fort embarassés pour décider si, dans les apparitions de morts, il y a vision réelle causée par le défunt ou hallucination. Lisons par exemple la lettre suivante.

C'était le 18 mai 1894, à dix heures du matin; j'avais vu mourir mon mari Ed. F., professeur au Collège de France, et le soir, brisée comme on peut l'être après une journée d'émotion et d'occupations forcées, je m'étais endormie d'un profond sommeil.

Dans la chambre voisine, la chambre mortuaire, séparée de la mienne par un cabinet de toilette, deux religieuses veillaient. Une porte à deux battants était grande ouverte, de ma chambre sur la salle à manger où couchait, ce soir-là, une femme de chambre; sur ma cheminée, une lampe Pigeon répandait sur tous les objets une lueur très distincte.

Ces détails sont utiles pour vous expliquer que ni la peur, ni l'obscurité ne pouvaient m'influencer.

Tout à coup je m'éveille brusquement et j'aperçois, assis dans son fauteuil, le visage éclairé en plein par la lampe, celui que je croyais endormi pour toujours. Je me soulève sur mon lit : le fantôme me regarde, calme et souriant comme dans la vie. Je saute à bas du lit et je vais à l'apparition qui, je dois le dire, s'évanouit aussitôt.

Tel est le récit exact de ce qui m'est arrivé cette nuit-là et ne s'est jamais reproduit depuis.

Deux ans auparavant, j'avais entendu une voix derrière mon lit : Dites un *Obit*, prononçait cette voix. J'ai demandé le lendemain matin ce que c'était qu'un *Obit* ? On m'a appris que c'était une prière pour les morts. Le soir même, je reçus l'avis qu'une de mes meilleures amies avait trépassé subitement.

MARY S.

Paris, 14 décembre 1900
[Lettre 952].

Y a-t-il eu là simple hallucination, comme aurait pu le penser lui-même le professeur du Collège de France? Mon devoir ici est de poser la question sans la résoudre, et d'engager les analystes impartiaux à faire des études comparatives sur toutes les observations analogues.

Et cette voix demandant un *Obit* ?

Tout n'est pas si clair et si connu que le croyait, à cette époque, Berthelot au Collège de France.

Et j'ajouterai, en terminant cet envoi, que les manifestations de mort sont si nombreuses et si variées, que l'hypothèse d'hallucinations perd de plus en plus de son apparente valeur ancienne. L'être humain survit vraiment à la désagrégation corporelle.

Au moment où je fais cet envoi, passe sous mes yeux une relation particulièrement remarquable que je joins aux précédentes.

J'ai reçu la lettre suivante, en juillet 1900, d'Argostoli (Ile de Céphalonie).

### Crime vu en rêve

Savant Maître, en lisant *L'Inconnu*, j'ai eu la hardiesse de vouloir aider à l'impulsion considérable que vous donnez à la science des problèmes psychiques, sur lesquels vous avez versé tant de lumière par votre dernière œuvre.

Un jour, il y a quelque temps, est arrivé dans notre société mon condisciple le Diacre S. P., licencié de l'Ecole théologique d'Athènes, qui venait prêcher dans notre département de Céphalonie. C'est un homme de haute éducation, très bon et très vertueux, d'une franchise incontestable, digne de foi au premier chef. C'est lui qui m'a raconté ce qui suit, sur quoi je me permets d'attirer votre attention toute spéciale.

« Il y a deux ans déjà, en hiver, deux ou trois jours avant la fête de saint Nicolas, écrit-il, je devais aller au village de Dessada, à dix kilomètres de la capitale d'Argostoli, pour prendre part à la messe solennelle de cette fête. Je vis en rêve un jeune homme, âgé de vingt-cinq ans environ, vêtu de noir, qui m'était entièrement inconnu. Il me demanda si je le connaissais. Sur ma réponse négative, il m'expliqua que cela ne l'étonnait pas, mais que néanmoins, il me donnait une singulière commission à faire à sa mère, Mme A...

« Cette commission consistait en ceci : « Cette mère dénaturée avait voulu le détruire dans son sein. Dans ce but, elle avait mis des dalles sur son ventre et s'était promenée dans sa cave pour l'étouffer. Malgré tout, il était né bien vivant. Mais une punition était nécessaire. »

« Je m'éveillai, assez troublé, et sans trop me rendre compte du sujet, attendu que le nom du jeune homme ainsi que celui de sa mère m'étaient complètement inconnus. Le jour de la fête, j'allai au village et, après la messe, je me rendis avec d'autres personnes à la sacristie pour prendre le café. Or il se trouva que l'on vint à parler des rêves, et comme celui que j'avais eu l'avant-veille était encore très vif dans ma mémoire, je le racontai.

« Or, mon savant Maître, voici ce qui arriva : A mesure que je parlais, une femme assise dans un coin, que je n'avais pas aperçue jusqu'à ce moment, commença à s'agiter, à se troubler, à pâlir, et tout à coup elle tomba en défaillance.

« Nous conduisîmes cette dame chez elle ; elle se remit en quelques heures, puis m'invita à rester seul avec elle. Alors elle me raconta que ce rêve était sa propre histoire, arrivée il y avait vingt-cinq ans. Alors veuve, elle était devenue enceinte et, pour cacher sa faute, elle avait essayé de se faire avorter en mettant sur son ventre la dalle de la buanderie. Ce procédé n'avait pas empêché l'enfant de naître. Il fut envoyé à l'hôpital de la ville comme enfant trouvé. Mais cet enfant était voué à la mort : son père, plus infâme encore que la mère, l'avait emporté, tué et enterré dans un champ. Le petit cadavre avait ensuite été déterré par des chiens ; on avait trouvé ses langes sanglants.

« Depuis cette époque, cette femme vit dans le plus profond désespoir et

elle souffre sans murmurer. Je lui exprimai ma pensée, que ses douleurs avaient pour effet d'expier sa faute devant Dieu. »

Cette histoire était arrivée vingt-sept ans auparavant, à une époque où mon ami le Diacre était encore au berceau et n'avait pu, par conséquent, en être informé.

Vous jugerez vous-même, mon cher Maître, de l'importance de ces faits en ce qui concerne les études que vous pouvez révéler au monde. Je vous confie personnellement tous les noms. Mais vous penserez sans doute avec moi qu'en cas de publication, il serait convenable de ne donner que les initiales, cette histoire étant connue d'un certain nombre de personnes.

GEORGES CH. R.
Docteur ès-sciences mathématiques
Professeur au Lycée d'Argostoli.
[Lettre 1015].

Ce rêve est authentique et nul n'en peut douter. Prouve-t-il que l'enfant — tué à peine né — soit vraiment apparu au narrateur vingt-cinq ans plus tard et lui ait révélé le drame? Il ne me semble pas que nous devions admettre si facilement, si simplement, un fait aussi étrange. Je ne dis pas que ce soit impossible, attendu que toute la science psychique est à créer. Mais nous ne connaissons pas toutes les facultés de l'esprit humain. Le drame était dans l'esprit de la malheureuse mère. Les pensées donnent naissance à des vibrations qui se transmettent au loin par l'éther, comme les ondes de la télégraphie et de la téléphonie sans fil. Ce rêveur a pu être en communication avec la mère. Mais cette apparition au dormeur d'un jeune homme de l'âge voulu est, elle aussi, un fait à expliquer. Ne nions plus, ne dédaignons plus, cherchons.

CAMILLE FLAMMARION

# La Preuve par les Faits et par la Science

On s'explique les attaques du catholicisme contre la doctrine que nous répandons. Tout ce qui peut émanciper l'esprit humain a toujours été combattu par ses prêtres, à travers les siècles, pour leur conserver l'universelle domination. L'histoire nous apprend que, le plus souvent dans un intérêt opposé à celui de la religion qu'enseignait Jésus, les efforts du catholicisme ont tendu surtout à l'organisation d'une puissance formidable qui devait établir solidement son

règne sur les peuples, et même sur les rois qui les gouvernaient. Une doctrine qui reconnaît à tous le droit de penser, qui réprouve toute violence, morale ou physique, et qui n'a d'autre but que de faire librement pénétrer partout la lumière de la vérité, cette doctrine émancipatrice devait, naturellement, voir se dresser contre elle, de parti pris, toutes les forces de ténèbres au service de la plus autoritaire de toutes les religions.

Mais on ne comprendrait pas que tout ce qui, dans le monde, est animé du désir de s'instruire, que tout ce qui proclame la nécessité du libre examen avec possibilité de tout passer au crible de la raison, que tout ce qui réclame toujours plus de lumière, en un mot que déistes, spiritualistes, philosophes à quelque école qu'ils appartiennent, simples chercheurs ou matérialistes déterminés, on ne comprendrait pas que tous ne voulussent au moins examiner, de bonne foi, les bases de la philosophie nouvelle, les éléments principaux de la doctrine bienfaisante que le spiritisme s'est donné pour tâche de répandre dans le monde entier.

Cette doctrine apporte à tous la preuve matérielle de la survivance de l'être. Quel est celui d'entre les humains que cela n'intéresse pas ?

Certes, les preuves morales abondent.

Et il en existe de capitales qui, seules, peuvent rendre compréhensibles des choses dont on chercherait vainement l'explication ailleurs. Ainsi, la diversité des aptitudes, la supériorité de certaines intelligences, la dispensation du génie, qui serait arbitraire, dépourvue de toute raison, et que les matérialistes reprochent à Dieu comme une dérogation aux principes de justice et d'égalité, ne peuvent s'expliquer que par la pluralité des existences où, tels des écoliers qui avancent plus ou moins rapidement d'une classe à l'autre suivant leur application au travail, chacun peut s'élever en raison de l'effort qu'il a fourni et des épreuves qu'il a surmontées au cours de ses diverses incarnations,

Et quel serait le but de la vie, si ce qu'on appelle la mort était la fin de tout ? L'homme naît, il travaille, il souffre ! Et lorsque, avec beaucoup de peine, souvent au prix des plus atroces douleurs, ayant vécu honnêtement, il arrive au terme de cette existence, ce qu'il a moralement acquis par toute une vie de durs labeurs et de souffrances disparaîtrait à jamais avec lui !

C'est cela qui serait souverainement injuste ! C'est cela qui serait absurde, et que le simple bon sens se refuse à accepter ! S'il en était réellement ainsi, quelle explication de la vie pourraient nous donner ceux qui cherchent la raison de tout ?

La survivance de l'Etre ?

Parmi les sceptiques il s'en trouve qui nous disent : montrez-nous donc quelque manifestation psychique, nous ne demanderions pas mieux que de nous rendre compte par nous-mêmes que des communications sont réellement possibles entre les morts et les vivants ! Et d'ailleurs, pourquoi donc vos phénomènes ne se produisent-ils qu'avec une certaine catégories de personnes ? Pourquoi tout le monde n'est-il pas médium ?

Il y a, dans cette dernière question, quelque chose d'enfantin, qui ne laisse pas de nous étonner. C'est absolument comme si on nous demandait pourquoi les hommes ne sont pas tous exactement de la même taille, ou doués de la même voix ! La médiumnité est un simple don de la nature. Il existe, du reste, beaucoup plus de médiums qu'on ne croit. On pourrait même dire que nous le sommes tous plus ou moins, dans des genres différents, et qu'il est bien rare que cette faculté ne se développe pas, dans un sens ou dans un autre, après une période suffisante d'essais consciencieux.

Que les incrédules essaient donc sérieusement et avec persévérance ; si le succès ne répondait pas, plus ou moins à leur attente, nous en serions bien surpris. Ils feraient bien, toutefois, de suivre les réunions de quelque groupe spirite où ils pourraient apprendre les premiers éléments de la doctrine, recevoir quelques conseils utiles, et être peut-être même témoins de quelqu'un de ces faits psychiques qui, au moment où ils s'y attendaient le moins, ont déjà convaincu tant de sceptiques chercheurs ! Il faut un entraînement pour développer les facultés médianimiques, comme il faut des exercices spéciaux pour perfectionner, chez celui qui a l'intention d'en tirer parti, la belle voix dont la nature l'a gratuitement doué.

* * *

L'Eglise catholique nous accuse d'accomplir une œuvre diabolique.

Nous lui répondons quelquefois, lorsqu'elle s'éloigne trop de la vérité. C'est, incontestablement, notre adversaire le plus acharné, mais ce n'est pas le plus redoutable. Avec ses dogmes surannés et son intolérance, avec son Dieu injuste, vindicatif et cruel, avec son Enfer et l'éternité de ses peines, elle a perdu tout prestige et se voit fatalement condamnée à finir dans l'impuissance.

Parmi les matérialistes, beaucoup, sans s'être donné la peine d'examiner notre doctrine, sans rien connaître des faits sur lesquels elle repose, et qu'ils confondent parfois avec ce que leur montrent certains prestidigitateurs, nous considèrent un peu dédaigneusement

comme tombés dans la superstition la plus complète, et ne seraient pas très loin de prétendre que nous faisons cause commune avec les Curés !

Ce qui prouve surabondamment que curés et matérialistes ne nous connaissent pas plus les uns que les autres, et ont le plus grand besoin d'être éclairés.

Nous nous occuperons plus particulièrement aujourd'hui des matérialistes qui, de tous nos adversaires, sont peut-être ceux qui mettent le plus de sincérité dans l'opinion qu'ils se font de nous. Ils seront aussi, probablement, les premiers que nous parviendrons à convaincre, parce qu'ils n'ont aucun intérêt à fermer volontairement les yeux, parce qu'ils n'ont à défendre les revenus d'aucune Eglise, parce que nous leur parlerons le langage de la raison et de la science, et que, dans leur indépendance, ils se livreront à un examen attentif de nos propositions.

Et d'abord, nous pouvons faire passer sous leurs yeux quelques noms qu'il devrait suffire de citer pour faire tomber toutes leurs préventions contre le spiritisme, ou tout au moins pour les mettre sérieusement en garde contre les ignorants qui peuvent, de bonne foi, propager les idées les plus extraordinairement fausses, et les charlatans... intéressés à dévoiler des fraudes qui n'existent pas.

Victor Hugo et toute sa famille pratiquaient le spiritisme à Jersey. Ils y furent initiés par Mme E. de Girardin qui, plus tard, après son éloignement, devait leur annoncer sa mort dans une séance où se trouvaient réunis, avec le grand poète, ses deux fils et ses deux meilleurs amis, Paul Meurice et Auguste Vacquerie. Mme Victor Hugo, et l'un ou l'autre de ses fils, François ou Charles, étaient souvent à la table. Hugo écrivait, à l'écart, sur des feuillets, les dictées de la table, qui leur apportaient les consolations des êtres chers qu'un événement tragique leur avait enlevés. Dans sa *Réponse à des athées* Victor Hugo affirme sa croyance aux réincarnations et ajoute : « Vous dites que l'âme n'est que l'expression des forces corporelles. Alors, pourquoi mon âme est-elle plus lumineuse quand les forces corporelles vont bientôt m'abandonner ?... Non, la tombe n'est pas une impasse, c'est une avenue ; elle se ferme sur le crépuscule, elle se rouvre sur l'aurore. »

C'est la même idée qu'il traduit en ces termes dans *Les Contemplations* :

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme,
Ouvre le firmament,
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est le commencement.

« Les morts sont les invisibles — déclarait-il encore sur une tombe — mais ce ne sont pas les absents. »

Auguste Vacquerie raconte, dans ses *Miettes de l'Histoire,* que Victor Hugo, qui ne se mettait jamais à la table (peut-être pour mieux contrôler) reçut un jour d'un esprit signant : *l'Ombre du tombeau*, une réponse qu'il attendait de Molière. Cette réponse, en vers d'une admirable facture, affectait une tournure hautaine à laquelle le grand poète était loin d'être habitué de la part de ses interlocuteurs, et il en fut, paraît-il, quelque peu froissé.

Victor Hugo enfin, se plaignait de ce que la science se refusait à étudier les phénomènes de la psychologie expérimentale. « Nous estimons, disait-il, que le devoir étroit de la science est de sonder tous les phénomènes... L'inattendu doit toujours être attendu par la science.... Le faux, compliquant le vrai, n'excuse pas le rejet en bloc. Depuis quand l'ivraie est-elle prétexte à refuser le froment?... La mission de la science est de tout étudier, tout sonder... Eluder un phénomène... lui tourner le dos en riant, c'est faire banqueroute à la vérité, c'est laisser protester la signature de la science. »

Hâtons-nous de dire que depuis, la science s'est ravisée, ainsi que nous le montrerons plus loin, et qu'aujourd'hui elle nous prête son concours largement. Il est vrai qu'elle a eu la main un peu forcée par *les faits* qui, de toutes parts, s'offraient à son examen.

Lamartine a montré qu'il était de la même école philosophique que Victor Hugo lorsqu'il a écrit ces deux vers :

> La vie est un degré de l'échelle des mondes
> Que nous devons gravir pour arriver ailleurs.

Il croyait aussi à la survivance dans l'invisible, et à la présence des Esprits autour de nous. Il le déclare en ces termes dans son *VIII<sup>e</sup> Entretien* : « Il y a dans le monde deux mondes ; celui qu'on voit et le *monde invisible*. L'un est aussi certain que l'autre, quoique il ne tombe pas sous le sens des sens ; l'intelligence. Je plains, sans les condamner, ceux qui ne croient pas au monde invisible. »

François Coppée affirme également dans *La Vie antérieure*, sa croyance à la pluralité des existences, et Musset avoue, comme Mozart, Gounod et bien d'autres (poètes ou musiciens) qu'il entendait des voix qui lui dictaient ses plus belles compositions. « On ne travaille pas, disait l'immortel auteur des *Nuits*, on écoute. C'est comme un inconnu qui semble cependant habiter en moi, et qui me parle à l'oreille. »

On nous objectera sans doute que ceci est tout simplement de

l'inspiration. Mais qu'on veuille bien nous dire ce qu'est l'inspiration elle-même, et d'où elle nous vient !

Peut-être va-ton nous reprocher de ne faire intervenir que des poètes, doux rêveurs qui finissent par prendre leurs chimères pour des réalités. On dit communément d'eux qu'ils sont toujours « dans l'autre monde ». Il se pourrait bien que ce soit précisément à cause de cela qu'ils voient des choses que les gens trop terre à terre ne peuvent pas apercevoir.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas indispensable d'être poète pour recevoir les communications dictées par une table, et d'autre part, il n'est pas probable que quelqu'un ose soutenir que Victor Hugo ou Lamartine ont été, parmi nous, les agents de la superstition.

D'ailleurs, nous, nous avons, parmi nos références, des noms tout aussi connus, appartenant, non plus à des rêveurs poètes, mais à des hommes d'action, parmi les plus énergiques qu'on puisse imaginer. Personne ne nous démentira lorsque nous aurons cité Armand Barbès.

KERMARIO

(*à suivre*).

# La question des apparitions

A la question du fantôme est liée celle des apparitions et, de même que la constatation d'un fantôme de vivant nous donne la possibilité de croire à celui des décédés, le fait d'une apparition de vivant apporte beaucoup de vraisemblance aux témoignages qui existent en faveur de la manifestation posthume.

L'apparition d'un vivant, qu'elle soit obtenue par le dédoublement, par la matérialisation, ou par la simple action télépathique est une sorte de phénomène élémentaire qui sera comme la contre-épreuve des témoignages apportés par ailleurs.

On sait qu'il y a deux sortes d'apparitions ; l'une n'est qu'une simple transmission télépathique constituant une image irréelle, l'autre est une forme substantielle impliquant la présence réelle. Autrement dit : l'apparition se présente sous les deux formes, subjective et objective. Toutes deux donnent l'illusion de la réalité, mais la première n'existe

que dans la sensation interne du percipient, tandis que l'autre existe dans l'espace.

Les savants ont une tendance fâcheuse à méconnaître ces deux formes dont la distinction est cependant facile.

L'apparition télépathique se présente ordinairement sous forme d'image plus complexe ; le percipient se trouve dans une condition spéciale de réceptivité, les images extérieures s'effacent à ses yeux, et la vision de la nature est remplacée par un tableau réprésentant la scène qui se passe au loin ; si c'est une personne, elle se montre avec les signes symboliques qui peuvent la faire reconnaître; si la personne est victime d'un accident, l'image en reproduit quelque signe caractéristique qui l'indique clairement ; ainsi le noyé, ou simplement le naufragé, apparaît ruisselant d'eau, le blessé est vu avec le pansement que nécessite sa blessure, le décapité est séparé de sa tête, ou il la porte à la main. En même temps que se présentent ces images complexes, celui qui les reçoit se sent pénétré d'une lucidité spéciale, qui ne laisse aucun doute dans son esprit sur le sens du message qui lui est communiqué ; il a la compréhension intuitive de symboles que d'autres interpréteraient difficilement, ou bien il est envahi par la pensée de l'agent qui lui transmet l'image, il pénètre les états d'âme qui se traduisent, même, par des paroles que l'agent a prononcées. Ces caractères font défaut lorsqu'on se trouve en présence d'une apparition matérielle; celle-ci voile les objets, les laisse voir en transparence, mais ne les supprime pas. Elle suit un processus de condensation qui n'échappe pas à l'observateur ; l'image apparaît graduellement, la forme est d'abord imparfaite, vaporeuse, c'est comme un nuage qui se condense à mesure que l'attention se porte sur lui. En outre, cette image répond aux exigences de l'optique naturelle, elle est vue de face par l'un, de profil par celui qui est à côté; elle intercepte la lumière et elle produit des ombres portées.

Ainsi, bien que nous ne puissions avoir, de ces faits, qu'une connaissance empirique, il y a cependant des signes extérieurs dont nous devons tenir compte dans l'observation. Une image créée par la pensée est une projection mentale ; le percipient la voit presque subitement, elle n'évolue pas ; au contraire, une formation naturelle se condense sous nos yeux, elle évolue. De plus, si le voyant est accompagné d'une ou de plusieurs personnes, celles-ci ne voient rien lorsque l'apparition est télépathique, tandis qne si l'image est matérielle, tous la voient, comme dans les cas de dédoublement.

On peut citer, parmi d'autres exemples, le cas 193 des *Phantasms* où le narrateur quittant son cabinet de travail pour aller déjeuner,

remarqua, sur la porte du corridor qu'il devait traverser, un léger brouillard qui finit par se condenser et former une figure humaine dont la tête et les épaules devenaient de plus en plus distinctes. L'apparition, rapporte le témoin, n'avait pas de couleur, elle semblait une statue taillée dans du brouillard ; les panneaux de la porte étaient visibles à travers le bras du vêtement. En regardant, l'observateur s'aperçut que la tête se tourna vers lui et il reconnut alors les traits d'un ami très cher. Le lendemain il apprit la mort subite de cet ami que rien ne faisait prévoir.

Je crois qu'il n'est pas possible de classer ce fait, et ceux du même ordre, parmi les hallucinations télépathiques, le phénomène qui se produit sous cette forme est nécessairement de nature objective, et si le témoin avait eu un appareil photographique à sa disposition, il aurait pu en obtenir la preuve ; mais on comprend qu'il est malheureusement presque impossible de photographier un phénomène lorsqu'il n'est pas attendu.

Mais la même impossibilité n'existe pas pour le fantôme du vivant ; bien qu'il ne se produise pas à volonté, il y a cependant des conditions qui permettent d'expérimenter, c'est le grand avantage de la médiumnité. Dans les séances tenues avec Eusapia par des hommes de science offrant toutes garanties, on a bien souvent répété les expériences qui consistent à prouver la réalité du dédoublement du médium ; l'une d'elles consistait à enduire une assiette avec du noir de fumée ; le membre fluidique d'Eusapia imprimait le bout de ses doigts sur le noir de fumée sans que la main de chair ait été noircie ; on examinait ensuite les mains de tous les assistants et lorsqu'on priait Eusapia de recommencer avec sa main, on constatait alors la similitude parfaite des traces laissées par les deux empreintes. Voilà ce que révélait l'examen des cercles en spirale dessinés par l'épiderme et qui étaient les mêmes que ceux précédemment indiqués par l'attouchement fluidique.

Un physicien d'une grande ingéniosité, le docteur Ochorowicz imagina une série d'expériences qui laissaient des traces matérielles de l'action du membre fluidique. Son médium, Mlle Stanislawa Tomczyk, s'est trouvée capable, en rapprochant les deux mains, de créer une ligne de force qui pouvait soulever de petits objets. Ochorowicz imagina de vérifier l'existence de ce fil fluidique au moyen de différents contrôles ; il le faisait agir à distance sur un écran formé par une membrane aqueuse obtenue avec de l'eau de savon ; ou encore, sous une cloche de verre soulevée sur des petites cales telles qu'une pièce de monnaie, le fil imprimait sa trace sur un petit tas de pou-

dre de pyrètre. Il n'était pas possible, dans ces conditions, de supposer l'intervention des mains ; ce cordon rigide arrivait à dévier la matière colorante déposée sur une plaque de verre, etc. Enfin faut-il rappeler que l'historique des preuves obtenues au moyen des empreintes, moulages, photographies fournirait déjà la matière d'un volume.

A toutes ces preuves de la réalité du double de l'organisme humain, il faut ajouter les manifestations spontanées ; il y a des personnes qui sont douées de la faculté de se dédoubler, le recueil des *Phantasms of the living* en contient plusieurs exemples ; ce sont les cas de Mme Hawkins, du pasteur William, de Mme Stone dont les doubles furent aperçus plusieurs fois sans cause apparente, soit que ces personnes y fussent physiologiquement prédisposées, soit qu'une émotion spéciale ait provoqué ces dédoublements accidentels. La femme du capitaine Beaumont y était particulièrement sujette ; ses domestiques, entre autres, l'aperçurent ainsi plusieurs fois. Signalons encore les cas où le double est aperçu à côté et en même temps que le sujet qui l'extériorise ; ainsi, dans l'exemple 333, Mme Hall étant à table, en famille, fut aperçue en double dans la salle à manger, près du buffet, visible pour les quatre personnes qui étaient présentes.

Nous avons encore le cas d'Emilie Sagée, rapporté par un diplomate et qui a été reconnue de tout un pensionnat de jeunes filles. A chaque instant l'institutrice et son double étaient vus côte à côte et, lorsque deux des élèves s'approchèrent du double et essayèrent de le toucher, elles sentirent une légère résistance qu'elles comparaient à celle de quelque objet de crêpe ou de mousseline.

L. Chevreuil

(*à suivre.*)

---

## Science et Psychisme expérimental

Voici enfin venu le moment où la science, en présence des manifestations d'ordre psychique qui se produisent un peu partout, se décidant à examiner les faits avec toute l'attention qu'ils méritent, doit reconnaître les vérités que nous proclamons. Des laboratoires se créent pour l'étude de ces questions devenues passionnantes, et dernière-

ment, le Dr Geley a fait, au Collège de France, dans l'amphithéâtre de médecine, sous les auspices de l'Institut général psychologique, devant un auditoire d'élite parmi lequel on remarquait de nombreux médecins physiologistes ou psychologues connus, une très belle conférence sur les faits de matérialisation. Cette conférence, très claire, bien ordonnée, et qui reposait toute sur les recherches faites par le Dr Geley dans son laboratoire spécial a obtenu un vrai et très grand succès. Elle marquera bien certainement une date, « petite date historique » ainsi que le disait, le lendemain, un grand journal parisien.

Le conférencier a démontré que la physiologie classique, dans ses conclusions philosophiques, est fausse, et que le matérialisme est une conception tout à fait enfantine, incompatible avec les connaissances actuelles.

Puis, que les nouveaux faits de matérialisations achèvent cette démonstration.

Les points qui ont le plus frappé l'auditoire sont les suivants :

— La comparaison constante entre la physiologie normale et la physiologie supranormale.

— L'exemple de l'histolyse chez l'insecte, mise en analogie avec la dématérialisation du corps du médium.

— La comparaison des matérialisations avec les phénomènes de génération.

— La comparaison des formations mal venues avec les kistes dermoïdes.

— Les renseignements relatifs à l'unité de substance, au dynamisme organisateur, au conditionnement de ce dynamisme par L'IDÉE, toutes constatations entièrement contraires au matérialisme.

Tous les médecins et hommes de science présents ont paru frappés des arguments développés par le conférencier.

La méthode employée en vue d'obtenir le phénomène recherché est bien connue. Le médium est mis en état d'hypnose, et les précautions les plus minutieuses sont prises pour que l'expérience se poursuive dans des conditions de sécurité absolue.

Il y a eu, d'abord, des extériorisations amorphes ou polymorphes.

Le médium éprouve quelques sensations douloureuses lorsque le phénomène se produit.

La substance qui s'extériorise est blanche, noire ou grise, mais c'est la couleur blanche qui se présente le plus fréquemment.

Cette substance se dégage de tout le corps du médium, mais

surtout des extrémités et des orifices naturels du corps. L'issue la plus facile à observer est celle qui se fait par la bouche.

Quand le phénomène prend fin, la substance rentre par les mêmes voies dans le corps du médium.

L'observateur n'a pu encore obtenir des matérialisations aussi complètes que celles que William Crookes a décrites, mais, cependant, il déclare avoir vu, assez souvent, une main, un visage, et il a palpé, sous une épaisse chevelure, les os d'un crâne vivant.

Le mot juste à appliquer aux phénomènes de matérialisation, dit le docteur Geley, est le mot *idéoplastie* c'est-à-dire modelage *par l'idée*, de la matière vivante.

Donc, L'IDÉE domine la matière, au lieu d'être dominée par elle, et d'en être le produit.

C'est ce que nous avons toujours dit, et la conclusion qui résulte des recherches du docteur Geley prépare l'effondrement du matérialisme, en même temps que le triomphe des idées que nous soutenons.

Sans doute, les faits obtenus par l'expérimentateur n'ont encore rien de transcendant, mais leur ensemble constitue une base solide, inébranlable, sur laquelle se réaliseront toutes nos espérances dans un avenir prochain.

Nous sommes bien persuadés, du reste, que le docteur Geley, qui poursuit assidûment ses investigations, aura bientôt beaucoup mieux que cela à nous présenter.

Quant aux hommes de science, toujours disposés à se défier des séances faites dans les maisons privées, ou, surtout, chez des médiums, ils n'auront plus les mêmes raisons de douter des résultats obtenus dans un laboratoire spécial dirigé par un des leurs, et le plus souvent en présence d'éminentes personnalités.

De ce seul point de vue, le résultat obtenu est considérable.

La porte nous est ouverte ; il faudra que toute la vérité passe par là maintenant !

LAUSER

# A ceux qui pleurent

Aux Armées, j'ai eu connaissance, par la lecture de différentes publications spirites, de l'intéressante conférence faite, le 2 décembre 1917, par M. Léopold Dauvil. bien connu des spirites parisiens, et

je suis particulièrement heureux de lui rendre ici un hommage mérité pour le sujet qu'il a si bien choisi.

Bien des fois déjà, des écrivains, des orateurs ont signalé combien la littérature, la poésie portaient l'empreinte du spiritisme. Beaucoup de poètes — et des meilleurs — ont pressenti les grandes vérités que les spirites sincères s'efforcent de faire connaître aux hommes.

A l'heure présente, bien des cœurs saignent ; une ombre sinistre s'est étendue sur l'humanité : les mères et les épouses, toutes les femmes au cœur aimant, toutes celles qui peinent et qui souffrent, toutes celles qui tremblent et qui prient, lèvent leurs yeux rougis vers le Ciel sans arriver à calmer leur crainte et apaiser leur douleur.

O vous tous qui souffrez, vous tous qui pleurez vos chers morts disparus, faites plus que d'espérer : croyez, soyez sûrs que tout n'est pas fini, écoutez notre grand poète, écoutez Victor Hugo (1) :

Non. Le cercueil n'est pas, homme, ce que tu crois.
La mort, sous le plafond des tombeaux noirs et froids,
C'est la mystérieuse et lumineuse offrande.
Ce n'est pas seulement pour l'âme qu'elle est grande,
Mais pour la chair, poids vil sur la terre gisant;
La tombe, astre central, vers qui tout redescend,
Jetant un rayon double à la double frontière,
Transfigure l'esprit, transforme la matière,
La Mort qui n'est pour toi qu'un spectre monstrueux,
Saisit l'être et le tord entre ses doigts noueux,
Et, comme une laveuse agenouillée au fleuve,
Blanchit les os, les corps, la chair de l'esprit veuve,
La guenille animale et le haillon humain
Dans un ruissellement de lumière sans fin.
C'est dans de la splendeur que tout se décompose,
La mort c'est l'unité qui reprend toute chose.

Songe de poète, direz-vous, rimes harmonieuses, musique qui enchante et qui berce un moment, mais après ?...

Après... Etudiez la philosophie spirite. Elle vous apprendra d'une façon certaine, indiscutable, que le poète a dit vrai et que l'éclatante métamorphose est une réalité.

Croyez, mais venez étayer votre croyance, vous, les vieux parents dont les fils sont tombés sous la mitraille ; vous, les épouses aimantes et dévouées ; vous, les chastes fiancées dont le beau rêve d'amour semble à jamais brisé ; vous qui n'en pouvez plus d'avoir tant

1. *Toute la lyre*. Victor Hugo. Edition Nelson.

pleuré, qui avez peut-être perdu l'espérance et la foi, la foi aveugle, et qui n'avez pas encore connu les charmes de la foi raisonnée. Instruisez-vous, le spiritisme vous donnera la vraie Foi, la seule qui soit vraiment acceptable, la seule qui n'effarouchera pas votre âme craintive et qui vous fera comprendre pourquoi Victor Hugo a écrit :

Et quand un prêtre dit tout bas dans son orgueil :
— J'invente des démons qui mettent l'homme en deuil ;
Je suis le créateur suprême et solitaire
D'un tas de spectres, honte ou frayeur de la terre,
Et le monde, stupide et morne, est sous le faix
De tous les dieux impurs et sanglants que je fais :
Fô, Dagon, Teutatès, Vénus aux yeux funèbres ! —
La nuit qui les créa d'un pan de ses ténèbres,
Rit, et de leur noirceur a peu d'étonnement.
Le formidable ciel sait que le prêtre ment.

Etudiez, vous dis-je, le spiritisme bien compris, bien pratiqué, fera fuir toutes les chimères, et votre âme confiante connaîtra tout le bonheur de croire, toute la vertu de la foi raisonnée. Le même poète, encore, vous le dit en vers éloquents :

Oh ! croire, c'est la récompense
Du penseur aimant, quel qu'il soit ;
C'est en se confiant qu'on pense
Et c'est en espérant qu'on voit !
Chante, ô mon cœur, l'éternel psaume
Dieu vivant, dans ma nuit d'atome,
Si je parviens, bien loin du jour,
A comprendre, moi grain de sable,
Ton immensité formidable
C'est en croyant à ton amour !...

Et je pourrais remplir des pages et des pages de semblables citations empruntées à nos meilleurs poètes, à nos écrivains les plus délicats ; je pourrais sans craindre de jamais lasser, accumuler les textes.

Arrêtez-vous sur ce sommet, il est lumineux. Soyez fermes, confiants, courageux. Elevez votre âme et vous serez dignes de connaître les secrets merveilleux que Dieu tient en réserve pour vous.

Venez, vous aurez la certitude que vos chers morts ne sont point définitivement disparus, qu'ils sont encore là, et que vous pouvez encore vous entretenir avec eux.

Alors l'âme ravie, le cœur consolé, vous poursuivrez votre route ici-bas, et le bonheur qui s'est envolé comme un oiseau effarouché à l'approche de l'orage, reviendra vers vous.

PAUL BODIER

# Petite Synthèse de Grandes Choses

## Chapitre V (*Suite*)

Avec Mme d'Espérance nous retrouvons à peu près les mêmes manifestations.

Dans une séance, « il se forma d'abord un jeune marin, en uniforme bleu, à galon et boutons dorés, avec insignes sur son béret. Il se montra en pleine lumière (1) ; il alla hors des rideaux, droit vers une dame assistante qui reconnut son fils perdu en mer. Le marin jeta ses bras au cou de sa mère qui sanglotait, et toute l'assistance pleura devant cette mère et ce fils si inopinément réunis.

« Ensuite ce fut une jeune fille arabe, Yolande, belle brune élégante et élancée. Elle était étonnée de tout ce qu'elle vit ; la musique fit ses délices ; elle s'assit à la turque pour l'écouter. Elle changea souvent de position : la lumière l'éclairait en plein. Habillée de légères draperies qui faisaient valoir son teint olivâtre, son cou, ses épaules, ses bras et chevilles, elle s'amusait en se parant de colifichets et pierreries des dames assistantes. On la vit se dissoudre sous vingt paires d'yeux observateurs ; seule son écharpe resta un moment sur le parquet du salon, puis disparut à son tour sans que l'on sût comment » (2).

Si, dans ces diverses expériences, on a l'avantage de constater la réalité physique des apparitions, dans l'incorporation, le côté matériel disparaît, et c'est l'identité morale qui s'affirme. Le défunt prend possession du médium et s'exprime par sa bouche comme il le ferait si ce corps étranger était le sien. Dès les premiers mots, à la tournure de l'expression et de la pensée, il est facilement reconnu de ses amis, à qui il raconte mille et une particularités ignorées du médium et des assistants. Parfois il engage la discussion avec les vivants et se sert même de langues étrangères au médium. On retrouve dans sa dialectique ou dans son langage les tournures qui lui étaient familières. C'est un phénomène très curieux à observer et d'une grande portée pour ceux qui ont l'habitude de la réflexion, mais moins impressionnant pour le public que les apparitions matérielles.

Les nombreuses incorporations produites par la médiumnité spéciale

1. Il faut sans doute entendre ici une lumière suffisante pour bien apprécier.
2. Dr Bécour, à propos du livre *Shadowsland*, dans *la Vie nouvelle*, n° du 17 juin 1906. Voir pour les matérialisations les plus récentes, *le Fraterniste*, n° du 14 novembre 1913.

de Mme Piper ont été l'objet d'examens très sérieux, qui ont conclu à la réalité du phénomène (1).

*
* *

Il n'y a donc pas lieu de douter, après tant d'expériences différentes, de la survivance de l'âme au moins pendant un certain temps. Ce premier point est désormais hors de doute. Il reste à savoir à présent si ces manifestations peuvent se produire longtemps ou indéfiniment après la mort.

Si elles cessent peu de temps après le trépas, on peut les considérer comme le dernier effort de l'énergie physique, et, dans ce cas, leur cessation tendrait à prouver que l'âme n'est pas immortelle, qu'il n'y a pas survivance de l'individualité. Si, au contraire, elles se continuent sans qu'il soit possible de leur assigner une limite, alors il faut en conclure à la survivance au moins pour un temps indéterminé.

J'ai été « voyant », mais cette faculté ne s'est manifestée chez moi qu'à de longs intervalles, par intermittences, et sans que je sache pourquoi ni comment. Jamais je n'ai rien vu quand je le désirais, sans que mon état de santé puisse expliquer cette anomalie, et quoi que j'aie lu à ce sujet, j'avoue que je n'aurais jamais eu une idée exacte de ce qu'est la clairvoyance, si je ne l'avais éprouvée. L'intensité et la netteté visuelles sont de beaucoup supérieures à la vue physique, même dans les meilleures conditions d'optique.

La première fois que ce phénomène m'a saisi à l'improviste, j'en ai éprouvé trop de trouble pour analyser mes sensations. Dans la suite, j'ai été plus calme et j'ai remarqué deux choses. Je suis myope, et je voyais à distance avec une précision de détails que n'aurait pu me donner l'instrument le plus délicat. Cette vue est donc d'un ordre hyperphysique, où les organes matériels figurent peu ou point. Ensuite j'ai constaté cette différence entre les deux modes de vision. A l'état ordinaire, je ne vois distinctement que ce qui tombe dans le rayon visuel ; les à-côtés demeurent vagues, dans une sorte de pénombre. Dans la clairvoyance, tout est également net dans le champ entier de la vision.

Je vais citer deux cas qui sont peut-être déjà connus de quelques lecteurs : ils me pardonneront de les reproduire ici.

Le premier remonte au 21 janvier 1893.

Ce jour-là, passant devant l'église Saint-Augustin, à Paris, l'idée me vint d'y entrer. Il n'était pas tout à fait midi.

1. Cf. M. Sage, *Mme Piper et la Société des Recherches psychiques*.

Le matin, il y avait eu un service commémoratif à l'occasion du centenaire de la mort de Louis XVI. Dans l'église, il n'y avait plus qu'une dame, placée à quelque distance du chœur.

Je m'assis sur une chaise à la troisième rangée à droite, et là, je me mis peut-être à penser à Louis XVI. Je ne saurais le dire, mais le fait est probable et était naturel en la circonstance.

Tout d'un coup, sans savoir comment j'étais passé — je le suppose du moins — du plan terrestre sur le plan fluidique, je vis le roi et Marie-Antoinette se levant de la première marche de l'autel où ils étaient agenouillés, venir presque jusqu'à la grille du chœur.

Puis, un personnage tout de noir habillé sortit de derrière l'autel, du côté gauche, et s'avança jusqu'au milieu du chœur où il s'arrêta.

Les trois personnages avaient les yeux fixés sur moi.

En ce moment, je fis un mouvement involontaire; mon chapeau, que j'avais sur les genoux, tomba à terre, je me baissai pour le ramasser, et, quand je me relevai, tout avait disparu.

J'attribuai et j'attribue encore cette manifestation à la cérémonie qui avait eu lieu le matin, et j'incline à penser que j'ai reçu comme la réverbération fluidique des sentiments qui animaient l'assistance.

Mais à côté de cette raison générale que je crois juste, surgissent des détails que je ne puis m'expliquer.

Le premier tient à la figure de Louis XVI.

A l'époque de la Révolution, elle était forte et empâtée. Ici elle était jeune, fraîche et d'une étonnante dignité.

La description que je fis de la toilette de la reine, avec cette robe à petites fleurs roses qui, de loin, paraissaient relevées en bosse, donna lieu à de nombreuses recherches qui aboutirent, non seulement à la trouver exacte, mais à fixer la date où la reine l'avait portée. C'était peu de temps après son mariage, et la date de la toilette expliquait la finesse relative des traits de Louis XVI, alors en pleine jeunesse.

Quant au troisième personnage, je ne sais ni qui il est, ni pourquoi il s'est montré.

Le second fait remonte au procès de béatification de Jeanne d'Arc. J'avais été blessé d'un détail qui avait laissé les prélats et les catholiques profondément indifférents.

Sous l'empire d'une indignation que je croyais légitime, j'avais écrit un article de protestation, avec l'intention de l'adresser au *Matin* ou au *Petit Parisien*,

On était alors à la fin d'avril 1909.

Le jour où je devais le mettre à la poste, vers quatre heures et demie du matin, j'étais dans un demi-sommeil, et il me semblait

entendre une voix douce qui me défendait d'envoyer l'article. Je lui répondais et le dialogue s'anima.

Vexé d'être contredit, je m'éveille brusquement, et je vois une jeune fille debout au pied de mon lit.

La figure, d'un ovale un peu allongé, était très agréable, la peau blanche, les joues non colorées. La chevelure brune retombait sur les épaules sans les dépasser. Elle était vêtue d'une sorte de juste-au-corps plutôt que d'un corsage ordinaire. Elle tenait à la main droite une croix formée de deux bâtons, sans crucifix ; et, comme elle appuyait la main sur la poitrine, la croix émergeait à gauche et dépassait d'environ 35 centimètres.

La jeune fille paraissait si bien matérialisée que son corps cachait le bas de la fenêtre, comme l'aurait fait une personne vivante ; puis le corps se fondit rapidement en un nuage ovale, et la croix resta encore visible, après que les membres eurent complètement disparu.

J'ai toujours regretté, depuis cette époque, que la surprise m'ait empêché de lui adresser la parole, ne fût-ce que pour protester de mes bonnes intentions. La vue seule de ce spectacle inattendu m'absorbait tout entier.

On devine quelle en fut la conséquence : l'article ne fut pas envoyé, et bien qu'elle ne se soit pas nommée, il n'y avait pas de doute que ce ne fût Jeanne d'Arc. La croix grossière qu'elle tenait à la main était l'image de celle qu'un des assistants lui avait faite avec deux bâtons, quand elle montait au bûcher.

Quoi qu'il en soit, je ne cite ces deux faits que pour ce qu'ils valent, et je suis le premier à convenir qu'ils ne suffisent pas seuls à attester la survivance à longue durée. Sans nier la réalité de la vision pour les deux cas, on peut lui trouver des explications très acceptables, tirées de mon état d'esprit et de l'ambiance, sauf pour l'obstruction de la fenêtre néanmoins, dont il serait difficile de déterminer la cause (1).

* * *

Nous nous aventurons sur un terrain peu solide. Parmi les observateurs, les uns peuvent être crédules à l'excès, et, l'esprit tout rempli de récits légendaires, s'imaginer voir ou sentir ce qui n'existe pas : c'est l'hallucination proprement dite ; d'autres peuvent être victimes d'une auto-suggestion, dans leur impatient désir de voir quelque chose ; d'autres enfin peuvent céder au malicieux penchant qu'ont certaines natures à vouloir mystifier leur prochain. Il est donc

1. *La Vie nouvelle*, numéro de février 1913. M. C. Flammarion dans son ouvrage *l'Inconnu* (p. 425) cite un fait ayant quelque analogie avec cette manifestation.

sage de se tenir sur ses gardes et de donner le moins possible, dans l'examen des faits, de prise à l'erreur.

Ce que l'histoire a enregistré de plus fort, à ma connaissance, concerne le Christ. A sa mort, tout était désespéré ; la cause pouvait être considérée comme perdue. Il ne fallut rien moins que de nombreuses apparitions, et un cas de matérialisation complète au point de se faire toucher par l'incrédule saint Thomas, pour relever le courage et l'espoir de ces hommes abattus ; et, avant de quitter la terre pour gagner les hauteurs, il apparut à plus de cinq cents disciples réunis.

Plus tard, il daigna descendre encore pour dompter le plus incorrigide des Juifs et en faire l'apôtre saint Paul.

Tous ces hommes, opiniâtres ou découragés, vaincus par l'évidence, se firent tuer ensuite pour attester la vérité de ce qu'ils avaient vu. On ne peut exiger de quelqu'un un témoignagne plus évident de sincérité, que de le voir subir avec joie le dernier supplice plutôt que de céder. Quelques fanatiques, à la rigueur, pourraient donner ce spectacle, mais il suffit de lire les écrits des apôtres pour se rendre compte que ce n'étaient point des cerveaux surchauffés par l'enthousiasme. C'est froidement qu'ils racontent ce qu'ils ont vu, s'excusant même de leur indignité ; c'est froidement qu'ils s'exposèrent à la haine des persécuteurs, c'est froidement qu'ils moururent. Le témoignage de tels hommes s'impose à quiconque fait attention qu'une mort semblable n'est pas un jeu, et que tous, à l'exception de saint Jeàn qui fut exilé après avoir été plongé dans une chaudière d'huile bouillante, la subirent sans fléchir.

Je passe à dessein d'autres apparitions relatées dans les monuments primitifs de l'Eglise, ainsi que celles qui sont rapportées dans la Bible, pour arriver au commencement du IVe siècle.

Parmi les enfants que l'empereur Constantin avait eus de ses deux femmes, se trouvait une princesse nommée Constance. Cette princesse était atteinte d'une espèce de lèpre ; des ulcères lui couvraient le corps sans laisser un seul membre intact.

On parlait beaucoup à Rome d'une jeune martyre nommée Agnès et de l'apparition qu'elle avait faite dans sa famille après sa mort.

Constance était païenne, mais le désir d'être guérie la poussa à faire une démarche en désaccord avec sa religion. Elle se rendit nuitamment à la tombe de la jeune fille, et la pria de lui venir en aide. Elle se sentit alors prise de sommeil et vit en songe la martyre qui la guérit au nom du Christ.

Elle s'éveille sous cette impression et se trouve si bien guérie

qu'il ne restait plus aucun vestige de ses ulcères. Ce fut en reconnaissance de cette guérison que l'empereur Constantin fit ériger une superbe basilique sur le tombeau de la jeune sainte.

Ainsi, nous n'avons pas, pour attester le fait, des écrits que l'on peut falsifier, mais un vaste monument ; et la princesse, renonçant aux avantages de son rang, se consacra elle-même avec quelques jeunes Romaines à la garde du nouveau temple.

ABBÉ PETIT

---

# Correspondance Posthume d'Allan Kardec

---

**Relation sur un prophète américain (lue à la Société de Paris). Extrait du « Courrier de la Gironde » du 20 mars 1862 adressé à Allan Kardec par M. Sabo de Bordeaux.**

« *The Daily courier* de Trenton (Etats-Unis) raconte que dans la soirée du 22 février 1862, jour anniversaire de la naissance de Washington, un vieillard à tête chauve et à barbe blanche, vêtu d'une vaste souquenille serrée autour de la taille, parcourait les rues de Trenton, en déclamant à haute voix les versets du Livre de Job. Une foule immense n'avait pas tardé à le suivre, mais personne ne savait qui il était, ni d'où il venait, et il refusait de donner sur sa personne aucun éclaircissement.

Sa voix était forte et vibrante, et il s'exprimait avec une égale facilité en anglais, en allemand, en français et en hébreu. Il répondait à toutes les questions en donnant les preuves d'une étonnante érudition, principalement pour tout ce qui se rapportait aux écritures et aux traités de sciences occultes. Il prétendait avoir la puissance d'évoquer les Esprits révélateurs du passé et de l'avenir, et il se rendait, disait-il, à Washington pour dévoiler au Président et au Congrès les péripéties futures de la guerre entre le Nord et le Sud.

Arrêté et conduit au Bureau Central de la Police, il refusa de se faire connaître : « Job, dit-il, fut dépouillé de tous ses biens, privé de ses dix enfants, dévoré par une affreuse maladie ; il supporta tous ces maux sans se plaindre. Pourquoi aurais-je moins de patience et de résignation que Job ? Du reste, vous feriez de vains efforts

pour me retenir prisonnier. J'ai une mission à remplir auprès du Président et je la remplirai ! »

En prononçant ces mots, il prit une plume, une grande feuille de papier et traça avec une grande précision une carte des Etats-Unis sur laquelle il indiqua la position respective des divers corps d'Armée du Nord et du Sud. Ensuite, faisant manœuvrer les armées ennemies, il les disposa de telle sorte, que les lignes d'une figure imaginaire représentaient un aigle gigantesque, dont la tête tournée au nord-est regardait vers l'Océan ; le cœur était à Washington, le corps couvrait tous les Etats du centre, les ailes s'étendaient à l'ouest, la queue se projetait au sud-ouest ; une serre saisissait Richemond et l'autre Charleston ; des foudres s'en échappaient et semblaient envelopper d'un cercle la Floride, la Géorgie et l'Alabama.

Il se disposait à entrer dans plus de détails, lorsque tout à coup le gaz s'éteignit. Le vieillard vit dans cette circonstance un avertissement du Ciel.

— Je ne saurais, — dit-il, d'un ton grave, éclairer les ténèbres dans lesquelles le Ciel lui-même a voulu laisser l'avenir enveloppé.

A partir de ce moment, on n'obtint plus de lui un seul mot. Cet étrange personnage fut retenu en prison sous prévention de vagabondage ; mais le lendemain, quand on voulut le conduire devant le juge, il avait disparu. »

[Nous faisons allusion ici à la guerre civile, dite guerre de Sécession, qui éclata en 1861 et sévit durant cinq années aux Etats-Unis, les Etats du Sud s'étant séparés des Etats du Nord qui voulaient leur imposer la suppression de l'esclavage ; la guerre se termina par la victoire du Nord.]

---

**M. Sabô (de Bordeaux) à Allan Kardec**

Bordeaux, le 23 janvier 1862

Mon cher Monsieur Kardec,

M. Jaubert, de Carcassonne, à qui j'ai adressé le numéro du *Renard* que je vous ai transmis contenant une réponse à un de nos adversaires, M. Paul-Ernest Rattier de *l'Etincelle*, vient de m'envoyer une nouvelle réponse dictée par son esprit, faisant allu-

sion à M. Tony de Rochefort et à M. de Rattier. Je vous l'adresse avec quelques passages de sa lettre :

« ...Mon esprit a des caprices de jolie femme ; qu'y faire ? Il parle quand il veut, comme il veut. Je lui demandais la traduction de votre lettre, il me répondait par des fables. Tout à l'heure, je je relisais le charmant article de M. Auguste Bez inséré dans *Le Renard*, et mon esprit m'a dicté au galop le conte que vous allez lire. »

## Le Malade et son Médecin

(Conte dédié à M. le rédacteur du *Renard* de Bordeaux)

C'est à n'y plus tenir docteur, c'est par trop fort —
S'écriait, l'autre jour, un sieur de Rochefort (1) —
Tâtez-moi donc le pouls, docteur, j'en suis malade,
Le globe tout entier est pris d'une toquade
Il faut croire que Dieu ne sait plus son métier
Il baisse... et je maudis le globe tout entier.
Et d'abord la vapeur... est ainsi qu'on chemine ?
Qu'est devenu le temps de ma douce berline,
Ce temps où sans danger de nous casser le cou
Nous partions vingt pour Sceaux en coucou ?
Et l'on parle progrès !... docteur, c'est ridicule :
Lancée à fond de train, la planète recule ;
Quel horrible chaos ! un câble.' un fil de fer
De Calais à Pékin babille dans la mer,
Un tailleur sans aiguille a l'audace de coudre ;
De l'eau l'on fait du feu, du coton de la poudre ;
Un rapin, pour pinceaux, n'ayant qu'un appareil
Vous vendra des portraits fabriqués au soleil ;
Gloire, gloire au passé ! dans ce siècle frivole
L'égalité rugit, le peuple a la parole ;
D'écrire en plein Bordeaux, Sabô s'est avisé !...
Vous le voyez docteur, tout est bouleversé.
Des jongleurs je saurai découvrir la ficelle ;
J'aviserai, morbleu ! le chef de *l'Etincelle* ;
C'est là que, sabre en main, un crâne nous défend
Ce n'est pas tout, docteur : O scandale ! on prétend
Que du bon La Fontaine empruntant la formule
Un vrai mort, un Esprit nous donne la férule...
Ici, de Rochefort crache... puis il reprit :
Docteur, de bonne foi, croyez-vous à l'Esprit ?
— Bah ! lui dit le docteur faisant le bon apôtre,
L'Esprit... je n'y crois pas, très cher... pas même au vôtre.

« Présentez mes respects à M. le rédacteur du *Renard*, remerciez-le en mon nom de nous défendre, de défendre la vérité.

1. M. Tony de Rochefort.

Cette vérité si utile aux destinées futures de l'humanité se fait jour, du reste. Je puis vous le dire à vous : des hommes très considérables viennent à moi. La question du Spiritisme les touche. »

T. JAUBERT

... Je ne sais si M. Dombres vous a adressé lui-même la fable qu'il m'a envoyée ; dans l'incertitude, je vous la transcris et désire qu'elle fasse autant de plaisir à la Société de Paris qu'elle en a fait à la nôtre.

LES RATS (Fable).

Dans les enrochements du bord d'une rivière,
Des rats étaient nichés. La brise printanière
Faisait déjà pressentir les beaux jours
Et fournissait ce thème à maint et maint discours·
Après le long hiver avec son noir cortège
De glaçons, de givre et de neige,
Il faut s'attendre à l'inondation :
Messieurs les rats, ajoutait-on,
Si libres de soucis dans leur séjour tranquille,
Prendront un bain à domicile.
C'est sûr ! Mais les propos de ces pronostiqueurs
N'excitaient chez les rats que des rires moqueurs :
Si maigre est l'eau ! Si bas le lit dans la rivière !
Et puis, n'est-ce donc rien que ce rempart de pierres
Comme obstacle aux flots grossissants ?
Ces oracles n'avaient pas l'ombre du bon sens !
Les neiges cependant longtemps amoncelées
Sur la crête des monts, fondant aux premiers feux
D'un doux soleil de mai, roulaient dans les vallées
En flots calmes, majestueux.
Digues, berges, talus, rocs altiers du rivage,
Tout fut bientôt couvert par le débordement,
Et les rats alors seulement
Se rappelèrent le présage ;
Ils crurent aux progrès des eaux ; et de la plage
On les vit, ces rieurs, *in gurgite vasto*,
Pleinement convaincus, surnager gonflés d'eau.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le Spiritisme vient régénérer le monde,
Il s'étend sans bruit, sans efforts,
Quelques-uns le nieront, ce sont les esprits forts,
Jusqu'à ce que le flot de sa clarté féconde
Les éblouisse et les inonde.

CH. DOMBRES

M. Buche, directeur-propriétaire du Journal *Le Renard* a l'obligeance de mettre à la disposition de la Société de Bordeaux deux colonnes de son journal par semaine, et plus si besoin est. Nous lui en sommes très reconnaissants et nous profiterons à l'occasion de son obligeance. Nous en aurons besoin, je pense, car depuis quelque temps les tracasseries de nos adversaires viennent sous toutes les formes et cherchent à enrayer la propagation de notre consolante foi. Il paraît même que notre Cardinal, Mgr Donnet, va attaquer le Spiritisme dans son mandement du Carême ; j'en ai été informé par un ecclésiastique. Aussitôt qu'il aura paru, je m'empresserai de vous l'envoyer en vous demandant vos instructions.

Toute ma famille se joint à moi pour vous présenter ses respects, ainsi qu'à Madame Kardec.

Votre tout dévoué et fidèle serviteur.

A. Sabô

---

Un livre a propager

## "Le Spiritisme et les contradictions du clergé catholique"

par M. Léon Denis

---

Les lecteurs de cette Revue ont encore dans la mémoire les pages magistrales par lesquelles Léon Denis a répondu, à cette même place, aux attaques du clergé catholique. Je suis bien persuadé que de leur côté, le P. Coubé et le P. Mainage n'ont pas oublié la riposte et je n'en veux pour preuve que le silence prudent qu'ils ont gardé depuis que ces lignes ont paru.

Un ami et un admirateur du Maître a eu la bonne pensée de réunir ces articles en une petite brochure de propagande et de la mettre à la portée de toutes les bourses (1).

Tous les spirites voudront se procurer la joie de répandre ce petit opuscule qui, comme toutes les œuvres du grand écrivain, est un modèle de style et d'érudition.

Il faut le lire, le relire et faire lire autour de soi. Rien ne peut être plus utile à la diffusion de nos croyances car il dissipe, une fois pour toutes, à l'aide de citations dont l'authenticité peut être aisément contrôlée, les idées fausses qu'une certaine catégorie de nos contemporains se plaît à propager sur notre compte.

Lorsqu'aux affirmations véhémentes des prédicateurs de notre

1. Librairie Leymarie (0 fr. 25).

temps, agissant par ordre et dans un but facile à deviner, on peut opposer les déclarations contraires de Pères de l'Eglise, de nombreux prélats et orateurs sacrés, il est facile de réduire au silence des contradicteurs mal informés ou mal intentionnés.

Léon Denis a mis en nos mains un merveilleux instrument de discussion. Que chacun de nous s'en serve pour le progrès de la Cause

HENRI ROUSSEAU

## Revue de la Presse Étrangère

**La mort de nos soldats.** — Un maître d'école de village, engagé volontaire comme simple soldat, raconte, de l'autre monde, sa mort au front, après neuf mois de service. Il avait très peur d'être fauché par la mitraille ennemie, croyant la mort une fin finale. Aussi son étonnement, en se retrouvant dans un autre monde, lui fit-il éprouver le besoin de venir rassurer tous ceux qui, attachés aux biens de la terre, croient tout perdre à jamais en les perdant.

« J'étais de garde, dit-il, lorsque j'entendis le sifflement d'une bombe. Je me précipitai sur le sol, mais pas assez vite sans doute, car je sentis un choc violent que je n'oublierai jamais. C'est le seul souvenir désagréable qui me soit resté. Je tombai, et sans avoir perdu connaissance, je me trouvai tout d'un coup en dehors de moi-même. Je n'aurais jamais cru la mort si facile. Sur le moment, je ne me rendis pas bien compte de ma position. Je me demandai si j'étais sorti de moi-même sous le choc du coup ou si cette impression n'était que momentanée. C'était comme un rêve et je m'attendais à me réveiller et à reprendre ma garde.

« Mais, me disai-je, où donc est mon corps ? Je ne suis assurément pas mort puisque j'ai conscience de moi-même. »

Puis il ajoute qu'il se vit ramasser sur le sol dans son uniforme et emporter sans qu'il sût où et c'est alors, seulement qu'il comprit.

« Je ne sens cependant rien, dit-il, et, bien que je n'aie plus mon corps, j'en possède un autre plus léger qui ressemble au premier ; à part que j'éprouve une plus grande liberté qu'avant, c'est comme si j'étais encore vivant. Mais, bientôt, mon frère qui est mort avant moi vint à ma rencontre et me conduisit dans un endroit de repos. A partir de ce moment je ne peux vous dire combien je me sentis heureux. Partout une musique céleste, des parfums inconnus sur la terre,

des féeries de lumière. Je me sentais bercé par le sentiment d'une paix profonde.

Et c'est ainsi que, sans peine, des combattants, par centaines de mille, ont repris le chemin de la Grande Patrie. »

Il finit par la remarque assez curieuse que l'une des causes occultes de la guerre est, dit-il, la nécessité de l'appauvrissement général qui doit en résulter, comme punition à la convoitise des richesses dans le but de satisfaire la soif de jouissances matérielles de notre époque.

*the Occult Review.*

**Chiens fantômes.** — M. Bozzano a pu réunir une multitude de cas d'apparitions d'animaux. En voici d'autres, des visiteurs mystérieux, qu'il pourrait ajouter à sa collection de chiens fantômes.

« Dans une vieille maison que j'habite, dit un narrateur, on entend courir sur le plancher un chien invisible qui s'arrête tout court, puis retourne en arrière, comme s'il était désappointé. Quelquefois il suit la maîtresse de la maison. Un jour, une nièce de cette dernière l'aperçut grattant à la porte et s'écria : « Ma tante, venez voir le chien. » Mais la tante ne vit rien.

La nièce dit que c'est un petit terrier brun, pas du tout effrayant. Il y a dans la maison un caniche bien vivant qui n'aime pas cela. Dès que le confrère invisible se manifeste, il se retire, grondant et grognant, le poil hérissé, dans quelque coin. Sans doute le petit visiteur cherche à retrouver d'anciens maîtres qui ne sont plus là.

Dans une autre maison, à la campagne, on entend, dans une pièce où se trouve un billard, un gros chien qui se secoue et se jette sur une carpette devant le feu, avec une sorte de sourd gémissement comme un profond soupir.

Les hôtes étonnés regardent, sans voir l'invisible visiteur.

— Oh ! dit le maître avec indifférence, en manière d'explication, c'est mon vieux terre-neuve Growse, qui est mort il y a quelques années.

Je perdis un jour un petit toutou favori. Alors qu'il n'était pas encore enterré, nous l'entendîmes subitement descendre l'escalier à l'appel familier du facteur. Puis, un instant après, sans que la porte eût été ouverte, on l'entendit trotter dans la chambre et venir ensuite se coucher sous la table. Il continua ainsi, pendant quelque temps, à errer dans la maison suivant ses anciennes habitudes.

Est-ce donc que, comme les humains, ils ont la volonté et le pouvoir de revenir sur la terre ? »

Le *Light* signale un brave chien, d'ordinaire tranquille, qui, subi-

tement, réveilla un jour et inquiéta toute une maisonnée par ses allures étranges, ses cris de détresse et son obstination à rester sur le lit de son maître, sur lequel il avait sauté en geignant d'une manière lamentable. Quelques jours après, on apprenait la nouvelle de la mort de ce dernier, tué dans les Flandres à la minute même où le pauvre animal, pris d'un pressentiment télépathique, avait, à sa manière, exprimé le chagrin de la vision prémonitoire qu'il avait eue sans doute.

**Vengeance d'esprits malfaisants.** — Quel peut être le ressentiment qui pousse certains esprits à s'attacher avec une diabolique insistance à de malheureuses victimes ?

M. Calnek rapporte dans le *Daily Gleaner* de la Jamaïque que, près de Carisbrook, dans le district de Cameron Hill, demeure une femme, Mme Agnès Boothe, avec ses enfants. En l'absence du mari, retenu au loin par son travail, la maison ne tarda pas à devenir le théâtre d'obsessions alarmantes.

De grosses pierres, lancées du dehors, viennent s'abattre au milieu de la famille sans qu'on puisse en découvrir la provenance. Le feu s'est déclaré plusieurs fois dans la cuisine et jusqu'à trois fois dans une même journée. Aussitôt qu'une flamme était éteinte en reparaissait une autre. Divers ustensiles furent ainsi détruits par le feu. Dans les lits, les draps furent trouvés brûlés dans divers endroits par un fer à repasser rougi au feu. La pauvre mère n'ose pas quitter la cuisine une minute pendant qu'elle prépare les repas. Si elle s'absente un instant, elle trouve toute la nourriture répandue sur les dalles, le contenu d'une boîte à sel est versé dans les casseroles. Les assiettes, tasses, etc., sont continuellement bouleversées sur la table en présence de tous. Un dimanche, les habits d'un des enfants furent subitement mis en lambeaux. Un réservoir d'eau à boire fut trouvé plein de terre et d'herbes.

Tous ces faits sont bien connus à la Jamaïque, mais jusqu'ici personne n'a pu atteindre l'esprit malveillant qui abuse de son invisibilité pour harceler sans merci cette pauvre famille.

FÉLIX RÉMO

# LIVRES NOUVEAUX

**L'Ami disparu.** — Contribution théorique et pratique à la preuve de l'identité des Esprits, par JULES THIÉBAULT. Un volume 3 fr. 50.

Les événements tragiques de notre époque porteront certainement

les hommes à chercher, une fois de plus, la certitude de la survie dans la connaissance toujours plus approfondie des choses de l'Au-delà, et bien des livres seront écrits sur la Mort et ses secrets troublants.

Celui que nous offre M. Jules Thiébault est de ceux qui précisément, peuvent faire connaître, sans autre étude préalable, ce qu'il importe de savoir dès maintenant.

Le titre même de ce livre indique que l'auteur a porté tous ses efforts sur ce qu'on peut appeler la clef de voûte du spiritisme, c'est-à-dire la preuve de l'identité des Esprits qui se manifestent aux hommes.

Très simplement écrit, même très succintement, sans prétention littéraire, sans phraséologie, cet ouvrage éveillera chez les profanes curieux de connaître les faits spirites, le désir d'étudier convenablement une science véritable dont les charmes dépassent déjà ceux de toutes les autres sciences, dont elle est, en somme, le terme délimité et accessible à la saine raison.

L'ouvrage de M. Jules Thiébault est intéressant, attrayant, extrêmement curieux, et ce qui est mieux encore, de première utilité, parce qu'il préparera merveilleusement à une étude plus complète et à une expérimentation encore plus large des phénomènes spirites.

C'est un bon livre qu'il faut lire, le livre d'un chercheur consciencieux, désireux de faire profiter les autres hommes de ce qu'il a eu la joie d'étudier et d'approfondir au cours de plusieurs années d'expérimentation.

Tous les spirites auront, du reste, le plus grand intérêt à connaître l'œuvre de M. Jules Thiébault et nous félicitons l'auteur de s'être attaché, tout spécialement, à démontrer la possibilité d'identifier les Esprits

Ainsi faisant, il a su, très heureusement, éviter le risque de tomber dans le mysticisme ou l'illuminisme. La démonstration qu'il nous apporte est ainsi plus positive et par conséquent plus compréhensible pour ceux qui n'ont pas encore abordé franchement l'étude du spiritisme.

Un lexique donnant l'acception de quelques mots, au sens spirite, complète très heureusement ce volume qui doit être classé parmi les bons ouvrages de la littérature spirite ; c'est pourquoi nous le recommandons tout particulièrement à tous ceux qui ont le désir de s'instruire et d'augmenter la somme de leurs connaissances pour résoudre sciemment les problèmes de l'Au-delà. P. B.

*Le Secrétaire de la Rédaction, Gérant* : DALSHEIMER

Imp. Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris. — 3622-18

61e ANNÉE AVRIL 1918

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 À 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

# COMMÉMORATION

La cérémonie commémorative de la désincarnation d'Allan Kardec a eu lieu, cette année, le dimanche de Pâques.

A l'heure particulièrement grave que nous traversons, au moment où va se décider le sort de notre chère patrie, après les journées sanglantes que viennent de nous faire vivre les barbares massacreurs de femmes et d'enfants, les spirites parisiens sont venus au Père-Lachaise honorer le Maître qui leur a enseigné la Vérité, la Justice, l'Amour et la Charité. Ils ont voulu apporter le témoignage de leur souvenir ému à celui qui leur a révélé la véritable destinée de l'Etre à travers les vies successives, et les splendeurs de la vie spirituelle dans l'Eternité.

Pendant que sur le front retentit le fracas des armes, les spirites, qui maudissent la guerre, viennent affirmer leur foi profonde dans la victoire des héros qui défendent le droit et la liberté.

Après quelques jours pluvieux et sombres, comme si la Nature avait voulu prendre part au deuil de l'Humanité, le ciel s'éclaircit, le soleil brille... En cette belle fête de Pâques, les âmes s'élèvent, les cœurs vibrent d'une reconnaissance indicible et d'un amour infini...

Seule, la férocité teutonne ne peut être un instant apaisée : elle reste insensible à tout et poursuit sans relâche, avec la même implacable régularité, son œuvre infernale de massacre et de destruction.

Le bombardement continue... de violentes explosions se font entendre...

Là, tout près, autour de la nécropole, des obus tombent, accomplissant l'œuvre de mort, pendant que les groupes de spirites proclament leur inébranlable croyance en la vie éternelle et leur foi absolue dans le triomphe de la Justice...

Le contraste qui se dégage de cette situation tragique est impressionnant au plus haut degré.

Devant la tombe d'Allan Kardec, d'éloquentes et réconfortantes paroles sont prononcées ; on entend successivement MM. V. Barrau, P. Giraud, Maillard.

Une allocution de M. Louis Bodier, mobilisé aux armées, a été lue par M. Chartier.

Nous donnons ci-après, *in-extenso*, — avec un résumé de ces toutes vibrantes manifestations oratoires — l'admirable discours que le maître Léon Denis, retenu chez lui par une grippe tenace, avait écrit pour cette cérémonie. Ce discours a été lu par M. Maillart avec une conviction ardente qui a soulevé l'enthousiasme des auditeurs. Tous les spirites présents à cette belle et impressionnante cérémonie en conserveront le souvenir impérissable. Tous en sont revenus avec la certitude absolue qu'une ère nouvelle est proche qui verra le triomphe du Droit, de la Vérité et de la Justice, pour le plus grand bien de l'Humanité !

KERMARIO.

*Jour de Pâques, 31 Mars 1918.*

Chaque année, les premiers sourires du printemps ramènent les disciples d'Allan Kardec autour de cette pierre sacrée, pour honorer la mémoire du grand Initiateur. A première vue, leurs rangs semblent éclaircis, car tous les jeunes sont là-bas, debout sur le front de bataille pour repousser l'envahisseur. Beaucoup sont tombés pour la patrie et leurs âmes sont allées rejoindre dans l'espace celles des hommes de convic-

tion, de devoir, de vertu qui, depuis soixante ans ont travaillé à la diffusion du Spiritisme en notre pays. Mais toutes ces âmes, fidèles au rendez-vous, reviennent participer à cette cérémonie. Si nous pouvions soulever le voile qui nous cache le monde invisible, ce ne sont pas seulement quelques groupes de croyants que nous verrions ici ; c'est une foule immense qui se presse pour nous soutenir et nous inspirer. Leur nombre s'accroît encore de tous ceux que la douleur tenaille et qui viennent chercher dans nos doctrines le rayon d'espérance qui éclaire et console.

Dans la lutte effroyable qui bouleverse le monde, ce ne sont pas seulement les énergies latentes qui se réveillent, mais aussi toutes les passions furieuses et les convoitises qui sommeillaient au cœur de l'Humanité. A cette heure sanglante, il est doux de se rappeler les grands ouvriers de la pensée pacificatrice et féconde qui préparèrent un meilleur avenir. De ce nombre fut Allan Kardec.

Cette fois, l'anniversaire du Maître coïncide avec la fête de la Résurrection. N'est-ce pas là un motif de joie, un symbole de vie, une promesse d'immortalité ?

Pâques, c'est le réveil de la Nature, après le long et triste sommeil de l'hiver. Les bourgeons se remplissent de sève ; des fleurettes naissent dans les buissons ; les chants recommencent et les nids se préparent sous les branches ; de tièdes effluves flottent dans l'air. En même temps se pose avec plus d'insistance le problème de la vie renaissante, la grave question du devenir.

Pour la plupart des hommes, ce problème est encore obscur, le but de la vie reste voilé. Tout ce qui évoque le mystère des êtres et des choses augmente leur inquiétude, accroît leur anxiété. Ils ne savent d'où ils viennent, ni où ils vont, et leurs pieds trébuchent à tous les obstacles de la route. L'idée de la mort les épouvante : ils la repoussent avec horreur.

Mais, pour nous, grâce au Spiritisme, le but s'éclaire d'une manière intense. La vie, c'est le chemin des hauteurs, la voie qui conduit aux grands sommets éternels. C'est l'effort de l'être vers le bien et le beau, l'ascension vers la lumière, le développement graduel des forces et des facultés dont Dieu a déposé les germes en chacun de nous.

Parfois, il est vrai, surtout à l'heure présente, la montée est rude, parsemée d'épines. L'horizon se fait noir devant nous. C'est pendant les temps sombres que les hautes vérités ressortent avec le plus d'éclat. Les âmes s'épurent au creuset des épreuves. Par le sacrifice et par le renoncement, elles accroissent leur rayonnement intérieur.

A travers nos existences terrestres, précaires, instables, douloureuses,

nous construisons notre esprit immortel et l'édifice grandiose de ses destinées.

Pâques, c'est encore la communion entre deux mondes, le visible et l'invisible, le monde de la terre et celui des Esprits. A ce point de vue, c'est bien le couronnement de l'œuvre du Christ.

Jésus avait ouvert toutes grandes les larges issues qui établissaient la communication entre ces deux mondes et leur permettaient de se pénétrer l'un l'autre. Sa vie entière, vous le savez, fut une œuvre médianimique de la plus haute intensité. S'il groupa autour de lui des hommes frustes et ignorants pour leur confier une tâche qui exigeait de l'instruction et des facultés oratoires, c'est qu'il avait discerné en eux les aptitudes psychiques qui devaient en faire, après sa mort, les interprètes de l'Au-delà, les inspirés de sa propre pensée et de sa volonté.

Ainsi l'action du prophétisme hébraïque, provoquée par des influences supérieures, se prolongeait et s'étendait sur toute l'Eglise chrétienne ; elle devenait l'intermédiaire, le mandataire désigné des puissances invisibles. La manifestation de Pâques et les apparitions du Christ qui la suivirent constituent le fait central et comme le pivot de cette grande épopée spiritualiste.

L'Eglise primitive présentait des analogies frappantes avec le mouvement spirite actuel. Sous le nom de prophètes, les médiums y jouaient un rôle capital. Dans leurs inspirations et leurs discours, passait le grand souffle de l'Au-delà. Aussi longtemps que l'Église fut l'interprète des révélations surhumaines, elle fut assistée, protégée, et, malgré les fautes et les imperfections de ses membres, vivante et prospère. Mais du jour où elle proscrivit la médiumnité et imposa silence aux voix d'en haut, l'obscurité se fit en elle, les objectifs matériels se substituèrent peu à peu aux buts divins et elle méconnut le véritable rôle, la mission qui lui avait été attribuée par son fondateur. La campagne violente et perfide que cette Eglise mène aujourd'hui contre le spiritisme prouve qu'elle a perdu complètement le sens de ses origines, de ses traditions véritables. Elle s'éloigne de plus en plus des vues du Christ, pour s'enfermer en des formules que les lèvres répètent, mais qui n'éveillent ni lumière, ni chaleur au cœur des hommes.

Il en résulte que c'est à nous, disciples obscurs, humbles héritiers d'Allan Kardec, qu'échoit la lourde tâche de reconstituer le lien qui unit le ciel à la terre, de retrouver la source féconde d'où jaillissent les hautes inspirations, de reprendre cette œuvre qui doit rallier les puissances invisibles aux hommes de bonne volonté, afin d'inaugurer l'ère nouvelle attendue par tant d'âmes inquiètes et attristées.

Au milieu de la détresse humaine, dans les jours d'angoisses que nous

vivons, cette fête de Pâques doit donc être comme un rayon d'en haut, comme un message de joie et d'espérance.

C'est pourquoi, debout autour de ce dolmen, comme les premiers chrétiens qui célébraient la Pâque en tenue de voyage, le bâton à la main, nous communions, non plus sous les espèces matérielles, mais par tous les élans de nos pensées, par toutes les aspirations de nos cœurs, avec ce monde invisible dont les légions planent au dessus de nous et s'associent étroitement à nos luttes, à nos efforts, comme à nos souffrances.

Ainsi se resserre et se fortifie la chaine immense de vie qui relie la terre à l'espace et unit dans une action commune les deux humanités solidaires dans leurs destinées à travers les temps, à travers les siècles.

Si nous voulons entrevoir par la pensée l'avenir réservé au Spiritisme, représentons-nous un instant les générations futures dégagées des superstitions cléricales et des préjugés universitaires, élevées par le spiritualisme scientifique et philosophique jusqu'à la communion avec l'invisible, conversant avec les habitants de l'au-delà, dirigeant leur vie d'après les conseils de leurs précepteurs d'outre-tombe, obéissant, comme les prophètes d'Israël, aux impulsions supérieures. Une telle société ne serait-elle pas le peuple d'élus que le Christ est venu évangéliser ? L'union d'un tel peuple à l'humanité invisible serait comparable à cette échelle de Jacob par laquelle les Esprits descendent vers les hommes et les hommes montent vers Dieu dans une ascension de gloire, de vertu, de lumière.

A tous ceux qui ploient sous le poids de l'existence, sous le fardeau des épreuves ; à tous ceux qui considèrent avec effroi le fléau, l'œuvre de feu et de sang qui désole la France, nous dirons : Elevez vos pensées au-dessus des misères humaines, vers les régions sereines, vers les perspectives immenses que nous ouvre la doctrine d'Allan Kardec. Plus haut que les contingences terrestres, elle vous aidera à découvrir les lois éternelles qui président à l'ordre, à la justice, à l'harmonie dans l'univers. Elle vous montrera, dans les maux de la destinée, autant de marchepieds pour parvenir à un degré plus élevé de la vie, pour monter vers des sociétés meilleures, vers des humanités plus dignes des faveurs de la nature et du sort. Elle vous dira que la trombe déchaînée à cette heure sur notre pays, et qui a peut-être pour but de l'assainir, est passagère, et qu'après l'orage luiront de meilleurs jours.

Le spirite sait qu'un avenir sans bornes lui est ouvert et il avance dans sa voie avec plus de foi et de confiance. Il affronte résolument l'épreuve, parce qu'il en connaît d'avance les causes et les profits. Il puise dans sa croyance les consolations et la force morale, si nécessaires

aux heures de crise et de deuil. Il songe que, malgré les vicissitudes des temps et les remous de l'Histoire, le dernier mot appartient toujours à la Vérité, au Droit, à l'Équité.

Le spirite sait qu'une protection puissante l'enveloppe, que chacun de nous a son guide, et que de grands Etres invisibles veillent sur les individus et sur les nations. L'étude de notre nature psychique lui a révélé toute l'étendue de nos forces cachées, que nous pouvons accroître et développer par la pensée, la volonté et la prière, en attirant à nous les forces extérieures, les fluides purs, dont la propriété est de féconder nos propres forces intérieures. A ce point de vue, la communion avec l'Invisible n'est pas seulement un acte de foi, mais surtout un exercice salutaire, qui a pour effet d'augmenter notre puissance de rayonnement et d'action.

Pour jouir dans nos demeures de la clarté et de la chaleur du soleil, il faut en ouvrir les issues. De même, il faut ouvrir nos âmes et nos cœurs aux radiations divines pour en ressentir les bienfaits. La plupart des hommes restent fermés ; de là l'indigence de leur esprit et l'obscurité de leurs pensées. Mais si nos pensées et nos volontés, vibrant à l'unisson, convergeaient vers un but commun, ce but serait facilement atteint et nos maux bien atténués et réduits. L'étincelle jaillirait dans les âmes les plus obscures et y allumerait une flamme ardente.

Souvent au milieu du conflit qui désole le monde, nous nous sentons accablés de tristesse. Nous qui affirmions naguère la loi du progrès et qui rêvions, par elle, l'amélioration constante de toutes choses, nous sommes obligés de reconnaître que les conquêtes de la science, les plus belles découvertes de l'intelligence servent à intensifier l'œuvre de destruction et de mort dont nous sommes les témoins impuissants. L'histoire impartiale enregistrera les scènes d'épouvante et d'horreur qui se succèdent du haut des airs jusqu'au fond des eaux. Elle établira les responsabilités de ceux qui, les premiers, ont inauguré des procédés de guerre qui dépassent en sauvagerie, en férocité tout ce que l'humanité avait connu.

Quant à nous, en présence d'un tel déchaînement de passions furieuses, devant ce débordement de haines, nous avons un devoir à remplir, une tâche à réaliser. C'est de répandre autour de nous la connaissance de cet Au-delà où la vérité et la justice, souvent méconnues ici-bas, trouvent un refuge assuré. C'est d'aller vers ceux qui pleurent des morts aimés, pour les initier à cette communion spirituelle qui leur permettra de vivre encore avec eux, par l'esprit et par le cœur, et leur procurera d'ineffables consolations. C'est enfin de rappeler le souvenir du grand Initiateur dont la doctrine lumineuse et sereine apporte le soutien et le réconfort

aux affligés. En nos jours d'épreuve, une des rares joies de la pensée est de se reposer sur les nobles figures qui ont le plus honoré l'humanité.

O Allan Kardec ! à cette heure où l'angoisse étreint tant de cœurs, soutiens-nous, soutiens tes disciples, donne leur la foi ardente qui fait surmonter tous les obstacles, communique-leur la puissance de persuasion la chaleur du sentiment qui fait fondre les glaces du scepticisme et rend à tous la confiance dans l'avenir.

Grâce à toi, ô Kardec ! grâce à ton œuvre, après des siècles de silence et d'oubli, les grandes traditions des anciens âges reparaissent sous une forme nouvelle, adaptée aux exigences de notre temps. Nous te saluons comme un représentant du passé glorieux de notre race, revenu ici-bas pour rétablir la vérité et guider l'homme dans ses étapes vers la vie infinie.

Et vous frères, qui, avant nous, avez quitté la terre, légion innombrable des héros morts en combattant pour la Patrie, venez aider tous ceux qui luttent, les uns pour la délivrance du sol national, les autres pour le triomphe de la vérité : venez stimuler les énergies et raviver chez tous le sentiment profond de l'immortalité.

Plus haut encore, nos pensées et nos voix s'élèvent vers Toi, Père de tous les êtres, pour te dire : « O Dieu, écoute le cri d'appel, le cri de détresse, écoute la plainte douloureuse, déchirante qui monte de la terre de France, de cette terre arrosée de sang et de larmes ! Sauve notre patrie de la ruine, de la mort, de l'écrasement ! Donne à nos soldats l'énergie nécessaire pour refouler un ennemi cruel et perfide ! Tu ne peux permettre le succès d'un adversaire impitoyable qui, sous l'égide de ton nom auguste et vénéré, s'est couvert de crimes, de mensonges et d'infamie ! Tu ne peux tolérer que ces principes sacrés, puisqu'ils émanent de toi, qui ont toujours été le soutien moral, l'idéal suprême de l'humanité, c'est-à-dire la justice, la vérité, le droit, la bonté, la fraternité, soient impunément violés, foulés aux pieds, annihilés ! Pour l'amour de tes enfants, de nos héros, de nos martyrs, sauve la France de Jeanne d'Arc, de Saint-Louis, de Charlemagne ! »

LÉON DENIS.

De l'allocution prononcée par le professeur F. Giraud au nom de la *Société française d'études des Phénomènes psychiques*, nous extrayons les passages suivants :

« Nous venons saluer l'admirable maître qui fut le véritable fondateur de la doctrine spirite et qui la porta en quelques années à un incroyable

degré de perfection. Que ceux qui m'écoutent ne se figurent pas, s'ils ne sont pas initiés, que le spiritisme consiste uniquement à faire tourner des tables : le Spiritisme est une Religion scientifique, ou une Science religieuse.

« Il y a là un pas énorme dans la voie du progrès qu'à la suite d'Allan Kardec nous tous, spirites, engageons l'humanité à faire. En effet, la science et la religion ne se sont pas toujours trouvées d'accord, la religion prétendant posséder la vérité absolue, immuable, révélée par Dieu lui-même, et beaucoup de disciples de la science contestant cette affirmation. Mettre d'accord ces deux grandes sources du progrès de l'humanité était une gloire réservée à Allan Kardec

« Ceux qui ont ainsi fait une grande découverte, et ici la découverte est d'importance capitale, ces grands hommes se sont bornés, en général, à énoncer un principe fécond et à en tirer les premières conséquences. Quelques années après leur mort, les progrès avaient le plus souvent été tels que les œuvres de l'inventeur ne présentaient plus guère qu'un intérêt historique. Je croyais d'abord qu'il en était ainsi des ouvrages d'Allan Kardec. Mais je fus détrompé, et lorsque j'eus pris connaissance des œuvres du maître, je devins un admirateur passionné, fanatique de l'incomparable initiateur dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire.

« Non certes, ses œuvres n'ont pas vieilli ! Après un demi-siècle elles présentent, et présenteront longtemps encore un intérêt capital : elles constituent un magistral traité d'une doctrine qui, au dire du grand littérateur Mæterlinck lui-même, est la plus belle philosophie qui ait jamais vu le jour.

« — Mais, diront les contradicteurs de bonne foi — et les sceptiques, comme l'auteur que je viens de citer — si belle que soit cette doctrine, cela ne prouve pas qu'elle soit la vérité. Est-ce la vérité absolue qu'ils veulent dire? Mais qui donc, ici-bas, excepté dans le domaine des sciences mathématiques, peut se vanter de connaître la vérité absolue ?

« Lisons donc les œuvres d'Allan Kardec avec toute l'attention qu'elles méritent, pénétrons-nous de leur immense supériorité, et remarquons que le Maître déclare avoir, en quelque sorte, écrit sous la dictée des esprits. Par parenthèse, ceci lui laisse le très grand mérite d'avoir mis en ordre ces communications, de les avoir résumées quand elles se répétaient, d'avoir, avec son grand bon sens, éliminé les mauvaises ou les douteuses.

« Eh bien, de deux choses l'une : ou ces œuvres proviennent en effet des esprits, ce qui prouve qu'ils existent et qu'ils peuvent se communiquer à nous, ou elles sont du seul Allan Kardec. Dans ce dernier cas,

celui-ci dominerait d'une incomparable hauteur les plus grands philosophes qui aient jamais existé... et cet être immensément supérieur aurait : 1° commis la vilenie de nous tromper ; 2° repoussé du pied une gloire légitime en reniant la paternité de ses œuvres ! Cela n'est pas admissible.

« Peut-être, diront quelques-uns, Allan Kardec a t-il été victime d'une hallucination ? Heureuse hallucination, répondrai-je, qui porte de pareils fruits ! Que le Seigneur tout puissant daigne nous en envoyer beaucoup de semblables !

« ...Etudions, mes amis, les magnifiques œuvres d'Allan Kardec, notamment le *Livre des Esprits* et *L'Evangile selon le Spiritisme*, et conformons, autant qu'il nous est possible, la conduite de toute notre vie aux conseils qu'il nous donne. Faisons ceci, même et surtout dans les plus petites choses : exerçons-nous par exemple à supporter sans murmure et sans impatience les multiples petites contrariétés dont l'existence est remplie, et quand la force nous manque pour accomplir tout notre devoir, demandons-la à Dieu avec ferveur et avec la confiance qu'elle nous sera donnée. Si nous agissons ainsi constamment, la conviction absolue nous viendra bientôt, car notre état d'esprit deviendra tel que nous nous trouverons heureux même dans les circonstances qui paraîtraient les plus douloureuses à un non-croyant.

« Et cela ne nous empêchera pas d'agir ; bien au contraire, nous ferons en tout notre devoir et peut-être même plus que notre devoir avec d'autant plus de courage que nous nous sentirons soutenus par une puissance supérieure. Si quelqu'un prétend que c'est là de l'auto-suggestion, nous pourrons lui répondre que c'est une heureuse auto-suggestion et qu'il est vivement désirable pour le bien de tous que chacun en ait une semblable. L'humanité entière a donc intérêt à la propagation de la doctrine d'Allan Kardec, grâce à laquelle elle atteindra un degré de paix sociale et de prospérité dont nous n'avons actuellement aucune idée.

« Ceux qui conformeront leur conduite à cette doctrine y trouveront le bonheur, le seul vrai bonheur qu'on puisse avoir ici-bas, tout le reste ne se composant que de satisfactions plus ou moins médiocres et fugitives, dont on se lasse vite dès qu'elles n'ont plus le charme de la nouveauté. Et ils béniront Allan Kardec de leur avoir donné le secret de ce bonheur. Gloire et reconnaissance éternelles à notre grand maître Allan Kardec ! »

A ces ferventes paroles succède l'éloquent appel que M. V. Barrau adresse à ses « Sœurs et Frères en humanité ».

« Saluons ici, non pas la dépouille mortelle d'un homme, mais un Esprit vivant et immortel ! Cet Esprit est celui d'un maître, d'un frère, d'un ami, qui a profondément touché notre âme par ses œuvres d'une logique serrée, d'une clarté saisissante ; il a ouvert à notre intelligence des horizons jusqu'alors insoupçonnés et qui vont grandissant, s'élargissant, à mesure que notre pensée s'affine, s'élève, se complète par l'étude, l'expérience et la méditation.

« Aussi sentons-nous le devoir de venir remercier ici bien sincèrement, celui qui nous a initiés à la Philosophie spirite, la plus belle, la plus rationnelle qu'il nous ait été donné d'approfondir ; et non seulement nous lui apportons le respectueux hommage de notre affection reconnaissante, mais encore nous nous faisons auprès de lui les interprètes de tous les malheureux que la lecture de ses ouvrages a consolés, fortifiés, guidés au milieu des épreuves de la vie.

« Certes ! avant que le Spiritisme fut universellement connu, de grands Esprits, messagers de la Divinité, étaient venus, à toutes les heures solennelles de l'humanité, rappeler à l'homme ses devoirs, l'éclairer sur ses droits, lui montrer la route à suivre à travers tous les obstacles.

« Aussi les saluons-nous dans leur gloire avec un respect attendri, tous ces maîtres de la pensée philosophique, tous ces précepteurs divins de nos âmes. La cigüe de Socrate et la croix de Jésus nous remplissent de la même admiration.

« Allan Kardec est le dernier venu parmi ces grands pasteurs d'âmes; c'est celui dont l'œuvre doit rayonner encore plus dans l'avenir que dans le présent, car cette œuvre résume et complète toutes les philosophies du passé.

« L'enseignement d'Allan Kardec, il importe de nous en pénétrer de plus en plus, de le faire nôtre, non seulement en y adhérant par la plume ou par la parole, mais encore et surtout en conformant nos actes aux principes de justice et d'amour qui en constituent la partie morale. Ainsi que l'a répété maintes fois le maître :

« Le Spiritisme s'appuie à la fois sur la Science et sur la Religion. Il pourrait donc être le terrain commun où viendraient se rencontrer, en dehors des dogmes, non seulement les adeptes des différentes formes religieuses, mais encore les libres chercheurs spiritualistes et même les matérialistes sans parti pris, ceux qui repoussent tout culte imposé, tout spiritualisme mystique et dominateur, mais qui pourraient se rallier à une doctrine dont l'expérimentation scientifique est la base, et qui accepte le libre examen.

« Et voilà comment nous pourrions contribuer à fonder la croyance universelle de l'avenir : religion naturelle remplaçant les dogmes dis-

parus ; passant toutes les croyances d'autrefois au crible de la raison et de l'expérience ; choisissant dans tous les enseignements religieux les points communs, les maximes vraiment universelles, et les éclairant à la lumière moderne de la philosophie spirite.

« N'est-ce pas cette unification religieuse qu'Allan Kardec avait entrevue avant de mourir, qu'il ne put réaliser de son vivant, parce que l'heure n'était point venue, mais qui, certainement, a dû préoccuper son esprit profond et investigateur ? La réaliserons-nous quelque jour nous-mêmes, cette œuvre nécessaire à la conscience de l'humanité ? La philosophie, la religion et la science, indissolublement unies, doivent-elles triompher des derniers doutes de l'erreur, déchirer à jamais les voiles qui recouvrent l'éternelle Vérité ? Ceci reste encore le secret de la destinée, l'avenir inconnu qui n'appartient pas aux hommes.

« Toutefois, notre tâche bien certaine, à nous spirites, consiste à préparer les bases de la réconciliation humaine. Qu'importe que les hommes soient boudhistes, chrétiens, juifs ou mahométans ! Ce sont nos frères.

« Si la synthèse religieuse universelle n'est pas réalisable encore, il est, du moins une synthèse qui s'impose : c'est celle de l'amour universel. A défaut de l'unité de foi, ayons l'unité d'amour ! Prêchons et pratiquons la fraternité humaine. C'est en cela que nous nous montrerons les vrais disciples du Maître en persévérant dans ces bonnes résolutions. Soutenons courageusement la lutte, rangeons-nous résolument, comme Allan Kardec, sous ce divin drapeau qui porte dans ses plis cette sublime devise que lui-même y a écrite, et que tout commentaire ne pourrait qu'affaiblir : « *Hors la charité, point de salut* ! »

Enfin, M. Paul Bodier nous envoie du front ces paroles d'encouragement et d'espoir :

« L'homme que nous honorons aujourd'hui et dont les générations futures apprendront à bénir le nom, a pu, lors de son existence terrestre, grâce aux Esprits supérieurs qui le jugèrent digne d'être éclairé et guidé, nous indiquer les grandes lois auxquelles sont soumises toutes les créatures de Dieu et nous devons le remercier d'avoir été le fidèle interprète de ceux qui désirent ardemment nous voir partager leur gloire et leur félicité, lorsque régénérés par les épreuves nécessaires de bien des vies et de bien des morts, nous pourrons, avec eux, poursuivre dans la lumière notre perpétuelle ascension vers la pure sagesse.

« En honorant Allan Kardec, nous le prions d'être notre porte-paroles auprès de ceux qui l'assistèrent ici-bas, assurés d'être, à notre tour,

soutenus et encouragés. Forts de cet appui, nous devons nous efforcer de supporter vaillamment nos peines et nos douleurs.

« Mais un grand devoir nous incombe dès maintenant. Il faut, et sans retard, semer la bonne parole, consoler ceux qui pleurent et qui souffrent, ceux dont la vie est endeuillée, ceux dont le cœur est si cruellement meurtri et que la sombre désespérance a touché, ceux enfin *qui ne savent pas encore* et que nous devons rassurer d'abord, instruire ensuite.

« Car il ne suffit pas d'une simple visite de politesse au maître pour se dire un de ses disciples.

« Un jour viendra, et de ceci nous spirites, nous ne voulons pas douter, nous ne pouvons pas douter, où les hommes assagis et moins turbulents auront acquis la vraie science et la vraie sagesse qui leur serviront à faire resplendir sur la Terre, jusqu'ici monde inférieur et séjour de désolation, le règne triomphant de l'Amour et de la Fraternité.

« L'aurore radieuse des jours heureux peut luire bientôt si les spirites le veulent réellement. Tout dépend de leur bonne volonté, de leur zèle, de leur sincérité et de leur dévouement, purifiés de toute pensée égoïste et de toute idée de lucre.

« Ce sont ces prémisses, Mesdames et Messieurs que nous voulons mettre aujourd'hui sous l'égide bienfaisante d'Allan Kardec et c'est le plus bel hommage que nous puissions lui présenter, si nos âmes sont capables de comprendre toute la grande portée de cette manifestation ; c'est la prière la meilleure, la plus haute et la plus fervente que nos lèvres tremblantes puissent balbutier et c'est aussi le signe de la parfaite reconnaissance que nous devons avoir pour le maître et pour les esprits supérieurs dont il a été l'interprète fidèle et le messager très diligent. »

# La Preuve par les Faits et par la Science

*(Suite)*

Armand Barbès, condamné à mort pour des faits politiques suffisamment connus, s'exprime ainsi en attendant l'heure de l'exécution qu'il croyait prochaine :

« ...C'était le 12 juillet 1839. La cour des Pairs, après quatre jours de délibération, venait de me notifier son arrêt. Suivant l'usage, c'était

le greffier en chef qui me l'avait apporté, et l'honorable M. Cauchy crut devoir ajouter à son message une petite réclame en faveur de la religion catholique, apostolique et romaine. Je lui répondis que j'avais en effet ma religion, que je croyais en Dieu ; mais que ce n'était pas une raison pour que j'eusse quoi que ce soit à faire des consolations d'un prêtre : qu'il voulut donc bien aller dire à ses maîtres que j'étais prêt à mourir, et que je leur souhaitais d'avoir, à leur dernière heure, l'âme aussi tranquille que l'était la mienne en ce moment... »

Armand Barbès raconte ensuite comment, déjà spiritualiste par instinct, il se rappela, en ces circonstances, où il avait puisé les convictions qui lui donnaient une pareille tranquilité d'âme en face de la mort, et il poursuit :

« ...Un jour, je lus dans l'*Encyclopédie Nouvelle* le magnifique article *Ciel*, par Jean Raynaud. Sans parler des raisons péremptoires par lesquelles il détruit en passant, le Ciel et l'Enfer des catholiques, sa capitale idée, de faire découler de la loi du progrès la série infinie de nos vies, progressant continûment dans des mondes qui y gravitaient eux-mêmes de plus en plus vers Dieu, me parut satisfaire à la fois mes aspirations multiples. Sens moral, imagination, désirs, tout n'y trouverait-il pas de place ? Cependant, emporté, lorsque je lus cet article, par les préoccupations d'un républicain actif, j'en méditai peu les détails ; je ne fis que les déposer, en quelque sorte, *bruts*, dans mon sein ; mais depuis que, ramassé blessé dans la rue, j'habitais une chambre de prison avec l'échafaud en perspective, je les avais tirés de la place où je les gardais en réserve comme une dernière richesse dont il m'importait de connaître enfin toute la valeur... et c'est ce qui vint naturellement se présenter à ma pensée au moment où je veillais, victime déjà liée pour le bourreau, où je veillais la solennelle nuit de la mort... »

Un autre nom qui ne paraîtra pas suspect non plus aux ennemis les plus acharnés de la superstition, c'est certainement celui de Maurice Lachâtre. Auteur d'un *Grand dictionnaire encyclopédique* estimé, d'une importante *Histoire des Papes* où toutes les vérités sont dites, et de bien d'autres ouvrages qui lui valurent des poursuites et même une exécution en effigie dans certains pays monarchiques et cléricaux, Maurice Lachâtre prit une part active à tous les mouvements révolutionnaires de son temps.

Or, ce révolutionnaire endurci, qui avait toujours et partout combattu l'obscurantisme, et que l'Eglise avait excommunié, croyait très fermement à l'immortalité de l'âme, aux vies successives et aux communications entre les morts et les vivants. Il devient un ardent propagateur du spiritisme qu'il présente comme le meilleur antidote contre toutes

les vieilles superstitions, en une brochure qu'il publie sous le nom de *Philosophie nouvelle*.

Et voici ce qu'on peut lire dans la très intéressante brochure en question. Il serait à souhaiter que ces quelques passages, venant d'un homme comme celui-là, puissent tomber sous les yeux de tous les matérialistes :

« ...L'étude des ouvrages écrits par les casuistes sur les matières religieuses, la critique des doctrines catholiques... ont souvent pour conséquence, à l'égard de ceux qui s'occupent de questions métaphysiques, la négation de Dieu et de l'âme,... Le savant devient athée et matérialiste... Mais la négation n'est pas la démonstration. De ce que les docteurs en théologie ne donnent pas de preuves satisfaisantes de l'existence de Dieu et sur la nature de l'homme, on ne doit pas induire virtuellement que la divinité n'existe pas, et que l'homme soit une manifestation de la matière organique sans élément immatériel. Il nous paraît plus rationnel d'admettre que l'imperfection de nos organes et le manque d'instruments spéciaux soient les obstacles à la démonstration des phénomènes d'un ordre transcendantal. De nouvelles découvertes scientifiques pourront nous fournir, dans un avenir plus ou moins prochain, des moyens d'investigation dans le domaine du monde invisible... Alors, que de nouvelles révélations pour l'homme ! Mais, jusqu'à ce que cette nouvelle conquête sur l'inconnu soit réalisée, nous devons nous garder de repousser absolument certaines propositions, pour ce seul fait « que la démonstration scientifique ne peut en être fournie... »

On le voit, Maurice Lachâtre était sagement inspiré en parlant ainsi. Il avait, dès cette époque, le pressentiment de ce qui arrive. La science est enfin sortie du silence dans lequel elle resta volontairement confinée pendant trop longtemps, elle a commencé ses recherches, et bientôt la preuve qu'on réclamait dans certains milieux va nous être apportée par elle.

Cette preuve, d'ailleurs, n'existait-elle pas déjà pour ceux qui connaissent les belles expériences de William Crookes et du colonel de Rochas ? Tous les spirites savent quels furent les résultats des longues et sévères investigations de William Crookes, mais nous devons les rappeler ici pour ceux de nos adversaires matérialistes qui les ignorent et à qui nous nous adressons plus particulièrement aujourd'hui.

Le grand savant anglais avait résolu d'étudier, dans le but d'en démontrer la fausseté et de les combattre, les manifestations psychiques dont il avait entendu parler. Il s'entoura des plus rigoureux moyens de contrôle que la science pouvait mettre à sa disposition, et commença des expériences qui se prolongèrent pendant longtemps. Mais tous ses

projets furent déçus, car il obtint des manifestations telles que nul n'en avait vu de pareilles jusque-là. Pendant trois ans, l'Esprit d'une jeune princesse indienne, Katie King, communiqua avec lui, à ce point matérialisé que des photographies purent en être prises, et le célèbre savant devint l'un des plus ardents défenseurs de la doctrine qu'il avait eu d'abord l'intention d'anéantir.

Nous parlerons tout à l'heure des expériences extraordinairement remarquables faites par le colonel de Rochas.

Revenons, pour un instant encore, à l'implacable ennemi de tous les abus, de toutes les superstitions que fut Maurice Lachâtre. Nous aimons à le citer, parce que les matérialistes ne peuvent récuser le témoignage d'un homme qui a combattu dans leurs rangs toute sa vie.

Et comment cet homme, dont l'unique ambition fut de détruire tous les préjugés et de démasquer les fourbes, comment cet homme a-t-il pu s'enthousiasmer à ce point pour la nouvelle doctrine, si elle est l'œuvre du mensonge ou de la superstition !

Mais il a étudié les phénomènes spirites, et il en a reconnu la réalité. Il le proclame courageusement, et espère que tous trouveront comme lui, dans la philosophie nouvelle « les éléments d'une conviction qu'ils n'ont rencontrée ni dans les religions, ni dans les systèmes métaphysiques, *ni dans l'athéisme et le matérialisme.* »

« Le Spiritisme est une science — dit-il — qui traite de la nature, de l'origine et de la destinée des Esprits, et de leurs rapports avec le monde matériel. C'est à la fois une science d'observations et une doctrine philosophique. »

Eh bien, nous demandons aux athées, aux matérialistes, d'étudier comme lui, sans parti-pris, cette science. Maurice Lachâtre est entièrement d'accord avec eux lorsqu'il écrit : « Le catholicisme, malgré sa puissante organisation, est à la veille d'un cataclysme qui emportera la Trinité, la Cour céleste, le Paradis... le Purgatoire et l'Enfer...

« Toutes les religions doivent faire place à la RAISON. Ainsi le veut la loi inéluctable du progrès...

« Nous sommes alors naturellement amenés à examiner une philosophie nouvelle, le spiritisme, qui nous paraît avoir donné des solutions concluantes sur le monde invisible dont nous nous occupons.

« Le spiritisme est fondé sur l'existence d'un monde invisible, formé d'êtres incorporels qui peuplent l'espace, et qui ne sont autres que les âmes de ceux qui ont vécu sur la terre, ou dans les autres globes, où ils ont laissé leur enveloppe matérielle. Ce sont les êtres auxquels on est convenu de donner le nom d'Esprits. »

Nous sommes heureux de voir non pas un mystique rêveur, mais un

homme d'action énergique, qui, toute sa vie, marcha avec les matérialistes, leur donner d'aussi catégoriques explications.

Et Maurice Lachâtre insiste encore : « Le caractère du spiritisme — ajoute-t-il — est celui d'une science et non d'une religion ; il repose sur des principes indépendants de toute question dogmatique ; il n'admet ni culte ni ministres ; il ouvre un nouveau champ aux observations des sages, et apporte la lumière sur une foule de phénomènes demeurés inexpliqués jusqu'ici. »

Ainsi, pourquoi refuserait-on d'examiner les faits relevant des sciences psychiques qui se produisent un peu partout ? Serait-ce par crainte d'être obligé d'en reconnaître la réalité ? La vérité cesse-t-elle d'exister parce qu'on refuse de la regarder en face ? Que pourrait-il donc y avoir de fâcheux à ce que tout ne disparût pas avec la mort ? A ce que nous n'eussions pas travaillé, lutté, souffert inutilement sur cette terre ? A ce que rien de ce que nous avons acquis, au prix quelquefois d'efforts inouïs et d'une existence des plus pénibles, ne pût pas nous être enlevé ?

Non, nous ne voulons pas voir dans l'abstention, dans l'indifférence des sceptiques, une mesquine question d'amour-propre, qui révèlerait une déplorable étroitesse d'esprit. Nous préférons croire simplement qu'il n'y a, de leur part, que l'indifférence provenant, pour les uns, de ce qu'ils ne connaissent pas la grande portée des faits qu'on leur signale, et pour les autres, de ce qu'ils n'ont jamais eu l'occasion d'en être les témoins.

(*A suivre*.) KERMARIO.

# La Question des Apparitions

(*Suite*)

Si le dédoublement de l'être humain est possible, c'est là, assurément, un fait d'une portée considérable, une question qu'il importe d'étudier, et c'est à quoi tendent les séances dites de matérialisations qui commencent toujours par un dédoublement du médium.

Le double est d'abord invisible ; ce n'est qu'en empruntant quelque chose au médium, ou aux assistants, qu'il peut acquérir quelque visibilité. Mais à défaut des séances spirites, les expériences des magnéti-

seurs devraient suffire à révéler son existence. Non seulement le sujet, en état d'hypnose, peut projeter son double en dehors de lui-même, mais certains sujets le voit et peuvent décrire le processus du dégagement. Quant à la sincérité du voyant il est facile de s'en assurer, car il voit également les effluves magnétiques et les pôles d'un électro-aimant. Il est facile de contrôler sa bonne foi en intervertissant les pôles à son insu.

Mais nous avons un auxiliaire encore plus précieux dans la photographie. La plaque sensible, en effet, est capable d'enregistrer l'image d'une formation plastique parfaitement invisible à l'œil nu. Ceci prouve que l'image n'est pas immatérielle, ceci répond à toute objection d'hallucination ou de suggestion.

Dans le grand ouvrage de Gabriel Delanne sur *Les Apparitions matérialisées des vivants et des morts*, on trouvera la reproduction d'une photographie de cette espèce, obtenue par le capitaine Volpi. Est-ce un dédoublement ? — Est-ce un phénomène d'idéoplastie ? — Peu importe, l'essentiel est qu'un appareil photographique a pu saisir une image qui n'était pas visible pour les yeux.

L'image que l'on y voit est un fantôme de vivant, c'est l'apparition d'une jeune fille qui, au moment de la pose, était souffrante et couchée. Des observateurs très compétents, l'ingénieur Mac-Nab, l'ingénieur Deinhard, vice-président de la Société de psychologie expérimentale de Munich et le docteur Otéro Acevedo affirment le caractère transcendant de cette photographie.

Et M. Delanne cite l'explication donnée par le capitaine Volpi : «... Une matière très ténue, ayant des vibrations au-delà du violet, qui reste invisible à mes yeux et à ceux des assistants, laisse son empreinte sur la plaque sensible. Voilà l'explication que j'ai toujours donnée de ce fait, bien avant la découverte de Rœntgen. Cette matière avait la forme humaine. J'ajoute que par une série de faits compliqués — y compris la ressemblance physionomique — j'ai acquis la conviction absolue que la figure de l'apparition trancendantale est l'effet d'un cas de télépathie, compliqué du dédoublement de la personne vivante qui s'est présentée devant la plaque avec son corps fluidique, alors que son corps matériel était dans son lit, retenu par la maladie et plongé dans un assoupissement qui durait depuis quelques jours. »

Un autre exemple de dédoublement fixé sur la plaque photographique a été présenté par M. le colonel de Rochas ; il le tenait d'un monsieur de sa parenté qui, en photographiant sa fille, obtint une apparition placée derrière elle, à la grande stupéfaction de la famille qui en fut inquiète et demanda à M. de Rochas de lui expliquer le fait.

Ce fantôme ressemble à son modèle et il est bien une ombre transparente, puisqu'au travers on distingue les plis de la toile qui sert de fond. De plus nous avons l'avantage de posséder deux clichés de ce phénomène, ce qui nous permet de constater qu'il s'agit bien d'une image vaporeuse qui s'est transformée pendant le temps que mit l'opérateur à retourner son chassis.

Ces résultats obtenus par une personne tout à fait étrangère à nos recherches viennent confirmer ceux que l'on a obtenus expérimentalement avec des médiums.

M^me^ d'Espérance a permis de photographier des fantômes que l'œil ne voyait pas, mais elle a eu aussi des matérialisations dont une, photographiée en 1890, montre l'apparition vue en même temps que le médium.

On sait que Sir William Crookes obtint cette preuve décisive qui consiste à voir le fantôme en même temps que le médium qu'il n'avait pas cessé de contrôler. Il recommença trois fois l'examen, jusqu'à ce qu'il n'eut plus le moindre doute que c'était bien un fantôme qu'il avait là, devant lui.

Un autre médium, Eglinton, a donné des preuves semblables, particulièrement à Aksakof ; ce savant a publié une photographie du fantôme soutenant le médium qu'il amenait en dehors du cabinet. Un autre témoin de valeur, parce qu'il était doué d'une acuité spéciale de vision, fut le peintre James Tissot. Il a gravé lui-même la scène de l'apparition ; et ce n'est pas, comme beaucoup pourraient le croire, une œuvre d'imagination.

Pour le prouver, nous allons rappeler la lettre qu'il écrivit au directeur de *La Vie Parisienne*, numéro de juin 1899, et dans laquelle il s'exprime ainsi :

« Je puis vous donner copie de la relation que j'ai écrite après la fameuse séance qui m'a fourni l'occasion de graver l'apparition médiumnique dont on a parlé ailleurs, et si à faux.

« Après dîner nous montons dans la salle des séances. Le cercle est peu nombreux...

« Aussitôt dans la chambre choisie pour l'expérience, le médium entre en *trance* et s'assied derrière moi. De temps en temps, il se promène très agité, bat des mains, gémit, marche dans l'obscurité comme s'il voyait clair, sans rien bousculer, et il se laisse choir sur une chaise basse, derrière moi, dont le bois crie au moindre mouvement. Il s'endort.

... « Katie [1] est là », m'annonce la voix. Tout à coup, on me signale, à gauche, derrière moi, une lumière. C'est une forme de femme. Je regarde trop vite, je

1. L'entité dont il est question dans le récit du peintre Tissot porte le même nom que la « Katie » de W. Crookes, mais n'a rien de commun avec elle.

vois à peine, et la forme s'évanouit. J'ai regardé trop tôt. La manifestation a été comme neutralisée par mon anxiété. Je me promets que je ne regarderai que lorsque la forme sera distincte. Après deux minutes, la lumière apparut de nouveau. J'attends un peu et doucement je me détourne à ma gauche. Je vois alors, là, près de moi, une forme humaine et éclairée par un foyer lumineux partant de la poitrine, lumière très bleuâtre. La tête drapée me paraît toute petite, grosse comme une pomme à peine. Cela grandit. Je vois une figure de femme entièrement formée, penchée vers moi, me regardant. C'est Katie, oui, c'est bien elle. Je remarque son menton. Il me semble plus petit que je n'avais l'habitude de le peindre. Je retrouve le modelé de son sourire angélique, plein de douceur. Oui ! c'est bien Katie ; son cou est visible, si petit entre la draperie qui retombe sur la poitrine. Puis plus rien.

« Joey me prévient que Katie n'est pas encore bien formée, qu'elle va revenir et me prie de ne regarder que lorsque l'apparition sera complète. Nous causons de choses banales, puisqu'il le faut. Mes voisins, en voyant la matérialisation de la figure, s'étaient écriés : — Oh ! quelle figure ravissante ! Qu'elle est jolie !

« Voilà Katie qui reparaît, cette fois plus distincte. C'est bien une personne à l'aspect vivant que j'ai là devant moi. La face est bleue, comme éclairée par la lune. Oui certes, c'est ma Katie ! Mais elle disparaît avant que j'aie pu observer l'éclairage des mains.

« Après quelques instants, elle revient et cette fois j'observe tout. Les deux mains jointes ont l'air de retenir de la glace lumineuse, éclairée comme par de l'électricité massée sur l'estomac. La figure s'évanouit, serait-ce fini ? — Une lumière alors se montre à ma droite ; c'est la forme d'un homme maintenant, teint brun coloré, lèvres rouges, barbe noire, mousseline blanche enveloppant la tête comme un turban et drapée sur le corps. Sa main présente un corps lumineux qui l'éclaire. Il passe à ma gauche, derrière moi puis traverse la salle devant nous, se montre aux personnes de la droite, puis disparaît dans le plancher. On croit que c'est le contrôle ou plutôt le guide du médium.

« Quelques moments se passent à attendre et la conversation languit. — Deux lumières près de vous, monsieur Tissot, deux formes... oh ! que c'est beau ! — Puis-je regarder ? — Oh ! oui ! c'est Katie et le guide. En effet je me détourne, à ma droite, je réunis les mains de mes voisines de droite et de gauche dans ma seule main gauche afin de ne pas interrompre la chaîne, tout en ayant la possibilité de me retourner tout à mon aise. Je vois alors un groupe admirable éclairé de cette même lueur bleuâtre que j'ai signalée, mais plus blanche, comme si on avait gratté de la lune et mis les petits morceaux dans les mains des êtres apparaissant. C'est la forme du même homme à l'aspect un peu indien qui amène une jeune femme qui est Katie. Je m'écrie à voix basse : — Que c'est beau ! C'est plus beau que ce que je souhaitais voir. C'est bien Katie !

« J'observe tout, les plis des étoffes, l'arrangement des mains. L'une des mains de l'homme s'approche de Katie, comme pour mieux l'éclairer ; l'autre l'entoure de sa draperie. Il a l'air de la conduire comme son enfant, sa sœur. Et alors que je continuais à dévorer cette scène du regard, voici Katie qui se penche, se penche et m'embrasse sur les lèvres. Je sens une peau douce comme celle d'une enfant ; l'épiderme me semble chaud et vivant et c'est toujours cette même expression de béatitude, de bonheur intense. Je reconnais exactement le baiser de Katie, je retrouve son baiser réel. Elle se relève, puis se penche encore et me donne un second baiser. Puis elle se retire lentement et tout dis-

paraît. Tous les assistants l'ont vue, les uns et les autres, selon la position qu'ils occupaient : celui-ci de profil, celui-là de face. J'étais, paraît-il éclairé presque autant que l'apparition lumineuse de même que ma voisine ; l'ensemble du groupe était prodigieusement impressionnant.

« Quelle surprise et que d'imprévu dans ce mélange de figures humaines et surhumaines !

« Ce fut tout. »

(*A suivre.*) L. Chevreuil.

# Petite Synthèse de Grandes Choses

Ils sont innombrables, les faits d'apparitions éloignées de la mort que l'on trouve dans les auteurs ecclésiastiques, principalement dans la volumineuse collection des Bollandistes. En supposant toujours que, dans le nombre, il y en ait eu de faux et de douteux, et en faisant cette part aussi large que possible, la masse des témoignages qui demeurent irrécusables ne permet pas de douter de la survivance à longue durée. Le Dr Gibier dit que « il semble résulter de ses observations et des sources auxquelles il a puisé, qu'elle paraît susceptible, dans certains cas, de persister plusieurs siècles » (1).

Des manifestations de cette nature se sont produites dans le monde entier ; il en est même qui ont eu de graves conséquences, comme l'introduction du bouddhisme en Chine.

Je laisse tout le passé et j'arrive à notre époque. Je n'ai que l'embarras du choix. Une de celles qui, au moment où elle eut lieu fit le plus de bruit, fut l'apparition d'un M. Caron au baron de Guldenstubbé, dans un appartement du premier, 23, rue Saint-Lazare, à Paris. Le défunt était inconnu du baron, et il se montra à lui avec une telle netteté jusque dans les moindres détails de sa toilette, qu'il fut immédiatement reconnu par sa fille et par la concierge de l'immeuble. D'autres personnes que le baron le virent aussi, tantôt dans l'escalier, tantôt dans la chambre à coucher ou à l'entrée du salon. Il était mort deux ans auparavant (2).

« Un exemple bien extraordinaire », dit Sir Russel Wallace, « est celui de M. F.-G.-D. Boston, alors à Saint-Louis, Mo., qui étant très absorbé dans son travail, vit le fantôme de sa sœur unique, morte depuis neuf ans. C'était au milieu

1. *Analyse des choses*, p. 222.
2. Baron de Guldenstubbé, *Pneumatologie positive*, p. 298 et suiv.

du jour, pendant qu'il écrivait : elle était auprès de lui, avec une telle apparence de vie qu'il crut que c'était sa sœur et vraiment l'appela par son nom.

« M. F.-G.-D. Boston avait pu scruter chaque détail de son habillement et de sa figure, et remarquer particulièrement une ligne, ou égratignure, d'un rouge brillant, sur le côté droit de la figure. Cette vision l'avait impressionné à ce point qu'il prit le prémier train pour aller chez son père et sa mère, et leur dire ce qu'il avait vu. Son père fut tenté de tourner en ridicule sa croyance à quoi que ce soit de surnaturel, mais en entendant mentionner l'égratignure, la mère faillit s'évanouir, et lui dit, les larmes aux yeux : « C'est moi qui, après « sa mort, ai fait par maladresse cette égratignure au visage de ma très chère « fille ; égratignure que j'avais soigneusement cachée avec de la poudre ; n'ayant confié ce détail à âme qui vive, personne ne pouvait le savoir. » Peu de semaines après, la mère mourait, consolée par l'idée qu'elle rejoindrait sa fille dans un monde meilleur. « Nous voyons clairement par ce fait, » ajoute le savant « anglais, « une intention nettement définie de réconforter une mère qui devait « bientôt mourir, et de lui donner l'assurance que sa fille aimée, bien que pleurée « comme morte, vivait encore et l'attendait. » (1)

La plus curieuse de ces apparitions fut incontestablement celle de Marie Stuart à Lady Caithness. Il serait trop long de raconter cette apparition de l'infortunée reine dans cette chapelle ruinée du château de Holyrood. La réalité du fait ne saurait être mise en doute, bien que plusieurs détails puissent être considérés comme fantaisistes.

Les preuves matérielles sont de plusieurs sortes.

D'abord, l'apparition manifeste le désir que Lady Caithness porte au doigt une bague qui lui avait autrefois appartenu. Elle lui indique où elle la trouverait, et le renseignement fut reconnu exact.

Ensuite cette scène d'apparition donna lieu à un épisode tragi-comique qui a son importance.

Pendant que Lady Caithness s'entretenait avec Marie Stuart, une amie qui l'accompagnait, et dont elle ne cite que le petit nom, Maggie, était demeurée avec le gardien du château.

Quand l'apparition eut disparu, Lady Caithness se hâta de rejoindre son amie.

« Elle me dit, écrit-elle, qu'elle commençait à être très inquiète, car elle m'avait appelée plusieurs fois sans obtenir de réponse : le fait est que j'étais trop absorbée pour avoir entendu.

« Regardez, dit-elle en me montrant un grand châle blanc, si M... ne s'y « était pas opposée, j'aurais mis ce châle sur ma tête et je me serais dressée « derrière vous, pareille au fantôme de Darnby ! Comme vous auriez crié ! » ajouta-t-elle.

« Mais en ce moment, Maggie, qui avait pensé à m'effrayer, poussa elle-même un cri terrible, car la lumière qui tremblait dans sa lanterne sourde s'éteignit soudain, nous laissant dans une complète obscurité au moment

1. Sir A. Russel Wallace, *Les Miracles et le moderne Spiritualisme*, p. 353.

où nous passions sous la porte du grand escalier qui conduit aux appartements bien connus de la reine Marie, et elle déclara qu'elle voyait une forme blanche debout sur l'escalier. Alors Maggie se sauva ; je courus après elle ; un moment plus tard nous avions rejoint notre voiture, et le fidèle James M... nous escorta jusqu'à ce qu'il nous eût mises en sûreté dans la voiture. Au moment où nous partions, l'horloge sonnait une heure (1)...

Enfin, avant de s'en aller, l'apparition avait déposé un baiser sur le front de Lady Caithness, et, le lendemain, en procédant à sa toilette, la noble écossaise tressaillit à la vue d'une facule de la grandeur d'un franc, qui brillait au milieu de son front, à l'endroit même où elle avait reçu le baiser.

« J'aurais presque voulu, écrivait-elle plus tard, que cette marque restât toujours, quelque étrange que cela eût pu paraître, car pour moi c'était la preuve évidente de ce fait intime qui me rendait si heureuse. Mais tandis qu'accoudée à ma table je la considérais avec attention, elle commença à s'effacer graduellement. »

En quoi consistait cet éclat partiel ? Quoiqu'elle l'eût examiné avec sa femme de chambre, Lady Caithness ne put rien découvrir. Il semblait, me disait-elle, que ce fût la peau elle-même qui fut devenue lumineuse.

Ce signe physique ne peut être attribué à une impression morale, comme l'apparition des stigmates sur le corps de certaines personnes, puisqu'il était tout à fait inattendu. A ce titre, il a quelque valeur pour attester l'objectivité de la manifestation qui avait eu lieu la veille.

Les apparitions de sainte Philomène au vénérable curé d'Ars sont trop connues pour qu'il soit utile de les raconter ici. Martyrisée sous Dioclétien, elle se manifeste au dix-neuvième siècle, quinze cents ans après sa mort. Ainsi donc, il n'y aurait pas de limites à la durée de la survivance.

On peut croire que la pensée de Louis XVI, de Jeanne d'Arc ou de Marie Stuart a pu créer les manifestations dont je viens de parler, et, malgré l'évidence du sentiment contraire, il serait encore imprudent de le nier. L'humanité renferme en elle des forces qui sont loin d'être toutes connues, et il n'est pas certain que, dans des conditions spéciales, l'âme ne puisse créer des formes sensibles et réelles.

Mais cette raison perd une grande partie de sa valeur quand il se présente des entités inconnues qui se montrent obstinément à plusieurs personnes, durant des années entières. Tel est le cas de cette jeune fille drapée de blanc dont parle *The Proceedings*, qui se fit voir pendant dix ans, à intervalles réguliers, à M. John D. Harry, à ses trois filles, au mari de l'une d'elles et à leurs domestiques (2).

1. *Une visite nocturne à Holyrood*, p. 55.
2. Citation reproduite dans Wallace, p. 327.

Le lecteur est à présent suffisamment édifié sur la question pour se prononcer en connaissance de cause.

Il résulte je crois, des nombreux faits que j'ai cités :

1° Qu'il y a dans le corps physique un principe sensitif que l'on peut extérioriser ;

2° Que ce principe peut être transporté sur des objets inertes ;

3° Qu'il peut agir à distance comme une entité distincte du corps ;

4° Qu'il peut s'extérioriser de lui-même ;

5° Qu'il peut créer l'illusion d'être la personne elle-même ;

6° Qu'il survit à la mort ;

7° Qu'il conserve son identité morale ;

8° Qu'il continue à vivre et à se manifester longtemps après le décès.

Là se terminent les déductions logiques. Nous verrons plus tard quelle peut être sa destinée.

Mais il convient, avant d'aller plus loin dans cette voie, d'étudier une faculté essentiellement humaine laissée jusqu'ici de côté : le sentiment religieux et d'en signaler le développement à travers les siècles.

(*A suivre*) ABBÉ PETIT

---

# Correspondance posthume d'Allan Kardec

## M. Sabo à Allan Kardec (1)

Bordeaux, 7 mai 1863.

Cher Maître,

Le 22 avril dernier, je recevais de M. T. Jaubert, vice-président du Tribunal civil de Carcassonne, Président honoraire de la Société spirite de Bordeaux, une lettre qui m'informait que l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse avait rendu son jugement sur le mérite des pièces de poésie admises au concours de 1863. Soixante-huit concurrents se sont présentés pour la fable ; deux fables ont été remarquées : l'une a obtenu le premier prix, l'autre a été mentionnée avec éloge au procès-verbal. Or, ces deux pièces, me dit M. Jaubert appartiennent toutes deux à *son Esprit familier*.

1. Cette lettre a été insérée dans *La Revue spirite* de juin 1863.

Comme ce fait était capital pour le Spiritisme, j'ai voulu moi-même en être le témoin et me suis, à cet effet rendu à Toulouse avec une députation de la Société spirite de Bordeaux, pour assister au couronnement de l'Esprit frappeur de Carcassonne. Nous assistâmes donc à la séance solennelle des prix, et après lecture de la fable couronnée, nous avons mêlé nos applaudissements à ceux du public toulousain et avons vu, par les suffrages et les honneurs qu'elle a recueillis des honorables membres de l'Académie, crouler sous ces bravos l'hydre du matérialisme et surgir à sa place le dogme saint et consolant de l'immortalité de l'âme.

Nous ne sommes auprès de vous, Cher Maître, que les interprètes de notre honorable président, M. Jaubert. Il nous a chargés de vous faire part de cet heureux évènement, sachant comme nous que nul ne pourra avec autant de sagesse en déduire les conséquences pour le rendre utile à la cause que nous sommes fiers de servir sous votre paternelle direction.

Nous saisissons avec empressement cette occasion pour témoigner notre reconnaissance à l'excellent et honorable M. Jaubert pour l'accueil cordial et sympathique qu'il a fait à la députation de la Société de Bordeaux.

... Ces témoignages d'amitié sont précieux pour nous, et ils nous encouragent à marcher avec persévérance dans la voie pénible et laborieuse de l'apostolat, sans nous arrêter aux obstacles que nous pourrions y rencontrer. M. Jaubert est un de ces hommes qui peuvent servir d'exemple aux autres ; c'est un vrai spirite, simple, modeste et bon, plein de dignité et d'abnégation ; calme et grave comme tout ce qui est grand, sans orgueil et sans enthousiasme, qualités essentielles à tout homme qui se fait apôtre d'une doctrine et qui attache son nom aux courageuses professions de foi qu'il envoie aux faibles et aux timides.

Nous regardons le triomphe de l'Esprit au Capitole toulousain comme une victoire pour notre sainte et sublime doctrine. Dieu veut arrêter les sourires de l'ironie et de l'incrédulité; c'est pour cela sans doute, qu'il a permis que le savant aréopage couronnât l'âme d'un mort. Que le 3 mai soit donc gravé en lettres d'or dans les fastes de l'histoire du Spiritisme; il cimente le premier chaînon de la solidarité fraternelle qui unit les vivants aux morts, révélation splendide et sublime qui réchauffe et vivifie les âmes du rayonnement de la foi.

Pour tous les spirites qui assistaient à cette solennité, que la fête était belle ! Dégageant leurs pensées du monde matériel, ils voyaient dans la salle des Jeux floraux voltiger çà et là des groupes de bons esprits qui se félicitaient de cette victoire obtenue par un de leurs frères,

et, rayonnant sur tous, l'Esprit de Clémence Isaure, la fondatrice de ces nouveaux jeux olympiques, tenant dans ses mains une flexible couronne pour la déposer au moment du triomphe sur le front de l'Esprit lauréat.

S'il est donc dans la vie des moments d'ineffable bonheur, c'est vous dire que le 3 mai 1863, à Toulouse, j'ai eu, ou plutôt nous avons eu un de ces moments qui font oublier les tribulations de la vie terrestre.

Recevez, Cher Maître, etc...

SABO.

---

A propos de cet évènement voici ce que dit Allan Kardec dans *La Revue Spirite* de juin 1863 :

« C'est en effet un événement grave que celui qui vient de se passer à Toulouse, et chacun concevra l'émotion des spirites sincères qui assistaient à cette solennité, car ils en comprenaient les conséquences, émotion rendue en termes si simples et si touchants dans la lettre qu'on vient de lire : c'est l'expression de la vérité sans forfanterie, ni jactance, ni vaines bravades.

« Quelques personnes pourraient s'étonner que M. Jaubert n'ait pas confondu les adversaires du Spitirisme en proclamant séance tenante et devant la foule assemblée, la véritable origine des fables couronnées. S'il ne l'a pas fait, la raison en est bien simple : c'est que M. Jaubert est un homme modeste qui ne cherche point le bruit et qui, par-dessus tout a du savoir-vivre. Or, parmi les juges, il s'en trouvait probablement qui ne partageaient pas ses opinions touchant les esprits ; c'eût donc été leur jeter publiquement à la face une sorte de défi, un démenti, procédé indigne d'un galant homme, nous disons plus, d'un vrai spirite qui respecte toutes les opinions même celles qui ne sont pas les siennes. Qu'eût produit cet éclat ? Des protestations de la part de quelques assistants, du scandale peut-être. Le Spiritisme y aurait-il gagné ? Non, il aurait compromis sa dignité. M. Jaubert, ainsi que les nombreux spirites qui assistaient à la cérémonie, ont donc fait preuve d'une haute sagesse en s'abstenant de toute démonstration publique ; c'était une marque de déférence et de respect soit envers l'Académie soit envers l'assemblée ; ils ont prouvé une fois de plus, en cette circonstance que les spirites savent conserver le calme dans le succès comme ils savent le conserver devant les injures de leurs adversaires, et que ce n'est pas de leur part qu'on doit attendre l'excitation au désordre. Le fait n'y perd rien de son importance, car avant peu il sera connu et acclamé dans cent pays différents.

« Les négateurs de bonne ou de mauvaise foi, car il y en a des uns et des autres, diront sans doute que rien ne prouve l'origine de ces fables, et que le lauréat, pour servir les intérêts du Spiritisme, pourrait avoir attribué aux esprits les produits de son propre talent. A cela il est une réponse bien simple, c'est l'honorabilité notoire du caractère de M. Jaubert, qui défie toute suspicion d'avoir joué une comédie indigne de sa gravité et de sa position. Quand les adversaires nous opposent les charlatans qui simulent les phénomènes spirites sur les tréteaux, nous leur répondons que le Spiritisme vrai n'a rien de commun avec eux, pas plus que la vraie science n'a de rapport avec les prestidigitateurs qui s'intitulent physiciens; c'est à ceux qui veulent se donner la peine d'étudier d'en faire la différence, tant pis pour le jugement de ceux qui parlent de ce qu'ils ne connaissent pas.

« La question de loyauté ne pouvant être mise en doute, reste à savoir si M. Jaubert est poète, et s'il n'aurait pas, de bonne foi, pris pour l'œuvre des Esprits, ce qui serait la sienne. Nous ignorons s'il est poète : mais eût-il le talent de Racine, le moyen par lequel il obtient ses fables spirites ne peut laisser l'ombre d'un doute à cet égard ; il est notoire que toutes celles qu'il a obtenues l'ont été par la typtologie, c'est-à-dire par le langage alphabétique des coups frappés, et que la plupart ont eu de nombreux témoins non moins dignes de foi que lui ; or, pour quiconque connaît ce mode d'obtention, il est évident que son imagination ne saurait exercer la moindre influence. L'authenticité d'origine est donc incontestable et l'Académie de Toulouse pourrait s'en assurer en assistant à une expérience. »

---

Voici les deux fables qui ont obtenu le suffrage de l'Académie des Jeux Floraux.

---

### Le Lion et le Corbeau

(Premier prix)

Un lion parcourait ses immenses domaines
Par un noble orgueil dominé.
Sans colère, croquant ses sujets par douzaines ;
Bon prince, au demeurant, quand il avait dîné,
Il ne marchait pas seul ; autour de sa crinière
Se groupaient empressés loups, tigres, léopards,
Panthères, sangliers ; on dit que les renards
Prudemment restaient en arrière.

Or, le monarque, un certain jour,
Comme suit harangua les manants de la Cour :
« Illustres compagnons, vrais soutiens de ma gloire,
Quadrupèdes soumis à ma noble mâchoire,
Pour m'entendre, vous tous accourus en ce lieu,
Ecoutez : je suis roi par la grâce de Dieu !
Je pourrais... Mais pourquoi songer à ma puissance ? »
Puis, le lion avec aisance,
Comme n'eût pas mieux fait un puissant avocat
Doublé d'un procureur à fertile cervelle,
Parla de ses devoirs, des charges de l'Etat,
Des bergers, de leurs chiens, de la charte nouvelle,
Du mal que trop souvent de lui disent les sots ;
Et toujours plus ému termina par ces mots :
« J'ai quitté mon palais tout exprès pour vous plaire ;
Exposez vos griefs, je pèserai l'affaire.
Taureaux, moutons, chevreuils, comptez sur ma bonté.
J'attends ; expliquez-vous en toute liberté.
Eh quoi ! dans cette vaste enceinte,
Pas un seul malheureux ! pas une seule plainte !... »
Un vieux corbeau l'interrompit,
Et libre dans l'air, répondit :
« Tu les crois satisfaits ; leur silence te touche,
Grand roi ! c'est la terreur qui leur ferme la bouche. »

## L'os a ronger

(Mention honorable)

Orné d'un casque à mèche et plein de bienveillance,
Un disciple de feu Vatel,
Dans la cour de son vaste hôtel,
A ses chiens donnait audience :
« A vous, leur disait-il, j'ai bien voulu songer ;
Je vous aime et je vous destine,
Tout frais, sortant de ma cuisine,
Cet os, ce bel os à ronger !
Mais un seul l'obtiendra de ma faveur insigne ;
Je suis juste, et j'entends le donner au plus digne.
Le concours est ouvert, faites valoir vos droits. »
Un barbet, renommé parmi les plus adroits,
D'une troupe canine autrefois premier rôle,
A l'instant salua, risqua la cabriole,
Promena sur la foule un œil triomphateur,
Aboya, fit le mort, sauta pour l'empereur.
Un dogue s'écria : « Qu'importe ta souplesse !
Sur toute la maison, moi je veille sans cesse.
Maître, n'oubliez pas qu'un voleur impudent

L'an passé tomba sous ma dent. »
Un caniche disait : « Vaillamment, sans reproche,
Depuis bientôt dix ans, je tourne votre broche ;
Pour vous, depuis dix ans, muni d'un petit sac,
Au plus voisin débit j'achète le tabac. »
— « J'aime, hurla Tayaut, la fanfare sonore ;
En chasse me vit-on dans les rangs des traînards ?
Vous me devez au moins, cent lièvres, vingt renards ;
Je suis sobre, soumis, jamais je ne dévore
La perdrix trouvée au lacet. »
Enfin qui rongea l'os ? Ce fut un vieux basset !
Comme l'eut fait jadis un député du Centre,
Comme sans plus rougir on le fera demain,
Devant le marmiton se traînant à plat ventre,
Il lui lécha les pieds et... fit ouvrir sa main.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Bassets de grands seigneurs, héros de réfectoire,
Vils flatteurs, voilà votre histoire.

*N. B.* — Les deux fables ci-dessus ont été insérées dans la *Revue Spirite* de juin 1863.

# Revue de la Presse Etrangère

**Un visiteur tenace.** — La *Luz, Union y Verdad* de Barcelone, raconte une histoire bien extraordinaire qui a remué tout Bogota, capitale de la Colombie, et dont les acteurs sont trop connus pour que l'on puisse douter de leur parole.

Un M. Martinez Marin s'étant présenté chez M. Eliodoro Moreno pour demander à visiter une maison que celui-ci avait à louer, M. Moreno lui dit qu'elle était inoccupée et lui en donna la clef. M. Martinez revint le lendemain ; l'habitation lui plaisait beaucoup, mais la personne qui l'avait reçu lui avait fait remarquer que le bail qu'elle avait de la maison était loin d'être terminé.

Comme le propriétaire lui affirmait ne l'avoir louée à personne, M. Martinez lui raconta qu'au moment de mettre la clef dans la serrure, il vit que la porte était ouverte, et une voix de l'intérieur lui cria : « Entrez ». Il fut reçu par un homme de haute stature qui lui fit visiter toute la maison ; mais n'y ayant vu ni lit ni meuble d'aucune sorte, il ne comprenait pas bien comment ce Monsieur pouvait y demeurer.

Ils prirent le parti de s'y rendre ensemble. On en visita tous les recoins, il n'y avait pas trace d'habitants.

En sortant, ils aperçurent dans la boîte aux lettres une carte de visite portant les noms de Juan Maximo Grio. M. Moreno, supposant qu'elle avait été laissée par le dernier locataire, se contenta de la jeter, puis, comme M. Martinez était décidé à louer la maison, il y envoya un ouvrier pour faire quelques réparations. L'ouvrage fait, celui-ci vint voir le propriétaire et lui dit que par deux fois, il y avait aperçu un homme grand, portant un pardessus à pélerine de peluche grise, circulant d'une chambre à l'autre. Supposant que ce monsieur était le locataire futur, il avait voulu lui demander s'il était satisfait du travail mais ne le trouva nulle part.

Comme M. Moreno lui affirmait qu'il devait s'être trompé. « Je vous assure que non. reprit l'ouvrier il avait une petite moustache noire et paraissait avoir 45 ans. »

Intrigué, le propriétaire demanda à la tenancière d'un magasin qui se trouvait en face de la maison, si elle y avait jamais vu entrer quelqu'un.

— Oh ! mais oui, fit-elle, il y vient tous les jours un grand monsieur portant un pardessus à pélerine de peluche grise.

— Eh bien, dit M. Moreno, voulez-vous me faire prévenir quand vous le verrez ?

Et en effet, vers sept heures, comme il était à dîner, on vint l'avertir que le visiteur venait d'entrer. Il s'y rendit aussitôt, avec son beau-frère, tous deux bien armés, et à peine avaient-ils ouvert la porte qu'une voix leur cria : « Entrez », ce qu'ils firent.

De la lumière sortait d'une des chambres. Ils s'y dirigèrent et virent un homme assis, vêtu du pardessus gris, en train de lire un livre sans se préoccuper des visiteurs. Mais dès que ceux-ci approchèrent, la lumière disparut et ils se trouvèrent dans l'obscurité.

Ils s'empressèrent d'allumer une bougie qu'ils avaient eu la précaution d'apporter, mais ils eurent beau parcourir toute l'habitation, ils ne trouvèrent personne, et comme ils se retiraient, ils entendirent un éclat de rire et une voix qui disait : « Poltrons, avez-vous peur ? »

De nouveau ils virent dans la boîte aux lettres une carte portant les noms de Juan Maximo Grio.

Quelques jours plus tard, comme un de ses neveux allait se coucher, celui-ci aperçut quelqu'un dans son lit et une voix s'éleva, disant :

« Ne vois-tu pas mon ami que je dormais ? » et il se leva.

Aux cris du jeune homme, ses parents accoururent, mais on ne trouva personne. Néanmoins on ne se coucha pas ce soir là, et comme le lendemain matin on refaisait le lit, on y trouva une pélerine de peluche grise marquée intérieurement aux initiales J. M. G.

On l'enferma à clef dans une armoire, persuadé que son propriétaire viendrait la réclamer; mais le lendemain, lorsqu'on ouvrit l'armoire, elle avait disparu et l'on trouva, à la place, une carte de visite portant, comme auparavant, les noms de Juan Maximo Grio.

Le dimanche suivant, ayant à sortir, l'idée leur vint de laisser à l'habitation hantée une carte par laquelle on faisait savoir au visiteur mystérieux qu'on l'attendrait à minuit dans la salle à manger. On ferma toutes les portes et, bien armé, l'on attendit. Mais à minuit, apparut sur la table une autre carte disant : « Je ne peux pas, j'ai à m'absenter quinze jours, mais je reviendrai parce que je m'ennuie beaucoup. »

L'affaire en est là. Reviendra-t-il ? C'est ce que ne savait pas encore M. Moreno lorsqu'il conta son aventure au journal.

**Vision d'aveugle.** — M. Alfred Russell, âgé de 80 ans et aveugle depuis 20 ans, décrit dans le *Light* un rêve allégorique qui offre cette curieuse particularité qu'un effort de volonté consciente, comme à l'état de veille, était intervenu pour influencer le rêve.

« Je me trouvais, dit-il, dans un passage souterrain au milieu de vapeurs sulfureuses et dans une obscurité absolue. J'avais beau me tourner de tous côtés, me précipiter dans toutes les directions, cette obscurité était générale. De temps en temps je voyais une lumière dans le lointain, je courais vers elle, pendant des journées me semblait-il, sans pouvoir l'atteindre et lorsque j'en approchais, elle disparaissait et les vapeurs de soufre, ainsi que l'obscurité, devenaient toujours plus épaisses. Une autre lumière pointait au loin, dans une autre direction, je m'y précipitais, mais toujours avec le même résultat. Me trouvant ainsi seul et dans un immense espace sans fin, je fus pris de désespoir, lorsque ma pensée se reportant subitement vers Dieu, je m'écriai : « Mon Dieu, aidez-moi ! » J'avais à peine prononcé ces mots que la scène se transforma subitement en un jardin féerique, ensoleillé, plein de fleurs suaves, bercé de chants d'oiseaux et entouré d'êtres heureux se pressant autour de moi. Ils avaient l'air de créatures du ciel et respiraient la paix et le bonheur.

« Je m'éveillai, mais chaque fois qu'un cauchemar me poursuivait, je m'écriai, sous une influence que je ne peux définir : « Mon Dieu, aidez-moi ! » et chaque fois mon cauchemar se transformait en un rêve délicieux. Quelle peut bien être la cause permettant à ma mémoire, pendant le rêve, cet éclair de lucidité, cette opportune intervention ? Il y a quelque chose là qui vaudrait la peine d'être étudié. »

Félix Rémo.

# NÉCROLOGIE

M. LESSARD. — Nous apprenons avec regret la mort de M. Lessard, ancien libraire et ancien contrôleur général des Théâtres municipaux de Nantes.

Spirite convaincu et très éclairé, il avait publié, sous la direction du philosophe Charles Fauvety, qui fut son maître, une revue philosophique qui porta successivement les noms de *Religion Laïque*, *Religion Universelle*, puis les *Temps Meilleurs*, ainsi que de nombreux petits volumes de philosophie et de sociologie.

# BIBLIOGRAPHIE

**Souffrir, Revivre**, le beau livre de M. le Pasteur Benezech, vient de paraître en librairie. Nous ne saurions trop engager nos amis à se procurer ce remarquable ouvrage, dont nous avons publié un chapitre dans notre numéro de janvier dernier.

Prix : 4 fr. 50. Franco : 5 francs. Etranger : 5 fr. 30.

**Messages de la Psyché** (tome I^er^). — Entretiens initiatiques pour le règne de l'Esprit, par O. DE BÉZOBRAZOW. Un volume de 500 pages. Prix 5 fr. Franco France 5 fr. 60. Etranger 6 fr.

Ces entretiens dérivent, pour la plupart, de conférences faites dans les principaux centres psychiques régionaux et à Paris. Ils ont pour but de donner une idée synthétique des enseignements du Féminisme Initiatique fondé par l'auteur et de sa clef constructive : le Règne de l'Esprit. Dans les premières divisions l'Esprit du Féminin est établi à la lumière de sa tradition, dégageant des sciences occultes une méthode analogue à sa nature. La troisième division soulevant les voiles de l'ésotérisme chrétien dirige les yeux vers l'illumination de certaines données de la Doctrine secrète, que classe d'après leur source, la quatrième division.

Enfin la cinquième division, sous le titre « *De l'Epée* » condense la réponse de la transmission ésoterique aux questions se référant à l'Histoire (La guerre).

Donc le lecteur pourra suivre dans ce développement quaterne engendrant cinq divisions principales, le même principe d'occultation finale de l'Esprit du Féminin en l'Humanité consciente, ayant pour base ou

pour point de départ, une méthode analogue à sa nature, et qui préconise l'éducation rationnelle de la croyance, des âmes, par la Femme Initiée, faisant aimer la sagesse Eternelle dans le cœur des jeunes générations, par ce que la vraie science n'éloigne pas de Dieu, mais y ramène.

Le tome II paraîtra après la guerre.

---

PAPUS (Dr ENCAUSSE). — **Ce que deviennent nos morts,** suivi de Méditations sur le *Pater* et de quelques opuscules posthumes. Prix 3 fr. 60 Franco, France 3 fr. 95. Etranger 4 fr. 15.

---

TABLE DES MATIÈRES. — Introduction. — L'Aigle. — L'Homme. — Le Lion. — Le Taureau. — Epilogue. — Vision de lumière. — Méditations sur le *Pater*. — Saint-Yves d'Alveydre. — Comment on se défend contre l'Envoûtement. — Le jeune soldat.

Livre de consolation et de réconfort, par l'accord de la raison, de la science et de l'idéal. Livre sans charlatanisme ni impiété, où la question de la survie est examinée profondément et peut être résolue.

---

F.-Ch. BARLET. — **L'Astrologie et la Guerre.** — Prix 1 fr. 50. Franco, France 1 fr. 75. Etranger 1 fr. 85.

M. F.-Ch. Barlet, bien connu par ses précédents travaux sur la science des astres, passe en revue dans cet ouvrage les prédictions astrologiques qui ont précédé la guerre. Il prouve par des citations nombreuses que les astrologues avaient prédit les événements actuels et démontre toute l'aide qu'on pourrait attendre de la plus antique des sciences.

---

## AVIS A NOS ABONNÉS

L'administration de la *Revue Spirite* serait reconnaissante à ceux de ses abonnés qui n'ont pas encore envoyé leur renouvellement pour l'année 1918, de vouloir bien en faire parvenir le montant à l'éditeur P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, afin d'éviter les frais et la perte de temps qu'occasionne le recouvrement par la Poste.

---

L'Editeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.

61e ANNÉE

MAI 1918

# LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 À 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ – POINT DE SALUT

## L'Avenir du Spiritisme

### I

Au milieu des événements tragiques qui se déroulent, la pensée anxieuse cherche à percer les brumes et les ombres de l'avenir, à soulever le voile qui le dérobe à nos yeux. Elle se demande ce que sera demain. Alors que tout semble s'écrouler autour de nous, elle rêve d'une reconstitution de l'ordre social et planétaire.

Depuis cinquante ans, nous travaillons à préparer un monde où les hommes apprennent à s'aimer, à vivre dans la sainte communion de l'intelligence et du cœur. Et nous assistons à une suite ininterrompue de luttes sauvages, aux efforts gigantesques de l'esprit de domination

cherchant à asservir les peuples, à les courber sous son joug ! Qui donc apprendra aux hommes les véritables lois, à évoluer librement dans la paix et l'harmonie ? A ce moment, la doctrine des Esprits nous apparaît comme un rayon consolateur, comme un astre nouveau, se levant sur un monde de décombres et de ruines.

Les sceptiques nous répondront par un sourire railleur. Ils nous demanderont si vraiment le spiritisme est susceptible de jouer un rôle régénérateur. Comme argument, il nous suffira de mesurer le chemin qu'il a parcouru et les progrès réalisés depuis la mort d'Allan Kardec. Nous pourrons dire que nos efforts communs n'ont pas été vains, et que la vérité et la grandeur des Idées que nous défendons commencent à se répandre et à pénétrer partout.

Au cours de mes nombreux voyages dans toutes les directions, et des séjours que j'ai faits en des milieux très différents, j'ai pu suivre les progrès sensibles et croissants de l'Idée spirite dans l'opinion générale. Depuis trois années, sous le coup des événements qui s'accomplissent, au milieu du grand drame qui secoue le monde, bien des âmes s'attristent et les pensées se tournent vers l'Au-delà, avides de consolations et d'espérances.

Partout on sent le vide, le néant des théories matérialistes, leurs conséquences funestes dans l'ordre social.

Partout on sent, à un degré égal, l'insuffisance, l'indigence des enseignements dogmatiques, leur impuissance à panser les plaies, à consoler la douleur et à expliquer la destinée humaine.

Partout il y a des foules qui demandent à venir à nous et vers qui nous devons aller.

Quel doit être l'objectif essentiel du spiritisme ? D'abord, provoquer, rechercher, coordonner les preuves expérimentales de la survivance. Cette recherche de la vérité doit être poursuivie à l'aide d'un contrôle rigoureux et méthodique. Les justes exigences de l'esprit moderne nous imposent de passer tous les faits au crible d'un impartial examen et nous devons nous prémunir contre les dangers de la crédulité et des affirmations prématurées.

Ch. Richet et d'autres nous ont souvent accusés de manquer de rigueur dans nos recherches et nos expériences.

En s'appuyant sur des preuves bien établies, sur des bases solides, le Spiritisme doit préparer, rénover l'éducation scientifique, rationnelle et morale de l'homme dans tous les milieux.

L'action du Spiritisme doit donc s'exercer dans tous les domaines : expérimental, doctrinal, moral et social. Il y a en lui un élément régénérateur dont nous pouvons tout attendre, tout espérer. On peut dire

qu'il est appelé à devenir le grand libérateur de la pensée asservie depuis tant de siècles. C'est lui qui jettera de plus en plus dans le monde des germes de bonté, de fraternité humaine et ces germes fructifieront tôt ou tard.

Nous sommes impatients, parce que notre vie est courte, et nous trouvons que les progrès sont lents. Mais déjà nous pouvons dire que le Spiritisme a plus fait, en cinquante ans, que n'importe quel autre mouvement de la pensée dans le même laps de temps, à n'importe quel âge de l'Histoire.

Nous sommes impatients, et notre pitié s'émeut à la vue des ignorances des routines, des préjugés, des souffrances et des misères de l'Humanité, surtout à l'heure présente, et nous voudrions obtenir des résultats immédiats. Mais déjà nous pouvons voir que peu à peu tout change, tout évolue autour de nous, sous la pression des événements et le souffle des idées nouvelles. Bien des obscurités se dissipent, bien des résistances s'évanouissent. Les haines que nos croyances soulevaient autour d'elles se changent souvent en sympathies, quelquefois en amitiés, tant il est vrai que les hommes ne se combattent, ne se méprisent que parce qu'ils s'ignorent. L'œuvre magnifique du Spiritisme sera de rapprocher les hommes, les nations, les races, de former les cœurs, de développer les consciences ; mais, pour cela, il faut le travail, la persévérance, l'esprit de dévouement et de sacrifice.

***

La guerre ne nous a pas seulement révélé un danger extérieur avec lequel nous aurons longtemps à compter ; elle nous a montré aussi les plaies vives, les maux intérieurs dont souffre notre malheureuse patrie. Contrastant avec les vertus héroïques de nos soldats, avec l'attente stoïque et laborieuse des gens de l'arrière, des scandales politiques ont éclaté, laissant voir à nu la déchéance de certaines consciences, l'oubli complet de la loi du devoir et de celle des responsabilités.

Nous n'hésitons pas à rechercher la cause de ces maux dans l'enseignement confus que l'Etat dispense aux générations, enseignement dépourvu d'idéal, de grandeur, de beauté morale, impuissant à tremper les caractères, à les préparer aux dures nécessités de l'existence. Il en résulte que, dans notre monde voilé de tristesse, noyé de sang et de larmes, beaucoup d'âmes sont livrées aux oscillations de l'incertitude, de la passion, et, trop souvent même, au doute et au désespoir.

Il est vrai que sous le coup des épreuves, on sent naître partout un vague désir de croire ; mais on ne sait à quelle foi se rattacher. Les affirmations dogmatiques, appuyées sur des textes dont l'authenticité

est contestable, ont fait leur temps. Le Spiritisme, seul, par les preuves qu'il fournit de la survivance, par la démonstration expérimentale que la vie est un devoir toujours renaissant et que tous nos actes retombent sur nous, peut introduire dans l'enseignement national des éléments suffisants de rénovation.

Il est devenu évident, pour tout penseur, que les sociétés humaines ne parviendront jamais à l'état de paix et d'harmonie par des moyens politiques, mais plutôt par la réforme intérieure et individuelle, c'est-à-dire par une éducation, un entraînement moral qui améliorent la collectivité, en perfectionnant chaque individu. Les lois, les décrets, les conventions ne suffisent pas ; il faut un enseignement qui fixe le rôle et la place de l'être dans l'univers, qui assure la discipline morale et sociale, sans laquelle il n'est ni force, ni stabilité pour un pays. Il en est de même pour la liberté, dont la réalisation n'est possible que si elle s'allie à la sagesse et à la raison.

Dans ses éléments essentiels, la doctrine des Esprits nous procure les ressources nécessaires pour fonder cet enseignement. Elle démontre que la liberté a son principe dans le libre arbitre de l'homme, mais que ce libre arbitre est toujours proportionné à nos mérites et à notre degré d'évolution. Par là, cette doctrine lui donne une sorte de consécration. Lorsqu'elle rayonnera sur le monde, alors seulement on verra cesser les luttes barbares qui ensanglantent périodiquement notre planète arriérée.

On pourrait donc dire que les vulgarisateurs du Spiritisme sont les meilleurs artisans de la paix universelle, dans la tâche qu'ils poursuivent, tâche dont ils ne connaissent que les duretés, sans en recueillir encore ni les joies, ni les fruits. Mais, quand la haine aura fini de régner en souveraine sur la terre, l'Histoire saluera ces bons ouvriers de la pensée ; la liberté gardera la mémoire de ceux qui ont fixé ses bases, tracé sa voie, facilité son essor.

(*A Suivre*) Léon Denis.

# Création d'un Comité Central du Spiritisme

En deux articles : *Les Temps sont venus*, et *Signes Précurseurs*, publiés ici en janvier et février derniers, nous avons montré que le devoir qui s'impose à l'heure présente à tous les spirites est, non seulement de répandre les vérités qu'ils possèdent, mais encore de mettre de côté

toute rivalité d'amour-propre, d'abandonner toute entreprise qui, n'ayant, au fond, qu'un but d'intérêt personnel, serait vouée à un échec qui ne pourrait qu'être nuisible à la cause que nous servons, et enfin, et surtout, de se mettre résolument à l'œuvre pour réaliser *l'union* qui doit assurer le triomphe final.

Nous avons dit que la plus grande cause de faiblesse, pour le spiritisme, réside dans la dispersion de ses forces. Allan Kardec y voyait un des plus grands obstacles qui pouvaient entraver la propagande, et la pensée dominante des dernières années du Maître, fut l'organisation d'une *direction unique*, dont ses *Œuvres Posthumes* nous ont laissé le plan.

Nous avons annoncé que, groupés par l'initiative d'un propagateur dévoué, des hommes de bonne volonté s'occupaient de la réalisation des projets d'Allan Kardec. Nous pouvons ajouter, aujourd'hui, qu'un *Comité Central* est complètement constitué : Composé des hommes les plus en vue, les plus autorisés par leurs lumières, leur science ou leur sagesse, il est prêt à entrer en fonctions dès que les événements que nous traversons auront pris fin.

On ne peut s'occuper, en ce moment, que du salut de la Patrie ; mais la France délivrée, le *Comité Central* pourra se réunir, et l'*Union Fraternelle* projetée par Allan Kardec sera réalisée enfin.

Courage donc, et confiance! Que les rangs se resserrent dans nos groupes spirites, autant que le permettent les vides laissés par ceux qui nous ont précédé dans l'Au-delà, ou qui luttent encore sur le front. Tout est prêt, c'est la victoire de nos armées qui doit donner le signal de la réunion du *Comité Central*. Ce sera un beau jour pour notre chère Patrie, et le commencement d'une ère nouvelle qui verra resplendir notre doctrine sur le Monde entier.

KERMARIO.

# La Preuve par les Faits et par la Science

*(Suite)*

Il ne suffirait cependant que d'un peu de bonne volonté pour se rendre compte de ce qui existe, proclamer la vérité avec nous si nous avons raison, ou nous confondre si nous sommes des imposteurs; car les manifestations psychiques sont nombreuses, et les preuves arrivent de tous côtés. Mais nous savons assez, par de retentissants précédents, ce qui

arriverait, et c'est pourquoi nous ne cessons de demander aux incrédules systématiques, de consentir à un examen sérieux. Lorsqu'ils auront *vu* que des forces invisibles existent, qu'elles se manifestent dans des conditions où aucune supercherie n'est possible, que ces forces sont mises en mouvement par une volonté indépendante, et intelligente incontestablement, ils seront bien obligés d'en convenir ! Et alors, ils prendront rang dans la grande phalange spirite, car nous ne les croyons pas capables de mettre tout sur le compte d'un démon auquel ils ne croient pas.

D'ailleurs, même en dehors des preuves matérielles que nous nous offrons à leur donner, comment peuvent-ils admettre que, alors, ils le savent bien, que rien ne se perd dans la nature, que la matière elle-même ne fait que se transformer, comment peuvent-ils admettre que ce qu'il y a de plus beau, de plus grand, de plus élevé dans l'être humain, raison, volonté, intelligence ; tout ce qui le met au-dessus de la matière à laquelle il commande et qui lui obéit, tout ce qui constitue enfin sa véritable individualité, disparaisse à jamais, en un instant, au moment où il achevait de s'assurer les connaissances que sa seule raison d'être, sur la terre, avait été précisément d'acquérir !

Non, cela n'est pas possible; la RAISON, à laquelle seule les matérialistes veulent croire, la RAISON nous dit à tous qu'alors que tout renaît dans la nature, la conscience, la RAISON même, ne peut pas finir dans le néant. Le néant n'existe nulle part : cela est bien établi par la science.

* * *

Camille Flammarion, dans une conférence faite au mois de décembre dernier, disait : « ...Notre but à tous, est d'étudier l'âme humaine... C'est par l'analyse de facultés inconnues jusqu'ici de la psychologie classique des écoles, que nous devons désormais faire cette étude. La vue sans les yeux représente une de ses facultés inconnues... S'il y a un assemblage de mots capable de faire hurler d'indignation l'esprit d'un homme de science, c'est assurément celui-ci : La vue sans les yeux...

« Pour ma part, j'ai été des années et des années sans vouloir entreprendre aucun examen sur cette question, malgré toutes les affirmations que j'avais rencontrées dans les ouvrages des magnétiseurs.

« Un astronome est le dernier des humains qui puisse être disposé à accueillir l'étude d'un pareil problème, et je ne pouvais m'empêcher de songer aux somnambules des foires ainsi qu'à tous les trucs de prétendus, liseurs de pensées dont les exercices de salons nous amusent. »

Cependant, le savant conférencier, à la suite d'une longue et minutieuse enquête sur les phénomènes psychiques, ayant été amené à contrôler de nombreuses observations dignes de foi sur la vue à distance en rêve, et ayant étudié sans parti-pris ce sujet, il a cru pouvoir affirmer dans son livre *L'Inconnu* (1), la déclaration suivante : « On peut voir sans les yeux, entendre sans les oreilles, non point par une hypéresthésie du sens de la vue ou de l'ouie, car ces observations prouvent le contraire, mais par un sens intérieur, psychique, mental. »

Et il cite des faits prouvant que plusieurs cas de vue à distance, ou de choses cachées, ne sont pas de simples lectures de la pensée dans le cerveau d'autrui. Par exemple, ce cas d'un somnambule qui, dès qu'il était endormi, se levait, prenait du papier et se mettait à écrire des pages de sa composition. Lorsqu'une page était pleine, il la relisait tout haut d'un bout à l'autre sans le secours de ses yeux puisqu'il était endormi. Si quelque chose alors lui déplaisait, il le retranchait, et écrivait par dessus, les corrections qui étaient d'une justesse surprenante.

Le témoin du fait, pour s'assurer si le somnambule ne faisait alors aucun usage de ses yeux, mettait un carton sous son menton, de façon à lui dérober la vue du papier qui était sur la table, mais il continuait à écrire sans s'en apercevoir.

Cette démonstration de la réalité de la vue par une faculté psychique intérieure, apporterait donc une preuve de plus de l'existence de l'âme.

« Mes auditeurs savent, dit à ce sujet Camille Flammarion, qu'un grand nombre de faits constatés aujourd'hui par les méthodes scientifiques modernes les plus sévères, ont à peu près renversé tout l'édifice classique du XIX$^{e}$ siècle sur la prétendue prédominance de la matière, et démontre que l'esprit règne partout, dans l'espace et dans les êtres. *Le matérialisme est une immense erreur.* »

De son côté, sir Oliver Lodge, membre de la Société Royale de Londres, et recteur de la faculté des sciences de Birmingham, après avoir aussi regardé pendant longtemps avec le plus profond dédain les phénomènes du spiritisme, dut, après s'être enfin décidé à les étudier, se déclarer comme William Crookes et tous les autres, entièrement convaincu.

« Les raisons qui m'ont amené à cette conclusion — écrit-il — ne reposent ni sur une théorie, ni sur un argument philosophique, mais sur ceci : Après avoir essayé bien des hypothèses, je me suis trouvé contraint, par évidence probante, à reconnaître le fait tout simple de la possibilité de converser, sous de certaines conditions, avec des per-

(1) *L'Inconnu*, nouvelle édition revue et complétée en deux volumes.

sonnes ayant récemment vécu sur la Terre, et de recevoir d'elles des communications ou des messages, bien que ces personnes eussent perdu, par la mort, leurs moyens habituels de manifestation... Je reconnais toute l'importance, toute la gravité de cette conclusion, qui devra avoir des conséquences incommensurables le jour où elle sera acceptée par la race humaine... si ce jour arrive jamais. »

Pourquoi donc tous les sceptiques, tous les matérialistes ne suivraient-ils pas de si hauts exemples, et, comme William Crookes, Camille Flammarion, Oliver Lodge et tant d'autres, ne consentiraient-ils pas à examiner *les faits* ?

Nous n'aurions nul besoin d'insister pour ceux qui se sont tant soit peu occupés des manifestations d'ordre psychique, et de nos relations avec l'Au-delà. Mais nous ne devons pas craindre de multiplier les exemples, même les plus ordinaires, surtout lorsqu'ils sont appuyés par le témoignage d'hommes qui sont connus tout autrement que comme de simples rêveurs, ou les agents d'une superstition quelconque.

Voici un fait qui remonte à 1871. Il est raconté par Clovis Hugues (1), depuis député, et alors détenu à Marseille, pour avoir écrit dans un journal, un article qui lui avait valu quelques années de prison. Il pouvait voir là Gaston Crémieux, condamné à mort, lui, parce qu'il avait accepté de la Commune, le poste de Préfet des Bouches-du-Rhône.

Un jour, dans la prison, à l'heure de la promenade, comme on traitait, au hasard de la causerie, la question de Dieu et de l'âme immortelle, quelques camarades, dit Clovis Hugues, s'étant proclamés athées et matérialistes avec une véhémence peu ordinaire, je leur fis remarquer, sur un signe de Crémieux, qu'il était peu convenable, de notre part, de proclamer ces négations devant un condamné à mort qui croyait en Dieu et à l'immortalité de l'âme. Le condamné me répondit en souriant :

— Merci, mon ami. Quand on me fusillera, j'irai vous faire la preuve en manifestant dans votre cellule.

Le matin du 30 novembre — continue le narrateur matérialiste — à la pointe du jour, je fus subitement réveillé par *un bruit de petits coups secs* donnés dans ma table. Je me retournai, le bruit cessa, et je me rendormis. Quelques instants après, le même bruit recommença. Je sautai alors de mon lit, je me plantai bien éveillé devant la table : *le bruit continua.* Cela se reproduisit encore une ou deux fois, toujours dans les mêmes conditions.

Au saut du lit, tous les matins, j'avais l'habitude de me rendre, avec la complicité d'un bon gardien, dans la cellule de Gaston Crémieux...

(1) L'*Inconnu*, E. Flammarion, Editeur.

Hélas ! il y avait, cette fois, les scellés sur la porte, et je constatai, l'œil braqué sur le judas, que le prisonnier n'était plus là. J'avais à peine fait cette terrible constatation que le bon gardien se jetait dans mes bras tout en larmes : ils nous l'ont fusillé ce matin, à la pointe du jour ; mais il est mort bien courageusement.

...Tel est mon récit. Je vous l'ai écrit tel qu'il m'est revenu sous la plume... J'étais dans mon état normal, je ne me doutais pas de l'exécution et j'ai parfaitement entendu cette série d'avertissements. Voilà la vérité nue. »

Clovis Hugues, absolument dégagé de toute influence religieuse, matérialiste convaincu, ne peut être raisonnablement accusé d'avoir raconté une histoire qui n'aurait existé que dans son imagination. Bien que le cas qu'il rapporte n'ait rien d'extraordinaire et qu'il soit des plus fréquents, les sceptiques pourraient donc s'y arrêter un moment, et se demander s'il n'y a pas là autre chose qu'un simple fait qu'on doit attribuer au hasard ! Ce pourrait être le point de départ d'autres constatations qui les conduiraient rapidement sur le chemin de la Vérité.

Eugène Pelletan, qui fut l'un des adversaires les plus résolus du troisième Empire, et qui, avec Jules Favre, Gambetta, Rochefort et quelques autres fit parti du gouvernement de la Défense Nationale au 4 septembre 1870, déclare que par l'irrésistible logique de l'idée, il croit que la vie aura l'espace infini pour lieu de pélérinage ; que l'homme ira donc, de soleil en soleil, montant toujours la hiérarchie de l'existence, selon son mérite et son progrès.

Encore donc un des esprits les plus affranchis de tout préjugé religieux, qui admet l'évolution de l'être humain à travers les vies successives.

Et combien d'autres ne pourrions-nous pas citer ?

Que les matérialistes donc ne s'obstinent pas à nier l'évidence, et à repousser comme impossibles, des faits dont l'authenticité est certifiée par des hommes éminents dans la science, dans les lettres ou dans les arts. Et qu'en aussi bonne compagnie ils se décident enfin à examiner les preuves qui leur sont offertes de la lumineuse destinée que nous devons réaliser dans l'Eternité. Personne ne croit plus à la menace de l'Enfer, et le temps est passé où les esprits timorés pouvaient reculer devant les railleries de l'ignorance. Il n'y a de ridicules aujourd'hui que ceux qui ferment les yeux pour ne pas voir, car cela ne peut absolument rien changer à ce qui est.

(*A Suivre.*) KERMARIO.

# L'Avènement du Spiritisme

L'homme le plus sensé a ses travers : nous avons presque tous celui de prophétiser, sans cesse poussés par le désir de faire des incursions dans l'avenir, à moins que, momentanément très satisfaits du présent, nous n'éprouvions pas le moindre besoin d'en sortir. Il y a même des gens chez qui cette manie, innocente d'ailleurs, un peu ridicule néanmoins, va jusqu'à se persuader naïvement qu'ils ne se trompent guère ; ils prennent des airs d'oracle, et, comme dans la multitude de leurs erreurs se glissent par hasard quelques verités, ils retiennent uniquement celles-ci avec une excellente opinion de leur flair. Si cette assurance prête à rire, elle en impose à certaines personnes de leur entourage. Que de fois ne vous est-il pas arrivé, au sujet de graves évènements et de leurs conséquences futures, de reproduire l'opinion écrite ou parlée d'individus dont le jugement n'avait pas plus de portée que le vôtre, malgré le ton péremptoire qu'il affectait ; ! Vous ne répétiez pas : « Un tel a dit », ce qui eût singulièrement diminué l'autorité du propos ; vous employiez la formule : « On dit » et cette expression vague conférait à une opinion hasardée une importance qu'elle n'avait pas du tout. C'est ainsi que, par une sorte de piperie inconsciente, il nous plaît, quand nous y trouvons un intérêt, de donner à un sentiment individuel un caractère général. Il est certes légitime de bâtir des inductions sur des faits ; mais les esprits les plus judicieux commettent souvent de grosses erreurs, parce qu'ils ne sont pas exempts de préjugés et que la réalité ne se façonne pas d'après nos préférences. Il est donc sage, si on cède à la tentation de prophétiser, de ne pas trop abonder dans sa propre opinion et de faire prudemment sa part au doute, ne serait-ce que pour se ménager, au cas où on s'illusionnerait, l'avantage de ne pas paraître avoir été absolument dans le faux.

Je pense en ce moment à cette foule d'incrédules, les uns ignorants, d'autres instruits, certains remarquables par le caractère autant que par le talent, qui s'en vont partout avec ces mots fatidiques : La religion se meurt ! La religion est morte ! Que la religion ait disparue en apparence du moins, d'un grand nombre d'âmes, il y aurait de l'aveuglement à le contester. N'imitons pas les dogmatiseurs de droite ou de gauche qui, férus d'une idée, se figurent qu'il est impossible, à moins qu'on ne soit de mauvaise foi, d'en professer une contraire. Ces passionnés, qui ne sont pas toujours des convaincus, ont le tort de couler tous les esprits

dans un même moule. Ils seraient enclins, par excès de zèle, s'il n'y avait par bonheur des empêchements, à pousser de force les contradicteurs dans leur parti, oubliant que le plus sûr moyen de rendre antipathique la vérité, c'est de l'imposer.

Pendant qu'ils prophétisent la fin de la religion, on voit poindre un germe qui semble les braver avec une espèce d'ironie. L'arbre mutilé par la tempête a perdu beaucoup de branches; au printemps, des pousses vigoureuses surgissent du tronc, en promettant une frondaison abondante. Quelque chose de nouveau se fait pressentir dans le monde spirituel. Vous venez de parler contre les prédiseurs observerez-vous ; ne voilà-t-il pas que vous les imitez ? Toujours le cas du médisant qui, très informé des misères d'autrui, n'aperçoit pas les siennes ! Cette remarque, il faut en convenir, est si juste qu'elle vous ferme la bouche. Cependant la raison ne vous interdit pas, lorsque nous constatons des symptômes, d'incliner vers des vraisemblances qui, poussées à un degré éminent, deviennent des certitudes dont on a un sentiment irrésistible, quoique la preuve ne soit pas irréfragable.

Nous assistons, depuis un demi-siècle, au développement d'une idée qui, admise par une faible minorité, commence à se propager sérieusement. Elle n'est pas confinée dans une secte limitée à une région ; elle est répandue dans toutes les parties du globe et exposée dans des ouvrages écrits en diverses langues dont quelques-uns sont signés des plus grands noms. Ses adhérents ne se recrutent donc pas exclusivement dans la foule des naïfs prompts à s'abuser ; on cite des physiciens, des chimistes, de mathématiciens, des physiologistes, des psychologues de haute renommée qui y sont venus peu à peu avec mille précautions, d'autant plus fermes dans leur conviction qu'ils ont mis plus de temps à se décider. Il y aurait de la témérité à indiquer, même approximativement, le nombre de ses adeptes, car, pour en faire le recensement, il faudrait étendre ses investigations au monde entier, et d'ailleurs, en eût-on les moyens, on n'aboutirait à rien de précis, parce que beaucoup, par crainte de l'opinion, refuseraient de s'inscrire. On a cependant le droit de supposer, sans manquer de bon sens, que tant de livres et de périodiques ne paraîtraient pas, s'il n'y avait, pour les lire, un public considérable où figurent, aux côtés des fervents, les partisans trop timides et les curieux bien disposés qui constituent les réserves de l'avenir.

Un trait caractéristique des partisans de cette idée, du moins de ceux qui ont quelque valeur intellectuelle, c'est d'être des esprits positifs et non des illuminés, ainsi que le supposent des juges superficiels. Le jour où, pour la première fois, ils eurent la révélation de cette vérité, ils purent dans la commotion provoquée par l'étonnement, ne pas être complète-

ment en possession d'eux-mêmes ; grâce à l'accoutumance, ils se sont ressaisis, et, sous la diversité des tempéraments, les uns ardents, les autres froids, vous distinguez une croyance fondée sur des faits sans aucune exaltation. Si, des savants à l'esprit fortement discipliné, nous passons aux gens simples qui s'en vont à l'aventure, nous voyons pousser, comme des plantes parasites, sur ces faits mal interprétés des imaginations puériles. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, car l'homme, dans tous les temps, même dans des milieux de forte culture, est ainsi constitué qu'il ne peut adopter une vérité sans la pervertir, ce qui ne l'empêche pas, quoique dénaturée, de rendre des services. Quoi qu'il en soit, nous sommes sur le terrain de l'expérience et non dans les nuages.

Ce mouvement spirituel qui s'étend à toutes les couches de la société prend une allure religieuse. Ces phénomènes, sinon tous, du moins certains, semblent à première vue nous apporter une révélation de l'au-delà. Or, comme la doctrine de la vie future occupe une place centrale en religion, on comprend pourquoi tant d'âmes meurtries se livrent à ce nouveau courant. Beaucoup de malheureux que l'excès de la souffrance avait, non seulement dégoûtés de la vie, mais détournés de Dieu, se réconcilient avec la destinée par la perspective d'un monde meilleur. Il n'y a donc pas d'éxagération à soutenir que cette science est, de toutes celles qui ont contribué à améliorer la condition de notre pauvre espèce, la plus incontestablement bienfaisante. Prenez l'homme en apparence le plus heureux : il a amassé une grosse fortune, il a bien établi sa famille, il jouit d'une bonne santé, il est au faîte des grandeurs ; le croyez-vous pleinement satisfait ? Ce privilégié du sort qu'on envie généralement est peut-être dévoré par l'ambition d'avoir davantage. Quoi qu'il en soit, l'argent ne le préserve pas des épreuves communes à tous les hommes ; il n'atteindra pas la vieillesse sans avoir vu mourir quelqu'un des siens ou sans assister à son propre dépérissement, et qui sait même si ses nombreux succès n'ont pas engendré chez lui la maladie de la satiété ? Autant peut-être que le plus misérable de ses serviteurs il a besoin, pour se garantir contre le désespoir, de recourir aux consolations de la foi. Si vous lui démontriez par des faits bien probants la réalité de l'Au-delà, vous l'enrichiriez d'une certitude auprès de laquelle son luxe lui paraîtrait singulièrement terne.

Il est inutile, je pense, d'insister sur l'importance de ce spiritualisme scientifique, positif, rajeuni, plein de promesses, auquel on peut prédire un magnifique avenir.

A quels signes reconnaît-on une institution engagée sur la pente du déclin ? Il fut une époque où l'Eglise, s'arrogeant le privilège de l'infaillibilité que personne n'osait lui contester, sauf un très petit nombre

d'esprits réputés malfaisants, jouissait d'une autorité presque illimitée. Elle disposait, pour réduire à l'impuissance les rebelles, de moyens de répression que l'Etat, sous son inspiration, employait avec une rigueur implacable, puisqu'il s'agissait de venger la Divinité sacrilègement outragée. Le régime de l'Inquisition a répandu la terreur jusque sur le seuil des temps modernes. Peu à peu la raison, représentée par des hommes de génie, a fait son chemin, à la lueur des bûchers, d'abord forcément prudente, puis de plus en plus audacieuse, jusqu'à la conquête définitive de la liberté. L'Eglise, qui imposait jadis sa domination, se voit maintenant dans la nécessité de recourir à la force du raisonnement, ne pouvant plus employer celle de l'Etat, d'où il résulte pour elle une situation difficile. En effet cette raison, son ennemie victorieuse, elle la juge incapable d'aller elle-même à la vérité, et pourtant il lui faut essayer de la convaincre par des arguments, comme si elle avait, malgré son incompétence, la faculté d'en discerner la parfaite justesse. Dans le cas où cette raison imbécile l'approuve, l'Eglise proclame l'efficacité de son argumentation basée sur l'évidence de la vérité qu'il suffit d'exprimer clairement pour la faire admettre ; dans le cas contraire, elle attribue le doute à une dépravation de la conscience. Vous ne croyez pas, donc vous êtes un coupable qu'elle punit de l'excommunication, au défaut de châtiments plus redoutés dont l'immoralité de notre Code lui interdit l'usage. Cependant, pour ne pas s'exposer à trop compromettre son prestige, tout en maintenant la rigueur de ses principes, elle se résigne à des accomodements, mais sans renoncer à l'espoir de reprendre l'influence que la méchanceté des hommes lui a injustement ravie. La réduire simplement au droit commun, c'est commettre une impiété qui entraîne à son avis, des conséquences désastreuses. On pourrait lui objecter qu'à l'époque de sa plus grande prospérité, le mal sévissait autant qu'aujourd'hui, si ce n'est davantage ; elle n'en conviendrait pas, parce qu'on s'aveugle aisément sur ses défauts, pour ne voir que ses vertus, surtout en présence d'un adversaire intéressé à vous critiquer. Ayant le cœur aigri par l'opposition, elle devient de plus en plus hostile à la Société moderne qu'elle estime infectée de rationalisme, de laïcité, de démocratie, de fausse indépendance, par conséquent profondément perverse. La rupture est irrémédiable ; on ne se rencontre guère que pour échanger des propos déplaisants, à moins qu'on ne mette une sourdine à ses prétentions afin de rendre la vie tolérable. Il faut en prendre son parti, l'hérésie coule à pleins bords. Le nombre des libres penseurs augmente continuellement, et, parmi ceux qui restent dans les cadres de l'Eglise, faisant baptiser leurs enfants, bénir leur mariage et enterrer leurs morts par le prêtre, la plupart, retenus par des habitudes, des relations ou

des intérêts, continuent d'aller avec plus ou moins d'assiduité aux offices sans être des croyants soumis. Interrogez-les sur le dogme : vous vous apercevrez qu'ils l'acceptent en bloc et le rejettent en détail. Au Moyen-âge, on les eût brûlés ; de nos jours, le prêtre se montre accomodant, de même que dans un incendie on fait la part du feu pour sauver une portion de l'édifice. Ce ministre de la religion conserve, malgré l'usure de son autorité, une réelle importance, par la faute de ses adversaires qui ne remplacent pas encore les idées qu'ils ont réussi à discréditer. Il est semblable à un grand seigneur fier de ses ancêtres, habitant un imposant manoir un peu délabré où l'on menait jadis une existence fastueuse, obligé de réduire ses dépenses pour ne pas aller promptement à la ruine, laissé dans une sorte d'abandon par le suffrage universel, irrité contre le temps présent et néanmoins destiné à subsister assez longtemps avec un air de distinction, comme témoin d'un passé dont il serait injuste de méconnaître la noblesse. L'histoire ne parle-t-elle pas d'institutions mortes qui furent si puissantes qu'on les croyait éternelles ?

Quelle figure fait le Spiritisme aux côtés de ce vieillard de haute mine ? Qu'il est humble, n'ayant pas une maison à soi, en souci du pain quotidien, à la recherche d'une position sociale, exclu du monde officiel où l'on récolte de l'argent et des honneurs ! Ne vous hâtez pas cependant de porter sur lui un jugement définitif d'après ses apparences de pauvre hère. C'est un jeune homme plein d'originalité, d'ardeur et de confiance, Son nom a percé ; il a produit des œuvres estimées des connaisseurs ; bientôt on ne le raillera pas sans se faire accuser de légèreté en parlant avec décision d'un sujet qu'on n'a pas étudié, et l'une des preuves de sa valeur, c'est que le grand seigneur à son déclin le combat, dédaigneusement mais avec une pointe de mauvaise humeur. Le nouveau venu n'a certes pas lieu de s'en plaindre, puisque ces attaques le désignent à l'attention d'une multitude de gens qui ignoraient son existence. S'il n'avait construit qu'un système de théologie, sa vogue, quel que fût son génie, serait passagère ; il figurerait dans la liste des penseurs dont les idées ne produisent pas un courant intense où sont entraînés toutes sortes d'esprits, ignorants et cultivés ; il ne s'adresserait qu'à une aristocratie intellectuelle. Sa doctrine repose sur des faits susceptibles d'impressionner la foule, et ces faits, naturels quoique supranormaux, découlent de lois qu'il n'appartient à personne, pas même aux savants les plus vigoureux, de supprimer. Ces lois, on a beau les nier, elles sont là, irrésistiblement actives, multipliant leurs effets, provoquant la curiosité, gagnant des adhésions. Le spiritisme prend désormais l'allure d'un assaillant muni d'armes perfectionnées qui lui permettront de suppléer le

nombre des combattants par la qualité des moyens d'attaque et de défense. L'idée au succès de laquelle il travaille avec obstination est si précieuse que même ses adversaires devraient en souhaiter le succès, surtout en cette époque de désolation immense. Est-il une question plus palpitante d'intérêt que celle de l'Au-delà ? Elle a en religion une importance suprême, puisqu'il serait impossible de croire à l'existence de Dieu, s'il n'y avait pas une autre vie où sont réparées les injustices de celle-ci. Les matérialistes les plus attachés aux biens de ce monde ont des accès de dégoût pendant lesquels leur âme, ordinairement fermée à la foi, est traversée par de subites et fugitives lueurs d'espérance. Hélas! cette croyance, malgré son caractère bienfaisant, a subi le discrédit qui pèse sur le dogme et dont les signes se manifestent dans les propos du vulgaire. « Quand nous sommes morts, c'est pour longtemps ! » disent les négateurs résolus ; « Qu'ils sont heureux ceux qui peuvent croire ! » disent les indécis ; « il faut bien croire, puisqu'on nous l'a enseigné ! » disent des pratiquants superficiels, ceux-ci non moins incrédules au fond que ceux-là, car une croyance qui n'a pas de profondes racines dans l'âme se flétrit au moindre souffle de l'adversité. La tâche du Spiritisme est de rajeunir la foi par l'emploi de preuves nouvelles qui, venant s'ajouter à quelques-unes des anciennes, leur donnent un regain de vitalité. Aussi ses adeptes se distinguent-ils souvent par une grande quiétude, parce que leur opinion repose, non sur un sable mouvant, mais sur le roc. Il répond à un besoin de notre génération plus impressionnée par des phénomènes scientifiquement constatés que sensible aux affirmations du prêtre. Qu'on le veuille ou non, nous sommes des rationalistes invétérés ; la pratique du suffrage universel nous a inculqué des habitudes d'indépendance incompatibles avec l'autocratie de l'Eglise. Des raisonnements qui entraient sans difficulté dans l'esprit de nos ancêtres trouvent maintenant la porte fermée, parce que nous avons une autre conception de la logique. Ces dispositions, loin d'être défavorables au Spiritisme, lui seront au contraire un moyen de pénétration, lorsque certains préjugés encore vivaces auront disparu. Toutes les grandes choses, a dit Voltaire, ont eu de petits commencements. Nous ne sommes guère qu'à la première phase d'un mouvement spirituel dont nos arrière-neveux verront la belle extension, étonnés qu'il ait rencontré tant d'obstacles. Assurément il ne faut pas rêver l'unanimité, car, dans l'avenir comme dans le présent, l'éclat de la vérité ne frappera pas les yeux d'hommes enfoncés dans la matière ; elle resplendira cependant assez pour rasséréner une multitude innombrable d'âmes qui, fussent-elles la dupe de quelques superstitions, apporteront dans la Société le levain d'un noble enthousiasme.

Enquérons-nous maintenant des phénomènes d'où est sorti le spiritisme et qui contribuent à une recrudescence de la religion.

(*A Suivre.*) Alfred BENEZECH.

# Vers la Victoire

Comme autrefois les barbares sortant des sombres forêts de la Germanie qui leur servaient de repaires se ruaient sur notre vieille Gaule, attirés par sa fertilité et ses richesses, par son gai soleil et son beau ciel bleu, leurs dignes fils, les Germains de 1870 et de 1914 ont renouvelé les invasions de leurs ancêtres, et, — plus barbares qu'eux peut-être — systématiquement ravagé notre patrie, projeté son démembrement et la ruine de toutes nos libertés.

Ont-ils pu donner de leur dernière agression une explication quelconque? Non ! Ils se sont jetés sur nous sans raison avouable, et seulement parce que, ayant depuis longtemps préparé leur épouvantable crime contre la Justice et l'Humanité, ils se croyaient les plus forts.

Chez les peuples civilisés, la guerre, quelque horrible, hélas ! qu'elle ait toujours été par elle-même, avait cependant conservé un côté chevaleresque qui, parfois, ne manquait pas d'une certaine beauté.

Eux, dès le premier jour, ont manqué à la parole donnée, cyniquement déchiré tous les traités, fait preuve des sentiments les plus bas, et d'une cruauté aussi froidement féroce que complètement inutile. Ils ont usé de moyens auxquels les peuplades les plus sauvages elles-mêmes n'ont jamais voulu recourir. Ils ont martyrisé des femmes et assassiné des enfants. Ils ont placé devant eux, pour se mettre à l'abri de nos coups, des populations inoffensives. Des Peaux-Rouges n'auraient pas imaginé cela! Ils ont inventé les gaz asphyxiants et l'usage des liquides enflammés; ils se sont mis hors de l'Humanité, et ils n'ont pu vaincre !

Alors, ils ont fait appel à la fourberie, ils se sont livrés aux manœuvres louches, tortueuses. Les propositions de paix honteuse sont venues indirectement. Après leurs gaz empoisonnés, de leurs lignes est parti un souffle pestilentiel destiné à troubler nos consciences. Mais nous avons vu à temps l'exemple de la malheureuse Russie, et nous avons pu éviter ce nouveau danger.

La vieille Gaule ne pouvait pas périr ! Malgré les plus dures épreuves, elle s'est fièrement redressée. Tous les peuples libres sont venus prendre

place à nos côtés pour la défense du Droit, de la Justice, et l'innombrable phalange des héros qui, à travers les siècles, ont fait de notre pays ce qu'il est, combat aussi dans nos rangs, invisible, mais entretenant, dans l'âme de nos soldats, la flamme d'héroïsme, le sentiment de noble sacrifice qui les fera triompher de tout.

Oui, tous, dans leur indomptable foi et leur courage invincible, tous ont élevé devant l'implacable ennemi une barrière infranchissable. L'envahisseur est arrêté, il ne passera pas. Pour lui, l'heure du châtiment approche.

Quant à nous, l'épreuve aura été salutaire. Notre patrie en sortira purifiée et grandie. Des hommes néfastes l'avaient conduite à deux doigts de sa perte. Poussé par l'opinion publique, soutenu par toutes les forces de l'Union sacrée, un grand patriote, Clémenceau, en qui semble s'être incarnée l'âme de la défense nationale, a pris les rênes du gouvernement. Tous les cœurs vibrent à l'unisson, les consciences ébranlées se sont ressaisies, on sent bien qu'il y a quelque chose de changé.

Sur le front, sous la direction unique de Foch, la lutte se poursuit ardente, magnifique. A l'arrière, les traîtres sont rejetés dans l'ombre, la justice immanente suit son cours. Partout, la confiance, une confiance profonde, absolue, a fait place à l'incertitude des mauvais jours, et la Victoire plane déjà au-dessus de nos admirables armées, prête à couronner leur ultime effort.

Nos chers invisibles, ceux de la vieille Gaule, comme ceux qui font chaque jour noblement le sacrifice de leur vie nous le répètent sans cesse : la Patrie sortira plus grande de la tourmente, la Liberté ne périra pas.

LAUSER.

# Les Précurseurs

A mesure que les années se précipitent, conduisant chaque siècle à sa fin, il se produit, parfois subitement, de tels changements, de telles modifications dans l'équilibre et la nature des peuples que l'on reste saisi de crainte et d'admiration tout à la fois.

Il semble que le Ciel a de délicates attentions en suscitant des hommes dont le génie découvre quelque loi nouvelle. Dans tous les domaines, dans toutes les branches accessibles à la raison humaine, une pléiade de précurseurs semble dominer la masse comme pour lui imprimer un élan nécessaire à sa marche en avant.

Le rôle des précurseurs est immense. Ils apparaissent, le plus souvent, chose singulière et admirable en même temps, aux époques tourmentées, parfois quand toutes les passions et les fureurs déchaînées semblent s'être alliées pour précipiter plus sûrement les hommes dans les abîmes.

A toutes les époques, des êtres qui paraissaient, tout d'abord, se confondre avec les autres hommes, sont apparus sur la scène mondiale et à leur parole enflammée, à leurs actes, à leurs écrits, les peuples surpris et admiratifs, se sont arrêtés pour écouter ce qu'ils disaient.

L'homme se meut dans l'infini ; il est toujours tourmenté du besoin de savoir, mais, par cette raison même, il n'est jamais complètement rasassié. Et si, sur la route de la vie, il ne rencontrait des esprits plus évolués, plus instruits, plus sages, meilleurs enfin, il terminerait son existence sans beauté et tomberait dans la désespérance.

Dieu, dans sa sagesse, a su harmoniser les Mondes et donner à chacun ce qui lui est nécessaire pour s'embellir et s'épurer. Les précurseurs sont les artisans de cette épuration et les messagers célestes.

Ils possèdent cette belle faculté qu'on appelle l'imagination, c'est-à-dire une puissance dont le caractère distinctif est de nous émouvoir à la vue du beau, ou encore lorsque la beauté a disparu, de la ressusciter dans notre pensée, d'une manière plus belle encore, en la complétant et en nous donnant de tout ce qui est, une révélation qui nous enchante et nous émeut.

Tous les grands penseurs, tous les grands philosophes, qui ont jeté une ardente lumière sur leur siècle, ont eu l'âme religieuse et au cœur un profond amour de l'humanité.

Dans ces grandes âmes, le cœur a joué un rôle merveilleux, extraordinaire et cela a suffi pour les auréoler d'une beauté singulière et charmante à laquelle les peuples n'ont pu résister.

Dans leurs discours, dans leurs écrits, on retrouve toujours la grande aspiration vers Dieu, et cette aspiration a toujours été aussi l'honneur des belles âmes.

Regardons, observons bien tous ces esprits d'élite qui, dans tous les domaines, ont apporté la lumière ; tous, sans exception, théologiens, philosophes, écrivains et poètes, musiciens, peintres et sculpteurs ont déclaré solennellement, et en bien des circonstances, qu'ils n'étaient que les serviteurs du Maître céleste qui les inspirait.

Comme les autres hommes, plus encore, ils prennent part à toutes les luttes généreuses en y apportant leur foi et leur espérance.

Insensibles parfois à leurs propres douleurs, ils marchent d'un pas assuré et malgré la route difficile, ils accomplissent toujours leur mission consolatrice.

Comme par le passé, les peuples à genoux reconnaîtront les précurseurs. Grâce à eux, ils retrouveront un esprit lumineux, un cœur noble, et dans les grands mouvements de peuples qui changent de temps à autre, la face du monde, ils viendront vers eux pour chercher l'esprit consolateur.

Les précurseurs, pénétrés de leur haute mission trouveront la force de l'accomplir. Ils savent que la bénédiction de Dieu s'étend sur eux. Pionniers d'avant-garde, ils préparent la voie à cet esprit consolateur que les peuples attendent et qui viendra, une fois de plus, dans la gloire suprême de sa divinité compatissante, sauver les hommes et leur montrer la divine Lumière.

Paul Bodier.

# Correspondance posthume d'Allan Kardec

## M. Jaubert, à Allan Kardec

Molitg-les-Bains, 21 juillet 1863.

Monsieur le Président,

Votre lettre et le procès-verbal constatant mon admission parmi les membres honoraires de la Société spirite parisienne me trouvent à Molitg où j'épuise, dans l'intérêt de ma santé, un congé de vingt-neuf jours ; je tiens à vous donner sur l'heure l'expression de toute ma gratitude.

Je crois à l'immortalité de l'âme, à la communication des morts avec les vivants, comme je crois au soleil. J'aime le Spiritisme comme l'affirmation la plus légitime de la loi de Dieu : la loi du progrès. Je le confesse hautement, parce que le confesser c'est bien faire. J'ai accepté la primevère de l'Académie de Toulouse comme une réponse éclatante à ceux qui ne veulent voir dans les dictées réelles des Esprits que des perceptions erronées ou des élucubrations ridicules. Je reçois le titre de membre honoraire de la Societé dont vous êtes le chef, comme le plus honorable entre ceux que je tiens de la main des hommes. Encore une fois, Monsieur, recevez pour vous et pour tous les membres de la Société parisienne mes remerciements les plus sincères.

Votre compte rendu de la séance des Jeux Floraux a fidèlement interprété et mes sentiments et ma conduite. Je ne pouvais pas en décla-

rant que la fable couronnée était l'œuvre de mon Esprit familier, m'exposer à heurter et le public et mes juges. Vous avez parfaitement exprimé dans votre *Revue* le respect que j'ai de moi-même et de l'opinion des autres. Et, maintenant si dans toute cette affaire je n'ai pas pris l'initiative à votre égard, si je ne fais que vous répondre, c'est qu'il aurait fallu vous parler de moi, et associer mon nom à un événement dont je suis heureux sans doute, mais que d'autres... ont daigné considérer comme un succès.

Aujourd'hui je me sens plus libre, et c'est du plus profond de mon cœur que je vous prie, Monsieur et cher Maître, d'accepter l'hommage de ma reconnaissance, de ma sympathie et de ma considération la plus distinguée.

J. JAUBERT,

*Vice-Président du Tribunal de Carcassonne.*

Notes bibliographiques extraites du livre *les Pionniers du Spiritisme*, par J. Malgras (1).

M. Jaubert (1806-1893), ancien vice-président du tribunal civil de Carcassonne, chevalier de la Légion d'honneur, a remporté avec les poésies que lui dictaient les Esprits, des prix au concours des Jeux Floraux de Toulouse.

Ces poésies ont été réunies en un volume *Fables et poésies diverses par l'esprit frappeur de Carcassonne.*

M. Jaubert n'était pas seulement un médium typtologue, mais encore un médium à effets physiques et un médium dessinateur. Ne sachant pas dessiner il produisait médiumniquement des paysages et des figures que n'aurait pas désavoués un peintre en renom.

Comme exemple de sa médiumnité à effets physiques voici une anecdote que son ami J. Chapelot raconte dans son *Dictionnaire humoristique* à l'article *Réflexions sur le Spiritisme* : Cinq amis dînaient ensemble dans un hôtel de Toulouse. L'une de ces cinq personnes est *médium*. Au dessert l'Esprit qui se communique ordinairement à ce médium lui annonce spontanément, au moyen de coups frappés dans la table, qu'un gâteau qui lui est destiné, se trouve dans un plateau d'argent déposé dans l'office de l'hôtel.

Le médium fait demander le garçon et le prie d'apporter le gâteau. Le garçon se rend à l'office, voit en effet le plateau d'argent, mais il n'aperçoit absolument rien dedans. Néanmoins il apporte le plateau

(1) *Les pionniers du Spiritisme en France*, par J. MALGRAS. Un volume : 8 francs. Paris, Librairie des Sciences Psychiques, 42, rue Saint-Jacques.

et fait remarquer en riant, que le gâteau n'y brille que par son absence. Et les cinq amis se mettent à rire aussi.

Le médium se contente de dire « Que voulez-vous mes amis nous avons été mystifiés ; mais cela m'étonne grandement car c'est la première fois que cet esprit me trompe. C'est d'autant plus étonnant que c'est lui qui m'a dicté les quatre fables qui viennent d'être couronnées aujourd'hui par l'Acamédie des Jeux Floraux. »

Au même instant nous voyons apparaître graduellement le gâteau qui finit par emplir exactement le plateau et nous nous mettons en devoir de manger ce gâteau.

(MM. Jaubert vice-président du tribunal de Carcassonne, chevalier de la Légion d'honneur ; Dombres poète de Marmande ; Sabô, président du groupe spirite de Bordeaux ; Guipon employé des Chemins de fer du Midi et J. Chapelot votre serviteur).

## M. S... de Merville (Nord), à Allan Kardec

Merville (Nord), 16 décembre 1866.

Cher Monsieur et bien digne Maître.

Mon fils Jules qui est dans sa seconde année de théologie se trouve dans une grande anxiété concernant sa vocation et voici pourquoi : il admet avec foi tous les principes de la doctrine spirite, il est convaincu que tous ces principes parlent mieux à sa raison que tous les dogmes du christianisme enseignés dans les séminaires. Il se demande comment il fera pour exercer un ministère dans lequel il parlera, agira et pensera tout autrement que le veulent les règles de l'Eglise catholique ; il croit que cela répugnera à sa conscience. Cependant il sent qu'il y a d'un autre côté dans la mission du prêtre des devoirs sublimes qu'il envie et pour lesquels il lui semble avoir une vocation spéciale; c'est le zèle tout d'abnégation et de charité. Il croit qu'à ce point de vue il voit parfaitement l'action admirable de la divine Providence sur lui et il tremble en pensant que s'il abandonne la partie, ce ne soit contrairement à la volonté divine. Dans sa lettre de ce jour dans laquelle il épanche son cœur il me prie de vous faire part de son embarras et consent à s'en rapporter à la réponse de notre Directeur spirituel Saint-Louis si vous vouliez bien le faire évoquer par un de vos médiums, en le priant de nous dire s'il a véritablement la vocation ecclésiatique et s'il est appelé par Dieu.

Avant la rentrée au séminaire et pendant les dernières vacances nous avons eu avec mon fils plusieurs entretiens à ce sujet. Je lui ai

fait connaître que cette différence de principes entre le spiritisme et la religion exércée par le clergé catholique ne différait que dans les abus et qu'il pouvait bien modifier ce qui répugnait à sa conscience, sans trop rejeter ni abandonner les règles de l'Eglise.

Enfin, Cher Monsieur, comme mon fils s'en rapporte à vos sages et doctes conseils, je vous serais très reconnaissant de lui donner ceux de poursuivre sa carrière ecclésiastique à laquelle Dieu l'appelle.

Ce jeune homme a le caractère droit, il est craintif et peu communicatif ; il pousse le scrupule au point de croire qu'il ne doit rien faire dans le ministère sacerdotal sans avoir une foi vive et une entière conviction.

Comme bien vous pensez, cher Monsieur, ce jeune homme abandonnant la carrière pour laquelle il travaille depuis si longtemps ne saurait maintenant occuper aucun emploi dans le monde. Je connais trop son caractère et ses habitudes pour avoir su apprécier qu'il ne pouvait vivre dans le monde et que sa véritable vocation est l'état ecclésiatique.

Ayez l'extrême bonté de répondre à la demande de mon fils le plus tôt qu'il vous sera possible car il doit recevoir la tonsure pour Noël prochain.

Je ne saurais terminer ma lettre sans vous prier, ainsi que votre aimable épouse de recevoir nos vœux les plus ardents pour la conservation de vos précieux jours, nous vous souhaitons une heureuse année et par dessus tout une parfaite santé. Nous prions les bons esprits de vous assister dans vos travaux si utiles pour les progrès et l'avancement de l'humanité.

Ma famille se joint à moi pour vous présenter ses hommages les plus respectueux.

Agréez, je vous prie, Cher Monsieur et Chère Madame, les miens avec ma reconnaissance.

Votre tout dévoué frère en spiritisme.

S...

*Commissaire de police à Merville (Nord).*

## Réponse d'Allan Kardec, par l'intermédiaire d'un secrétaire

Paris, le 18 décembre 1866.

Monsieur.

Monsieur Allan Kardec me charge de vous accuser réception de la lettre que vous lui avez adressée. Il a pris connaissance avec intérêt des

détails que vous lui donnez sur la situation morale de votre fils et s'est fait un devoir de satisfaire à votre désir en demandant pour lui une communication. Je vous adresses ci-inclus la réponse que nous avons obtenue et aux sentiments de laquelle Monsieur Allan Kardec s'associe entièrement. Si ses nombreuses occupations lui eussent permis de vous écrire lui-même il l'aurait fait complètement dans ce sens et il y eut ajouté seulement que le temps approche où il s'opérera certainement une modification profonde dans l'Etat actuel de l'Eglise. Ces ministres auront alors plus de latitude pour agir selon leur conscience.

D'ailleurs, il croit très utile à la cause, qu'il y ait pour les membres du clergé des partisans de l'idée spirite qui en propagent l'enseignement tout en ne faisant pas montre de leur croyance.

Il me charge ainsi que Madame Allan Kardec de vous renouveller l'expression de leur meilleur sentiment.

## COMMUNICATION

Mon enfant, toute œuvre accomplie avec dévouement et conviction est méritoire aux yeux de Dieu. L'homme ne pouvant par lui-même accomplir tous les travaux nécessaires à sa conservation a du les subdiviser de manière à ce que la part exécutée par chacun concourut au bien-être de tous. Toutes les professions sont donc utiles et il est nécessaire qu'il se trouve des ouvriers pour toutes, afin que la société ne soit pas en souffrance. Mais pour que chacun puisse se rendre utile au maximum, il faut qu'il soit mis en mesure de choisir librement et sciemment un état. Il ne faut pas que ce choix soit le resultat d'un ordre des parents, ou d'un caprice d'étourdi comme cela n'arrive malheureusement que trop souvent, mais bien qu'il soit mûrement et sérieusement réfléchi. Il est du devoir des parents de diriger le choix, mais non de le violenter. En contraignant une vocation, ils sont moralement criminels, et s'ils échappent à la justice des hommes, la loi éternelle les frappera tôt ou tard pour leur dureté et leur imprévoyance, mais toujours en faisant part des circonstances.

Je vous prie de me pardonner, mon enfant, ce long préambule, mais je le crois nécessaire dans les dispositions d'esprit où vous vous trouvez, pour vous faire comprendre que lorsqu'on se sent appelé irrésistiblement à une fonction sociale si minime qu'elle soit — et celle que vous avez en vue est des plus importante par ses conséquences — il y aurait faute et folie à briser volontairement les moyens qu'on a de se rendre utile.

Je sais combien votre position est délicate et combien vos scrupules

font naître d'angoisses dans votre cœur. Avec votre sincérité et votre foi il n'y a pas de doute que vous ne remplissiez en conscience votre mandat d'apôtre de Jésus. Eh bien ! dites-moi, est-ce la lettre ou l'esprit de la morale évangélique que vous voulez enseigner ? L'esprit, n'est-ce pas ? Vous n'en doutez pas, ni moi non plus. Dans ce cas, dites-moi, je vous prie, si vous voyez quelque différence entre le christianisme et le spiritisme. Tous les deux ne font-ils pas une loi de la tolérance et de la charité. Tous les deux ne prêchent-ils pas la douce maxime du fils du charpentier : « Aimez-vous les uns les autres, et ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fît. » Toute la différence est donc de vaines formules. Que cela ne vous retienne. C'est une mission noble et grande que celle du prêtre lorsqu'elle est bien comprise et si je vous engage vivement à entrer dans les ordres, c'est que je sais que vous remplirez dignement votre mandat.

Souvenez-vous que tous les hommes sont frères et qu'en acceptant de leur ouvrir le chemin de la vérité une immense responsabilité pèse sur vous. Il vous faudra scruter vos enseignements de crainte de mêler l'erreur à la vérité, car plus tard ceux que vous auriez convaincus pourraient vous accuser de les avoir trompés.

Ne vous découragez pas si je vous laisse apercevoir les épines cachées sous les fleurs. Vous me demandez un conseil, je me fais un devoir de vous dévoiler les bonheurs et les peines de la tâche que vous allez entreprendre. Elle est belle et sublime, mais elle est pénible aussi. Ne vous inquiétez donc pas, de formules plus ou moins en rapport avec votre manière de voir sur la question des punitions et des récompenses éternelles, et encore de ce côté la différence est-elle si grande entre l'Eglise et entre nous, Elle fait de Dieu un juge sévère et impitoyable, nous le faisons ce qu'il est, un père éternellement miséricordieux, mais comme l'Eglise, nous enseignons aussi que chaque action entraîne après elle et selon sa nature, une récompense et une punition. Auriez-vous scrupule à accepter de faire aimer un Dieu éternellement bon, sévère mais juste ? Non, ce n'est pas là ce qui doit vous retenir, ce qu'il importe de savoir, si vous sentez en vous la force nécessaire pour accepter ce lourd fardeau. Examinez-vous sérieusement, et quand vous vous serez reconnu fort selon Dieu, comme je l'espère, lorsque vous vous serez souvenu que nous n'abandonnons jamais les cœurs purs et dévoués, allez en paix et ne doutez plus.

# Petite Synthèse de Grandes Choses

## IIe PARTIE

## CHAPITRE PREMIER

Le sentiment religieux. — Existe-t-il chez les bêtes ? — Origine des sacrifices sanglants. — Formation des sacerdoces. — Religions diverses. — Les Egyptiens. — Les livres hermétiques. — Leur origine. — Ancienne religion égyptienne. — Ses conceptions sur Dieu, sur l'âme. — La vie d'outre-tombe. — Le culte. — Religion mosaïque. — Sa nature. — Jéhovah. — Le dieu Khepera. — Institutions mosaïques. — Prescriptions cultuelles. — Les prophètes. — Religion chaldéenne et assyrienne. — Culte astronomique. — Religion syrienne. — Pratiques odieuses en l'honneur de Moloch et d'Astarté ?

D'abord, le sentiment religieux est-il bien l'apanage exclusif de l'humanité ? N'existe-t-il pas, comme les autres facultés à l'état rudimentaire chez les animaux d'ordre supérieur ? C'est là une question qu'il nous est impossible de trancher ; nous ne pouvons faire à cet égard que des conjectures.

On remarque parfois chez les animaux une expression qui semble indiquer un sentiment supérieur à l'affection. Il n'est pas rare de voir les Terre-Neuve et les Saint-Bernard, par exemple, demeurer comme en extase devant leur maître. Leurs beaux yeux fixes semblent exprimer les aspirations de leur âme. Il y a une différence notable dans leur attitude, quand ils veulent témoigner leur affection. Ce n'est plus le même regard, ni cette immobilité caractéristique.

Evidemment ce n'est là qu'une supposition ; mais ceux qui vivent habituellement avec ces nobles bêtes, ne sont pas sans avoir remarqué de temps en temps ces sortes d'expression qui ont quelque analogie avec celle d'une personne plongée dans la contemplation. J'ai toujours vécu avec de grands chiens : ce sont mes amis. Jamais toutefois je n'ai remarqué dans le regard et l'attitude du danois ou d'autres races, cette expression particulière.

Il semble donc que, chez ces animaux, il y ait une gradation morale, comme on le constate dans l'humanité.

C'est tout ce que nous pouvons déduire de leur attitude. Mais en dehors de la vie ordinaire se sont produit des faits qui ne laissent pas que d'être difficiles à expliquer.

Les actes des Martyrs, en Europe, en Orient et en Afrique, attestent de temps en temps que des chrétiens exposés aux bêtes dans les amphithéâtres au lieu d'être dévorés, virent ces animaux féroces se coucher à leurs pieds, leur lécher les mains et les défendre contre d'autres. Quelquefois même ils protégèrent leur cadavre, et l'empêchèrent d'être déchiré.

En supposant, ici encore, que plusieurs de ces faits relatés dans les Actes ne soient pas véritables ou qu'ils aient été notablement exagérés, on ne saurait admettre raisonnablement que tous fussent inventés à plaisir, surtout quand les choses se passèrent en public, et que l'historien qui les rapporte en appelle au témoginage de ceux qui les virent comme lui.

Ainsi l'historien Eusèbe dit avoir vu dans la ville de Tyr, des chrétiens exposés aux bêtes les plus redoutables, n'en recevoir aucune atteinte.

« Il arrivait souvent, dit-il, que les bêtes qu'on lâchait sur eux s'arrêtaient tout court et semblaient respecter leurs corps sacrés. Souvent même elles se jetaient sur les bourreaux et sur les païens. Mais pour les saints martyrs, quoiqu'ils fussent nus, désarmés et qu'ils les provoquassent, selon le commandement qu'on leur faisait, elles se retiraient sans les toucher. Elles fuyaient comme si une main invisible les eût chassées, ou qu'une vertu secrète et divine les eût empêchées d'approcher (1). »

Une autre pièce authentique rédigée d'après les registres du greffe criminel de Tarse, et envoyée par les chrétiens de cette ville à leurs frères d'Icone, renferme ce passage :

« Le gouverneur y arriva sur le midi. D'abord on donna aux bêtes les corps de plusieurs gladiateurs qui s'étaient entre-tués. Nous étions retirés dans un coin où nous observions toutes choses, attendant avec crainte la fin de la journée, lorsque le gouverneur commanda à quelques-uns de ses gardes d'aller chercher les chrétiens qui étaient condamnés aux bêtes. Les gardes coururent à la prison, d'où ayant tirés les saints martyrs, ils les chargèrent sur les épaules de quelques portefaix, qui les portèrent jusqu'au pied du tribunal du gouverneur, les tourments qu'on leur avait fait endurer les avaient mis hors d'état non seulement de marcher, mais même de se remuer. Dès que nous les eûmes aperçus, nous nous avançâmes vers une petite éminence où nous nous assîmes, nous couvrant à demi de quelques pierres qui étaient là. L'état où nous vîmes nos frères nous fit répandre bien des larmes ; plusieurs même des spectateurs ne purent retenir les leurs ; car dès que les hommes qui portaient les martyrs les eurent déchargés dans la place, il se fit un silence presque général, causé par la vue d'un objet si pitoyable ; mais le peuple ne pouvant plus retenir son indignation, on commença à murmurer tout haut contre le gouverneur. Voilà, disait-on, une injustice criante ; cette procédure ne peut se soutenir ; il ne peut y avoir qu'un mé-

(1) Eusèbe, *Histoire Ecclésiastique*, livre VIII, et dom Ruinart, *Les Véritables actes des Martyrs*, II, 151.

chant juge qui ait pu rendre un pareil jugement. Et là-dessus il y en eut beaucoup qui quittèrent les spectacles et s'en retournèrent à la ville. Le gouverneur, qui s'en aperçut, mit des soldats aux avenues de l'amphithéâtre pour empêcher que personne ne sortit et pour remarquer ceux qui s'y présenteraient, et les lui dénoncer. Il commanda en même temps qu'on lâchât un grand nombre de bêtes ; mais ces animaux, au sortir de leurs loges, s'arrêtèrent tout court, et ne firent point de mal aux saints martyrs.

« Maxime tout furieux fit appeler les gardiens des bêtes, et leur fit donner cent coups de bâton, les voulant rendre responsables de ce que des lions et des tigres étaient moins cruels que lui. Il les menaça de les faire tous mettre en croix, s'ils ne lui fournissaient sur l'heure celle de toutes leurs bêtes qu'ils croyaient la plus farouche et la plus carnassière.

« Ils lâchèrent un grand ours qui, ce jour-là même, avait étranglé trois hommes. Il s'approcha au petit pas du lieu où étaient les martyrs, et se mit à lécher les flancs de saint Andronic. Ce jeune homme, qui souhaitait passionnément de mourir, appuya sa tête sur l'ours, faisant tous ses efforts pour le mettre en colère, mais l'ours ne broncha pas. Maxime, ne se possédant plus, commanda qu'on le tuât, et il se laissa tuer sans résistance aux pieds de saint Andronic.

« Térentien, averti de l'effroyable colère où était le gouverneur et craignant le sort de l'ours, lui envoya promptement une lionne des plus furieuses, qui était venue des déserts de la Lybie, et dont le souverain sacrificateur d'Antioche lui avait fait présent. Dès qu'elle parût, tous les spectateurs pâlirent. Elle poussait des rugissements qui portaient la frayeur dans les âmes les moins susceptibles de crainte. Mais s'étant approché des saints qui étaient étendus sur le sable, elle se coucha aux pieds de saint Taraque dans une posture de suppliante, et comme si elle l'eût adoré. Saint Taraque, au contraire, faisait tout ce qu il pouvait pour l'animer contre lui, et pour lui rendre sa férocité naturelle, qu'elle semblait avoir perdue : mais la lionne, comme une brebis innocente et paisible, demeurait à ses pieds qu'elle baisait. Maxime, écumant de rage, commanda qu'on piquât la lionne avec un aiguillon. Mais cette bête, reprenant alors sa fureur qu'elle n'avait oublié que pour les saints martyrs, et rugissant d'une manière effroyable, mit en pièces un guichet de la porte de l'amphithéâtre, et jeta une si grande épouvante parmi le peuple qu'il criait : « Nous allons tous périr, qu'on ouvre la porte à la lionne ! »

« Alors Maxime ordonna qu'on fit entrer des gladiateurs pour égorger les trois martyrs. Les gladiateurs vinrent, et les saints consommèrent leur martyre par l'épée (1) ».

Dans la lettre des églises de Lyon et de Vienne à leurs frères d'Asie, on voit qu'une esclave chrétienne, nommée Blandine, fut exposée deux fois aux bêtes sans être touchée, et qu'elle n'en fut atteinte que la troisième fois, et non mortellement. Elle acheva son martyre par le fer (2).

A quel sentiment obéissaient ces animaux féroces ? Je n'ignore pas que les hagiographes voient dans cette immunité une protection divine. Cette explication ne nous suffit pas. Ne serait-il pas plus juste de croire

(1) Dom Ruissart, *Les Véritables actes des Martyrs*, traduction de Drouet de Maupertuy. II, 428 et suiv.
(2) *Ibid.*, I, 94.

qu'il s'échappait du corps de ces martyrs une sorte de rayonnement qui dominait la férocité de ces bêtes ? Les effluves qui entourent le corps humain dans les expériences d'extériorisation, ne pouvaient-ils pas influencer les animaux dans certains cas ? Ce qui paraîtrait confirmer cette supposition, c'est la remarque que ce furent surtout de jeunes gens, principalement de jeunes filles, c'est-à-dire des personnes éminement sensitives qui furent ainsi preservées. Il serait inexact, en tout cas, de l'attribuer à une douceur momentanée des bêtes, car plusieurs fois, épargnant les martyrs, elles se jetèrent sur leurs gardiens ou sur le public.

La raison, quelle qu'elle soit, doit donc en être cherchée ailleurs. De même que nous avons vu plus haut des animaux effrayés par l'apparition des fantômes, peut-être nous trouvons-nous ici en présence de faits de même ordre, ayant pour origine le rayonnement psychique des martyrs.

On ne peut nier que certaines personnes n'exercent une action fascinatrice sur les animaux. On ne peut nier davantage que les bêtes soient très sensibles aux effets du magnétisme. Il y a donc en elles à l'état embryonnaire si l'on veut, les aptitudes que nous retrouvons dans l'homme, et le sentiment du respect religieux pourrait fort bien, à un certain degré ne pas faire exception.

Dans l'homme même, il revêt les formes les plus diverses, depuis le fétichisme jusqu'aux conceptions raffinées de l'Inde.

(*A suivre*) ABBÉ PETIT.

# Revue de la Presse Etrangère

### UN PHÉNOMÈNE PSYCHIQUE

Il y a, en ce moment, aux Etats-Unis, un phénomène unique qui présente le problème psychique le plus passionnant.

C'est une jeune fille du nom d'Elena Keller, dont la personnalité spirituelle déborde en rayonnements d'une intelligence surhumaine un corps voué à toutes les imperfections physiques. Sourde, muette et aveugle, elle peut être rangée parmi les phénomènes les plus inexplicables en même temps que parmi les gloires nationales.

Ses compatriotes la considèrent comme douée d'omniscience.

Très sensitive, elle a su s'assimiler toutes les conceptions les plus vastes des sciences humaines.

M. Gérard Harry, dans un livre intitulé *Les Etres miraculeux*, nous la

présente comme une femme supérieure, agrégée d'université, connaissant à fond l'algèbre et les mathématiques, l'astronomie, le latin et le grec. Elle lit Molière et Anatole France en français, Gœthe, Schiller et Heine en allemand, Rudyard Kipling et Wells en anglais. Elle écrit des études philosophiques et psychologiques, et même des vers. Elle fréquente les musées, les expositions et les théâtres, et ce que d'autres conçoivent par la vue ou l'ouïe, elle le voit et l'entend sans l'usage de sens morts mais qui se sont décuplés en puissance par une sensibilité nerveuse de vision et d'ouïe répandue dans tout son corps.

Cela ne semblerait-il pas indiquer que, très évoluée, elle vient en expiation parmi nous, d'un monde supérieur où les perceptions, dépassant les limitations que nous imposent les sens, se feraient sans leur secours. Et sans doute, venant s'emprisonner dans ce cachot d'un corps inférieur, elle aurait eu, par faveur spéciale, le privilège de conserver ce moyen d'assimilation.

Ceci n'indiquerait-il pas qu'il y a là une puissance créatrice qui vient de l'Esprit et qui dispose, en les maniant suivant ses besoins, des éléments que lui apporte le corps.

Elle cause avec un jugement et une connaissance des choses à ce point remarquables que peu d'hommes et de femmes lui sont comparables.

Il y a là, dit Gérard Harry une réincarnation qui pose ce problème : quelle peut être la limite de la perfectibilité humaine ?

On se demande quel admirable éducateur elle peut avoir eu pour vaincre les premières difficultés de sa position. C'est à Miss A. Sullivan, professeur à l'Institut Perkins, de Boston, qu'elle doit ce miracle, car vaincre de telles barrières paraît un tour de force surhumain.

Dans un article d'Elena elle nous dit comment « avec une demeure à trois portes », c'est-à-dire trois organes seulement de sensations, elle a pu arriver à une conception supérieure de l'existence humaine et de l'univers.

« Chaque atome de mon corps, dit-elle, s'est converti en un *vibroscope*. Il me semble qu'ils sont tous comme des yeux. Je perçois des vibrations sans nombre. Rien qu'au pas d'une personne, je sens son caractère, sa manière d'être, son âge et son sexe. Je sais quand elle s'agenouille, quand elle se lève, quand elle s'assied. J'ai conscience des actes de ceux qui m'entourent. Il y a des vibrations qui pénètrent ma chair, mes nerfs, mes os, comme la chaleur, la douleur ou le froid. Le bruit d'un tambour par exemple se fait sentir en moi par une répercussion dans la poitrine et les épaules. J'entends par les vibrations le bruit du tonnerre et le mugissement de la mer. Les sons de l'orgue pénètrent en moi et me plongent en extase. Je sens la musique du piano au point d'être passionnée

par ses différents rythmes. Les bruits aigus agissent sur tout mon être et me font ressentir une grande souffrance nerveuse. J'ai également pu me former une idée des divers travaux humains par les vibrations. Dans la paume de la main vient se manifester le miaulement du chat et l'aboiement du chien ; je sens hennir le cheval, glousser le dindon, et je distingue si ces cris sont le résultat du plaisir ou de la douleur. Le silence de la campagne après le bruit des villes, me paraît délicieux. Les mille voix douces de la terre montent en moi avec le bruissement des feuilles et le bourdonnement des insectes.

« Les ondes de chaleur et de son me heurtent le visage et produisent en moi une multitude de combinaisons de sensations. En somme, comme les autres êtres normaux, je suis en contact ininterrompu avec la vie. »

Edison et Graham Bell, les deux grands savants américains, ont fait une étude de toutes ses explications, de toutes ses sensations afin de tâcher de découvrir jusqu'où peut aller l'extrême sensibilité des ondes hertziennes, la télégraphie et la téléphonie sans fil.

Elena, consciente de l'infériorité de nos principaux organes, dit : « Je me suis promenée avec des gens qui avaient les yeux grands ouverts à la lumière et qui ne voient rien de ce qui se passe dans les bois, dans la mer, dans le ciel et dans les livres. Autant être alors dans les ténèbres comme je le suis avec le pouvoir des sensations que de se contenter d'organes qui ne perçoivent rien. »

Et elle ajouta : « Il n'y a pas d'autre nuit noire que celle de l'ignorance. »

Elle a décrit dans un livre extrêmement curieux toutes ses sensations et toutes ses perceptions.

Elle va et vient, sans aide, par les rues, à travers les obstacles de toutes sortes et le trafic menaçant de ces ruches affairées que sont les villes américaines. On ne la guide jamais. Elle se sent baignée d'une lumière éblouissante, jetant des feux comme le diamant, lumière qui semble faite de rosée et de feu, où elle retrouve, dit-elle la blancheur du lys et les pudiques rougeurs de la rose.

Comment, aveugle, peut-elle avoir une conception de ces couleurs ? Ne serait-ce pas là un reflet des lumières de l'Au-delà pendant les échappées de l'âme aux heures de sommeil ? C'est ce qu'elle semble comprendre elle-même en disant : « Quel malheur que je ne puisse voir ces merveilles qu'en rêve, quand je chausse des sandales ailées qui me transportent au milieu de la foule des bienheureux. »

En somme elle vit d'une espèce de vie spirituelle où se manifeste d'une manière frappante l'immense supériorité de l'âme sur la matière. Qui d'elle ou de nous a entrevu la vraie lumière ? A part la défectuosité

physique de son corps, elle possède des sensations infinies que nous ignorons complètement et qui doivent la rapprocher d'autres êtres infiniment plus parfaits que nous. Ne prenant aucune part aux joies de la Terre, elle vit d'une vie spirituelle élevée qui plane au-dessus des misères d'ici-bas. A force de s'absorber dans les régions les plus éthérées de la pensée, elle vit d'un heureux idéal.

Mme Mæterlink qui la vit dans un de ses voyages en Amérique, exprime toute l'admiration qu'elle lui a inspirée, dans une préface à l'ouvrage de M. Harry, *Les Etres merveilleux*.

J'ai, dit-elle, salué à Wrentham la souveraineté de la meilleure, de la plus grande, de la plus splendide des reines. Devant la clarté de ces ténèbres, ma raison se sentait éclipsée. Sous l'agilité de ses doigts qui recueillaient mes paroles, mon esprit émerveillé semblait s'égarer et éprouvait devant cette nuit de la tombe, la vision d'une vie lumineuse, intense et plus belle que la plus grande partie decelles qui nous entourent.

Elena l'a sans doute désirée telle en s'incarnant.En tout cas elle est la révélation de quelque chose d'élevé, une leçon pour tous ceux qui peuvent entrevoir derrière les mystères voilés qui nous étreignent, les réalités divines.

(On trouvera dans l'excellent journal *Lumen* de Barcelone, sous la signature de A. Bonnee, une très intéressante étude à ce sujet.)

**Maisons hantées.** — Les exemples de maisons hantées sont excessivement fréquents. Dans le *Lumen*, journal psychique de Barcelone, nous lisons l'histoire suivante :

Don Antonio Villa, un industriel brésilien, arrivant un jour dans l'Etat de Parana pour y extraire de la gomme, s'enquit d'une demeure à louer et, à son grand étonnement, la seule qui était inoccupée lui fut offerte gratuitement. Ayant demandé ce qui lui valait cette faveur, on lui répondit que c'était parce que cette maison passait pour être hantée.

Assez incrédule à cet égard et point effrayé du tout, il accepta et s'y installa.

Des bruits discrets se firent en effet entendre d'abord ; mais vint une nuit où, réveillé comme par une intervention étrangère, il aperçut tout à coup, couché à côté de lui, la forme confuse d'un moine.

« Ne t'effraie pas, frère, lui dit l'apparition, je ne te ferai aucun mal. Je ne suis plus de ce monde ; j'ai été assassiné, il y a plusieurs années, en cet endroit, et mon corps y a été caché. Je viens te demander de faire exhumer mes restes pour les faire enterrer au cimetière. »

Puis il indiqua l'endroit où l'on pourrait les trouver et Don Antonio lui ayant promis de lui donner satisfaction, il disparut.

Dès le lendemain, on fit le nécessaire ; les ossements furent trouvés dans une urne cachée sous le sol à une petite profondeur, et le tout fut transporté au cimetière. Les restes furent mis en terre et l'urne orna la tombe.

Le moine reparut la nuit suivante pour le remercier et lui dit que dans quelque circonstance que ce soit, s'il avait besoin d'aide, il ne manque pas de l'appeler.

A quelques temps de là, un membre de la famille de Don Pedro étant tombé dangereusement malade, ce dernier fit appel à l'Esprit du moine. Fidèle à sa promesse, celui-ci lui donna de précises indications au moyen desquelles le malade fut remis promptement sur pied, bien qu'il eût été abandonné par les docteurs.

Depuis ce jour et dans toutes les circonstances similaires, ce moine reconnaissant ne manqua jamais de venir à son aide pour le tirer d'affaire chaque fois qu'il se trouvait aux prises avec des difficultés.

---

**Médiumnité enfantine.** — Une dynamo, sur un bateau de la marine marchande, s'étant dérangée, le mécanicien fit tous ses efforts pour la réparer, mais sans y parvenir. Le capitaine fit alors appel à un ingénieur qui était à bord; celui-ci, l'ayant examinée, ne put trouver la cause du dérangement et déclara qu'il fallait démonter tout l'appareil. Le capitaine mécontent menaça le mécanicien de le renvoyer s'il ne trouvait pas à remédier au mal.

Quelqu'un, par hasard, dit à ce dernier qu'il y avait à bord une petite fille qui était excellent médium, et proposa, avec son aide, de faire appel aux Esprits.

L'enfant fut amenée et, au grand étonnement du mécanicien qui haussait les épaules avec mépris, elle expliqua dans les plus grands détails avec une clarté parfaite et une précision technique remarquable par où l'appareil péchait et ce qu'il y avait à faire, indiquant les pièces encrassées à nettoyer, les rouages qui avaient besoin d'être graissés, etc.

La surprise était à son comble, l'enfant elle-même ne comprenant pas un mot de ce qu'elle disait ; mais le mécanicien avait compris. L'explication fut pour lui comme un trait de lumière. Il suivit les instructions données, et l'appareil se remit à marcher comme auparavant.

De *La Revista* (Valparaiso).

Félix Rémo.

---

L'Editeur-Gérant : Paul Leymarie.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.

61e ANNÉE JUIN 1918

# LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 À 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

## L'Avenir du Spiritisme

(*Suite*)

II

Allan Kardec, dans ses œuvres posthumes, a affirmé que l'avenir était au spiritisme. Après un demi-siècle d'épreuves et de labeur, cette affirmation se vérifie aujourd'hui, et nous pouvons la renouveler avec l'assurance que ces paroles d'espérance et de foi profonde ne seront pas démenties.

Nous dirons après lui : l'avenir est au spiritisme ; sachons le préparer.

Quels sont les progrès réalisés par le spiritisme ?

D'abord, nous constatons que la science officielle elle-même est entamée, à tel point qu'elle va se trouver dans la nécessité de réformer ses méthodes, de rénover ses systèmes.

Depuis cinquante ans, les Esprits nous enseignent théoriquement et ils nous démontrent expérimentalement, sous le nom de fluides, l'existence d'états subtils de la matière et de forces impondérables que les savants rejetaient d'un accord unanime.

Le premier d'entre eux qui les a constatés est Sir W. Crookes, et c'est par ses expériences spirites, comme l'établit son livre : *Recherches sur les phénomènes du Spiritualisme*, qu'il a été mis sur la voie de cette découverte.

Depuis lors, la science, chaque jour, n'a cessé de reconnaître la variété et la puissance de ces forces. On peut mesurer ses étapes sur cette route : Rœntgen, avec les rayons X ; Becquerel, Curie, Le Bon, découvrant les énergies intra-atomiques ; Blondlot, les rayons N. On est obligé de constater que les forces radio-actives n'émanent pas seulement des corps matériels, mais aussi des êtres vivants et pensants. C'est un acheminement vers la constatation de la vie invisible et du périsprit.

Allan Kardec, dans ses œuvres, affirmait déjà l'existence de ces forces.

Il résulte de ces découvertes que toutes les bases de la physique, de la chimie et même de la psychologie sont bouleversées. Le spiritisme bénéficie largement des constatations récentes qui ont été faites dans ce domaine. Toutes les forces subtiles mises en action par les Esprits dans les manifestations, la science en reconnaît l'existence aujourd'hui.

Rappelons le phénomène des apports, la reconstitution spontanée d'objets divers dans des chambres closes, les cas de lévitation de meubles et de personnes vivantes, les expériences de pénétration de la matière par la matière, qui ont été faites par Aksakof, Zœllner et autres sur des anneaux de métal et sur des bandes d'étoffe scellées.

D'une façon plus générale, le passage des Esprits à travers les murailles, les apparitions, les matérialisations, à tous les degrés, tous ces faits ont démontré dès le principe l'action de forces prodigieuses, alors inconnues ; la possibilité d'une dissociation de la matière, restée jusque là ignorée, et que la science actuelle est bien obligée d'admettre, après les travaux de Curie, Becquerel, Le Bon, etc.

Un écrivain catholique, dans un livre récent, où, à travers la sécheresse de la forme, on voit percer à chaque page le mobile intéressé de l'auteur (1), nous objecte que, bien avant Kardec, d'autres novateurs avaient signalé l'existence du fluide humain, par exemple Mesmer

(1) *Le Merveilleux spirite*, par Lucien Roure (G. Beauchesne, éditeur).

avec son baquet fameux. On oublie, sans doute, l'accueil sarcastique qui fut fait à cette innovation et l'hostilité violente des corps savants à son égard. Cette hostilité persista à tel point qu'il ne serait pas nécessaire de remonter bien haut pour se rappeler les railleries de certaines académies au sujet du magnétisme.

Il fallut tout le génie d'un Crookes pour enfoncer des portes qui étaient restées hermétiquement closes.

Ce que les savants s'obstinaient pendant si longtemps à rejeter, les spirites le connaissaient et l'admettaient depuis plus de cinquante ans. Ils n'ont cessé d'en poursuivre la démonstration et la preuve expérimentale. On me signale en ce moment la découverte de deux investigateurs lyonnais qui ont trouvé le moyen de reproduire, à l'aide de la spectroscopie et des rayons ultra-violets, la photographie des doubles fluidiques de membres amputés et même du double entier d'un médium extériorisé.

De ces recherches et de ces expériences résulte forcément une modification profonde des théories classiques sur les forces et sur la matière ; le dogme de l'atome indivisible s'écroule, et avec lui, toute la science matérialiste. Celle-ci se trouve dans un désarroi complet. Qu'on en juge par cette déclaration du président d'un *Congrès pour l'avancement des sciences*, peu avant la guerre, M. Laisant, ex-député de la Seine, que nous connaissons personnellement pour un fidèle disciple d'Auguste Comte, c'est-à-dire pour un positiviste :

« Nous avons vécu depuis notre enfance d'une vie scientifique tranquille, content de nos théories comme d'une vieille maison un peu délabrée à laquelle on est attaché par l'usage, qu'on aime et qu'on habite. Et puis voici que l'ouragan survient sous forme de faits nouveaux, inconciliables avec les théories admises. Les hypothèses croulent, la maison s'effondre et nous restons tout désorientés et chagrins, dans l'attente de nouvelles bourrasques et ne sachant que faire. »

Quel aveu d'impuissance et de stérilité dans ces paroles !

Lorsque nous étudions la marche du spiritisme, nous sommes amenés à constater que, peu à peu, d'étapes en étapes, malgré ses hésitations et ses répugnances, la science se rapproche graduellement des théories spirites.

En physique et en chimie, la voilà qui reconnaît l'existence de la matière subtile, radiante et des forces radio-actives, qui sont la base même, le substratum et le mode de manifestation du monde invisible.

Et maintenant en psychologie, elle est obligée d'accepter l'hypnotisme et la suggestion, après les avoir longtemps niés. Puis ce fut la télépathie et la transmission des pensées. Or, que sont ces faits, sinon la

démonstration dans le domaine humain, expérimental, du principe affirmé, appliqué depuis cinquante ans par les Esprits : l'action possible de l'âme sur l'âme, à toutes distances, sans le secours des organes et du cerveau.

La science officielle, qui s'inspirait surtout des théories matérialistes, repoussait *a priori* cette explication. Il y a encore peu d'années, elle rejetait toute possibilité de manifestation de l'intelligence en dehors du cerveau, et par conséquent, tout moyen pour un être de communiquer avec un autre être en dehors des organes et des voies ordinaires de la sensation.

La science est obligée aujourd'hui de reconnaître les faits de télépathie et de transmission des pensées. Et en les reconnaissant, elle fait un pas considérable en avant, elle porte un coup mortel au matérialisme.

La télépathie démontre la communication possible entre deux êtres sans l'aide des sens physiques, comme la suggestion démontre l'influence possible d'un esprit sur un autre, sans le secours des organes. Ces influences et ces fonctions sont établies par des milliers d'expériences. Dès lors, par cela même la théorie matérialiste est en défaut et la moitié du chemin est faite par la science pour admettre la communication comme possible entre les hommes et les Esprits. Cette deuxième moitié du chemin, elle la fera par l'étude de la médiumnité.

Or, cette rénovation puissante de la psychologie, qui apprendra à l'être humain à se mieux connaître, à qui la science la devra-t-elle ? Aux spirites, aux magnétiseurs qui, les premiers, ont attiré l'attention des savants sur les faits de suggestion, de télépathie, de transmission des pensées et qui ont forcé en quelque sorte l'évolution scientifique à s'orienter dans cette voie qui la conduira forcément au spiritisme.

Un fait significatif nous montre déjà le chemin parcouru dans le milieu enseignant. Le docteur Geley a pu faire au Collège de France, sous les auspices de l'Institut psychologique et devant un auditoire d'élite, le 28 janvier 1918, une conférence sur les phénomènes psychiques, dans laquelle il affirmait la réalité des matérialisations d'Esprits.

Le Collège de France, on le sait, est l'expression la plus haute de l'enseignement supérieur. Ses professeurs comptent parmi les plus illustres. Renan, Michelet, Claude Bernard, Berthelot ont occupé ses chaires. Aujourd'hui encore le Tout-Paris intellectuel y suit avec un intérêt passionné les cours des professeurs Bergson, Izoulet, Réville, Camille Jullian, etc. Le programme, le but du Collège de France est de vulgariser, de rendre publics les nouvelles decouvertes et les travaux récemment effectués dans tous les domaines du savoir humain. La conférence du

docteur Geley est donc un événement considérable, une sorte de consécration officielle de nos études et de nos recherches.

***

Tout en applaudissant au mouvement qui entraîne les hommes instruits vers l'étude des phénomènes psychiques, nous ne pouvons cependant nous défendre de quelque appréhension, en songeant aux préventions, aux routines invétérées qui règnent dans certains milieux académiques. Il est encore bien des savants qui veulent imposer à ces faits les mêmes règles qu'aux combinaisons physiques et chimiques. Mais c'est un point de vue erroné et gros de conséquences fâcheuses que de considérer ces expériences comme un domaine dont les éléments et les forces se représentent toujours identiques et de façon à être disposés à notre gré. On s'expose par là à des recherches vaines ou à des résultats incohérents.

Dans l'ordre psychique, les conditions d'expérimentation sont absolument différentes ; tout y est incertain et changeant. Les résultats, suivant la composition des cercles et les influences régnantes, peuvent varier à l'infini. Les efforts des psychistes officiels risqueraient de rester stériles, s'ils persistaient en des vues si peu conformes à la réalité.

Il faut le reconnaître : c'est aux savants anglais que nous devons la poussée vigoureuse du nouveau spiritualisme dans le monde. Les qualités d'observation, les méthodes prudentes, la persévérance d'un Crookes, d'un Russell Wallace, d'un Myers, d'un Lodge, sont au-dessus de tout éloge ; mais ce qui est plus admirable encore, c'est le courage moral qui a permis à ces hommes éminents de faire tête pendant vingt ans aux hostilités conjurées des Académies et des Eglises, d'obliger, finalement, l'opinion publique à s'incliner devant leurs travaux, à accepter leurs conclusions. Crookes, entre autres, n'a jamais varié dans ses jugements sur les apparitions de Katie King. En dépit des insinuations de certains critiques malintentionnés, il a écrit et publié, à différentes dates, des lettres dans lesquelles il reproduit ses premières affirmations et les accentue encore.

Nous ne retrouvons pas ces qualités, au même degré, chez les savants des autres pays qui se sont occupés de psychisme. M. Charles Richet, qui est un esprit sagace et ouvert, après avoir constaté tant de fois les phénomènes qui se produisaient dans les séances d'Eusapia Paladino et signé les procès-verbaux qui en attestaient la réalité, ne reconnaissait-il pas lui même que sa conviction, profonde d'abord, s'affaiblissait et devenait flottante quelque temps après, sous l'empire des habitudes

d'esprit contractées dans le milieu qui lui était familier ! Depuis lors, il est devenu plus affirmatif sur la question des fantômes.

M. Camille Flammarion, lui aussi, a eu ses heures d'incertitudes. On nous fait remarquer que dans la dernière édition de son livre : *Les Forces naturelles inconnues*, 1917, il a une tendance à expliquer tous les phénomènes par la seule extériorisation des médiums.

Nous aimons à croire qu'en publiant l'enquête qu'il poursuit en ce moment sur les faits du même ordre recueillis au cours de la guerre, il donnera des explications plus complètes et plus satisfaisantes.

Nous comptons surtout sur la jeune science pour assurer en France le triomphe du spiritualisme expérimental. Affranchie des préjugés d'école et des routines séculaires, ses représentants sauront comprendre que, pour réussir dans cet ordre d'études, il faut être animé de l'esprit d'impartialité, ne plus assimiler les médiums à des hystériques, apporter un sentiment plus respectueux envers les êtres intelligents, quoique invisibles, qui interviennent dans les phénomènes et ont droit à nos égards, autant que les personnes humaines, et parfois davantage.

Le Dr Geley et ses émules savent qu'il ne faut toucher à ces questions qu'avec réflexion et respect, en se souvenant que le monde invisible est un immense réservoir de forces et d'intelligences et que, suivant nos dispositions, ces forces seront avec nous ou contre nous.

Le bien et le mal se rencontrent dans l'invisible comme dans le visible ; ils s'appellent et s'attirent d'un côté comme de l'autre de la mort, et le seul moyen d'obtenir des phénomènes élevés, de faire du spiritisme une science utile et un moyen de progrès, c'est de n'aborder ce domaine qu'avec un sentiment grave et recueilli.

La désinvolture de certains expérimentateurs vis-à-vis des Esprits a pour conséquence d'éloigner les Entités bienfaisantes et élevées, susceptibles d'apporter un puissant concours dans les séances et d'attirer les rôdeurs de l'espace, toujours enclins à nous mystifier et même à provoquer des obsessions redoutables, comme celles dont le Dr Paul Gibier faillit être victime et qu'il a décrites dans son livre : *Spiritisme ou Fakirisme occidental*.

La science a ses manies. Les vieux spirites kardecistes sont déroutés par les appellations rébarbatives dont elle habille nos phénomènes. Les mots grecs de telékinésie, de cryptomnésie, d'ectoplasme et tant d'autres analogues ne leur disent rien qui vaille. Il faut cependant se plier aux habitudes des savants, qui ont toujours débaptisé à leur gré les faits nouveaux et procédé à des classifications souvent arbitraires, que la nature ne connaît pas. On nous dit que ces procédés sont nécessaires pour introduire un peu de clarté dans ces études. Nous devons

donc les accepter, tout en maintenant l'usage des termes qui nous sont familiers et que le temps a consacrés.

Quels que soient les termes et les procédés adoptés, il ne faut pas perdre de vue que dans notre monde, où tout n'est que relatif, on ne saurait atteindre, en aucune matière, la science intégrale et absolue. Il est nécessaire d'expérimenter avec méthode et rigueur, mais, quoi qu'on fasse, on ne réussira pas à enfermer dans les étroites règles humaines la science de l'invisible. Elle dépassera toujours nos classifications de toute la hauteur dont le ciel infini domine la terre. La connaissance de l'Au-delà n'appartient, dans son ensemble, qu'à ceux qui s'y trouvent. Nous pouvons du moins en recueillir les lueurs nécessaires pour éclairer notre marche ici bas.

(*A Suivre.*) LÉON DENIS.

# La Preuve par les Faits et par la Science

(*Suite*)

La preuve de la survie nous a été donnée spontanément par nos chers disparus, afin de pouvoir communiquer avec nous. Ce furent d'abord, un peu partout, des coups frappés qui attirèrent l'attention. Des mediums intuitifs, qui s'ignoraient encore, interrogèrent et reçurent, à la suite d'une convention basée sur le nombre de coups frappés, des réponses par oui ou par non. Puis ils obtinrent des mots, des phrases, en épelant les lettres dans l'ordre de l'alphabet, et les retenant, chaque fois, les unes après les autres, selon le nombre de coups frappés. On en vint rapidement, en se conformant aux instructions ainsi reçues, aux communications par l'écriture, qui prenaient beaucoup moins de temps, et donnaient de bien meilleurs résultats.

Bientôt se révélèrent également des médiums auditifs, voyants, à incorporations ou matérialisations, qui élargirent considérablement le champ des investigations, et firent se multiplier les découvertes. Il n'était plus permis de douter.

Un des moyens de communication les plus impressionnants, avec l'apparition par matérialisation, est celui de l'incarnation, où l'esprit se manifeste aussi bien par le geste que par la parole. Nous avons été témoin, il y a peu de temps, en ce genre, d'un cas des plus intéressants. L'Esprit d'un des chanteurs les plus connus de l'Opéra se manifestait

spontanément, demandant que l'on transmît un message à sa femme dont le chagrin le peinait beaucoup. Comme on lui demandait son nom, afin de pouvoir lui donner satisfaction, il se redressa, dans un mouvement de vive surprise, et répondit, avec un accent de fierté quelque peu blessée :

— Comment !... Vous ne me reconnaissez pas !... Moi !... le grand chanteur que vous avez si souvent applaudi !... Moi !... (il donnait alors son nom).

Ensuite, il indiqua l'adresse de sa femme, au château de X...

Il fit encore quelques réflexions au sujet de ses succès au théâtre.

— Peuh ! — disait-il avec un dédain marqué — toutes ces grandes ovations m'étaient faites par des gens qui, pour la plupart, se trouvaient flattés de pouvoir m'approcher, et c'était, le plus souvent, sans sympathie réelle ; mais aujourd'hui je peux lire dans les cœurs.

Si on avait pu avoir le moindre doute sur l'identité de l'Esprit que tous les assistants avaient connu, le mouvement qu'il fit, lorsqu'on lui demanda son nom, l'aurait fait immédiatement disparaître. L'attitude fut si naturellement expressive, et elle révélait si bien la personnalité qu'il était absolument impossible de s'y tromper. Ce fut d'une puissance de vérité réellement impressionnante !

Seulement, sa surprise de n'avoir pas été reconnu provenait tout simplement de ce que, se trouvant au milieu de nous, nous voyant et nous parlant, il avait oublié que, nous..., nous ne pouvions pas le voir!

Voilà donc bien résolue la question de la survivance, et de la possibilité des rapports entre les morts et les vivants.

Il nous reste à parler des vies successives et de la réincarnation. C'est la doctrine d'Allan Kardec, transmise par les Esprits eux-mêmes, et adoptée par la grande majorité de ceux qui l'ont étudiée sans parti pris. Elle indique la cause de l'inégale valeur des âmes, et donne, au sujet de certains faits mystérieux et sur l'évolution de l'être, des explications décisives que l'on ne saurait trouver ailleurs.

La preuve expérimentale des vies successives et de la réincarnation a été faite ces dernières années par le colonel de Rochas, administrateur de l'Ecole Polytechnique, et par d'autres qui ont exécuté leurs recherches d'après le même procédé. Les résultats ont été partout semblables, et, avec la lumière qu'ils jettent sur notre passé, on comprend très bien pourquoi, pendant notre vie terrestre, nous devons ignorer les détails de nos précédentes incarnations.

Voici comment procède l'expérimentateur : Le sujet étant endormi, il lui ordonne de raconter sa vie, en passant par toutes les périodes jusqu'à sa plus tendre enfance ; puis, poussant plus loin, et lui faisant

franchir l'intervalle qui sépare sa vie actuelle de l'existence précédente, il en obtient le récit de cette existence passée, qu'il commence, ainsi, en sens inverse, c'est-à-dire au moment de la mort, et remonte jusqu'à ses plus jeunes années. Un médium est allé, de cette façon, jusqu'à sa onzième existence. Il arrive que les faits se rapportant aux existences les plus rapprochées peuvent être contrôlés. On ramène le sujet à l'époque actuelle en lui faisant parcourir, en sens contraire, le même chemin, et si on l'interroge, à certaines des étapes déjà parcourues, son récit ne varie pas.

Le colonel de Rochas explique ainsi, dans son ouvrage sur *Les Vies successives* (Chacornac, édit. 1911), comment il obtint pour la première fois, d'un médium, le récit de ses vies antérieures :

« Lors de mes premiers essais, je m'arrêtais au moment où le sujet, ramené à sa première enfance, ne savait plus me répondre; je pensais qu'on ne pouvait aller au delà. Un jour cependant j'essaie d'approfondir encore le sommeil en continuant les passes, et grand fut mon étonnement quand, en interrogeant le dormeur, je me trouvai en présence d'une autre personnalité, se disant être l'âme d'un mort ayant porté tel nom et vécu dans tel pays. Dès lors, une nouvelle voie paraissait indiquée : continuant les passes dans le même sens, je fis revivre le mort et parcourir à ce ressuscité toute sa vie précédente en remontant le cours du temps. Ici encore ce n'étaient pas de simples souvenirs que je réveillais, mais des états d'âme successifs que je faisais réapparaître.

« A mesure que mes expériences se répétaient, ce voyage dans le passé s'effectuait de plus en plus rapidement, tout en passant exactement par les mêmes phases, de sorte que je pus ainsi remonter à plusieurs existences antérieures sans trop de fatigue pour le patient et pour moi. Tous les sujets, quelles que fussent leurs opinions à l'état de veille, donnaient le spectacle d'une série d'individualités, de moins en moins avancées moralement, à mesure qu'on remontait le cours des âges; dans chaque existence, on expiait, par une sorte de peine du talion, les fautes de l'existence précédente ; et le temps qui séparait deux incarnations s'écoulait dans un milieu plus ou moins lumineux, suivant l'état d'avancement de l'individu. »

Nous laissons encore le colonel de Rochas donner lui-même les détails de l'une des vies antérieures de l'un de ses sujets, Mlle Marie Mayo, âgée de 18 ans, jouissant d'une parfaite santé, et ne connaissant rien du magnétisme ou du spiritisme. Les expériences ont lieu à Aix-en-Provence, en présence du docteur Bertrand, ancien maire d'Aix, médecin de la famille de Mlle Mayo, et de M. Lacoste, ingénieur. « Je fais remonter

à Mayo — dit-il — le cours des années ; elle va ainsi jusqu'à l'époque de sa naissance. En la poussant plus loin, elle se rappelle qu'elle a déjà vécu ; qu'elle s'appelait Line ; qu'elle est morte noyée ; puis, qu'elle s'est élevée dans l'air ; qu'elle y a vu des êtres lumineux, mais qu'il ne lui avait pas été permis de leur parler. »

Dans les séances suivantes, l'existence de Line est reconstituée avec de nouveaux détails. A l'époque de sa mort, la respiration devient entrecoupée ; le corps se balance comme porté par les vagues et elle présente des suffocations.

Une autre fois encore, sur l'ordre de M. de Rochas, elle redevient Line, au moment où elle s'est noyée, car il s'agit d'un suicide. Aussitôt, le sujet fait un brusque mouvement, et reste un court instant la figure dans ses mains. On a l'impression que c'est la première phase de l'acte qui s'accomplit volontairement.

« Puis — continue l'expérimentateur — Mayo revient brusquement du côté gauche. Les mouvements respiratoires se précipitent et deviennent difficiles ; la poitrine se soulève avec effort et irrégulièrement ; la figure exprime l'anxiété, l'angoisse ; les yeux sont effarés. Elle fait de véritables mouvements de déglutition, comme si elle avalait de l'eau, mais malgré elle, car on voit qu'elle résiste. Elle pousse à ce moment quelques cris inarticulés ; elle se tord plutôt qu'elle ne se débat et sa figure exprime une si réelle souffrance, que M. de Rochas lui ordonne de vieillir de quelques heures. Puis il lui demande :

— T'es-tu débattue longtemps ?

— Oui.

— Est-ce une mauvaise mort ?

— Oui.

— Où es-tu ?

— Dans le gris. »

M. de Rochas fait remonter Mlle Mayo à une existence plus éloignée, où elle s'appelait Madeleine de Saint-Marc, et où son mari était gentilhomme attaché à la cour de Louis XIV. Puis, la ramenant vers son existence actuelle, il lui fait, en passant, donner encore quelques détails sur Line, en reprenant alors cette existence par son commencement. Le colonel lui fait traverser rapidement le « noir », et elle se réincarne en Bretagne. « Elle se voit enfant, puis jeune fille, elle a 16 ans et ne connaît pas encore son futur mari ; à 18 ans, elle le rencontre, l'épouse peu après et devient mère...

« Elle a 22 ans, elle a perdu son mari dans un naufrage et son petit enfant est mort. Désespérée, elle se noie. Cet épisode qu'elle a déjà reproduit dans une autre séance, est si douloureux, que le colonel lui

prescrit de passer outre, ce qu'elle fait, mais non sans éprouver une violente secousse ».

D'autres expériences, avec des sujets différents, mais tout aussi concluantes, ont été faites de concert avec le docteur Bordier, directeur de l'Ecole de médecine de Grenoble.

Dans chacune de ses existences, le sujet révèle une personnalité bien distincte de la précédente, et toujours en rapport avec l'existence qu'il revit. Il n'est pas rare qu'il parle alors une langue que dans son existence actuelle, il ne connaît pas. Et il n'y a pas de suggestion possible lorsque cette langue est également ignorée par l'expérimentateur. Le colonel de Rochas dit que non seulement il a évité tout ce qui pouvait mettre le sujet sur une voie déterminée, mais qu'il a souvent cherché en vain à l'égarer par des suggestions différentes. D'autres, qui se sont livrés à la même étude, ont aussi inutilement essayé de suggérer au sujet que les existences par lui décrites n'étaient pas vraies, il n'en a pas moins, à chaque nouvelle expérience, toujours répété sa même version.

M. A. Bouvier dit : « Chaque fois que le sujet repasse une même vie, quelles que soient les précautions prises pour le tromper ou le faire tromper, il reste toujours la même individualité, avec son caractère personnel, redressant au besoin les erreurs de ceux qui l'interrogent. »

(*A suivre.*) KERMARIO.

# Puissance de l'Esprit

Depuis Socrate, Confucius, Platon, Tertullien, Sénèque, Montesquieu, Aristote et tant d'autres sages et philosophes, on a pu étudier la valeur des objections pour ou contre l'esprit, son existence et sa puissance ; on a pu juger les matérialistes qui nient, les spiritualistes qui admettent et les positivistes qui doutent.

Une pléiade nouvelle est née au siècle dernier, une littérature, qui confirme non seulement l'existence, mais la puissance qui désormais soulèvera le monde.

« Certaines manifestations (de l'Esprit) ont ébranlé les savants les plus froids » (Mæterlinck, *L'Hôte inconnu*, p. 23).

Il y aura d'un côté la théorie et de l'autre le pratique; on pourra dire: J'ai lu, et j'ai vu la puissance des phénomènes les plus curieux, les plus variés. Deux ministres, dont un *amiral* et un *journaliste*, discutent des sous-marins. L'amiral veut en construire, le journaliste n'en veut pas ;

un affirme, l'autre nie. Ce que l'on ne comprend pas, c'est que l'on n'ait pas forcé le journaliste d'étudier la théorie, avant de lui montrer un vaisseau sous-marin.

Les négateurs sont tous les mêmes, ils ne croient pas ceux qui connaissent les questions. Nous ignorons nos origines et nos fins et l'on se moque de ceux qui étudient l'Esprit, principe actif.

Les matérialistes veulent nous imposer leurs raisons; ils ont touché aux sciences, mais dans le domaine de la psychologie, ils déraisonnent, ils dédaignent la pratique.

En médecine, il y a également deux courants : un matérialiste, et un spiritualiste ; cela ne paraît pas toujours, mais quelque opinion qu'il ait, celui qui a observé, étudié, est absolument respecté lorsqu'il annonce à ses confrères un symptôme nouveau, inconnu, d'une maladie ancienne. Tous observent, cherchent, dans l'intérêt de modérer la souffrance.

L'Esprit humain est borné ; on doit étudier sans cesse, on veut se prononcer sur tout, les philosophes sont variés, multiples, parce que les philosophies sont ondoyantes. C'est déjà méritoire de s'élever au-dessus du vulgaire qui ignore et critique sans rien savoir, et il faut aimer l'humanité pour supporter la critique, sinon l'on devient orgueilleux ou misanthrope ; il ne faut pas non plus dépendre des ignorants trop nombreux.

Il faut enseigner, et ne pas vouloir induire les gens dans l'erreur en niant ce que l'on ne conçoit pas. L'intuition est un bon guide ; on prétend que c'est notre Esprit, peut être celui d'un de nos morts aimés !

Ils ne meurent pas tout entiers, leur esprit peut vivre pour nous soutenir à végéter moralement, car nous végétons. Il en est des philosophes d'une école nouvelle, qui préfèrent les enseignements intimes, intuitifs, plutôt que ceux des humains qui disent : « Rien n'existe », mais nos sentiments intérieurs protestent. On admettrait ce *rien* si nous habitions un univers non peuplé, et encore cet unique habitant pourrait se demander : A quoi sert cet univers et quel en est le grand architecte? Mais nous sommes un univers vivant, animé, c'est-à-dire ayant une humanité. Les hommes parlent de *forces* sans dire d'où elles viennent et accusent le *mal*; d'où vient-il ? et la fatalité, qu'est-ce que la fatalité ?

Si certains hommes admettent l'Esprit c'est déjà une lumière dans le dédale de la philosophie ; éclair qui peut guider à condition de raisonner, de réfléchir, d'étudier, et de vivre selon la loi morale car l'esprit, lumière, a plus de force pour guider notre propre esprit, qui devient ainsi plus lucide, plus intuitif, et tôt ou tard, il voit plus clair dans le problème du mal, il accuse moins le *fatum* ; sa conscience *sub* ou *sous*? l'illumine sur le Devoir, sur la destinée. C'est là le gardien des religions antiques ;

si l'on en a besoin, il apaise, il console, et la conscience est plus forte pour en faire profiter ceux qui nous entourent ; c'est l'enseignement, l'éducation, la compréhension du Bien, la Vertu, si l'on veut entendre par là la saine morale.

« Quant aux fidèles de l'inconnu, qui, depuis longtemps ont compris qu'il faut se résigner à ne rien comprendre et être prêts à toutes les surprises, il y a là cependant un mystère... le seul vraiment étrange parce qu'il touche le point le plus sensible de notre destinée. « (Mæterlink, page 25).

Il faut *vouloir* comprendre, être prêt à tout ; il y a un grand mystère, c'est vrai, et le point le plus sensible, c'est que les humains avec toutes les plus saines morales antiques et modernes, et la pratique de plus de quatre mille religions ou sectes qui les divisent, ne prennent pas les bonnes méthodes de l'Esprit ; ils s'égarent sans cesse dans de vaines subtilités, dans des compromis de conscience, avec de faux arguments : ils pratiquent le néologe et le sophisme, ils écartent la justice qui gêne, ils sont toujours tentés par des impulsions corporelles. Ils sont le jouet de leurs sens, ils annihilent l'Esprit, ils sont faibles, ils sont esclaves, ils accusent les autres et jamais eux-mêmes ; ils négligent le Bien, ils sont égoïstes, orgueilleux, rapaces, les humains !

Avec toutes ces fautes, ces défauts, ces vices, l'esprit élevé ne communique que très rarement ; il ne peut arriver dans la zone du mal qu'avec une peine, une répugnance et de grandes difficultés ; nous sommes alors les jouets des esprits légers, futiles, fautifs, dont les manifestations déroutent et qui font dire : Pourquoi venir dire de pareilles insanités ? a quoi bon ces ridicules phénomènes ? Ce n'est pas la peine de nous tromper ainsi et faire des prédictions peu valables ?

Il nous faut donc sans relâche exercer notre *volonté vers le Bien*, le Bien propre aux hommes : à tous, et à soi ; et si nous le négligeons, le mal a trop d'empire et retombe sans cesse sur tous. Nous avons acquis la preuve de la survivance par les rares phénomènes spirituels inéluctables ; on a désormais la preuve de la dualité corporelle, de l'indépendance de l'Esprit, des forces qu'il peut mettre en jeu et nous ignorons jusqu'où cette force peut aller.

L'Esprit vit d'une vie propre ; il agit. On peut ergoter, mais on prouve : en outre *on* nous dit que nous payerons nos fautes après la mort, mais *ce n'est point ce qu'un vain peuple* pense ; il y a la justice, nous en avons quelques notions, mais nos sens sont trop grossiers, sont trop faibles pour bien comprendre ; on dit comme M. Mæterlinck (p. 43) : *Ayant alors éloigné les dieux et les morts, c'est de notre inconnu qu'elles émanent ?*

Il ne s'agit pas d'éloigner les dieux et les morts ; plus on les éloigne,

plus on est dérouté ; tout est disproportionné à notre raison, et l'homme le plus subtil ne peut concevoir l'action de l'Esprit, l'action divine (nous osons à peine mettre ce mot). Pensons à la création, aux mondes, à des milliards de mondes habités peut-être par des milliards de milliards de créatures qui ont un esprit. N'écartons pas si rapidement l'influence des Esprits pour vanter la puissance d'un sub-conscient, d'un subliminal fort problématique, et dont les anglais ont abusé sans donner une définition valable, afin de rejeter l'influence spirituelle des désincarnés au moyen d'un néologisme qui n'explique rien.

Avec des mots on rejette ce qui gêne et on parle de la « faillite de l'occulte », alors, qu'au contraire, jamais *on* n'a tant expérimenté ; mais *on* ne publie pas et pour cause.

Les gens instruits et conciencieux ont continué mais ne divulguent rien. Beaucoup de petits journaux ne paraissent plus ; les auteurs sont au front avec imprimeurs et rédacteurs, et M. Mæterlinck a raison de dire « qu'après l'orage nous verrons des faits nouveaux ».

Depuis un demi-siècle, nous étudions les « prodigieuses énigmes » ; nous avons lu *toutes* les manifestations décrites par des savants européens, américains, hindous, etc.

Nous avons vécu avec un écrivain faisant un roman de psychologie morale en vingt jours.

Parmi les sceptiques vivant de la plume, on critiquait ou l'on faisait le silence. Combien de lettres n'avons-nous pas reçues à ce sujet !

Nous félicitons M. Mæterlinck, il n'a pas craint la lutte, il en impose aux salariés ; il n'a point la foi profonde, il ne considère pas encore la psychologie morale dirigeante ; il critique des choses douteuses : « Pourquoi, dit-il, prédire ceci ou cela. » Il sait que si ce sont des Esprits, ils sont la copie de l'esprit humain, ils ne sont pas *élevés* sur le plan divin pour tout dévoiler.

Les *procedings anglais* sont en désaccord avec nos *revues*, comme les protestants le sont avec nos catholiques, comme les Israélites avec les positivistes et ceux-ci avec les matérialistes.

M. Mæterlinck concède qu'il y a des faits acquis *incontestables* que dénie la Presse sans en rien savoir, doutant des efforts et de la science intègre des observateurs.

Jadis, quand on parlait de tables tournantes, c'était un éclat de rire ; aujourd'hui M. Mæterlinck dit : « C'est aussi véridique que la polarisation de la lumière » et nombre de critiques ignorent la polarisation.

*L'Hôte inconnu* est lu avec une ardente curiosité par tous les lettrés qui ne se sont jamais occupés de la question ; ils parlent des fantômes des vivants et des morts décrits il y a des années ; ils sont ahuris en

lisant la foule des savants qui en ont vu comme les professeurs Richet de la Faculté de médecine de Paris ; comme le colonel de Rochas, directeur de l'Ecole polytechnique, qu'un gouvernement libre a censuré ; comme le docteur Maxwell, procureur général, et aussi le plus grand savant anglais, Sir William Crookes, dont j'ai vu personnellement le célèbre médium.

Mais tous nos intellectuels, et... les autres, sont au paroxysme de l'étonnement, en lisant dans *l'Hôte inconnu* les chevaux d'Elberfeld.

On est dans l'obligation de confirmer les faits disant : Lisez l'histoire naturelle, vous verrez que de nombreux savants écrivent que l'animal a une pensée, il fait des combinaisons, il fait des chiffres il compare ; il a des préférences, des amitiés, du jugement ; il est perfectible, il a des passions, il est triste, il est gai, sociable, familier, prévoyant, constructeur. Il connaît l'homme et très peu d'hommes connaissent les animaux.

Les chevaux d'Elberfeld en sont la preuve et si M. Mæterlinck avait demandé au cheval son appréciation sur le moral de Van Osten il lui aurait répondu : *Gut* (1) et sur Pfungst : *schlecht* (2).

Docteur BÉCOUR.

# L'Heure des Jésuites

Nous ne pouvons nous dispenser de répondre aux attaques de toutes sortes dont notre œuvre est l'objet, depuis que nous avons parlé de la prochaine organisation du Spiritisme, sous la direction d'un *Comité Central*.

C'est d'abord la *Revue Spirite* qu'on avait en vue. N'osant pas l'attaquer ouvertement, en face, on a cherché à s'introduire chez elle par de louches manœuvres que nous avons pu déjouer à temps.

Puis, sont venues les honteuses lettres anonymes, nous incitant à lancer le journal fondé par Allan Kardec dans une voie tout autre que celle que le Maître lui a tracée.

On s'est partout heurté à notre vigilance, mais un autre s'est laissé surprendre. Nous voulons croire que c'est à son insu, en trompant sa confiance, qu'un Jésuite de robe courte aura pu déverser son venin dans les colonnes du journal, sur lequel, après le nôtre, il a jeté son

(1) Bon.
(2) Mauvais.

dévolu. Nous attendrons, à ce sujet, les explications — non du Jésuite, nous savons ce qu'il désire ! — mais de l'homme responsable, puisque l'article n'est pas signé.

Nous méprisons souverainement les insinuations perfides qu'on lance contre notre action, contre notre œuvre ; nous repoussons du pied les injures du Jésuite masqué qui, restant dans l'ombre, a l'audace de parler de la lâcheté de quelqu'un qui mène au grand jour, le bon combat pour le triomphe des grandes idées de Vérité, de Justice et de Liberté qui sont inséparables de notre chère doctrine.

Mais nous avons le devoir de mettre en garde nos lecteurs, nos amis et tous les honnêtes gens, contre les procédés employés par nos adversaires : En ces malheureux temps de guerre, il y a des... chercheurs... affamés... des... monteurs D'AFFAIRES... PRESSANTES !... C'est pour eux L'HEURE DE L'ACTION... nous engageons nos frères et sœurs spirites à se méfier.

KERMARIO.

# Echos des Groupes Spirites

Je fus invitée par des dames de Montpellier à suivre avec elles quelques réunions spirites. Réunies dans la maison de campagne de l'une d'elles, nous employions la journée à des lectures commentées, à des causeries sur la doctrine d'Allan Kardec et le soir, à la réunion proprement dite, avec évocation de nos Esprits guides.

Médiums pour la plupart, nous nous réunissions sous le ciel étoilé, en face d'une nature splendide et là nous élevions à Dieu nos âmes pleines de foi et d'amour. Les communications nous étaient données dans la demi obscurité des nuits d'été sans lune. Quand on en obtenait une par l'écriture, on éclairait pour la lire et on éteignait aussitôt afin de ne pas gêner la voyante que l'absence de lumière favorisait.

Elle vit ainsi un prêtre se promener dans les allées du jardin. Nous sûmes que la maison lui avait appartenu et que ses héritiers l'avaient vendue au nouveau propriétaire. Il fut parfaitement reconnu, à la description qu'elle en fit, par les personnes qui avaient autrefois connu l'ecclésiastique. Cet esprit évoqué ne put répondre ; notre guide nous dit qu'il ne se croyait pas mort, et était très surpris de n'être pas seul dans son jardin. Nous priâmes pour lui et nous eûmes la satisfaction

de l'éclairer sur son état. Il fut reconnaissant de nos bonnes pensées et s'intéressa à nos réunions auxquelles il assistait tous les soirs.

Nous obtînmes, sans les avoir demandées, de belles communications de Jean Huss qui nous intéressèrent vivement et nous firent beaucoup de bien. Ce grand Esprit daignait nous donner tous les soirs une instruction ; il était devenu le guide de notre petit cénacle. Une de ces dames désira évoquer un digne prêtre décédé depuis quelques années, afin d'avoir son appréciation sur notre retraite (nous avions ainsi nommé notre série régulière de réunions) ; voici ce qu'il répondit :

« Vous m'avez appelé, et vous me demandez mon appréciation sur votre retraite. En réalité j'en suis satisfait. Vous partagez votre temps entre le travail, la méditation, les instructions de vos guides et les conseils de vos amis, quoi de mieux ?... Votre prédicateur (1) dont je suis les instructions est un esprit de haute valeur ; mais pourquoi croit-il que l'Eglise va tomber ? Elle ne tombera pas ; elle est encore bien solide, et elle a de vaillants défenseurs. Le spiritisme, ennemi de l'heure présente, n'est pas assez fort pour lutter victorieusement. Il vivra à côté d'elle, ce qu'il a de vrai étant indéniable ; il fera comme la Réforme, c'est un frère ennemi de plus, voilà tout. Quant à son triomphe !... pas encore ! Une armée est en lutte contre lui et il aura une quantité énorme de difficultés à vaincre avant d'y arriver.

« Il y aurait bien une solution : s'unir, mais cela ne peut avoir lieu, car l'Eglise seule a la vérité tout entière et seule elle veut éclairer le monde. Pour elle les Esprits seront toujours des démons ; le spiritisme ne peut l'admettre, et il est dans son droit, car, à cette heure, je sais parfaitement que je suis l'abbé que je me dis être et non point un suppôt de Satan. Irréconciliables ennemis vous devez marcher côte à côte sans vous aimer, poursuivant chacun ce que vous croyez être la Vérité.

« Non, je ne lutte pas contre vous, et bon nombre de prêtres ne veulent pas imposer à la foule le mensonge de Satan ; mais je ne ferai rien contre ma mère l'Eglise, que j'aime et respecte toujours. Nous sommes la force d'inertie qui paralyse souvent les efforts de part et d'autre. Voyez, par là, à combien de difficultés vous êtes voués ! combien d'obstacles se dresseront sur votre route, et vous feront trébucher quand vous croirez atteindre le but !...

« L'Eglise est forte parce qu'elle a une forte discipline que vous ne pourrez jamais réaliser avec le libre examen. Quel dogme avez-vous en spiritisme ? L'immortalité de l'âme (la réincarnation n'est pas acceptée par tous les spirites), et la communication entre les vivants et les désincarnés. Mais pour cela vous n'avez pas à vous séparer de l'Eglise qui

(1) Jean Huss.

croit à l'immortalité et admet les manifestations des âmes du Purgatoire. Restez donc avec nous. A quoi bon une nouvelle secte que vous êtes disposés à organiser sérieusement ? Ralliez-vous à l'Eglise qui mettra toutes choses au point, constatera le vrai et le faux des communications, et statuera solidement sur ce que vous devez admettre et rejeter. C'est là mon vœu sincère pour la génération qui vient. Dans ces temps troublés par tant de douleurs on a besoin de consolations palpables, plus sûres et moins vagues que celles de la Religion, j'en conviens. D'ailleurs les prêtres manquent, ils sont, eux aussi, à faire un rempart de leur poitrine aux envahisseurs ; les affligés sont donc bien excusables de chercher où ils peuvent des consolations... Ne quittez pas les églises, spirites sincères, allez y prier ! Jésus vous entendra et il fera encore un miracle d'amour pour que tous ses enfants restent tous frères et s'aiment en lui. On vous a souvent répété le commandement sacré : « Aimez-vous les uns les autres ! » Suivez ce conseil et restons toujours frères en J.-C. N. S. » X..., prêtre.

Mais tandis qu'on faisait la lecture de cette communication et que, sans bien l'approfondir, nous acceptions ses paroles avec respect et reconnaissance ; le médium se remit fiévreusement à écrire et en quelques minutes nous eûmes la réponse de Jean Huss, notre « prédicateur », comme le nomme l'abbé X...

« La vérité, c'est la vérité ! On ne peut l'accorder avec des demi-mensonges. On donne sa vie pour elle quand on ne peut faire mieux, mais elle n'admet pas de partage, pas de faux-fuyant.

« Le spirite priera partout : dans sa maison comme sur la place publique ; dans l'église ou dans la synagogue s'il doit y aller pour une raison voulue de lui ; parce qu'il doit prier toujours c'est-à-dire être toujours en communication directe, par le cœur et la volonté, avec le Père Céleste qui le bénit du haut du Ciel. Il n'attaquera ni l'Eglise, ni la Mosquée par ce que son âme a la charité et qu'il voit un frère dans tout être humain. Il aimera d'un amour aussi parfait qu'il en sera capable, tous les hommes ses frères, comme lui fils de Dieu ; il sera bon pour tous et les aidera tous. Il se laissera attaquer sans se plaindre et se défendra sans colère, sans haine ; il puisera sa force dans la prière, la méditation et les conseils de l'Au-delà qui lui seront prodigués au moment où il les sentira nécessaires.

« Les spirites n'ont point d'ennemis, et ne le sont de personne. Il se peut que certains de leurs frères ne partagent pas leurs vues, leurs idées, leurs croyances ; ceux-ci peuvent les ridiculiser, les mépriser, les bafouer, ils ne trouveront chez les vrais spirites que l'amour et le pardon... Que

vive l'Église tant que Dieu voudra ! Les spirites ne font rien contre elle que de publier la vérité ! Si elle est dans l'erreur, qu'elle ouvre les yeux au lieu de condamner ! Qu'elle étudie, au lieu de brûler ; le sang des martyrs qui la féconda, féconde à son tour l'éternelle vérité... Je n'ai point de rancune car elle m'a donné un bonheur au-dessus de tous les bonheurs en me livrant au bûcher. Je suis le soldat de la Vérité, et je combats avec ceux qui combattent pour elle.

« Courage, mes enfants, ne vous laissez pas attendrir par cet appel. Marchez pour le bon combat malgré les périls, malgré les obstacles ; marchez jusqu'à la mort qui n'est qu'une glorieuse délivrance !... Non, ne vous mettez pas avec les inertes, ce sont les pires ; rappelez-vous les paroles de Jésus à leur sujet : « Parce que vous ne serez ni chaud, ni froid, je vous rejetterai ! » Soyez brûlants, au contraire, d'amour, de foi et d'espérance ! La victoire est aux courageux, soyez victorieux de vous-mêmes et de toutes les difficultés. »

JEAN HUSS.

Cette seconde lecture nous saisit. On sentait si bien la différence de caractère des deux Esprits que nous ne pouvions douter de l'identité de nos deux correspondants de l'Au-delà. Ces communications furent présentées à un professeur de la Faculté des lettres qui ne manqua pas d'accuser le subconscient du médium. « C'est la thèse et l'antithèse, dit-il, et il n'y a rien là qui prouve que ces messages viennent des esprits désincarnés. Cependant le spiritisme est une croyance profondément respectable, parce qu'elle soutient et console dans les peines de la vie ; elle mérite même d'être encouragée, car elle pousse ses croyants à une haute moralité. »

Cette conclusion d'un matérialiste nous parut satisfaisante ; s'il n'admet pas les esprits, il reconnaît du moins la valeur de leur doctrine ; c'est un pas dans la vérité.

Quant à nous, avant de nous quitter nous prîmes la ferme résolution d'étudier avec soin toutes les instructions qui pourraient nous être données ; de les passer au crible de notre jugement, de notre raison et de notre bon sens, et qu'une fois reconnues bonnes, nous y conformerions exactement notre conduite et notre foi.

B. JOUAUX.

# Le Syndicat des Pauvres

*La Revue Spirite* veut bien me permettre de présenter ici l'œuvre philanthropique du *Syndicat des Pauvres*.

La tâche m'embarrasse un peu... Ce n'est pas à une mère de vanter son enfant, pourtant, je sais qu'on lui est toujours indulgent ! C'est pourquoi, dans l'espoir d'être utile à l'œuvre, je vais essayer d'y intéresser les nombreux lecteurs de *La Revue Spirite*.

Depuis longtemps je songeais que si l'on pouvait demander à tous les spiritualistes de verser — comme dans les syndicats ouvriers — une somme de 1 franc par mois, en faveur de leurs frères malheureux (cotisation à la portée de toutes les bourses, surtout avant la guerre), nous arriverions à obtenir une somme qui permettrait de soulager de nombreuses infortunes.

Un événement vint me décider à tenter de réaliser ce projet : Ayant dû subir une petite opération, je me trouvais en 1910, à l'Hôtel-Dieu. Je partageais ma chambre avec une jeune femme que l'on venait d'amputer de la jambe, à la suite d'une tumeur blanche. Le peu de temps que je passai près d'elle, m'apprit à l'estimer. Quand elle sortit à son tour de l'asile de douleur, j'allai la voir bien décidée à m'intéresser à son sort. Je la trouvai dans un véritable taudis, sans air, sans lumière, en compagnie de ses deux petits enfants. Le père gagnait si peu que les malheureux n'avaient pu trouver un logement plus salubre. La mère de par sa maladie était menacée de tuberculose ; le premier devoir d'assistance était donc de l'enlever de là ; mais les ressources nécessaires me manquaient. Je fis appel à mes amis . Je leur demandai de bien vouloir se joindre à moi pour verser chacun cette modeste aumône de 1 franc par mois, destinée à constituer le *Syndicat des Pauvres*.

Avec joie, ils répondirent à mon appel, et bientôt nous pûmes fournir au père, qui a de grandes qualités de travail et d'énergie, les premiers matériaux nécessaires à l'édification d'une petite maison, dans la plaine Saint-Denis. Travaillant le dimanche, le matin et le soir, en dehors de ses heures d'atelier, il put édifier, avec l'aide d'un de ses amis maçon, deux pièces, cuisine et chambre, qui lui permirent de s'abriter avec sa petite famille.

Des amies riches meublèrent la chambre, l'une donna un lit, l'autre un buffet, qui servit d'armoire ; tout le monde aida.

Cette petite famille étant hors d'ennui, nous convînmes, mes amis et moi, de poursuivre notre œuvre. Les misères ne manquèrent pas.

Pendant les années qui précédèrent la guerre, nous payâmes le loyer à de pauvres vieux : M. et Mme Déchelotte, 12, rue des Lyonnais, placés depuis, par nos soins, au nouvel hôpital de Villejuif. Mme Gérard, même adresse, abandonnée avec deux enfants; Mme Prat de Bastide, une vieille spirite sans ressources, habitant 11, rue Trouillet, à Clichy, etc...

Au moment où éclata la guerre un Comité était en voie de formation. Il comprenait M. Delanne, Dr Encausse, Fernand Girod (tous deux morts pour la France), M. Phanèg, etc.

Les deux premières années de la guerre les journaux spiritualistes, qui m'avaient prêté leur concours (*Revue Spirite*, *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*, *Fraterniste*, *Vie Mystérieuse*, *Mysteria*, etc.) ayant cessé leur publication, les ressources baissèrent tellement que j'allais peut-être abandonner la tâche, quand en 1917, M. Delanne m'offrit son appui et la publicité de sa revue, qui recommençait à paraître.

Grâce à lui et à ses généreux abonnés, le *Syndicat des Pauvres* put recueillir, l'année dernière, 1004 francs, ce qui nous a permis de donner un secours régulier à plusieurs vieillards, de soigner et de guérir une pauvre ouvrière et sa petite fille, etc., etc.

Le détail, les noms et adresses viennent de paraître dans le numéro de février de *La Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*.

Notre but n'est pas, en général, de donner un secours passager, mais *d'adopter* les malheureux afin de les sortir de la misère soit en faisant un grand effort, comme pour la jeune femme amputée (Mme Violet, rue Pradel-Lefèvre à Saint-Denis), soit en donnant une petite somme chaque mois, surtout quand il s'agit de vieillards.

Ces jours derniers, nous venons encore d'acheter un lit à une pauvre vieille chiffonnière, Mme Courtine, 12, rue des Lyonnais, qui, depuis plusieurs mois couchait sur une chaise, ayant donné son lit à son fils malade de la tuberculose.

La misère est effroyable. Ceux qui n'ont jamais voulu descendre dans cet enfer ne peuvent s'en faire une idée.

Autrement ils ne pourraient étouffer les cris de leur conscience. — Donne ! donne ! partage ! C'est un crime de laisser auprès de toi tes frères mourir de faim et de froid !

Souvenons-nous de la grande loi de solidarité proclamée par le Christ : *Aimez-vous les uns les autres comme des frères.*

C'est en vain que nous croirons en Dieu, à l'Immortalité, que nous demanderons l'assistance des bons esprits ; si nous ne pratiquons pas la Charité, tout sera inutile. Notre évolution demeure stagnante et notre

passage sur la terre ne portera aucun fruit. Il nous faudra revenir... et sans doute dans les conditions affreuses de ceux dont la misère a laissé indifférent notre égoïsme. « Hors la Charité, point de salut ! » a dit Jésus. Courbons la tête sous cette parole d'anathème et écoutons la voix de notre cœur qui nous crie :

Charité ! Charité ! Charité !

Mme Carita BORDERIEUX.
(*De la Société des Gens de Lettres*)
23, rue Lacroix, 17e.

Les cotisations doivent être envoyées à cette adresse.

# Le Devoir

Nous rappelons aux Sociétés ou Groupes, ainsi qu'à tous nos frères spirites, que nous serons toujours heureux de publier les communications médianimiques de quelque importance qu'ils voudront bien nous faire parvenir. Depuis les premiers jours de l'épouvantable agression dont la France a été victime, que de héros sont tombés, faisant noblement le sacrifice de leur vie pour la défense du Droit, de la Justice et de la Liberté ! Nous leur devons à tous, avec notre admiration, nos meilleures pensées, et toute notre reconnaissance. Ils sont nombreux autour de nous, désireux de nous faire savoir qu'ils sont là, plus vivants que jamais, heureux du grand devoir qu'ils ont si glorieusement accompli, et prêts à porter dans nos âmes toutes les consolations dont nous avons tant besoin. Ecoutons-les donc, et faisons connaître à tous les précieux enseignements qu'ils nous donnent, et qui ne peuvent que fortifier notre foi dans le triomphe final.

# Correspondance posthume d'Allan Kardec

## Lettres de M. Alexandre Delanne (1)

Louvain (Belgique), 5 décembre 1861.

Monsieur Allan Kardec, à Paris.

Le 20 octobre dernier comme voyageur de commerce, j'étais à Caen (Normandie), je fis la rencontre d'un nommé M. Prunier, représentant

(1) M. Alexandre Delanne, auteur de ces lettres, est le père de M. Gabriel Delanne aujourd'hui bien connu pour ses remarquables travaux sur le Spiritisme. Alexandre Delanne fut un des six fondateurs de la Ligue parisienne de l'enseignement.

comme moi, un de vos adeptes fervents. Il me donna les premières leçons du spiritisme. Désireux de m'instruire de cette science, sitôt mon retour à Paris, j'envoyais à votre domicile acheter le *Livre des Esprits* ; quelques jours plus tard je lisais celui des médiums. Ces ouvrages ne me quittent plus en voyage, mes longues soirées se passent à les relire, et les méditer; avant cette lecture je vous l'avoue humblement j'était dans l'incertitude que vous décrivez si bien ; mais aujourd'hui vous m'avez convaincu par la pureté et la hauteur de votre philosophie. quoique n'ayant encore été témoin d'aucune preuve expérimentale.

Je me tairai sur les effets que vous avez produit sur moi, ils sont tout à mon avantage. Je me réjouis de mon retour à Paris, qui aura lieu bientôt, pour solliciter de votre obligeance quelques éclaircissements.

Agréez, Monsieur Allan Kardec mes sincères salutations.

Al. DELANNE,
Voyageur de commerce

P.-S. — J'ai appris aussi, à Bruxelles, la mort de l'honorable et savant M. Jobart, elle doit vous être connue.

Paris, 14 janvier 1862.

Monsieur Allan Kardec, à Paris.

Forcé de partir subitement pour Lyon où je vais rester quelques jours, je n'ai pu aller vous remercier du billet d'admission à une de vos séances de spiritisme, que vous avez eu la bonté de me donner. Le lendemain de cette soirée, nous fîmes ma femme et moi une évocation et j'eus la satisfaction de voir ma femme écrire presque illisiblement ces mots : « Vous demandez à connaître, priez avant, ne vous lassez pas je vous le répète, il faut de la foi. Croyez ! Croyez ! »

Si comme médium ma femme avait besoin d'éclaircissements ou du moins de conseils pour la guider dans cette nouvelle voie, je viens vous prier, dans le cas échéant, de bien vouloir lui prêter vos lumières. Quant à moi, je pars en voyage dans le Midi au moins pour trois mois. Si je n'osais abuser de votre amabilité bien connue et de vos instants, je vous prierais aussi de m'envoyer à Lyon une lettre de recommandation pour l'un des membres de la société spirite de Lyon pour assister un soir à l'une des séances de ces Messieurs.

Vous me pardonnerez cette hardiesse en vue des bons sentiments qui m'animent et que vous avez su réveiller en moi.

Vous pouvez être assuré que si je trouve à faire des prosélytes à l'exemple de mon ami M. Prunier je ne m'épargnerai pas, tant pour me

fortifier moi-même qu'en vue du but généreux, la propagande d'une si grandiose doctrine.

Agréez, Monsieur Allan Kardec, l'assurance profonde du respect d'un de vos disciples nouveaux. Al. DELANNE.

Strasbourg, 1er juillet 1862.

Mon cher Monsieur Allan Kardec,

Je viens vous remercier de la liste des noms des personnes que vous avez bien voulu me donner dans ma tournée du Nord. Je n'ai pu résister plus longtemps à vous faire savoir non seulement la bonne réception de la part de ces bons disciples mais encore mes impressions et surtout les leurs.

A Troyes, j'ai vu M. Luissiez, brave ouvrier, rempli d'intelligence, bien dévoué et sincèrement convaincu de notre chère doctrine.

Il m'a été raconté par M. Luissiez une infinité de faits authentiques qui sont bien digne d'études. Je regrette que votre temps si précieux ne vous permette pas de voir vous-même ces phénomènes. J'ai quitté ces Messieurs à la gare où ils ont bien voulu m'accompagner le lendemain à cinq heures du matin, m'assurant qu'ils continueraient leurs études spirites. Vous devez Cher Maître, deviner combien votre nom révéré par tous a été prononcé de fois.

Arrivé à Besançon ma première visite fut pour M. et Mme Darolles. Mais jugez de mon désanchantement en apprenant qu'ils étaient à la campagne pour huit jours au moins.

Mais je viens d'être bien dédommagé de ce petit échec par les quelques heures de bonheur que je viens de passer en la compagnie de Mme et de Mlle Renée Caillé.

Mme Renée est bien assistée voici un fait qui le prouve. Cette dame a un fils qui est sous-lieutenant faisant partie d'un régiment actuellement au Mexique. Etant sans nouvelles la mère dans son impatience évoque son guide qui lui apprend que son fils est blessé assez grièvement. La bonne dame n'osant continuer de peur qu'un si triste présage ne soit que le consentement d'un malheur plus grand, jette la plume, mais comme elle est également médium auditive elle entend une voix amie qui lui dit de continuer à écrire, elle obtint ce qui suit : « Ton fils est réellement blessé, mais au nom de Dieu, tu le reverras avant la fin de la guerre ; il n'en sera pas de même du capitaine Wuébert que tu ne reverras jamais. » Cette communication que j'ai lue est datée du 21 juin 1862.

Nous évoquâmes à l'égard de la blessure de M. René Caillé les guides

qui assistent ma femme ; nous en étions là de nos communications quand un vénérable vieillard décoré, la figure décomposée, entre dans le salon sans frapper, et les larmes dans la voix vient nous annoncer la mort de son fils, capitaine au 2e régiment de zouaves, faisant partie de l'expédition du Mexique.

C'était le père du capitaine Wuébert mort le 5 mai 1862, enlevé par un boulet de canon.

Je laisse à ces dames le soin de vous faire parvenir la communication que nous avons eu ensuite de ce M. Wuébert, capitaine, c'est palpitant d'intérêt.

Craignant d'abuser de vos instants je vous quitte. A bientôt mes nouvelles impressions. Je vous serre cordialement les mains et, le cœur rempli de reconnaissance pour vous, je m'incline respectueusement.

Votre tout dévoué.

Al. DELANNE.

Troyes, le 27 octobre 1865.

Mon Cher Maître,

Puisque vous voulez bien prêter quelque attention à mes courriers et qu'un certain nombre de nos collègues m'ont encouragé comme vous. à les continuer, je m'empresse de vous mentionner un fait d'une simplicité remarquable mais qui renferme une grande leçon et surtout une puissante volonté de Dieu à faire manifester partout les phénomènes spirites pour ramener les hommes à la foi.

Le théâtre de l'action est un tout petit village appelé Etourvy (Yonne). l'héroïne, une jeune villageoise de 17 ans, presque illettrée. Voici le fait, je le tiens de mon ami M. Sessait de Tonnerre qui s'est transporté sur les lieux pour assister à une réunion du groupe qui prit naissance ultérieurement.

Mlle X... est fille d'un pauvre et honnête cultivateur d'Etourvy; cette dernière va tous les jours travailler dans les champs ; un jour, il y a quatre mois, rentrée dans sa chaumière elle se sent saisie d'un trouble complet, dont elle ne se rend pas compte, mais bientôt il lui vient l'idée d'écrire, mais d'écrire quoi ? Elle n'en savait rien elle-même ; puis une autre idée non moins saugrenue de chercher un crayon, *qu'elle savait ne pas avoir*. Car jamais, au grand jamais, elle n'en posséda un, pas plus que son père depuis qu'elle était sortie de l'école.

Pourquoi faire ce crayon ? Pendant qu'elle cherchait à se rendre compte de l'incohérence de ces idées elle avise dans l'âtre un morceau de bois à moitié brûlé, qui formait un charbon. Elle se sent irrésistiblement poussé à le prendre. La voilà donc armée du tison et guidée par

une force invisible vers le mur blanchi à la chaux. Tout à coup, son bras se soulève mécaniquement elle écrit au charbon contre le dit mur, une phrase assez lisible où on lui dit qu'elle doit dorénavant prendre une plume et du papier afin de correspondre avec les esprits.

Remarquez que cette jeune campagnarde n'avait nullement entendu parler du spiritisme, ni de la manifestation des Esprits, néanmoins, elle n'en parut pas surprise, elle en prévint seulement son père qui le dit à un de ses amis, humble paysan âgé de soixante ans mais doué d'une grande perspicacité. Il vint, avec prudence, constater le fait, puis comme un spirite expérimenté, quoique aussi ignorant que le médium en question, il fit des questions à l'Esprit qui s'était manifesté, et qui conseilla d'écrire à Troyes à des spirites, ce qui fut fait.

Plus tard, il se forma un petit groupe, M. Sessait y fut demandé, donna des conseils, doit leur envoyer des ouvrages et les encourager à continuer.

La jeune fille obtient depuis des effets de table surprenants. Que MM. les savants crient à l'épidémie spirite, soit. mais au moins qu'ils nous expliquent où le mal a pu puiser son germe dans le cas ci-dessus ? Ces paysans n'avaient ni les uns ni les autres la moindre connaissance de la doctrine puisque je le répète ils n'avaient pas encore lu les ouvrages initiateurs ? Ne dirait-on pas que plus les railleurs s'évertuent, plus la Providence fait jaillir comme pour les défier, des manifestations chaque jour plus surprenantes.

C'est le plus beau fait de médiumnité spontanée que j'ai jusqu'à présent découvert. Quelle confirmation de la révélation.

Je me joindrais par la pensée à la réunion de la journée des trépassés non plus pour pleurer ceux que nous avons perdus, mais pour chanter avec vous leur délivrance. N'est-ce pas dans ce sens qu'est la véritable acceptation du mot : Fête des morts ? Oui, je m'unirais à vous tous pour prier ces chers êtres de resserrer chaque jour les liens que le seigneur leur permet d'établir avec nous. Cette universelle manifestation ne prouve-t-elle pas que la solidarité n'est pas une chimère mais bien une bonne et belle loi de la Nature.

Je vous serre affectueusement les mains, ainsi que celles de tous nos collègues.

Votre tout dévoué,

Al. Delanne.

# Revue de la Presse Etrangère

**La nature de la vie future, d'après Stainton Moses** — Stainton Moses, un des hommes les mieux doués et les plus éclairés dont ait à se glorifier le monde spirite, s'exprime comme suit au sujet de la vie future :

« Nous en connaissons tous l'existence, mais sa conception dépasse les moyens de description à notre disposition et les termes qui seraient nécessaires pour en donner la plus faible idée. Notre état actuel d'évolution ne nous permettrait pas de saisir cette description, non pas qu'elle soit impossible, mais parce que tout y est conçu sur un plan absolument différent et que nous n'avons aucun mot, aucune image qui correspondent et puisse nous le faire comprendre.

« Qu'est-ce qu'un bébé, par exemple, pourrait concevoir d'une grande manifestation intellectuelle, dont le bruit et le mouvement n'auraient aucune signification pour lui ? De même quelle idée pouvons-nous nous faire, nous qui devons tout matérialiser pour le comprendre, de la nature d'une entité spirite ?

« Pour mieux préciser, prenons un morceau de charbon noir, dur, pesant, inerte. Le charbon brûle, il perd l'aspect que nous lui connaissons ; disons, comme terme de comparaison, *sa forme humaine*. Le voilà réduit en cendres, c'est le sort de notre corps. Sa partie vitale s'élève en une flamme qui n'est, elle-même, que l'apparence d'une autre force intérieure et finale.

« Supposons quelqu'un qui n'ait jamais vu le phénomène de la combustion. Comment pourrait-il se faire une idée de ce que peut devenir ce morceau de charbon dans sa transformation en cendres qui retournent à la terre, et en cette flamme insaisissable qui en transforme l'essence et la vie. » — Du *Light*.

---

Le célèbre docteur W... de New-York, avait décidé de se retirer de la vie active pour ne plus exercer que comme docteur consultant.

Un jour, on vint lui annoncer qu'une jeune fille désirait le voir, bien que ce ne fût pas l'heure de ses consultations. Il refusa d'abord de la voir, puis finit par céder à ses instances et elle lui expliqua que sa mère, qui habitait un faubourg à l'extrémité de la ville, était très malade en ce moment, le priant de vouloir bien venir la voir. Mais il refusa net, lui conseillant de s'adresser à quelque autre docteur. La jeune fille

lui lança alors un regard indéfinissable, en même temps qu'elle lui adressait une dernière supplique.

Il fut inconsciemment si impressionné par ce regard qu'il demanda son automobile et se dirigea avec l'enfant vers l'adresse qu'elle lui avait donnée. Ils pénétrèrent dans une maison misérable, où la jeune fille ouvrant une porte, lui dit : « Voici ma mère. » Puis elle disparut.

La vieille était couchée sur une natte. Le docteur s'aperçut immédiatement qu'elle souffrait de diphtérie et qu'il fallait qu'on la conduisit de suite à l'hôpital. Puis il ajouta : « La présence de votre fille auprès de vous lui fait courir le plus grand danger.

— Ma fille ! fit la vieille en pleurant, je n'en ai pas.

— Comment ? dit-il, c'est elle qui est venue me chercher et c'est grâce à son insistance que je suis ici.

— Ma fille est morte hier de la diphtérie, elle est dans cette chambre. »

Le docteur ouvrit la porte de la chambre qu'on lui désignait et aperçut sur un grabat le cadavre de la jeune fille qui était venue le chercher. L'ayant examinée, il constata qu'en effet elle devait être morte la veille ; puis il s'éloigna, se demandant s'il était bien éveillé ou s'il avait perdu la raison ! — De *Lumen* (Barcelone).

---

Sandalio Sanchez passant un jour devant la maison où une vieille femme s'était suicidée en se jetant dans un puits, la vit tout d'un coup apparaître à ses côtés, faire quelques pas avec lui, lui prendre la main, puis disparaître.

Il passait de nouveau quelque temps après devant son habitation avec une jeune fille médium qui se rendait avec lui à une séance spirite, et, chemin faisant, il lui raconta la rencontre qu'il avait eue précédemment.

A peine la séance était-elle commencée que tous deux sentirent des petits coups qu'on leur donnait sur les mains. Ils crurent d'abord à une plaisanterie de leurs voisins, mais personne n'ayant remué ils restaient un peu interdits, lorsqu'un Esprit vint se manifester et dit : « Mes parents m'ont oubliée, mais moi je n'oublie personne, non que les choses de la terre m'attirent, mais parce que j'ai de la sympathie pour tout le monde et surtout pour M. Sandalio qui me fit retirer du puits où j'étais tombée et à la sympathie duquel je dois d'avoir pu sortir du trouble où je me trouvais, grâce à ce que, l'ayant un jour senti passer près de là, je pus m'accrocher à son Esprit. »

Alors que tout le monde était sous la pénible impression de cette communication, le médium reçut de son guide les quelques mots suivants : « L'Esprit qui vient de se communiquer a été attiré par le lien qui l'a uni au médium dans des existences antérieures et les attouche-

ments ont été donnés en guise de poignées de main par l'Esprit lui-même, qui se croit encore dans son corps matériel. »

De *Luz, Union y Verdad* (Barcelone.)

---

Le professeur Hawenport, de New-York, avait perdu sa femme sans qu'on sût au juste comment elle avait quitté ce monde. Un jour qu'il donnait chez lui une séance d'expériences psychiques, il dit à ses amis : « Il y a des gens mal intentionnés — tout le monde a des ennemis — qui prétendent que je suis le meurtrier de ma pauvre femme. Aussi, pour dissiper tous les doutes, je veux l'évoquer à cette séance, persuadé que si elle avait quelque chose à me reprocher, elle ne manquerait pas de venir l'affirmer devant tous. »

Il comptait sur la non apparition de sa femme dont il voulait faire interpréter le silence en sa faveur.

A un certain moment le médium étant endormi, il s'approcha du cabinet et, d'une voix ferme, il commanda : « Esprit d'Arabella Hawenport, paraissez. »

Un grand cri s'échappa aussitôt du cabinet, les rideaux s'écartèrent et une femme d'une grande beauté, enveloppée dans un suaire, apparut un poignard dans le sein.

Il y eut un mouvement d'horreur ; le professeur couvert d'une sueur froide et pris d'un mouvement nerveux, chercha à fuir, mais le fantôme le poursuivit en lançant d'une voix vibrante ces paroles accusatrices : « Assassin ! Assassin ! Comment as-tu eu l'audace de m'évoquer après avoir plongé ce poignard dans mon sein ? »

Tous les assistants s'empressèrent de disparaître et dès le lendemain la police venait arrêter le meurtrier. — De *Redencion* (La Havane.)

---

En 1859, la grande et puissante armée autrichienne sous les ordres du feld-maréchal comte de Giulay, se disposait à passer le Tessin pour entrer en Piémont et combattre l'armée franco-italienne. On avait promis aux soldats monts et merveilles et les officiers étaient si sûrs de la victoire qu'un soir, dans un banquet où les libations les enivraient du succès anticipé de leurs armes, l'un d'eux se leva, saisit une bouteille et la lança dans la direction du mur en disant : « Nous réduirons l'armée ennemie en poussière comme cette bouteille va s'écraser et se réduire en morceaux. »

Mais la bouteille alla frapper une glace qu'elle brisa, puis rejaillit sur la table, brisant tout sur son passage et finit par tomber sur le sol intacte.

Ce néfaste augure, inattendu, refroidit leur enthousiasme. Ils se regardèrent étonnés, presque inquiets, et l'évènement ne tarda pas à

confirmer la résistance de l'ennemi, à l'instar de la bouteille, et la défaite écrasante des autrichiens comme le bris de glace et de vaisselle.

De *L'Ultra* (de Rome.)

---

La *Revista*, de Buenos-Ayres, rapporte un fait qui remonte au temps où fut assassiné le président Lincoln, mais qui était resté inaperçu et même caché et que vient de mettre en lumière la mort à Philadelphie de Sarah Sterens, tragédienne célèbre, la favorite pendant quinze ans du public de New-York.

Elle épousa un jour un de ses admirateurs, John Heenan, qui fut un mari modèle, mais qu'elle perdit après onze ans de mariage.

Un soir, un de ses camarades de théâtre lui offrit de la reconduire chez elle, mais elle lui répondit que, depuis le lendemain de sa mort, son mari n'ayait cessé de lui apparaître chaque jour et de l'accompagner, à l'aller et au retour, chaque fois qu'elle avait à aller à son théâtre. Dans ses derniers moments elle exprima la joie qu'elle éprouvait de pouvoir enfin aller retrouver son fidèle compagnon.

---

Un gentleman bien connu, de Swindon, près de Londres, raconte comme suit sa conversion au spiritisme. Il s'occupait de l'hypnotisme et de ses manifestations curatives. Une jeune femme, un jour, vint le trouver et lui dit qu'elle avait dans la gorge une excroissance que les médecins n'arrivaient pas à guérir. Ils avaient déclaré une opération nécessaire et avant de s'y soumettre, elle venait le voir comme sa dernière chance de salut.

Le traitement hypnotique auquel il la soumit eut les plus heureux effets et elle sentait un soulagement nouveau après chaque séance.

Ici survient la surprise que lui ménageaient les Invisibles.

La dernière fois qu'il l'endormit, il fut tout étonné de voir qu'elle ne s'éveillait pas lorsqu'il le lui commanda. Bien au contraire, une voix masculine toute différente de la sienne, parlant avec un accent étranger, lui agita les lèvres et vint déclarer être son Esprit protecteur.

Cette voix s'annonça comme un grec ayant habité Athènes et se mit, comme preuve d'identité, à relater à l'hypnotiseur, tous les évènements de la jeunesse de celui-ci, ce qui le plongea dans une stupéfaction inimaginable, la plupart des détails donnés n'étant absolument connus que de lui seul.

Lorsque la jeune femme finit par s'éveiller, elle ne comprit rien aux questions que lui fit l'opérateur à ce sujet, et se demanda même si ce n'était pas de sa part quelque plaisanterie, ce qui ne lui paraissait pas du tout en situation. — Du *Light*. FÉLIX REMO.

# BIBLIOGRAPHIE

## LE PROBLÈME DE LA DESTINÉE

Nous apprenons qu'une Américaine, Mme Wilcoz, femme de lettres spiritualiste très appréciée comme écrivain et poète dans son pays où elle collabore aux grandes *Revues* et où elle a publié une trentaine de volumes, est en ce moment en France, où elle visite les camps américains, et où elle prononce des allocutions aux soldats qui lui font un accueil enthousiaste, car tous les officiers la connaissent de nom.

Mme Wilcoz qui est une admiratrice des œuvres de Léon Denis se propose de traduire les principales œuvres du Maître.

· Quelles sont ces œuvres principales ?

Nous croyons savoir que l'éminente américaine a déjà commencé la traduction du *Problème de la destinée* qui serait celle de ces œuvres qu'elle préfèrerait.

Il est certain que c'est là un des plus beaux livres du Maître, non seulement au point de vue de la forme littéraire, qui est toujours d'une pureté admirable, mais encore et surtout au point de vue philosophique, où l'auteur atteint jusqu'aux sommets les plus élevés.

Mais il est malgré tout difficile de faire un choix entre toutes les belles œuvres du Maître; il y a beaucoup de diversité, toutes sont intéressantes à des titres différents, et nous sommes persuadé que le succès qu'obtiendra *le Problème de la Destinée*, entrainera Mme Wilcoz à faire suivre cette œuvre de la traduction de toutes les autres, qui se répandront certainement dans le Nouveau-Monde avec la même rapidité qu'elles se sont répandues dans l'Ancien, pour le plus grand bien de notre cause.

## ON NE MEURT PAS

Pendant la période tragique que nous traversons, ce titre a l'air d'un cruel paradoxe. Il n'est pourtant que l'expression d'une éclatante vérité.

*On ne meurt pas* est l'œuvre de notre distingué collaborateur M. L. Chevreuil, et cette œuvre obtient, même à l'étranger et surtout en Italie, tout le succès qu'elle méritait.

« Mourons-nous ? » interroge l'auteur en commençant son premier chapitre...

« Beaucoup croient certainement que la question est toute tranchée et vivent dans cette conviction que la survie de l'âme humaine est une absurdité condamnée par la science... »

« Nous ne mourrons pas !... Voilà la certitude que nous pouvons acquérir par la voie de l'observation appliquée aux faits qui nous sont accessibles. Le *savoir* peut remplacer la foi. Il existe aujourd'hui tout un ordre de faits acquis à l'observation et qui prouvent définitivement que l'âme existe par elle-même, qu'elle préexiste à la formation du corps et qu'elle survit à la destruction de son enveloppe... »

La science, en effet, affirme aujourd'hui catégoriquement qu'il y a, dans l'individu, tout autre chose qu'un complexas de cellules, et que la conception dite matérialiste a fait son temps. Elle en donne la preuve à tous.

La question de la survie enfin est traitée on ne peut plus consciencieusement par M. L. Chevreuil tant au point de vue expérimental qu'au point de vue philosophique ; depuis la première page jusqu'à la dernière, l'intérêt ne faiblit pas un instant pour le lecteur. Quelques reproductions photographiques ornent ce bel ouvrage qui devrait être entre les mains de tous ceux qui ne sont pas absolument indifférents aux choses de l'Au-Delà.

LAUSER.

## CORRESPONDANCE

Nous avons reçu quelques lignes dans lesquelles un correspondant inconnu, mais animé à notre égard, sans doute, d'excellentes intentions, nous donne quelques bons conseils que nous sommes tout disposés à mettre à profit. C'est toujours avec le plus grand plaisir d'ailleurs, que nous recevons les avis que nos abonnés peuvent avoir à nous transmettre. Mais pourquoi donc ce correspondant si bien intentionné hésite-t-il à se faire connaître ? Il signe « *un nouvel abonné* » et se dit *cordialement avec nous*. C'est donc un bon frère spirite, et il ne peut ignorer qu'un visage loyal doit toujours se montrer à découvert. Qu'il veuille bien, pour nous seulement, soulever un coin de son voile. Nous lui promettons, s'il le désire, de respecter son *incognito*. Mais nous pourrons au moins, à notre tour, entre nous, pour lui montrer notre reconnaissance, lui faire une réponse qui ne pourra que lui donner toute satisfaction.

L'Editeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.

61e ANNÉE JUILLET 1918

# LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 À 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ – POINT DE SALUT

## SURSUM CORDA !

Spirites, élevons nos âmes à la hauteur des maux qui menacent la Patrie et l'humanité. C'est dans les temps d'épreuves que se révèlent les nobles vertus et les mâles courages. Naguère, à ces heures de paix et de bien-être qui semblent déjà si loin, beaucoup d'entre nous laissaient aller leurs pensées et leurs volontés au courant de la vie facile et même de la sensualité. Sous le fouet des événements, il faut que les énergies se dressent face au danger, pour soutenir et fortifier ceux qui, sur le front, combattent pour le salut commun.

Tous les adeptes le savent : la pensée et la volonté sont des forces. Agissant de façon continue dans le monde des fluides, elles peuvent acquérir une puissance irrésistible. En même temps, elles serviront

d'appui aux légions d'Esprits qui, depuis quatre années, n'ont pas cessé, aux jours de péril, d'entraîner, d'enflammer nos défenseurs, de leur communiquer cette ardeur impétueuse qui fait l'admiration du monde. Nos protecteurs invisibles nous le répètent souvent : unissez vos pensées et vos cœurs ! Si, d'une extrémité à l'autre du pays, toutes les volontés, soutenues par la prière, convergeaient vers un but commun, la victoire serait assurée !

C'est aux moments les plus tragiques de son histoire que la France a montré toute sa grandeur. Devant le péril imminent, en 1429, en 1792, en 1870, en 1914, elle s'est dressée ferme, résolue, inébranlable. Restons fidèles aux traditions de notre race qui sont celles de notre propre passé, car beaucoup d'entre nous ont vécu dans ces temps de crises et d'épreuves. L'histoire de notre pays est notre propre histoire. Nous avons partagé ses joies et ses douleurs, participé à ses longs efforts, communié avec son âme et son génie !

Si nous sommes venus renaître sur cette terre de France, c'est que mille liens, mille souvenirs nous rattachaient à ce doux pays. Aussi, au contact des événements, des impressions se réveillent en foule et nous sentons vibrer, palpiter nos âmes à l'unisson de la grande âme de la Patrie.

La lutte gigantesque qui se poursuit n'a pas de précédent dans l'histoire. Depuis Marathon et Salamine, depuis Attila, le monde n'avait pas vu une telle ruée de la barbarie vers les foyers civilisateurs. Mais aujourd'hui, le cadre s'est élargi et les masses en mouvement sont devenues innombrables. C'est la lutte symbolique de la bête contre l'archange, c'est-à-dire de la matière contre l'esprit, qui devient une réalité. La matière se présente ici sous sa forme la plus repoussante : la force brutale, au service du mensonge, de la traîtrise : la pratique habituelle du guet-apens, les procédés de destruction les plus raffinés et les plus cruels. Toutes les puissances du mal sont déchaînées contre la pensée libre et ailée. Elles cherchent à briser ses élans vers le droit et la justice, à l'obliger à ramper sur le sol, mutilée et découronnée. Or, l'esprit peut-il succomber, la pensée peut-elle périr ? Poser la question, c'est la résoudre. Déjà, bien des fois, l'Allemagne a cru saisir la victoire, et la victoire lui a échappé. Elle lui échappera jusqu'à la fin.

Dans ce conflit terrible, notre pays devient le champion du monde pour la liberté. Son rôle revêt un caractère épique. La France rachète toutes ses fautes, ses erreurs et ses faiblesses, par son holocauste, son sacrifice volontaire, au profit de ce qu'il y a de plus grand, de plus sacré dans la conscience humaine. C'est pourquoi les légions invisibles combattent avec elle et pour elle.

Dans nos articles précédents, nous avons déjà parlé du grand conseil des esprits. Nos médiums voient distinctement sur le front Vercingétorix, qui fut Désaix, Jeanne d'Arc, Henri IV, Napoléon, et avec eux beaucoup de ceux qui partagèrent leurs périls et leur gloire. En face, sur les lignes adverses, plane la noire légion des Esprits de ténèbres, soufflant dans les cerveaux allemands des combinaisons infâmes. Si maintes fois, ils ont paru avoir le dessus dans la lutte, c'est à l'aide de moyens qui répugnent aux esprits élevés. Mais les forces du mal ne sauraient prévaloir longtemps contre celles du bien.

Au milieu de cette mêlée tragique, souvent l'émotion gagne les cœurs. Restons inébranlables et confiants dans le succès final. De l'élan de toutes nos pensées et de toute la force de nos âmes, soutenons nos défenseurs visibles et invisibles. Un souffle puissant passe sur la terre de France, rallumant les énergies, exaltant les courages, suscitant partout l'esprit d'héroïsme et de sacrifice. Prions, et sachons attendre l'heure de la justice divine. Si pénibles que soient les épreuves qui nous attendent encore, gardons nos fermes espérances. La grandeur de la cause à servir, la perspective du but à atteindre nous aideront à tout supporter. Bientôt les nations, libérées du joug allemand, entonneront le chant de la délivrance.

Sursum corda !

10 juin 1918. LÉON DENIS.

# L'Avenir du Spiritisme

*(Suite)*

III

Parmi les expériences qui, de jour en jour, accroissent le faisceau des preuves et des témoignages dont s'enrichit le Spiritisme, il faut citer celles qui ont pour objet la rénovation de la mémoire, c'est-à-dire la reconstitution, dans l'être humain, des souvenirs antérieurs à la naissance. Le sujet, plongé dans le sommeil hypnotique, se dégage de son enveloppe charnelle, s'extériorise et, dans cet état psychique, sent s'élargir le cercle de sa mémoire normale. Tout son passé lointain se déroule en ses étapes successives ; au gré de l'expérimentateur, il peut

en reproduire, en revivre les scènes capitales et jusqu'aux moindres événements.

J'ai naguère appelé l'attention du colonel de Rochas sur des faits de ce genre obtenus par des expérimentateurs espagnols et exposés par eux au Congrès spirite et spiritualiste de 1900, à Paris. Le colonel, déjà connu par ses travaux sur l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité, poursuivit ses recherches dans le sens que je lui avais indiqué et obtint des résultats remarquables, quoique divers. L'ensemble de ces faits est relaté dans son ouvrage sur les *Vies successives* (1). Ceux qui furent obtenus en Aix-en-Provence, en présence du docteur Bertrand, maire de cette ville, et de M. Lacoste, ingénieur, dont j'ai recueilli les témoignages ultérieurs au cours d'une tournée de conférences, réunissent de sérieuses garanties d'authenticité. Dans ces séances, le sujet endormi, une jeune fille de dix-huit ans, remonte le cours de ses existences passées et en revit les péripéties avec un réalisme, une vivacité d'impressions et de sensations qui ne peuvent être simulés, car toute imitation nécessiterait des connaissances pathologiques approfondies, que le sujet ne pouvait posséder, de l'avis de tous les témoins.

Les expériences de Grenoble avec un autre sujet, Joséphine, ont permis le contrôle des conditions de temps et de lieux dans lesquelles s'est déroulée une existence antérieure sous le nom de Bourdon.

Par contre, certains récits consignés dans le même livre nous paraissent être beaucoup moins sûrs, moins acceptables, et dûs, en grande partie, à l'imagination du sujet, élément contre lequel il faut toujours se mettre en garde dans l'étude de ces phénomènes. Le colonel de Rochas n'a pas toujours été heureux dans le choix de ses médiums. Les renseignements recueillis à Valence et dans l'Hérault établissent que, dans le nombre, quelques-uns se sont montrés peu dignes de sa confiance.

De ce livre se dégagent cependant certaines observations que nous croyons devoir reproduire ici :

« Les souvenirs, dit l'auteur, se concentrent sur des événements plus ou moins lointains à mesure que l'hypnose s'approfondit.

« La suggestion a d'autant moins d'empire que le sommeil est plus profond. Le sujet, au réveil, ne conserve aucun souvenir de ce qu'il a dit et fait.

« Chaque fois que le sujet passe par une vie différente, la physionomie devient en rapport avec la personnalité. Comme homme, la parole, le ton les allures diffèrent sensiblement avec le ton et les gestes de la femme; de même lorsqu'il passe par la phase de l'enfance. »

(1) Librairie des Sciences Psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Déjà les expérimentateurs espagnols, dont nous parlons plus haut avaient fait la même constatation. A mesure que leurs sujets remontaient dans la *trance*, le cours de leurs existences lointaines, l'expression du regard devenait de plus en plus sauvage.

Le colonel de Rochas relate les impressions personnelles ressenties à Rome et à Tivoli, à propos de ce qu'il considère comme des réminiscences de vies antérieures. Enfin il termine son ouvrage par la déclaration suivante :

« La théorie spirite est appuyée sur des bases solides et est, dans tous les cas, la meilleure des hypothèses d'étude qui ont été formulées. »

Je dois avouer que, pendant longtemps, j'ai participé moi-même à des expériences de cet ordre, avec cette différence qu'au lieu d'agir fluidiquement sur les médiums, je laissais à mes protecteurs invisibles le soin de les endormir, me bornant à les stimuler par mes questions et mes observations. En effet, ce serait une erreur de croire que le concours d'un magnétiseur est indispensable. Si sa pureté n'est pas entière, son intervention peut être nuisible, au contraire, en introduisant dans les séances un élément de trouble qui compromet la sincérité des résultats.

Lorsqu'on est assuré d'une protection suffisante de l'Au-delà, il vaut mieux laisser aux Entités invisibles la direction des expériences. Mes Guides m'avaient donné assez de preuves de leur puissance, de leur savoir de leur élévation, pour que ma confiance en eux fût absolue Si je ne relate pas ici le détail des faits obtenus dans ces conditions, c'est qu'il s'y mêle un élément personnel et tout intime qui m'enlève la liberté de les divulguer.

***

Les experiences du colonel de Rochas, et celles de même nature dont nous venons de parler, doivent être considérées surtout comme des essais, des tentatives de reconstitution de souvenirs des vies passées, car les résultats sont encore partiels et restreints. Même en ne voyant en elles qu'un début, il faut reconnaître qu'elles nous fournissent des indications précieuses sur les procédés à employer. Elles nous démontrent qu'il y a là un vaste champ d'investigations, un ensemble d'éléments susceptibles de renouveler toute la psychologie, en dissipant le mystère vivant que nous portons en nous.

Ces expériences sont délicates et compliquées ; elles exigent beaucoup de prudence, en raison des causes d'erreurs qu'elles rencontrent. On lira plus loin les instructions de l'esprit W. Stead sur les méthodes applicables à ce genre de recherches. Nous n'insisterons donc pas sur ce point.

mais nous reviendrons sur les vastes conséquences qui en découleront lorsque ces études auront acquis un développement suffisant. On ne saurait nier qu'il y a là le germe d'une véritable révolution dans la science de l'être.

C'est un phénomène impressionnant que de voir, dans les expériences bien dirigées, le passé surgir peu à peu des côtés obscurs de notre mémoire. Dans les événements qui le composent, on peut suivre l'enchaînement rigoureux des causes et des effets qui régit tous nos actes, qui domine le monde moral comme le monde physique, et qui est la trame, la loi même de nos destinées. Avec elle, la loi de justice apparaît, éclatante, et nul ne peut plus la contester.

Ces expériences ont encore une autre conséquence, non moins importante. Elles nous apprennent que la personnalité humaine est beaucoup plus étendue et plus profonde qu'on le supposait. L'homme possède non seulement des éléments de vie peu connus, mais aussi des facultés latentes, insoupçonnées, dont notre organisme ne permet pas la manifestation pleine et entière ; elles se réveillent dans certains cas : télépathie, prémonition, vue à distance. Il en est de même des couches de notre mémoire où dort le passé. Dans les expériences dont nous parlons, il reparaît et sort de l'ombre. Notre propre histoire se déploie automatiquement ; les souvenirs se réveillent en foule, et des énergies cachées se révèlent. Nous pouvons les ressaisir, les mettre en action pour la bonne direction de notre vie, pour la transformation de notre avenir, de notre destinée.

La sanction de toutes choses est là, dans la conscience individuelle, immortelle. La conscience se retrouve dans l'Au-delà, non plus restreinte, étouffée, comme ici-bas, sous la chair, mais dans sa plénitude, comme elle nous apparaît dans la trance, avec une intensité telle que l'être évolué revit son passé dans ses joies et dans ses douleurs, dans tous ses détails, avec une puissance telle qu'il devient pour lui une source de félicités ou de tourments.

C'est là ce que tout homme doit savoir et saura un jour. Cette science profonde de l'être, le spiritisme l'aura fait naître ; le premier, il a orienté vers elle l'attention des chercheurs sur les côtés mystérieux, inexplorés de notre nature. Il aura appris à l'homme à mesurer l'étendue de sa puissance, toute sa grandeur, tout son avenir.

Il n'y a donc pas d'exagération à dire que le spiritisme, après cinquante ans d'existence, exerce et exercera de plus en plus une influence grandissante et amènera des transformations considérables dans la science, dans la littérature et même au sein des églises, comme nous l'établirons dans un article prochain.

***

La grande doctrine des vies successives de l'âme, affirmée en France par tous les Esprits dans leurs messages et leurs communications, constitue une révélation, un enseignement philosophique de haute importance. Elle s'appuie aussi sur des témoignages presque universels, puisque à l'exception du néo-christianisme, toutes les religions et presque toutes les philosophies l'admettent en principe. En outre, elle bénéficie de la possibilité dont seule elle jouit, de résoudre logiquement les anomalies apparentes et les problèmes obscurs de la vie.

Il est vrai que dans le domaine des preuves et des faits, cette doctrine n'avait jusqu'ici à son actif que les réminiscences de certains hommes spécialement doués, des souvenirs d'enfants et des renaissances réalisés en des conditions annoncées et précisées à l'avance. Grâce aux phénomènes de rénovation de la mémoire, voici qu'un vaste champ d'exploration s'ouvre à son profit. Dans ces expériences, elle puisera la force et la certitude nécessaires pour affronter et défier toutes les critiques, toutes les attaques.

A mesure que nos étapes se déroulent dans la trance, on saisit mieux l'enchaînement des lois qui président à la destinée de l'être. Par exemple, la loi d'évolution ressort avec plus d'évidence de l'ensemble de nos vies individuelles, que de l'histoire des nations, que l'ambition démesurée des souverains et des despotes pousse parfois vers des abîmes, comme à l'heure actuelle.

Dans les phénomènes qui nous occupent, il est curieux de voir la personnalité humaine émerger graduellement de la vie sauvage, puis de la barbarie, pour s'éclairer peu à peu au rayonnement de la civilisation. La libre volonté de l'homme s'exerce souvent à l'encontre de la loi du progrès et l'entrave ; cependant, ses effets sont plus sensibles pour l'individu que pour les collectivités, qui se renouvellent de temps à autre par des éléments inférieurs venus de mondes plus arriérés que la terre.

Il en est de même, avons-nous dit, pour l'idée de justice, qui trouve dans la succession de nos vies son entière application. Les ressouvenirs démontrent que toutes nos existences sont solidaires les unes des autres, reliées entre elles par le lien de cause à effet. On pourrait comparer chacune d'elles à un courant qui charrie, soit les vases et les boues, soit les paillettes d'or et les pierres précieuses que nous apportons des vies antérieures.

Tout a été important, a, tôt ou tard eu, sur nos destinées une répercussion inévitable. Tel séducteur, débauché, devra renaître dans l'autre

sexe pour y subir à son tour les dommages causés par lui. Tel homme, détenteur d'un secret d'Etat et qui a trahi son pays, reviendra, sourd et muet. D'autres, plus coupables encore, seront, dès l'enfance, frappés de cécité. Chaque faute grave entraîne une privation de liberté, et cette privation se traduit par l'internement des âmes en des corps difformes, infirmes, souffreteux.

N'allez pas en conclure que tous les infirmes sont des criminels du passé ! Beaucoup de bons esprits, sachant que les épreuves concourent à notre avancement, choisissent des vies difficiles et douloureuses, pour monter d'un degré dans la hiérarchie spirituelle. Il faut savoir souffrir pour rejoindre les nobles âmes qui se sont purifiées par la douleur, savoir souffrir pour acquérir le droit de partager leur existence, leurs travaux, leur mission. Par-dessus tout, la vie est un moyen d'éducation et d'élévation, et l'épreuve est le creuset où s'affinent et se perfectionnent les êtres. N'avons-nous pas devant nous les exemples sublimes des martyrs de toutes les grandes causes, l'exemple de Jeanne dans sa prison, celui du Christ sur le calvaire, étendant ses bras sur le monde du haut de la croix pour pardonner et pour bénir ? Ceux-là n'étaient pas des coupables, mais des esprits héroïques qui, tout en nous offrant une grande leçon, voulaient monter plus haut dans la vie céleste !

***

La reconstitution des souvenirs s'accorde donc avec les révélations des Esprits pour nous montrer dans la souffrance humaine, en beaucoup de cas, la réparation des fautes commises, le rachat du passé, le moyen par lequel la souveraine justice se réalise.

La réparation étant accomplie, l'être se prépare à des ascensions nouvelles ; mais sa mémoire n'en subsiste pas moins intégralement. Nos actes reparaissent et revivent, à l'appel de l'esprit, avec une intensité effrayante. Quelle émotion lorsque, évoquant le passé, il voit le cortège des mauvais souvenirs défiler devant le tribunal de la conscience ! Comment échapper à cette obsession, aux regrets, aux cuisants remords ?

Parvenu au soir de la vie, l'homme passe en revue les événements qui en constituent la trame ; que de causes d'amertume, de souffrance morale n'y rencontre-t-il pas ? Que sera-ce pour l'esprit qui embrasse et sonde, dans ses moindres replis, la longue série des existences parcourues?

Bien peu d'âmes jeunes, au début, dans leur faiblesse et leur ignorance, ont pu éviter les chutes, les défaillances, les crimes même. Il n'est qu'un remède à ces maux : accumuler tant de vies utiles et fécondes, tant d'œuvres de dévouement, de sacrifice, que, comparativement, les fautes originelles ne paraissent plus qu'une quantité insignifiante.

Pour l'esprit, les souvenirs les plus lointains restent vivaces, comme pour le vieillard, les impressions de son enfance terrestre. C'est que l'esprit, par son essence, échappe à la durée. Rendu à la vie de l'espace, le temps n'existe plus pour lui : le passé et le futur se confondent dans l'éternel présent.

Cette persistance des souvenirs a son utilité morale. Au cours de son ascension, l'esprit acquiert des facultés, des puissances dont il pourrait tirer vanité, s'il ne se rappelait le peu qu'il a été et le mal qu'il a fait. En même temps qu'un correctif pour les velléités d'orgueil, ces souvenirs sont aussi des motifs d'indulgence pour les erreurs et les défaillances d'autrui. En effet, comment pourrions-nous être sévères, impitoyables, pour des faiblesses que nous-mêmes avons connues ?

En général, les vies coupables, par les réparations qu'elles entraînent, deviennent pour l'être autant de stimulants, autant de coups de fouet qui l'obligent à avancer dans la voie du progrès, alors que les vies mornes, incolores, hésitantes entre le bien et le mal, sont de peu de profit pour lui. Grâce aux existences de luttes et d'épreuves, les caractères se trempent, l'expérience se forme, les richesses de l'âme se développent ; le mal, peu à peu, se change en force pour le bien. Dans notre évolution immense, tout se transforme, se purifie et s'élève. Dès que nous sommes parvenus aux hauteurs célestes, les éléments de nos vies se fondent dans une unité harmonieuse et divine.

(*A Suivre.*) LÉON DENIS.

# Le phénomène de la Regression de la Mémoire

(*Conseils d'un Esprit*)

La mémoire est la faculté pour l'homme de conserver en lui l'image ou le souvenir du passé. Ce n'est pas une faculté simple car l'homme a plusieurs sortes de mémoires à sa disposition quand il est sur la terre dans un corps physique et aussi dans le plan spirituel ; car il lui faut une mémoire spéciale adaptée à chaque milieu sur lequel il vit et chacun de ces mémoires spéciale se transpose dans la mémoire intégrale de l'homme qui est liée à la mémoire intégrale de l'Univers.

Ceci est pour moi assez difficile à faire comprendre, car vous êtes dans le corps physique tellement emprisonnés et tellement peu conscients de la vie de l'esprit, et cette vie est tellement différente de vos sensations

habituelles, que ce que je veux essayer de dire je ne le dirai peut-être pas très clairement pour vous, malgré ma bonne volonté, et aussi parce que si je me rends compte mieux que vous de certains phénomènes inférieurs de la mémoire, j'ai aussi beaucoup de peine à saisir les phénomènes supérieurs.

D'abord je vais commencer par le plus facile, par la mémoire physique :

*A*. La mémoire physique est la faculté qui conserve 1° les impressions venues par les sens d'une part ; 2° les impressions déterminées par le travail mental opéré par l'individu. *Toutes les impressions* perçues par les sens et *toutes les impressions* mentales créées par l'activité de l'homme physique, sont donc enregistrées par la mémoire physique. Mais ceci ne veut pas dire que l'homme puisse rappeler tous ses souvenirs intégralement à l'état normal. Nous verrons au contraire qu'il y a beaucoup de *trous* dans le rappel des souvenirs.

La mémoire physique a son siège dans le cerveau fluidique, c'est-à-dire dans la partie du périsprit qui correspond au cerveau. Vous savez que le corps fluidique est la partie du corps physique construite avec la substance physique raréfiée. Le corps physique, lui, est construit avec les solides, les liquides et les gaz, et le corps fluidique avec les états plus subtils de la substance physique, les états radiants, que les physiciens commencent à étudier.

Le fluide nerveux est éthérique, et lorsqu'un sujet hypnotisé cesse d'être sensible, c'est que le corps fluidique est extériorisé ou au contraire rétracté et qu'il n'agit plus dans les filets nerveux sensitifs.

Le cerveau fluidique est une masse très riche de substance fluidique et le centre de la mémoire car, sous les impressions venues des sens, il se forme dans le cerveau fluidique des enregistrements indélébiles.

Ces enregistrements correspondent aux cinq sens de l'homme. Ils sont visuels (images), auditifs (sons), tactiles (toucher), olfactifs (odeurs), gustatifs (saveurs). Mais, si un sens est atrophié ou fonctionne mal, l'enregistrement ne se fait pas, ou se fait mal. Un aveugle n'enregistre aucun souvenir visuel, un daltonien n'enregistre pas toutes les couleurs. Seulement toutes les vibrations qui affectent un sens, même si l'individu n'en est pas conscient, s'enregistrent dans la mémoire physique comme un morceau de musique sur un disque de phonographe ; et en effet, la mémoire physique est comme un disque de phonographe enroulant sa spirale au fur et à mesure que le morceau joue ; mais avec plus de perfection puisque les vibrations visuelles, auditives, tactiles, olfactives, gustatives s'impriment *en même temps* et en *même temps* aussi les impressions et opérations mentales de l'individu ; car, lorsqu'un homme pense, il crée dans son cerveau des vibrations mentales qui sont inscrites

sur la spirale de la mémoire physique en même temps que les impressions physiques, qui agissent au même moment.

L'homme peut retrouver ces enregistrements et les remettre en activité comme on choisit le disque qu'on veut mettre dans le phonographe pour entendre tel ou tel air ; mais bien que la plaque de la mémoire ait bien enregistré tout dans la perfection, il arrive que l'aiguille du phonographe ou le cornet fonctionnent mal et qu'il se produise des trous dans le morceau.

Ces trous sont dus au cerveau physique qui est de la substance vivante et dont le bon fonctionnement dépend de l'agencement, de l'état de développement, de santé.

Un homme peut être très intelligent et manquer de mémoire, c'est-à-dire que ses cellules cérébrales exécutent mal le mouvement nécessaire à la remise en activité des enregistrements de la mémoire éthérique. Un homme qui a une bonne mémoire la perd lorsque ses cellules sont affaiblies par l'âge, la maladie, une fatigue temporaire, aussi; par la distraction de la pensée ou de la volonté qui contrôlent moins le cerveau physique.

Si, sous l'influence de l'hypnose on met l'homme en rapport plus facile avec le cerveau fluidique; il peut retrouver intégralement toutes les impressions physiques et toutes les impressions mentales qu'il a éprouvées dans sa vie ; il peut retrouver sa mémoire sans trous et ceci est relativement facile à obtenir.

La mémoire physique enregistre pendant le sommeil physique, les impressions que le corps endormi continue à ressentir, et les impressions mentales qui peuvent agir sur le cerveau physique, par la circulation des formes-pensées abandonnées à elles-mêmes pendant la sortie de l'esprit et du corps du dormeur.

Cette mémoire physique existe pour tous les êtres et même tous les corps ; dans tous les corps il y a des particules éthériques qui sont impressionnées par les vibrations environnantes et qui enregistrent ces impressions. Ce sont ces enregistrements qui donnent naissance aux phénomènes de psychométrie.

Le psychomètre possède une faculté particulière qui lui permet d'impressionner son cerveau physique par ces enregistrements éthériques, et ceci par un développement plus grand de son fluide et aussi par une sensibilité plus développée de ses cellules cérébrales.

*B.* La mémoire fluidique, c'est la mémoire qui sert pour la vie fluidique. Elle enregistre les impressions de l'astral qui sont de deux sortes pour l'homme incarné : 1° les impressions à l'état de veille ; 2° les impressions à l'état de sommeil ou de dégagement psychique.

Le corps physique transmet les impressions physiques; le périsprit transmet les émotions, les passions, les sentiments que l'homme éprouve sur le plan physique et sur le plan astral, et aussi toutes les sensations astrales correspondant aux sensations du plan physique. La mémoire fluidique fonctionne comme la mémoire physique; cependant le mode des vibrations est différent. Ainsi, en astral, il n'y a pas des organes des sens séparés, tout le périsprit est sensible ; c'est par l'intensité des impressions que nous les classons en sensations correspondant à la vue, à l'ouie, au toucher, etc.

Maintenant sur l'astral, les sentiments, les émotions, les passions sont extérieurement visibles par les changements de couleurs de l'Aura ; aussi la mémoire astrale n'enregistre pas un même fait comme la mémoire physique, elle l'enregistre selon le mode de vie fluidique et non selon le mode de vie physique.

A l'état de veille, l'homme est dominé par la mémoire physique et le peu qui se mêle de mémoire astrale se combine à la mémoire physique en y ajoutant des impressions émotives ou passionnelles.

A l'état de sommeil, lorsque l'homme est assez évolué pour agir sur le plan astral, la mémoire agit et conserve le souvenir de ce que fait l'homme pendant le sommeil de son corps.

Mais ces souvenirs passent rarement dans la conscience physique, je parle dans leur plein, car dans les songes cohérents ce sont des enregistrements de la conscience profonde qui ont pu impressionner la conscience physique. Je dois dire que des hommes très évolués et bien éveillés sur le plan astral peuvent n'avoir jamais aucun souvenir de leur activité pendant que leur corps repose, tandis que d'autres, en réalité peu actifs conservent le souvenir net de ce qu'ils ont fait ; ceci tient à une construction particulière du cerveau fluidique qui établit plus étroitement le rapport entre le cerveau physique et le cerveau astral. Il y a des centres d'activité qui sont éveillés et qui permettent le passage plus ou moins complet des impressions astrales dans le cerveau physique.

Ces centres sont encore embryonnaires ; quand ils seront devenus pleinement actifs, l'homme sera conscient à la fois sur le plan physique et sur le plan astral. Mais il y a un long chemin d'ici-là.

Maintenant lorsque vous libérez un sujet par l'hypnose, vous le mettez en rapport avec sa conscience et sa mémoire fluidiques qui conservent le souvenir de tout ce que le sujet fera dans cet état de dégagement.

Seulement, il faut faire attention, car le sujet peut sur ce plan commettre bien des erreurs ; vous savez combien la substance astrale est plastique; il suffit de penser une chose pour la créer et si j'ai bien vigoureusement pensé, j'aurai créé cette chose avec les apparences de la vie.

Ainsi je pense avoir lu avec ardeur les *Trois Mousquetaires* et m'être passionné pour d'Artagnan ; je pourrai créer une image vivante de mon héros comme on peut créer une image animée dans les petits appareils qu'on appelle des vérascopes. ou encore comme l'image du cinéma par des superpositions d'impressions.

Aussi beaucoup de sujets peuvent se tromper et prendre des créations romanesques pour des choses véritables et croire retrouver des souvenirs de vies antérieures chez eux et chez les autres quand ils ne sont que devant des créations imaginaires : souvenirs de lectures, de récits de vies de gens qu'ils ont connus, etc...

Après la mort, pendant un temps plus ou moins long, l'esprit vit sur le plan astral ; la mémoire fluidique remplace la mémoire physique ; elle se souvient de la vie physique mais pas toujours avec précision ; ceci explique pourquoi des esprits oublient bien des choses de la terre ; ce qui domine ce sont les souvenirs des sentiments, des affections, des emotions. Cependant lorsqu'un esprit revient près de la terre, en contact avec un médium, le fluide éthérique de ce dernier réveille l'activité périspritale et rappelle les souvenirs physiques.

*C*. Enfin il arrive un moment où l'esprit est devenu suffisamment purifié pour entrer dans la vraie vie spirituelle ; il a peu à peu allégé son corps fluidique et il reste avec son périsprit, c'est-à-dire le véritable corps de l'âme.

La mémoire vraie est seulement dans ce corps; c'est la mémoire que depuis les origines de l'être a conservé tout son passé.

Cette mémoire peut être figurée comme les couches concentriques que montre un tronc d'arbre. Chaque existence ajoutant une couche de souvenirs physiques, une couche de souvenirs astraux pour former une couche de souvenirs spirituels.

Car, tout s'imprime dans cette mémoire supérieure au sens spirituel, tout y est transposé depuis que nous vivons en langage spirituel, c'est là seulement que nous pouvons retrouver sans erreurs le souvenir de nos vies passées et entrer en contact avec la mémoire du cosmos pour le même temps.

Cette mémoire n'est pas centrée dans le cerveau physique ni dans le cerveau astral. Elle est au-dessus ; c'est le centre de notre vrai moi et qu'on peut figurer comme ces langues de feu que l'on met sur les tableaux de la Pentecôte au-dessus de la tête des apôtres.

Pour obtenir avec un sujet des données sérieuses il faudrait l'entraîner à chercher dans la mémoire spirituelle.

Ceci est possible ; à condition d'abord que le magnétiseur comprenne bien ce que j'ai expliqué, ensuite qu'il explique bien à son sujet endormi

et aussi éveillé ces trois sortes de mémoires, en lui recommandant bien d'éviter la mémoire astrale sujette à l'erreur.

Il faudrait commencer d'abord par de la régression dans la mémoire physique; si le sujet donne de bons résultats l'envoyer dans son propre corps spirituel ou dans le corps spirituel d'une autre personne dont il aura au préalable nettement déchiffré la mémoire physique.

S'en tenir à la lecture de la dernière incarnation jusqu'à ce qu'on ait obtenu des contrôles ou des réponses tellement typiques qu'on puisse aller au-delà.

Faire observer au sujet que la dernière incarnation de M. Z... par exemple ou la sienne propre doit se trouver ainsi inscrite (en remontant) : 1° avant la naissance actuelle, la période de vie spirituelle d'où l individu a été tiré au moment de son incarnation ; 2° la période de vie astrale intérieure ; 3° la période de vie physique que vous cherchez à identifier.

Dire, par exemple, au sujet : Remontez avant votre naissance, tout de suite avant. Cherchez à vous retrouver dans le monde spirituel, essayez de nous décrire, si vous pouvez, cet état bienheureux (il est probable que vous obtiendrez l'état d'extase et que le sujet ne pourra presque rien vous dire sur ce milieu si vraiment splendide que le langage humain est impuissant à le décrire).

Avant d'être dans le monde spirituel, vous étiez dans le monde astral ; cherchez dans votre mémoire *spirituelle* et voyez ce que vous faisiez ; maintenant rapprochez-vous de la terre ; allez dans les souvenirs de votre mort ; maintenant, remontez, etc...

Si vous obtenez alors sur la dernière vie physique des éléments contrôlables et qui soient vérifiés, il faudrait passer à la vie précédente toujours par le même procédé, la vie spirituelle avant la naissance, la vie astrale puis la vie physique, en faisant lire feuillet par feuillet et dans l'ordre en remontant, et ensuite lorsque vous réveillez le sujet suivre l'ordre en descendant ; la vie physique, la vie astrale, la vie spirituelle.

Maintenant ceci demande un magnétiseur et un sujet moralement et intellectuellement développés, sinon ils ne pourront aller jusqu'au plan spirituel ; il faut qu'ils soient l'un et l'autre éveillés sur ce plan.

Bien entendu cela ne veut pas dire qu'ils soient des savants et qu'ils aient des brevets et des titres. Cela veut dire qu'ils ont déjà suffisamment évolués leurs principes supérieurs pour être conscients sur le plan spirituel et pour ne pas s'embourber dans les visions astrales sujettes à beaucoup d'erreurs et qui n'ont que peu à faire avec notre mémoire intégrale.

Dans l'évolution humaine, il arrive un temps où l'homme entre en

possession de sa mémoire intégrale, alors il devient peu à peu conscient de ses vies antérieures en commençant par les plus récentes.

Actuellement il arrive que l'homme peut avoir des réminiscences très nettes d'existences antérieures. Mais ceci est rare. Il faut aussi se défier des racontars des esprits, beaucoup se moquent de vous ; d'autres pour être bien reçus vous bombardent grand homme, roi ou reine ou pape, bien rarement cireur de souliers ou mendiants !

Ne croyez pas toutes ces fariboles. Il faut pour qu'un esprit vous donne un renseignement réel, qu'il puisse lire dans votre mémoire intégrale et peu le font ; ceci est difficile et demande une étude de la part de l'esprit et un état d'avancement que tous n'ont pas.

Ce sont ces sottes histoires qui circulent dans certains milieux spirites qui rendent grotesques des doctrines admirables. Ceci est pitoyable de voir tant de Marie-Antoinette ou de Marie Stuart réincarnées, sans compter les empereurs, les rois, les grands hommes ; et ceux qui sont si fiers de ces beaux titres qu'un farceur leur octroie seraient bien déconfits s'ils voyaient réellement ce qu'ils ont été ; de braves gens ignorés et souvent meilleurs que le grand personnage dont ils sont si fiers.

W.-T. STEAD.

---

# La Preuve par les Faits et par la Science

(*Suite et Fin*)

M. Th. Flournoy, professeur à l'Université de Genève, parlant d'un médium qui reproduit les scènes d'une de ses existences vécue dans l'Inde au quinzième siècle, déclare que son attitude est des plus impressionnantes. « Il y a dans tout son être, dit-il, dans l'expression de sa physionomie, dans ses mouvements, dans son timbre de voix lorsqu'elle parle ou chante en hindou, une grâce paresseuse, un abandon, une douceur mélancolique, un quelque chose de langoureux et de charmeur qui répond à merveille au caractère de l'Orient.

« Toute la mimique d'Hélène (Hélène Smith, c'est le médium) si diverse et ce parler exotique ont un tel cachet d'originalité, d'aisance, de naturel, qu'on se demande avec stupéfaction d'où vient à cette fille des rives du Léman, sans éducation artistique ni connaissances spéciales de l'Orient, une perfection de jeu à laquelle la meilleure actrice n'attein-

drait sans doute qu'au prix d'études prolongées ou d'un séjour au bord du Gange. »

Relativement à l'écriture et au langage hindous que le médium ignore à l'état normal, M. Flournoy affirme que toutes ses recherches pour en expliquer la connaissance n'ont donné aucun résultat.

La théorie des vies successives et de la réincarnation n'est donc plus une simple hypothèse, c'est une vérité qui repose sur des bases bien établies maintenant. Comment, d'ailleurs, une seule existence humaine pourrait-elle suffire pour acquérir, pour s'assimiler toutes les connaissances nécessaires au perfectionnement de l'Etre, et à l'évolution qui doit déterminer son avancement dans l'Infini ? Qu'est-ce donc qu'un demi-siècle, ou même un siècle dans l'Eternité ? Et c'est à ce court espace de temps qu'on voudrait limiter l'acquisition de tout ce qui nous est indispensable, alors que nous sommes si loin de la perfection ! Qui donc oserait soutenir que lorsque la mort survient, il ne nous reste plus rien à apprendre ? Que savent donc même les plus avancés d'entre nous? Et serait-il juste que ceux qui, moins évolués ou moins bien doués, ou dont la vie a été plus courte, n'eussent pas plus de temps que les autres pour accomplir un plus grand travail et parcourir un chemin plus long ? Non, la raison indique que la réincarnation est indispensable pour obtenir de l'existence terrestre, tous les enseignements qu'on peut en retirer.

Léon Denis, dans son chapitre *Rénovation de la mémoire* (1), cite le fait suivant dont il tient la relation du prince Adam Wiszniewski, rue du Débarcadère, 7, à Paris. Quelques-uns des témoins vivent encore, mais n'ont consenti à être désignés que par des initiales :

« Le prince Galitzin, le marquis de B..., le comte de R..., étaient réunis, pendant l'été de 1862, aux eaux de Hombourg. Un soir, après avoir dîné très tard, ils se promenaient dans le parc du Casino ; ils y aperçurent une pauvresse couchée sur un banc. L'ayant abordée et interrogée, ils l'invitèrent à venir souper à l'hôtel. Après qu'elle eut soupé avec un grand appétit, le prince Galitzin, qui était magnétiseur, eut l'idée de l'endormir. Après de nombreuses passes, il y réussit. Quel ne fut pas l'étonnement des personnes présentes lorsque, profondément endormie, celle qui, dans la veille, ne s'exprimait qu'en un mauvais dialecte allemand, se mit à parler très correctement en français, racontant qu'elle s'était réincarnée pauvrement, par punition, pour avoir commis un crime dans sa vie précédente, au dix-huitième siècle. Elle habitait alors un château en Bretagne, au bord de la mer. Ayant pris

(1) *Le Problème de l'Etre et de la Destinée*, 10e édition, page 266 (Librairie des sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris).

un amant, elle voulut se débarrasser de son mari et le précipita à la mer du haut d'un rocher. Elle désigna le lieu du crime avec une grande précision.

Grâce à ses indications, le prince Galitzin et le marquis de B... purent, plus tard, se rendre en Bretagne, dans les Côtes-du-Nord, séparément, et se livrer à deux enquêtes, dont les résultats furent identiques. Ayant questionné nombre de personnes, ils ne purent recueillir d'abord aucun renseignement. Ils trouvèrent enfin de vieux paysans qui se rappelèrent avoir entendu raconter, par leurs parents, l'histoire d'une jeune et belle châtelaine qui avait fait périr son époux en le précipitant à la mer. Tout ce que la pauvre femme de Hombourg avait dit dans l'état somnambulique fut reconnu exact.

Le prince Galitzin, à son retour de France, repassant à Hombourg, interrogea le commissaire de police au sujet de cette femme. Ce fonctionnaire lui déclara qu'elle était dépourvue de toute instruction, ne parlait qu'un vulgaire dialecte allemand et ne vivait que des mesquines ressources d'une femme à soldats. »

Voilà donc encore un sujet qui s'exprime dans une langue qu'il ne connaît pas, mais qu'il parlait pendant sa précédente existence. Cet exemple prouve, de plus, que nous expions, au cours de nos vies successives, les fautes commises précédemment ; que c'est là le seul enfer qui existe pour nous jusqu'à ce que, améliorés, relevés par la souffrance, nous ayons triomphé des mêmes épreuves sans faillir. On comprend ainsi combien il importe que nos différentes incarnations soient oubliées pendant nos existences terrestres, afin que nous puissions conserver notre libre arbitre, et être soustraits à l'influence que ne manquerait pas d'exercer sur nous le souvenir de notre passé.

Nous signalerons encore un fait rapporté dans les *Annales des Sciences psychiques*. Le docteur Ch. Richet, ayant été présenté à un médium, celui-ci, dans l'état de trance, les yeux fermés, écrit au crayon deux phrases grecques qui se traduisent ainsi : *La sagesse humaine est peu de chose, et même n'est rien... Voici déjà que je vais vous quitter...*

Une autre fois, ce même médium écrit — toujours en grec, quoique n'en connaissant pas un mot, et en présence de M. Ch. Richet : *Salut, je suis le nommé Antoine Renouard, rendez grâce à Dieu.*

Or, Antoine Renouard, éditeur et bibliophile, était l'arrière grand-père maternel du docteur Richet, et le médium n'en avait jamais entendu parler.

C'est par centaines qu'ont été enregistrés les faits de ce genre, mais nous croyons que ceux que nous venons de citer sont bien suffisants.

Au surplus, les temps sont passés où la science ne consentait à jeter

qu'un regard profondément dédaigneux sur les faits en question. Les rêveurs comme Victor Hugo, et avec lui toute la série des prétendus visionnaires trop crédules, autour desquels on avait organisé le silence, ou qu'on s'efforçait sottement de ridiculiser, ont été entendus, et obtiennent enfin satisfaction. Que toute notre reconnaissance leur soit acquise, car ils ont travaillé pour le bien de l'humanité. La science s'est émue, la science a vu, elle s'est décidée à étudier les faits, et elle a parlé.

Le célèbre professeur Lombroso, abandonnant, après bien d'autres, toute une vie d'incrédulité, a dit courageusement ceci :

« Après avoir nié les phénomènes avant de les avoir observés, il m'a bien fallu les accepter, lorsque, malgré moi, les preuves les plus manifestes, les plus palpables, me tombèrent sous les yeux. »

Russell Wallace, le célèbre naturaliste anglais, collaborateur de Darwin, avoue à son tour avoir été matérialiste si convaincu, qu'il ne pouvait y avoir dans son esprit, aucune place pour une existence spirituelle, et pour aucun autre agent dans l'univers que la matière et la force. Mais les faits, ajoute-t-il, sont chose opiniâtre ; et après de patientes recherches, il n'hésite pas à affirmer que leurs manifestations proviennent d'êtres intelligents, c'est-à-dire des *Esprits invisibles à nos yeux.*

William Crookes écrit : « Je ne dis pas que cela est possible, *je dis que cela est.* »

C. Darley, membre comme lui de la Société Royale de Londres, déclare ne pas connaître un seul homme qui, ayant étudié les phénomènes spirites, ne se soit rendu à l'évidence.

Sir Oliver Lodge, un des plus savants physiciens de notre époque, arrive à cette conclusion :

« Pour ma part, je n'ai plus aucun doute à ce sujet, quoique, durant un assez grand nombre d'années... j'aie tâché d'avoir recours à toutes sortes d'explications différentes ; mais peu à peu, l'une après l'autre, elles ont été éliminées, et j'ai atteint la preuve que les êtres qui communiquent avec nous, sont réellement ceux qu'ils disent être. Non pas toujours, mais enfin la conclusion est que la survie est scientifiquement prouvée au moyen de l'investigation scientifique. »

Examinez donc les faits, vous qui doutez encore, et que ceux qui ont vu, même les plus timides, prennent confiance, et ne craignent pas, par peur d'un ridicule absurde, de proclamer leur conviction. Nous pouvons leur donner comme exemple, le docteur Bayol qui, dans son exposé au Congrès spiritualiste de 1900 écrit :

« Mes expériences ont été entourées de toutes les précautions possibles. Il y a en France, une chose formidable, un monstre terrible, qui

fait peur aux Français, et qui s'appelle le ridicule. Vous permettrez à un vieux colonial comme moi de le braver. Je suis convaincu que j'ai raison, et je ne dois pas avoir peur de dire la vérité. »

Et encore le docteur Morselli, professeur de psychologie à l'Université de Gênes, qui, après avoir fait aussi de nombreuses expériences, conclut courageusement ainsi :

« Je déclare que le spiritisme mérite pleinement d'être étudié, et j'avoue que j'y crois entièrement. Moi, le matérialiste obstiné, moi le directeur énergique d'un journal intransigeant, on voudrait me faire passer pour la victime d'une hallucination ou pour un crédule néophyte ! »

Terminons en disant que des laboratoires se fondent pour l'étude des phénomènes psychiques. L'un d'eux a déjà donné de remarquables résultats, et le docteur Geley, qui le dirige, a fait au commencement de cette année, au Collège de France, en présence de hautes personnalités de la science et devant un auditoire nombreux, une conférence très intéressante au sujet « d'étranges matérialisations » qu'il a déjà pu obtenir. Et le docteur Geley déclare à son tour que LA CONCEPTION DITE MATÉRIALISTE DE L'UNIVERS ET DE L'INDIVIDU EST FAUSSE. QUE CETTE CONCEPTION REPOSAIT SUR DES DONNÉES DE FAIT INCOMPLÈTES ET FRAGMENTAIRES, ET SUR UNE INTERPRÉTATION ABUSIVE ET ERRONÉE DE CES FAITS ; QU'ELLE EST INCONCILIABLE AVEC NOS CONNAISSANCES BIOLOGIQUES ACTUELLES, ET QUE TOUT NOUS PROUVE (on peut, dit le docteur Geley l'affirmer désormais sans réserve) QU'IL Y A, DANS L'INDIVIDU, TOUT AUTRE CHOSE QU'UN COMPLEXUS DE CELLULES, COMME IL Y A, DANS L'UNIVERS, TOUT AUTRE CHOSE QU'UN AGRÉGAT D'ATOMES.

Ajoutons, d'ailleurs, que, depuis, le docteur Geley a pu prendre des photographies de matérialisations bien plus complètes qu'il a obtenues et qui sont reproduites à la suite d'une nouvelle édition de la brochure portant, *in-extenso*, le texte de sa conférence.

Vous tous, donc, qui recherchez la vérité et qui êtes épris de justice, vous les croyants désabusés, vous les victimes des faux enseignements de l'Eglise, vous les matérialistes « obstinés » parce qu'il vous a manqué un rayon de la lumière qui pourrait vous éclairer, vous tous qui faites partie de la grande famille humaine, venez à nous ! Nous ne vous offrons pas une religion nouvelle ; nous ne vous imposerons aucun dogme, nous ne nous prétendons pas infaillibles (nous étudions, nous cherchons toujours), vous n'aurez à vous courber, sans discussion, devant aucune autorité. Nous voulons toujours plus de lumière, et, appuyés sur la science, nous marchons, avec le progrès, vers le règne de la Fraternité universelle qui doit s'établir un jour !

KERMARIO.

# Le Phénomène Psychique [1]

Parmi les phénomènes qui constituent le domaine du psychisme, certains ont suscité la croyance aux communications avec les morts. Cela tient à un caractère qui les distingue essentiellement, celui de paraître se produire sous l'influence de personnalites invisibles, puisqu'ils accusent tous les traits de l'individualité. Voilà une particularité de si haute importance que des millions de curieux, épars dans le monde entier, s'en préoccupent, les uns avec une ardeur de néophytes heureux de se reposer dans une foi consolante, d'autres avec la curiosité du savant appliqué à en chercher l'explication. Y a-t-il réellement en eux la trace des facultés que nous trouvons chez nous ? Il vaut la peine de s'en enquérir.

Vous êtes, votre voisin et vous, deux êtres distincts, si sujets aux changements du corps et de l'esprit, que vos amis d'enfance, après une longue séparation, hésiteraient à vous reconnaitre. Cependant, malgré ces transformations, vous restez toujours le même individu, grâce à la mémoire qui maintient l'unite du moi dans la diversité des apparences et sans laquelle votre personnalité serait dans un état continuel de désagrégation. Vous êtes doué d'intelligence, capable de comprendre et de vous faire comprendre, avec un caractère et la volonté de poursuivre des buts, sauf dans les cas où vous allez au hasard, sans dessein prémédité. Vos conversations roulent souvent sur des banalités, car vous n'avez pas toujours l'occasion d'exprimer de très hauts sentiments et des idées originales ; quelquefois, vous apprenez à vos interlocuteurs des choses qu'ils ignorent absolument et dont il leur est loisible de constater la réalité en allant aux renseignements. Il ne dépend pas de vous de ne causer qu'avec des gens sérieux ; vous subissez, avec le désir de vous en débarrasser, les propos d'importun, les uns mauvais plaisants, d'autres auxquels il ne faut pas se fier, parce que le mensonge leur est aussi naturel que le poison à certaines plantes. Votre prononciation est nette, ni trop lente ni trop rapide, de sorte qu'on vous écoute sans la moindre fatigue : on n'en peut pas dire autant de quelques-uns qui parlent si vite, estropiant la plupart des mots, que vous êtes dans la nécessité de les interrompre pour les prier de se répéter. Si pendant un de vos entretiens, votre chambre se remplissait tout à coup de fumée, vous seriez suffoqué, les mots s'arrêteraient dans votre gorge ; n'étant plus dans votre milieu normal, le fonctionnement de vos organes serait ou impossible ou faussé.

(1) Voir le numéro de mai.

Il vous arrive, en prenant congé d'un ami, de lui donner rendez-vous pour un jour déterminé que des devoirs impérieux vous forceront de maintenir, quel que soit son désir de l'avancer ou de le retarder. Je termine par une supposition qui, espérons-le, ne se réalisera jamais : il se produit un éboulement ; vous voilà emprisonné au rez-de-chaussée de votre maison, seul, incapable de vous faire entendre distinctement des personnes séparées de vous par une grande épaisseur de mur ; il vous vient une idée lumineuse ; vous frapperez de forts coups précipités en signe d'avertissement ; quand vous avez acquis la certitude qu'on est informé de votre situation, vous frappez d'autres coups, mais cette fois avec des arrêts de manière à fixer l'attention, un coup, pour *a*, deux coups pour *b*, trois coups pour *c*, et ainsi de suite, autant qu'il en faut pour désigner chaque lettre de l'alphabet ; vous exprimerez de la sorte, lentement il est vrai, vos impressions, en y ajoutant même des mouvements d'impatience, selon que vos coups seront plus ou moins vigoureux, plus ou moins saccadés.

Vous vous demandez sans doute à quoi tend ce long développement. J'ai rigoureusement exposé des traits de personnalité qui se manifestent dans certains phénomènes psychiques, en particulier dans les expériences de la table parlante. Ceux qui se sont bornés, en manière de divertissement, à faire tourner des tables, ont de ces phénomènes une connaissance semblable à celle d'un écolier s'imaginant avoir approfondi la science de l'électricité, parce qu'il a vu sortir d'une petite machine électrique quelques étincelles. Une table qui parle, cela prête à la raillerie ! Ce n'est en effet que du bois. Cependant ce meuble n'est pas plus ridicule que mon porte-plume avec lequel j'écris en ce moment ces lignes. Si vous voyiez le porte-plume courir sur la page en y laissant des mots, sans apercevoir la main qui le conduit, vous vous écrieriez tout ébahi : « Evidemment il y a là une force inconnue qui agit sur le porte-plume ; celui-ci ne se meut pas de lui-même pour accomplir un acte intelligent ».

La table n'opère pas autrement ; elle n'est qu'un instrument dont un agent invisible se sert pour nous communiquer sa pensée par des coups frappés et ce langage, de pure convention comme les sons que vous émettez en parlant, n'a rien de risible pour celui qui veut bien y réfléchir. Il plait à la nature d'employer ce procédé ; elle n'a pas à recevoir de vous des remontrances ; vous n'avez, si vous êtes un homme de bon sens, qu'à prendre ce qu'elle vous offre et à y chercher des enseignements qui seront d'autant plus variés que vous serez plus habile à les découvrir. Aux communications par la table s'ajoutent celles qui nous arrivent par l'écriture automatique et par la voix du médium, deux procédés beaucoup plus expéditifs et, pour cette raison, plus employés. Néanmoins,

quoique la typtologie présente l'inconvénient d'une lenteur un peu fatigante, puisqu'il faut pour chaque lettre épeler tout ou partie de l'alphabet gardons-nous de la dédaigner, car ses messages ont parfois un caractère fortement accusé. On nous pardonnera d'en parler par préférence, parce que nous en avons fait une étude particulière.

La table se meut sous la main du médium qui la touche si légèrement qu'on ne peut attribuer ce mouvement, souvent très vif, à une pression inconsciente. Il y a donc dans le médium une force capable de produire cet effet déjà surprenant. Quel nom lui donner ? L'appellerons-nous fluide ? Ce mot ne dit rien de précis à notre imagination. Contentons-nous sagement de constater les faits, sans nous prononcer sur leur nature intime que nous n'avons aucun moyen de pénétrer, pour le moment du moins. Dans notre impatience d'expliquer l'inexplicable, nous recourons à des termes vagues qui, à force d'être employés, ont acquis du prestige, véritables outres gonflées de vent, comme c'est le cas de certains docteurs à qui des dehors avantageux font attribuer une importance exagérée.

La table frappe donc des coups, ces coups correspondent à des lettres, et ces lettres assemblées forment des phrases en réponse à des questions posées, de sorte qu'il s'établit entre la personnalité invisible et vous un dialogue où, de part et d'autre, éclatent des signes d'intelligence. Les propos de la table sont loin de refléter toujours la pensée du médium ; ils lui sont souvent opposés, révélant même quelquefois des choses absolument inconnues dont on ne vérifie l'exactitude qu'après s'être livré à de longues recherches. Détail surprenant, les coups frappés vous donnent ordinairement des noms de défunts avec des traits de caractère qui les font reconnaître. Ces personnalités conservent leur physionomie morale à travers une longue série de séances, reliant la conversation d'aujourd'hui à celles des jours précédents, douées par conséquent d'une mémoire qui maintient l'unité de leur moi. Elles ont une volonté opposée à la vôtre dans des actes nettement délibérés dont vous chercheriez en vain à les détourner, quand elles ont pris la résolution de s'y tenir. Chacune a son tempérament, les unes sérieuses, d'autres enjouées, d'autres poussant la plaisanterie jusqu'à l'inconvenance, parfois si irritables, lorsqu'on les contrarie, qu'elles agitent la table furieusement, en la précipitant sur vous avec l'intention évidente de vous faire du mal, ou prenant plaisir, pour vous être désagréables, à vous induire en erreur. Quelquefois la table frappe les coups si rapidement que vous ne pouvez pas distinguer, à l'épellation, les lettres désignées ; vous en faites l'observation ; alors elle reprend la phrase à l'endroit même où vous avez cessé de comprendre, allant plus lentement, afin que vous puissiez mieux saisir. Les séances n'offrent pas invariablement le même intérêt; il en

est de nulles ou de médiocres dans lesquelles, avec un médium pourtant bien disposé, on n'obtient que des ébauches de phénomènes, des commencements de mots, des phrases incohérentes, des signes de lassitude et d'impuissance, comme si la personnalité, présentement en butte à des difficultés insurmontables, essayait en vain d'exprimer sa pensée. D'autres fois, au contraire, elle se communique avec aisance ; mais on a l'impression que, subissant une espèce de suggestion, elle reproduit l'opinion des assistants. Il lui arrive au moment de vous quitter, alors que vous désirez vivement continuer, de vous donner rendez-vous pour un jour déterminé auquel il faudra s'astreindre, car, si vous devanciez la date assignée, elle ne viendrait pas du tout ou elle ne se rendrait que pour vous rappeler d'un mot sec sa décision. La séance terminée, elle se penche sur chacun des membres du groupe, comme pour les saluer ; après quoi inutile de continuer, vous n'obtiendrez plus rien.

Si vous correspondiez par des coups frappés avec un mineur enseveli dans un éboulement, vous n'auriez pas plus nette l'impression d'une personnalité. Il vous est loisible de vous en assurer avec un bon médium, pourvu que vous ayez assez de patience, car les phénomènes ne se présentent pas à votre appel. Tous ces détails qui tiennent du prodige, nous les avons observés des centaines de fois avec une évidence égale à celle que produit sur votre esprit la présence d'un ami. Maintenant se pose le grand ploblème. Lorsque vous causez directement avec quelqu'un, vous voyez son visage, vous entendez sa voix, vous ne sauriez douter qu'il est là, bien distinct de votre personne. Si un ergoteur très subtil essayait de vous démontrer que cette voix, ce visage, tout ce corps sont une extériorisation de votre sensibilité, vous admireriez peut-être l'ingéniosité de son argumentation comme on est intéressé par une œuvre d'art d'un caractère étrange : prendriez-vous la peine de discuter avec lui ? Nous ne possédons pas sur la nature de la personnalité qui agit par la table le même genre de certitude. Elle n'est pas visible ; nous n'en connaissons que des manifestations dont beaucoup se prêtent à des interprétations différentes et, dans ces conditions, nous n'avons pas le droit de répondre par le silence du dédain qui serait un aveu d'impuissance. Ici la question du subjectif et de l'objectif, pour parler comme les philosophes devient embarassante. Les apparences sont parfois si trompeuses.

En voici un exemple. Le samedi 13 avril 1918, dans la soirée, entre huit et neuf heures, chez un ami, je feuilletais un numéro de l'*Illustration*, très intéressé par des gravures reproduisant des incidents de la guerre. Mon attention fut particulièrement retenue par l'une d'elles qui représentait Ludendorff et Foch placés face à face. J'étais aussi conscient

de moi-même que maintenant. Je m'arrêtai un bon moment à comparer les deux physionomies, les fronts, les mentons, surtout les yeux, ceux du général allemand ayant les paupières recouvertes par la peau des arcades sourcillières, tandis que ceux du général français sont très saillants dans l'orbite. Après avoir parcouru toutes les gravures, je voulus revenir à celle-là pour en mieux observer les détails : impossible de la retrouver. Je passai en revue à plusieurs reprises toutes les pages, avec un soin minutieux m'assurant que je n'en tournais pas deux à la fois : même déception. « Vous l'avez peut-être vue dans un autre numéro de *l'Illustration* », me dit quelqu'un ; il n'y avait que ce numéro-là sur la table. Qui sait si la gravure n'était pas sur une feuille détachée que, par mégarde, j'aurais laissée tomber à terre : nous regardons sous la table, rien, absolument rien. Il fallait se rendre à l'évidence : plus aucune trace de Ludendorff et de Foch. Et cependant je les avais vus aussi distinctement que je vois la feuille sur laquelle j'écris cette relation. Que s'était-il donc passé ? Le lendemain, toujours intrigué, il me vint subitement à l'esprit de recourir à un journal illustré, *Le Miroir*, que j'avais acheté la veille. J'y vois la gravure en question dont je ne me souvenais pas. Je tenais l'explication de mon hallucination. L'image restée inconsciemment dans mon esprit s'était, avec une exactitude parfaite, projetée sur la page de *l'Illustration*, sans doute provoquée par d'autres gravures se rapportant également à la guerre. Si je m'étais borné à une seule inspection, j'aurais soutenu mordicus que ces deux portraits figuraient dans *l'Illustration*, d'où je conclus qu'il ne faut pas se fier toujours aux apparences et qu'avant de se prononcer avec fermeté sur la nature d'un phénomène, il convient, non seulement d'exercer le contrôle le plus sévère, mais encore d'examiner sans parti-pris les diverses hypothèses sur son origine.

La personnalité qui se communique par la table avec des traits on ne peut plus décisifs d'intelligence, de mémoire, de volonté, de caractère tout à fait pareils aux vôtres, est-elle distincte de vous comme vous l'êtes de vos interlocuteurs ou faut-il n'y voir qu'une création du subconscient ? Le premier mouvement serait de lui attribuer une existence indépendante, avec cette restriction que, très gênée dans un milieu qui n'est pas le sien, comme il vous arrive d'ailleurs de l'être quelquefois, elle n'a pas les mêmes facilités que vous de s'exprimer. Pour se faire une conviction raisonnée, il importe de procéder avec prudence. L'esprit tombe souvent dans des pièges que lui tend l'imagination, « cette maîtresse d'erreur et de fausseté, selon Pascal, d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours ». Il me serait agréable, ainsi qu'à vous, je présume, d'adopter d'emblée l'explication spirite si satisfaisante pour le cœur

et la conscience ; je ne veux pas oublier que des hommes de grande valeur lui sont hostiles et que, pour entrer réellement en possession de la vérité, on doit la soumettre à l'épreuve de la discussion.

(*A suivre.*) Alfred BÉNEZECH.

# CONFIANCE

*Communication médianimique donnée le 21 mai 1918.*
*Médium, Mme D.*

La science apportera sa pierre à l'édifice, sa pierre de base puissante et solide ; mais ce n'est pas d'elle seule que viendra le triomphe de la Cause. Le triomphe viendra de la fidélité des esprits incarnés qui s'y donnent ; de la Charité qu'ils mettront à aider, à soutenir leurs frères : il viendra de leur foi ardente d'apôtres à propager la doctrine, de leur zèle à fonder des œuvres de paix, d'aide, de bienfaisance et de fraternité. Le spiritisme n'est pas une religion mais il peut les aider toutes, prouver de chacune d'elles ce qu'elle a de bon, et encore être entendu et compris par celui qui n'en professe aucune. Sa philosophie est aussi vieille que le monde, bien qu'oubliée de la plupart, aussi la prend-on souvent pour une nouveauté ; sa morale est celle du Christ, depuis longtemps devenue la morale des honnêtes gens ; de plus le spiritisme trouve dans la science l'appui des faits matériels comme preuve absolue de sa morale et de sa philosophie... Que peut-on désirer de mieux ?

C'est pour cela, mes amis, que sans lutte, par la plus entière et parfaite tolérance à l'égard des idées de tous, le spiritisme n'en est pas moins appelé à relier toutes les croyances, à faire fraterniser entre elles toutes les branches des différentes églises ; à pousser au spiritualisme, par des faits dûment prouvés, les matérialistes de bonne foi qui voudront étudier sans parti-pris. Confiance donc, travaillez courageusement à la vigne du Seigneur. Rassemblez vos frères, faites leur connaître les vérités dont vous êtes convaincus, aidez-les, instruisez-les, formez des médiums, il y en a plus que vous ne pensez parmi vous. Développez les facultés latentes en chacun de vous, développez-les en commun, en réunion, et recommandez à vos frères de n'exercer la médiumnité qu'avec un guide sûr. Et puis, soyez patients. Nous veillons et nous vous donnerons en temps et lieu ce qui sera nécessaire au bien de la Cause.

Laissez tout souci, toute inquiétude de côté ; donnez de tout votre

cœur ce qu'on vous demande ; apportez chacun pierre ou grain de sable à l'édifice, tous doivent agir suivant leurs moyens et ne peuvent donner que ce qu'ils ont ; pas d'exigence, soyez modestes et bons, donnez vous tout entiers, vous ne pouvez faire plus.

Jean HUSS.

# Ils ne sont pas perdus...

Nous avons sous les yeux une intéressante plaquette de poésies patriotiques que M. Henri Mérou, consul général de France en retraite, l'un de nos abonnés, a composées et dédiées à son plus jeune fils Louis Mérou, sous-lieutenant au 155e régiment d'infanterie, chef des Grenadiers du régiment, croix de guerre avec étoile et palme, mort pour la France au champ d'honneur, le 29 mai 1916, à l'âge de 23 ans.

On peut, par ce petit recueil, se rendre compte des sentiments que notre réconfortante doctrine fait naître dans le cœur de ceux qui en connaissent les sublimes vérités.

C'est d'abord le jeune officier qui écrit à ses parents bien-aimés :

« Je vous aime beaucoup, mais j'aime aussi la France... Je saurai, pour elle, me sacrifier, comme pour vous. C'est elle qui est en danger ; c'est elle que je veux soutenir de mes deux mains ; car le véritable amour ne se sent vivre vraiment que lorsqu'il sacrifie. Le sacrifice, voilà l'amour... C'est l'amour de ceux qui sont autour de moi... de ceux qui sont derrière et que l'on défend, du pays si beau... et qu'un pied barbare ne doit pas fouler... »

Voilà le vrai, le pur patriotisme, le noble esprit de sacrifice que le spiritisme sait inspirer aux défenseurs de la Justice et de toutes nos libertés.

D'autre part, on va voir quel réconfort le père si cruellement éprouvé, mais croyant, trouve dans notre bienfaisante doctrine. Quelques extraits des poésies dédiées au cher invisible vont nous fixer à cet égard.

Parlant de ceux qui, ayant *passé par la tombe*, prêtent déjà leur appui aux glorieux continuateurs de la lutte contre l'envahisseur, il s'écrie, s'adressant à la Patrie « sa douce mère » :

Vois-les, pareils aux dieux d'Homère
Prenant leur part de tes combats
. . . . . . . . . . . . . . . .
Inspirant, guidant chefs, soldats...

Ceux qu'on appelle improprement les *morts* assurent la victoire à nos drapeaux en venant se joindre aux vivants pour la défense suprême de la vieille Gaule ; car, lorsque le Ciel et la Terre sont ainsi unis pour le triomphe de la plus sainte cause, le résultat n'est pas douteux.

Comment craindre que la victoire
Ne brille au bout de ton chemin
Quand ciel et terre pour ta gloire,
Mère, se sont donné la main ?

Puis, affirmant sa foi spirite, et la réalité des rapports qui, de l'Au-delà, se sont établis entre son fils et lui, l'auteur déclare que sa douleur n'aurait pas eu de terme s'il n'avait trouvé un apaisement dans la présence certaine de l'invisible bien-aimé...

En toi que nous savons, là-haut, vivant encore,
Toi qui nous a prouvé cette réalité,
Toi qui viens chaque jour, à nouveau faire éclore
En nous, la foi certaine en l'Immortalité...
Toi qui, chaque matin, nous donne ton message,
Ton message d'amour, si fidèle et si doux;
Car Dieu te l'a permis, a toi qui fus si sage,
D'établir le contact de là-haut avec nous.

Heureux ceux que notre belle doctrine peut préserver ainsi des tortures d'un atroce désespoir. Le spiritisme a vaincu le doute ; il triomphe du matérialisme décevant... Employons-nous à le faire connaître, à le répandre autour de nous, pour le réconfort, la consolation, qu'il apporte à notre malheureuse humanité.

LAUSER.

# Petite Synthèse de Grandes Choses

IIe PARTIE

CHAPITRE Ier

(*Suite*)

Il est probable que partout, au début, la religion était grossière comme tout le reste. Les grands phénomènes de la nature, et surtout la foudre, étaient capables d'impressionner et même d'effrayer ceux qui en étaient témoins. Les éclats du tonnerre paraissaient comme la voix d'un être immense, supérieur à la terre. Ce sentiment était si naturel qu'il persista même dans une des formes religieuses les plus accomplies que nous ait léguées l'antiquité.

Le tonnerre était considéré, chez les Juifs, comme la voix du Très-Haut.

« La voix de l'Eternel est sur les eaux, chante le Psalmiste, le Dieu glorieux fait tonner ; l'Eternel est sur les grandes eaux. La voix de l'Eternel est forte ; la voix de l'Eternel est magnifique. La voix de l'Eternel brise les cèdres, l'Eternel brise même les cèdres du Liban, et les fait sauter comme un veau ; le Liban et le Sciryon (bondissent) comme le faon et la licorne. La voix de l'Eternel jette des éclats de flammes brûlantes. La voix de l'Eternel fait trembler le désert ; l'Eternel fait trembler le désert de Cadès. La voix de l'Eternel fait avorter les biches et découvre les forêts (1). »

Il est probable que le culte primordial consista tout simplement en quelques vœux adressés à la puissance mystérieuse qui faisait tout trembler à son gré, afin qu'elle ne fût pas trop méchante. On s'ingénia à la calmer par tous les moyens, et les sacrifices sanglants ne tardèrent pas à entrer en ligne de compte, par mode de substitution. Cette aberration devint bientôt générale ; un de nos plus célèbres démonologues contemporains, le chevalier Gougenot des Mousseaux, voit dans cette universalité l'œuvre des mauvais esprits.

Le fait est possible ; mais si on admet comme certitude ce qui, à mon avis n'est qu'une supposition toute gratuite, il convient d'être logique et de mettre à la tête de ces mauvais esprits le dieu des Juifs, puisqu'il exigea plus de victimes à lui tout seul que toutes les autres divinités ensemble.

Je crois plutôt que ces sacrifices sanglants s'établirent comme d'eux-mêmes et tout naturellement.

Quelque bruts qu'on se figure les premiers hommes, ils ne furent pas sans remarquer qu'autour d'eux le plus fort dévorait le plus faible, que l'agneau était mangé par le loup, le bœuf même par le lion. Pour éviter d'être dévorés eux-mêmes par cet être redoutable dont la voix les faisait trembler, ils le rassasièrent du sang des bêtes. Puis, pour s'épargner eux ou leur famille, ils se consacrèrent plus ou moins grossièrement à lui, et eurent recours aux amulettes et aux talismans. Nous retrouvons encore actuellement ces pratiques chez les peuplades sauvages de l'Océanie et de l'Afrique.

Le culte s'attacha aussi à certains lieux ou à certains objets, à des arbres, à des pierres ; celui des Cétyles fut répandu un peu partout.

Les Pélasges donnèrent à cette forme de culte, des proportions parfois considérables qui ont défié les siècles. Un évènement mémorable suffisait à consacrer l'endroit où il s'était produit, et les générations y accou-

(1) *Psaume*, XXIX, 3-9.

-raient pour accomplir des actes de religion. Tel fut Béthel chez les Hébreux.

Aux pierres brutes élevées dès l'abord succédèrent des blocs plus ou moins façonnés, représentant grossièrement la forme humaine ou les attributs de la nature : telle la Diane d'Ephèse, couverte de mamelles, symbole de sa fécondité.

Ce genre de culte dut être pratiqué en dehors de l'Asie-Mineure et de la Grèce (1), car, il y a quelques années, des terrassiers de la Compagnie du Nord trouvèrent à une certaine profondeur, dans une carrière de sable grossier, une pierre très curieuse, ornée de mamelles et dont la base avait été travaillée de main d'homme, pour la poser sur un socle.

Ce fut aussi d'après l'observation de la nature, que les premiers hommes créèrent des divinités masculines et féminines. Dès l'instant où ils entrèrent dans cette voie, il n'y avait plus de raison de s'arrêter : la famille des dieux s'agrandit en effet, par la filiation de nombreux descendants ; et comme le vulgaire n'avait pas le loisir d'étudier tout cet assemblage de divinités, ni la faculté de les servir à leur gré, il se forma un corps spécial de prêtres qui fut chargé des fonctions du culte.

Cette institution, utile en principe, donne dans la suite et partout lieu aux plus extravagants abus d'autorité.

Parlant au nom de la divinité, les prêtres se considérèrent comme une espèce à part ; ils trouvèrent tout légitime de partager avec leurs dieux les honneurs et les bénéfices du surnaturel.

Comme la mentalité religieuse n'était pas la même partout, il se constitua des sacerdoces avec des doctrines opposées ; de même les rites variant d'une province à l'autre et ayant tous pour but de servir la Divinité de la façon la plus correcte, ils ne faisaient en somme que la défigurer.

Mais parmi tant de pratiques différentes, il y avait cependant un fonds commun, et ce fonds respectable appartenait à l'essence même de la nature humaine : c'était celui de l'immortalité de l'âme.

En général, on rencontre presque partout deux formes de religion : l'une polythéiste et grossière, pour la multitude ; l'autre plus simple et plus élevée connue seulement des esprits cultivés.

(*A suivre*) ABBÉ PETIT.

(1) Cette extension s'explique tout naturellement, si l'on admet, comme le veut M. Clermont-Ganneau, dans son beau travail sur la *Coupe de Palestra*, l'identification de l'Artémis asiatique avec la Tassit carthaginoise. Dans leurs relations ocmmerciales à travers le monde les Carthaginois ont pu propager le culte de leur grande déesse sous la forme la plus antique car il est hors de doute qu'il y eut plusieurs formes de la même déesse,comme l y eut plusieurs Artémis.

# Toujours Dicksonn !

Nous lisons dans *Le Courrier de l'Eure*, la protestation suivante que Mme Bl. Barchou lui a adressée, au sujet d'une séance donnée par Dicksonn au théâtre d'Evreux, et dans laquelle ce « prestidigitateur » a lâncé, contre le Spiritisme, les attaques les plus haineuses, et les plus injustifiées :

« Monsieur le rédacteur du *Courrier de l'Eure*,

« De passage à Evreux, dimanche 2 juin, j'ai voulu entendre celui qui se fait fort de « dévoiler les mystères du spiritisme ». Je m'attendais à voir des choses grotesques, destinées à faire rire les ignorants, et cherchant à jeter, par la dérision, le discrédit sur la question la plus grave et la plus élevée qui soit, puisque c'est le Spiritisme qui *seul* nous donne la preuve de l'existence de l'âme.

« Je m'attendais aux critiques et aux sarcasmes dont on couvre, parfois, le spiritisme, qui ne s'en porte pas plus mal pour cela — au contraire — attaques que les spirites ne prennent point la peine de relever. Mais je fus stupéfaite d'entendre cet homme qui se dit « prestidigitateur » tourner en dérision et traiter d'imposteurs les gens les plus honorables : de « rusé spéculateur » Allan Kardec ; de trop « naïfs » MM. de Rochas ancien directeur de l'Ecole Polytechnique ; le général Noël, le professeur Charles Richet, membre de l'Institut, etc. Il affirma truquées les photographies obtenues chez Mme Bisson, à Paris, et piétina sur tous les savants, sur tous les hommes d'études exactes et sérieuses ayant cherché et trouvé la vérité, prétendant qu'ils ont tous été trompés par Eusapia Paladino comme d'autres l'avaient été par Slade...

« Ma stupéfaction se changea en indignation quand j'entendis cet homme oser déclarer que le Spiritisme, venu d'Amérique, s'était surtout étendu en Allemagne ; que de là, il s'était répandu en France et que tous les spirites étaient de mèche avec les Boches ; qu'il était connu que la trahison de la tzarine avait été aidée, favorisée par les spirites...

« Je crois de mon devoir, Monsieur, de protester de toute mon indignation, comme Française et comme spirite, *au nom de tous les spirites alliés*, contre de pareilles accusations, très pénibles à entendre dans le terrible moment que nous vivons, alors que tous les cœurs sont déchirés... D'où vient et pourquoi cet appel si violent à la haine, alors que la bonté et l'indulgence devraient nous unir tous ?

« Je vous serai reconnaissante, Monsieur, de publier ma lettre, pour que vos lecteurs sachent bien que le mot « spirite » n'est pas synonyme de traître.

« Veuillez agréer, je vous prie, l'expression de mes sentiments distingués.

« Bl. BARCHOU. »

Le « prestidigitateur » Dicksonn continue, pour quelques gros sous, sa triste besogne, mais il fait fausse route, et ce n'est pas le Spiritisme qu'il atteint.

# Assemblée Générale de la Crèche Spirite

Le dimanche 2 juin, les Sociétaires et amis de l'œuvre de la Crèche spirite se réunissaient dans le local de la Crèche, 8, place de la Croix-Rousse, à Lyon.

Voici le quatorzième anniversaire de la fondation de l'Œuvre, et comme les années précédentes nos amis ont tenu, par leur présence, à nous apporter le réconfort de leur fraternelle amitié.

Hélas ! beaucoup d'entre nous sont en deuil, bien des êtres chers ont disparu emportés par la tourmente ; mais pour nous, spirites, la douleur est moins amère, car nous savons que leur pensée nous suit, nous la sentons pénétrante autour de nous ; et c'est l'espérance qu'elle verse en nos cœurs. L'idéal pour lequel ils ont donné leur vie, est le nôtre ; ils nous montrent le but à atteindre et travaillent, de l'espace, à l'évolution morale de la terre à laquelle ils nous invitent à collaborer.

Notre Œuvre est modeste et les difficultés sont grandes en ces années de guerre ; cependant en venant en aide aux mères, elle remplit son rôle fraternel et notre devoir est de la soutenir. C'est bien la pensée de tous nos chers amis et nous les en remercions.

Mlle Monin ouvre la séance par un appel à Dieu et à nos Protecteurs et donne la parole à Mlle Allemand qui lit une communication des Protecteurs de la Crèche nous engageant à continuer l'enseignement spirite aux enfants ; la Crèche leur assure les soins matériels et prépare les jeunes âmes en les dégageant des fluides lourds et matériels ; mais l'enseignement spirite doit les fortifier et les éclairer ensuite et en faire des êtres préparés spirituellement pour les luttes de la vie.

Mlle Meiffre, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de l'Assemblée générale de l'année 1917 ; puis M. Malosse lit le compte rendu moral et financier de l'année 1917, qui donne aux recettes 4.130 fr. 45, aux dépenses 4.146 fr. 40, avec un reste en caisse de 1.363 fr. 15.

Mlle Monin propose la nomination de deux nouveaux membres du bureau : Mme Beaujelin et Mlle P. Meiffre en remplacement de Mme Favre, ancienne gardienne de la Crèche et membre assesseur, décédée, et de M^me Meiffre, assesseur, démissionnaire. Ces deux membres sont acceptés à l'unanimité.

M. Sausse lit une très belle poésie de sa composition sur la Solidarité qui fût très goûtée de l'auditoire.

M. Achard donne ensuite lecture d'un chapitre sur « Le devoir », du beau livre de Wagner « La vie simple », et tous nous éprouvons un plaisir bien grand, à la lecture de ces pages d'une si grande élévation morale et d'une si haute portée, que le talent de M. Achard nous fait trouver plus pénétrante encore.

Mlle Monin parle ensuite sous l'inspiration de l'une de nos dévouées fondatrices qui nous remercie du bonheur que nous lui procurons en nous réunissant, dans le même désir de soutenir et de continuer l'Œuvre qu'elles ont fondée ; elle nous engage à nous réunir ainsi fraternellement autant que les circonstances le permettent afin d'établir entre nous, par un échange de sentiments et de pensées fraternelles, un courant sympathique qui rende plus facile à nos amis de l'espace le travail de pénétration qu'ils effectuent dans les groupes spirites. Ce travail d'unification et d'harmonie doit être l'œuvre de la Fédération spirite et nos efforts seront secondés grandement par nos amis de l'Espace.

M. Malosse nous lit ensuite un chapitre sur la médiumnité (Ma chère Morte) de Laurent de Faget. Mlle Monin termine la séance en souhaitant que tous, nous nous retrouvions l'année prochaine, animés du même espoir : voir se répandre dans l'humanité la doctrine de Vérité, d'amour et de solidarité qu'est le spiritisme.

---

L'Editeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET C^ie, 18, RUE CLAUZEL.

61e ANNÉE AOUT 1918

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 À 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

# L'Avenir du Spiritisme

*(Suite)*

IV

Pour tout observateur attentif, la pénétration du Spiritisme dans la science est devenue un fait évident. Il en est de même dans les milieux religieux les plus divers où sa diffusion, pour être moins apparente, n'en est pas moins réelle.

En ce qui concerne l'Eglise catholique, cette affirmation paraîtra téméraire au lendemain des déclarations du Saint-Office, alors que dur

encore la campagne violente menée contre nous par le clergé. Cependant, en dépit de ces attaques, il serait facile d'établir que le Spiritisme s'infiltre peu à peu dans les éléments qu'on pourrait croire les plus réfractaires, les plus orthodoxes.

Ce mouvement fut provoqué, il y a une vingtaine d'années, par Monseigneur Méric, professeur en Sorbonne, dont la revue *Le Monde Invisible* s'occupait exclusivement des sciences occultes. Malgré certaines critiques de pure forme, on pouvait voir que le savant prélat se passionnait pour les recherches de cet ordre. Aussi fit-il école. Il convient de signaler, dans le même sens, le livre de l'abbé Bautain, célèbre par ses conférences de Notre-Dame. On sait que le cardinal Perraud, évêque d'Autun, et membre de l'Académie française, s'appliquait assidûment à l'expérimentation des phénomènes. Il était peu de diocèses où des groupes d'ecclésiastiques ne se livrassent aux mêmes investigations.

Dans notre réponse au chanoine Coubé (1), nous avons reproduit les témoignages d'éminents prélats en faveur du Spiritisme. Nous pourrions en ajouter beaucoup d'autres. Nous nous bornerons à citer celui du plus célèbre orateur de la chaire catholique depuis Lacordaire, le P. Didon. Dans ses *Lettres à Mlle Th. V..*, publiées en 1902, chez Plon-Nourrit, avec l'autorisation de l'Ordre des Frères prêcheurs, il écrivait :

« Je crois à l'influence divine que les morts et les saints exercent mystérieusement sur nous, Je vis en communion profonde avec ces invisibles, et j'expérimente avec délices les bienfaits de leur secret voisinage. Les siècles ont beau se multiplier, ils n'empêcheront pas les âmes de même race de se visiter et de s'aimer. »

Ajoutons, pour préciser, que, dans son institution d'Arcueil, l'éloquent dominicain aimait à questionner les tables. Nous avons sur ce point l'attestation formelle de notre ami M. Touzard, membre du Conseil supérieur de l'agriculture, qui a participé maintes fois à ces expériences.

Ce mouvement ne s'est pas ralenti, il est seulement plus caché. Aujourd'hui comme alors, on étudie, on expérimente dans le milieu catholique, mais rien ne transpire au dehors. Je continue à recevoir des lettres et des visites d'ecclésiastiques qui m'interrogent sur les problèmes d'outre-tombe.

La pensée et la conscience de beaucoup de prêtres sont agitées par des courants contraires, mais la discipline de fer qui pèse sur elles empêche toute manifestation extérieure. Il ne faut pourtant pas se fier à ce silence trompeur. Le mécontentement couve dans les esprits et l'on sait que les forces trop comprimées produisent parfois des explosions. Ce mécon-

(1) Voir notre brochure *le Spiritisme et les Contradictions du Clergé catholique*, Librairie des Sciences psychiques, 1918.

tentement, causé d'abord par la réaction anti-moderniste contre tous ceux qui voulaient introduire un peu d'air et de lumière dans la sombre geôle de l'Eglise romaine, s'est encore accru au cours de la guerre. L'attitude du Saint-Siège contrastant avec le dévouement patriotique du bas clergé a soulevé l'indignation. Les vues de Bossuet, les propositions gallicanes ne sont pas si éloignées de nous et si oubliées qu'on ne puisse les reprendre et les réaliser. L'Eglise de France gagnerait à se détacher d'un pouvoir plus préoccupé de ses intérêts matériels que du véritable esprit de l'Evangile.

***

La campagne anti-spirite, m'assure-t-on, a été suscitée dans le milieu catholique et même dirigée par la Compagnie de Jésus. On y retrouve, en effet, les procédés habituels de cette trop célèbre association. Non seulement les conférences, les brochures, les livres se sont succédés, mais on a jugé bon de mêler à ce programme d'action un escamoteur public qui, sous prétexte d'imiter nos phénomènes sur des scènes préparées à l'avance, s'est livré, contre les spirites, à de violentes diatribes, à de basses calomnies. Il n'a pas hésité à les assimiler à Raspoutine et à les accuser de trahir leur patrie, oubliant sans doute que Raspoutine n'était qu'un mystique religieux et nullement un médium spirite. Il est particulièrement odieux de tenir un tel langage au moment où tant des nôtres sont tombés sur les champs de bataille, en défendant leur pays. Nous pourrions citer parmi les jeunes hommes de talent et d'avenir, fauchés dans leur fleur, Henri Brun, Girod, Viaud et tant d'autres dont les noms nous échappent en ce moment. Quant à la nationalité du calomniateur, qui se dérobe sous un nom étranger, un nom d'emprunt, on ne peut la reconnaître sous un masque derrière lequel on n'aperçoit que distinctement la silhouette de Basile.

Ces sortes de conférences se poursuivent encore actuellement. L'industriel qui les débite en termes vulgaires est un homme dénué d'instruction et de capacité oratoire. Aussi a-t-il soin de déclarer prudemment, au préalable, qu'elles ne sont pas contradictoires. Elles sont surtout peu suivies et les recettes ne couvrant pas les frais, il devient probable que le dit industriel est subventionné par de puissantes mains. Cependant les moyens dont il fait usage sont loin de rehausser le prestige de ceux qui l'emploient. Si l'on considère que sa première tournée dans le Midi coïncidait avec celle d'un prédicateur en renom qui traitait les mêmes sujets, on ne peut douter d'un accord établi, d'une entente commune. Mais nous serions mal venus à nous plaindre ; en effet, que ce soit l'un ou l'autre qui se fasse entendre dans une ville quelconque, aussitôt la

vente des livres spirites s'accroît sensiblement. Le public veut voir et juger par lui-même.

***

Parlerons-nous de l'ouvrage du chanoine L. Roure : *Le Merveilleux spirite*, publié en 1917 ? C'est un des plus gros projectiles qui aient été lancés contre nous au cours de la campagne catholique ; mais il n'a pas donné les résultats espérés. Glissant silencieusement dans la nuit, il n'a produit aucune explosion et n'a pas atteint le but. L'auteur s'intitule rédacteur aux *Etudes*, œuvre de publicité et de propagande, fondée, chacun le sait, par les Pères jésuites. A la page 12 de son livre, il nous apprend qu'Allan Kardec, depuis peu à Paris, habitait, rue de Sèvres, un immeuble appartenant aux mêmes Pères et ne payait pas régulièrement son loyer. Nous avons là deux preuves des relations étroites de l'auteur avec la Compagnie de Jésus, de qui, seule, il a pu tenir ce renseignement, d'ailleurs suspect.

Il ne faudrait pas chercher dans ce volume les belles pages colorées que savaient écrire l'érudit et sagace abbé Méric ou l'éloquent P. Didon. Le style en est plutôt terne, sec, dénué de charme et de saveur. Sauf quelques critiques fondées, ce qui le caractérise par-dessus tout, c'est la volonté d'incompréhension, l'injustice, le dénigrement systématique, toutes choses qui enlèvent sa valeur à la thèse qui s'y trouve développée. L'auteur ne montre pas l'équilibre, le sain jugement qu'un prêtre devrait posséder pour analyser une science, une doctrine éminiment spiritualistes. Son intention se révèle dans les derniers chapitres, qui sont consacrés à une apologie outrée du catholicisme.

Une fois cependant, son parti-pris cède et un aveu lui échappe devant la puissance de la vérité. Nous lisons, page 297 : « Ce qui a fait la fortune du Spiritisme, c'est qu'il apportait aux âmes inquiètes une réponse d'immortalité ; il promettait aux cœurs en deuil de prolonger leurs relations avec les disparus. Et nous ne nierons point qu'il n'ait donné, de fait, à quelques-uns, des sécurités vainement cherchées ailleurs, des adoucissements à des douleurs jusque-là inconsolées. »

Les arguments de nos contradicteurs catholiques tendent à faire table rase de toutes les preuves et des témoignages scientifiques favorables au Spiritisme. Pour eux, W. Crookes et les savants expérimentateurs qui suivirent son exemple ont tous été trompés, Allan Kardec ne fut qu'un compilateur inventif et besogneux, et tout ce qui peut être réel dans nos phénomènes doit être attribué aux artifices du démon. Ils oublient que c'est du sein même de l'Eglise que se sont élevés les témoignages les plus formels en faveur de la manifestation des défunts. Nous avons rappelé au P. Coubé que depuis Saint-Augustin jusqu'à Lacor-

daire et au P. Didon, un bon nombre de clercs illustres se sont prononcés en ce sens.

Les faits spirites, nous l'avons démontré ailleurs (1), se retrouvent à l'origine de l'Eglise chrétienne et dans tous les siècles de son histoire. C'est dans son commerce avec l'invisible que cette Eglise puisait, en grande partie, sa force morale et son autorité. Mais peu à peu, le soin de ses intérêts matériels lui fit perdre de vue les saines traditions du christianisme primitif. L'Eglise voulut se substituer aux puissances supérieures ; après avoir cherché à accaparer les manifestations d'outre-tombe à son profit, elle finit par les proscrire et le moyen âge nous présente le long martyrologe des médiums et des inspirés. Le prêtre s'est fait l'arbitre des destinées humaines. Il avait cru conduire le monde par la terreur, par la crainte de l'enfer et des supplices éternels. Mais un jour la conscience humaine s'est révoltée contre des allégations qui perpétuent l'erreur au sujet de l'avenir que Dieu réserve à ses enfants. La situation actuelle de l'Eglise, ses échecs, son impopularité sont la conséquence de ses fautes, le résultat de son intolérance et de son éloignement des grandes vérités éternelles.

Quand aux faits spirites, ils ont toujours continué et continueront à se produire en tous milieux pour affirmer la survivance de l'âme, la justice de Dieu et la communion des vivants et des morts. Nulle puissance humaine ne saurait opposer des barrières à cette vie invisible qui nous enveloppe, nous enserre et nous déborde de toutes parts. Les ecclésiastiques éclairés le savent et désapprouvent la campagne présente, car, disent-ils, elle ne peut que se retourner contre ceux qui la mènent. Ceux-ci, en attirant l'attention des fidèles sur ces questions, en provoquent l'étude et l'examen. Ils assurent l'avoir trouvé dans la notion du purgatoire. Ils espèrent que, tôt ou tard, l'avénement d'un pape plus libéral, plus large dans ses vues ou bien un revirement de l'Eglise de France permettront de faire pénétrer dans ce corps affaibli un peu du grand souffle vivifiant de l'Au-delà. La vérité apparaît et se fait peu à peu dans les esprits. Le spiritisme, en effet, n'a rien à craindre de la discussion ni de l'analyse ; il est toujours sorti victorieux des attaques dont il était l'objet. Aussi beaucoup de prêtres, refusant de prendre part à ce conflit, recherchent en secret un moyen de conciliation, le « pont » qui pourra relier deux doctrines jusqu'ici opposées.

***

Les Eglises protestantes, en général, sont plus accessibles que le catholicisme aux influences extérieures, plus ouvertes aux courants de la

(1) Voir notre ouvrage *Christianisme et Spiritisme.*

pensée et de la science. Sans doute, elles ont aussi leurs orthodoxes, leurs piétistes, qui ne sont guère moins intolérants, moins rétrogrades que les jésuites. Mais la pleine liberté qu'on y possède d'étudier, d'interpréter les textes et les idées contribue puissamment au progrès des intelligences.

Depuis longtemps, en Angleterre et en Amérique, les pasteurs ne dédaignaient pas de citer les faits spirites pour démontrer la survivance de l'âme. En France, en Suisse romande, le protestantisme libéral s'imprègne lentement et fortement de Spiritisme. A ce point de vue, notre respectable ami, le pasteur A. Bénézech, de Montauban, doit être considéré comme un véritable initiateur. Rompant avec les routines et les préjugés de son milieu, il n'a pas craint d'affirmer hautement la réalité des manifestations d'outre-tombe. Ses expériences personnelles, les preuves qu'il a obtenues de l'identité des défunts sont relatées en deux volumes, dont son talent d'écrivain, son style sobre et clair ont assuré le succès (1). Dès 1903, il m'écrivait :

« Je pressens que le Spiritisme pourrait bien devenir une religion positive, non pas à la manière des religions révélées, mais en qualité de religion établie sur des faits d'expérience et pleinement d'accord avec le rationalisme et la science. »

Grâce à M. Bénézech, j'ai pu faire, en 1905, à l'Hôtel-de-Ville de Montauban, une conférence sur le Spiritisme devant un public choisi. L'année suivante, ce fut dans le grand amphithéâtre de la Faculté de théologie de cette ville, en présence d'un auditoire d'étudiants, de professeurs, de pasteurs et d'invités. La conférence étant contradictoire, de nombreuses questions me furent posées par les assistants qui paraissaient s'intéresser vivement aux problèmes psychiques. Cette réunion, considérée comme un évènement, eut des conséquences, car j'ai appris depuis que plusieurs étudiants avaient pris le spiritisme comme sujet de leur thèse d'examen.

Le mouvement ne s'est pas ralenti et l'idée spirite continue à se propager parmi les protestants français. Il serait difficile aujourd'hui de fixer le nombre considérable de ceux qui ont adopté nos croyances. Les traits essentiels de la doctrine kardéciste se retrouvent dans la pensée des plus éminents représentants de la religion réformée.

Le pasteur Ch. Wagner, qui vient de passer dans l'Au-delà après une féconde carrière terrestre, était dans ce cas. Il fut aussi, on le sait, l'un des hommes qui exercèrent la plus salutaire influence sur notre temps et sur notre pays. Tout le monde connaît ses livres : *la Vie simple*, *Jeu-*

(1) *Les Phénomènes psychiques et la question de l'Au-delà*, et *Souffrir*, *Revivre*. Paris, Librairie P. Leymarie.

*nesse*, *l'Ami*, etc., dans lesquels, par un style coloré, chaleureux, émouvant, il s'élève jusqu'aux plus hautes cimes morales. Et cependant, ces ouvrages ne sont qu'un reflet de cette âme brillante. Pour la juger entièrement, il fallait entendre ses discours improvisés, animés du souffle de l'inspiration. Pacifiste avant la guerre, dans le sens chrétien, son patriotisme s'était réveillé, ardent, dès nos premiers revers. Il est réconfortant de lire ses derniers sermons, où le cri de la souffrance humaine se mêle aux accents de la plus noble foi religieuse.

Ch. Wagner était éloigné de tout esprit sectaire et avait des amis dans tous les camps, parmi les prêtres catholiques, les rabbins et les libres-penseurs spiritualistes. Le Spiritisme ne lui était pas non plus étranger, puisque le 21 février dernier, il m'exposait ses vues dans les termes suivants :

« De toute mon âme je crois à la présence de nos chers invisibles. J'en fais ma société habituelle et je marche environné de leur paisible et souriant cortège. En souvenir d'eux, j'aime à cultiver ce qu'ils ont aimé, et maintenant que tant de jeunes héros ont franchi la barre qui sert de seuil au monde invisible, je considère toute œuvre juste et bonne comme un dépôt qu'ils nous ont laissé et qui devient sacré par leur sacrifice. La sainte société des vivants et des morts, la continuation parmi nous de l'influence de ceux qui nous ont devancés ; la vue sur une ascension des êtres à travers les douleurs, les erreurs, les fautes, vers une clarté supérieure, un achèvement de ce qui ne fait que commencer en nous, tout cela est ma foi vivante et que je prie Dieu de m'augmenter tous les jours. Par l'Evangile largement compris et pratiqué et par toutes ces aspirations que je vous signale, je me sens donc à l'aise près de vous, qui n'excluez personne, qui espérez tout, qui donnez de l'air et de l'horizon lumineux au tableau de la vie. »

***

Depuis les travaux d'A. de Gasparin et du professeur Thury, la Suisse romande n'a pas cessé de s'intéresser aux questions psychiques. En 1892, l'Université de Genève, qui comprend une faculté de théologie protestante, nous invitait à faire deux conférences publiques sur le Spiritisme. Elles eurent lieu les 7 et 10 novembre, dans le grand amphithéâtre appelé l'Aula, et furent suivies d'une troisième conférence au casino Saint-Pierre, où l'on posa les bases de la Société d'études psychiques de Genève. Celle-ci eut longtemps pour président le distingué professeur Daniel Metzger, qui, chose curieuse, et selon un Esprit digne de foi, n'était autre que la réincarnation de Calvin. Les travaux de cette Société sont des plus remarquables ; au moment du Congrès spirite de

Genève, en 1913, elle comptait environ 200 membres, appartenant presque tous à la religion réformée.

Le professeur Th. Flournoy, universitaire protestant, a consacré deux gros volumes à une étude du Spiritisme, qui présente plus de fantaisie que de science impartiale. Il faut reconnaître toutefois que, dans ses *Archives de psychologie*, son scepticisme railleur au début s'atténue peu à peu pour faire place à une réserve prudente ; parfois même à des éloges adressés à des savants anglais, tels que Myers et Lodge.

Son collègue, le pasteur G. Fulliquet, professeur à la Faculté de théologie de l'Université, dans son gros livre intitulé : *Les Problèmes d'outre-tombe*, va beaucoup plus loin. Par exemple, il écrit, page 141 :

« La pensée spirite se montre excellente pour affaiblir l'émotion et la douleur des séparations, pour produire la résignation et l'acquiescement, pour ôter son aiguillon au deuil, pour réconcilier avec la mort. »

L'auteur admet la doctrine des vies successives et de la réincarnation comme une hypothèse « importante et intéressante par ses conséquences et ses applications ». Il s'étend sur ce sujet et dit d'abord, page 252 :

« Une vie unique sur la Terre ne peut certes pas suffire pour procurer à l'âme le développement intégral, l'évolution complète, auxquels elle aspire et elle a droit ; nul n'est parvenu à la perfection, il s'en faut de beaucoup ; il est donc permis de dire que nul n'est au bout de son éducation, de ses épreuves, de ses expériences. Il faut en conséquence que la mort, qui n'a pas le pouvoir magique de tout achever, de tout porter à la perfection, introduise l'âme en une vie nouvelle d'activité et de progrès. »

L'auteur examine ensuite sous quelle forme cette vie nouvelle peut se produire, et écrit :

« C'est sur la terre que l'âme reviendra, en une réincarnation, sous forme d'un homme nouveau, pour y subir une éducation différente et appropriée, mais après un intervalle plus ou moins long de vie spirituelle pure. C'est la théorie des incarnations successives ou de la pluralité des existences terrestres. »

Et plus loin il ajoute :

« Il n'est nullement impossible que la réincarnation sur la Terre fournisse parfois les circonstances les plus favorables. »

M. Fulliquet se rapproche de nous sur d'autres points. Parlant des phénomènes médiumniques, il constate que « par le subliminal, nous sommes en rapport avec tout un monde spirituel. »

Dans certains cas de maladies, « la vie psychique devient plus intense et plus belle, semblant augurer et prédire que la mort ne la menace pas, qu'elle ne saurait l'atteindre. »

A la suite de telles prémisses, on s'étonne de voir l'auteur adopter finalement le point de vue du jour, l'opinion à la mode dans quelques milieux théologiques protestants, c'est-à-dire la théorie de Sabatier sur l'immortalité facultative. D'après lui, toutes les âmes ne subsistent pas après la mort, mais seulement celles qui sont parvenues à un état suffisant de « cohésion » des facultés et de la conscience. Or, cet état ne pouvant être réalisé qu'à un certain degré d'évolution, après une série d'existences, il en résulterait que la plupart des âmes jeunes, créées récemment, disparaîtraient et que, d'un seul trait, une grande partie de l'humanité posthume serait supprimée. Voilà à quel résultat aboutit une conception purement imaginaire qui ne s'appuie sur aucune preuve, sur aucun contrôle.

Il est évident que M. Fulliquet a voulu tenir compte des vues et des sentiments qui règnent autour de lui, ménager les intérêts ou les sympathies et maintenir les bonnes relations. Ayant étudié le Spiritisme dans les groupes lyonnais, il est fixé sur ce sujet, mais n'a pas osé affirmer pleinement et hautement ce qu'il pensait tout bas. Peut-être regrettera-t-il un jour de n'avoir pas suivi le bel exemple donné par Bénézech ou par Ch. Wagner. Quoi qu'il en soit, nous devons noter ses velléités de franchise et approuver ses bonnes intentions.

On le voit, en bien des milieux, la mentalité des hommes d'Eglise est travaillée par le Spiritisme. Malgré les résistances et les obstacles, sa lumière se glisse lentement mais sûrement à travers le dédale et l'obscurité des dogmes.

Le Spiritisme étant la forme et l'expression du monde invisible, représente la plus vénérable des traditions philosophiques et religieuses, la vérité la plus ancienne comme la plus moderne. Il est la source d'où toutes les religions sont sorties, la source où elles doivent se retremper, se régénérer, aux heures de décadence, et puiser une vie nouvelle. C'est le secours du ciel à la Terre, le procédé par lequel la pensée et la science s'acheminent vers une synthèse dont les faits médiumniques seront la base ; les hauteurs de l'évolution, le couronnement, et dont l'enseignegnement reflètera tout ce qui fait la beauté éternelle de l'âme et du monde.

(*A suivre.*) LÉON DENIS.

# Tous dans la mêlée

Je ne puis résister au désir de relater ici quelques souvenirs personnels parce que, complétés par une communication récente, ils montrent comment, après le noble sacrifice de leur vie, nos héros continuent encore la lutte dans l'Invisible, soutenant aux heures les plus difficiles ceux qui restent, leur communiquant une force invincible, et les guidant sûrement vers le triomphe de la Justice et de la Liberté.

C'était au moment de la sauvage agression dont la France a été victime.

Dès le premier jour de la mobilisation, j'eus à loger chez moi un capitaine, un lieutenant et un sous-officier appartenant tous trois à une batterie d'artillerie dont les hommes étaient répartis dans le village voisin, à peine éloigné de 200 mètres. Une annexe de l'habitation servait de magasin d'habillement. Toute la journée, c'était un va et vient continuel de réservistes qui, arrivés en civils, sortaient de là complètement équipés, transformés en militaires dont l'allure faisait plaisir à voir.

Le matin, dans un vaste terrain situé entre la maison et le village, des cavaliers se livraient à des exercices à cheval. L'entrain était extraordinaire.

Provoquée depuis longtemps, la France avait été injustement attaquée par une puissance de proie. Fort de son bon droit, chacun avait confiance.

Quelques jours après, les canons étaient alignés sur le champ de manœuvre improvisé.

Le soleil d'août resplendissait dans un ciel extraordinairement lumineux.

A tout moment, des trains bondés de soldats passaient, se dirigeant vers la frontière, salués d'acclamations enthousiastes.

L'équipement de notre batterie se poursuivait activement.

Le capitaine surveillait tout d'un œil exercé, mais, très paternel. Il ne négligeait aucune occasion de placer à propos une de ces paroles qui donnent du cœur aux hommes, et leur font accomplir sans peine les efforts que l'on attend d'eux. C'est par lui que, pour la première fois, j'entendis donner le nom de *poilus* aux réservistes qui, la plupart, arrivaient avec la barbe ou de fortes moustaches. Cette désignation

s'étendit rapidement à toute l'armée française ; tous nos soldats, jeunes ou anciens, voulurent être des poilus, et le mot a été, depuis, suffisamment illustré par eux.

Le capitaine Le..., fut donc mon hôte pendant une dizaine de jours. C'était un homme jeune, grand, svelte, la moustache brune et les cheveux taillés en brosse, le visage légèrement hâlé par la vie au grand air, excellent cavalier, beau type de soldat et très distingué.

Un sentiment de vive et réciproque sympathie s'était promptement établi entre nous. Nous causions, naturellement, de la grande lutte qui commençait, et de l'issue de laquelle allait dépendre, peut-être, l'existence de notre chère Patrie.

Le capitaine gardait son calme ; je comprenais qu'il ne se dissimulait pas les difficultés de la tâche ; il restait grave, mais je le sentais confiant, et très énergiquement résolu.

Le moment du départ arriva.

Le 11 août, par une matinée superbe, toute la batterie était rassemblée sur le terrain de manœuvres. Le village tout entier était aussi venu là. Les militaires étaient couverts de fleurs. Une forte émotion étreignait toutes les poitrines.

Une délégation de jeunes filles s'approcha du groupe formé par les officiers sur le front de la batterie, et l'une d'elles, au nom de tous les habitants du village, lut ces quelques vers qui venaient d'être faits à cette intention :

Vous partez, fiers soldats, pour défendre la France,
Vous êtes son orgueil, toute son espérance ;
Vous vaincrez le Germain qui, pour suprême affront,
A rêvé de poser son pied sur notre front !
Le lourd Germain qui croit, dans sa haine en furie,
Qu'on peut anéantir notre France chérie !...
Oui, contre vous viendront se briser ses efforts,
Oui vous triompherez, vous serez les plus forts,
Car vous êtes le Droit, le Droit que rien n'efface,
Et vous délivrerez la Lorraine et l'Alsace !
Tels sont les vœux ardents qui font vibrer nos cœurs...
Partez, soldats du Droit, vous reviendrez vainqueurs !

Ce fut le capitaine Le... qui répondit, et, au nom de la batterie, remercia chaleureusement la population de la cordiale et patriotique sympathie qu'elle n'avait cessé de témoigner à tous, officiers et soldats, pendant leur séjour dans le village.

Puis, les officiers étant montés à cheval, un commandement retentit, la troupe se mit en marche soulevant la poussière sous les ardents rayons

du soleil, et, encore acclamée par la foule, disparut à un tournant du chemin.

Combien en reviendrait-il, de ces braves qui, forts de leur bon droit, sans forfanterie comme sans faiblesse, allaient se jeter dans la fournaise pour arrêter l'envahisseur?

Oui, combien en reviendrait-il? Cela, ils ne se le demandaient pas. Ils partaient, nos poilus, sachant ce que la France attendait d'eux ; ils n'écoutaient que la voix du grand devoir ; il fallait repousser les barbares, et, par le chemin de la gloire, ils allaient à la victoire ou à la mort.

Lorsque, au moment où il se mettait en selle, je serrai pour la dernière fois la main au capitaine Le...lui souhaitant bonne chance et un glorieux retour, il me répondit simplement : *Nous ferons tout ce que nous pourrons.*

Moins d'un mois après, il tombait mortellement frappé à son poste de combat d'où, à découvert, sans aucun souci du danger, calme, intrépide, il dirigeait le tir de sa batterie.

J'en fus profondément affligé, et je conservai de ce charmant homme qu'en si peu de temps j'avais appris à estimer et qui était devenu mon ami, un incessant et très affectueux souvenir.

J'appris par le livre d'Henry Bordeaux : *Trois Tombes*, lorsque cet ouvrage parut, que le capitaine Le...avait été inhumé dans le petit cimetière de Souilly, un bourg de la Meuse à quelque distance de Verdun.

Et, de plus en plus, son souvenir envahissait mon âme; je sentais sa présence, à tel point que j'eus l'impression qu'il désirait communiquer avec moi, et que je me promis d'évoquer l'Esprit ami, à la première réunion à laquelle j'assisterais.

L'occasion ne tarda pas à se présenter, et tout dernièrement, le capitaine, répondait à mon appel par les quelques mots que voici :

— Je suis vos travaux... ils m'intéressent.

Puis, la planchette, quittant la table alphabétique, se mettait à décrire, sur place, des circonvolutions dans lesquelles je crus distinguer un simulacre d'écriture. Un crayon ayant été adapté à la planchette, immédiatement le nom du capitaine était tracé en toutes lettres, suivi de cette indication :

— J'écrirai demain.

Et le lendemain, par l'écriture, nous recevions cette communication :

— Je vous ai promis hier d'écrire. Je m'intéresse à vos travaux et les suit très attentivement. Comme vous, je crois que le spiritisme que vous vous efforcez de faire connaître en y consacrant votre vie, est appelé à un grand avenir. Quelle consolation pour les affligés, quel soutien pour les faibles ! Quelle aide pour toutes les bonnes volontés ! Au front, où je

suis bien souvent, et vous en comprenez la raison, il fait un nombre énorme d'adeptes. Que de jeunes soldats revoient dans ce qu'ils croient tout d'abord un rêve, le jeune combattant fauché la veille ! Que de jeunes poilus disent à ceux qui sont restés debout : « Mais nous luttons plus fort que jamais et nous sommes invulnérables. Regardez nous, nous sommes la phalange mystérieuse qui vous guide à la victoire ; nous avons à notre tête toutes les gloires françaises ; ils sont tous là pour combattre l'ennemi et soutenir vos forces !... Courage, la France ne peut périr, la France sortira victorieuse et grandie de cette lutte homérique et vous rentrerez dans vos foyers couverts de lauriers . »

— Voilà, cher ami, ce que disent, à ceux qui restent, les soldats que vous pleurez bien à tort. Nous sommes déjà dans la gloire, dans l'apothéose prochaine. Oh ! ne doutez pas de la victoire ; nous la voyons, nous la sentons ! LE...

Ainsi, une fois de plus, nos chers invisibles nous assurent que, plus vivants que jamais, ils continuent de combattre à nos côtés pour la défense du droit, de la Justice et de la Liberté ; qu'ils soutiennent, qu'ils enflamment le courage de ceux qui poursuivent la lutte, et qu'ils les entraînent vers la victoire qui sera la récompense de leurs efforts. Ils nous répètent encore que dans cette tâche, les anciens, depuis ceux de la vieille Gaule, sont avec eux, et que tous restent dans la mêlée sous la direction de nos plus grandes gloires des siècles passés. Ils viennent aussi, parfois, consoler, réconforter ceux de l'arrière, les parents, les amis, qui ne pourraient que pleurer...

Voilà les belles vérités que le Spiritisme a pour mission de faire connaître.

Non, ils ne sont pas perdus. Nous les retrouverons, nous les rejoindrons dans le monde invisible, et la France, sauvée par nous tous, ne périra pas !

KERMARIO.

# Le Subconscient (1)

Qu'est-ce que ce subconscient dont le nom reparaît constamment dans l'étude des phénomènes psychiques ? On pourrait le comparer à un personnage de haute renommée auquel le public, toujours un peu naïf quoique immodérément critiqueur, suppose des connaissances ou des pouvoirs illimités, parce qu'il s'est distingué dans une spécialité. Des

(1) Voir les numéros de mai et de juillet.

qualités éminentes, il est juste d'en convenir, justifient, en partie du moins, son crédit. Ses encenseurs s'autorisent d'une catégorie très importante de faits surprenants, qu'il suffit à expliquer, pour étendre son action à tout le domaine du merveilleux ; ils déploient quelquefois dans cette tentative assez d'ingéniosité pour donner une forte apparence de vérité aux théories les plus invraisemblables.

Envisageons de près cette espèce de démiurge, autant que possible sans aucun parti-pris, car on ne gagne, à dépasser la mesure, que de s'aveugler soi-même en rebutant les contradicteurs.

Partons, pour aller jusqu'à lui, du conscient, afin de le mieux caractériser par le contraste. Nul besoin d'être un psychologue pénétrant pour constater en soi l'existence de facultés qui constituent l'homme normal, les cinq sens, l'intelligence, la mémoire, l'imagination, le cœur, la volonté, tout un ensemble d'impressions et d'idées réunies et combinées dans une personne ayant le don de se replier sur elle-même et de s'observer. Si vous cherchez à approfondir le fonctionnement de cet organisme très compliqué, votre esprit est exposé à errer dans le brouillard ; cependant vous savez, à n'en pouvoir pas douter, qu'il y a là tout un monde qui tombe sous le contrôle de votre entendement, bien que vous soyez incapable de mener très loin vos investigations. C'est une région plus ou moins éclairée, selon le degré de réflexion qu'il vous est donné d'atteindre. Vous accomplissez sans cesse des actes où se manifeste la consciente intervention de votre volonté ; mais, en même temps, que de mouvements de l'âme et du corps se produisent en vous sans que vous en soyez informé ! Ici nous sommes dans le domaine de l'automatisme dont il vous est permis d'amener une partie sous le regard de l'esprit. Il y a une certaine quantité de phénomènes physiques, intellectuels et moraux sur lesquels vous avez d'abord concentré votre attention et qui, par l'effet de l'habitude, ont insensiblement glissé du conscient dans l'inconscient. Vos doigts, par exemple, se posent avec agilité et précision sur les touches d'un piano, sans le concours des yeux ; pour en venir à cette sûreté dans l'exécution, quel long apprentissage n'a-t-il pas fallu ! Il vous est toujours loisible d'arrêter votre pensée sur cette opération, en vous exposant à gâter votre jeu. Tous ces actes, réfléchis ou instinctifs, relèvent de l'expérience ordinaire : aucune contestation sur ce point.

De la région où s'exercent nos facultés normales passons à une autre sur l'existence de laquelle on n'est pas d'accord. Il en a été parlé à toutes les époques et, de nos jours, vous rencontrez des gens, même parmi les intellectuels, qui, avec des ménagements par crainte du ridicule, vous entretiennent de phénomènes extrêmement curieux, rêves prémoni-

toires, cas de clairvoyance et de télépathie, bruits insolites, mouvements d'objets sans contact, apparitions ; on sait la place occupée par les maisons hantées et les histoires de revenants dans l'imagination populaire. Ce sont en général pour les esprits dominés par le sens commun des contes de vieille femme, et, comme les narrateurs sont trop souvent incapables d'une critique sévère, ce jugement défavorable semble justifié. On devrait pourtant s'étonner de l'universalité de ces récits et se demander s'ils n'ont pas un fondement dans la réalité. Ce qui caractérise ces faits, insuffisamment contrôlés jadis et pour ce motif relégués parmi les innombrables produits de la superstition, c'est d'être extraordinaires, intermittents, isolés.

Or le discrédit qui pèse sur eux commence à devenir moins lourd, depuis que des savants très autorisés, après avoir pris les précautions les plus minutieuses pour n'être point trompés, se portent garants de leur authenticité. On en vient à admettre que les facultés normales dont l'activité engendre des résultats indéniables sont accompagnées de facultés latentes d'où proviennent par saillies chez des individus exceptionnellement doués, des phénomènes dits supranormaux. Représentez-vous un homme d'humble condition, logé pauvrement à un rez-de-chaussée, sous les pieds de qui serait enfoui, sans qu'il s'en doutât, un magnifique trésor. Le cas, assure-t-on, s'est présenté. Eh bien, il existe en nous une sorte de sous-sol, ignoré de la plupart des hommes, si étrange, que nous sommes émerveillés quand les fragments des richesses qu'il recèle nous sont révélés : C'est la région du subconscient qui s'étend mystérieuse, encore à peu près inexplorée, vaguement entrevue sous celle du conscient qui nous apparaît tantôt en pleine lumière, tantôt voilée mais incontestablement réelle.

Les faits sur lesquels on se fonde pour en affirmer l'existence constituent désormais un ensemble impressif : en voici un exemple entre mille emprunté aux surprises de la mémoire, sans cesse enrichie de connaissances acquises spontanément ou avec effort, et capable d'en emmagasiner à notre insu qui sont destinées à rester dans l'ombre, à moins que, sous l'influence d'une modification pathologique de l'organisme, elles n'émergent d'une manière stupéfiante. Taine, dans son livre *De l'intelligence*, tome I^er^, page 133, rapporte ce qui suit :

« Plusieurs médecins ont cité l'histoire d'une fille de vingt-cinq ans, très ignorante et ne sachant pas même lire, qui, devenue malade, récitait d'assez longs morceaux de latin, de grec et d'hébreu rabbinique, mais qui, une fois guérie, parlait tout au plus sa propre langue. Pendant son délire, on écrivait sous sa dictée plusieurs de ces morceaux. En allant aux informations, on sut qu'à l'âge de neuf ans, elle avait été recueillie

par son oncle, pasteur fort savant, qui se promenait d'ordinaire, après son dîner, dans un couloir attenant à la cuisine et répétait alors ses morceaux favoris d'hébreu rabbinique et de grec. On consulta ses livres et l'on y retrouva, mot pour mot, plusieurs morceaux récités par la malade. Le bourdonnement et les articulations de la voix lui étaient restés dans l'oreille. Elle les avait entendus comme elle les avait récités, sans les comprendre. »

Voilà donc des fragments de trois langues, absolument inconnues du sujet, enfermés dans le cerveau de celui-ci et dont on n'aurait jamais eu le moindre soupçon, si la maladie n'avait en quelque sorte levé la clenche qui les retenait captifs dans le subconscient. Abordons maintenant la région du rêve. Vos rêves sont ordinairement des images ou des idées de l'état de veille groupées dans un assemblage incohérent, quelquefois combinées de manière à former des scènes ou des raisonnements logiques, tantôt si complètement effacées à l'instant du réveil que vous faites en vain des efforts pour les rappeler, tantôt si fortement gravées dans votre esprit que vous pouvez pendant longtemps en évoquer les moindres détails. Vous avez l'impression qu'il se produit, sans l'intervention de la volonté, un travail dans le cerveau comme dans un laboratoire obscur. On cite des exemples célèbres d'auteurs qui, dans le sommeil, ont composé des pièces de vers, ont résolu des problèmes impuissants à aboutir, qu'ils avaient élaborés, avant de s'endormir. Mais, phénomène beaucoup plus surprenant, des personnes ont vu en rêve des évènements se passant au loin ou ont eu le pressentiment très net de l'avenir. Ces cas de clairvoyance et de prémonition font supposer en nous l'existence de facultés latentes. En voici un exemple raconté par Mme Sarah Bernhardt :

« Je me trouvais en Amérique au cours d'une longue traversée, je rêvais que mon fils, resté à Paris, venait d'être victime d'un accident, et qu'il avait été mordu par un chien enragé... Au réveil, mon inquiétude fut extrême. Je télégraphiai pour savoir — chose folle, n'est-ce pas ? mais toutes les mères comprendront cette angoisse insensée — pour savoir si mon fils ne courait pas quelque danger. La réponse ne se fit pas attendre : mon rêve, point par point, se trouvait exact ! Il avait dû se produire à peu près au même moment que l'accident. Heureusement on me donnait de bonnes nouvelles : les vêtements que portait mon fils l'avaient tout à fait préservé des horribles conséquences de la morsure... Pour tous ceux qui me sont chers, j'ai eu ainsi de véritables presciences, tantôt douloureuses, tantôt favorables, toujours émouvantes... »

Ce phénomène de seconde vue se produit aussi chez des personnes éveillées. Qui ne connaît le cas de Swedenborg ? L'illustre minéralogiste,

étant, un soir, chez des amis, à Gothembourg, vit un incendie éclater à soixante kilomètres, à Stockolm, dans le voisinage de sa maison d'habitation. Il en suivait avec anxiété les phases et ne se calma que lorsqu'il fut éteint. Deux jours après, on reçut des renseignements qui établissaient l'exacte vérité de cette vision. Ce phénomène ainsi que le précédent ne saurait s'expliquer par le jeu des facultés normales ; il faut recourir encore au subconscient, de même qu'en psychométrie. Donnez à un voyant un objet ayant appartenu à une personne dont il n'a jamais entendu parler ; il la décrit, non pas en détail, mais dans ses traits généraux, physiques ou intellectuels, comme s'il y était resté quelque chose d'elle-même. Le psychomètre pourra ressentir des maux dont cette personne est atteinte, témoin ce fait rapporté à la page 66 de l'ouvrage de M. Duchatel, *Enquête sur des cas de psychométrie.* « Le sujet, M. Ph... se trouvait à plus de 600 kilomètres de la personne, Il dit : « Sensation « dans le côté gauche du ventre d'une douleur aigüe » ; le psychomètre porte sa main à l'endroit indiqué, et cela est d'autant plus remarquable qu'il manque, en qualité de psychomètre mâle, de l'organe correspondant au siège de la douleur qu'il paraît ressentir ».

Le phénomène de dédoublement étonne encore plus. Arrêtons-nous à un cas rapporté par M. Delanne, pages 267 et suivantes du premier volume de son ouvrage *Les apparitions matérialisées des vivants et des morts*, le plus complet et le plus autorisé qu'il y ait sur ce sujet. Le récit est très long et nous ne pouvons pas songer à le reproduire intégralement ; il nous suffira, pour le but que nous poursuivons, de le réduire à ses traits principaux. Le narrateur est Stead qui a laissé en Angleterre une grande réputation de journaliste ; nous avons affaire à un témoin se recommandant par le caractère autant que par le talent, incapable de rien avancer dont il ne soit pleinement persuadé après s'être prémuni contre toutes les causes d'erreur. Le fait se passe dans un lieu de culte, devant plusieurs centaines de personnes, un dimanche soir, le 13 octobre 1895. M. Stead, assis au premier rang dans la galerie, aperçoit une personne en noir glisser rapidement le long de la nef et prendre place près du chœur, pendant qu'on chante le premier hymne. Quel n'est pas son étonnement de reconnaître une dame qui, très malade, lui avait formellement promis de ne pas s'exposer, en sortant, à aggraver son état ! Ce manque de parole l'irrite d'abord ; bientôt l'inquiétude le domine, car elle a l'air si égaré, le teint si livide qu'il craint de la voir tomber sans connaissance avant la fin du service. Elle ne se tient pas debout contre l'usage pendant le chant ; elle reste seule assise. Un membre de la congrégation lui offre un livre de prières qu'elle prend sans l'ouvrir ; l'ouvreuse lui en présente ensuite un autre qu'elle laisse sur l'appui devant elle.

Pendant le second et le troisième hymne, elle se lève quelquefois, mais ne paraît pas chanter. Au dernier hymne, elle écoute debout. Au moment de la quête, elle ne donne rien. Le chant terminé, elle descend la nef et disparaît. Immédiatement après la bénédiction, M. Stead se rend en hâte à la station du chemin de fer, supposant que cette dame, qui habite Beyswater, à 27 minutes, s'est empressée de regagner son logis. Il regarde dans toutes les voitures, il surveille les derniers arrivants ; elle n'y est pas. Il retourne à l'église, avec la pensée qu'elle est peut-être restée à la salle de prière ; même déception. Nouvelle course inutile à la gare. Que s'est-il donc passé? Le lendemain, il lui fait une visite. Il apprend de la gouvernante, de la femme de chambre, d'une de ses parentes et d'elle-même qu'elle n'a pas du tout quitté sa maison, la veille, étant profondément endormie, à l'heure du culte, sous l'influence d'un narcotique ordonné par le docteur. M. Stead a-t-il eu une hallucination ? L'image de cette personne s'est-elle projetée de son cerveau à la place où il l'avait vue d'autres fois ? Trois de ses enfants l'ont aperçue aussi, ainsi qu'un ami ; ont-ils été hallucinés ? Mais que dire du pasteur K. L. qui certifie par écrit l'avoir remarquée à cette même place, vêtue de noir, alors qu'un dimanche précédent il l'avait vue en robe de couleur, sans la connaître et la trouvant un peu singulière ? Un diacre et quatre autres personnes qui ne la connaissaient pas davantage fournissent le même témoignage, en s'accordant sur les détails. L'image de cette dame n'était pas dans leur subconscient pour s'extérioriser de la sorte en une impression purement subjective. Il a donc fallu que, pendant le sommeil, quelque chose d'elle, ayant l'apparence du corps matériel, se soit détaché pour se montrer à des gens dont la plupart ignoraient son existence.

Nous avons pris ce cas parmi beaucoup d'autres non moins surprenants et appuyés sur des attestations bien motivées. Ici, comme dans les cas susmentionnés de cryptomnésie, de clairvoyance, de psychométrie, nous voyons en œuvre des facultés supranormales qui sont en nous, ordinairement inactives, produisant des effets d'espèces différentes et à divers degrés de développement, ainsi qu'il arrive pour les facultés normales. Chez des individus extraordinaires, elles se manifestent par des phénomènes prodigieux ; chez d'autres beaucoup moins remarquables, elles ne se révèlent que par de faibles essais ; chez tous, elles ont un caractère d'intermittence, sans qu'on puisse assigner la cause de cette discontinuité qui les classe dans les sciences d'observation et non dans celles d'expérimentation.

Quoi qu'il en soit les phénomènes que nous avons signalés s'expliquent uniquement par le jeu de ces facultés latentes ; inutile de recourir à l'intervention de personnalités invisibles et le spiritisme n'y trouve aucun

argument en sa faveur. Heureusement pour lui, nous en examinerons d'autres aussi nombreux et non moins prouvés qui le mettent en très bonne posture, malgré l'opposition des partisans du subconscient.

(*A suivre.*) ALFRED BÉNÉZECH.

# La loi de progrès

Depuis un siècle et demi environ bien des gens admettent qu'il y a une loi de progrès emportant le monde vers un avenir meilleur. Mais cette loi est encore toute intuitive et non démontrée, supposée plutôt que prouvée. On s'appuie sur des faits qui ne peuvent convaincre et on ignore la cause qui agit. On croit par un acte de foi, sans toutefois se rendre compte qu'on ne donne aucune raison satisfaisante de cette croyance, répandue plutôt chez les rationalistes que chez les personnes religieuses.

Ne serait-ce pas une illusion?

Nous sommes naturellement portés à nous croire supérieurs, chacun de nous à son voisin ou à ceux avec qui il peut se comparer, la génération actuelle aux précédentes, les vieux aux jeunes et les jeunes aux vieux. On vante le temps où l'on vit aux dépens des temps passés, comme on estime ses idées meilleures que celles d'autrui et son parti plus raisonnable que les autres. On aperçoit facilement la paille chez autrui et difficilement la poutre chez soi. Cette tendance est-elle tout à fait étrangère à la croyance en une marche ascendante de l'humanité? N'en serait-elle pas le fondement?

La grande prospérité qui n'a cessé de se développer pendant la période d'éclosion de cette idée n'a-t-elle pas contribué à la faire naître? Et cette prospérité n'est-elle pas un accident plutôt que l'effet d'une loi? Il aura suffi de quelques années de guerre pour l'enrayer et nous ramener aux privations d'autrefois. Et puis, le véritable progrès n'est-il pas dans la moralité? Et la criminalité a augmenté en proportion du bien-être. La guerre actuelle est-elle moins atroce et moins meurtrière que les guerres des temps passés?

Les inventions ne profitent pas seulement à la génération qui les voit éclore, mais aussi aux suivantes. Cependant elles ne sont pas toutes bonnes ; et les mauvaises se transmettent aussi. Les engins destructeurs n'ont-ils pas au moins autant progressé que les engins producteurs. L'armement actuel est supérieur à celui d'autrefois, mais comme moyen destructeur. Est-ce un bien? Les idées se propagent bien plus facilement,

mais la corruption en profite autant que la moralisation. Nos besoins sont mieux et plus facilement satisfaits ; mais ils ont augmenté ; en sommes nous plus heureux? Surtout plus honnêtes? Il y a transformation mais y a t-il amélioration?

A des époques différentes, sur divers points du globe, se sont développées des civilisations parvenues, à la fin, à un degré très avancé. Comment se fait-il qu'au lieu de continuer leur marche progressive, ces mêmes pays et leurs habitants soient retombés dans la barbarie? On a vu certains arts se manifester parfois assez brusquement d'une manière tout à fait supérieure et revenir ensuite aussi rapidement à la médiocrité. Comment éclosent les grands hommes qui les ont illustrés et pourquoi ne font-ils pas école?

De tout cela ne se dégage pas une loi qui atteste l'ascension de notre planète. Cette loi peut exister, mais elle n'est pas trouvée, ou tout au moins appliquée aux faits et mise en évidence. Notre époque veut savoir le pourquoi et le comment de toutes choses ; on ne saurait lui en faire un grief, bien loin de là ; et le pourquoi et le comment de la loi de progrès ne nous sont pas donnés. Cette loi reste à l'état de croyance chez des gens qui font profession de n'en pas avoir.

Que deviendrait cette croyance au progrès si on lui adaptait l'idée de la réincarnation professée par les spirites? Immédiatement tout s'explique ; le pourquoi et le comment qui font défaut sont trouvés ; le progrès résulte de ce que l'homme apporte dans chaque existence ses acquis, bons ou mauvais, des existences précédentes ; et cela rend compte de tous les cas, explique tous les faits. A l'intuition se joint la compréhension ; la raison des évènements apparaît ; ce n'est plus la foi qui dicte, c'est l'intelligence qui saisit.

La réincarnation peut être envisagée à deux points de vue différents : comme réalité et comme hypothèse explicative. Bien des faits d'ordres divers et se contrôlant l'un pour l'autre témoignent en faveur de sa réalité mais ce n'est pas le côté que nous voulons étudier ; l'hypothèse nous paraît pour le moins aussi intéressante et de nature à satisfaire des aspirations d'un autre caractère. De tout temps la recherche de la vérité a captivé les esprits cultivés, mais elle est difficile à saisir et toujours incertaine. Notre époque manifeste une tendance particulière. Celle de rattacher les faits à leur cause, de saisir par le raisonnement la relation qui les unit, d'avoir une théorie qui en rende compte. L'expérience a démontré que cette voie est la bonne et qu'une théorie, même fausse, c'est-à-dire ne correspondant pas à la réalité, peut rendre de grands services ; témoins celle de l'atome en chimie et celle des deux électricités en physique.

La valeur d'un système dépend de l'étendue et de la variété des faits auxquels il s'applique. Il est stérile s'il est limité à une seule espèce, celle que l'on veut expliquer. Il en est ainsi pour l'éther. Mais tel ne paraît pas être le cas pour l'hypothèse des existences successives d'un même esprit ; elle nous semble susceptible d'une grande extension comme nous l'allons voir.

Nous l'invoquons pour rendre compte de l'idée de progrès et des faits sur lesquels elle repose. Mais elle s'adapte aussi bien aux divers cas d'hérédité qu'aucune hypothèse satisfaisante ne relie entre eux. Elle explique aussi les différences d'aptitude de chacun de nous, des enfants issus des mêmes parents et de leur dissemblance avec le père et la mère. Chacun a sa personnalité propre que ses vies antérieures ont formée.

Les caractères communs, malgré le fond différent, que l'on observe entre les membres d'une même famille, entre les habitants d'un même village, d'une même province, d'une même nation, entre individus d'une même race n'échappent pas à la loi. « Qui se ressemble, s'assemble », dit un proverbe. Le groupement se fait ou se maintient en reprenant l'existence terrestre.

Seule elle peut faire comprendre la possibilité et le jeu d'une justice immanente qui distribue à chacun la récompense ou la punition de ses actes ; elle nous donne la raison de ce que nous sommes portés à appeler les injustices du sort. Si dans le cours d'une même vie, la faute n'est pas suivie d'expiation, elle le sera dans les vies suivantes sans que quiconque puisse se soustraire au juste châtiment qu'il a mérité. Guillaume peut ne pas tomber en démence avant la fin de ses jours, mais avoir ,dans une nouvelle existence, pour trône, le cabanon des fous et pour palais, un asile d'aliénés.

A ce point de vue elle peut fournir une base solide et rationnelle à la morale en mettant en évidence la responsabilité individuelle et l'impossibilité de s'y soustraire. Cette base fait trop défaut depuis que la religion et la foi sont battues en brèche. Personne ne peut contester l'utilité de bien faire, mais ceux qui en traitent sont fort embarrassés pour le démontrer. Ils ne le seraient pas dans l'hypothèse que l'avenir de chacun de nous est déterminé par la manière dont nous nous conduisons dans le présent, et que cet avenir ainsi déterminé peut embrasser plusieurs existences terrestres.

Bornée aux divers sujets que nous venons d'énumérer, l'hypothèse de la pluralité des existences serait déjà féconde ; mais elle nous paraît susceptible d'une extension à laquelle on n'a guère songé. Il y a de grandes probabilités pour que notre planète ne soit pas le seul monde habité ; des savants se demandent même par quel moyen on pourrait

communiquer avec d'autres astres. Tout ce qui peut nous renseigner sur la vie dans ceux-ci présente de l'intérêt. Or, l'hypothèse dont nous nous occupons peut être mise à contribution en l'appliquant à certains faits, qui sont restés jusqu'à ce jour inexpliqués.

A certaines époques sont apparus dans les divers domaines de l'art, en architecture, en peinture, en sculpture, etc., etc., des hommes supérieurs, de grands génies qui n'ont été formés à aucune école et qui n'ont pas dressé des élèves pouvant les égaler. Il est admis qu'il n'y a pas de science infuse, que tout ce qu'on sait, on l'a appris. Et l'état antérieur des arts ne semble pas avoir pu préparer les génies qui les ont illustrés. Mais on peut admettre qu'ils l'ont été dans une autre planète où ces mêmes arts seraient plus avancés que sur la nôtre. Le raisonnement peut s'appliquer également à ces calculateurs prodiges tels, qu'Inaudi, Manganello, etc. Il nous fera concevoir à quel degré de supériorité est déjà parvenue l'intelligence sur des astres autres que la Terre. Ce sera un renseignement utile sur ces mondes qui nous intriguent et il ne nuira à aucun autre moyen d'investigation.

Mais ce ne sera pas encore tout car nous comprendrons, en même temps que l'harmonie de l'Univers et les échanges intelligents qui y ont lieu, comment le progrès sur terre peut être grandement influencé par des esprits venant d'ailleurs et prenant place momentanément parmi nous. Nous aurons, dans tous les cas, rattaché les effets à une cause logique, satisfait notre besoin de comprendre, et, peut être, découvert, en l'appliquant, une loi importante de la nature.

Edouard Guibal.

# Explications nécessaires

En commençant les quelques lignes qui ont paru dans le dernier numéro de la *Revue* sous ce titre : *L'Heure des Jésuites*, nous avions écrit que *nous pouvions nous dispenser* de répondre à certaines attaques venimeuses dont notre Œuvre était l'objet. Un typographe distrait a imprimé que *nous* NE *pouvions nous dispenser* de répondre. Il a peut-être obéi, à son insu, à une intervention occulte, car nous reconnaissons aujourd'hui qu'il avait parfaitement raison.

De nombreux amis nous ont, de leur côté, fait remarquer qu'il ne suffit pas toujours de traiter par le mépris certaines entreprises, et que notre devoir est de démasquer les faux spirites, de faire connaître les

fourbes, de confondre les calomniateurs, afin de les réduire à l'impuissance dans leur abominable travail de discorde et de désorganisation.

Nous allons donc nous expliquer une fois pour toutes, de manière à n'avoir plus à y revenir, car c'est une assez répugnante besogne d'avoir à remuer certaines ordures, et nous avons quelque peine à surmonter notre dégoût. Mais puisque c'est une mesure de salubrité qui s'impose, une précaution indispensable qu'il faut prendre dans l'intérêt de la cause, nous ne pouvons, quoi qu'il nous en coûte, nous soustraire à notre devoir et nous allons l'accomplir.

Au commencement de l'année, nous avions annoncé que, pour donner suite à un projet conçu par Allan Kardec, projet qui avait été la principale préoccupation des dernières années de la vie terrestre du maître, un *Comité Central* allait être constitué, qui aurait pour but de grouper toutes les forces spirites françaises, afin de réaliser *l'union* qui doit assurer le triomphe final.

Depuis ce moment, comme sur un mot d'ordre parti de toutes les Jésuitières, la campagne contre le spiritisme a redoublé de violence, de mauvaise foi, et un pitre a été spécialement engagé pour aller débiter de ville en ville, sur des scènes qu'il discrédite, les plus grotesques et les plus indignes boniments.

On comprend la terreur qu'inspire, à tous les esprits rétrogrades, l'organisation d'une *direction unique*, qui donnerait au Spiritisme une force redoutable, et lui imprimerait un irrésistible mouvement en avant.

Dans notre numéro du mois de *mai*, nous annoncions que le *Comité central* dont nous avions parlé était complètement constitué et que, composé des hommes les plus en vue, les plus autorisés par leurs lumières, leur science ou leur sagesse, il entrerait en fonction dès que les événements que nous traversons le permettraient. Et en terminant nous disions :

« On ne peut s'occuper en ce moment que du salut de la Patrie ;
« mais la France délivrée, le *Comité central* pourra se réunir, et *l'Union*
« *Fraternelle* projetée par Allan Kardec sera réalisée enfin.

« Courage donc et confiance ! Que les rangs se resserrent dans nos
« groupes spirites, autant que le permettent les vides laissés par ceux
« qui nous ont précédé dans l'Au-delà, ou qui luttent encore sur le
« front. Tout est prêt, c'est la victoire de nos armées qui doit donner le
« signal de la réunion du *Comité central*. Ce sera un beau jour pour notre
« chère Patrie, et le commencement d'une ère nouvelle qui verra res-
« plendir notre doctrine sur le monde entier. »

A peu près au même moment, un prétendu Comité que l'on disait composé de chercheurs, de savants, de conférenciers et d'écrivains,

lançait une circulaire faisant appel à une « collectivité nombreuse de petits souscripteurs » pour la création d'une association sous la forme d'une *commandite par actions*. Cette association devait avoir pour but l'étude des phénomènes psychiques et l'avancement des idées spiritualistes. Toutes les fonctions devaient y être HONORIFIQUES, A L'EXCEPTION de celles que le gérant chargé de la partie administrative et COMMERCIALE de L'ENTREPRISE se réservait.

Cet excès de... modestie (!), ce renoncement, de la part du promoteur de l'affaire, à tout ... ce qui était HONORIFIQUE, aurait peut-être été mieux apprécié si, en faisant appel à la confiance (et à la bourse) de la clientèle qui était visée, on avait cité les noms des SAVANTS, des hommes de science de qui l'on se recommandait. On aurait bien, probablement, découvert un CHERCHEUR dans toute cette affaire, mais cela n'aurait sans doute pas paru suffisant.

Quoi qu'il en soit, en même temps qu'une AFFAIRE COMMERCIALE, c'était, on l'avouait, une CROISADE que l'on entreprenait !

Et contre qui était dirigée cette CROISADE ?

Il n'était pas difficile de comprendre que, pendant que la bande du pitre conférencier opérait de son côté, les nouveaux *croisés*, par des moyens différents, mais tendant au même but, allaient partir en guerre contre le *Comité Central* que nous avions annoncé, et, en cherchant à mettre la division parmi ses membres, en semant parmi eux la méfiance, s'efforcer d'en amener la dissolution avant même qu'il fut publiquement constitué. C'est un procédé classique parmi les disciples de Loyola. Le comble de l'habileté eût été alors de remplacer ce Comité par un autre, composé pour la plus grande partie de fins compères qui auraient mené la barque tout droit sur les écueils, pour la plus grande joie de la Compagnie de Jésus ! On y avait pensé, mais quelques hommes de valeur à qui on avait osé faire des propositions, avaient éconduit sans façon les solliciteurs.

Un journal avait cependant consenti à prêter son concours à la honteuse manœuvre. Il avait emporté sous ses plis, à l'adresse de ses lecteurs, la circulaire dont nous avons parlé, et d'ailleurs, un article qu'il publiait en première page, ne pouvait laisser aucun doute sur sa complicité.

C'est ici que l'infectante besogne que nous avons à accomplir, devient plus particulièrement pénible. L'article n'était pas signé. L'auteur s'était intrépidement caché derrière l'anonymat, pour insulter impunément toute une catégorie de spirites dont le désintéressement, le dévouement à la Cause et l'honorabilité sont au-dessus de tout soupçon. Et dans la hâte qu'il a de voir tomber enfin les écus dans son escarcelle, il ne veut pas attendre une heure de plus la réalisation de ses projets :

— « On se bat là-bas » — écrit-il avec un impudent cynisme — « mais « nous jouissons ici d'un calme relatif. Hâtons-nous de le mettre « À PROFIT. »

Ce PROFITEUR a peur de manquer son coup !

On se bat, là-bas ! Mais *là-bas*.. c'est si loin ! Pendant ce temps-là, pourquoi ne ferions-nous pas, ici, nos petites affaires ?

Et dans sa terreur de voir lui échapper le butin convoité, ce bon français, cet ardent patriote, prévoit la « guerre des rues » et « des cataclysmes civils » succédant aux opérations militaires. Il pousse des appels désespérés, et il s'écrie :

« Dit-on à celui qui a faim d'attendre ? »

Et dans sa rage de ne pouvoir donner immédiatement satisfaction à son formidable appétit, il ajoute :

« Les spirites amateurs qui mettent leurs écus et leurs plaisirs avant « la doctrine, resteront en arrière comme toujours ; ils se déroberont, « ils ne seront pas à la hauteur d'un effort généreux. Ceux-là sont des « entraves, des fuyards, des non-valeurs... Les indécis sont la graine « de défection, les tièdes deviennent des déserteurs, les égoïstes four- « nissent les traîtres. »

Comme, à certain passage de sa virulente diatribe, l'auteur allait jusqu'à parler de lâcheté, nous avons essayé de savoir quel visage grimaçant de peur et de haine pouvait se cacher sous le masque dont il était couvert.

Nous nous sommes adressés au directeur du journal dont nous avions pensé un moment que la bonne foi avait pu être surprise.

Il nous a répondu d'abord que nous n'étions pas visés. C'est pourtant bien la *Revue* qui a annoncé comme devant avoir lieu dès la fin de la guerre, la réunion à Paris du *Comité Central.*

Puis, comme nous insistions, il nous a déclaré que *pour nous donner satisfaction*, il avait rompu avec l'auteur de l'article. Ce n'était pas ce que nous lui avions demandé, et il persistait obstinément dans son refus de nous faire connaître le nom.

Etait-ce une dame bien pensante? Quelque conférencier de rencontre, un famélique plumitif, un pornographe, un séminariste ou un *engagé*... conditionnel ?

Le secret était bien gardé !

Serré de près, le malheureux finit par nous dire que *si nous voulions ce serait lui* !

Le grand âge de notre interlocuteur nous interdisait de lui faire supporter jusqu'au bout les conséquences de sa responsabilité. Nous lui épargnerons même les reproches sous lesquels il nous aurait été trop

facile de l'accabler. Ce qui lui reste de conscience lui fera sentir suffisamment le poids du remords qu'une aussi noire ingratitude peut laisser. Mais que penser du triste sire qui, son coup fait, se sauve à toutes jambes, suant la peur, tremblant d'être reconnu, et laissant un vieillard se débrouiller avec ceux qui lui demandent compte de la mauvaise action dont lui l'insulteur masqué est l'abominable auteur !

Le directeur de la fameuse feuille où tout le monde est invisible lorsqu'il s'agit de se montrer, nous avait écrit que son rédacteur *fuyard* devait lui succéder à la direction du journal qu'il allait abandonner bientôt. Puis, quelques jours après, s'apercevant (trop tard), de son... imprudence, il nous faisait savoir que ce ne serait pas *celui-là* mais *un autre* qui lui succéderait !

Nous comprenons parfaitement ce que tout cela signifie. Mais le sycophante aux pieds agiles peut se rassurer : Nous nous déclarons incapables de le suivre à la course et nous considérons l'incident comme clos. Seulement, qu'il ne se fasse pas un seul instant illusion ; personne, dans le monde spirite, ne sera sa dupe. Il pourra étaler son nom en tête de son journal quand il en aura pris la direction ; nous faire bassement insulter par ses reptiles ; nous mépriserons tout ce vilain monde, nos frères et sœurs spirites veilleront sur leur porte-monnaie, et... tout ayant été dit, nous laisserons les reptiles s'agiter inutilement dans leurs dernières convulsions.

KERMARIO.

N. B. — Jusqu'au dernier moment, nous avons voulu espérer que, après un mois de lutte avec sa conscience, le seul personnage que nous ayons pu joindre dans cette triste affaire, pris d'un remords tardif, ferait paraître, dans son journal, quelques lignes de regret au sujet des choses ignobles qu'il y avait laissé insérer.

Quelle erreur était la nôtre !

Nous venons de lire le dernier numéro que nous attendions du journal *Le Monde invisible*, puisque c'est bien de cette feuille qu'il s'agit. Et nous y voyons, au contraire de ce que nous avions espéré, que le digne chef de la bande des insulteurs masqués A ENGAGÉ un nouveau collaborateur qui, paraît-il, s'appelle ARGUS, et qu'il présente comme un CINGLANT personnage, avec lequel les spirites qui pourraient se mettre en travers de ses projets auront à compter bientôt.

Quant à celui-ci, du moins, nous ne nous trompions pas. (Voir le *Dictionnaire Universel* de La Châtre, à l'article ARGUS — *Zoologie* —). Nous le laisserons se débattre comme les autres dans sa rageuse impuissance ; il n'y aura rien de changé dans le parti que nous avons pris. Mais ce

dernier trait qui nous prouve que le directeur de la feuille des insulteurs anonymes ENGAGEAIT un nouvel acolyte au moment même où il nous prodiguait les plus chaleureuses protestations d'amitié, montre mieux que tout, peut-être, le caractère de cette étrange association, et le but qu'elle poursuit. K.

# PAUL GRENDEL

La fille du docteur Leclerc de Metz est décédée à Lille l'an dernier, à l'âge de 77 ans. Sous le nom de *Paul Grendel* elle écrivit un grand nombre d'œuvres et de romans spirites.

Son père, médecin principal en chef de l'armée était un savant qui initia sa fille aux travaux d'anthropologie dans les plus grands hôpitaux de France et d'Algérie ; elle aida à disséquer une variété d'ophidiens acquise par le musée de Lille qui renferme encore de nombreuses pièces de tératologie humaine préparées par Julia Leclerc à l'âge de vingt ans.

Le climat de l'Algérie facilitait ces travaux, et les inspecteurs du Conseil de santé du ministère et les ministres mêmes, visitaient et admiraient ces travailleurs dans leurs laboratoires. Dans l'intervalle des dissections, cette savante prit des leçons de langue de la fille d'un médecin-major et le soir toutes deux s'en furent au bal chez les autorités de l'Algérie. Dans ces réunions, Julia Leclerc connut les généraux de la guerre d'Italie, du Mexique et de 1870 ; et comme son père était veuf, elle dût faire acte de maîtresse de maison lors des réceptions.

Le docteur Leclerc fut nommé médecin principal en chef à Lille, et l'hôpital militaire ayant besoin d'aides, c'est ainsi que le docteur Bécour entra dans cet hôpital après concours, et épousa la fille de son chef.

On ne parlait guère du Spiritisme il y a cinquante ans, mais les époux ne craignaient pas de dévoiler les phénomènes si curieux qui débutent par la *table qui répond*, pour finir par *l'apparition qui s'incarne*.

Après avoir disséqué la doctrine philosophique corolaire du Spiritisme, Mme Bécour, sous le pseudonyme de Paul Grendel, écrivit de nombreux ouvrages qui se sont propagés. Ses livres ont été lus par toutes les femmes intelligentes en raison des soutiens moraux qu'ils procurent par l'honnêteté des principes de l'auteur, et par les phénomènes si étranges et si curieux que la pratique démontre.

Sous forme de roman, les œuvres de Paul Grendel sont plus attachantes ; elles ne sont pas un froid récit d'évènements, car la forme

romantique, avec son cadre de personnages, fait vivre et mieux comprendre les types que l'auteur met en scène et qu'elle a connus.

Les écrivains, en général, qui font la morale au public, ne la mettent pas souvent en pratique. Paul Grendel joignit l'action à la parole et au livre, en fondant : *l'Œuvre des mères abandonnées*, qui devint populaire dans la grande ville de Lille, soutenue qu'elle fût par les administrations : mairie, bureau de bienfaisance, préfet, députés, sénateurs, ministres, que Paul Grendel sollicitait sans crainte.

Son œuvre vit par un groupe d'amis, et par ses livres que le docteur Bécour liquidera au profit de cette œuvre.

Les chefs du parquet la nommèrent inspectrice des prisons ; là encore sa morale en dehors de tout culte plut à ces femmes et à ces filles dévoyées ; elle apaisait leurs ressentiments et semait le repentir; sa parole était prenante.

Pendant dix ans elle écrivit au *Progrès du Nord* en faveur du Féminisme, et si elle soutint les faibles, elle osa dire la vérité aux forts, et fut inspirée à tel point que jamais un journal adverse, en politique, en religion ou en sociologie ne l'attaqua.

Les nombreuses lettres et visites de femmes malheureuses font foi de sa valeur morale. Elle consolait et trouvait le moyen honnête de juger les différents, d'apaiser les colères et de réunir les époux désunis.

« Les littérateurs ne sont pas dignes d'écrire si leurs livres ne soutiennent pas les mœurs défaillantes », dit-elle, et elle possédait une sûreté de jugement remarquable ; elle eût fait un excellent juge de paix, disait d'elle M. de Montluc avocat à la Cour d'appel.

Dans chacune de ses œuvres, elle donne une leçon plus ou moins voilée, dont les lecteurs peuvent prendre leur profit.

On doit la croire, lorsqu'elle entremêle, dans ses troublants récits, des étranges phénomènes spirites ; c'est qu'elle les a observés, bien vus et analysés.

Elle a assisté aux séances remarquables des plus célèbres médiums de l'époque, et elle reçut des invitations parce que l'on savait qu'elle écrivait avec pondération et conscience. Les auteurs lui envoyaient leurs œuvres et elle connut les savants notoires qui patronnaient les livres spirites.

Le ministère de l'instruction publique a autorisé quelques-uns des ouvrages de Paul Grendel comme livres de lecture dans les écoles, et le département en a distribué un grand nombre, destinés aux enfants comme livres de prix.

Des sociétés littéraires et la Société d'encouragement au bien ont

délivré des médailles d'or et d'argent à quelques-uns de ses livres. Voici la liste des principaux :

*Voix lointaines*, *Blidie*, *Elfa*, *Une heure d'oubli*, *Princesse Violette*, *Famille Desquiens*, *Geneviève et Michel*, *Trousseau de la poupée*.

Beaucoup de volumes sont épuisés ou sont en pays occupé.

A. DE MONTFORT.

# Preuves nouvelles de la réalité des incorporations

Malgré l'état déplorable de sa vue qui confine à la cécité, l'abbé J.-A. Petit n'en continue pas moins ses études spirites, à l'aide de médiums écrivains, auditifs et à incorporations.

Au cours de l'une de ses séances, il se produisit, vers Pâques, un fait dont l'importance n'échappera à personne.

Une Entité, parlant des origines chrétiennes, s'exprima, dès les premiers mots, avec une autorité qui frappa les assistants, et signala les points principaux ou les Eglises avaient faussé l'enseignement primitif pour figer l'idéal chrétien dans des formules étroites, et avaient ainsi travesti l'enseignement divin. Son langage était clair et énergique. Les assistants subissaient involontairement l'ascendant de cet Invisible qui refusait de dire son nom. C'était un personnage auguste des temps apostoliques ; on ne le sut que vers la fin.

Pour s'assurer que cet Invisible était bien Juif, l'abbé lui demanda le sens de l'exclamation : *Eli, Eli, lamma sabachtani*. Il répondit :

— « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? »

— Vous n'y êtes pas, saint homme, mais pas du tout ! Le verbe *sabacht*, dans tous les dictionnaires anciens et modernes signifie *immoler* et non *abandonner*.

L'Invisible expliqua alors que, dans l'exclamation du Christ figurait une aspiration gutturale, le *aïn*, qui, n'ayant pas d'équilent en grec ni en latin, n'avait pu être reproduite. Son omission avait rendu la transcription fautive et fait prendre ainsi un verbe pour un autre.

Une telle dissertation, qui dura longtemps, est une preuve de la réalité de l'incorporation. Jamais une femme de la campagne ne connaissant que le français, n'aurait pu soutenir une pareille discussion.

# Correspondance posthume d'Allan Kardec

Nous donnons ici le discours prononcé par le docteur Chauvet dans la séance d'installation de la Société spirite de Tours, discours auquel Allan Kardec fait allusion dans les lettres ci-dessous et qui a été inséré dans la *Revue Spirite* de février 1863.

## Cercle Spirite de Tours

*Discours prononcé par le Président dans la séance d'installation*

Mardi, 12 novembre 1862.

MESSIEURS,

« Je dois tout d'abord remercier les Esprits protecteurs de notre petite société naissante d'avoir bien voulu me désigner à vous pour la présidence ; je tâcherai de justifier ce choix qui m'honore, en veillant scrupuleusement à ce que les travaux de nos réunions aient toujours un caractère sérieux et moral, but que nous ne devons jamais perdre de vue, sous peine de nous exposer à bien des déceptions.

Que venons-nous chercher ici, Messieurs, loin du bruit des affaires mondaines? La science de nos destinées. Oui, tous tant que nous sommes dans cette modeste enceinte qui s'agrandira, qui s'élèvera je l'espère par la grandeur et la hauteur du but que nous poursuivons, nous cédons au désir bien naturel de déchirer le voile épais qui cache aux pauvres humains le redoutable mystère de la mort ; et de savoir s'il est vrai, comme l'enseigne une fausse science et comme le croient, hélas ! tant de malheureux esprits égarés, que la tombe ferme le livre des destinées de l'homme.

Je sais bien que Dieu a placé dans le cœur de chacun un flambeau destiné à éclairer ses pas à travers les rudes sentiers de la vie : *la raison* ; et une balance propre à peser toutes choses selon leur exacte valeur : *la justice* ; mais quand la vive et pure lumière de ce flambeau directeur, de plus en plus affaiblie par le souffle impur des passions perverties, est sur le point de s'éteindre ; quand cette balance de la justice a été faussée par l'erreur et le mensonge ; quand le chancre du matérialisme, après avoir tout eu à lui, jusqu'aux religions, menace de tout dévorer, il faut bien que le juge suprême vienne enfin, par des prodiges de sa toute puissance, par des manifestations insolites, capables de frapper violemment l'attention, redresser les voies de l'humanité et la retirer de l'abîme.

Au point de dégradation morale où sont tombées les sociétés modernes, sous l'influence des fausses et pernicieuses doctrines tolérées, sinon encouragées, par ceux-là même qui ont mission spéciale de les réprimer ; au milieu de cet indifférentisme général pour tout ce qui n'est pas matière, de ce sensualisme outré, exclusif, de cette fureur inconnue jusqu'à nous, d'enrichissement à tout prix, de ce culte effréné du veau d'or de cette passion désordonnée du lucre qui engendre l'égoïsme, glace tous les cœurs en faussant toutes les intelligences, et tend à la dissolution des liens sociaux, les communications d'outre-tombe peuvent être

considérées comme *une révélation divine*, devenue *nécessaire* au rappel à l'ordre de la part de la Providence qui ne peut pas laisser périr sans secours sa créature de prédilection. Et, à la rapidité avec laquelle se répandent sur tous les points du globe les enseignements de la doctrine spirite, il est facile de prévoir que l'heure approche où l'humanité, après un temps d'arrêt, va franchir une nouvelle étape, subir une nouvelle phase de développement dans sa progression intermittente à travers les siècles.

Quant à nous, Messieurs, remercions la Providence d'avoir daigné nous choisir pour répandre et faire fructifier sur ce petit coin de terre la semence spirite et coopérer ainsi, dans la mesure de nos forces, à la grande œuvre de régénération morale qui se prépare.

Je m'occupe en ce moment à propos d'une question médicale quelques-uns d'entre vous le savent, d'un travail philosophique important où j'essaye d'expliquer rationnellement les phénomènes physiologiques du Spiritisme, et de les rattacher à la philosophie générale. Avant de publier ce travail essentiellemene antimatérialiste, qui n'est guère du reste encore qu'une ébauche, je me propose de vous le communiquer pour prendre votre avis sur l'opportunité de soumettre à l'approbation des Esprits élevés qui veulent bien nous assister, les principaux points de doctrine qu'il renferme. Nous pourrions trouver là, d'ailleurs, toutes préparées et méthodiquement disposées d'avance, la plupart des questions qui doivent faire le sujet de nos entretiens spirites.

Il ne faut jamais perdre de vue, Mess eurs, le but essentiel du Spiritisme qui est la destruction du matérialisme par la preuve expérimentale de la survivance de l'âme humaine. Si les morts répondent à notre appel, s'ils viennent se mettre en communication avec nous, c'est qu'évidemment ils ne sont pas tout à fait morts ; c'est que le dernier râle de l'agonie n'a pas marqué pour eux le terme définitif de leur existence. Tous les sermons du monde ne valent pas à cet égard un argument comme celui-là.

C'est pourquoi il est de notre devoir, à nous croyants, de répandre la lumière autour de nous et de ne pas la tenir enfermée sous le boisseau, c'est-à-dire dans cette étroite enceinte qui doit au contraire, devenir par notre zèle un foyer rayonnant. Est-ce à dire que nous devions convier tout le monde à nos réunions, accueillir le premier venu qui manifeste la curiosité de nous voir à l'œuvre, comme s'il s'agissait de voir opérer un prestigiditateur ?

Ce serait maladroitement exposer aux chances du ridicule la chose la plus sérieuse du monde et nous compromettre en même temps nous-mêmes. Mais toutes les fois qu'une personne dont nous n'aurons aucun motif de suspecter la bonne foi, et qui aura puisé dans la lecture des ouvrages spéciaux des notions sur le Spiritisme, désirera se rendre témoin des faits, nous devrons adhérer à sa demande ; seulement il sera bon de réglementer ces sortes d'admissions et de n'admettre à nos séances aucune personne étrangère sans que la Société consultée ait émis préalablement son avis à cet égard.

Messieurs, lorsqu'il y a deux ans à peine nous constations avec un de nos sociétaires, chez un ami commun, les phénomènes spirites de l'ordre mécanique et de l'ordre intellectuel les plus étonnants malgré l'évidence des faits dont nous étions témoins, malgré notre conviction profonde que ces manifestations extraordinaires se passaient en dehors des lois naturelles connues, nous osions à peine en faire timidement part à nos connaissances intimes, tant nous craignions que l'on mît en doute l'intégrité de notre raison. Le *Livre des Esprits* alors à peu près

inconnu à Tours, n'en était encore qu'à sa première ou, tout au plus, à sa deuxième édition à cette époque ; en un mot, il n'avait guère franchi les limites de la capitale. Eh bien, voyez donc quel immense progrès dans l'espace de trois ans ! Aujourd'hui le Spiritisme a pénétré partout, il a des adeptes dans tous les rangs de la Société ; des réunions, des groupes plus ou moins nombreux s'organisent dans toutes les villes, grandes ou petites, en attendant le tour des villages ; aujourd'hui les ouvrages spirites sont étalés chez tous les libraires, qui ont de la peine à satisfaire les demandes de leur clientèle, avide de s'initier aux grands mystères des évocations ; aujourd'hui enfin, le Spiritisme vulgarisé, connu de tous à un titre quelconque, n'est plus un épouvantail, un signe de réprobation ou de dédain, et nous pouvons hardiment sans crainte de passer pour fous, avouer le but de nos réunions ; nous pouvons défier la raillerie et le sarcasme et dire aux persifleurs : « *Avant de nous tourner en ridicule, veuillez du moins nous compter, sinon nous peser.* »

Quant à l'anathème d'un parti, nous apprécions trop sa faible portée pour nous en inquiéter. Ils disent que nous avons pactisé avec le *diable*, soit ; mais alors il faut convenir que les diables ne sont pas tous de trop mauvais diables. Notre vrai crime, à leurs yeux, c'est notre prétention, assurément fort légitime, de communiquer avec Dieu et ses saints sans leur intermédiaire obligé. Prouvons-leur que grâce aux enseignements de ceux qu'ils appellent *démons* nous comprenons la morale sublime de l'évangile, qui se résume dans l'amour de Dieu et des semblables, dans la charité universelle. Embrassons l'humanité toute entière, sans distinction de culte, de race, d'origine, et, à plus forte raison de famille de fortune et de condition sociale. Qu'ils sachent bien que notre Dieu à nous spirites, n'est pas un tyran cruel et vengeur qui punit un instant d'égarement par des tortures éternelles, mais un père bon et miséricordieux qui veille sur ses enfants égarés avec une sollicitude incessante, et cherche à les rapprocher de lui par une série d'épreuves destinées à les laver de toutes leurs souillures. N'est-il pas écrit : *que Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion!*

Au surplus, nous nous réservons expréssément, ici comme partout, les droits imprescriptibles de la raison qui doit tout dominer, tout juger en dernier ressort. Nous ne disons pas aux récalcitrants, en les conduisant au pied du bûcher : *Crois ou meurs*, mais *crois si ta raison le veut.*

Encore un mot, pour terminer, Messieurs, car je ne voudrais pas abuser de votre attention. L'institution de notre société n'ayant, ne pouvant avoir d'autre but que notre instruction et notre amélioration morale, nous devons écarter avec le plus grand soin de nos séances toute question se rattachant d'une manière directe ou indirecte, soit aux personnes, soit à la politique, soit aux intérêts matériels. *Etude de l'homme par rapport à ses destinées futures* tel est notre programme et nous ne devrons jamais nous en départir.

CHAUVET, *Docteur-médecin.*

---

L'Editeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.

61e ANNÉE SEPTEMBRE 1918

# LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 À 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

## L'Avenir du Spiritisme

(*Suite*)

V

Dans nos précédents articles, nous avons esquissé à grands traits la marche rapide et le progrès du Spiritisme, pendant cinquante ans, dans tous les domaines de la pensée, c'est-à-dire dans la science, dans l'expérimentation psychique, dans la littérature et jusqu'au sein des Eglises. Il nous reste à examiner quelle a été sa part d'influence dans le mouvement philosophique contemporain et particulièrement dans la philosophie de l'école.

Remarquons en passant que ces résultats ont été obtenus en dehors de toute organisation spirite, sans autres moyens d'action, sans autres ressources que la puissance même de la vérité, sans aucune direction que celle qui émane de l'Au-delà. Mais peut-être celle-ci est-elle la plus sûre, la plus efficace, car, mieux que les procédés humains, elle peut triompher des préjugés, des routines et vaincre les amours-propres les plus obstinés. En effet, tous ceux qui ont travaillé avec persistance à la diffusion du Spiritisme se sont sentis aidés et soutenus par le monde invisible.

En ce qui concerne l'œuvre philosophique accomplie depuis un demi-siècle, nous ne passerons pas en revue tous les systèmes qui la composent; car ce serait sortir du cadre de cette étude. Nous rechercherons seulement quelle est, dans l'enseignement officiel, la part attribuable à l'idée spirite.

Constatons tout d'abord que, durant ce laps de temps, les théories matérialistes n'ont cessé de reculer et que le spiritualisme tend de plus en plus à les remplacer.

L'enseignement officiel est représenté, à l'heure où nous sommes, par la philosophie de M. Bergson dont le rayonnement s'étend de plus en plus au dehors, en même temps que son action sur les esprits devient plus intense dans notre pays.

Les sciences psychiques sont familières à M. Bergson, car il en a suivi le développement avec attention. Il est l'auteur d'un article paru dans le *Bulletin de l'Institut général psychologique* de janvier 1904 sur la *Vision de lueurs dans l'obscurité par les sensitifs.*

Sa philosophie n'est pas un système venant s'ajouter aux systèmes précédents. Elle est originale et profonde et constitue une véritable révolution dans le monde de la pensée. Depuis Spencer, il était établi que l'intelligence est la faculté maîtresse, le plus sûr moyen d'acquérir la connaissance et d'embrasser le domaine de la vie et de l'évolution. Or, M. Bergson démontre que l'intelligence, émanation de la vie, est impuissante, à elle seule, à embrasser la vie et l'évolution, par la raison que la partie ne peut embrasser le tout, ni le fait résorber sa cause. Que fait-il ? A la place de l'intelligence, il met l'intuition, et c'est là un événement de la plus haute importance en psychologie, car c'est à l'intuition que se rattachent la plupart des facultés médianimiques : la clairvoyance, la prémonition, la prévision des évènements, et le jour où la science trouvera une méthode pratique pour développer cette intuition, elle abordera ces côtés mystérieux de l'âme humaine par où celle-ci confine à la prescience divine et par où se révèlent son essence intime et son immense devenir.

Par le développement de ces facultés, on peut entrevoir l'apparition d'une race d'hommes qui nous surpassera en puissance autant que l'homme actuel surpasse l'homme préhistorique. Alors l'âme humaine se révèlera dans toute sa grandeur : on verra qu'elle possède des sources profondes de vie où elle peut toujours se retremper, et des sommets éclairés par les rayons de la vérité éternelle.

L'âme connaît la splendeur des cimes et le vertige des gouffres ; elle a des abîmes où grondent les torrents des passions ; elle renferme des filons gonflés de richesses, et la destinée de l'être est précisément de mettre en valeur tous ces trésors cachés.

***

L'étude de l'œuvre de M. Bergson nous montre, sur certains points, des analogies frappantes avec la doctrine des Esprits. La vie de l'être, dit-il, est le développement d'une évolution antérieure à la naissance. Il y a enchaînement, continuation dans le changement, dans la progression, et en même temps conservation du passé dans le présent. Il admet comme nous que ce passé est enregistré dans la conscience profonde, et il établit l'évolution parallèle de l'être organique et de l'être conscient. Voici en quels termes il définit cette évolution (1) : « Le progrès est continu et se poursuit indéfiniment, progrès invisible, sur lequel l'être visible chevauche pendant le laps de temps qu'il a à parcourir sur la terre. » Il ajoute que plus on fixe son attention sur cette continuation de la vie, plus on voit l'évolution organique se rapprocher de l'évolution consciente où « le passé presse sur le présent pour en faire jaillir une forme nouvelle qui est la résultante de ses antécédents. »

C'est bien là du transformisme, mais tellement spiritualisé, qu'il se rapproche sensiblement de la philosophie des vies successives.

Cette notion des vies antérieures se retrouve affirmée et précisée en de nombreuses pages. Citons-en quelques extraits :

« Que sommes-nous, qu'est-ce que notre *caractère*, sinon la condensation de l'histoire que nous avons vécue depuis notre naissance, avant notre naissance même, puisque nous apportons avec nous des dispositions prénatales ?

« De l'évolution prénatale la vie est le prolongement. La preuve en est qu'il est souvent impossible de dire si l'on a affaire à un organisme qui vieillit ou à un embryon qui continue d'évoluer. »

Nous retrouvons chez M. Bergson la conception spirite de la vie universelle :

(1) Voir l'*Evolution créatrice*. F. Alcan, édit., et le résumé, très bien fait, de l'œuvre de M. Bergson intitulée :
*Une Révolution dans la philosophie*, par Franck Grandjean, privat docent de l'Université de Genève.

« L'univers n'est pas fait, mais se fait sans cesse. Il s'accroît sans doute indéfiniment par l'adjonction de mondes nouveaux... Il est vraisemblable que la vie se déroule sur d'autres planètes, dans d'autres systèmes solaires aussi, sous des formes dont nous n'avons aucune idée, dans des conditions physiques auxquelles elle nous paraît, du point de vue de notre physiologie, répugner absolument. »

D'après lui, le principe de l'évolution n'est pas dans la matière visible, mais dans l'invisible. Et il déclare : « Toutes les données scientifiques nouvelles tendent à transposer l'évolution du visible dans l'invisible. »

On peut remarquer que dans son œuvre, M. Bergson parle sans cesse de la vie, très peu de la mort. Aucun philosophe ne semble avoir eu moins de souci de cet accident passager qui ne termine rien. Pour lui comme pour nous, la vie triomphe et règne en souveraine, après comme avant la mort.

L'opinion de M. Bergson sur le libre arbitre est conforme à celle que nous avons toujours soutenue :

« Le rôle de la vie, dit-il, est d'insérer de l'indétermination dans la matière. Indéterminées, je veux dire imprévisibles sont les formes qu'elle crée au fur et à mesure de son évolution. De plus en plus indéterminée aussi, je veux dire de plus en plus libre est l'activité à laquelle ces formes doivent servir de véhicule. »

Plus loin il ajoute :

« La liberté n'est pas absolue. Elle admet des degrés... Nous sommes libres en tant que nous sommes nous-mêmes, c'est-à-dire dans notre état de personnalité profonde, mais nous sommes déterminés en tant que nous appartenons à la matière et à l'étendue.

« La personnalité humaine est un jaillissement vivant d'incoercible liberté... La liberté est un fait d'expérience intérieure, une chose sentie, vécue, non raisonnée. »

***

En résumé, on le voit, le bergsonisme, comme la doctrine des Esprits, apporte à l'homme plus de force pour vivre et pour agir et le relie plus étroitement à tout ce qui vit, aime et souffre dans l'univers. Le matérialisme isolait complètement l'homme : dans l'engrenage, de l'aveugle machine du monde, l'homme se sentait comme annihilé. Mais la conception change : de même que le moindre grain de poussière est solidaire de l'immense système solaire, ainsi tous les êtres vivants, depuis les origines de la vie, à travers les temps et les milieux, ne font que rendre plus sensible une direction unique, invisible. Ils se tiennent, se relient et obéissent à une poussée formidable. C'est comme une immense cara-

vane qui s'avance à travers le temps et l'espace et, dans son élan, franchit les obstacles et se déroule par delà toutes les morts.

N'est-ce pas là du nouveau dans la philosophie officielle qui, jusqu'ici, tout imprégnée d'intellectualisme, se trouvait embarrassée devant le problème de l'être. Le Dantec et son école recherchaient la vie exclusivement dans la matière. Mais M. Bergson, en plaçant plus haut l'intelligence et la vie, réhabilite en quelque sorte le monde vivant ; il retrouve le lien qui rattache les doctrines occidentales à celles de la Grèce et de l'Orient, aux croyances de nos pères, à cette philosophie celtique résumée dans les Triades et à laquelle il faudra bien revenir un jour. Et, soit que M. Bergson ait puisé ses idées dans ses études psychiques, ou bien dans les inspirations de son propre génie, le fait n'en est pas moins remarquable au point de vue de l'identité des doctrines, surtout dans leurs vastes conséquences morales et sociales.

***

En terminant son œuvre magistrale, l'*Evolution créatrice*, M. Bergson insiste sur la relativité des faits, sur leur impuissance à nous fournir autre chose qu'une conception fragmentaire de la nature. Il s'élève avec force contre les vues arbitraires d'Herbert Spencer, pourtant adoptées par la science : « On ne peut, dit-il, raisonner sur les parties comme on raisonne sur le tout. Le philosophe doit aller plus loin que le savant... L'intelligence découpe les faits dans le tout de la réalité... Au lieu de dire que les relations entre les fait sont engendré les lois de la pensée, je puis aussi bien prétendre que c'est la forme de la pensée qui a déterminé la configuration des faits perçus et par suite leurs relations entre eux. »

Et il conclut en ces termes : « La philosophie n'est pas seulement le retour de l'esprit à lui-même, la coïncidence de la conscience humaine avec le principe vivant d'où elle émane, une prise de contact avec l'effort créateur ; elle est l'approfondissement du devenir en général, l'évolutionisme vrai et par conséquent le vrai prolongement de la science, pourvu que l'on entende par ce dernier mot un ensemble de vérités constatées ou démontrées, et non pas une certaine scholastique nouvelle qui a poussé pendant la seconde moitié du XIXe siècle autour de la physique de Galilée comme l'ancienne autour d'Aristote. »

Tout esprit réfléchi sera frappé de la concordance qui existe sur ce point entre les vues de M. Bergson et celles exposées par Allan Kardec. En effet, en matière de Spiritisme, le grand initiateur n'a jamais voulu séparer la doctrine des faits. Il est pourtant encore parmi nous des hommes qui voudraient le circonscrire dans le domaine expérimental. Ceci nous mène à des considérations d'un ordre spécial touchant la doctrine des Esprits.

Personne ne conteste que le fait soit la base du Spiritisme, la preuve de la survivance. Mais, derrière le fait, et en lui-même, il y a toute une révélation. Dans le spiritisme, le fait ne va pas sans l'enseignement, pourvu que le phénomène soit d'un ordre un peu élevé. Les Esprits ne cherchent à se communiquer à nous que pour nous instruire, nous consoler, nous initier aux grandes lois de l'Au-delà, dont la connaissance est si nécessaire, surtout dans les temps d'épreuves. C'est ce qu'Allan Kardec a compris et senti. Et c'est pourquoi, dans son œuvre, il unit étroitement la doctrine à la science. En agissant ainsi, il n'obéissait pas à une tendance personnelle, mais à une nécessité, à la nature même des choses qu'il étudiait.

Ce qui fait la puissance d'action, le rôle social du Spiritisme, c'est qu'il répond à la fois à tous les besoins de l'âme humaine, aux besoins multiples, impérieux de l'heure présente ; il s'adresse en même temps au cerveau et au cœur, à l'intelligence, à la conscience et à la raison. Ce qui fait la puissance et l'efficacité du Spiritisme, c'est que les satisfactions intellectuelles et morales qu'il nous donne, les enseignements qu'il nous procure constituent dans leur ensemble une magnifique unité, une superbe synthèse scientifique, philosophique, morale et sociale.

Une doctrine qui ne tend pas vers ces divers buts manque d'équilibre. La morale qui vient du cerveau est une morale stérile ; il n'y a que la morale du sentiment et du cœur qui puisse faire l'homme vraiment humain, accessible à la pitié, compatissant pour toutes les douleurs, dévoué à ses semblables.

Sans doute, il faut étudier les faits et leur donner toute l'importance qu'ils méritent. Mais, comme le veut M. Bergson, plus loin et plus haut que les faits, il faut voir le but vers lequel, par leurs moyens, des forces invisibles nous conduisent dans les voies âpres de la destinée.

Le spiritisme n'est donc pas seulement le phénomène physique, la danse des tables, comme certains hommes paraissent encore le croire. Le Spiritisme, c'est tout l'effort de l'Au-delà pour arracher l'âme humaine à ses doutes, à ses lèpres, à ses maladies morales, pour l'obliger à prendre conscience d'elle-même et à réaliser ses fins glorieuses.

Le Spiritisme, c'est le rayon d'espérance qui vient éclairer notre sombre univers, notre terre de boue, de sang et de larmes ; c'est le rayon joyeux qui vient visiter les chambres de misère, qui se glisse dans les demeures tristes qu'habite le malheur, où gémit la souffrance.

Le Spiritisme, c'est l'appel de l'Infini ; ce sont les voix qui viennent proclamer le plus noble le plus puissant idéal qu'ait rêvé le génie de l'homme. A ces appels, à ces voix, les fronts penchés sous le poids de la

vie se redressent ; les désespérés, les naufragés de l'existence reprennent courage, et dans le ciel brumeux de leur pensée, ils voient briller l'aube qui annonce des temps nouveaux, des temps meilleurs pour l'humanité.

Le Spiritisme, c'est la communion des âmes qui s'appellent et qui se répondent à travers l'étendue. Grâce à lui, des nouvelles nous arrivent de ceux qui furent nos compagnons de chaînes ou de luttes ici-bas. Nous les croyions perdus et voilà que nous nous sentons de nouveau reliés à eux ! Quelle joie de savoir, de sentir que nous sommes unis à ceux que nous aimons, unis pour les siècles, que la mort n'est qu'un trompe-l'œil, que toute séparation n'est que passagère et apparente ! Nous nous sentons reliés non seulement à eux, mais à toutes les âmes qui peuplent l'immensité. L'univers est une grande famille. Et sur les milliers de mondes qui roulent dans les profondeurs, partout nous avons des frères et des sœurs que nous sommes destinés à rencontrer et à connaître un jour, partout des âmes avec lesquelles nous poursuivrons notre ascension, sous l'égide de lois sages, profondes, éternelles !

Ainsi s'éveillera peu à peu et grandira en nous le sentiment, l'instinct puissant de la vie et de la solidarité universelles. Par là nous nous sentirons reliés aux plus humbles comme aux plus grands Esprits, nous nous sentirons de même race que les héros, les sages et les génies, et nous aurons la possibilité de les rejoindre dans la lumière quand nous aurons, nous aussi travaillé, lutté, mérité, souffert.

Le Spiritisme, enfin, c'est tout le frémissement de la vie invisible ; c'est un univers vivant qui a été ignoré jusqu'ici, sauf de quelques-uns, et que nous savons et sentons être, s'agiter, palpiter, vibrer autour de nous, remplir l'espace de pensées radiantes, de pensées d'amour, d'inspirations géniales. Nous le sentirons de plus en plus vivre et agir, grâce au développement de facultés qui vont se multiplier, s'accroître et devenir le partage d'un grand nombre. Par là, nous acquerrons aussi la certitude précieuse de la protection, du soutien qui, de l'Au-delà, s'étend sur nous, la preuve que la sollicitude d'en haut enveloppe tous les pèlerins de l'existence dans leur pénible voyage terrestre.

Dans la lutte qui est engagée pour l'ascension de l'humanité, la lutte grandiose des idées, le Spiritisme est au plus fort de la mêlée, parce qu'en lui la vie et la mort se rencontrent, la terre et le ciel se rejoignent et s'unissent pour les combats de la pensée. Luttons donc avec courage, avec sagesse, avec prudence. Le monde invisible est avec nous. Elevons notre cri d'espoir et de confiance en l'éternelle et consciente Justice qui gouverne les mondes. Croyons, espérons, agissons !...

(*A suivre.*) Léon Denis.

# ERRATUM

Par suite d'une erreur typographique, un passage de l'article *L'Avenir du Spiritisme*, de notre éminent collaborateur Léon Denis, s'est trouvé dénaturé par une interposition de lignes au deuxième paragraphe de la page 229 de notre précédent numéro. Nous reproduisons ci-après ce paragraphe en le rétablissant tel que l'auteur l'avait écrit, et en priant nos lecteurs d'excuser l'erreur matérielle que nous nous empressons de rectifier.

Voici le paragraphe en question :

Quant aux faits spirites, ils ont toujours continué et continueront à se produire en tous milieux pour affirmer la survivance de l'âme, la justice de Dieu et la communion des vivants et des morts. Nulle puissance humaine ne saurait opposer des barrières à cette vie invisible qui nous enveloppe, nous enserre et nous déborde de toutes parts. Les ecclésiastiques éclairés le savent et désapprouvent la campagne présente, car, disent-ils, elle ne peut que se retourner contre ceux qui la mènent. Ceux-ci, en attirant l'attention des fidèles sur ces questions, en provoquent l'étude et l'examen. La vérité apparaît et se fait peu à peu dans les esprits. Le spiritisme, en effet, n'a rien à craindre de la discussion ni de l'analyse ; il est toujours sorti victorieux des attaques dont il était l'objet. Aussi, beaucoup de prêtres, refusant de prendre part à ce conflit, recherchent en secret un moyen de conciliation, le « pont » qui pourra relier deux doctrines jusqu'ici opposées. Ils assurent l'avoir trouvé dans la notion du purgatoire. Ils espèrent que, tôt ou tard, l'avènement d'un pape plus libéral, plus large dans ses vues, ou bien un revirement de l'Eglise de France, permettront de faire pénétrer dans ce corps affaibli un peu du grand souffle vivifiant de l'Au-delà.

# Conclusion logique

Il n'y a pas bien longtemps encore, il n'aurait pas fallu parler de *l'intelligence* des bêtes, devant certains personnages qui n'admettaient que tout juste que *l'intelligence* ne leur fut pas dévolue exclusivement, même parmi les « *chrétiens* ». Et si vous aviez osé soutenir que, étant capables d'affection, les « bêtes » pourraient bien avoir une petite

âme, tout comme certains humains (qui, parfois, paraissent plutôt n'en pas posséder du tout) vous auriez vu tous les ignorantins qui pullulaient à cette époque, se dresser comme un seul homme pour vous traiter de mécréant et vous anathématiser... faute de mieux !

Mais on ne traîne plus au bûcher aujourd'hui, comme possédées du démon, même les « bêtes » qui savent compter et lire.

Chacun peut exprimer librement sa pensée, chercher à se rendre compte des qualités affectives, des aptitudes du chien ou du cheval, et, en toute sécurité, avec un peu de patience, leur apprendre, sans aucun danger pour eux, à nous comprendre et à s'entretenir avec nous.

On peut instruire — nous allons jusqu'à ne pas dire *dresser* — de nouveaux chevaux d'Elberfeld, et en obtenir mieux encore, sans que la sorcellerie ou le démon y participent en quoi que ce soit.

Le chien aurait-il de moindres dispositions pour la lecture ou le calcul ?

Cela n'est pas du tout démontré.

Son intelligence est vive et se manifeste, spontanément, d'une manière plus visible, peut-être, que chez aucun autre animal. Sa fidélité est proverbiale, son affection immense, son dévouement sans pareil. Dans le danger, il défend courageusement son maître, et on l'a vu parfois mourir du chagrin de l'avoir perdu. C'est, enfin, un être capable des sentiments les plus grands, les plus nobles...

Il a, parmi les hommes, beaucoup de frères inférieurs...

Ce n'est pas chez nous, spirites, que ses mérites seront méconnus. Nous savons que l'échelle des êtres descend infiniment plus bas, et qu'à une grande distance au-dessous du dernier *toutou*, se trouvent des espèces infimes qui ne sont cependant pas dépourvues de périsprit.

Nous n'ignorons pas ce que cela signifie, et, dût de son actuelle demeure le terrible Torquemada nous vouer impitoyablement aux flammes de l'Enfer, nous sommes bien obligés d'admettre que nos bons *toutous* ont une âme, jeune encore, mais absolument incapable de faire autant de mal qu'en a fait, dans son exécrable existence, le grand inquisiteur susnommé.

Peut-il y avoir, entre l'homme et le chien, communication de la pensée ?

Cela ne peut faire l'ombre d'un doute pour moi.

Je ne prétends certes pas que tous les chiens soient pareillement doués. Il en est des bêtes comme des gens, et, j'admettrai, si l'on veut, que les exemples commes ceux que je pourrais citer sont plutôt rares.

Mais ne serait-ce pas aussi à cause de la rareté correspondante des gens qui trouvent quelque intérêt à élucider une pareille question ?

Le chien, privé de la parole, déploie toute son ingéniosité à trouver le moyen d'y suppléer. Il observe très attentivement son maître et s'exerce à prévenir ses désirs. Il sait lire dans nos yeux les sentiments qui agitent notre âme. Il comprend l'expression de notre regard, et si nos yeux savent, ou peuvent traduire assez clairement notre pensée, le chien s'y conformera sans que nous ayons besoin de faire un geste — caresse ou menace — pour être obéis. S'il a commis une faute, nous le verrons courber la tête et prendre l'attitude du plus humble et plus sincère repentir, sous la seule et muette action d'un regard réprobateur.

De son côté, si l'homme était assez observateur, s'il voulait se donner la peine d'étudier un compagnon aussi intéressant et aussi fidèle, que de choses ne découvrirait-il pas dans le simple regard d'un chien ! Pour ce qui me concerne, j'ai été plus d'une fois impressionné au point d'être complètement bouleversé, effrayé presque de ce que j'y ai vu d'insondable, de profondément humain.

J'ai eu dans ma vie un assez grand nombre de chiens. Je ne leur ai jamais appris rien de particulier ; je n'en avais pas le temps, et j'aurais peut-être manqué aussi de patience. Mais je les aimais, j'appréciais leur affection, ils m'étaient une compagnie suffisante au cours d'une promenade solitaire, et ils gardaient consciencieusement la maison. Ne les ayant jamais roués de coups, leur intelligence s'est toujours développée normalement, sans courir le risque de l'abrutissement auquel les expose parfois la brutalité humaine.

Je consacrerai aujourd'hui quelques lignes à l'un d'eux. Et je tiens à dire qu'il ne s'agit pas ici d'un souvenir tardif réveillé par hasard en écrivant cet article. J'ai pensé bien souvent à ce chien, il me semble que ce m'est presque un devoir de le déclarer. Dans certains moments de grande tristesse, en sortant d'une longue et profonde méditation, j'ai, plus d'une fois, été surpris de le voir à mes pieds, où il était venu silencieusement se mettre, prenant part à mon chagrin qu'il n'avait cependant pas osé troubler.

C'était un chien d'arrêt gris, tacheté de marron, de race bien marquée, la tête fine, et tout le corps, du reste, de formes et d'allure distinguées. Je l'avais eu tout jeune, à peine sorti de l'allaitement. Il fut élevé avec soin. Son intelligence était remarquable. Je lui parlais souvent : C'est évidemment l'un des meilleurs moyens pour parvenir à se faire comprendre, et je crois qu'il me comprenait.

Je lui avais donné le nom de *Vasco.*

Un jour, étant allé visiter à quelque distance, une maison de campagne en construction, je l'avais emmené avec moi. Il devait avoir alors environ quatre ans. C'était un dimanche, le chantier était désert. Voulant me rendre compte de l'état des travaux à l'intérieur, et l'escalier n'étant pas encore posé, je plaçai une longue échelle contre une fenêtre et montai par là au premier étage.

Je me livrais à mon inspection depuis quelques minutes à peine, lorsque dans une pièce que je venais de quitter, j'entendis marcher sur le parquet.

On ne peut plus surpris, car je me savais seul dans la maison, je revins sur mes pas, et, sitôt avoir franchi la porte de la pièce où j'avais entendu le bruit, je me trouvai en présence de mon *Vasco*.

Je retins une exclamation, mais ma stupéfaction était tellement grande et devait si bien se manifester sur mon visage, que mon pauvre chien, se rendant subitement compte de son... indiscrétion, absolument décontenancé, baissa la tête et vint, en rampant, se coucher doucement à mes pieds. Ce ne pouvait être par crainte de recevoir des coups, puisque je ne l'avais jamais frappé.

Enfin, en lui pardonnant, je rendis la paix à sa... conscience !

Torquemada bondirait de m'entendre... et lui, certainement, ne me pardonnerait pas ! Quelle belle occasion il aurait d'exercer son... zèle ! Cependant, je ne vois vraiment pas comment je pourrais m'exprimer autrement, le chien n'ayant pu céder qu'à une voix intérieure, puisque je ne l'avais ni frappé ni menacé.

Mais le plus difficile restait à faire, et je me demandais maintenant comment il descendrait. Il était d'assez grande taille et il ne m'eût pas été facile, dans cet exercice, de le prendre sous mon bras, ou de le charger sur mon dos.

Je descendis sans lui.

Lorsque j'eus retouché le sol, je le vis sur le rebord de la fenêtre, contemplant l'échelle, et jetant, de temps à autre, un regard suppliant de mon côté, en poussant de petits gémissements.

Je me bornai à lui répondre gentiment :

« Mon ami *Vasco*, vous ne m'avez pas demandé la permission de monter ; estimez vous heureux que je ne vous refuse pas celle de descendre. Allons, voyons, avec un peu d'adresse, vous allez bien vous tirer de ce mauvais pas ! »

La descente présentait, sans doute, plus de difficultés, devant être opérée la tête en bas. Cependant, ma réponse entendue, *Vasco* n'hésita pas plus longtemps. Il posa bravement une patte sur le premier échelon ; puis, lorsqu'il se fut prudemment assuré qu'elle était bien placée, il posa l'autre sur l'échelon suivant... Toujours avec la même précaution, il

descendit ainsi d'un échelon à l'autre, et me rejoignait bientôt sans accident sur le sol.

Je le félicitai avec quelques caresses, après quoi il se livra à une fantasia extraordinaire, pour marquer sa joie, peut-être, de m'avoir prouvé son ingéniosité.

La campagne que j'habitais se trouvait à environ deux cents mètres du village. *Vasco* y accompagnait sa maîtresse tous les matins, lorsqu'elle allait aux provisions. Une fois, elle lui fit porter le panier. A partir de ce moment, il fallut toujours lui faire porter quelque chose. Il le demandait jusqu'à ce qu'on lui eût donné satisfaction. Il fallait voir alors la fierté qui se manifestait dans son allure. Jamais, sur aucune scène, un artiste n'a mis plus de dignité convaincue à porter le sceptre d'un roi !

Un jour, au retour d'une de ces courses, on s'aperçut qu'on avait oublié à la boucherie un achat de viande que l'on avait fait. On écrivit quelques lignes d'explications pour le boucher, et, les ayant placées dans le panier, on confia celui-ci à *Vasco* qui partit immédiatement pour le village. Environ un quart d'heure après, il était de retour avec l'achat de viande. Depuis, on l'envoya souvent ainsi, seul, faire certaines commissions, et jamais rien ne manqua dans le panier.

Sachant combien cela le rendait heureux, je profitais de toutes les occasions pour lui demander quantité de petits services. Si j'avais à sortir, je l'envoyais chercher ma canne ; ou bien, je lui remettais mes chaussures d'intérieur, qu'il allait déposer à leur place, et m'apportait, en retour, celles dont j'avais besoin et qu'il savait bien où trouver.

Il serait trop long de raconter ici toutes les choses surprenantes qu'il accomplissait.

Cela dura des années.

Une nuit, au cours d'un voyage, à deux cents lieues de chez moi, je vis *Vasco* en une sorte de rêve. Il me montrait une patte ensanglantée à son extrémité ; la chair était à nu, mais sur une petite surface, et la blessure ne paraissait pas grave. Le chien était debout, tenant relevée et ployée la patte blessée qu'il me montrait. Il faisait entendre un gémissement plaintif, et fixait sur moi un regard qui me remua profondément. C'était ce regard plein d'intelligence et d'affection, ce regard où j'avais vu s'agiter la pensée, se refléter le fond d'une âme humaine, et qui m'avait troublé tant de fois.

Je me réveillai dans un état de malaise indéfinissable.

Dans la journée, je reçus une lettre m'annonçant que *Vasco* s'était laissé surprendre par un train en traversant la voie pour aller au village ;

qu'il n'avait pas été tué sur le coup, mais était mort peu après, à la suite, sans doute, de quelque grave lésion interne, car l'accident n'avait laissé d'autre trace apparente qu'une blessure plutôt légère à une patte de devant.

Cette âme que les yeux du pauvre chien avaient si souvent paru révéler était-elle donc venue se manifester à moi ?

S'il s'agissait d'un être humain, la réponse ne serait pas douteuse et pourrait être admise sans aucune difficulté : C'est habituellement l'âme désincarnée qui se rend près des êtres chers pour les prévenir en pareille circonstance. Mais on va nous dire que *Vasco* n'avait d'un homme que le nom, et que ce n'était pas suffisant.

Tenons cela pour vrai.

Alors... c'est mon âme qui pendant mon sommeil, s'en est allée vers le chien ?

Ceci me paraîtrait plus extraordinaire, puisque je ne connaissais rien de l'accident. Ou bien, il faudrait admettre que j'ai répondu à un *appel* de *Vasco* mourant.

Mais s'il y a eu transmission de la pensée, *il y a eu communication entre deux âmes* !...

La conclusion reste la même, dans l'un comme dans l'autre cas.

Il ne me semble pas qu'on puisse soutenir qu'il s'agit ici d'un simple cas de vue à distance. Le *voyant* assiste à l'évènement, il est témoin du drame. Moi, je n'avais absolument rien vu ; lorsque je me réveillai, j'ignorais tout de l'accident.

Le fait que je viens de signaler présente bien incontestablement le caractère d'une *communication spirite*. Il est impossible de confondre : *Vasco* joue, *vis-à-vis de moi*, un rôle actif ; c'est lui qui se présente et vient me faire part de ce qui lui est arrivé.

KERMARIO.

# Opinions divergentes (1)

Tous les phénomènes psychiques ont-ils leur origine dans le Subconscient, de telle sorte que l'action des désincarnés n'y entre absolument pour rien ? Tel est le problème à la solution duquel s'appliquent de grands esprits qui s'accordent sur la réalité du supranormal en différant sur son explication.

(1) Voir les numéros de mai, juillet et août.

Il y aurait du ridicule à se présenter après eux avec la prétention de prononcer un jugement définitif. Une certaine réserve est la marque des hommes que l'habitude des recherches patientes et des raisonnements rigoureux a mis en garde contre les conclusions précipitées ; le vulgaire se lance en général dans l'affirmation ou dans la négation avec l'impétuosité d'un instinct, dominé par des sentiments et incapable d'adapter sa marche aux lenteurs de la critique. Rien de plus rare que la pratique du libre examen en un temps où l'infaillibilisme est décrédité. Il suffit à bien des gens qu'un écrivain de renom ayant leur confiance émette une idée pour qu'ils suivent sa trace, plus ou moins longtemps, car ils sont souvent exposés à changer d'idée fixe. Permettez que nous réagissions contre cette tendance, non par scepticisme, mais par amour de la foi raisonnée qui résiste davantage aux assauts de l'incrédulité, parce qu'elle a passé par l'épreuve de la discussion.

Vous n'auriez certes pas l'outrecuidance de poser pour l'homme complètement indépendant ; vous aspirez néanmoins à voir un peu clair dans une question très débattue. Dès l'abord, vous éprouvez, étant passionné pour la vérité, une réelle anxiété, à la vue de savants et de penseurs qui ont assisté aux mêmes expériences, constaté l'authenticité des phénomènes et abouti, pour les expliquer, à des hypothèses opposées. Bien plus, tel observateur sérieux et pénétrant, après avoir soutenu une opinion, s'est rangé à l'opinion contraire, également ferme dans les deux cas, sauf l'ébranlement qui s'est produit dans la période de transition. Les animistes qui ne sortent pas du Subconscient et les spirites qui tiennent pour l'intervention des invisibles se dressent avec conviction les uns contre les autres.

Prenons M. Charles Richet, l'illustre professeur de la Faculté de médecine de Paris. Voilà incontestablement un maître en physiologie, rompu aux sciences d'observation et d'expérimentation, un grand personnage dans le monde officiel qui est aussi un homme d'avant-garde, si courageux qu'il n'a pas craint de braver la raillerie pour rendre témoignage à la vérité, mérite assez rare partout, même dans les parages de l'Institut où la routine conserve des courtisans. Il s'est livré, avec Eusapia Palladino et Marthe Béraud, à des expériences de psychisme qui l'ont convaincu de la réalité des mouvements sans contact et des apparitions matérialisées. Il termine son rapport sur les séances de la Villa Carmen à Alger, inséré dans les *Annales des Sciences Psychiques* de novembre 1905, par cette déclaration : « ... Je ne crois pas que j'ai été trompé. Je suis convaincu que j'ai assisté à des réalités, non à des mensonges. Certes, je ne saurais dire en quoi consiste la *matérialisation*. La solution de ce problème est peut être différente de celle que lui donnent naïvement les

spirites. Je suis seulement prêt à soutenir qu'il y a là quelque chose de profondément mystérieux qui changera de fond en comble nos idées sur la matière et sur la vie. »

Le fantôme Bien-Boa, qui a soulevé des polémiques si passionnées, est bien apparu selon lui ; mais il refuse de se rallier à l'explication spirite de ce phénomène, parce que, nous dit-il dans d'autres travaux le Spiritisme est absurde. En effet, s'il faut l'en croire, quand l'organe est détruit, la fonction cesse ; quand le cerveau n'existe plus, la personnalité disparaît et alors comment parlerait-on de communication avec les désincarnés, puisqu'il n'y en a pas ? M. Richet, depuis l'apparition de son mémoire, a-t-il changé d'opinion ? Aucune déclaration de lui ne nous autorise à le supposer. Il reste pour le moment un partisan notoire de l'animisme.

Or, parmi les adversaires de celui-ci, nous voyons des hommes illustres, ses émules, Myers le grand psychologue, Lodge le grand physicien, qui, invinciblement persuadés comme lui de l'authenticité des mêmes phénomènes, ont fini par se rallier au Spiritisme, après avoir essayé de tous les moyens de persévérer dans l'animisme. Les accusera-t-on de déchéance intellectuelle ? On n'a, pour se convaincre du contraire, qu'à lire leurs ouvrages. On trouvera dans le livre de Myers, *La personnalité humaine, Sa Survivance, Ses manifestations supranormales*, et dans celui de Lodge, *La Survivance humaine, Etude de facultés non encore reconnues*, une vigueur de pensée, une finesse de critique, une clarté d'exposition qui ne laissent pas la moindre inquiétude sur l'intégrité de leur jugement. Nul homme de sens droit ne songe d'ailleurs à rabaisser leur mérite. On peut désormais dans les milieux avertis s'avouer spirite sans provoquer des sourires, de même qu'on se déclare, sans compromettre sa réputation, partisan de l'hypnotisme. De Rochas, un de ces initiateurs dont le nom est destiné à grandir, nous disait un jour : « Le grand œuvre du vingtième siècle sera de faire la démonstration expérimentale de la survie », assertion assurément discutable, mais qui a cessé d'être risible. »

Me voilà donc entre ces deux partis, singulièrement perplexe, si je songe aux bornes de mon esprit et à l'insuffisance de mes connaissances. Pour parler avec une haute compétence du psychisme, que de notions ne faudrait-il pas posséder sur des sciences voisines, physique, physiologie, neurologie, qui, tout en ayant des objets différents, projetteraient sur lui des clartés utiles ! On ne s'installe triomphalement dans une vérité qu'après avoir surmonté les difficultés qui en défendent les abords et assumé pendant quelque temps le rôle de l'adversaire avec autant de désintéressement que si on en partageait la conviction. Sans

cette précaution, est-on sûr de ne pas tomber dans les traquenards tendus par l'ignorance ? Alors qu'on jouit avec sécurité d'un abri facilement acquis, on ne voit pas les eaux souterraines qui en usent les fondements, menacé de se trouver un jour sous les décombres. Le penseur sincère ne saurait s'affranchir entièrement de cette crainte, tant qu'il n'a pas répondu aux objections. S'il s'agissait d'une question de littérature, d'art ou de science, l'intérêt, plus ou moins palpitant, ne prendrait pas un caractère tragique ; quand il s'agit des destinées de l'âme, le dilettantisme est presque de la profanation, car c'est s'amoindrir moralement que traiter un pareil sujet avec une légèreté d'amateur. Que faire cependant ? Suis-je condamné à rester toujours en suspens, retenu sur la pente d'une décision par la peur de n'être jamais éclairé ? Je ne puis me flatter, en cette matière comme en la plupart, d'arriver, quelles que soient mes lumières, à une vérité incontestée ; je me résigne donc à n'avoir qu'une certitude personnelle, sans prétendre à l'évidence des infaillibilistes qui imposent volontiers leur vérité réputée fort contestable.

Pourtant s'il m'était permis de prendre parti à l'occasion de certains phénomènes ! S'il était possible, à défaut d'évidence absolue, d'obtenir une vraisemblance qui y confine! Si la science était parfois obligée de capituler devant le simple bon sens ! Essayons de voir de près ce savant, sans nous laisser trop éblouir par le prestige de sa renommée. Qu'est-il en réalité ? Un homme comme vous et moi, de plus haute stature assurément, mais dépourvu d'ailes, rivé au sol comme le vulgaire, ayant ses misères, des préjugés, la vue courte, très grand pour ceux qui, de plus petite taille, le regardent d'en bas, rabaissé par ses pairs et obligé de reconnaître que tout son savoir se réduit en somme à bien peu de chose. Vous auriez le droit, sans vous rendre coupable d'un sacrilège, de le comparer à ce prince de l'Eglise qui pontifie devant la foule, dans sa cathédrale, avec une majesté de demi-dieu et qui, dans le particulier, pour son valet de chambre, surtout pour ses confrères, est de proportions plus réduites.

De ces considérations générales revenons à notre sujet ; mettons-nous en face de ce partisan du Subconscient. Il vous dira : « Le Spiritisme est contraire au sens commun, parce que la personne ne survit pas ». Quelle preuve irréfragable avez-vous de l'anéantissement total de celle-ci. Ne seriez-vous pas métaphysicien sans le savoir ? Ne résolvez-vous pas le problème de l'âme et de l'univers à la façon d'un matérialiste qui, ayant la prétention de connaître le fond de l'être, certifierait que l'existence de l'esprit est absolument solidaire de celle du corps ? Cette solution est une opinion ; elle n'est pas, veuillez le remarquer, un fait.

En vous fondant sur des apparences, vous tirez une conclusion qui peut se soutenir ; vous n'exprimez pas une vérité évidente comme la clarté du jour et, si l'examen de certains phénomènes semble la contredire, vous êtes logiquement contraint de renoncer à votre métaphysique pour vous soumettre à la réalité. C'est ainsi que beaucoup de savants, victimes d'une auto-suggestion, se croyant très positifs, errent à l'aventure dans les labyrinthes de la philosophie, au lieu de rester strictement sur le terrain de l'observation.

L'animisme a souvent sa source dans le matérialisme ; on voit néanmoins de fermes spiritualistes qui lui sont très attachés. C'est un peu une question de tempérament, car le caractère joue un rôle dans la formation de nos idées. Ils ont le désir légitime de faire une économie d'hypothèses, et, sans avoir un parti pris systématique contre le Spiritisme, puisqu'ils croient à l'immortalité de l'âme, ils essaient d'appliquer à tous les phénomènes l'hypothèse du Subconscient aussi longtemps qu'il lui reste une apparence de raison. Ils déploient parfois dans cet exercice des ressources d'ingéniosité grâce auxquelles ils n'ont pas besoin de recourir aux désincarnés. Font-ils réellement cette économie à laquelle ils tiennent tant ? N'étendent-ils pas pas indéfiniment les pouvoirs du Subconscient, ce qui ressemble beaucoup à une hypothèse nouvelle par quoi ils s'en vont bien loin des chemins connus ? En admettant l'authenticité de phénomènes si extraordinaires, s'estiment-ils assez audacieux, sans pousser la témérité jusqu'à leur assigner une origine plus extraordinaire encore ? Cette intrusion d'une certaine timidité dans une grande hardiesse donne naissance à l'espèce des hypercritiques qui, sur le point de faire le pas décisif, se retiennent prudemment.

Mais qui oserait se flatter, dans une question où s'agitent les plus grands intérêts de l'âme, de conserver la parfaite impassibilité d'un cerveau inaccessible à toute influence morale, comme s'il s'agissait de mathématiques ou de chimie ? Les animistes, matérialistes, les spiritualistes hypercritiques et les spirites décidés ne doivent jamais oublier de distinguer entre le fait et l'explication, le fait, dès qu'il est scientifiquement constaté, revêtant un caractère de fixité qui l'élève au-dessus des partis, tandis que l'explication peut porter l'empreinte de la personnalité exposée à des changements. De là vient que le Spiritisme s'offre sous des aspects différents, chacun y mettant son tempérament, celui-ci plus de chaude sensibilité, celui-là plus de froide raison, l'un et l'autre croyants sans doute mais avec des variations, selon que le thermomètre de leur âme monte ou descend.

Quel dommage que nous n'ayons pas à notre disposition un directeur de conscience surnaturellement investi par Dieu de la mission de nous

instruire ! Son infaillibilité nous procurerait une douce quiétude. Malheureusement, s'il existait, nous ne serions guère plus avancés, car, de deux choses l'une, ou il imposerait son autorité par la force ou il chercherait à la faire accepter par la persuasion, et ce serait, dans un cas, l'obéissance passive, dans l'autre, l'adhésion réfléchie. Un grand nombre d'individus, par paresse ou par intérêt, trouvent infiniment plus commode de croire par procuration, satisfaits de se décharger d'une tâche difficile. On voit de ces démissionnaires sous tous les climats, à Bénarès, à la Mecque, et même, assurent des mécréants, à Rome. En quoi les tenants d'une foi aveugle sont-ils des croyants éprouvés ? Le hasard de la naissance les a faits boudhistes, mahométans ou ultramontains, et, à des doctrines que le plus souvent ils ne comprennent pas, ils adaptent leur tempérament fanatique ou tolérant, avec des aspirations puisées dans le fonds commun de l'humanité. Supposez que certains d'entre eux, désireux de s'éclairer, disent à leur directeur de conscience : « Je vous suis infiniment reconnaissant du soin que vous voulez prendre de mon âme, en vertu d'un mandat divin ; cependant je désire connaître les raisons sur lesquelles vous fondez votre autorité, car il me vient malgré moi des doutes sur sa légitimité. » Le directeur consent, non sans peine, à discuter avec ce fidèle naguère soumis, maintenant raisonneur. Vous discutez, donc vous en appelez à sa raison reconnue par vous capable de discerner la valeur de vos arguments, car, dans le cas contraire, vous vous borneriez à lui imposer silence, comme on fait avec un enfant indiscipliné qui s'engage follement dans l'erreur. Si la discussion l'éloigne de vos idées, lui objecterez-vous qu'il s'égare? C'est votre droit ; mais il a celui de vous répliquer : « C'est mon affaire », et vous serez dans l'alternative de respecter sa liberté ou de lui lancer l'anathème, un malheur dont il se consolera probablement. L'infaillibilisme, quand il dispose du pouvoir de persécuter, est ordinairement enclin à s'en servir, parlant en despote après avoir discouru en protecteur. Son rôle d'interprète de la divinité le condamne à présenter comme évidente sa vérité et à traiter durement les infortunés que sa lumière n'éblouit pas. Aussi la discussion avec un adversaire qui le prend de si haut ne saurait-elle aboutir qu'à des malentendus. Lorsque deux controversistes partent de principes diamétralement opposés, ils sont réciproquement impénétrables, et, puisqu'ils ne peuvent s'entendre sur le point de départ, le plus sage est de cesser la conversation pour conserver au moins des rapports de politesse, sinon d'amitie. L'infaillibiliste, semble-t-il, a reçu de la nature des œillères qui, limitant son champ de vision, l'empêchent de voir de côté bien des choses, en particulier celle-ci que ses contradicteurs, sincères comme lui, par conséquent respectables, professent des

opinions dont il pourrait tirer profit. Il prétend posséder seul la certitude absolue ; il partage cette assurance avec une multitude innombrable de gens qui, influencés par leur milieu comme il l'est par son Eglise, sans s'abuser davantage, se décident d'après des raisons solides pour eux et fragiles pour lui. Sa supériorité, c'est de parler sous le couvert d'une institution pleine de prestige, privilège souvent dévolu à l'erreur avec plus ou moins d'éclat ; mais on n'est pas doué de grâces surnaturelles, parce qu'on est élevé de quelques degrés au-dessus de son voisin.

Gardons-nous donc de l'infaillibilisme ; contentons-nous d'être des croyants, heureux d'invoquer en faveur de nos idées une vraisemblance assez forte pour déterminer une conviction. Un spirite éclairé ne procède pas autrement. A moins d'imposer aux âmes une discipline de fer, en ressuscitant le régime de l'Inquisition, on est forcé de convenir que la divergence des opinions née de la différence des esprits a son origine dans la nature humaine qu'il serait impie, et d'ailleurs vain, de contrecarrer. Quoi que nous prétendions, il entre dans nos certitudes un élément de personnalité qui nous suit partout comme notre ombre. C'est en nous inspirant de cette idée que nous étudierons des phénomènes qui servent d'appui au Spiritisme.

*A Suivre.* ALFRED BÉNÉZECH.

# Etre justes ou n'être pas

Tous les traités de morale et de philosophie depuis la plus antique légende jusqu'à nos jours ont prôné la justice et banni la haine.

Etre juste c'est s'élever, et n'avoir que de l'amour est divin; la morale aura fait un pas formidable si on pratique le bien envers l'ennemi tombé, bien sans acception de qualité : bien moral, bien matériel ; mais l'homme néglige d'entrer dans cette voie, il n'éxécute pas la divine sentence.

Nous affirmons que l'on ne peut être un spirite véritable si on oublie ces préceptes, ou si on les néglige. La terre a été corrompue par la haine, le vice et le crime ; tous les humains sont plus ou moins coupables, ils ont vécu matériellement, sans songer aux besoins de l'Esprit, sans pratiquer nulle vertu.

Jadis les guerres étaient partielles, limitées en petits cercles, réduits à des soulèvements de peu d'étendue, de peu de durée, c'étaient des avertissements ; actuellement le monde entier est contaminé, chacun paie sa rançon afin que la justice sorte de là plus éclatante. Une nouvelle

ère commence, une morale plus épurée sortira de ce conflit punique si universel qui atteint même ceux qui sont neutres.

Ces neutres souffrent de la faim, ils sont en butte à la persécution, leur luxe est restreint, leurs habitudes sont dissociées, on leur suscite des querelles intérieures, ils s'entre-dévorent pour une opinion ridicule, pour un salaire insuffisant et pour le manque d'alcool.

Il y a deux mille ans un juste dit avant de mourir ignominieusement :

— Aimez-vous !

Les hommes n'ont pas compris et la haine a gouverné toujours. Après ce cataclysme ils doivent comprendre et obéir à la suprême loi d'amour.

Ceux que les dieux veulent perdre deviennent fous ; le proverbe a reçu sa sanction à la Cour de Russie où la folie libidineuse a régné de façon endémique grave.

Si les hommes choisis pour délibérer étaient des sages comme le Christ inspiré par Dieu ou des vertueux comme Socrate inspiré par des Esprits supérieurs, la terre pourrait prétendre à la paix universelle ; mais ce sont des humains qui ont des préjugés, de l'orgueil, et, ils portent le poids d'antiques générations et de vieilles formules de gouvernement. Politique, Religion, Economie sociale, sont des mots pleins de menaces, de faussetés et de vices.

Qui régnera sur telle partie du monde ?

Qui limitera la parcelle ? Donnera-t-on au président, à l'empereur, au roi, au Stadt-Houder, au dictateur des tranches identiques de terre et de mer ?

On n'a jamais pu s'accorder dans le passé, et l'on n'a pas résolu ces questions.

Les formes politiques sont variées et différentes, la compréhension des habitants est ondoyante ; autant de cerveaux autant de folies.

Et les quatre mille religions, exclusives les unes des autres, se combattent sans relâche ; l'union en Dieu est un mythe et il n'y a pas un seul terrien qui puisse donner une définition de la Puissance suprême.

C'est notre plus grand malheur, et c'est pourquoi nous devons nous supporter, avoir pitié les uns des autres et pratiquer la fraternité.

L'économie sociale est de la fraternité en action ; tout homme doit se nourrir et peut se sustenter par le travail. Pendant la guerre il a fallu réunir entre les mains de l'Etat, le travail de production des denrées nécessaires à l'alimentation parce qu'il y a abus, il y a des sobres et des gourmands, il y a des travailleurs et des paresseux ; après la guerre les sobres resteront sobres, ils comprennent que leur santé en dépend et que le péril est l'abus de la boisson et même des aliments trop azotés qui occasionnent l'artério-sclérose et l'apoplexie.

La foule a la prétention de gouverner, en vertu du faux principe qu'elle possède la puissance; mais cette puissance n'est pas la science, d'où conflits incessants. Il faut que la classe ouvrière s'instruise afin de participer à la science du gouvernement des hommes, l'exemple de la Russie est là pour démontrer que l'ignorance d'en haut vaut celle d'en bas, et que la science est nécessaire comme la morale ; il en est de même en Turquie, où la morale et la science sont méconnues. Dans ces pays qui ont besoin d'être régénérés c'est la haine de ceux qui possèdent non seulement le pouvoir gouvernemental mais le pouvoir de l'argent, parce que la concussion est un des principes du gouvernement que les possédants imitent, et qui provoquent les colères du peuple. Peut-on niveler les richesses ? On a fait des tentatives et l'on a vu que les lendemains ressemblaient à la veille.

Quelques princes russes ont partagé leurs terres aux cultivateurs, aux ouvriers d'industries et aux mendiants professionnels de leur district. Quelques-uns sont restés fidèles au travail, d'autres ont aliéné secrètement leur bien, d'autres ont bu la valeur des terres et mendiaient de nouveau. Tous ont fait partie des bandes anarchistes ; ils ont refusé de combattre, ils ont laissé faire la révolution et laissé assassiner leurs anciens maîtres et bienfaiteurs. L'état, quel qu'il soit, aura-t-il la force ou la volonté de réduire la valeur des inventeurs et la poussée des initiatives personnelles ; s'emparera-t-il des perfectionnements, ou bien les protégera-t-il ?

Autant de questions sans réponses, ou plutôt autant de réponses contenant des menaces, non seulement dans notre propre pays, mais dans tous les pays voisins qui jadis travaillaient, trafiquaient, imitaient le nôtre.

Espérons que la paix ou la Ligue générale du monde changera la mentalité universelle et que l'Egoïsme disparaîtra par ce mélange des nations qui se connaîtront mieux en ce qu'elles ont partagé les mêmes dangers, et rompu le même pain, du Piave jusqu'à l'Yser.

L'Europe seule souffrira pendant un demi-siècle de cette conflagration, qui touche à sa fin en absorbant bien des valeurs utiles, en détruisant la santé de beaucoup de jeunes hommes qui ont vécu d'une vie anormale. Désormais la gêne règnera, la vie simple sera de rigueur ; la sagesse fera éviter des crises politiques et des tentatives novatrices exagérées.

On travaillera méthodiquement pour un honnête salaire, suffisant et régulier, afin de pouvoir sustenter tous ceux qui ont souffert de la faim ; la charité sera plus active encore, il y aura plus de solidarité parmi tous ceux qui sont ruinés par le désastre des guerriers.

Tel fils de patron rencontrera dans ses ateliers, ses bureaux, son ancien capitaine, son sergent ; il y aura plus d'union entre tous, et chaque parti

travaillera à la reconstitution de son foyer familial et au relèvement de la patrie. Les contacts entre les habitants gagneront en cordialité. De là naîtra l'émulation pour le bien ; par l'exemple donné aux jeunes gens, aux jeunes filles, à qui l'on montrera des spectacles artistiques et littéraires de bon aloi ; on leur fera des conférences scientifiques, et on leur donnera des livres intéressants. Les sports hygiéniques ne seront pas négligés ; on instaurera des sociétés de chant, de musique, enfin toutes choses qui rendent la vie saine et agréable. Dans ces conditions le relèvement matériel et moral se fera rapidement ; les familles si éprouvées par les grandes douleurs et les misères imméritées oublieront le passé, en songeant avec fierté que leurs fils se sont sacrifiés pour le salut de la France.

C'est alors que les Pouvoirs trouveront un appui plus solide pour édifier la Ligue des Peuples !

La Ligue pour le bien, qu'un sage préconise sous le nom de *Ligue des nations*, peut unir les hommes ; un éclair de justice devra luire afin d'apaiser les différents, il le faut ; il y a de par le monde assez d'esprits généreux qui démontreront que toujours le mal engendre le mal et que tuer n'est pas résoudre.

La guerre est une force supérieure formidable et inconnue ; on ne peut prétendre être le maître universel, il n'y a que les aliénés qui ont cette bizarre conception, on les observe dans toutes les maisons de fous.

L'ère future sera une ère de paix parce que les hommes *complets* auront l'expérience acquise et trouveront les apaisantes formules qui calmeront les folies de rares orgueilleux stigmatisés par l'Histoire.

Docteur BECOUR.

*Communication.*

# Dernière réunion

14 Juillet 1918.

Nous n'avons pas été réveillés ce matin par le chant des cloches et les salves d'artillerie !... Et malgré la splendeur de ce jour d'été la tristesse et l'angoisse pèsent lourdement sur nos âmes !... Le canon tonne sur tous les fronts, fauchant aveuglément des quantités de vies humaines, sans faire la moindre brèche au courage de nos valeureux soldats ; à l'arrière la douleur nous étreint, les larmes coulent, mais l'espérance reste ! Oui, l'espoir de la victoire prochaine, la certitude que la justice, le droit, la liberté triompheront enfin, maintiennent nos cœurs meurtris à l'unisson de ceux de nos défenseurs.

Il y a plus d'un siècle c'était la liberté de la France que nos pères défendaient contre l'Europe monarchique coalisée ; aujourd'hui c'est la liberté de la France que nous défendons contre le militarisme oppresseur. La jeune Amérique nous avait invités la première à combattre pour cette précieuse liberté ; nous avions avec enthousiasme répondu à son appel ; et, de même qu'il y a dix jours nous fêtions en France l'*Indépendence-Day*, aujourd'hui nos frères américains célèbrent avec nous la plus que centenaire prise de la Bastille ; et, dans l'espace les héros de 1784 et de 1789, se donnant la main pour la lutte gigantesque, veulent assurer au monde une ère de justice et de paix !

Gloire et salut à notre grande sœur d'outre Océan, qui met à nous aider les ressources magnifiques de sa loyauté, de son génie, de son inépuisable force ! Avec son aide nous vaincrons ! le calme et la paix renaîtront en notre doux pays ; et les consolations d'en haut viendront guérir nos cœurs endoloris ! Aussi, par nos pensées fraternelles sans cesse tournées vers nos combattants ; par nos prières ardentes et sincères, aidons tous à cette victoire que nous attendons fermement, dont nous n'avons jamais douté une minute, et que nous pouvons avancer par l'ardeur de notre foi. M. Léon Denis nous le disait dans son *Sursum Corda* : « La pensée et la prière sont des forces ». Dirigeons-les donc sans cesse, nous spirites, vers nos frères alliés, pour les soutenir et les aider.

Que cette fête nationale de notre bien-aimée Patrie réveille et avive notre amour pour elle ! En cette dernière réunion, que nos guides nous ont engagés à fixer à cette date, nos âmes s'élèvent pleines de foi et d'amour vers les Esprits supérieurs dirigeant les destinées de notre chère France ! Demandons-leur de donner à nos gouvernants l'inspiration juste et sûre ; à nos généraux, l'intuition de l'ordre nécessaire au moment difficile ; à nos soldats, si pleins de courage, un esprit de sacrifice assez fort, pour leur faire accomplir vaillamment tout leur devoir. Prions ensuite pour les mères, les épouses, les sœurs et les fiancées frappées dans leur tendresse par un deuil cruel ! Evoquons, pour leur consolation, ces chers disparus; ils répondront à notre appel, pour sécher les larmes que leur absence fait verser ; ils nous donneront sur leurs derniers moments des détails pleins d'intérêt, pour leur famille et pour nous mêmes. Lorsque nous nous serons dit : au revoir ! remettant à octobre nos chères réunions, restons unis par la pensée et la prière ; revoyons-nous souvent, réunissons-nous par petits groupes, pour prier et évoquer ensemble nos amis de l'Au-delà.

Nous emploierons encore ce temps de vacances à l'apostolat. Que chacun d'entre nous amène seulement un membre ! Voyez combien nos familles prospèreront de ce fait !... C'est à la rentrée que nous devons

ouvrir le Foyer spirite, but de nos constants efforts ; c'est au foyer que nous nous érigerons en société ; c'est dans nos réunions, augmentées par tous, que nous prierons ardemment pour la France, que nous l'aimerons plus que jamais ; que nous travaillerons tous patriotiquement à la faire plus grande et plus belle !... Nous nous dévouerons par gratitude à ceux qui ont offert leur vie en holocauste pour la victoire de la Justice et du Droit ! Ils sont vivants, auprès de nous, tous ceux qu'a fauchés la mitraille ; nous devons être dignes de leur sacrifice par la sagesse et la pureté de notre vie ! Ils sont grands par leur martyre noblement, stoïquement supporté ; acceptons nos peines courageusement, sans récrimination ! Comment nous plaindre des restrictions, des difficultés de toutes sortes que crée la guerre, quand nous les avons pour exemple ? Nos souffrances sont minimes auprès des leurs !... Oh ! oui, appelons-les, mettons-nous en communication avec eux, relions-les à leurs parents qui ne connaissent peut être pas le Spiritisme ; il y a là une belle œuvre de propagande pour notre cause, une immense consolation pour tous les cœurs en deuil.

Au revoir donc, frères et sœurs bien aimés ! Demandons tous, chaque jour, à Dieu et aux bons esprits la Victoire de la Justice et du Droit le relèvement de la France que l'ennemi martyrise depuis quatre ans ; le retour en leur foyer de tous ces pauvres réfugiés, à qui l'ennemi a enlevé, avec le bien-être, leur petite patrie ! Ah ! certes, nous fraterniserons de cœur et d'âme avec l'humanité toute entière ; mais, la famille, la maison, le village où nous avons vécu tiennent à nous par toutes nos fibres, et nos frères réfugiés souffrent tant de n'être pas chez eux !... Demandons enfin que toutes souffrances soient soulagées, et que la force nécessaire soit donnée à ceux qui ont encore des épreuves à subir !...

Puissent les bons esprits porter à Dieu notre humble prière pour la France, pour nos alliés, pour tous nos frères en humanité !

B. JOUAUX.

# Logique et Pratique

L'effort et la méthode sont les deux artisans des grandes œuvres. Sans eux, tout travail est inutile ; avec eux, tout travail est fécond.

Nous n'avons pas vécu jusqu'ici sans nous demander pourquoi nous vivons.

Bien des esprits sincères ont soulevé cette question et tenté de la résoudre. Malheureusement, il en est peu qui soient arrivés à une explication rationnelle. Et quand je pense qu'il est encore petit ce nombre

d'esprits profonds autant que logiques, je ne puis que trouver ceci tout naturel, quand l'Histoire est là pour m'affirmer, d'une part, l'inanité de l'idée révélatrice sur notre globe, et d'autre part, l'évolution progressive réelle et constante.

En reprenant cette évolution par voie rétrograde, nous remontons à l'origine de la vie humaine, c'est-à-dire à une époque où nous fûmes simples et ignorants.

Dans cet état nous comprenions vaguement ce que c est que le bien et le mal, et de même que nous avions besoin d'étude et d'expérience pour améliorer notre bien être matériel, nous n'en avons pas moins besoin pour notre amélioration morale.

N'apparaît il pas alors qu'un maitre aussi grand que bon a dit à chacun de nous : « Tu es mon enfant, mais je veux un fils digne de moi capable d'arriver par lui-même, afin qu'en vertu de son propre mérite, il goûte mieux son bonheur. J'ai mis en toi un besoin irrésistible de progrès, et tu portes au fond de ton être le germe de toutes les qualités qui, dans leur plein développement feront de toi un heureux. »

Nous vivons en Société, c'est ce qui explique pourquoi aucune chose ne nous fut littéralement révélée. La révélation était inutile au plan d'une progression aussi sage que grandiose, au cours de laquelle nous nous instruisons mutuellement par le contact de nos idées.

Ceci a-t-il de quoi nous étonner lorsque nous voyons, au vingtième siècle, l'humanité patauger si misérablement au milieu de questions aussi incohérentes les unes que les autres, et auxquelles, pourtant, on se plait à mettre le sceau de la Révélation.

Ne nous attardons pas en tournant tous les jours autour du même cercle, et, dans la (voie) morale, comme dans la science, marchons toujours de l'avant. Suivons les Allan-Kardec, Léon Denis, Camille Flammarion, Gabriel Delanne. William Crookes, de Rochas, etc., etc. Ne craignons pas d'étayer nos principes sur les bases nouvelles que nous font entrevoir ces esprits solides que, seule, l'expérience a pu convaincre. Entrons dans ce qu'on pourrait appeler la religion universelle, la religion de l'Infini, et pénétrons-nous bien de ces paroles : « Fais aux autres ce que tu voudrais que l'on te fasse, et ne leur fais pas ce que tu ne voudrais pas que l'on te fit. »

Nous ne progressons que par l'action commune, par l'entr'aide. Donc pas d'égoïsme, pas d'inertie ; de l'action, de la lumière.

Pères et mères de famille, nous demandons que nos enfants, sur les bancs de l'école, reçoivent des vérités qui, loin de s'effondrer sous le poids de la raison, s'affermissent par le propre fait de leur extension.

La science psychique est née. N'imitons pas les innocents amis de

Denis Papin. Que l'expérience du passé, une bonne fois pour toutes, nous instruise. Pour notre plus grand intérêt, soyons pratiques. Il est avéré que l'Au-delà existe : C'est un appoint sérieux à nos observations déjà acquises. Et si l'on n'a pas perdu de vue que nous progressons, il est tout naturel qu'une seule existence ne soit pas suffisante, surtout quand on la passe comme beaucoup le font.

Nous allons au progrès par des vies successives. Nous avons le temps devant nous, c'est entendu. Mais pénétrons-nous bien du devoir qui incombe à chacun de nous par le fait même de notre destinée. Nous sommes tous appelés au même but par des voies que fait différencier notre caractère individuel. Il n'y a pas de parias, pas plus que de prédestinés, mots vides de sens, inventés par l'ignorance ou l'égoisme humain. Il importe donc que nous tendions constamment nos efforts en vue de notre propre amélioration morale, comme en vue d'un plus grand bien auprès de nos semblables. Quelle lourde responsabilité doit peser sur la conscience de ceux dont le rôle est de gouverner ! Et nous-mêmes, comment préparons-nous l'avenir de nos enfants ? Nous sommes pour la plupart ignorants, il est vrai, mais pour être ignorants, nous n'en sommes pas moins sujets à des effets psychiques dus à nos tendances morales, et dont le résultat est irrésistiblement la déterminante de notre volonté. Il s'ensuit, au-delà de la tombe, que nous nous portons dans une ambiance plus ou moins matérialisée, et par suite plus ou moins agréable à l'intime de notre être, à l'âme. Notre esprit souffre alors d'autant plus que l'ambiance où il se trouve est plus épaisse. Cette matière, agissant sur lui comme des liens qui le retiendraient à la terre, le remplit de désirs qu'il ne peut satisfaire et qui le font horriblement souffrir, car il essaie de se dégager ; de là son supplice : honte et tourment.

Des amis de l'Au-delà sont venus généreusement, mais non sans peine, nous éclairer sur notre destinée, en même temps que sur l'essence même de notre âme. Par ce charitable mouvement, ils ont donné naissance à une science à laquelle l'avenir réserve les plus belles espérances, car elle est un soleil, aujourd'hui à peine perçu à l'horizon, mais qui demain, resplendira d'un tel éclat que les plus aveugles, seront obligés de se rendre à l'évidence.

Ne rejetons pas ces choses, sans, au préalable, en avoir approfondi le sens. Nous nous intéressons souvent à des questions qui en valent moins la peine. Pourquoi ne nous arrêterions-nous pas sur celle-ci où pourrait s'éclaircir le dilemme dans lequel nous nous débattons ? Est-il une satisfaction plus grande que celle de pouvoir trouver, par nous-mêmes, une solution rationnelle à tous les problèmes que nous nous posons intimement, en points d'interrogation ?

Esprits sincères, approfondissez et méditez ceci : Ma raison d'être est le progrès par lequel j'arriverai sûrement au bonheur suprême. Je vis au milieu d'une société qui m'aide, qui m'éclaire, même par ses propres contradictions. J'ai ma place sous le soleil, et comme tout le monde, j'ai la parole. C'est même pour moi un devoir de parler, car, comment la pensée peut elle évoluer si on ne la rend tangible par le langage? La pensée de chacun n'est-elle pas une petite partie d'un grand Tout sublime, pareille à ces pièces éparses des jeux de construction dont s'amusent les enfants ?

Notre esprit a cela de particulier qu'il peut aisément s'assimiler les pensées diverses qui l'aident ainsi à se former une opinion solide. C'est même ce qui pourrait, ce qui devrait faciliter l'entente commune.

Fort de mon opinion par les idées acquises, je regarde mon idéal et médite sur les moyens à employer en vue de sa réalisation. Mon idéal est contenu tout entier dans ce mot : Progresser !

Mais que de choses sublimes ce mot me fait entrevoir ! Il me montre l'homme dépouillé de tout égoïsme se penchant vers son semblable avec l'affection d'un frère. S'il lui est supérieur, il lui tend la main quand même et lui dit : Marchons ensemble. Non seulement il ne l'exploitera pas il ne cherchera pas à vivre à ses dépens, mais il ne se permettra même pas la plus petite indélicatesse. Il n'aura qu'un but : bien se conduire afin d'avoir plus d'autorité pour lui commander.

S'il lui est inférieur, il ne sera pas moins noble. Respectueux de l'autorité sans laquelle nulle entente n'est possible, il se surveillera dans ses paroles, dans ses actes, et engagera ses camarades à faire valoir leurs droits d'une façon digne, convaincu que celui qui se défend sagement est toujours mieux apprécié. En tout il montrera, par son exemple, que la sagesse impose, même vis-à-vis de gens malintentionnés.

Dans la société dont nous faisons partie, il faut que chacun concoure à la plus grande harmonie par un travail consciencieux. Soyons toujours en bons termes avec nos employeurs, et en bonne fraternité avec nos camarades de travail. Notre maison sera gaie et notre ménage heureux. Celle avec qui nous associons notre vie ne pleurera jamais par notre faute, et nos enfants auront non seulement de bons principes, mais encore de bons exemples sous les yeux. Ainsi se fera l'évolution sociale pour le plus grand bien de l'humanité.

Terminons par ces trois mots qui nous ont été transmis par un ami de l'Au-delà au cours d'une séance mémorable, et qui résument notre commune espérance :

UNION, LUMIÈRE, AMOUR.

BAUDRY.

# La Charité

Dois-je encore en parler ? Oui, si j'en crois le nombreux courrier que je reçois sur ce sujet, et qui est si consolant par les jours d'épreuves que nous traversons.

Alors que l'Humanité donne à la Nature un si désolant spectacle, que tout est massacres, destructions, autour de nous, les spiritualistes s'unissent sous le même drapeau, pour lutter contre le terrible fléau de la misère.

Pendant les années — que l'on peut qualifier d'heureuses — qui précédèrent la guerre, mon appel à la Charité n'avait pas eu la même résonnance. On s'oubliait un peu égoïstement dans la quiétude ; les images douloureuses avaient peine à pénétrer dans le cœur des satisfaits. — Après les temps de souffrance que nous venons de subir — que nous traversons encore, — les âmes toutes meurtries par le grand deuil général sont en harmonie avec les voix qui crient douleur et famine. Les sens sont devenus plus subtils ; ils entendent maintenant ce qui se perdait dans le chaos des plaisirs.

Et de toutes parts, l'argent me parvient pour les malheureux. Il y a des aumônes bien humbles (quelques timbres envoyés chaque mois), mais qui sont certes, les plus belles, car ceux-là ne donnent pas le superflu mais un peu du nécessaire. Dieu leur en tiendra compte.

D'autres donnent d'un geste large le billet bleu qui peut faire tant de bien ; et il est accompagné de paroles si belles, exprimant tant le désir manifeste de demeurer anonymes, s'excusant même de me livrer leur nom pour l'accusé de réception, que ceux-là émeuvent autant que les très humbles.

Du front, même du lointain Orient, de simples soldats, frères en croyance, pensent à ceux qui souffrent à l'arrière, et dans des lettres admirables, je découvre le billet qui préservera de la faim ceux, que le courage de ces héros défend contre l'invasion et la mort.

Ah ! soyez bénis vous tous, frères et sœurs en croyance, qui êtes venus à moi, qui vous associez si pleinement à la tâche que je vous ai indiquée !

Certes, sous le poids de la grande Mélancolie qui nous étreint devant tant de carnage, et qui s'étend sur nos têtes comme un lourd nuage d'orage, parfois, nous avons douté de l'humanité.

Nous, les défenseurs d'une idée qui doit être pour l'homme un si grand réconfort, nous nous sommes dit : C'est inutile, l'Humanité ne vaut pas la peine que l'on s'occupe d'elle. Elle-même veut sa souffrance, veut sa torture ; abandonnons-là à ses instincts mauvais et vivons, nous aussi, en égoïstes, occupés de notre seul bonheur.

La douleur nous égarait. L'Humanité vaut mieux que ce qu'elle paraît en façade. Des cœurs, d'innombrables cœurs ne demandent qu'à se dévouer ; on les trouve dès qu'on les sollicite ; car certains ne savent pas seuls, découvrir leur voie. Faibles, timides, ils attendent dans l'ombre que la Providence, sous une forme ou une autre, vienne les chercher.

Ils sont pleins de bonne volonté ; mais ils ne savent vers qui se tourner ; leur intuition ne leur révèle pas les noms de ceux qui ont besoin d'eux. Ils n'ont pas confiance dans leur seule force ; ils ont besoin de s'appuyer à un courage, à une volonté. D'ailleurs que pourrait leur pauvre aumône, contre la grande Misère ! Verser 1 franc par mois, à un pauvre, cela le sauverait-il de la détresse ?

Un ami — pourtant bien en communion d'idées avec nous — me dit, un jour, en une sorte de blâme : On doit faire la charité soi-même, et ne pas en charger des intermédiaires.

Je suis de cet avis pour ceux à qui la fortune permet de combattre efficacement la misère ; pour ceux qui *peuvent* et *savent* donner. Mais les autres ? Ceux dont je parlais tout à l'heure ? Pourquoi laisser inemployées toutes ces forces — inutiles si elles demeurent éparses ; mais si précieuses une fois unies ? — C'est avec des cotisations à 1 fr. par mois que nous avons édifié la maisonnette de la plaine Saint-Denis ; c'est avec ces mêmes cotisations que chaque mois, nous versons à de pauvres vieillards le secours, qui joint à celui fourni par l'Assistance, leur permet de finir sans trop de souffrance, les derniers jours de leur épreuve terrestre.

Vous qui êtes un favorisé de la Fortune, oh ! oui, donnez vous-même ! Rien ne vaut pour le cœur du riche cette descente aux enfers de la Misère ; Mais comprenez que nous, les humbles, nous avons besoin de nous unir pour faire œuvre utile.

Et vous, frères et sœurs en croyance, à qui mon nom mis si souvent au bas de ces articles, peut sembler de l'orgueil, ne me jugez pas ainsi. Vous ne savez avec quelle répugnance je le signe. Mais, il y a une responsabilité à prendre, et je la revendique fièrement. Malheureusement, l'Humanité n'est pas parfaite et il existe des êtres qui ne peuvent comprendre que, sans intérêt, on puisse se dévouer à quelque chose. Ils se disent : Pourquoi demande-t-elle de l'argent ? Qu'en fait-elle ? Va-t-il tout aux malheureux ? Ce sont là les épines qui entourent les belles roses de notre charité. Parfois, chers collaborateurs, elles me déchirent un peu ; mais j'en sens à peine la piqûre, car de toute la force de ma conscience satisfaite, je puis vous dire : Je fais ce que je dois.!

Carita Borderieux,
23, rue Lacroix, Paris (XVII^e^).

# Chronique du Spiritisme

L'une de nos abonnées, Mme A. F..., a perdu l'un de ses fils, Raymond, tombé glorieusement pour la France au mois de novembre 1916. Elle a, depuis, reçu de l'enfant bien-aimé, quelques communications qui ont mis en elle un précieux réconfort. Mais voici que le cher invisible semble s'incorporer parfois en son frère Louis, aux armées également et en ce moment à Salonique. Et la mère, réconfortée par notre chère doctrine, nous écrit à ce sujet :

« Mon fils Louis était parti à bord d'un chalutier pour un voyage de ravitaillement. Il est grand fumeur et là-bas, comme en France, il y a pénurie de tabac et de papier. Voici ce qu'il raconte. Je transcris fidèlement les détails qu'il donne dans une lettre qu'il a adressée à sa sœur :

« Figures-toi que ce matin il m'est arrivé quelque chose de bien extraordinaire. Peut-être auras-tu la même pensée que moi.

« J'étais à l'avant. Tranquillement, je repassais mon cours d'électricité, lorsque l'idée me vint de fumer. Mais il ne me restait plus qu'une cigarette dont le papier était troué. Je croisai les bras, décontenancé, et, regardant au loin vers la terre, je me disais qu'il était bien ennuyeux de ne pas avoir un seul papier pour utiliser la dernière cigarette qui me restait...

« Voilà que tout d'un coup, je sentis que quelque chose me chatouillait la main. Je regardai, c'était une feuille de papier à cigarette !

« De suite, l'idée de Raymond m'est venue. Pourquoi ? Je ne sais pas ! Et toi, qu'en dis-tu ? Comme maman aurait été heureuse si elle avait été là en un pareil moment. »

« Cette lettre, je le répète, était adressée à ma fille. N'est-ce pas une chose surprenante ? Je dois ajouter que mon cher invisible inspire son frère en tout et partout. Nous retrouvons en Louis tous les sentiments, les pensées, l'affection, les gestes même de Raymond. Or, avant la mort de son frère, Louis était indifférent à tout, et me donnait même de l'inquiétude pour plus tard. Maintenant, nous croyons voir Raymond revivre en lui. Il m'écrit souvent au pluriel me disant : « Nous ferons ceci ou cela » ou bien « tes fils t'embrassent bien tendrement.

« Vous comprenez, n'est-ce pas, combien ce qui est arrivé à Louis m'a fait plaisir, et combien cela me confirme dans ma croyance ! »

C'est ainsi que le Spiritisme, par des moyens infiniment variés, peut seul, dans la longue période d'épreuves que nous traversons, mettre un baume salutaire sur les cœurs les plus cruellement meurtris. K.

# BIBLIOGRAPHIE

On nous signale la publication en Angleterre d'un nouveau livre de Conan Doyle. Cette œuvre du grand romancier anglais est entièrement consacrée au Spiritisme, et son apparition ne peut manquer d'avoir un grand retentissement. L'auteur, absolument convaincu de la réalité de tous les phénomènes d'ordre psychique, s'applique à démontrer leur influence sur la religion et comment, prouvant la survie, ils modifieront profondément l'esprit des religions et le Christianisme.

Voici la dédicace du livre de Conan Doyle traduite par Mme Bunan-Varilla :

« A tous les braves gens, hommes et femmes, humbles ou savants, qui ont eu le courage moral durant 70 ans, de se laisser ridiculiser, qui ont bravé et supporté les railleries mondiales pour témoigner d'une vérité de toute importance, je dédie ce livre. »

Dans sa préface Conan Doyle rappelle les paroles prononcées en France par M^rs Piper, en 1899, et relatées par le docteur Hodgson. Elle parlait des religions, de l'Esprit à venir, et elle dit :

« Dans le prochain siècle, ceci sera compréhensible d'une façon étonnante aux hommes. Je veux aussi faire une prédiction que vous pourrez certainement vérifier. Avant la révélation claire et nette de l'Esprit, il y aura une terrible guerre dans différentes parties du monde. Le monde entier devra être purifié et nettoyé, avant que les mortels puissent voir, au travers de leur vision, leurs amis de ce côté-ci, et ce sera justement cette ligne d'action (la guerre), qui amènera cet état de perfection. Amis, souvenez-vous de ceci. »

Et Conan Doyle ajoute :

« Nous avons eu la terrible guerre dans les différents pays du monde. Il reste à s'accomplir la seconde partie de la prophétie. »

Les différents titres des chapitres sont :

*Les Recherches. — La Révélation. — La nouvelle Révélation. — La Vie à venir. — Problèmes. — La future phase de la vie. — L'écriture automatique. — Documents supplémentaires.*

Nous espérons qu'une bonne traduction de ce très intéressant ouvrage, permettra bientôt à tous les français de se le procurer. A ce moment-là, nous aurons le plaisir d'en reparler, et nous pourrons alors faire une comparaison entre la franche et courageuse attitude de Conan Doyle, et

la prudence exagérée de quleques-uns de nos littérateurs français qui, devant en grande partie leur succès au Spiritisme, n'osent pas conclure, parce qu'il leur faudrait déclarer vrais, des faits sur la réalité desquels ils ne peuvent cependant avoir aucun doute.

A propos de traductions, nous avons annoncé dernièrement qu'une femme de lettres américaine, Mme Wilcox, très connue en Amérique pour l'importance de ses travaux littéraires, et actuellement en France où elle visite ses compatriotes sur le front, leur adressant de chaleureuses allocutions qui exaltent encore leur héroïsme, a entrepris la traduction de l'un des plus beaux ouvrages de Léon Denis : *Le Problème de l'Etre et de la Destinée*. L'édition de cette œuvre admirable obtiendra un tel succès que, disions-nous, Mme Wilcox sera amenée à traduire d'autres ouvrages du maître, tous étant, à des titres divers, d'une égale beauté, et se complétant, d'ailleurs, les uns par les autres, de manière à former un TOUT qu'il faut posséder sans aucune restriction.

Ajoutons encore pour ceux de nos lecteurs que cela pourrait intéresser, que deux livres de Léon Denis ont déjà été traduits en anglais : *Après la Mort*, qui a eu plusieurs éditions, et *Christianisme et Spiritisme*, qui a été publié à Londres également. Toutes les œuvres du maître, sans exception aucune, devraient être traduites dans toutes les langues, afin que la vérité régénératrice puisse pénétrer partout.

LAUSER.

---

L'Editeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.

61e ANNÉE OCTOBRE 1918

# LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 À 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

## L'Avenir du Spiritisme

(*Suite*)

VI

L'examen que nous venons de faire au cours de cinq articles nous a montré comment, en un demi-siècle, le Spiritisme s'est fait une place dans tous les domaines de l'activité humaine.

La grande houle, qui a balayé tant d'erreurs et d'illusions, remettra bien des choses en place. La France reprendra son rôle, sa mission historique et le sens de ses véritables destinées, qui consistent à répandre dans

le monde des idées, des vérités, des lumières. Les hautes Entités qui veillent sur elle et l'ont sauvée du péril n'attendent que l'heure propice pour user de toute leur influence et la pousser dans la voie de son destin.

Déjà, nous l'avons vu, une puissante réaction spiritualiste se dessine contre le matérialisme et l'indifférence d'antan, et dans ce mouvement de la pensée, le spiritisme est appelé à jouer un grand rôle. Les études qu'il suscite, les convictions qu'il forme, n'ont jamais été plus opportunes, car, seule, une haute conception du monde, de l'âme, de la vie peut nous procurer le calme d'esprit, la force morale nécessaires pour supporter les dures épreuves du temps présent et regarder l'avenir avec confiance.

L'Allemagne et l'Autriche, en déchaînant la guerre, ne prévoyaient pas quel abîme de douleur elles allaient creuser. Aujourd'hui, ce ne sont plus seulement les cris des victimes qui se font entendre, mais des voix s'élèvent de tous les points du monde et toutes les puissances morales se dressent pour accuser et condamner les auteurs de tant de maux.

La conscience humaine a prononcé son verdict infaillible. Elle réclame une paix basée sur la justice, une paix qui assure le châtiment des coupables et empêche le retour de telles calamités.

Voici que peu à peu, grâce au secours d'en haut, l'horizon s'éclaire. Les événements prennent une tournure favorable à la cause du droit. La guerre actuelle, qui aurait pu amener pour la pensée une ère de décadence et d'avilissement, promet d'être un moyen de régénération, et dans cette œuvre la France jouera un rôle essentiel. Déjà elle grandit, aux yeux du monde, de toute l'étendue de ses souffrances et de ses sacrifices. Ses ennemis avaient préparé, de longue main, sa ruine et son écrasement. Mais la France toujours debout, toujours renaissante, porte encore dans les plis de ses étendards une grande partie de l'avenir humain. Guérie de ses erreurs, de ses ambitions déréglées, elle représente aujourd'hui la cause des faibles et les droits sacrés de la pensée.

Aussi, tous les peuples libres tournent vers elle et vers ses alliés leurs regards et leurs espoirs. Ils savent que leur sort est lié au sien. Elle vaincue, ce serait la fin de leur indépendance, tandis que par sa victoire, la pensée reprendra son essor et rayonnera plus intense, sur la terre ensanglantée.

Nous assistons à l'enfantement d'un monde nouveau. Tout ce qui est destiné à vivre et à grandir s'élabore dans le sang et dans les larmes. Au milieu des convulsions d'une guerre terrible, nous voyons apparaître les formes encore vagues et indécises d'une humanité régénérée par la douleur.

Les grandes nations de l'Entente, jusque là divisées par les intérêts

économiques et qui, sans les événements actuels, n'auraient jamais pu se comprendre, ont réuni toutes leurs ressources, tous leurs moyens d'action pour affronter le danger commun. Elles ont su se rallier la plupart des peuples de la terre. Il en résulte une pénétration des intelligences et des consciences, une fusion des caractères et des volontés, qui sont grosses de conséquences pour l'avenir de notre planète.

Les peuples s'acheminent vers une solidarité vivante et agissante, vers une organisation mondiale qui semble être le dernier terme de l'évolution du droit.

Un ordre de choses s'établit, économique d'abord, demain politique, plus tard philosophique et moral.

Grâce aux progrès rapides qu'il fait en Angleterre et en Amérique, le Spiritisme promet de devenir la doctrine universelle qui cimentera l'union de tous dans un idéal commun. L'Allemagne elle-même, déçue, contrainte de renoncer à son rêve de domination brutale, sera forcée d'entrer dans le concert des nations, où elle occupera simplement la place qui lui sera dûe. Alors seulement la paix et la justice pourront régner sur la terre.

Un jour viendra où nous serons fiers d'avoir vécu à une époque qui prépare de si grandes choses. Louons Dieu, qui du conflit des passions et des haines saura faire sortir l'harmonie. Travaillons, chacun selon nos forces, à préparer des temps meilleurs pour l'humanité.

(*A suivre*) Léon DENIS.

# Phénomènes inexpliqués

J'ai reçu en août 1918, de M. Adrien Dufilhol, à Saint-Raoul, Guer (Morbihan), la communication de souvenirs de famille, qui, pour être fort anciens, ne sont pas à rejeter, ces souvenirs ayant été pieusement conservés. J'ai connu, au temps d'Allan Kardec, le commandant Dufilhol, officier de la Légion d'honneur, décoré de la Médaille militaire. C'était un lecteur assidu de la *Revue Spirite*. Voici les faits qui me sont communiqués par le jeune étudiant.

1° « Le premier s'est passé en Bretagne, au château de Kermorvan, du temps de la mère de mon arrière grand'mère, un peu après la révolution ».

Madame de Salzy avait son fils soldat dans l'armée africaine. Elle n'en recevait que de temps en temps des nouvelles.

Un soir, vers 10 heures, elle était à la fenêtre de sa chambre, *au premier étage du château.*

Soudain, elle vit un bras dont le coude était plié et dont la main tenait une chandelle allumée. Effrayée, elle appela ses quatre filles, qui accoururent et virent toutes, très distinctement, le bras et la lumière. Sur les deux bonnes venues, une seule vit l'apparition, qui passa trois fois devant les fenêtres du manoir et disparut.

Mes aïeux ne savaient que penser de cette apparition.

Quelques jours après, ils reçurent la nouvelle de la mort du vicomte Fortuné de Salsy, tué au champ d'honneur en Afrique.

Ils ont toujours attribué ce fantôme à la mort de leur fils.

La mère de ma grand'mère, de qui maman tient le fait, avait remarqué que la hauteur des fenêtres écartait toute idée de mystification et qu'appuyée sur l'épaule de sa mère, elle voyait plus distinctement, le bras et la lumière.

2° « En 1896, le commandant Dufilhol habitait avec ma mère (sa nièce), près de Vannes (Morbihan).

Un soir, il descendait seul, le perron du château pour aller retrouver maman aux écuries.

Soudain, une voix dit à son oreille :

« Une mort dans la famille ».

Surpris et ému, mon grand'père pensa « C'est moi, je suis le plus vieux. »

« Non, Adolphe Planes. »

Mon grand'père arriva si pâle à l'écurie que ma mère lui demanda s'il n'était pas indisposé. Il lui répondit négativement et lui raconta l'avertissement qu'il venait de recevoir.

Tous deux, très attristés, écrivirent aussitôt pour avoir des nouvelles d'Adolphe Planes, mon oncle, à cette époque professeur d'anglais à Nice. La réponse fut satisfaisante et mes parents s'inquiétèrent un peu moins... Deux mois après, mon oncle passait son agrégation à Paris ; l'épreuve avait été dure et fatiguante ; au moment ou l'examinateur lui disait : « Monsieur Planes, vous êtes reçu avec toutes nos félicitations », mon pauvre oncle chancela et perdit connaissance... Huit jours après il expirait d'une méningite, dans les bras du commandant Dufilhol à Arcal.

Il avait vingt-six ans. La voix ne s'était pas trompée.

Le souvenir de la mort prématurée de son frère est encore si cruel à ma mère, qu'elle ne m'aurait jamais autorisé à vous l'écrire sans mon insistance. »

3° « Deux ans après, le commandant Dufilhol mourait subitement d'une embolie au cœur, le 22 mai 1898, au grand désespoir de maman.

Mon grand'père a toujours eu beaucoup d'affection pour ma mère à laquelle il tenait lieu de parent. Il veillait sur elle avec une sollicitude paternelle, ainsi que sur sa santé bien précaire depuis qu'elle avait eu les fièvres paludéennes. De crainte de rechutes, il lui défendait de rentrer tard le soir.

Un soir du mois de juillet de la même année 1898, maman, son autre frère, et le domestique rentraient en voiture, un peu avant neuf heures. Au tournant de l'avenue ma mère regardait (comme elle le faisait souvent), la fenêtre de la chambre où était mort son père bien-aimé.

Alors elle le vit dans le carreau de la croisée, qui la regardait...

Il n'y avait personne au château dont les portes et les fenêtres étaient fermées.

Ma mère, mon oncle Jules Planes, actuellement au front, avaient si bien vu l'apparition qu'ils reconnurent le gilet de chasse que l'officier avait au moment de sa mort.

Depuis, le fait s'est reproduit quelquefois, et surtout dans les mêmes conditions.

Tels sont les principaux phénomènes qui se sont passés dans ma famille. Je me fais un devoir de vous les soumettre.

Je suis jeune puisque je viens d'avoir seize ans, mais j'ai toujours tant aimé

la divine science du ciel ! A cinq ans je lisais déjà vos livres, les préférant à tous les jeux.

Daignez agréer, vous dont le nom nous est si cher et vénéré, vous dont la grande intelligence à été désignée par Dieu pour initier l'humanité, à l'astronomie et à la philosophie spiritualiste, les sentiments profondément respectueux d'un petit admirateur.

Adrien Dufilhol,
*St-Raoul, Guer (Morbihan)*, le 3 août 1918.

Cet enthousiasme de la seizième année me rappelle celui dont j'étais exalté moi-même à cet heureux âge, et que j'avoue n'avoir guère perdu depuis, malgré les années et la fréquentation de la race humaine, quelque peu rafraichissante, et j'ai laissé transcrire cette lettre intégralement. Il y a là trois faits distincts.

Le premier est assurément bizarre. Mais nous en connaissons un certain nombre du même ordre, manifestations de morts à distance qui ne sont ni des apparitions, ni des bruits, mais des phénomènes physiques dans lesquels l'électricité semble jouer le rôle principal. Nous ne devons pas récuser cette vision restée si précise dans la tradition de la famille. Elle a correspondu à une mort, et nous savons que ce ne sont pas là des coïncidences fortuites : il y en a trop.

Le second est également recevable : avertissement prémonitoire, fait aussi réel que les précédents et aussi inexplicable dans l'état actuel de nos connaissances.

Le troisième a ses analogues dans la collection de documents issus de mon enquête générale commencée en 1899. Assurément, on peut supposer une hallucination, une illusion de la vue, même pour plusieurs témoins. On préférerait une photographie. Or, nous possédons des photographies de ces fantômes et, tout dernièrement encore, j'ai eu connaissance d'une prise dans un fauteuil. Rien de cela n'est expliqué non plus. Les forces psychiques sont presque entièrement à analyser, à étudier, à définir, comme le disait mon ami regretté le colonel de Rochas. Continuons d'observer librement, sans aucune idée préconçue.

Camille Flammarion.

# Littérature nouvelle et Spiritisme grandissant

Un signe des plus caractéristiques dont nous devons nous réjouir, car il marque les progrès de notre doctrine, se trouve dans les emprunts que lui font de plus en plus les littérateurs de nos jours.

Le temps n'est pas bien éloigné encore où l'on faisait, autour du Spiritisme, un silence calculé, dans le but d'en cacher jusqu'à l'existence ;

ou si l'on en parlait, ce n'était que pour le tourner en ridicule, ou même le rendre odieux, soit par ignorance, fanatisme ou mauvaise foi.

Aujourd'hui, parmi les anciens, beaucoup, dont les yeux se sont cependant entr'ouverts à la lumière, n'osent pas encore la regarder en face, et reconnaître ouvertement leur erreur. Mais les jeunes écrivains, ceux de la génération nouvelle, s'emparent des principes essentiels de notre admirable philosophie, s'en inspirent dans leurs ouvrages, et obtiennent ainsi une vogue qui a déjà valu, à certains d'entr'eux, une quasi célébrité.

Le Spiritisme, en somme, est en passe de devenir, pour notre littérature, le sujet à la mode. C'est le filon que l'on exploite, tout en le tenant caché peut-être par pusillanimité, peut-être par crainte de la concurrence, ou pour avoir l'air de faire du nouveau ; peut-être enfin pour toutes ces raisons à la fois.

Il arrive aussi que l'intuition s'en mêle. Parfois l'esprit de la vieille Gaule se réveille en nous, et fait renaître spontanément, dans certaines âmes, des vérités que, dans nos existences passées, nous avons connues déjà.

Mais il importe peu que l'on cache l'origine de notre doctrine en la répandant. Nous ne récriminerons pas contre cette propagande en quelque sorte clandestine. Son action s'exerce sur une clientèle que le Spiritisme, à l'heure présente, n'atteindrait encore probablement pas.

Nos idées sont en marche. Tout indique que le moment est proche où elles pénètreront à flots dans les masses ; mais en attendant, nous ne pouvons que nous féliciter de tout ce qui prépare les réfractaires à les recevoir. Il en est beaucoup parmi eux qui, lorsqu'ils connaîtront le véritable *nom* de la *chose*, n'auront plus aucune raison de s'en épouvanter ; ils seront, au contraire, agréablement surpris de constater que, depuis un certain temps déjà, ils étaient, sans s'en douter, devenus d'excellents spirites.

Un des jeunes écrivains dont nous nous occuperons aujourd'hui est Maurice Deroure. Celui-ci était un sincère, un des intuitifs dont nous venons de parler. Il paraissait destiné à un brillant avenir. La mort l'a fauché à trente ans, dans les premiers jours de la guerre. Il avait publié avec succès un premier livre : *L'Eveil*. Un second, *Le milieu du jour*, qui devait en être la suite, était en préparation. Quelques semaines après avoir écrit le dernier feuillet de son œuvre inachevée, Deroure était tué à la tête de sa section, dans une mission très périlleuse, dont le détail est relaté dans une glorieuse citation.

M. Henri Bordeaux, qui avait pu apprécier Maurice Deroure et s'intéressait vivement à lui, cite, dans son ouvrage *Trois Tombes*, quelques pages du livre non terminé, extraites, dit-il, de la scène culminante de

l'œuvre. Or, voici ce que nous y lisons. C'est un père qui parle à son fils en rentrant avec lui d'une longue promenade champêtre à la tombée de la nuit :

«... Ma tâche est accomplie et elle fût rude. Maintenant, je me retourne « vers le ciel. Laisse-moi rêver près de toi... Parmi les préceptes qui constituent les assises de notre religion, il en est un qui resplendit à mes yeux, non comme une vérité particulière au dogme catholique, mais « comme une vérité universelle, humaine. Je te le lègue : il faut pouvoir *se détacher de la terre.*

« Les couleurs sous lesquelles je me plais à imaginer l'Au-delà, sont peut-être moins orthodoxes que poétiques : je veux pourtant te les montrer. Je crois à l'immortalité de l'Esprit. Mystérieusement surgi de l'Infini, il m'apparaît soumis, par la volonté de Dieu, à une série de combinaisons au cours desquelles il doit sans cesse s'épurer. Nous sommes la combinaison humaine, lutte redoutable entre l'Esprit et la Matière. Il me semble que le rôle de la matière n'est autre que celui d'une cire molle destinée à recevoir le sceau étincelant de l'Esprit ; mais Dieu l'a voulue si séduisante que beaucoup s'y engluent, demeurent emprisonnés dans le magique réseau de ses fibres et, renversant le plan divin, s'asservissent à ses fantaisies. De ceux-là... qu'advient-il après la mort ?

« Les tortures de l'Enfer, telles qu'on nous les a dépeintes, m'ont souvent paru enfantines ; mais je frissonne à la pensée de l'effroyable désarroi qui s'empare sans doute d'un esprit dont la vie terrestre s'est écoulée dans le seul amour des choses matérielles. Inapte à évoluer vers les sphères supérieures, privé des biens qui faisaient ses uniques délices et cependant sollicité par leur souvenir, je l'imagine errant dans l'espace sans bornes, fuyant les morts, rejeté par les vivants, terriblement seul, et soupirant vers le néant sans pouvoir se détruire...

« Mais l'homme qui, de bonne heure, a su discipliner en lui les voix de la terre, qui, sans mépriser les biens du monde, les considère comme des objets qu'il faudra quitter, se prépare une délicieuse vieillesse. Sans effort, il se détache chaque jour des choses d'ici-bas. Pour lui, la mort n'est qu'un passage difficile, une angoisse de quelques secondes. Il sait qu'ensuite son esprit bondira joyeusement dans l'Infini ; et il achève, en ses derniers jours, de le préparer au suprême voyage. Derrière lui tout est en ordre... il peut attendre le signal de Dieu... »

Eh bien, cette vision de l'Au-delà, cette croyance à l'Immortalité de l'Esprit soumis à une série de combinaisons au cours desquelles il doit s'épurer sans cesse, ce rôle de la Matière qui est d'obéir à la direction de l'Esprit, ces tortures de l'Enfer (telles que les prêtres nous les ont dé-

peintes) remplacées par la cruelle situation d'un Esprit dont la vie terrestre s'est écoulée dans le seul amour des choses matérielles et qui, soudain projeté hors de la matière se trouve inapte à évoluer vers des sphères plus élevées, tout cela... c'est plus que le simple résultat d'une imagination poétique, c'est la base même sur laquelle repose notre belle doctrine, c'est du spiritisme pur, tel que nos maîtres nous l'ont enseigné.

Nous devons donc savoir gré à M. Henry Bordeaux d'avoir publié ces quelques pages d'un écrivain qui aurait peut-être, tôt ou tard, mené le bon combat à côté de nous.

Quand on a le bonheur d'avoir des idées pareilles on finit toujours par éprouver le besoin de les répandre autours de soi. Nous pouvons donc accorder un souvenir à Maurice Deroure glorieusement tombé pour la France, et regretter en lui, avec l'homme droit et bon, l'écrivain consciencieux qui, un moment ou l'autre, aurait très probablement mis son talent au service de notre chère cause.

Mais Henry Bordeaux lui-même, par le fait qu'il nous présente les belles pages que nous venons de signaler comme étant le point culminant de l'œuvre de Deroure, ne rend-il par un éclatant hommage à notre belle philosophie ?

Oui, sans doute, il en connaît les principes, et tous les phénomènes psychiques ne lui sont pas inconnus. Au fond, il n'est peut-être hostile ni aux uns ni aux autres, mais il semble bien qu'il ne les adoptera jamais non plus, du moins ouvertement. Le pas qui pourrait le faire sortir de la neutralité stricte ne sera probablement jamais franchi par lui. Il a dû pourtant bien hésiter lorsqu'il a écrit *La Visionnaire* (1). Il y a là quelques scènes de *double-vue* parfaitement décrites. Au dernier moment, l'auteur préfère expliquer la vision par une glace dans laquelle s'est reflété (à la lueur d'un éclair !) le drame nocturne qui s'accomplissait dans la forêt ! Peut-être est-ce à cause de ce qu'il y a de surprenant, dans cette substitution d'une solution imprévue, à une autre solution beaucoup plus simple, beaucoup plus naturelle, et à laquelle tout le monde s'attendait. Cela fait sensation comme une transformation féérique ; c'est un petit coup de théâtre déjouant toutes les prévisions. (Il est à remarquer que l'éclair qui n'a pas permis à la femme de reconnaître son mari, lui a cependant suffi pour distinguer une corde enroulée autour des reins du personnage).

Il se peut que ce changement à vue, au moment où personne ne s'y attendait, dénote, au point de vue scénique, une certaine habileté ; mais il paraît pécher contre la logique.

De plus, il reste les cruelles appréhensions de Pierrette, de la pauvre

(1) Dans l'*Ecran brisé*, un volume, chez Plon-Nourrit et Cie, Paris.

femme qui *voit*, bien qu'obscurément encore, approcher le danger, qui sent le drame se préparer et la mort rôder autour d'elle... et celà, la glace ne l'explique pas.

C'est souvent dans la conclusion que se trouve le point faible de la plus belle œuvre littéraire. Espérons que l'auteur réputé de *La robe de Laine* évitera l'écueil, s'il lui arrive de s'occuper des *voyantes* une autre fois.

KERMARIO.

# Examen de quelques Faits supranormaux (1)

## Le cas Abraham Florentine.

Prenons des exemples parmi les phénomènes les plus renommés de la table, de l'incorporation, de l'écriture automatique, des matérialisations; nous essayerons de les expliquer par le subconscient et nous verrons si cette démonstration n'a pas pour conséquence une sorte de réduction à l'absurde.

Quelles que soient les preuves invoquées, elles ne seront jamais de nature à entraîner l'assentiment universel. Des raisons qui vous semblent décisives paraîtront insuffisantes à des chercheurs dont le tempérament intellectuel diffère du vôtre. Est-ce un motif de suspendre indéfiniment son jugement, quand on arrive par un examen attentif à une vraisemblance telle que de la probabilité on se sent glisser irrésistiblement dans la certitude ? On éprouve sans doute quelque dépit à ne pouvoir pas convaincre les autres d'une vérité dont on est soi-même très pénétré ; vous avez en art, en littérature, en philosophie, en morale, en politique, des ennuis de ce genre, ce qui ne vous empêche pas de persévérer dans une opinion réfléchie. Il y aurait de l'injustice à vous accuser d'outrecuidance, surtout si, dans votre ardeur de combattant, vous ne vous départez pas du respect dû à l'adversaire. L'idéal serait, semble-t-il, de répandre sur son argumentation le reflet d'un sourire amène qui en augmenterait la force en adoucissant parfois la résistance du contradicteur ; mais le moyen de ne pas dépasser la mesure en des matières où l'idée se transforme aisément en passion !

Commençons par le cas *Abraham Florentine* cité dans les Annales des Sciences psychiques de 1895, pages 358 et suivantes. Il est extrait des manuscrits de Stainton-Moses dont Myers nous dit : « J'ai eu pour lui une grande amitié et une profonde estime. Notre amitié était basée sur la recherche des mêmes phénomènes. Il répondait à tout ce qui m'inté-

(1) Voir les numéros de Mai, Juillet, Août et Septembre.

ressait avec une franchise parfaite sur les expériences que je désirais tant connaître. Mais il n'y avait pas entre nous d'attraction personnelle si intense cependant qu'on puisse m'accuser de partialité. Je dois ajouter que l'étude de son journal, en me le faisant connaître plus intimement dans ses meilleurs jours, m'a rapproché du chaud enthousiasme de ses amis plus intimes. Comme on le verra dans les lettres que j'ai sous les yeux, M. Moses était absolument sain d'esprit et d'une probité que je n'ai jamais entendu discuter... Sa physionomie était honnête, virile, résolue. De nombreux témoignages d'affection et d'estime furent publiés après sa mort, particulièrement de ceux que ses expériences et son enseignement étaient parvenus à convaincre... »

S'il s'agissait de physique ou de chimie, cette appréciation du caractère serait sans importance, car on peut, avec les mœurs les plus recommandables, se tromper grossièrement ; mais, quand il est question de faits très extraordinaires, non susceptibles d'être reproduits à volonté, souvent imités par des fraudeurs en vue d'un profit, la valeur du témoignage tient à l'honorabilité d'un témoin autant qu'à sa compétence. L'union de ces deux qualités, si elle n'entraîne pas d'emblée notre assentiment, incline à la confiance, à moins qu'on n'ait le parti-pris de la négation. Ici nous avons pour garant de la haute moralité du narrateur un psychologue de génie arrivé lentement au spiritisme, un esprit prudent et avisé aussi désireux de ne pas compromettre sa réputation de penseur par des conclusions inconsidérées qu'ardent à la recherche de la vérité. Nous pouvons donc être assurés que, s'il croit, c'est après avoir épuisé les moyens de douter.

Voici la relation de Stainton Moses, homme très cultivé qu'il ne faut pas confondre avec les médiums vulgaires : « Au mois d'août dernier (année 1874) je me trouvais avec le docteur Speer à Shanklin, île de Wight. Nous eûmes plusieurs séances et à l'une d'elles un esprit se communiqua qui dit s'appeler Abraham Florentine. Il avait pris part à la guerre de 1812 et avait quitté la vie terrestre à Brooklin U. S. A., le 5 août, à l'âge de 83 ans, 1 mois et 17 jours. Nous eûmes d'abord un peu de peine à savoir si le mois et les jours se rapportaient à l'âge ou à la durée de la maladie ; mais il revint le soir souvent et la difficulté fut éclaircie. La manière dont la communication fut faite fut des plus singulières. Nous étions assis tous les trois autour d'une table de jeu ronde et lourde que deux personnes ne pouvaient bouger qu'avec peine. Au lieu des coups auxquels nous sommes accoutumés, la table commença à se balancer. Telle était l'impatience de l'esprit que la table commençait à se soulever quelques secondes avant la lettre à indiquer. Ainsi pour marquer le T elle se soulevait frissonnante d'excitation vers le K et au T elle retombait

lourdement sur le parquet. Il en fût ainsi jusqu'à ce que le message fût complet ; mais l'esprit était si agité, si emporté dans ses réponses que le docteur et Madame Speer en étaient tout bouleversés et le procédé dura toute la séance. J'étais, moi, en « trance » profonde. Si j'osais faire une supposition, je dirais qu'Abraham Florentine était un bon soldat, un homme belliqueux, pas commode et qu'il garde assez de son ancienne impétuosité et qu'il manifestait sa joie d'être délivré d'un corps qui, je suppose, était devenu une lourde charge par suite de sa douloureuse maladie. Les documents américains, me permettront-ils de vérifier les indications et les suppositions ? »

Cette relation parut, en Angleterre, dans le journal *The Spiritualist*. Après des recherches dans le détail desquelles il serait trop long d'entrer, on parvint à découvrir l'adresse de la maison d'Abraham Florentine. Un docteur Crowel s'y présenta. « Ayant frappé à la porte, nous dit-il, je fus reçu par une dame âgée à qui je demandai si Abraham Florentine habitait là. Il a habité ici, me répondit-elle, mais il est mort maintenant. — Puis-je vous demander si vous êtes Mme Florentine ? — Je la suis. » Comme j'ajoutais que je serais heureux d'obtenir quelques renseignements sur son mari, elle m'invita à m'asseoir et notre conversation reprit ainsi : « Puis-je vous demander quand il est mort ? — Le mois d'août dernier. — Vers quel quantième du mois ? — Le 5. — Quel âge avait-il alors ? — 83 ans. — Avait-il dépassé sa quatre-vingt-troisième année ? — Oui, depuis le 8 juin précédent. — Prit-il part à quelque guerre ? — Oui, à la guerre de 1812. — Etait-il d'un caractère actif, confiant en lui-même ou le contraire ? — Il était volontaire et plutôt emporté. — Sa dernière maladie fut-elle de courte durée ? Souffrit-il beaucoup ? — Il dut garder le lit au moins un an et supporter de grandes souffrances... »

La communication donnée par la table se trouvait donc exacte, sauf une erreur de quelques jours dans l'âge, si l'on s'en tient au renseignement fourni par la veuve. Où chercher maintenant l'explication ? Sera-ce dans la mémoire latente ? « Il est absolument certain, dit Stainton Moses, p. 364, qu'aucun de nous n'avait jamais entendu parler d'Abraham Florentine et n'avait pas non plus d'ami en Amérique qui eût pu nous donner des nouvelles de ce qui était arrivé dans ce cas, ou qui nous eût mentionné un fait pouvant en rien nous intéresser. Je répète qu'indubitablement le nom et les faits nous étaient entièrement inconnus ». A cette déclaration catégorique quelle objection opposera-t-on ? Cette mort n'avait pas eu de retentissement dans la presse, en Amérique et en Europe. Un journal aurait pu la mentionner dans la liste des décès à la suite des naissances et des mariages ; mais cette nouvelle était-elle assez importante pour que, de la chronique locale, elle passât immédia-

tement en Angleterre dans des journaux où Stainton Moses, le docteur Speer ou sa femme l'auraient lue, sans y faire attention, pour la retrouver ensuite dans le message de la table ? Le critique le plus méticuleux n'oserait pas le soutenir, par crainte de tomber dans l'absurde.

Cependant la part de l'inconnu est si considérable ! On voit en psychisme des choses si stupéfiantes! Qui sait s'il ne s'est pas produit un fait très simple dont notre pauvre imagination n'a pas le moindre soupçon et qu'il nous suffirait de connaître pour que le mystère fût éclairci ? Avec des suppositions de ce genre, dans l'attente indéfiniment prolongée d'informations qui n'arriveront jamais, on a la ressource de suspendre son jugement pour éviter une hypothèse gênante ; mais celle-ci nous revient imposée par le bon sens. Il nous faut renoncer dans le cas présent à l'explication par la mémoire latente. Nous sommes obligés, pour nous en tenir au subconscient, de chercher la cause du phénomène au loin, en dehors de ce groupe de trois personnes, en recourant à la télépathie. Quel serait l'agent de transmission ? Puisque nous écartons l'hypothèse spirite, ce n'est pas Abraham Florentine mort depuis plusieurs jours au moment de la communication : ce ne peut être qu'une personne vivante qui, endormie ou éveillée, pensant à lui, juste à l'heure de la séance, envoie dans tous les sens, à travers l'Océan, des radiations émanées de son cerveau, lesquelles impressionnent le médium, par celui-ci mettent la table en mouvement, et, par les coups frappés, composent des phrases avec cette particularité que la pensée exprimée se présente comme venant d'Abraham Florentine lui-même. Et, chose non moins stupéfiante, cette personne revient à son insu, dans d'autres séances, pour fournir des éclaircissements en réponse à des questions.

Si cette explication semble trop fantastique, préfère-t-on supposer qu'Abraham Florentine, avant de se désincarner, avait émis ces radiations qui, après sa mort, allaient dans l'espace, de même que la lumière peut nous arriver d'une étoile disparue, et qu'elles ont provoqué la communication en rencontrant par hasard, dans l'île de Wight, un bon appareil récepteur ? Quel prodige que ces radiations qui, n'étant pas reliées à un cerveau vivant, non seulement formulent des idées, mais encore, dans plusieurs séances, se mettent à la disposition de trois personnes pour fournir des renseignements supplémentaires, comme ferait un interlocuteur avisé ! Elles donnent par surcroît des traits de caractère fortement accusés, en agitant la table avec impatience.

Les explications les plus invraisemblables peuvent paraître plausibles à des gens de beaucoup d'esprit qui, ayant imaginé une argumentation subtile dont un sot serait incapable, finissent par y être emprisonnés comme dans un filet aux mailles serrées. Singulière destinée des idées !

L'hypothèse spirite, à première vue si étrange, devient, à la réflexion, très simple : il suffit, pour lui trouver cet aspect, de n'être pas empêché par l'opinion préconçue de l'impossibilité de la survivance. Si vous croyez que la mort est l'anéantissement total de la personne, vous êtes réduit à l'alternative d'attribuer le cas Abraham Florentine à une supercherie, en récusant un témoignage de haute valeur, ou de recourir aux suppositions les plus abracadabrantes. Si, au contraire, vous laissez ouverte la question de l'immortalité de l'âme ; si, d'autre part, vous consentez à reconnaître que les forces de la nature dépassent les limites assignées par votre ignorance, alors ce cas s'éclaire d'un jour nouveau. Le bon sens vous dit : « Puisque ni Stainton Moses, ni le docteur Speer et sa femme ne savaient absolument rien d'Abraham Florentine, il y avait là, selon toute probabilité, une personne invisible qui, connaissant ces détails, les révélait. N'est-il pas rationnel, quand on se trouve devant un phénomène impliquant une intelligence, une mémoire, une volonté, un caractère bien déterminé, de conclure qu'il provient d'un être qui comprend, se souvient, prend des résolutions et a ses facultés morales comme vous et moi ? Le mystère enveloppe cette personne : est-ce un motif de nier son existence, si elle vous en fournit la preuve par des actes exactement semblables à ceux des gens avec qui vous entretenez sans cesse des relations ? Ne constatez-vous pas fréquemment des effets, sans apercevoir la cause qui les produit ? Ne jugez-vous pas de la nature de celle-ci par les traits qui caractérisent ceux-là, et, si les faits portent la marque d'une personnalité, avez-vous logiquement le droit de la refuser à la cause ? Il serait donc inintelligent de traiter les spirites comme des illuminés. Qu'il y en ait parmi eux, d'accord ; que tous le soient, voilà une assertion contredite par l'expérience, car on en connaît qui, animés de l'esprit scientifique, se défiant d'eux-mêmes autant que des autres, prenant les précautions les plus minutieuses pour n'être point trompés, en sont venus, après de longues hésitations, à édifier sur des faits positifs des jugements bien équilibrés. Quant à la masse des spirites, elle n'est pas plus évaporée que celle des croyants de toutes les Eglises ou des négateurs de la Libre pensée qui sont poussés dans un parti par des sentiments, des intérêts ou des habitudes plutôt que par une critique sévère ».

Passons maintenant, pour compléter notre démonstration, à des cas non moins embarrassants pour les partisans du subconscient et plus compliqués, sinon plus décisifs.

(*A suivre*) Alfred BÉNÉZECH.

# Cosmologie - Tourbillons et Gravitation

On sait que la connaissance des lois de la gravitation eut pour résultat l'abandon du système des tourbillons émis par Descartes. Cette hypothèse de notre grand philosophe devait, d'après lui, expliquer la formation des mondes, le mouvement des corps célestes, enfin tout le mécanisme de l'Univers. Et c'était par une impulsion donnée à la matière, du mouvement reçu à l'origine par la puissance divine, que ces tourbillons avaient été créés cette impulsion se distribuant dans toutes ses parties inégalement et proportionnellement aux masses. Par conséquent, toute la masse matérielle ne pouvait tourner autour d'un seul centre, mais autour d'un nombre infini de centres, parmi lesquels le Soleil, qui est un de ces tourbillons.

Dès que furent connues les lois de Newton sur la gravitation, le système cosmologique de Descartes fut combattu par les physiciens et les philosophes, comme incompatible avec ces lois.

Parmi les adversaires de Descartes, Voltaire se montra un des plus irréductibles. Il écrivait cependant, dans son exposé de la philosophie de Newton : « Je ne reconnais dans les propriétés du corps que la main toute puissante de l'Etre suprême. J'ai osé dire encore que s'il se pouvait que les tourbillons existassent, il faudrait encore que la gravitation entrât pour beaucoup dans les forces qui les font circuler; il faudrait même, en supposant ces tourbillons, reconnaître cette gravitation comme une force primordiale résidant à leur centre ».

Il disait enfin dans la conclusion de son ouvrage de physique : « Je ne dis pas que ce principe de la gravitation soit le seul ressort de la physique ; il y a a probablement bien d'autres secrets que nous n'avons pas arrachés à la matière, et qui conspirent avec la gravitation à entretenir l'ordre dans l'univers. La gravitation, par exemple, ne rend raison ni de la rotation des planètes sur leurs propres centres ni de la détermination de leurs orbes en un sens plutôt qu'en un autre, ni des effets surprenants de l'électricité et du magnétisme. Il viendra un temps peut-être où l'on aura un amas assez grand d'expériences pour reconnaître quelques autres principes cachés. Tout nous avertit que la matière a beaucoup plus de propriétés que nous n'en connaissons. Nous sommes encore au bord d'un océan immense. Que de choses à jamais restent encore à découvrir! Mais aussi que de choses sont à jamais hors de la sphère de nos connaissances ? »

Voilà ce qu'écrivait Voltaire, il y a deux siècles. Voici ce que nous pouvons lire aujourd'hui dans nos publications scientifiques les plus récentes :

TRAVAUX ET EXPÉRIENCES SUR LES TOURBILLONS. — *D'après les communications faites successivement à l'Académie des Sciences, aux professeurs et élèves de l'Ecole polytechnique, à ceux de l'Ecole des Ponts-et-Chaussées, à la Société de Physique, à la Société des Ingénieurs civils, par l'éminent physicien français Charles Weyher. (Conférence faite par l'ingénieur S. Périssé.)*

Ses expériences, intéressant la physique générale et la mécanique céleste, sont trop nombreuses et trop au-dessus des données élémentaires des sciences physiques pour pouvoir en faire ici un exposé complet (1). Nous nous arrêterons donc à cette conclusion, nous autorisant à considérer tous les phénomènes : Effets électro-magnétiques à distance, rayons calorifiques, rayons lumineux, rayons ultra-violets, télégraphie sans fil... comme les modalités différentes d'un phénomène unique, qui n'est autre qu'un *tourbillon vibratoire* des particules de l'éther transmis de proche en proche avec une vitesse de 300.000 kilomètres par seconde, permettant de se rendre compte de son action énergique sur la matière.

D'après ces données, on arrive, comme notre éminent physicien, à cette conviction absolue que tous les phénomènes connus n'ont qu'une seule cause originaire : le tourbillonnement de l'éther. Mais comment et en quel endroit de l'infini le mouvement est-il donné au grand tourbillon initial et comment la matière a-t-elle pris naissance ?...

Voici la réponse que nous donne le rédacteur du procès-verbal de la séance du 25 février 1916, de la *Société des Ingénieurs français*, d'après les expériences de Ch. Weyher.

« Les recherches mathématiques des savants des trois derniers siècles ont apporté à l'homme un moyen d'investigation qui a permis aux savants disparus et qui permet aux savants contemporains de trouver et d'expliquer certaines lois physiques, chimiques ou mécaniques. Toutefois, l'homme est limité dans ses recherches pour arriver à démontrer et à expliquer tous les phénomènes terrestres ou célestes dont il est le témoin.

« Des barrières mystérieuses se dressent devant lui, quelle que soit sa science. Ce sont les deux mystères de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, d'où découlent les notions de Dieu éternel et de l'âme immortelle. »

Il nous faut donc nous contenter de dire comme Descartes, comme

(1) Voir *Bulletin de la Société des Ingénieurs* du 25 février 1916), rue Blanche, 19.
Le modèle de tous les appareils employés par Ch. Weyher existe au Conservatoire des Arts-et-Métiers.

Newton, comme Voltaire. « La mise en mouvement de l'éther est l'œuvre de l'Etre suprême. »

Mais il nous appartient de constater que les effets de la circulation générale de l'éther, en acceptant la théorie des tourbillons, nous font entrevoir la possibilité de correspondre par la T. S. F. à un point quelconque des antipodes, c'est-à-dire à 20.000 kilomètres de distance.

Comme autre déduction, il nous est permis d'expliquer les phénomènes de télépathie à de grandes distances, par le mouvement tourbillonnant de l'éther autour de la terre, à la vitesse de la lumière, pénétrant et traversant tous les corps répandus sur notre globe, transportant avec lui la force psychique de l'être humain, s'extériorisant principalement au moment de sa désincarnation.

Cette pensée nettement exprimée a eu un retentissement profond dans l'esprit de ce public d'élite qui assistait à la séance, que le président a traduit dans une chaleureuse allocution. Après avoir rendu hommage aux découvertes géniales de Ch. Weyher, il fit observer à ses collègues que dans ces questions, qui touchent aux problèmes de la plus haute philosophie, on a pu justement s'appuyer sur la méthode expérimentale, conformément aux principes de la science moderne. Et avant de clore la séance, il a engagé ses amis, sans nuire à leurs travaux pratiques, à se préoccuper des grandes questions de l'infini, c'est-à-dire de la psychologie expérimentale. Dr Edm. DUPOUY.

# L'inégalité des Conditions

L'inégalité des conditions blesse le sentiment que nous avons de la justice et du droit tant que nous ne regarderons que le côté visible des choses, c'est-à-dire celui de la vie présente.

Les religions s'efforcent de rétablir l'égalité au moyen de compensations dans une vie future ; aucune n'y réussit, car cet idéal ne trouve sa réalisation que dans la série complète de nos existences ; c'est en quoi la doctrine spirite satisfait pleinement aux aspirations innées en nous.

Tous les efforts tentés pour faire régner l'égalité aboutissent à l'impiété et à la folie si l'on s'efforce de faire à chacun une part de jouissance égale et une répartition égale des avantages matériels.

La doctrine qui veut que l'homme arrive au but à la suite d'une seule épreuve, et par le fait de la grâce divine, fait de Dieu un tyran capricieux qui distribue ses faveurs à qui bon lui semble et qui incarcère les mécontents.

Le déterminisme justifie tous les crimes. En invoquant la nécessité il fait, de nos mauvaises actions, des laissés pour compte qu'il faut renvoyer à la Cause première qui aurait institué cet état de choses chaotique.

Il faut donc en revenir à la doctrine de la liberté, dont nous avons le sentiment inné et qui est seul compréhensible ; car il n'y a pas de morale possible sans le sentiment de notre responsabilité, et il n'y a de responsabilité que si nous avons une part de liberté.

Quant à la doctrine du diable et de l'Enfer, qui fait de Satan l'inspirateur du mal et de Dieu l'inspirateur du bien, elle place l'homme entre deux forces contraires et l'homme se dira que l'inspiration divine doit être bien faible pour que le diable soit si souvent vainqueur.

C'est nous-mêmes qui sommes les auteurs du bien et du mal, et notre évolution à travers des vies successives n'est qu'une longue épreuve expérimentale, au cours de laquelle notre esprit aspire à l'affranchissement et apprend à se diriger de mieux en mieux.

Malheureusement cette vérité n'est pas encore scientifiquement admise, d'où les fausses interprétations d'une liberté et d'une égalité qui ne sont pas applicables à la petite portion d'existence représentée par une incarnation.

Les démocraties veulent la liberté et elles proclament l'égalité de tous les hommes, mais ce n'est là qu'un acte de foi ; car, quelque tyrannie qu'elles puissent exercer, elles n'arriveront jamais à faire que tous les hommes soient également bien vêtus, bien couchés, bien nourris.

Nous avons sous les yeux l'expérience instructive des Bolchewicks. Je lis quelque part qu'ils ont interdit aux bourgeois d'occuper plus de deux pièces de leur appartement, le reste devant servir à ceux qui n'ont pas de logement. On sait déjà qu'ils veulent diviser la terre en parties égales pour chacun.

L'Egalité ainsi comprise, imposée par la violence d'un pouvoir tyrannique, constitue l'égalité dans la ruine : ne pouvant mettre le pauvre au niveau du riche, on met le riche au niveau du pauvre. C'est un peu comme si, sous prétexte d'égalité, on mutilait les hommes valides pour qu'ils n'aient point d'avantages sur les estropiés. J'entends, par ailleurs, une voix socialiste qui m'assure que l'idée russe n'est choquante que par sa nouveauté.

Pour nous, elle nous choque, parce que l'Egalité est un principe qui n'a son application que dans le domaine moral et spirituel. Les hommes sont égaux cela veut dire que chacun a droit aux mêmes égards, à la même justice, au même traitement. Mais cela ne veut pas dire que chacun aura la même santé, la même intelligence, la même valeur sociale.

Et cependant cette inégalité n'est flagrante que dans la vie présente, parce qu'elle fait vivre côte à côte des hommes qui ne sont pas parvenus au même degré d'évolution. C'est faire violence à la nature que de demander à chacun de fournir le même travail; par contre il est contraire à la raison d'assurer à tous les mêmes avantages matériels, c'est arracher l'outil des mains du producteur pour le mettre à la disposition des incapables.

Ceux qui croient à une existence unique sont généralement portés à attribuer une valeur égale à chaque enfant qui fait une apparition dans cette vie. On trouve des personnes imbues de cette idée qu'entre deux êtres venus au monde c'est la culture seule qui fait la différence. Celui-ci est devenu savant parce qu'il est né dans un milieu qui a pourvu à son éducation, et cet autre est à la charrue parce qu'il est né chez un paysan. Le matérialiste, supposant l'égalité dans les germes, vous dira que, si ces enfants avaient été échangés dans leurs berceaux, ce serait le laboureur qui aurait fait un savant et le savant qui conduirait les bœufs.

C'est que la logique exige absolument l'égalité, et cette égalité se rencontre, non pas dans la matière (*celle-ci ne contient aucun germe*), mais dans l'esprit qui, au début des évolutions, s'éveille dans un état d'inexpérience absolue, ou d'ignorance totale ; c'est, si l'on veut, l'innocence originelle. Voilà pourquoi ceux qui placent l'égalité dans cette vie n'en peuvent faire aucune application pratique. Ils ont beau réclamer pour tous les enfants le droit à l'enseignement supérieur ce n'est pas cette exploitation de l'enfance qui diminuera le nombre des cancres. L'intelligence se fait jour, là ou elle doit apparaître, et la culture est impuissante à la créer : mais tout jugement est faussé dès que l'on veut faire des corps une matière première ; le corps n'est qu'une forme, et il est la forme actuelle de l'esprit qui se manifeste.

La doctrine des réincarnations attribue à chacun la forme qu'il mérite et c'est une erreur de dire : Il n'est pas juste, que cet ouvrier habite un taudis, pendant que la famille pour laquelle il travaille jouit d'un bon logement par le simple hasard de la naissance.

D'abord il n'y a pas de hasard dans les naissances, et même l'avantage de la naissance n'assure nullement une vie heureuse. Une loi supérieure préside à tout, et celui qui prend une fausse direction a bientôt fait de connaître la ruine et le malheur ; son sort est alors bien moins enviable que celui de l'ouvrier laborieux. D'autre part, combien d'hommes, artistes, littérateurs, commerçants se sont fait une vie honorable, sans avoir été favorisés, en rien, par les hasards de la naissance ?

L'inégalité des conditions qui paraît incompatible avec la justice, si nous n'avons qui la vie présente, réalise la justice parfaite si nous admettons les vies successives.

Notre état d'avancement peut mettre l'inégalité dans une fraction de notre existence, mais cette injustice apparente disparait dans la somme totale qui nous fait épuiser la série des épreuves.

Ce qu'il y a de magnifique dans cette justice, c'est qu'elle n'est pas un châtiment mais une simple expérience. Elle constitue cette épreuve expérimentale que, dans la prière, nous demandons à notre Père de ne pas nous rendre trop dure, car la traduction française du Pater, qui nous fait prier Dieu de ne pas nous induire en tentation, est un absurbe contresens. Le sens du texte grec, aussi bien qu'hébreu, est : *ne nous soumettez pas à une épreuve trop forte pour nous.*

Et, pour ceux qui veulent une sanction à tous nos actes, cette série d'épreuves représente un purgatoire bien plus efficace que l'autre qui, par son feu matériel, assimile l'âme à la matière, et procède à son blanchissage au moyen d'une opération chimique qui n'a rien de méritoire.

La sanction est, ici, des plus raisonnables ; il faut revivre une vie manquée, il faut passer par les souffrances dont nous avons été la cause, afin de mieux comprendre en quoi nous avons péché. Cette justice est conforme à celle que réclame le bon sens populaire. Vous dites, d'un avare qui laisse sa richesse improductive : Il mériterait qu'on lui vole son magot,... d'un homme sans compassion pour une infortune : Il faudrait qu'il ait passé par là.

C'est exactement dans sa ligne générale, la justice des réincarnations, il faut que nous ayons passé par là. On voit germer dans une existence la graine bonne ou mauvaise qu'on a mise en terre dans l'existence précédente.

Vous dites : Il n'est pas juste que celui-ci ait tout et que cet autre n'ait rien. Mais moi je vous dirai : Il est très juste que cet imbécile, qui a tout et qui va le perdre à Monaco pour se réfugier ensuite dans le suicide, renaisse dans un état de misère où personne ne viendra le secourir, puisque lui-même n'a secouru personne au temps de sa richesse.

Ainsi, ce qui vous paraît injuste dans la vie présente vous paraîtra juste dès que vous envisagez d'autres possibilités. Cette possibilité des vies successives, est un problème qui ne comporte que l'affirmative ou la négative ; ou bien l'esprit est une Créature spontanée qui fait son apparition dans l'homme pour la première fois, ou bien il s'élève par une série d'efforts dont chaque incarnation représente une étape. Si l'enfant nait sans antécédents, il est le fruit d'un miracle spontané, s'il est le produit d'une évolution, il a eu des existences antérieures ; il n'y a pas trois solutions, il n'y en a que deux. Et, entre ces deux, nous avons le choix. L'une est absurbe, sans analogie dans la nature, et, avec elle, l'inégalité des conditions est une chose immorale, injuste, incohérente ; l'autre est

vraisemblable, conforme aux lois de la nature et satisfait notre sentiment du juste. Cependant, entre ces deux hypothèses il n'y a pas que la vraisemblance qui guide notre choix, il y a encore l'observation des faits qui prouvent la réalité des vies antérieures, et l'expérimentation qui la confirme.

Il y a encore une autre preuve à laquelle on ne songe guère ; c'est cet instinct supérieur qui pousse l'humanité vers un idéal contraire aux intérêts du jour ; une inspiration supérieure pousse l'homme, à son insu, vers des destinées qu'il ignore. C'est un fait expérimental que, toujours, les individus supérieurs se sont sacrifiés à un idéal qui n'intéressait que l'avenir de l'humanité. La Nature agit, ici, dans l'inconscience en communiquant la foi même à ceux qui sont ignorants de ses fins.

L. CHEVREUIL.

# L'Œuvre spirite en Amérique

Nous avions annoncé que Mme Wilcox, très connue en Amérique pour ses travaux littéraires, avait entrepris la traduction de l'un des plus beaux livres de Léon Denis : *Le Problème de l'Etre*. Cette traduction est terminée et va être publiée très prochainement chez un grand éditeur de New-York.

Nous sommes heureux de pouvoir en donner ci-après la préface, écrite par Mme Wilcox et traduite en français par elle-même. Cette préface, dont nous remercions Mme Wilcox d'avoir bien voulu offrir la primeur à la *Revue Spirite*, montre bien toute l'admiration que lui a inspirée l'œuvre de Léon Denis, notre éminent et cher collaborateur.

## Préface de la Traductrice

Dans les premiers jours de mai, à Dijon, les livres de Léon Denis, le grand philosophe spirite, ont été appelés à mon attention par son amie, Mlle Camille Chaise, réfugiée de Reims.

Profondément impressionnée par la lecture de l'œuvre admirable qu'ils constituent, j'ai demandé à Mlle Chaise si je pourrais obtenir le droit de traduction du *Problème de l'Etre*.

Je suis donc venue à Tours où demeure M. Léon Denis, et j'y ai poursuivi cet intéressant travail. Le considérant comme un travail saint, je l'ai commencé le saint jour de mai 21 — anniversaire de la naissance de mon mari au monde Céleste. Ayant commencé avec trois pages par jour, j'ai augmenté le travail progressivement et l'ai terminé le 21 septembre.

La traduction a eu un intérêt particulier pour moi parce que mon mari, à Dijon, m'a envoyé des messages me priant de m'en charger. Il me disait que le livre contient les grandes vérités de la vie et de la mort.

Ces messages sont venus par Mme Soyer, une dame charmante et de bonne éducation qui, en union avec moi, obtenait les vibrations nécessaires pour la communication.

De même à Tours par Mme Colnard, sont venus du monde astral quelques messages pleins d'intérêt sur mon travail.

En donnant ce livre au monde américain, je crois procurer un bénéfice inestimable à tout esprit qui aspire à une plus grande compréhension de la vie. Ce travail a été pour moi un nouveau moyen de développement spirituel, un soulagement pour mon cœur, une élévation pour mon âme. Quand j'ai dit cela au cher auteur, il m'a répondu : « Mais, initié depuis longtemps aux choses spirites, toutes mes idées vous sont déjà connues, n'est-ce pas ? » — « Oui » ai-je répondu — « mais vous êtes entré dans une région de mon esprit où sont réunies les plus belles choses ; des tableaux, des statues, et vous avez tout mis en pleine lumière, et vous avez placé les statues sur un piédestal ; en un mot, vous avez mis en ordre ma maison intellectuelle. »

Il est rare qu'un écrivain scientifique et analytique soit aussi poète. Et poète, Léon Denis l'est véritablement. Cela, avec un esprit profondément religieux, donne à ses livres une triple valeur : l'auteur s'adresse à ceux qui aiment les recherches scientifiques, à tous ceux qui sont capables de comprendre la belle littérature, ainsi qu'à toutes les âmes qui aspirent à l'amour divin. Ce livre est le résultat des cinquante années d'études et de recherches de M. Léon Denis.

On peut dire de Léon Denis ce qu'on ne peut pas dire de tous les auteurs : la vie de l'homme est en harmonie avec sa philosophie. D'une jeunesse troublée et pénible, il s'est élevé lentement et a surmonté tous les obstacles semés sur son chemin. Il est parvenu à une sagesse profonde en appliquant chaque jour les hauts principes dont il parle dans ses livres.

Léon Denis m'a dit qu'il est heureux d'offrir ce livre aux Américains comme un témoignage de sa gratitude pour le puissant secours qu'ils apportent à la France dans les circonstances tragiques que nous traversons.

Ella Wheeler Wilcox.

# La Pluralité des Mondes habités

Une vérité qui découle de l'enseignement spirite, vérité qui s'appuie sur la science même est, sans conteste, la pluralité des Mondes habités.

La progression constante et indéfinie de l'être humain, reconnue, commentée et prouvée par la philosophie et l'expérimentation spirites a pour corollaire la pluralité des Mondes habités.

L'erreur de bien des religions a été, jusqu'ici, de rabaisser la Création et son Créateur à une parcelle imperceptible de matière spiritualisée ayant pour assise unique, en dehors d'un trône hypothétique dans les vastes cieux, notre seul globe terrestre.

Les découvertes astronomiques les plus précises, les données scientifiques nouvelles n'ont pas influé sensiblement sur l'intransigeance presque absolue de certaines confessions religieuses et sur la forme d'interprétation étriquée qu'elles donnent du plan divin.

Outre la monstrueuse ignorance qui se dégage d'une conception pareille, cette théorie mène forcément à la négation de tout progrès. Elle obscurcit les esprits, sème la désespérance, supprime l'effort persévérant et bienfaisant qui s'applique à pénétrer plus complètement dans le domaine des lois naturelles incomplètement connues du genre humain.

Elle est, si l'on peut dire, le triomphe même de l'égoïsme, puisqu'elle rabaisse l'œuvre de la Divinité en l'emprisonnant dans les limites étroites et bornées d'une infime sphère au sein des espaces infinis.

Ceux qui mettent en avant une théorie aussi outrageante pour Dieu ne s'aperçoivent pas que leur erreur d'interprétation est combattue par le Christ dont ils se disent cependant les disciples.

L'interprétation donnée à certaines paroles du Christ n'a jamais troublé la conscience d'un prêtre de l'Eglise romaine, de cette orgueilleuse et intransigeante Eglise qui veut qu'en dehors d'elle et de ses dogmes surannés, il n'y ait point de salut.

La pluralité certaine des Mondes habités et son acceptation basée sur la logique et les découvertes scientifiques, ne rapetisse pas l'Univers, mais elle fait entrevoir, au contraire, une parfaite justice, une parfaite harmonie dans toutes les parties de l'œuvre divine.

La réfutation des erreurs sacrilèges érigées en dogmes par l'Eglise catholique romaine est toute entière contenue dans les paroles de Jésus.

Pour indiquer aux hommes de son époque que la Terre n'était pas la seule sphère de l'espace susceptible de recevoir les créatures de Dieu il a, en une phrase très courte, qui sera toujours en harmonie avec le progrès

humain, donné magnifiquement la conception possible, voire certaine de la pluralité des Mondes habités.

« Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. »

Tout commentaire de cette lumineuse parole paraît presque superflu. Il est cependant utile de dire pourquoi le Christ a parlé ainsi.

Il aurait pu, possédant toute science et toute sagesse, s'exprimer dans un langage plus scientifique, mais les enseignements qu'il aurait pu donner en ce sens, ne seraient restés rigoureusement vrais que pendant un temps déterminé, l'évolution constante de la science amenant peu à peu cette dernière à modifier ses formules plus ou moins abstraites selon les âges de l'humanité.

La formule de Jésus est plus simple. Elle s'applique à tous les temps. Elle laisse aux hommes le champ libre pour découvrir, par le travail et l'effort patient, toute la vérité.

Dans sa simplicité et toute sa beauté familiale, elle embrasse la Création toute entière. Elle indique clairement que Dieu n'a pas semé sur la Terre seule la parcelle d'intelligence qu'il a dévolue à chacune de ses créatures.

La parole de Jésus implique que selon la richesse de l'esprit qui évolue peu à peu dans l'espace et dans le temps, il est donné à cet esprit d'habiter tour à tour de nouvelles sphères, absolument comme un homme, dans la vie terrestre, peut successivement, selon son degré de fortune matérielle, s'offrir le luxe d'habiter des appartements de plus en plus confortables et somptueux.

Mais, en l'occurence, la richesse seule de l'esprit est en jeu, les liens matériels allant toujours s'affaiblissant jusqu'à l'épuration complète de l'individu.

Quand parvenus à un degré de sagesse suffisant, nous aurons successivement passé par les mondes de douleurs et de souffrance, quand, à force d'efforts persévérants, nous aurons enfin franchi, définitivement, la zone immense des sphères gravitant au sein des fluides lourds, nous arriverons aux vastes espaces lumineux qui recèlent les sphères avancées, demeures futures de toutes les créatures de Dieu, Père suprême et généreux de toutes les humanités, au sein des Espaces infinis, dans l'Eternité des Temps.

Paul Bodier.

# Prévision des Événements actuels par les Esprits

Les temps présents, avec leurs péripéties sanglantes et leurs vastes conséquences, avaient été prédits médianimiquement dans certains groupes bien assistés. Nous avons en main, de longue date, un de ces messages, reçu spontanément le 19 avril 1902 au Groupe Vauvenargues de Rouen, et dont nous pouvons garantir la parfaite authenticité. Le voici, textuellement extrait des archives de ce groupe, dispersé depuis des années, mais dont l'honorable fondateur et président, M. Rossignon (alias *Démophile*), est encore sur la brèche, malgré son grand âge :

« Il fut un temps où le paganisme régnait en souverain parmi les peuples que l'on appelait « civilisés ». Une morale pure et toute divine remplaça le culte de l'idolâtrie. Ce fut une éclosion de vertus sublimes et désintéressées, un enthousiasme pour les choses célestes, que l'on rêvait de connaître dès cette terre. Puis les passions humaines apportèrent leur triste écho à ces hymnes éthérés : peu à peu elles reprirent le dessus avec un masque nouveau ; l'ivraie se trouva mêlée au bon grain, et l'on ne connut plus les enivrantes jouissances qui reposent sur la pratique exclusive des préceptes évangéliques.

« Voilà pour le passé.

« Maintenant, regardons le présent :

« Hypocrisie, fausseté, avidité des richesses et du bien-être ; avilissement des âmes pour obtenir les honneurs ; et par-dessus tout, ô honte ! substitution du mensonge à la vérité, pour mieux tromper les hommes dans ce qu'ils ont de plus sacré : l'amour de la Patrie.

« C'est le triste spectacle que nous offrent des milliers d'âmes répandues en Europe, peut-être encore plus nombreuses dans la France.

« Dieu, dans son juste courroux, voudra-t-il les exterminer, et avec elles les esprits attachés au bien et à la vertu ? Non, pas entièrement, ce qui signifie qu'Il enverra des châtiments qui serviront à faire disparaître une génération corrompue, pour la remplacer par une autre qui, profitant des fautes de la précédente, se trouvera régénérée dans l'expiation.

« Bien des fantômes alors disparaîtront, et avec eux les erreurs et les orgueilleuses raisons qui les soutiennent. Bien des trônes aussi seront ébranlés, ou plutôt, écroulés, et la race des esclaves sera abolie.

« Parmi les nations qui reprendront plus vite leur essor, la France

tiendra le premier rang, à cause de son génie ardent et expansif, et Dieu le permettra aussi parce qu'elle aura le plus souffert.

« Nous connaissons déjà les pléiades d'âmes admirables qui renaîtront dans son sein pour y apporter la vertu, le dévouement, la gloire, la renommée, et qui ne remonteront vers les cieux qu'après avoir créé un Eden sur le sol cher à la liberté.

« Vous qui écrivez ou qui lirez ces lignes, priez le Seigneur et Celle qu'Il envoya mourir pour la chose sacrée, afin qu'Il éloigne, s'il en est temps encore, les maux qui menaçent votre patrie. Mais si vous les voyez fondre sur elle, ne dites jamais : la France est perdue ; car, nous en jurons par la Bonté toute divine, la France doit vivre et éclairer le monde pendant de très longs siècles. »

# Singulier cas de médiumnité

En ces temps de guerre, les bienfaits du Spiritisme ne se comptent plus. Les manifestations se multiplient et c'est surtout dans les familles éprouvées qu'elles se produisent, pour y apporter l'espérance et la consolation.

Les héroïques défenseurs de la France, qui tombent prématurément fauchés par la mitraille, s'ingénient à découvrir des moyens de communiquer avec les êtres chers qu'ils ont laissés parmi nous ; ils veulent leur faire savoir qu'ils ne sont pas perdus à jamais, qu'ils ne sont même pas des absents, mais seulement des invisibles que nous retrouverons lorsque le moment d'aller les rejoindre sera venu pour nous. Et des cas de médiumnité inconnus jusqu'à présent, se produisent de plus en plus fréquemment. L'un de nos abonnés, M. Henri Mérou dont le fils, un jeune officier, a trouvé, sur le front, une mort glorieuse (1), nous donne, à ce sujet, pour ce qui le concerne, les intéressantes explications que voici :

« Nous ne craignons pas d'avouer que nous devons notre foi parfaite actuelle à la doctrine, en ce qu'elle nous a appris à comprendre toute la portée d'une médiumnité que, de l'Au-delà, notre enfant bien-aimé a découverte et entièrement développée en moi, pour nous consoler.

Je suis un spirite conscient de date trop récente pour me croire suffisamment expert en ce qui est des variétés nombreuses de médiumnités. Un ami spirite bien plus expert que moi m'a dit cependant que mon cas ne s'est pas présenté encore bien souvent. Quel est-il ? Le voici :

(1) Nous avons eu l'occasion d'en parler dans notre numéro du mois de juillet dernier, en même temps que d'un petit recueil de poésies patriotiques qui lui ont été dédiées par son père.

« A l'état de veille, dans l'obscurité de la nuit, je vois, les yeux fermés ou ouverts, avec une clarté et une intensité égales, se former, devant moi, des lettres fluidiques, de forme ou de couleur changeantes, tantôt rouges, tantôt blanches, tantôt bleues, tantôt jaune-d'or; tantôt grandes, tantôt plus petites. Ces lettres s'alignent et forment des messages signés par les êtres, les entités desquelles elles émanent.

Durant le jour, je dois fermer les yeux. Pourtant, il m'est arrivé qu'en regardant le bleu du ciel, j'ai vu ces lettres se former. Elles ont une grandeur d'autant plus développée que la distance est plus considérable. Elles peuvent atteindre une dimension telle qu'elles couvrent presque tout l'espace compris entre le zénith et l'horizon.

Cette médiumnité par vision m'a été révélée par des messages de notre fils, environ quatre mois après sa mort, en octobre 1916. Il fait toujours précéder son message de sa signature, telle qu'il la faisait sur les cartes rapides qu'il nous envoyait du front, et de son numéro matricule du régiment. Chaque matin, avant de me lever, à de rares exceptions près, j'ai un message, souvent accompagné de fleurs, notamment une fleur que nous aimions, les uns et les autres, et qui est le coquelicot jaune d'or (copa de Oro) de Californie, où j'étais, en dernier lieu, comme consul général de France. Cette fleur s'appelle, là-bas, « poppy ». Durant le jour, j'ai aussi des messages. Ces messages me sont annoncés par un coup frappé dans l'air, que ma compagne entend tout aussi bien que moi. Je ferme les yeux alors, et, après la signature et le numéro matricule, qui ne manquent jamais, je lis le message annoncé. Parfois ma femme adresse à haute voix, la parole à l'enfant et j'ai aussitôt la réponse écrite en lettres fluidiques, dans le fond obscur créé par mes paupières fermées.

« J'ai eu bien d'autres visions : A plusieurs reprises, des personnes, soit au moment de leur mort, soit même des personnes vivantes. Quelques-unes de ces visions ne sauraient être expliquées par ce que nos adversaires se plaisent à appeler des hallucinations. En effet, j'ai vu telle ou telle de ces apparitions à des âges ou en des costumes ou situations qui ne pourraient être des reproductions de mon imagination. Ainsi une jeune fille à laquelle je n'avais parlé qu'une seule fois dans ma vie, six mois avant sa mort, et dont la mère était inconsolable, m'est apparue trois fois : une première fois, au moment de sa mort, que *j'ignorais*, telle que je l'avais connue, gaie, vive, souriante ; une seconde fois, telle qu'elle était représentée sur une photographie dont *je n'ai connu l'existence que deux ou trois mois après*, et où elle était coiffée de façon toute spéciale et vêtue tout autrement qu'à l'ordinaire ; une troisième fois toute blanche comme un camée.

Ainsi, encore, une dame que je n'avais connue qu'un an et qui était morte à l'âge de 79 ans. Elle m'est apparue également trois fois ; une de ces fois, à l'âge d'environ 45 ans. J'ai pu faire, le lendemain, la description de cette vision à son mari, apparence des formes, du visage et des vêtements. Le mari a reconnu tout comme exact.

« Ce serait trop long de raconter toutes les visions que j'ai eues. Il en est, parmi elles, qui ne sont pas moins probantes. Notre fils les a certainement suscitées pour notre bien et pour que nous puissions, sans crainte, déclarer notre foi profonde, ce que nous faisons ouvertement, parce que nous le considérons comme notre devoir le plus absolu.

Nous devons notre plus sincère gratitude à Allan Kardec et à Léon Denis, entre plusieurs autres auteurs ; car nous avons lu et relu presque tout ce qu'ils ont écrit. Nous attendons, chaque mois, avec impatience, la *Revue Spirite* qui nous aide à vivifier et affermir notre foi.

Vous pouvez faire de la présente lettre l'usage que vous jugerez à propos. Nous croyons ; notre croyance a été une source de consolation ; nous ne pouvons hésiter à le proclamer hautement et sans crainte.

Henri MÉROU.
*Consul général de France en retraite.*

# Correspondance Posthume d'Allan Kardec

## M. de Cazeneuve (de Montauban) à Allan Kardec.

Montauban, 2 mai 1865.

Mon cher Monsieur et Maître,

Je vous adresse ci-après la relation concernant la sœur Estelle, du Couvent de la Miséricorde à Montauban, médium écrivain et voyant. Je puis répondre de tout ce qui est rapporté dans ce récit, car une partie m'en a été affirmée par M. et Mme Casimir Maurel, adeptes fervents qui nous donnent tous les jours des preuves de leur sincérité et de leur dévouement. Quant au reste nous sommes une dizaine d'adeptes qui pourrons, au besoin, en certifier l'exactitude par écrit. Appréciant au plus haut point votre prudence et votre sagesse, nous vous laissons entièrement libre d'user comme vous l'entendrez de la connaissance de ces faits.

La sœur Estelle habitait la maison religieuse de Marmande (Lot-et-

Garonne), lorsqu'il y a deux ans environ elle fût initiée par une de ses amies, congréganiste de cette ville, à la connaissance de la doctrine spirite. Dénoncée quelques temps après, elle fut par mesure disciplinaire, dirigée secrètement sur Montauban.

Cependant, ses facultés médianimiques se développaient rapidement, et il n'était déjà plus au pouvoir de ses supérieurs d'en arrêter les effets. Des coups frappés et intelligents, des bruits étranges, des visions perceptibles pour tous, se produisirent journellement dès son arrivée dans sa nouvelle retraite. Depuis lors, elle fut l'objet d'une surveillance de tous les instants et, sous de futiles prétextes, il lui fut interdit bientôt de quitter sa chambre ou plutôt sa cellule. Bien plus, dans la crainte de quelque indiscrétion et afin de diminuer encore ses relations avec le reste des vivants, on la contraignit à garder le lit. Il semblerait naturel que la présence au Couvent de Montauban, de la sœur du Sacré-Cœur, médium typteur et supérieur de cette communauté, et de la sœur Ephren médium écrivain et typteur, eût du adoucir pour la sœur Estelle les rigueurs claustrales ; il n'en fut rien cependant, car ces deux médiums si peu dignes de ce nom, n'usèrent de leur faculté que pour essayer de connaître et de dévoiler ce qu'il importait le plus à la sœur Estelle de tenir caché aux yeux des profanes.

Cette malheureuse enfant abandonnée et séquestrée aussi impitoyablement ne tardait pas à tomber sérieusement malade. Elle serait déjà morte depuis longtemps sans le secours des bons Esprits et sans une foi ardente dans la bonté infinie de Dieu.

Mais au moment de ses plus cruelles souffrances, et lorsque entourée d'ennemis, elle s'était décidée à une douce résignation, la Providence lui envoyait un secours inattendu dans la personne de Mme Casimir Maurel son amie d'enfance, que la nouvelle de son retour attirait vers les lieux témoins de leur ancienne liaison. Grâce à l'intimité de leur relation bien connue de tout le couvent, et aussi à la faveur de quelques dons pieux, on n'osa lui refuser de la voir de temps à autre, mais seulement en présence de tiers. Cependant, la surveillance, si activement qu'elle fut organisée ne parvint pas à empêcher certaines confidences de se produire ; il n'en fallait pas davantage aux deux amies pour se comprendre.

La sœur Estelle revenait donc à la vie car elle retrouvait non seulement une amie affectueuse et dévouée, mais encore douée comme elle de précieuses facultés qui rendaient leur sympathie plus grande et comme sacrée. Du fond de leur cœur, elles bénissaient Dieu et les bons Esprits de la faveur qui leur était accordée si inopinément. Bientôt une correspondance intime s'établit entre elles, des communications spirituelles furent échangées, la sœur Estelle était relativement heureuse. Elle con-

versait toutes les nuits avec ses amies les invisibles et écrivait sous leur dictée des paroles d'amour et d'espérance. Les jours s'écoulaient ainsi calmes et bien remplis, partagés qu'ils étaient entre les doux transports de l'amitié et les ravissements de l'âme; mais d'autres tribulations attendaient encore la bonne sœur.

Mme Casimir Maurel lui avait fait parvenir du papier qu'elle plaçait le jour sous le coussin de son lit et qu'elle en retirait la nuit pour écrire médianimiquement, mais il lui fut enlevé par les sœurs gardiennes et brûlé. La provision de papier fut renouvelée, et cette fois, ce trésor fut placé hors de toute atteinte.

Malheureusement pour la sœur Estelle les manifestations physiques d'une part, et la soustraction de son premier cahier de communications de l'autre, furent signalées à l'autorité ecclésiastique, qui, après mure délibération et sans tenir compte de son état de dépérissement, décide qu'un départ immédiat de Montauban était urgent. En conséquence, le 8 décembre 1864, elle fut dirigée clandestinement sur Moissac où se trouve la maison mère de l'Ordre. Là, on fit venir également la sœur Laurent supérieure du couvent de St-Rémy en Provence, sous la surveillance de laquelle elle devait être placée pendant sa translation, dans cette dernière retraite où son isolement devait être absolu. Il ne devait pas en être ainsi : cette conspiration inquisitoriale arrêtée dans l'ombre et le mystère devait être magnifiquement déjouée par nos bons amis les Esprits, qui comptaient sur cette sainte fille pour faire triompher notre doctrine au milieu même et sous les yeux de ses ennemis. Inclinons-nous devant la sagesse d'un Dieu bon et miséricordieux !

A son arrivée à Moissac, la sœur Estelle fut mandée auprès de la mère générale, qui lui reprocha durement son commerce avec Satan et la fit remettre ensuite entre les mains de la sœur Laurent. Mais ô prodige ! à peine ces deux religieuses furent-elles seules et en contact l'une avec l'autre qu'elles tombèrent aussitôt en sommeil magnétique. Leur extase dura environ deux heures, pendant lesquelles nul ne sait ce qui se passa. Dès qu'elles furent réveillées la sœur Laurent, effrayée des conséquences que pouvaient avoir pour elle-même, la découverte de leur faculté, n'hésita pas un instant à se rendre chez la mère générale, lui demanda instamment le renvoi à Montauban de la sœur Estelle, sous prétexte qu'à St-Rémy on s'occupait beaucoup de la doctrine spirite et que ce serait une faute grave de l'y amener. En réalité, la sœur Laurent quoique supérieure à St-Rémy redoutait surtout la surveillance dont elle était déjà l'objet de la part de ses subalternes. Que serait-ce, pensait-elle, si la sœur Estelle venait par sa présence compliquer la situation ? Ce fut donc avec joie qu'elle vint lui apporter la nouvelle de sa réintégration

dans la maison de la Miséricorde de Montauban ; de son côté, celle-ci se sentit toute heureuse à la pensée qu'elle ne quitterait pas son amie Mme Casimir Maurel, et qu'elle la reverrait bientôt, elle allait donc retrouver un peu de repos, et ce calme qu'elle avait goûté naguère sous l'influence des bons Esprits. Hélas ! avec le fanatisme et l'ignorance para-antagonistes peut-on jamais se promettre un instant de bonheur et de paix ? Le lien de l'amitié qui attachait encore cette bonne sœur Estelle au monde extérieur, allait être brisé à nouveau !

Quelques jours après son retour en effet, on lui interdit toute communication avec Mme Casimir Maurel, désignée au couvent comme une victime de Satan, par suite de ses rapports avec les spirites de Montauban. Ce titre de spirite est aux yeux de certaines gens une tâche infâmante ! Heureux ceux qui, à l'exemple de nos deux amies, peuvent braver courageusement la colère des hommes et soutenir leur foi en la doctrine de la charité universelle.

La bonne sœur fut donc de nouveau séquestrée, mais elle obtint de la supérieure, sœur du Sacré Cœur, la permission de se rendre les jours de fête à la grille de la chapelle. Cette consolation laissée à nos médiums, était encore bien précieuse car ils pouvaient de temps à autre échanger quelques regards expressifs et quelques signes d'amitié ; c'est aussi au moyen de ces rapprochements que les bons Esprits parviennent à combiner leur fluide pour obtenir les phénomènes dont les détails figurent à la fin de ce récit. Toutes les fois qu'une manifestation de ce genre doit avoir lieu, Mme Casimir Maurel est invitée par les Esprits à se rendre à la chapelle et presque toujours elle aperçoit sœur Estelle qui, avertie de la même manière, a trouvé le moyen de s'échapper un instant de sa cellule. Ces manœuvres intelligentes et secrètes ne sont-elles pas curieuses au plus haut degré et la cause qui les produit n'est-elle pas digne de notre admiration et de notre respect ? Tout sentiment y trouve son compte : la science, la foi spirite, et les aspirations divines de la sainte amitié ! Que les ignorants sont à plaindre, et que de pierres précieuses ils foulent stupidement aux pieds !

Avant de vous faire connaître les détails des différents objets matériels qui ont été apportés du couvent par les bons esprits, il me paraît utile de vous faire part d'un fait qui se rattache à notre récit, et qui s'est passé à l'évêché de Montauban. Le voici :

(*A Suivre*).

# NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec peine la désincarnation de M. Charles E. Piguet, président de la *Société d'Etudes Psychiques de Genève* et directeur de la *Revue Suisse des Sciences Psychiques.*

M. Ch. E. Piguet est passé dans l'Au-delà subitement, sans qu'aucune maladie ait pu faire prévoir un pareil événement. Il était en conférence au Consulat de France, à Genève, lorsqu'il fut frappé d'une attaque à laquelle il succomba immédiatement.

Spirite convaincu et dévoué, M. Ch. E. Piguet se prodiguait pour répandre partout et en toute occasion les idées qui nous sont chères. Il y a quelques semaines à peine, étant en villégiature dans le Valais, sur les instances de quelques personnes qui l'avaient entendu parler de spiritisme, il improvisait une conférence qui dura une heure sur ce palpitant sujet. Le conférencier sut intéresser son auditoire, à qui notre doctrine n'avait jamais encore été expliquée et qui resta sous la plus favorable impression. « La graine est semée », disait à ce sujet notre excellent confrère, « espérons qu'elle fructifiera ».

Le départ prématuré de M. Ch. E. Piguet nous afflige parce que nous attendions beaucoup de lui dans la lutte que nous poursuivions ensemble, et que son concours pouvait contribuer largement au triomphe final. Nous le suivrons par la pensée dans l'Invisible, d'où il pourra peut-être nous aider encore, et nous prions la compagne de sa vie terrestre de vouloir bien trouver ici, l'expression de notre vive sympathie dans l'épreuve qu'elle doit subir.

# Souscription pour le Syndicat des Pauvres
# Année 1918

Souscription de *La Revue Spirite*.

| | |
|---|---|
| Anonyme . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 100 fr. |
| Mme Boitel-Gidoin . . . . . . . . . . . . . . | 5 |
| M. A. Barbier. . . . . . . . . . . . . . . . | 2 |
| Anonyme . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 50 |
| Un spirite Marseillais . . . . . . . . . . . . | 5 |
| M. Bentot. . . . . . . . . . . . . . . . . . | 12 |
| Mlle Charles. . . . . . . . . . . . . . . . . | 10 |
| M. Lauvernier . . . . . . . . . . . . . . . . | 6 |
| M. Bouvier . . . . . . . . . . . . . . . . . | 20 |
| M. P. Campagne . . . . . . . . . . . . . . . | 50 |
| Mme et Mlle Van den Maaten. . . . . . . . . | 12 |
| M. Diogène Sanz . . . . . . . . . . . . . . . | 5 |
| M. Busson. . . . . . . . . . . . . . . . . . | 3 |
| M. R. Taillefer. . . . . . . . . . . . . . . | 5 |
| Mlle Jeanne G.. . . . . . . . . . . . . . . . | 3 |
| | 288 fr. |
| Sommes reçues par les diverses *Revues* spiritualistes à ce jour. . . . . . . . . | 1.858 fr. |
| TOTAL GÉNÉRAL . . . . . . | 2.146 fr. |

Je remercie tous ceux qui veulent bien joindre leur effort au mien pour défendre contre la misère nos frères malheureux. Je pense avoir envoyé à tous un mot de réception ; si j'en ai oublié qu'ils me pardonnent (ma correspondance est importante, mes occupations nombreuses) et qu'ils trouvent ici l'assurance de ma gratitude fraternelle.

Mme Carita BORDERIEUX,
*23, rue Lacroix, Paris (17e).*

L'Editeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.

61e ANNÉE NOVEMBRE 1918

# LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 À 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

## L'Avenir du Spiritisme

*(Suite et fin.)*

VI

Avant la guerre, on pouvait reconnaître partout autour de nous les fruits décevants, les fruits vénéneux du matérialisme, dans la politique, dans la littérature, dans les mœurs. Il a fallu la secousse terrible des événements pour faire surgir les qualités héroïques de la nation, embourbées sous l'épaisse couche des intérêts et des passions égoïstes.

La tempête passée, ces fruits délétères n'auront pas entièrement disparu. Il est à craindre que le conflit des intérêts et les luttes de classes,

l'action tantôt sourde, tantôt violente des passions mauvaises se prolongent et que nous ayons encore d'autres épreuves à redouter, d'autres convulsions à subir.

Le remède sera surtout dans la recherche et l'application d'un idéal opposé au matérialisme, idéal désintéressé, qui habituera l'homme à élever ses regards et ses pensées au-dessus des basses convoitises terrestres.

Une nation n'est grande que par l'idée qu'elle incarne et il n'en est pas de plus noble que l'évolution individuelle et collective, l'ascension de chacun de nous vers ces cimes éternelles qu'on appelle la Sagesse, la Justice, l'Amour ; pas de plus belle que la participation croissante à l'œuvre du progrès universel.

Mais comment inculquer un tel idéal aux hommes que de mauvais bergers ont maintenus si longtemps dans l'ignorance de leur nature et de leur rôle véritable ?

La tâche sera longue, laborieuse, pénible. Et cependant il n'est pas d'autre moyen de provoquer une vie spirituelle haute et pure, d'amener le règne de l'esprit sur la matière.

Depuis vingt ou trente années un courant puissant entraîne les peuples vers la démocratie socialiste.

Celle-ci, pour être féconde, devra réaliser le règne de l'esprit, respecter la liberté personnelle, cette liberté sacrée qui est la garantie même de notre autonomie, et dont la flamme doit toujours briller dans nos âmes. Le socialisme, s'il était une contrainte, s'il foulait aux pieds la liberté individuelle, ne serait plus qu'une forme du despotisme et aboutirait aux pires excès.

Nous en avons un exemple en Russie, où la révolution, à ses débuts, était inspirée par les sentiments les plus généreux. Mais, par l'oppression, elle a roulé dans l'abîme et est devenue une forme de l'anarchie et du brigandage.

Le socialisme égalitaire ferait fausse route, ainsi que nous l'avons démontré en d'autres articles (1). L'égalité n'est pas dans la nature et ne peut exister dans la société. Le nivellement par le bas, comme le rêvent certains utopistes, l'égalité imposée, supprimeraient les capacités, c'est-à-dire toutes les forces intellectuelles. Ils aboutiraient au règne universel de la médiocrité, à la banqueroute de l'art, de la science, et seraient une sorte de régression vers la barbarie.

Le socialisme matérialiste oublie une chose capitale : c'est que l'âme a besoin d'espérance et de foi, autant que le corps a besoin d'aliments.

(1) Voir *Autorité et Liberté*. *Revue Spirite*, 1917.

La démocratie doit être une solidarité étroite, fraternelle, entre tous ; un effort commun vers le mieux, un entraînement pour s'élever vers une vie plus digne et plus haute. Dans ces conditions, la démocratie serait une valeur d'ordre moral et aurait son siège dans les consciences.

Au point de vue des intérêts, la paix sociale ne peut être acquise que par les sacrifices volontaires de ceux qui possèdent et par les revendications justes, équitables de ceux qui, n'ayant rien, travaillent à édifier la fortune publique. Le socialisme ne doit pas être inspiré par la haine des classes, mais par la sympathie et la bienveillance. La haine n'engendre que la haine et celle-ci ne sera vaincue que par l'amour.

Mais pour en arriver là, tout l'appareil de la législation et les institutions politiques resteront impuissants. Il ne suffit pas de s'adresser à l'intelligence et à la raison, il faut surtout parler au cœur des hommes, en arracher les germes d'égoïsme, d'envie, l'esprit de domination. On n'a quelque chance d'y réussir que par la diffusion d'une grande doctrine, appuyée sur des preuves sensibles, qui enseigne à tous le devoir, la responsabilité morale et éclaire le chemin de l'avenir. Alors seulement cesseront les conflits et se préparera une destinée meilleure pour l'humanité.

Où sont les ouvriers d'une telle transformation, les artisans du relèvement spirituel et moral de notre pays ? Les trouverons-nous parmi les hommes qui se sont succédés au pouvoir depuis une vingtaine d'années ? Tous ceux qui les connaissent bien assurent que non, sauf de rares exceptions. La démocratie doit être dirigée par des mains honnêtes et pures, et non par des matérialistes jouisseurs, insouciants des lois supérieures et du sort que l'Au-delà leur réserve. Peut-être faudra-t-il attendre une autre génération, l'arrivée d'hommes nouveaux qui, brisant les cadres des vieux partis, instaurent un état de choses plus en harmonie avec le but réel de l'existence et les règles de l'évolution humaine. Dans tous les cas, nous l'avons dit, le spiritisme est appelé à jouer un grand rôle et peut regarder l'avenir avec confiance. Dès maintenant, il offre à tous les cœurs meurtris la source des suprêmes consolations et des espérances infinies. Il élargit la communion avec l'Invisible et en même temps, il la précise et la fortifie.

Grâce aux facultés médianimiques et aux révélations concordantes des Esprits, les conditions de l'existence par delà le tombeau nous sont mieux connues ; les liens de sympathie et de solidarité qui nous unissent aux défunts se multiplient, et les deux formes de la vie, visible et invisible, se fondent dans une unité puissante.

Tous ceux, et le nombre en est grand, qui pratiquent la communion

avec leurs chers disparus savent quels secours, quels éléments de rénovation les rapports avec l'Au-delà introduisent dans notre pensée et notre conscience. Les horizons de notre vie s'étendent et les choses de la terre se réduisent à leurs justes proportions. Nous apprenons à nous détacher de ce qui est futile et vain et à porter nos ambitions vers les biens indestructibles de l'esprit.

La collaboration, la vie commune avec nos chers invisibles est comme un bain fluidique dans lequel nos âmes se retrempent et se fortifient. Nos actions, nos jugements, nos perceptions en toutes choses se trouvent profondément modifiés. Par exemple, l'idée de la mort perd son caractère lugubre. Tout l'appareil d'épouvante dont les religions l'ont entourée à dessein s'écroule et s'évanouit. La mort n'est plus qu'un retour à la vie véritable, vie rayonnante et libre pour l'Esprit qui n'a pas failli. C'est le repos pour le chercheur fatigué, le refuge de tous ceux qui ont peiné, lutté, souffert.

L'habitude de converser avec nos amis de l'espace, la pensée qu'ils sont souvent près de nous, qu'ils nous parlent, nous entendent et s'intéressent à nos travaux nous obligent à veiller plus attentivement sur nos actes. A mesure que nous avançons sous leurs inspirations, notre compréhension de la vie spirituelle devient plus profonde, le devoir plus facile, le fardeau des épreuves moins lourd à supporter. Nous apprenons à nous libérer de mille servitudes matérielles, à nous affranchir des ambitions malsaines, des mesquines jalousies, de tout ce qui divise les hommes et les rend malheureux.

Dans les circonstances tragiques que nous traversons, la communion du ciel et de la terre, des vivants et des défunts, revêt un caractère grandiose ; elle prend une extension, une intensité considérables. Les âmes des héros tombés en combattant pour la patrie, de tous ceux qui ont offert leur vie en sacrifice pour que la douce terre de France ne soit pas réduite en esclavage, la foule innombrable de ces Esprits qui, dans leurs vols de gloire, planent au-dessus de nous, s'associent à nos efforts, à nos douleurs, à nos larmes.

Le cas de Raymond Lodge n'est pas isolé : de toutes parts les manifestations se multiplient. Dès que la période de trouble qui suit les morts violentes a pris fin, tous ces Esprits n'ont plus qu'un but, qu'une pensée : seconder nos soldats dans la lutte épique qu'ils poursuivent, exalter leur courage, soutenir leur ardeur impétueuse, jusqu'à ce que l'ennemi soit rejeté loin des frontières.

A l'heure présente, les voyants peuvent contempler ce spectacle impressionnant de deux humanités s'unissant dans un suprême effort

pour sauver la France et le monde des étreintes de l'aigle germanique.

Ce grand mouvement ne cessera pas avec la guerre. Les forces spirituelles en action continueront à intervenir, non plus dans le sens de la lutte, mais pour réaliser l'œuvre pacifique et régénératrice par excellence.

L'humanité, par ses désordres et ses excès, avait créé fluidiquement autour d'elle le cercle fatal que, seul, un choc violent pouvait rompre. Au lieu de reconnaître dans ces fautes la cause principale de ses maux, au lieu d'en chercher le remède dans l'étude et la pratique des lois éternelles, elle s'est enfoncée dans le sensualisme et la négation. Le choc s'est produit ; il a brisé bien des égoïsmes, détruit bien des préjugés et des routines. Il a dépouillé le vieil homme de son vêtement d'orgueil et entr'ouvert son entendement aux choses divines. Et maintenant, les réformes, les améliorations individuelles et sociales que l'on n'a pas voulu réaliser dans la paix et la jouissance, il faudra les accomplir dans l'épreuve et la douleur. Tous ceux qui s'opposaient aux progrès de la pensée et à l'évolution morale disparaîtront ; des Esprits éminents s'incarneront parmi nous pour réaliser les vues providentielles. Un souffle puissant passera sur le monde. Les vivants de la terre, unis étroitement aux vivants de l'espace, travailleront à préparer des jours meilleurs pour notre planète attardée.

***

En terminant, je crois devoir apporter ici mon témoignage personnel. C'est dans la communion constante avec les Invisibles que j'ai puisé les inspirations et les forces nécessaires pour réaliser ce qu'il m'a été possible de faire d'utile et de bon au cours de cette existence qui décline et s'achève. La collaboration avec de hautes Entités de l'espace m'a procuré les éléments essentiels de mon œuvre de vulgarisation spirite. Dans ces rapports de chaque jour, j'ai recueilli d'abondantes preuves d'identité ; ma foi et ma confiance sont allées croissant, en même temps que s'éclairait ma vie intérieure. J'ai appris à me détacher des petitesses de ce monde, à placer mes affections et mon but dans l'Au-dela.

Et maintenant, l'âge est venu avec son cortège d'infirmités ; mes moyens d'action s'affaiblissent ; un voile sombre s'étend sur ma vue. J'ai perdu l'excellent médium par lequel je communiquais avec mes guides et protecteurs invisibles, mais je les sens souvent autour de moi et je perçois encore les radiations de leurs pensées et de leurs fluides.

Désormais, je n'aspire plus qu'à les rejoindre, à l'heure voulue par Dieu, pour vivre avec eux dans la paix sereine des espaces, dans la divine harmonie des âmes et des mondes.

Léon Denis.

# Les choses comme elles sont

Il faut voir les choses comme elles sont et non pas comme nous voudrions qu'elles fussent.

Ceux de nos adversaires — non pas les détracteurs de parti pris qui emploient contre nous les moyens les plus perfides — mais ceux, plus consciencieux, qui raisonnent, qui cherchent à se rendre compte, qui discutent de bonne foi la doctrine que nous leur présentons, nous opposent volontiers la rareté — cependant toute relative — des manifestations d'outre-tombe, et le nombre restreint des grands médiums. La difficulté qu'ils éprouvent à trouver, à saisir la preuve matérielle qui doit les convaincre est, suivant eux, le plus grand obstacle au succès de notre proposition. Pourquoi, disent-ils, les faits sur lesquels repose toute votre philosophie ne sont-ils pas constants ? Pourquoi les vrais et bons médiums, ceux qui pourraient montrer la réalité de vos relations avec le monde invisible, faire éclater la lumière de façon à ce qu'on ne puisse plus la nier, sont-ils à peu près introuvables, et les autres... si nombreux ? Nous avons vu de prétendus médiums écrire des choses qui ne pouvaient en rien être contrôlées et auxquelles, par conséquent, il était impossible de s'en rapporter. D'autres transmettaient des communications signées des noms les plus célèbres et qui n'étaient que des exhortations banales ou ridicules, au point de vue de l'idée, comme, bien souvent, au point de vue de la forme ; ou des poésies révélant une ignorance complète des règles les plus élémentaires de la versification. Ce ne sont certainement pas des manifestations de ce genre qui pourront vous faire des adeptes parmi nous.

Evidemment, nous ne demanderions pas mieux que d'avoir une grande quantité de médiums de tout premier ordre ; mais encore faudrait-il que l'on consentît à s'intéresser aux résultats qu'ils donneraient, et comme tout le monde pourrait difficilement voir ou entendre, il faudrait bien aussi que l'on accordât quelque créance aux gens qui auraient vu ou entendu, surtout lorsque, à tous les points de vue, ils seraient absolument dignes de foi. Dans nos écoles, peu d'élèves ont vu les pays

dont on leur parle dans les cours de géographie, et cependant, il ne vient à l'idée d'aucun d'eux que ces pays pourraient ne pas exister par le seul fait qu'ils sont obligés de s'en rapporter à ce que leur dit le professeur.

Nous avons eu, déjà, assez de *médiums* pour provoquer le mouvement qui s'est produit en notre faveur, l'entretenir et lui donner, rapidement, une sérieuse importance. A mesure que ce mouvement se développera, le nombre de *médiums* ne manquera pas de s'augmenter. Nos amis de l'Invisible y veilleront et tout s'arrangera selon les besoins d'une situation nouvelle.

Mais, dès maintenant, si nous considérons les résultats obtenus par l'entremise des quelques grands *médiums* que nous avons eus, nous pouvons nous montrer parfaitement rassurés sur l'avenir de notre chère doctrine. Eusapia Paladino, à elle seule, a révolutionné le monde de la science, et déterminé, entre autres, l'acceptation de la théorie spirite par le célèbre professeur Lombroso.

Nous ne voulons pas, pour l'instant, nous occuper des *médiums* simulateurs à la solde de nos adversaires. Nous ne faisons, d'autre part, aucune difficulté pour reconnaître que, parmi ceux qui sont sincères, il en est beaucoup de très imparfaits. En quoi, d'ailleurs, cela pourrait-il infirmer les faits sur lesquels est basée notre doctrine ? Le monde invisible n'est que la suite, la prolongation naturelle de notre monde actuel. La mort n'est que le simple passage de l'un à l'autre. Parce que ce passage a été franchi s'ensuit-il que l'esprit se trouve immédiatement modifié, transformé si peu que ce soit ? Certainement non. Et si, dans son existence terrestre, il a été plus particulièrement dominé par la matière, s'il n'a eu que des sentiments sans élévation, s'il est passé dans l'Au-delà sans avoir la moindre notion de la vie nouvelle qui l'y attendait, son caractère en sera tout d'abord d'autant moins amélioré qu'il se trouvera subitement privé des seules choses matérielles, plaisirs ou bien terrestres, qu'il affectionnait.

Ce sont les Esprits entrés dans ces conditions dans le monde invisible qui donnent les communications que nous reprochent nos adversaires, et s'amusent à leur manière aux dépens de trop naïfs expérimentateurs. Mais, encore une fois, cela ne prouve absolument rien contre la doctrine spirite. Bonnes ou mauvaises, les communications confirment la possibilité des relations avec l'Au-delà.

Il n'en est pas moins regrettable que certains médiums plus zélés ou plus ambitieux que sages, acceptent aussi imprudemment, parce qu'ils flattent leur amour-propre, des messages signés de noms retentissants, mais dont le fond ou la forme sont absolument ridicules.

D'autres, oubliant que c'est pour que nous en fassions usage que le libre arbitre nous a été accordé, font appel du matin au soir aux Invisibles, pour une simple démarche à faire ou une décision à prendre dans un intérêt personnel. Ils traitent ainsi les plus grands Esprits comme de simples domestiques qui devraient se tenir à leur disposition à quel moment que ce fut. Comment s'étonner, après cela, qu'ils soient victimes de leur naïveté ou de leur outrecuidance !

La plus grande prudence doit être apportée, Allan Kardec nous l'a assez souvent recommandé, dans nos relations avec l'Au-delà. Nous ne devons pas accorder plus de confiance aux suggestions, aux conseils d'un invisible, que nous n'en accorderions à ceux d'un inconnu qui pénétrerait chez nous. Encore aurions-nous l'avantage, avec ce dernier, de pouvoir nous rendre compte dans une certaine mesure, par l'examen de sa physionomie, des sentiments qui peuvent l'animer. Il faut donc contrôler de beaucoup plus près l'identité de l'être *invisible*, mais cela n'est possible qu'à un expérimentateur qui, moralement, est suffisamment armé.

Le *médium* n'a pas à tirer vanité de son rôle qui n'est que celui d'un simple instrument de transmission, quelque chose comme un téléphone nous permettant de communiquer avec le monde immatériel. On ne s'explique pas l'orgueil qui, on a pu le constater, s'empare quelquefois de certains d'entre eux. Cet orgueil peut les entraîner à de sérieuses imprudences, et aller jusqu'à de coupables simulations. Car, si un Esprit ne répond pas à leur appel, ils peuvent être tentés d'y suppléer pour maintenir une réputation dont ils sont trop fiers. Heureusement, hâtons-nous de le dire, ce dernier cas est plutôt rare et ne se rencontre guère que chez celui qui cherche une source de revenus dans sa médiumnité.

Encore une fois, les êtres qui nous ont devancés dans l'Au-delà, ne peuvent être continuellement à notre service. Ils ont à travailler aussi à leur avancement, et si, d'autre part, nous leur abandonnions la direction absolue de notre conduite dans les affaires terrestres, notre libre arbitre ne serait plus qu'un vain mot, et il ne nous reviendrait aucun mérite des progrès que nous pourrions réaliser. Le rôle des désincarnés est surtout de nous prouver la survivance de l'âme, et, par là, de nous apporter tout le réconfort dont nous avons besoin dans notre lutte contre l'adversité, ou contre le mal quelle que soit la forme qu'il puisse revêtir. Voyons les choses comme elles sont : C'est aider au triomphe du Spiritisme que de le débarrasser de tout ce qui peut entraver sa marche vers le progrès.

Il est généralement admis, parmi les spirites les plus éclairés, que les

manifestations spontanées sont les meilleures, bien que, assez souvent, anonymes. Elles nous viennent d'Esprits qui nous suivent dans nos travaux spirituels, mais que nous consulterions en vain sur les petits côtés de notre existence matérielle. Ils dédaignent de faire parade de grands noms dont on peut si facilement abuser et n'interviennent auprès de nous que lorsqu'ils le jugent absolument nécessaire pour le succès des œuvres utiles que nous poursuivons. Ce sont eux qui inspirent les êtres supérieurs qui doivent guider l'humanité dans sa marche vers la perfection. Tous les grands artistes, peintres, musiciens poètes, écrivains, ont reçu leurs inspirations, après les avoir patiemment attendues. De tout temps, même sans être spirites, ils ont su que cette flamme dont ils se sentent pénétrés à certains moments, est une chose à laquelle on ne commande pas et que lorsqu'elle leur manque, leurs œuvres restent sans vie et sans beauté. C'est l'étincelle qui leur vient du monde invisible et leur apporte le génie qui les rapproche de la divinité.

***

L'expérience nous a démontré que les communications les plus sûres sont celles qui n'ont pas été sollicitées. C'est sans doute parce qu'elles émanent d'amis véritables et qu'elles ne nous disent que ce que nous devons savoir. Nous pouvons, entre autres, en citer un exemple particulièrement probant. Il s'agit de révélations commençant par un fait de vision à distance — pendant le sommeil naturel — se continuant, pendant plusieurs semaines, par une série de communications par audition, et se terminant par une apparition très nette de l'esprit qui, spontanément, s'était ainsi manifesté.

C'est un de nos amis que nous désignerons par les initiales B. S., qui a été l'objet de ces diverses manifestations, qui se rapportent toutes à un seul et même événement auquel il avait été mêlé une vingtaine d'années avant. Les communications qu'il reçut, il ne les avait pas demandées ; seulement, il avait beaucoup souffert de faits qui étaient restés pour lui inexplicables, et il devait éprouver une grande satisfaction morale en apprenant comment les choses s'étaient passées en réalité.

Cet ami voit donc, une nuit, dans une sorte de rêve, une chambre faiblement éclairée où se trouve étendue sur un lit, morte, une personne à laquelle l'avaient uni, autrefois, les liens d'une profonde amitié. Cette personne avait quitté le pays, et il ne l'avait plus revue, même en rêve, depuis vingt ans. M. B. S. se réveille dans un état de trouble qui lui fait pressentir que ce qu'il a vu est bien la réalité.

Quelques semaines après, un hasard lui fait apprendre la mort de cette personne à la date précise de son rêve et avec des détails confirmant tout ce qu'il avait vu dans la chambre mortuaire — où il n'avait jamais pénétré — cette chambre, d'ailleurs, se trouvant dans une autre ville, à environ 150 kilomètres de distance.

Au bout de six mois, notre ami recevait, spontanément, par audition, une première révélation concernant des faits qui lui étaient restés inconnus, ou qu'il n'avait jamais pu s'expliquer. Mais bien des détails étaient encore pour lui incompréhensibles. Quelques jours après, il recevait de nouvelles explications, directement, par la même voie. Cela dura ainsi un certain temps, les communications arrivant à des intervalles irréguliers, jusqu'à ce qu'il n'eut plus d'objection à faire. Puis, une nuit, il se réveilla comme si une voix l'avait appelé doucement. Et il vit, debout près de son lit, la personne de son rêve, celle qui, seule, avait pu lui donner toutes les explications qu'il avait reçues, parce que, seule, elle avait connu les faits. Elle était vêtue, depuis les épaules, d'une robe tombante, comme une simple draperie, le cou complètement dégagé. Immobile, elle fixait sur lui un regard profond et très doux. M. B. S. a raconté bien des fois, depuis, que cette apparition l'avait tenu sous une impression délicieuse pendant un assez long moment. Ce qu'il distinguait le mieux dans le visage, c'étaient les yeux noirs, très vivants en leur expression d'extraordinaire douceur. Dans l'ensemble, la couleur de l'apparition était grisâtre, et quand tout disparut, ce fut dans une désagrégation rapide, comme lorsque la fumée est dispersée par le vent. Notre ami est resté persuadé que toutes les explications qu'il avait à recevoir lui ayant été fournies, l'Esprit avait voulu, par cette apparition, bien montrer qu'elles venaient de lui.

Depuis, il a reçu d'autres communications directes, mais à des intervalles quelquefois assez éloignés, et seulement dans certaines circonstances, où l'Esprit seul jugeait si un secours devait lui être porté.

Ainsi, voilà des manifestations diverses qui se sont toutes produites *spontanément*. Toutes les indications données ont pu être contrôlées et elles ont été reconnues entièrement exactes.

Ne poursuivons pas les Esprits de nos obsessions. Ne les accablons pas de questions oiseuses. Ce serait nous exposer à des mystifications, en dépit de la célébrité prétendue de certains correspondants invisibles. Sachons attendre que nos amis de l'Au-delà nous donnent les conseils dont ils jugent que nous avons besoin, et comptons surtout sur nous-mêmes : Travaillons, si nous voulons progresser. KERMARIO.

# Examen de quelques Faits supranormaux (1)

## Le cas Evangélidès

Allons aux pages 355 et 417 de la quatrième édition du grand ouvrage d'Alexandre Aksakoff : *Animisme et Spiritisme*. Ce livre est une fourmilière de faits présentés avec art dans une discussion savamment conduite. Sans doute ces faits ne sont pas tous d'une authenticité incontestable ; on aurait tort de les prendre au hasard et il est prudent de choisir ceux qui s'offrent à nous avec la garantie de témoignages très autorisés. En voici un des plus surprenants, assez bien attesté néanmoins pour que nous nous y arrêtions en toute sécurité.

C'est un père qui nous entretient de la médiumnité de sa fille, et ce père, le juge Edmonds, avait aux Etats-Unis une grande situation, d'abord président du Sénat, ensuite membre de la Haute-Cour d'Appel de New-York. Il commença par accueillir le nouveau spiritualisme avec une méfiance de magistrat habitué à se mettre en garde contre les tromperies ; il ne se prononça qu'après en avoir fait une étude consciencieuse. Sa hardiesse provoqua du mecontentement en un temps où ces idées paraissaient indignes d'occuper des esprits sains. Pour conserver sa liberté, il se démit de ses fonctions, résolution qui montre la beauté de son caractère et la fermeté de ses convictions. Il adressa au docteur Gully de Londres une lettre qui parut dans le *Spiritual Magazine* de 1871. Nous en extrayons un passage :

« ... Je vous ai dit que Laure (sa fille) parlait en différentes langues dont le nombre se montait à quatorze (et qu'elle n'avait jamais apprises) ; permettez-moi de vous raconter aujourd'hui le fait suivant. Un soir, je reçus la visite d'un monsieur de nationalité grecque qui se mit bientôt à causer avec Laure en cette langue ; au cours de cette conversation, il paraissait très ému et même il pleura. Six ou sept personnes se trouvaient présentes, et l'une d'elles demanda la raison de cette émotion. L'interpellé se déroba à une réponse directe, disant qu'il était question d'affaires de famille. Le lendemain, il renouvela sa conversation avec Laure et, aucune personne étrangère ne se trouvant avec moi, il nous donna l'explication désirée : la personne invisible avec laquelle il s'entretenait par l'intermédiaire de Laure n'était autre qu'un ami intime à

(1) Voir les numéros de Mai, Juillet, Août, Septembre et Octobre.

lui, mort en Grèce, le frère du patriote grec Marco Bozarris. Cet ami l'informait de la mort d'un de ses fils, à lui, Evangélidès, qui était resté en Grèce et se portait admirablement bien au moment où son père partit pour l'Amérique. Ce dernier vint me voir encore plusieurs fois et, dix jours après sa première visite, il nous informa qu'il venait de recevoir une lettre venant de chez lui, l'informant de la mort de son fils. Cette lettre devait être en route au moment où avait lieu son premier entretien avec Laure... »

Le juge Edmonds ajoute : « J'aimerais qu'on me dise comment je dois envisager ce fait. Le nier, c'est impossible, il est trop flagrant. Je pourrais tout aussi bien nier que le soleil nous éclaire. Le considérer comme une illusion, je ne le saurais davantage, car il ne se distingue en rien de toute autre réalité constatée à n'importe quel moment de notre existence... »

Voilà donc une attestation nette, désintéressée d'un témoin recommandable qui engage publiquement sa responsabilité et en même temps celle de plusieurs personnes dont il certifie la compétence. Imaginera-t-on que cet éminent magistrat avait la tête fêlée, ou qu'il a été victime d'une mystification habilement combinée par son entourage, ou que cette narration a été inventée par un journaliste qui a abusé de sa signature, ou qu'il s'est produit on ne sait quoi, devenu on ne sait comment une légende ? Cette dernière supposition aurait l'avantage, en n'attaquant personne, de nous reléguer dans le brouillard de l'inconnu. Si quelqu'un nous faisait ces diverses objections, nous devrions nous avouer incapables de lui prouver jusqu'à l'évidence qu'il se trompe, malgré les puissants motifs que nous aurions de n'être point de son avis. Pour ma part, ayant, non pas une fois, mais en une multitude de séances, vérifié la réalité de phénomènes supranormaux aussi nettement que je constaterais votre existence, si j'avais l'honneur de causer avec vous de vive voix, je suis naturellement incliné à accueillir sans une invincible répugnance ce récit qui peut-être vous horripile. S'il ne se présentait pas avec cette garantie, je garderais une prudente réserve, sachant combien il est facile d'être induit en erreur. Pour rester inflexiblement incrédule, il me faudrait avoir la certitude que le domaine du possible est limité par mon expérience et que cela seul est vrai dont j'ai fait personnellement la constatation ; or, je ne veux pas assumer le ridicule d'une aussi exorbitante prétention. Assurément si j'avais vu de mes propres yeux, ma croyance serait en quelque sorte plus adhérente à mon âme ; je n'en subirais pas moins les railleries de sceptiques qui, pour croire, voudraient voir, ce qui ne les empêcherait pas, après avoir vu, de découvrir des rai-

sons ingénieuses de ne pas croire. N'avez-vous jamais rencontré des ergoteurs ? Ils sont rivés à une opinion ; vous vous exposeriez, en essayant de les en détacher, à paraître un peu trop naïf. Le mieux est d'abandonner à temps une discussion inutile. Cependant, en cette circonstance, comment n'être pas impressionné par l'importance du témoin ? Il n'aurait pas été promu aux plus hautes fonctions, s'il n'y avait été aidé par un mérite éminent ; il a en jurisprudence un savoir étendu, l'habitude d'étudier à fond une cause, la connaissance des hommes, de leurs vices et de leur habileté dans la dissimulation ; il ne se prononce qu'à bon escient, par devoir, sans compter l'amour-propre professionnel ; il a l'esprit droit, judicieusement critique, le souci de sa réputation d'homme honnête et avisé ; il ne se lancera donc pas à la légère dans des affirmations qu'il aurait ensuite à retirer, d'autant plus hésitant que les faits racontés, contraires au sens commun, sont susceptibles de soulever l'opinion ; d'ailleurs il ne voudrait pas, sans y être contraint par le besoin de rendre hommage à la vérité, engager le nom de sa fille ; il n'admettra dans son intimité que des gens d'un commerce sûr ou des étrangers sérieusement recommandés et nul n'aurait l'audace de mettre à son compte un récit mensonger, sachant à quelle peine il s'exposerait, après un facile démenti. Nous ne nous aventurons pas beaucoup en lui faisant crédit de notre confiance, à moins que nous n'attachions de valeur qu'à notre jugement.

Le message en question au lieu de se produire par les coups frappés de la table comme dans le cas *Abraham Florentine* que nous avons discuté dans notre dernier article nous arrive par la voix même du médium qui dans une langue ignorée de lui, annonce, sous le nom d'un désincarné auquel personne ne songe un fait dont aucun membre du groupe n'a entendu parler.

Impossible d'invoquer la mémoire latente, pas plus d'ailleurs que la transmission de pensée. Cette seconde hypothèse ne serait admissible que dans une faible mesure, insuffisante pour expliquer le phénomène. Evangelidès connaissant le grec moderne, aurait pu, par un prodigieux et très improbable artifice du subconscient, faire passer de son cerveau dans celui du médium des mots de son idiome natal ; mais des mots assemblés de manière à exprimer une idée qu'il n'a pas, il ne saurait en être question. Il faut renoncer d'autre part à l'hypothèse d'une hallucination collective de l'ouïe, puisque la teneur du message fut confirmée plusieurs jours après. Si nous nous obstinons à écarter l'intervention d'une personnalité invisible, nous sommes forcés de prendre le transmetteur du message en dehors du groupe réuni chez le juge Edmonds

dans un endroit lointain où la mort du fils d'Evangélidès est connue. Le communiquant endormi se serait extériorisé pour venir par delà les mers engager un dialogue deux jours de suite, en employant la voix du médium. Et ce vivant présente sa communication comme provenant d'un mort ! Quel leurre étrange, la Nature, par un caprice incompréhensible, usant de ce mensonge pour donner à une action du subconscient l'apparence d'un phénomène spirite ! Ne voguons-nous pas dans l'invraisemblance ? Je disais un jour à un éminent professeur de Faculté, psychiste de grand renom : « Ne trouvez-vous pas que l'explication animiste, quand il s'agit de certains phénomènes, est pour le moins aussi fantastique que l'explication spirite ? » Il en convint. Il se peut avoue-t-il dans ses écrits, que le spiritisme ait raison ; mais il est retenu sur la pente qui y mène par un besoin toujours renouvelé de preuves plus décisives, et, quoique nullement hostile, il se conduit un peu comme s'il l'était. C'est pourtant un spiritualiste très convaincu de la survivance de la personne humaine et le supranormal, même les apparitions matérialisées, ne lui inspire aucune répugnance. Séparé du spiritisme par une mince barrière, il n'ose pas la franchir ; s'il se résoud d'entrer, on n'aura pas l'impression qu'il s'est produit dans son âme une révolution radicale, comme ce serait le cas, par exemple, pour Morselli, le distingué professeur de Gênes, qui, matérialiste, ferme négateur de la vie future, est obligé d'imaginer des explications le dispensant de recourir à des personnalités invisibles ou, à leur défaut, de soutenir qu'il doit y en avoir.

Vous êtes, supposons-le, de ceux qui n'éprouvent pas de difficulté à admettre que l'on continue de vivre après la désincarnation avec un organisme subtil, principe très soutenable, puisqu'on serait embarrassé pour fournir la preuve absolue du contraire. Ce n'est certes pas un motif d'aller d'un bond au spiritisme ; les gens sensés vous approuveront d'y regarder à deux fois par crainte d'un jugement inconsidéré. Mais ne voilà-t-il pas que, vous livrant à des expériences, vous obtenez un message bien cohérent, exprimé en une langue ignorée du médium et révélant un fait qu'aucune des personnes présentes ne connaît. Ce phénomène porte des marques d'intelligence, de mémoire, de volonté ; vous concluez qu'il provient d'une individualité qui comprend, se souvient et tend vers un but. Cette individualité, vous ne sauriez la chercher dans le groupe dont vous faites partie. Il vous plaît de croire qu'elle est au loin, en chair et en os, et que, télépathiquement, sans s'en douter, elle vient causer avec vous, plusieurs fois, par le moyen d'un médium. La Nature, reconnaissons-le, dispose de procédés si mystérieux qu'il vous

est loisible d'étendre indéfiniment le champ du possible ; cependant comme ce raisonnement est tiré par les cheveux ! M'écarté-je davantage de la raison en croyant que l'individualité, cause de ce phénomène, se trouve là, présent quoique invisible, avec un corps fluidique, employant pour se communiquer des forces inconnues ? Est-ce que je vois l'électricité ? Les savants ne s'accordent pas sur son essence ; nul ne doute de ses effets. Certains se sont tellement familiarisés avec l'hypothèse animiste qu'elle leur semble toute simple, malgré son allure parfois extravagante, et rendons-leur cette justice qu'ils mettent à son service la souplesse d'esprit d'un argumentateur encouragé par de curieuses analogies. D'autres, non moins avertis, puisqu'ils ont approfondi le psychisme, sont arrivés peu à peu à l'hypothèse spirite, attirés par une vraisemblance si apparentée avec la certitude qu'on les dirait des sœurs jumelles. Les faits sont toujours les mêmes, mais, leur mentalité ayant changé, ils les envisagent d'un point de vue différent et une explication qui leur avait paru d'abord saugrenue les séduit désormais par son air raisonnable, parce qu'elle s'adapte mieux à la réalité. On cite de cette évolution intellectuelle des exemples célèbres et nous verrons même dans la suite que le subconscient opposé au spiritisme prend l'aspect d'un chemin qui y conduit.

On ne nous accusera donc pas d'un excès de crédulité si, dans le cas *Evangélidès*, nous voyons l'action d'un Esprit. Nous examinerons prochainement un phénomène d'écriture automatique encore plus extraordinaire.

*(A suivre.)*

Alfred BÉNÉZECH.

# Benjamin Franklin

Notre alliance avec les Etats-Unis dans la gigantesque mêlée des peuples, la fraternité d'armes qui existe entre les magnifiques soldats américains et les vaillantes troupes françaises, font revivre en chacun de nous, avec une intensité particulière, la mémoire de l'illustre personnage auquel nous jugeons à propos de consacrer ici un modeste article.

On sait que Benjamin Franklin fut un savant physicien ; que le monde lui doit plusieurs découvertes scientifiques importantes ; qu'homme d'Etat habile, il a attaché son nom à l'émancipation de l'Amérique. Mais

de tous ses titres à l'admiration de la postérité, c'est celui de moraliste qui le place au plus haut point. Philosophe comme l'était Socrate, il a étudié la morale sur lui-même et ne s'est cru le droit d'émettre des préceptes qu'après les avoir d'abord appliqués à sa propre conduite.

Benjamin Franklin naquit à Boston le 17 janvier 1706, de simples artisans chargés de famille. Il apprit à lire et à écrire dans les écoles gratuites de sa ville natale. A douze ans, son père le voyant passionné pour les livres, se décida à faire de lui un imprimeur. Il le mit en apprentissage chez James, un autre de ses fils. Déjà dans ses moments de loisir Benjamin s'exerçait à composer des vers et entretenait avec un de ses amis une correspondance sur des questions philosophiques.

Le jeune apprenti ne put toutefois s'entendre avec son frère. Il se rendit à New-York, puis à Philadelphie, où il arriva n'ayant qu'un dollar dans sa poche. Il trouva de l'ouvrage et bientôt les encouragements du gouverneur le déterminèrent à faire le voyage de Londres, d'où il devait rapporter le matériel nécessaire à l'établissement d'une imprimerie. Mais il fut trompé dans ses espérances, et là encore il ne put se tirer d'embarras que par son travail.

Ecoutons Charles Renouard faisant paraître déjà Franklin tout entier dans le jeune ouvrier imprimeur : « Sobre, économe, laborieux, il sait se mettre en faveur auprès du maître et en crédit avec ses camarades ; il veut que les autres gagnent autant que lui à prendre de l'empire sur eux-mêmes ; il leur prêche la tempérance par ses exemples et par ses discours. Il n'est pas jusqu'à ses arguments qui ne portent son cachet particulier : on y voit l'observateur attentif des objets naturels, le raisonneur judicieux qui appuie ses démonstrations sur des faits. C'est le même homme qui plus tard mènera de front le soin de ses intérêts et de vastes projets d'utilité publique, qui ne laissera passer aucun moment sans l'employer, aucun fait sans l'observer, aucune découverte scientifique sans la traduire en applications usuelles ; qui, serviable sans duperie, généreux sans faiblesse, tolérant sans indifférence, portera dans les affaires de son pays les principes de sa conduite privée, et assurera l'indépendance de l'Amérique en ne la laissant jamais se départir de sa dignité. »

Franklin ne comprenait pas que dans un Etat il y eût des classes privilégiées. Il ne connaissait que le travail pour acquérir le bien-être et l'indépendance, condition nécessaire du progrès. Il voulait qu'on fît fortune, mais par le travail, l'ordre et l'économie. Cette fortune faite, il ne la change point en un instrument de plaisirs bas, de jouissances matérielles ; il en use pour répandre le plus de bien autour de lui. C'est

à son initiative que Philadelphie, où il était revenu comme imprimeur, doit sa première société scientifique, son premier collège, sa première compagnie d'assurance et son premier hôpital. A soixante-dix ans, au moment de s'embarquer pour la France, où il vient demander un appui dont l'Amérique a besoin, Franklin rassemble ce qu'il a d'argent et met plus de cent mille francs à la disposition du Congrès.

Je ne m'arrêterai pas aux affaires publiques dans lesquelles le dévoué patriote joua un si grand rôle. Ce que je voudrais faire voir surtout en ce génie, c'est le bon sens et l'originalité aimable de l'écrivain ; c'est la persévérance et les efforts du moraliste travaillant à son amélioration et à celle de ses semblables ; c'est la foi sincère et raisonnée du philosophe qu'une conviction ardente dirige dans toutes ses actions.

« Voici encore une année qui finit, écrivait-il dans son *Almanach du Bonhomme Richard* pour 1756. Si tu es un bon commerçant, un homme entendu en affaires, tu vas arrêter tes comptes, pour savoir si tu as gagné ou perdu durant cette année, et combien. C'est là-dessus que tu régleras ton négoce et la dépense de ta maison. C'est fort bien, mais ce n'est pas tout. N'examineras-tu pas aussi ton *compte moral*, pour voir ce que tu as gagné dans la conduite de ta vie, quel vice tu as supprimé, quelle vertu tu as acquise. Tu es devenu plus riche de telle ou telle somme, de combien es-tu devenu meilleur et plus sage ?... Si tu ne fais pas attention à ceci, tu auras beau compter des millions dans ta caisse, tu paraîtras pauvre, même ici-bas, aux yeux de ceux qui savent voir, et tu seras vraiment pauvre dans l'éternité. »

Franklin toute sa vie a tenu ce double compte matériel et moral : il a toujours su l'état de sa caisse et l'état de son âme, et ne s'est pas moins occupé d'enrichir son esprit que d'agrandir sa fortune. Il n'appartenait à aucune église, mais il croyait fermement à Dieu et à l'immortalité de l'âme. « Dieu, dit Laboulaye dans les *Essais de Morale*, n'est pas cet être solitaire et indifférent que certains déistes relèguent dans son immuable éternité, et qui n'a plus droit de s'occuper du monde une fois qu'il l'a laissé échapper de ses mains : le Dieu de Franklin s'appelle la Providence... » En effet, c'est en la bonté de cette providence qu'il se confie, sûr que Celui qui l'a créé ne voudra jamais son malheur, et que les afflictions même dont il pourra souffrir auront son bien pour objet.

Quant à la vie dans l'Au-delà, il n'en est pas moins sûr que de son existence actuelle. L'homme est un esprit, le corps n'est qu'une enveloppe, dont on se dépouille quand elle est usée, pour aller habiter des régions où l'on sera traité suivant ce qu'on aura fait ici-bas. C'est là chez Franklin une foi inébranlable, qu'il a manifestée dans tous ses

écrits, notamment dans cette épitaphe anticipée qu'il s'est composée à vingt-trois ans :

Le corps de

BENJAMIN FRANKLIN
imprimeur,

— tel que la couverture d'un vieux livre
dépouillé de ses feuilles,
de son titre et de sa dorure, —
gît ici, pâture pour les vers ;
mais l'œuvre elle-même ne sera pas perdue ;
elle renaîtra, c'est la foi de Franklin,
dans une nouvelle et plus belle édition,
revue et corrigée
par l'auteur.

Les sentiments exprimés dans cette épitaphe au style si original révèlent chez l'aimable philosophe une intuition de la pluralité des existences. Jusqu'à la fin de sa longue carrière — 17 avril 1790 — sa religion ne cesse d'être toute de culte intérieur et d'espoir en une vie d'éternel progrès, toute de tolérance et de dévouement pour les hommes, ses frères.

Par ses travaux scientifiques, par sa bonté active, par l'exemple de ses vertus, Franklin mérite d'être mis au rang des grands bienfaiteurs de l'Humanité.

A. Rossignon.

# La Physiologie dite supra-normale et les Phénomènes d'Idéoplastie

Nos lecteurs seront certainement heureux de pouvoir lire *in-extenso* la belle conférence que fit le docteur Gustave Geley le 28 janvier dernier dans l'amphithéâtre de médecine du Collège de France, sur la Physiologie dite *Supra-normale* et les *Phénomènes d'Idéoplastie*. Le savant conférencier établit nettement que la conception dite matérialiste de

l'univers et de l'individu est fausse, qu'elle reposait sur des données de fait incomplètes, sur une interprétation abusive de ces faits, et qu'elle est inconciliable avec nos connaissances biologiques actuelles. « Tout nous prouve », conclut en terminant le docteur Gustave Geley, « on « peut désormais l'affirmer sans réserves, qu'il y a dans l'individu, tout « autre chose qu'un complexus de cellules, comme il y a, dans l'univers, « tout autre chose qu'un agrégat d'atomes. »

Un grand journal parisien a écrit, au lendemain de cette conférence, qu'elle marquait une « petite date historique ». Le mot est parfaitement juste, car les résultats donnés par les travaux du docteur Gustave Geley sont le commencement d'une étape nouvelle dans la marche en avant de l'Humanité.

Nous commençons, ci-après, la publication de cette mémorable conférence.

## CONFÉRENCE

*La Physiologie dite supra-normale et les Phénomènes d'Idéoplastie*, par le Dr Gustave Geley, ancien Interne des Hôpitaux de Lyon, Lauréat de la Faculté de Médecine.

Mesdames, Messieurs,

A toutes les périodes de l'évolution scientifique, on a observé des faits qui semblaient en contradiction avec les lois naturelles et qui prenaient, du fait de cette contradiction apparente, une allure de merveilleux.

Volontiers, on jugeait ces faits inexplicables ; on les mettait délibérément en dehors ou au-dessus de l'investigation rationnelle, les déclarant d'ordre surnaturel ou les classant dans le domaine de l'inconnaissable.

A l'aube de la civilisation, ce domaine était infiniment vaste, embrassant presque tout ; il n'a cessé de se rétrécir au fur et à mesure des progrès de la pensée humaine et actuellement il est virtuellement supprimé. Sans doute, nous savons encore bien peu de choses ; mais nous comprenons qu'il serait absurde de chercher en dehors des lois naturelles l'explication des faits que nous ne comprenons pas, simplement parce que nous ne les comprenons pas, et notre seule ambition est de pénétrer, toujours plus avant, dans la connaissance de ces lois naturelles.

Cependant, parmi les faits encore inexpliqués, il en est dont la contradiction apparente avec les lois connues est telle qu'ils gardent encore

de nos jours, bon gré, mal gré, un caractère de mystère impénétrable. Ce sont les faits que le professeur Richet a groupés sous la dénomination de *Métapsychisme*.

Tous, Mesdames et Messieurs, vous savez, ne fût-ce que par ouï dire, en quoi consistent les phénomènes dits métapsychiques. Les uns, d'ordre surtout psychologique, s'observent en dehors des modalités habituelles de nos facultés de connaître, de sentir, de percevoir, de comprendre ou d'exprimer notre pensée ; les autres, d'ordre surtout physiologique, consistent en effets dynamiques et matériels, inexplicables par l'usage régulier de nos organes et dépassant leur champ d'action.

Ces faits mystérieux, on n'ose plus guère les qualifier de surnaturels. Mais on a cherché et trouvé pour eux, une définition moins hétérodoxe. On a inventé le supranormal, prétendant désigner ainsi un groupe de phénomènes, naturels certes, mais de phénomènes naturels qui se déroberaient pourtant aux lois naturelles.

Cette conception paradoxale peut sembler moins choquante comme étiquette ; elle est tout aussi anti-scientifique.

Je voudrais, Mesdames et Messieurs, essayer, dans cette causerie, d'établir qu'il n'y a pas plus de supranormal qu'il n'y a de surnaturel ou d'inconnaissable ; que l'apparence merveilleuse, mystérieuse et contradictoire des phénomènes métapsychiques *provient uniquement de notre ignorance ou de notre méconnaissance des lois naturelles primordiales et essentielles de la vie.*

Je bornerai ma démonstration, pour ce soir, aux phénomènes d'ordre surtout physiologique, parce que, limitée à ces faits, la démonstration est plus courte, plus frappante et plus évidente aussi.

Je vais m'efforcer de prouver que cette physiologie dite supranormale n'est pas plus mystérieuse que la physiologie dite normale ; ou, ce qui revient au même, que physiologie normale et physiologie supranormale sont également mystérieuses ; qu'elles ne posent pas deux problèmes comportant deux solutions différentes, mais bien un seul et même problème, le *problème de la vie*.

La première partie de ma démonstration sera donc la suivante :

*La physiologie dite normale est encore un pur mystère.* Cette proposition, paradoxale au premier abord, n'apparaît telle que par suite d'une illusion bien connue de l'esprit humain. L'esprit humain a tendance à croire comprendre une chose par le seul fait que cette chose lui est familière. Le philosophe réagit naturellement contre cette tendance ; mais la foule s'y laisse irrésistiblement entraîner. « Plus un homme est inférieur par l'intelligence, a écrit Schopenhauer, moins l'existence a pour lui de mys-

tère. Toute chose lui paraît porter en elle-même l'explication de son comment et de son pourquoi. »

Or, rien n'est plus familier que le fonctionnement, dans ses grandes lignes, de notre organisme et rien ne paraît plus simple à l'homme vulgaire ; et cependant, rien n'est plus mystérieux.

La vie, en elle-même, comporte un mystère encore impénétré. Le mécanisme vital, l'activité des grandes fonctions organiques ne sont pas moins inexpliqués. Cette activité, qui échappe à la volonté consciente de l'Etre, s'élabore et s'effectue d'une manière inconsciente, exactement comme dans la physiologie dite supranormale.

Le fonctionnement normal est tout aussi « occulte » que le fonctionnement dit supranormal.

La constitution même de l'organisme et tout ce qui s'y rattache, la naissance, la croissance, le développement embryonnaire, le développement post-embryonnaire, le maintien de la personnalité pendant la vie, les réparations organiques, allant, chez certains animaux, jusqu'aux régénérations de membres et même de viscères, sont autant d'énigmes insolubles si l'on admet la conception classique de l'Individualité.

D'après cette conception classique, vous le savez, l'individu est purement et simplement un *complexus cellulaire*. A la base d'un être vivant, dit Dastre, on trouve « l'activité propre à chaque cellule, la vie élémentaire, vie cellulaire ; au-dessus, les formes d'activité résultant de l'association des cellules, la vie d'ensemble, somme ou plutôt complexus des vies partielles élémentaires ».

L'unité apparente du « moi » n'est donc qu'une apparence. C'est une illusion qui a disparu en même temps qu'étaient écartées les anciennes théories vitalistes ou animistes. Le moi n'est qu'un complexus.

Cette conception étant admise, essayons de comprendre, à sa lumière, le fonctionnement organique et la physiologie normale.

Laissons de côté la question philosophique qui nous entrainerait hors du cadre que nous nous sommes fixés. Laissons de même le point de vue psychologique et ses formidables difficultés. N'envisageons que l'être physique, l'individualité physiologique, considérée comme complexus cellulaire. D'où et comment le complexus de cellules qui constitue un être quelconque tient-il sa forme spécifique ? Comment garde-t-il cette forme sa vie durant ? Comment sa personnalité physique se forme-t-elle, se maintient-elle, se répare-t-elle ?

Il n'y a plus, remarquons-le, à invoquer l'action d'un dynamisme organisateur, que la physiologie classique repousse. On ne peut même plus avoir recours à l' « idée directrice » de Claude Bernard, que l'on

tient pour surannée. Comment donc le complexus cellulaire a-t-il en lui, par le seul fait de l'association de ses éléments constitutifs, cette puissance vitale et individualisatrice ?

D'où ? Comment ? Pourquoi ? Encore une fois, autant de mystères. Dastre déclare « insondable » (ce sont ses propres termes) le mystère par lequel, dans le développement embryonnaire, « la cellule œuf, attirant à elle les matériaux du dehors, arrive à édifier progressivement l'étonnante construction qui est le corps de l'animal, le corps de l'homme, le corps d'un homme déterminé ». On a cependant cherché et trouvé des explications : elles sont d'une faiblesse déconcertante.

Le Dantec, par exemple, déclare que la forme d'un Être, sa constitution intégrale, dépendent nécessairement de la composition chimique, de la relation établie entre la forme spécifique et cette composition chimique.

« La forme du chien levrier, écrit-il sérieusement, est simplement la condition d'équilibre de la substance chimique levrier. »

C'est se payer de mots et c'est simplement reculer la difficulté. Si cette explication avait quelque valeur, il resterait à se demander comment se réalise et se maintient pareille condition d'équilibre, et le mystère serait tout aussi profond ; mais, même prise telle quelle, l'explication de Le Dantec n'est pas soutenable. Elle est incapable de rendre compte des changements subis par l'être pendant son développement embryonnaire.

Vous savez que le développement embryonnaire ou post-embryonnaire, loin d'être uniforme, comporte des séries de métamorphoses. Ces métamorphoses, tantôt retracent les états antérieurs traversés par l'espèce dans son évolution, tantôt reflètent les adaptations divergentes réalisées pendant la vie larvaire.

Si donc l'explication de Le Dantec était adoptée, il faudrait admettre que les conditions d'équilibre chimique, base de la forme spécifique, changent constamment pendant le développement d'un être, et changent dans un sens donné, suivant une direction déterminée, celle qui mène à la forme adulte. C'est de nouveau recourir à l'idée directrice de Claude Bernard, c'est-à-dire remettre dans la physiologie toute la finalité que l'on prétendait écarter.

Dans ces métamorphoses de la vie embryonnaire, il y a un double problème. Il y a d'abord *le problème des métamorphoses elles-mêmes*. Comment s'effectuent-elles ? Comment rappellent-elles, soit les formes de passage de l'évolution ancestrale, soit les détails des adaptations

larvaires divergentes ? Où et comment se conserve l'empreinte ineffaçable de ces formes ancestrales et de ces adaptations ?

Puis il y a le *problème de l'épanouissement de la forme individuelle.* Comment les métamorphoses ne compromettent-elles pas l'arrivée à la forme adulte et définitive ? Comment cette forme parvient-elle à se réaliser toujours, à coup sûr, infailliblement ?

Si l'on ne voit dans l'Etre qu'un complexus cellulaire, le double problème est insoluble. Le mystère ne s'éclaircit que si l'on admet qu'au-dessus des métamorphoses, des modifications organiques et physiologiques, des révolutions dans l'équilibre chimique de la vie, il existe une dominante, la dominante directrice d'un dynamisme supérieur.

Mais, Mesdames et Messieurs, où l'évidence de cette dominante apparaît le mieux et de la manière la plus frappante, c'est dans le développement embryonnaire de certains insectes. Certains insectes, vous le savez, subissent leur dernière et principale métamorphose dans la chrysalide.

Ils sont alors l'objet d'un phénomène infiniment mystérieux, celui de l'histolyse.

Dans l'enveloppe protectrice de la chrysalide qui dérobe l'animal aux influences perturbatrices extérieures et à la lumière, se passe une élaboration étrange, élaboration qui rappelle singulièrement celle que nous décrirons tout à l'heure dans la physiologie dite supranormale. Le corps de l'insecte se dématérialise. Il se désagrège, fond en une sorte de bouillie uniforme, une substance amorphe unifiée dans laquelle toute distinction organique ou spécifique disparaît. Il n'y a plus de substance musculaire, vasculaire, viscérale ou nerveuse... il n'y a plus que de la substance ; la substance essentielle, base de la vie. Puis, très rapidement, la substance s'organise, et une matérialisation nouvelle s'effectue à ses dépens. L'animal adulte est constitué, tout différent de la forme larvaire primitive.

Avais-je raison, Mesdames et Messieurs, de vous dire que la physiologie normale pose le même problème que la physiologie dite supranormale ?

Le témoignage de pareils faits renverse toutes les conceptions biologiques classiques. L'équilibre chimique conditionnant la forme spécifique ; l'affinité cellulaire ; l'assimilation fonctionnelle ; l'Etre, complexus-cellulaire, autant de formules vaines, autant de non sens !

Ou bien il faut se contenter de s'incliner devant le mystère et le déclarer impénétrable ; ou bien il faut avoir le courage d'avouer que la physiologie classique est aiguillée dans une fausse voie.

Il faut et il suffit, en effet, pour tout comprendre, le mystère de la forme spécifique, le développement embryonnaire, la constitution et le maintien de la personnalité, les réparations organiques, et tous les autres problèmes généraux de la biologie, d'admettre une notion non pas nouvelle, certes, mais envisagée d'une façon nouvelle, celle d'un dynamisme supérieur à l'organisme et le conditionnant.

Il ne s'agit pas seulement de l'idée directrice de Claude Bernard, sorte d'abstraction, d'entité métaphysico-biologique incompréhensible ; il s'agit d'une notion concrète, celle d'un dynamisme directeur et centralisateur, dominant les contingences intrinsèques et extrinsèques, les réactions chimiques du milieu organique comme les influences ambiantes du milieu extérieur.

Nous allons voir l'existence de ce dynamisme affirmée de la même manière, non avec plus de certitude, mais avec plus d'évidence encore, dans la physiologie dite supranormale.

Là, en effet, le dynamisme physiologique dépasse, dans ses manifestations, les limites de l'organisme, se sépare de lui, agit en dehors de lui. Mieux encore, il peut désagréger partiellement cet organisme et reconstituer avec sa substance, en dehors de lui, de nouvelles formes organiques, ou, pour employer l'expression philosophique, de nouvelles représentations.

*(à suivre.)*

# Le Jour des Morts

— 2 novembre 1918 —

Le ciel est sombre. Une tristesse immense enveloppe la terre. Les âmes de ceux qui sont tombés en combattant pour leur patrie flottent en légions innombrables dans l'espace.

Dans les logis solitaires des femmes en deuil pleurent les disparus. Les orphelins de la guerre, dont les pères reposent sous la terre aux plaines des Flandres ou aux forêts de Lorraine, s'acheminent lentement vers les cimetières, pour y fleurir les tombes de leurs mères tuées par le chagrin.

Là-bas, dans la tranchée, un jeune soldat veille, attentif, et son regard s'étend sur la plaine. Les lignes ennemies sont devenues silencieuses et le canon s'est tû. Pour lui, le calme de la nature a succédé aux bruits de la lutte et aux conversations animées des cantonnements de l'arrière.

Ici, le danger a suspendu tous les propos oiseux. Le voisinage de la mort impose à tous une gravité recueillie et les pensées profondes montent des cœurs aux cerveaux.

Ce jeune homme est un intellectuel, un sensitif, un spirite. Depuis deux ans il est sur le front. Il a pris part à bien des combats, il a vu ses camarades fauchés par la mitraille. A quoi tient son existence ? N'est-elle pas comme un fétu de paille dans la tourmente ? Et cependant il sait qu'une protection occulte s'étend sur lui ; il sent qu'une force inconnue le soutient. Comme tous ceux dont la vie intérieure est intense, il aime la solitude. Elle est pour lui la grande école inspiratrice, la source des révélations ; c'est en elle que se réalise la communion de son âme avec le divin.

Ses yeux se reposent avec complaisance sur la forêt prochaine, que l'automne a revêtue de ses teintes de pourpre et d'or. La chanson d'un ruisseau arrive jusqu'à lui et les collines de l'horizon s'estompent sous les pâles lueurs du couchant. De ce spectacle de la nature se dégage une paix sereine que rien, ni la pensée du danger ni la crainte de la mort, ne viendra troubler.

Au milieu des visions sanglantes de la guerre, une heure de contemplation suffit pour lui rappeler que la beauté souveraine de la vie, la beauté éternelle du monde, domine de bien haut toutes les catastrophes humaines ; que les hécatombes, les massacres, les tueries sont impuissantes à détruire la moindre parcelle d'embryon d'âme.

La nuit s'étend sur la plaine. Entre les nuées, des étoiles projettent leurs rayons tremblants, comme autant de gages d'amour, autant de témoignages de la solidarité immense qui relie tous les êtres et tous les mondes. Avec la paix, la confiance et l'espoir descendent dans son cœur. Certes, il saura toujours faire son devoir. Il se bat pour défendre sa patrie envahie, et pour elle il supportera toutes les privations, toutes les fatigues, mais les violences de la guerre n'étoufferont pas en lui le sentiment supérieur de l'ordre et de l'harmonie universels. Comme pour les Celtes, ses ancêtres, les cadavres étendus là-bas sur le sol ne sont que des « enveloppes déchirées », que la terre s'apprête à recevoir dans son sein maternel.

Aux profondeurs de chacun de nous subsiste un principe impérissable contre lequel toutes les fureurs de la haine, tous les assauts de la force brutale ne peuvent rien. C'est de là, de ce sanctuaire intime, que renaîtra, après la tempête, l'aspiration humaine vers la justice, vers la pitié et la bonté.

***

Et voilà que, dans le silence de la nuit, une voix murmure à l'oreille du jeune soldat, qui est médium auditif, des paroles graves et solennelles.

C'est l'Invisible qui, à son tour, entre en scène.

« Ecoute, ami, dont la pensée est venue jusqu'à moi et m'a attiré. Tu te demandes parfois le secret de cette terribe guerre et ta raison se trouble au spectacle des maux qu'elle fait naître. Hélas ! pour faire lever la moisson sacrée, il faut déchirer le sol en friche avec le soc tranchant de la charrue, il faut le mordre avec les dents de la herse, il faut l'écraser sous le poids du rouleau ; alors seulement la moisson divine, le grain nouveau pourra lever.

« Si la guerre se prolonge, c'est que de grandes choses se préparent et s'organisent sous le terrible aiguillon de la nécessité ; une guerre trop rapide aurait à peine effleuré l'humanité ; sa longueur, sa cruauté, les conséquences qui en découlent au point de vue social, politique, religieux, économique, feront créer partout des rouages nouveaux.

« Une transformation radicale de la société en découlera, non seulement au point de vue de la vie matérielle, mais aussi au point de vue de l'idéal spiritualiste.

« Combien de cœurs déchirés, d'âmes anxieuses viendront à nous pour être consolés et réconfortés ! Combien d'intelligences vouées aux conceptions frivoles seront amenées aux grandes vérités par le doigt de la douleur ! Nous aussi nous sommes impatients de voir finir cette tuerie, car nos cœurs sont déchirés par la vue de ces maux dont vous ne connaissez qu'une partie, mais dont nous contemplons toute l'étendue.

« Nous souffrons comme vous de tant d'angoisses et de misères, plus peut-être, parce que nous les voyons mieux ; mais nous avons sur vous l'avantage de concevoir plus nettement les buts divins de ces luttes meurtrières. Nous savons que l'humanité ne peut être sauvée d'une chute irrémédiable que par cette crise, et nous voyons déjà s'ébaucher les prémices d'une renaissance brillante.

« Ayez donc confiance dans notre France immortelle, et ne pleurez pas ses morts. Cette lutte est celle des Esprits célestes contre les puissances du mal, des Esprits de lumière contre les légions ténébreuses sorties de l'abîme.

« Non, Guillaume, le grand nuage noir, l'évocateur d'Odin, ne triomphera pas de la France, qui malgré ses erreurs et ses fautes a toujours tourné ses regards vers l'idéal et vers la lumière.

« Vos morts sont vivants ; ils combattent encore pour la patrie, pour l'humanité. Ils viennent dans les tranchées soutenir leurs camarades,

ils se penchent vers les blessés abandonnés sur les champs de la bataille, pour engourdir leurs souffrances et adoucir les horreurs de leur agonie ils vont consoler ceux qu'ils ont laissés ici-bas par l'action de leurs fluides réconfortants.

« Frères aimés, ayez confiance dans le triomphe de votre cause. Ne laissez pas entrer le doute dans vos cœurs, ce serait diminuer nos forces contre l'ennemi. La France a failli périr à la Marne et à Verdun ; elle a été sauvée alors que le monstre était en pleine possession de tous ses pouvoirs et de toute sa force ; maintenant il s'épuise ; il a beau tendre tous ses muscles, ils se relâchént peu à peu et le jour est venu pour lui de l'écroulement total.

« Combien de nations seront jugées et porteront le poids de leur défection, lorsque la justice violée aurait dû être défendue.

« Combien d'individus paieront cher leurs trahisons et leurs lâchetés, qui auront retardé le triomphe du bien et augmenté le nombre des victimes. Qu'ils tremblent tous, la main divine s'appesantira sur eux. La France triomphe ; la victoire des Alliés, victoire glorieuse entre toutes, qelle de tant d'héroïsmes et de sacrifices, va inaugurer sur le monde une ère nouvelle de Justice, d'Amour et de Beauté ! »

Léon DENIS.

# Chronique du Spiritisme

### COMMUNICATION

Nous reproduisons volontiers la communication suivante dont nos lecteurs remarqueront la beauté.

TABLE. — *Evocation.* — Du 16 février 1918.

— X... *me dit que tu as de merveilleuses choses à me communiquer ?*

— X... est bon autant que beau.

— *Tu le vois donc ?*

— Oui, il préside nos entretiens. Je sais quelles sont les aspirations de ton âme et je veux l'éclairer sur le céleste séjour qui m'a été donné en partage. Dieu me permet de te rendre un peu du bien que tu m'as fait. Écris, c'est plus facile.

Écriture. — Dans les sphères où je plane, heureuse et légère comme je te l'ai dit, je respire un éternel printemps, je bois une céleste rosée qui me pénètre d'une sainte ivresse ; je me mire dans les clartés d'une pureté qui réfléchit partout ma beauté.

Ma beauté est faite de cette joie qui, dans mon âme, reconnaît Dieu, qui, dans les parfums, dans les ivresses, dans les clartés retrouve Dieu. Le prisme des couleurs réjouit ma vue, et là, je Le reconnais encore ; les harmonies des chœurs angéliques ou les vibrations de l'éther me Le font entendre aussi...

Ma beauté est un reflet céleste, voilà pourquoi je peux en parler sans vanité et, au contraire, la proclamer pour la plus grande gloire de Dieu. Je vais de sphères en sphères. Je ne pénètre aucun monde mais je les vois, lumineux, en un tourbillon magique autour de moi.

Tu as regardé, d'en bas, un coin du ciel ? Moi, il me semble devoir chanter mon ivresse indéfiniment dans l'Infini des Infinis ! Je voudrais pour te plaire, employer un langage céleste, mais tu ne me comprendrais pas, pauvre âme encore attachée à la glèbe ! Je voudrais d'un coup d'aile, mettre en vibration les éthers, mais tu ne les entendrais pas, pauvre âme assourdie de blasphèmes ! Je voudrais, pour tes yeux, jouer du prisme enchanté des couleurs, mais tu ne les verrais pas, pauvre âme aveuglée de laideurs ! Je voudrais, d'un sublime élan, t'enlever par les fluides vainqueurs, mais tu retomberais pesamment, pauvre âme alourdie de matière.

Il faut donc que je prie, et que je chante à Dieu tes louanges pour que je puisse, à ta libération, te porter jusqu'à Lui en triomphe... Alors, ce jour-là, tu reconnaîtras ce qu'est mon âme heureuse de t'aimer, heureuse de te sourire, heureuse de te guider ! Alors, ce jour-là, sur mes ailes diaphanes, je t'élèverai au-dessus des mondes et je t'en décrirai les lois, et je t'en montrerai les prestiges.!

— *Mais comme tu es éloquente* ! *Je ne te connaissais pas sous ce jour* !

— J'étais, comme toi, alourdie de matière, mais vite, ici, au séjour des heureux, l'âme se reconnaît et reprend son langage céleste que je ne puis, hélas ! te traduire. Tu en auras un aperçu dans les sommeils, et l'intuition, plus nette que celle si douloureuse que tu possèdes en ce moment, t'en restera pour l'ivresse de ton âme, en ton bas monde. Ivresse mesurée à ce que tu pourras supporter car, souviens-toi, on le dit, en votre langage terrestre, que la joie fait peur, que la joie fait mourir !

Belle âme qui admires les aurores et les couchants, qui aspires aux mystères de l'air, qui demandes leur secret aux étoiles, je te vois souffrir

de ne pouvoir atteindre à toute plénitude, mais tu auras tout à la fois quand je viendrai, en chantant, me joindre à ceux qui voudront te prendre par la main pour t'élever en ce séjour prestigieux, et je demanderai cette faveur insigne de t'emporter sur mes ailes éthérées pour te présenter à Celui que tu auras servi d'une âme épurée, à Dieu que tu reconnaîtras en tout et en toi-même. Adieu, mon amie bonne, je n'oublie pas, tu vois, que tes beaux yeux me sourirent, compatissants, un jour que les miens versaient en eux mon désespoir. Je t'aime.

— *Mais, dis-moi encore un mot. Tu ne fais rien, tu ne travailles pas, tu ne secours pas les âmes comme les autres élus ?*

— Je ne puis y manquer. Je t'instruirai peu à peu. Mais pour l'instant, je vis de liberté pure et je proclame la gloire de Dieu, par dessus tous les mondes ; il me faut me reconnaître, d'abord, et c'est ainsi, la façon des âmes heureuses.

Adieu ! Je t'aime.

---

La distribution des prix, à l'école spirite de Lyon, a eu lieu le 14 juillet dernier. C'était la quatrième année des cours de spiritisme aux enfants.

Nous souhaitons bien sincèrement que cette œuvre prenne plus d'importance et que, partout, les spirites de Lyon trouvent des imitateurs.

LAUSER.

---

Nous recevons de M. P. Leymarie, notre gérant, la lettre suivante :

Mon cher Directeur,

Il est quelques hommes qui, oubliant que je suis libraire et que, en travaillant honnêtement, je dois vivre de mon métier, lancent contre moi des insinuations perfides. Il ne me convient pas de les suivre sur le déplorable terrain où ils se sont placés. Je sais ce que j'aurai à faire pour obtenir réparation du préjudice causé, le jour où les calomnies se préciseront. Pour le moment, je veux me contenter de publier la lettre à laquelle il est fait allusion dans le journal qui prête son concours à la campagne entreprise contre moi. Il semble que la loyauté la plus élémentaire eût voulu que cette lettre fut publiée par la feuille même qui a la prétention d'y répondre. Mes ennemis en ont jugé autrement : Ils parlent de *récriminations, d'objurgations* même, et ils soulignent ces deux mots !

En publiant cette lettre, je mets les gens qui ont quelque souci de la vérité en mesure de se rendre compte que je n'ai pas répondu par des injures aux ingratitudes et aux perfidies dont je suis l'objet. Mes ennemis n'espèrent pas, je pense, que je descendrai jusqu'à me justifier autrement.

En vous remerciant d'avance, je vous prie de croire, mon cher Directeur, à mes meilleurs sentiments.

P. LEYMARIE.

Voici donc la lettre que M. Leymarie nous prie de publier :

Monsieur,

J'adresse, à Mlle ... en un colis postal, les ouvrages demandés par votre lettre...

Voici, Monsieur, de nombreuses années que je fais bénéficier, ainsi que l'ont fait mes parents, tous les groupes spirites de remises assez fortes ; les groupes de votre ville ont été particulièrement favorisés, puisque ces remises ont été pendant longtemps de quarante et de trente-trois pour cent. Aujourd'hui que les ouvrages d'Allan Kardec vont tomber dans le domaine public, toutes les sociétés spirites de X..., après avoir profité des concessions faites par notre maison de commerce pendant tant d'années, sont d'accord pour se dépêcher d'éditer ces ouvrages sans avoir eu seulement la pensée fraternelle de me demander s'il m'était possible de faire des éditions à bon marché.

Si j'étais aussi peu charitable que les sociétés qui ont apposé leur cachet sur la circulaire APPEL A TOUS LES SPIRITES, je supprimerais simplement, *jusqu'au délai que la loi va m'accorder toute remise à ces groupes.*

Dans cet appel, il est fait allusion à l'augmentation que j'ai été obligé de faire sur le prix des ouvrages, mais on oublie d'en donner les raisons.

Je me montrerai, Monsieur, plus fraternel que les spirites de votre ville, en continuant à leur faire les diminutions qui me seront possibles et qui, actuellement, sont plus élevées que celles consenties aux éditeurs et commissionnaires.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, mes bien sincères salutations.

P. LEYMARIE.

# Souscription pour le Syndicat des Pauvres

## Année 1918

| | |
|---|---|
| *Dernier total.* . . | 2.146 fr. |
| Septembre-octobre | |
| Mme Barbaut. . . . . . . . . . . | 5 fr. |
| Mme Bluzet. . . . . . . . . . . . | 5 |
| Mme Sauvé. . . . . . . . . . . . | 2 |
| Mme Borderieux. . . . . . . . . . | 2 |
| Mme Wachs. . . . . . . . . . . . | 4 |
| Mme Maire. . . . . . . . . . . . | 12 |
| Mlle Charles. . . . . . . . . . . | 10 |
| M. Barbier. . . . . . . . . . . . | 1 |
| Mme Briouze . . . . . . . . . . . | 5 |
| Mme Pasquier. . . . . . . . . . . | 1 |
| M. Pinchard. . . . . . . . . . . | 2 |
| M. R. L. . . . . . . . . . . . . | 40 |
| M. Taillefer. . . . . . . . . . . | 5 |
| Un Anonyme Algérois. . . . . . . . | 3 |
| Anonyme. . . . . . . . . . . . . | 10 |
| — . . . . . . . . . . . . | 6 |
| Comtesse de R. . . . . . . . . . . | 5 |
| Mme Megnès . . . . . . . . . . . | 5 |
| Anonyme. . . . . . . . . . . . . | 1 fr. 80 |
| — . . . . . . . . . . . . | 5 |
| M. Berdoulet . . . . . . . . . . . | 5 |
| M. Gay. . . . . . . . . . . . . | 3 |
| Mme Lapierre. . . . . . . . . . . | 18 |
| M. Dufilhol. . . . . . . . . . . | 1 |
| Anonyme. . . . . . . . . . . . . | 3 |
| M. Jean G.. . . . . . . . . . . . | 3 |
| Lieutenant X . . . . . . . . . . . | 5 |
| M. Giraud. . . . . . . . . . . . | 15 |
| M. Aubin. . . . . . . . . . . . . | 5 |
| TOTAL GÉNÉRAL . . . . | 2.333 fr. 80 |

# AVIS

En raison des circonstances actuelles, et pour nous faciliter la lourde tâche à laquelle nous nous efforçons de suffire, nous prions nos abonnés de vouloir bien nous faire parvenir, en un mandat-poste à l'adresse de M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques à Paris, notre gérant, le montant de leur abonnement pour l'année 1919.

Nous comptons sur eux aussi pour répandre nos idées le plus possible, chacun dans son rayon d'action respectif, et faire connaître notre publication qui, fondée il y a plus de soixante ans par notre vénéré maître Allan Kardec, a, malgré les heures sombres que nous avons traversées, continué de paraître en surmontant les plus grandes difficultés.

L'action, en ce sens, de nos frères en croyance, nous sera un réconfort précieux, et aidera puissamment au triomphe de la doctrine pour laquelle la *Revue Spirite* ne cessera jamais de lutter.

L'Editeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.

61e ANNÉE DÉCEMBRE 1918

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 À 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

# L'Expérimentation Spirite

## Ecriture médianimique

Nos contradicteurs se plaisent parfois à signaler les abus qui découlent d'une mauvaise pratique expérimentale du spiritisme, à faire ressortir les déceptions qu'on est exposé à y subir. Or, celles-ci résultent le plus souvent des conditions défectueuses dans lesquelles on opère, de l'inobservation des règles établies par les Esprits.

Certains lecteurs, lorsqu'ils parcourent les ouvrages des écrivains spirites, sont surtout frappés par les faits et les témoignages qui s'y trouvent relatés. Dans l'entraînement de leur pensée, ils sont portés

à croire que ces faits sont fréquents, nombreux, relativement faciles à obtenir. Ils perdent de vue les exigences de la publicité qui nous obligent à grouper, à condenser dans un espace restreint des phénomènes qui se sont produits dans un laps de temps et des étendues de pays considérables. S'ils abordent le terrain expérimental, c'est sans méthode, sans préparation, en négligeant les recommandations faites, les précautions essentielles, en écartant nos conseils, et si les résultats ne sont pas immédiats, ils se lassent vite et abandonnent la partie.

Une étude approfondie du monde invisible est nécessaire pour s'orienter au milieu des phénomènes et en déterminer les causes avec exactitude. Il existe trop d'éléments divers dans les forces en action au cours des séances pour que des expérimentateurs mal préparés, insuffisamment instruits, puissent éviter les erreurs et les mécomptes. Aussi est-il sage de n'admettre dans les groupes que des personnes s'étant livrées à une étude théorique préalable, celle que procure la lecture attentive et réfléchie des ouvrages spéciaux.

Le principe de la communication spirite, c'est la loi harmonique des vibrations. Chaque âme, on le sait, est un centre de forces dont les radiations varient d'étendue et d'intensité, selon sa nature et son degré d'élévation. L'action de la volonté peut accroître ou diminuer la puissance de ces vibrations. Je possède une photographie où, sous l'influence de la prière, on voit les effluves détachés des doigts de l'expérimentateur s'étendre et recouvrir toute la plaque, tandis qu'à l'état de repos de la pensée, ils ne produisent que de faibles effets.

La vie dans la chair amortit les radiations de l'âme, mais ne les supprime pas. Il existe autant de différences entre les divers états vibratoires qu'entre les physionomies et les caractères. Cependant, une certaine concordance est nécessaire pour que des rapports s'établissent entre esprits et incarnés. L'esprit qui veut se communiquer doit rechercher le médium dont l'état psychique présente le plus d'analogie avec le sien. Puis, par un entraînement graduel qui peut embrasser, suivant les cas, des semaines, des mois et même des années, entraînement auquel ce médium doit coopérer par la pensée, le désir, la volonté, il arrivera à établir une sorte de synchronisme. S'il échoue, il devra porter ses efforts vers une autre personne.

***

La médiumnité la plus répandue est celle de l'écriture, sous ses formes diverses. Celle dite « mécanique », parce que, dans ce cas, l'esprit agit sur le bras sans impressionner le cerveau, nous paraît présenter plus de garanties que les autres procédés.

En effet, qu'elle soit intuitive ou semi-mécanique, la faculté d'écrire comporte inévitablement un mélange des pensées de l'esprit et du médium. La pensée de l'esprit suscite dans le cerveau du sujet, des images, des expressions et même des idées qui lui sont familières et qu'on retrouve dans les messages obtenus. Comment faire la différence et établir la part de l'un et de l'autre des participants ? C'est là une tâche délicate, difficile et que seuls ceux-ci pourraient remplir.

Le don d'écrire est généralement précédé d'une période d'exercices, durant laquelle le médium se livre à des mouvements saccadés, à des tracés illisibles qui ont pour but de régulariser, de discipliner ses fluides, de les adapter aux fins voulues. Cette période préparatoire est plus ou moins longue, selon les personnes. J'ai connu un officier d'administration qui a eu la patience de s'exercer de la sorte tous les jours, pendant plus d'une année et qui a fini par obtenir des communications suivies présentant à la fois une forme élégante et un sens profond.

L'usage de cette faculté présente le grave inconvénient de laisser une large place à l'action personnelle et inconsciente du médium, mais cet inconvénient s'atténue à la longue et finit par disparaître presque entièrement. A mesure que cette médiumnité se développe, l'esprit acquiert une maîtrise de plus en plus sensible sur le cerveau du sujet, et arrive à en éliminer tout ce qui n'émane pas de sa volonté propre. Toutefois, l'écriture mécanique reste le plus sûr moyen d'obtenir des preuves d'identité, des indications de faits et de dates ignorées du médium, en un mot les éléments de certitude que l'on doit toujours rechercher dans les manifestations.

Il est loisible à tout expérimentateur de travailler seul et chaque jour pendant la période d'exercices préparatoires, mais dès qu'il trace des mots, des phrases, des messages suivis, il devra s'abstenir d'opérer isolément, se rapprocher d'un groupe bien dirigé, jouissant d'une protection efficace, et soumettre ses productions au contrôle de croyants éclairés. Dans l'isolement et l'absence de direction, il s'exposerait aux visites des rôdeurs de l'espace, à leurs mystifications, et pourrait devenir la victime de quelque obsession redoutable.

Dans les séances que j'ai longtemps dirigées, j'avais pris l'habitude de proposer aux médiums écrivains un sujet à traiter spontanément, ce qu'ils faisaient avec une abondance de style et une richesse d'expressions bien au-dessus de leurs moyens habituels. De tels résultats, il est vrai, ne prouvent pas forcément l'intervention des esprits. On pourrait les expliquer, par les ressources profondes et cachées, par cet état de l'être que certains psychistes appellent le subconscient, le subliminal, état dans lequel se révèlent des connaissances, des qualités, des pouvoirs

que nous ne possédons pas à l'état normal. C'est là un problème qu'il importe de résoudre.

On a cherché vainement à expliquer l'ensemble des phénomènes par la théorie du subconscient. Les psychistes qui l'ont tenté n'ont pas réussi, car la plupart des faits spirites échappent à cette interprétation. Il est vrai cependant que certains cas, soit d'écriture, soit d'inspiration orale, dans la *trance*, trouvent là une explication logique.

Nous avons démontré ailleurs (1) qu'il existe en nous un moi profond, une conscience et une mémoire plus vastes et plus étendues que la conscience et la mémoire normales, et qui échappent le plus souvent à notre connaissance et à notre volonté directes. C'est le réservoir spirituel où s'enregistrent et s'accumulent les acquisitions, les souvenirs, les impressions de nos vies antérieures, tout ce qui constitue le capital intellectuel et moral que nous apportons à la naissance. De là viennent les facultés innées, les aptitudes, les tendances, tout ce que ne peut expliquer l'hérédité psychique.

Ce côté ignoré de notre nature intime nous reste fermé, disions-nous, dans l'état normal. Pourtant, certaines suggestions, soit personnelles, soit étrangères, peuvent s'exercer parfois et faire surgir une partie de nos ressources cachées. La suggestion joue alors le rôle d'un levier qui soulève et mobilise les éléments de notre personnalité profonde.

Dans les expériences de rénovation de la mémoire, nous savons que l'action du magnétiseur sur un sujet plongé dans l'hypnose peut réveiller ses souvenirs endormis. L'histoire du passé lointain se déroule automatiquement ; les moindres détails des existences évanouies reparaissent et revivent avec un réalisme saisissant. De même, le médium écrivain, par l'auto-suggestion, peut faire appel, quoique avec une intensité moindre, à ce moi subjectif et obtenir de lui, sans s'en rendre compte, des inspirations bien supérieures à ses moyens habituels. Nous reviendrons plus loin sur ce côté mystérieux de notre être, qui nécessite un peu de lumière. Il ne faudrait pas en conclure que toutes les communications écrites sont une œuvre de la subconscience. Ce qui provient de l'auto-suggestion peut aussi bien être produit par la suggestion des Invisibles.

En outre, les traits caractéristiques, les preuves d'identité, les explications données sur des faits et des questions inconnus du médium, démontrent avec évidence l'intervention d'individualités étrangères.

Nous donnons ci-après quelques exemples de messages qui mettent

(1) Voir notre *Problème de l'Etre et de la destinée*.

en relief le caractère des inspirateurs et permettent de croire qu'ils émanent bien des Esprits qui les ont signés.

Ces messages ont été obtenus successivement dans une même séance d'un groupe parisien — 18 décembre 1914 — par Mme Hyver.

Le premier porte la signature d'Henri Heine, poète allemand qui avait fait de la France son pays d'adoption. Il parle de légendes germaniques que le médium ne connaissait pas. D'après ces légendes, Odin ou Wotan, le vieux dieu allemand, ses filles, les Walkyries, les autres dieux et les guerriers habitant le Walhalla ou Palais d'Odin, doivent être vaincus par le loup Fenris, enchaîné autrefois par Odin dans l'abîme. Cette défaite doit amener la chute et la fin des dieux et la création d'une terre, d'une humanité nouvelles, nées du cataclysme universel.

Heine évoque, interpelle le chancelier de fer et Bismarck répond. Puis, Frédéric III, père de Guillaume II, se prononce comme un juge entre les thèses si opposées, soutenues par les deux Allemands ; il pronostique tristement sur les résultats de l'œuvre de son fils et sur le sort de l'Allemagne. Ces messages constituent une sorte de trilogie et annoncent les grands événements dont nous sommes les témoins actuels (1).

Léon Denis.

### Premier message.

« O Chancelier de fer ! Eveille-toi. La vois-tu, ton Allemagne ? Ton Allemagne de proie et de sang ?

« Ses féroces armées se sont répandues sur le monde ; les Walkyries volent au devant ; les guerriers d'Odin sont sortis du Walhalla.

« Entends-tu leurs cris de rage ?

« Le loup Fenris est, lui aussi, sorti de l'abîme où il était enchaîné.

« Prends garde à ton Allemagne, ô chancelier de fer ; car le loup Fenris de par le monde est lâché.

« Sors de la vallée d'ombre et de ténèbres qui est ta demeure, Chancelier de fer, l'heure est venue. Le glas de ton Allemagne de proie et de sang a sonné.

« Je te l'ai dit, Chancelier de fer, le loup Fenris est déchaîné et ton Allemagne va périr sous sa dent cruelle.

« Monte sur cette colline : tu la vois, notre vieille Allemagne, tu la vois, ou plutôt, non ; car nul ne peut plus la reconnaître sous le masque que tu lui as modelé.

(1) Ces trois communications ont été publiées intégralement dans la *Dépêche* de Tours, le 28 février 1915. La collection de ce journal est à la disposition du public à la Bibliothèque de la Ville.

« Notre vieille Allemagne était noble, était sainte ; notre vieille Allemagne avait un cœur.

« Celle-ci est un monstre effroyable, qui n'a plus rien d'humain ; elle s'avance à la lueur sinistre des incendies. Sa main tient une torche enflammée qui n'épargne ni le chaume, ni le palais, ni le temple du Seigneur Dieu, ni l'asile de la souffrance.

« Celle-ci a les membres rouges du sang innocent, elle marche sur des cadavres de femmes, de nouveaux-nés, de jeunes filles et de vieillards. Celle-ci, ce n'est pas notre Allemagne, c'est le monstre prussien que tu as parachevé.

« Mais, prends garde, ô Bismarck ! le loup Fenris est déchaîné et il les dévorera, tes fils, et les dieux mêmes du Walhalla ; car les temps sont venus, et c'est toi qui as ouvert la porte de l'abîme au loup furieux Tu as dit : « La Force prime le Droit », et tu as parachevé l'œuvre mauvaise, et tu as bâti cette Allemagne, honte du monde civilisé.

« Ah ! ah ! sois fier de ton œuvre, chancelier de fer ; regarde : où est la Belgique ? Où sont Reims, Arras, et tant de villes ? L'Allemagne, ton Allemagne est passée par là. Honte à toi, Chancelier de fer. Là où passe l'Allemand, rien n'a trouvé grâce.

« Ton cœur se dilate, dis-moi ? Avais-tu espéré si rouges vendanges et si beaux épis ? Les fils de tes fils ont surpassé même Attila : sois fier, ô Bismarck ! Nul peuple n'a causé plus de ruines que le tien.

« Sois fier, voilà ton œuvre !

« Tu as voulu l'Allemagne au-dessus de tout : elle l'est par le crime et l'horreur, et de siècles en siècles on redira l'épouvante de la grande guerre, et que nul peuple n'a surpassé la cruauté des Barbares venus du Rhin.

« Oui, ton Allemagne est au-dessus de tout dans le crime, le viol, l'incendie, le pillage, et ses innombrables légions sont légions d'enfer.

« Mais, prends garde, Bismarck, tu as ouvert au loup Fenris et déjà ses griffes labourent les flancs de ton Allemagne, de ta monstrueuse création.

« C'est sa mort, malgré son vieux Dieu sorti des forêts Bercyniennes, malgré Odin, malgré ses filles, malgré ses guerriers ; le loup Fenris est sorti de l'abîme et les temps vont s'accomplir.

« Tu entends, Chancelier, les temps vont s'accomplir, et la race des chacals et des vautours sera détruite malgré sa force, malgré ses griffes ; elle sera rayée de la face du monde, ô Bismarck !

« Le voilà, ton châtiment. Tu as voulu l'Allemagne au-dessus de tout ; regarde l'abîme au-dessus duquel elle est suspendue, l'abîme où elle va rouler au bruit des malédictions et des cris d'horreur.

« La Force prime le Droit », as-tu dit : oui, un temps, et lorsque le méchant est au faîte, Dieu, le Dieu du monde, lève la main, et le méchant est précipité dans le gouffre.

« La Force prime le Droit ! » Regarde, ô Chancelier, toi qui as de tes propres mains préparé la ruine de ta patrie.

« Regarde, regarde, regarde encore, toi le maudit, toi Bismarck le parricide, qui as tué notre vieille Allemagne, celle de la pensée et du rêve ; regarde de tous tes yeux : l'expiation commence ! »

Henri HEINE.

DEUXIÈME MESSAGE.

« Pourquoi m'appeler et me provoquer à venir ici, parmi ces Français que je n'aime pas ?... J'ai suivi un idéal politique que vous critiquez. Vous, d'abord, Heine, qui êtes un mauvais Allemand et un renégat, vous n'avez pas le droit de parler d'une nation à laquelle vous avez préféré la France. Je parle avec vous sans réthorique et sans colère, en homme d'Etat, et si j'avais à revivre ma vie, je recommencerais mon œuvre, en évitant seulement certaines fautes.

« Ma politique a créé une Allemagne débordante de force matérielle et d'hommes, je ne la renie pas.

« Vous parlez en poète ; mais un chef d'Etat n'a pas de nerfs, ni de sensibilité. Vous voyez la défaite ; mais le vieux Bismarck n'a pas dit son dernier mot, et l'Allemagne, qui a mis partout le pied sur ses ennemis, a son territoire vierge. Vous me parlez d'expiation. Attendez, mon œuvre n'est pas encore écroulée ; quand les Russes, les Anglais et les Français seront à Berlin, vous pourrez parler du crépuscule des dieux.

« La force est nécessaire aux grands Etats, et la force allemande n'est pas à bout.

« La tâche est rude ; mais le vieux Bismarck est encore debout, inspirant ceux qui tiennent le gouvernail de l'empire.

« L'Allemagne n'est pas encore dans l'abîme, et l'expiation, comme tu dis, oiseau de malheur, n'est pas encore là : le vieux chancelier n'est pas rendu, et la machine marche bien encore.

« Malheur à nos ennemis ! Les ruines que nous avons faites ne sont rien ; malheur, si les Alliés nous forcent à reculer ! Il ne restera pas pierre sur pierre de leurs villes et nul ennemi ne sortira vivant de nos mains.

« L'Allemand saura se venger, et si vous l'abattez jamais, il vous aura si cruellement mordu, que la trace de ses dents sera ineffaçable.

« L'Allemagne, quand même, sera au-dessus de tout, et si elle tombe, elle vous écrasera dans sa chute et vous serez blessés à mort par le poids du colosse. »

BISMARCK.

TROISIÈME MESSAGE.

« Hélas ! l'homme néfaste qui a fait l'Allemagne dénaturée, que tout l'univers déteste, reste acharné dans son erreur.

« Pourquoi Dieu m'a-t-il fait mourir si tôt ! J'aurais enrayé ce mouvement, qui m'effrayait, et refait une Allemagne vraiment pacifique. Mon malheureux fils a poussé jusqu'au bout l'œuvre de Bismarck, et mon pauvre pays marche à l'abîme. La culture donnée aux générations nouvelles les a complètement aveuglées et chaque Allemand vit dans le rêve de son orgueil. Le réveil sera foudroyant et terrible, terribles aussi les déchirements intérieurs. Quelle tristesse de savoir tant de maux prêts à fondre sur sa patrie ! Je suis bien triste, bien malheureux de voir un grand peuple se déshonorer ainsi. Mais il faut cette horrible guerre pour purifier la race allemande et préparer son évolution.

Espérez, ô Françaises, et soyez heureuses, malgré les maux dont souffre votre pays, de ne pas être nées Allemandes et d'appartenir à la plus généreuse nation du monde, qui a pitié même de ses criminels ennemis. »

FRÉDÉRIC III.

# L'Esprit vainqueur

La Vérité triomphe. Et avec elle la Justice et le Droit. Tout ce qui est grand et beau.

Depuis plus de quatre ans, la France subissait les furieux assauts de toutes les puissances de ténèbres. Malgré l'indomptable courage de ses enfants qui, héroïquement, s'étaient tous dressés pour la défendre, elle était cruellement atteinte, et, par plus d'une blessure, son sang coulait. Des heures tragiquement sombres avaient été vécues. Ce grand foyer de lumière qui, pendant tant de siècles, avait éclairé toutes les nations dans leur marche vers le progrès allait-il donc disparaître dans le flot toujours montant des sinistres envahisseurs ? Allait-on voir périr, en un jour, toutes les libertés si chèrement acquises à travers les âges ? Notre bien-aimée patrie asservie et la plus sombre barbarie substituée partout à

notre claire civilisation ? On nous avait déclaré qu'il n'existait plus d'autre droit que celui que pouvait imposer la force. C'était bien la lutte à outrance, la lutte à mort, entre un positivisme féroce et notre pur et lumineux idéal.

Pendant un demi-siecle, la nation de proie avait préparé son forfait. Puis, lorsqu'elle s'était crû suffisamment prête, elle commença audacieusement la série de ses provocations. A plusieurs reprises, la France supporta les pires humiliations pour éviter l'horrible guerre. Rien n'y fit. Au moment voulu, Attila reprit le chemin de la vieille Gaule, et le crime fut perpétré. Il y eut les gaz asphyxiants, les liquides enflammés, les massacres d'innocents sur mer et sur terre, l'esclavage pour des populations inoffensives, l'odieuse torture des femmes et la mutilation des petits enfants. Partout le vol, le meurtre et l'incendie. On chercherait en vain, en remontant jusqu'aux temps les plus reculés de l'histoire, le récit de faits aussi monstrueux.

La France fut tenaillée, torturée dans sa chair, mais son âme resta indomptable ; à aucun moment sa foi ne fut ébranlée ; quelque chose de bien supérieur aux stupides et brutales manifestations de la force matérielle lui conservait tout entière sa confiance dans le triomphe final.

Nous savons, nous spirites, d'où lui venait cette conviction profonde nous savons aussi quelles mystérieuses et puissantes interventions se produisirent, faisant naitre, en l'esprit de nos grands chefs, des conceptions géniales, et donnant à nos magnifiques soldats toute l'abnégation, tout l'héroïsme nécessaires pour les réaliser. Maintes fois, depuis le commencement du gigantesque drame, notre cher et vénéré maître Léon Denis, a parlé dans la *Revue*, de l'action des Esprits sur les événements qui se déroulaient et que, d'ailleurs, ils avaient prédits. L'armée invisible, elle aussi — disait-il — à ses chefs illustres ; nos médiums voyants les reconnaissent, et cette vue les impressionne profondément.

Oui, cette victoire, c'est le triomphe de toutes les forces rayonnantes du bien, contre les sombres puissances du mal qui menaçaient d'envahir le monde terrestre. C'est l'éclatant épanouissement de la lumière et de la liberté refoulant à jamais les puissances de ténèbres et d'oppression ; c'est l'Esprit, vainqueur de l'aveugle matière au service du plus horrible Génie destructeur ; c'est la vieille Gaule régénérée, poursuivant sa lumineuse destinée et entraînant à sa suite l'Humanité entière dans sa marche vers l'éternel progrès.

Spirites, réjouissons-nous ! La France a le droit d'être fière de ses enfants. Visibles et Invisibles, tous ont défendu leur mère bien-aimée avec la même invincible ardeur. La France reste vivante, elle ne pouvait pas périr.

Le nombre est grand hélas ! de ceux dont le corps repose maintenant sous le sol sacré reconquis, mais quelle admirable tâche ils ont accomplie ! Dans les familles où on les pleure, on peut, avec une légitime fierté, conserver précieusement le culte de leur souvenir en raison de leur sublime sacrifice ; et nous voudrions surtout pouvoir faire partager à tous notre certitude qu'ils ne sont pas disparus à jamais et que, pendant les longues soirées d'hiver, les absents reviendront près d'eux, sous le toit familial, invisibles certes, mais n'attendant qu'une occasion de manifester leur présence, et toujours aussi affectueux, aussi dévoués.

Cette grande pensée consolatrice semble bien, d'ailleurs, se répandre sur le monde entier et dans toutes les classes de la société.

On sait comment le lieutenant Périgard a expliqué ce grand cri qu'il jeta au milieu de la plus sanglante mêlée : *Debout les morts !* « *Ce cri, dit-il, n'est pas de moi seul ; il est de nous tous. Plus vous fondrez mon rôle dans la masse, plus vous vous rapprocherez de la réalité ;* J'AI LA CONVICTION DE N'AVOIR ÉTÉ QU'UN INSTRUMENT ENTRE LES MAINS D'UNE PUISSANCE SUPÉRIEURE. »

Un grand Invisible, certainement, lançait par sa bouche cet appel désespéré.

Partout, dans l'armée, parmi les hommes politiques les plus en vue, dans le monde scientifique ou littéraire, cette influence de l'Esprit se fait sentir.

Parlant du grand chef des armées alliées, le *Blackwood Magazine* disait, au mois de septembre dernier :

*Le maréchal Foch pense que le résultat de la guerre dépend plus des forces morales et spirituelles que des forces matérielles.*

Le *Morning Post* écrivait de son côté, au lendemain de l'armistice :

*Quant au maréchal Foch... le principe dominant que les guerres sont gagnées par l'esprit plutôt que par la matière, s'est trouvé vérifié en lui d'une façon éclatante d'un bout à l'autre...*

Et dans l'*Homme Libre* du 11 novembre on pouvait lire ceci :

*Ils étaient tous là présents, les vivants et les morts, dans la pensée de leur grand chef, quand celui-ci, dans son wagon de guerre, énonçait aux parlementaires allemands les conditions de l'armistice que, vaincue, l'Allemagne avait sollicité.*

Dans un discours prononcé à l'occasion d'une grande cérémonie, devant le Président de la Chambre des Députés, la plupart des ministres et des membres du corps diplomatique, M. Ernest Lavisse, de l'Académie française, s'adressant aux enfants des écoles, prononce les paroles que voici :

*... Puisque tant de vos aînés sont tombés, il faut que vous chargiez vos*

*épaules du fardeau qu'auraient porté ceux qui sont tombés. Ne vous inquiétez pas, leur esprit est en vous, car les morts ne meurent pas tout entiers et des morts comme ceux-là vous assisteront de leur force héroïque. Ils feront de vous les héros de la paix, et, par votre œuvre, la France sortira de la tourmente plus forte et plus belle pour le bien et l'ornement de l'humanité.*

Nous pourrions multiplier les citations de ce genre qui prouvent que le sentiment de la survie dans l'invisible pénètre rapidement partout.

C'est le grand libérateur du territoire, l'homme en qui semble s'être incarnée l'âme de la France même, Georges Clémenceau qui, vibrant du plus ardent patriotisme, s'écrie dans un discours à la Chambre des députés, après avoir annoncé la conclusion de l'armistice :

*... Je veux parler de Gambetta... avec lui et Chanzy j'ai voté la continuation de la guerre, et vraiment, quand je pense à ce qui s'est passé depuis cinquante ans, je me demande si la guerre n'a pas continué...*

*Mon souvenir va à Gambetta, à Scheurer-Kestner, à Küss, le maire de Strasbourg qui, à Bordeaux, succomba de chagrin.*

*Je veux que notre pensée se retourne vers eux et que, quand ces terribles portes de fer que l'Allemagne a fermées contre nous s'ouvriront, nous leur disions :* PASSEZ LES PREMIERS ! VOUS NOUS AVEZ MONTRÉ LE CHEMIN !

Jamais peut-être, à la tribune française, ne se produisit manifestation d'éloquence d'ordre plus élevé. Et l'on comprend aisément l'explosion d'enthousiasme qui s'en suivit.

Quelques jours après, M. Clémenceau, à cette même tribune, saluait nos grands morts, levant les bras dans un geste magnifique comme pour étreindre les chers disparus.

L'énergique figure du robuste Gaulois vendéen restera inséparable, dans la suite des siècles, des prodiges que nos armées viennent d'accomplir. Quelles forces inconnues ont permis à cet homme extraordinaire d'organiser la victoire juste au moment où tout paraissait perdu ; de triompher de toutes les résistances pour donner à Foch le commandement suprême et, en si peu de temps, sauver la France du désastre qui la menaçait !

De pareils faits deviennent rapidement légendaires. Au milieu de l'enthousiasme général, dans la joie débordante qui fait vibrer tous les cœurs, les poètes ont accordé leur lyre et, en grand nombre, ils chantent le grand libérateur. Nous empruntons à une poésie dont l'un de nos amis est l'auteur, le passage suivant qui nous paraît d'une belle inspiration. Parlant de Clémenceau, le poète s'écrie :

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Lui, n'avait qu'un seul but : donner tout à la France.
Tout, pour voir luire enfin le jour de délivrance.
Les traîtres qu'un infâme avait trop écoutés,
Furent, dès qu'il parut, traqués de tous côtés ;
Partout il fit entendre un noble et fier langage,
Et du peuple abattu releva le courage.
Il allait, et sa foi réchauffait tous les cœurs ;
Des vaincus de la veille il fit de grands vainqueurs ;
Et son souffle puissant comme la *Marseillaise*.
Fit revivre en tous lieux la vieille âme française ;
Il était constamment parmi nos grands soldats,
Partageant leurs périls, les suivant aux combats...

Clémenceau restera l'orgueil de la Patrie,
Le grand libérateur de la France meurtrie,
Et, champion du Droit et de la Vérité,
Il entre, encor vivant, dans l'immortalité.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

L'homme que glorifient aujourd'hui les poètes, était visiblement désigné pour réaliser ces grandes choses, et il a admirablement rempli sa mission. Mais, pendant ces quatre années de guerre atroce, où tout a été si formidablement grandiose de la part d'un peuple dont la destinée était de vivre pour le bien de l'humanité et qui ne voulait pas mourir, tout semble s'élever au-dessus des limites de notre entendement, tout prend des apparences de merveilleux. Ce ne sont pas seulement des personnalités isolées qui subissent, souvent à leur insu, l'influence du monde invisible ; ce sont des peuples entiers qui, d'un même élan, se lèvent comme un seul homme et se jettent dans la lutte entraînés par le plus noble idéal. La Belgique, première victime de la barbarie allemande, n'hésite pas un instant à se joindre à la France et à l'Angleterre qui défendaient la Justice et la Liberté. L'Italie, qu'un malentendu avait momentanément éloignée de nous, rompt les dernières attaches qui la retenaient encore et, dans un beau geste, vient fraternellement se ranger à nos côtés. Et la libre Amérique ! Que va-t-elle faire ? A quelle mystérieuse et irrésistible injonction va-t-elle obéir ? Son éloignement pouvait la dispenser de se jeter dans l'horrible fournaise ! Eh bien, non ! Contre toute vraisemblance, ses fils traversent les mers et viennent mêler leur sang à celui de nos héros.

Oui, c'est bien la victoire de l'Esprit sur la Matière, la dispersion des forces de ténèbres sous lesquelles devaient succomber la Liberté et la Civilisation.

Une des conséquences les plus heureuses de cette guerre aura été de faire pénétrer nos idées partout. L'intervention de nos Invisibles est tellement manifeste qu'il devient impossible de ne pas la sentir, de ne pas la voir. Nos chers guides nous continueront, dans la paix, l'appui qu'ils nous ont prêté durant ces longues années d'épreuves. Il y a tant d'affligés auxquels notre doctrine seule peut apporter quelque consolation !

Spirites, la fin de cette sombre période nous ouvre de lumineux horizons. L'œuvre de mort est terminée, l'œuvre de vie commence : Travaillons !

KERMARIO.

# Examen de quelques Faits supranormaux (1)

## Le cas Svens Stromberg

Il nous est raconté par un des plus puissants médiums de notre époque, Mme d'Espérance, dans un livre *Au pays de l'Ombre* dont Aksakoff dit, dans l'Introduction : « C'est un livre unique. » Mme d'Espérance en a parlé beaucoup plus longuement dans une conférence publiée par le *Light* de 1905 et reproduite, dans les *Annales des Sciences psychiques* de 1910, par M. E. Bozzano. Celui-ci a consacré à des *Cas d'identification spirite* une longue série d'articles si remarquables que le professeur Flournoy, critique exigeant, ne peut s'empêcher, dans *Esprits et médiums*, page 459, après avoir un peu malmené des auteurs fort avantageusement connus, d'exprimer ce jugement : «... Un choix qui semble promettre d'être plus sévère et plus impressionnant est celui que vient de commencer M. Bozzano, et il se pourrait qu'en se perfectionnant, cette classification méthodique réussît un jour à faire saillir certains types de phénomènes bien difficilement explicables autrement que par l'hypothèse spirite. » M. Bozzano fait suivre la relation de Mme d'Espérance de cette appréciation : « ... Ce cas doit être compté parmi les mieux documentés et les plus incontestables du genre que nous étudions, c'est-à-dire parmi les plus efficaces pour soutenir la thèse spirite, étant donné qu'il n'existe aucune autre thèse capable de l'expliquer d'une manière complète ; cette assertion est si évidente qu'elle ne vaut pas la peine d'être démontrée. »

Quelle que soit la valeur des témoins et de ceux qui les recommandent, on ne doit jamais renoncer aux droits de la critique, surtout quand il

(1) Voir les numéros de Mai, Juillet, Août, Septembre et Octobre.

s'agit de ces faits que le passé dérobe à tout nouveau contrôle, comme on l'a dit. Il ne faudrait pourtant pas trop insister sur cette considération. Que ces faits aient été signalés aujourd'hui même et dans notre voisinage, au lieu de nous être racontés par des auteurs morts depuis longtemps, pense-t-on qu'ils aient beaucoup plus de chances de vaincre les résistances de l'incrédulité ? Avec quelle malveillance n'a-t-on pas accueilli, dans les milieux intellectuels autant que dans la foule ignorante, les attestations cependant bien motivées de savants encore vivants ! Ce n'est pas qu'on soit tenu, parce qu'ils sont illustres, de les suivre aveuglément dans la voie où ils nous invitent à entrer ; on conviendra néanmoins que, s'ils sont faillibles, ils méritent quelque déférence. J'opinerais même volontiers, à l'encontre de l'opinion vulgaire, que, moins leur opinion est vraisemblable, plus ils doivent, avant de se résoudre à l'émettre, en avoir pesé rigoureusement tous les termes. D'ailleurs leur nombre augmente dans le monde entier et ce progrès constant d'une idée, s'il n'est pas la preuve décisive de sa vérité, incline les esprits réfléchis à supposer que les phénomènes sur lesquels on l'établit, sans être absolument certains, méritent du moins qu'on daigne es prendre au sérieux. Est-il soutenable en effet que des hommes compétents et désintéressés aient livré à la publicité une croyance très combattue, avant de s'être assuré les moyens de la défendre ? Qui sait si la nature, dont nul ne saurait sans ridicule se flatter de connaître toutes les lois, ne leur réserve pas des armes redoutables ? Le misonéisme, une maladie invétérée, a sévi dans tous les temps ; mais il se produit insensiblement une modification des esprits et, grâce à l'habitude, des nouveautés qui vous furent antipathiques finissent par vous plaire au point qu'on s'imagine naïvement y avoir toujours cru, tant est fréquente la tromperie à soi-même. Des raisons qui vous avaient paru faibles prennent un air triomphant, non qu'elles soient devenues plus fortes, mais parce que vous avez changé. Gardez-vous donc de dire, si vous êtes actuellement réfractaire au spiritisme, que vous le serez toujours, car il pourrait vous arriver la même chose qu'à Lombroso mort dans la foi, après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans le doute. L'humanité procède comme les individus, lente à se prononcer en faveur des progrès. Ceux-ci, dès qu'on les a conquis, ne conservent pas indéfiniment leur prestige. Nous ressemblons à ces nouveaux riches qui, d'abord éblouis par un luxe récent, oublient bientôt les misères de leur première condition ; cependant ils sentent leur bien-être sans y être aussi vivement attentifs.

Nous revenons par ce chemin détourné au cas *Svens Stromberg*, un des plus étranges dans le domaine si mirifique du supranormal.

Il faudrait, pour en donner une idée fortement impressive, reproduire en son entier la conférence de Mme d'Espérance ; nous sommes forcé, à cause de sa longueur, de la résumer succinctement, en négligeant une multitude de détails qui portent l'empreinte de la vérité exprimée avec naturel et vous mettent en bonne disposition.

Le 3 avril 1890, à dix heures du matin, Mme d'Espérance était en train d'écrire une lettre ; dans un moment de distraction, sa main traça automatiquement, d'une grande écriture, sur la page, les mots *Svens Stromberg*. Personne autour d'elle ne connaissait quelqu'un de ce nom. La feuille fut conservée avec la date inscrite en tête. Deux mois après, vinrent à Gothembourg, en Suède, où s'était produit l'incident, M. Aksakoff, le professeur Boutlerow et d'autres amis russes, pour assister, chez M. Fidler, un grand commerçant, à des expériences de matérialisation. Un soir, sans avoir l'intention de tenir une séance, à cause de l'heure tardive, on voulut essayer, pour la séance du lendemain, de faire une photographie à la lumière du magnésium. Au moment où on mit le feu au magnésium, Mme d'Espérance, assise devant l'objectif, sentit distinctement un contact à la tête. En même temps, l'un des assistants s'écria : « Il y avait une tête d'homme derrière vous ! — Je l'ai vue aussi ! Moi aussi ! Moi aussi ! » s'écrièrent les autres. Quand, après le développement de la plaque, l'épreuve fut tirée, on vit en effet une tête d'homme à l'aspect placide et serein qui contrastait avec les traits de Mme d'Espérance bouleversés par l'éclair du magnésium. On demanda à *Walter*, un esprit familier qui se communiquait fréquemment par l'écriture automatique, des indications sur ce personnage. On finit, après une série d'interrogations, par apprendre que c'était le portrait de *Svens Stromberg* à qui on ne songeait pas ; il avait émigré avec sa jeune femme au Canada, vers 1886 ; là, il avait pris le nom de son village natal, *Strom*, dans la province de Jemtland, en Suède ; il était mort à New-Stockolm, le 31 mars 1890, laissant plusieurs enfants ; il paraissait tenir beaucoup à ce qu'on sût dans son pays qu'il était devenu un homme important.

Il s'agissait d'aller aux informations. De New-Stockolm, pas la moindre mention sur les cartes ni dans les diverses agences d'émigration. On écrivit au curé de Strom qui, ayant consulté les registres de la paroisse, n'y trouva pas trace d'une personne nommée Stromberg ; il répondit cependant qu'un certain *Svens Erson* était parti pour l'Amérique vers 1886. On crut donc à une mystification. Quelque temps après, M. Fidler reçut un journal canadien et ses yeux tombèrent sur les mots *New-Stockolm*, en tête d'un article signé A. S. Il écrivit immédiatement, par l'intermédiaire du directeur du journal, à l'auteur et, des renseignements recueillis, il résulta que *Svens Stromberg* et *Evens Erson*

étaient le même individu. Svens Erson, une fois établi au Canada, avait pris le nom de Stromberg, fait assez commun parmi les paysans de la Suède « dont les familles ne portent pas des noms qui leur soient propres, c'est-à-dire que si, par exemple, un paysan nommé John a un fils qu'il appelle Charles, ce dernier est désigné par le nom de Charles Johnson (fils de John)... Or, comme cet usage n'est pas exempt d'inconvénients pour les Suédois établis à l'étranger, ceux-ci adoptent bien souvent un nom de famille, de sorte que *Svens Erson* avait pris le nom de son pays natal, en le faisant devenir *Svens Stromberg* ». Tous les détails de la communication furent confirmés par la femme du défunt, le médecin qui l'avait soigné et le pasteur qui l'assista à ses derniers moments. Il fallut, pour aboutir, une année de recherches. Quant à la photographie, elle fut affichée dans la sacristie de Strom, avec invitation à ceux qui la reconnaîtraient d'y apposer leur signature. Elle fut finalement retournée avec beaucoup de commentaires dont plusieurs se rapportaient aux moustaches que Stromberg portait sur la photographie et qu'il n'avait pas, quand il émigra.

Il ne peut nous venir à l'esprit, pour expliquer ce phénomène, de recourir à la mémoire latente ou à la transmission de pensée. Svens Stromberg est mort le 31 mars et son nom apparaît sur la lettre de Mme d'Espérance le 3 avril : il est inadmissible que, dans cet intervalle de trois jours, la nouvelle nullement sensationnelle de ce décès fût, par la voie de la presse, parvenue de New-Stockolm à Gothembourg où le médium l'aurait apprise inconsciemment. Appellerons-nous à notre aide la télépathie ? Stromberg, quand la communication eut lieu, n'existant plus, il a fallu, selon l'hypothèse, que sa femme ou telle autre personne endormie soit venue, dans son corps fluidique, animer la main de Mme d'Espérance : n'insistons pas. Et les communications de *Walter*, deux mois après, nous fournissant des détails si précis, à quoi convient-il de les attribuer ? Les journaux auraient eu le temps de divulguer ces renseignements. Stromberg, de pauvre devenu relativement riche au Canada, avait sans doute une haute opinion de son importance : est-ce une raison pour que l'opinion publique se soit intéressée à sa disparition ? Et ce portrait identifié dans la sacristie de Strom, est-il un produit de la clairvoyance de Mme d'Espérance qui, l'ayant dans son imagination, sans s'en douter, l'a projeté de manière à impressionner la plaque photographique ? Ce serait, à défaut de cryptomnésie, un cas d'idéoplastie, d'ectoplasme, de psychodynamisme si prestigieux que, pour ne pas tomber par économie dans l'hypothèse spirite, nous en ferions une encore plus stupéfiante. Ce qu'il y aurait de plus simple serait de nier sans façon l'authenticité du phénomène, en soutenant que le récit très

circonstancié en a été inventé de toutes pièces par des mauvais plaisants s'amusant à mystifier des badauds : alors des hommes bien posés dans le monde intellectuel se conduiraient comme des loustics de bas étage ! Ne commencerions-nous pas à trop appuyer ?

Que s'est-il donc passé ? Si le docteur Flournoy avait raison, à savoir qu'un phénomène pourrait saillir « bien difficilement explicable autrement que par l'hypothèse spirite ! » Ce serait le moment, semble-t-il, de passer le Rubicon, d'abandonner le subconscient et d'aller résolument au spiritisme pour ne pas tomber dans l'absurde. On s'expose quelquefois par trop de scrupules à manquer les occasions de bien faire. Vous avez peut-être entendu parler de ce monsieur, très intelligent mais de caractère indécis, qui avait grande envie de se marier, sans jamais pouvoir s'y résoudre, parce qu'il craignait de mal rencontrer. Un jour, étant fortement épris d'une jeune personne qui lui paraissait réunir les conditions rêvées, il sortit pour aller prier un de ses amis de tenter une démarche en sa faveur. Il avait à traverser un pont. Arrivé vers le milieu, il s'arrête, il revient en arrière, puis en avant, agité, perplexe, et il finit par rentrer chez lui, comme si le mariage était à son avis une affaire tellement grave que ce n'est pas trop de toute la vie pour y réfléchir. Certaines gens, sur le point de contracter union avec le spiritisme, ressemblent à cet amoureux mort célibataire aigri dans un âge très avancé. Ils seraient enchantés d'en faire leur compagnon sur les chemins raboteux de la destinée ; mais qui sait ? En cherchant, on lui trouverait des défauts ; attendons d'être mieux renseigné. Admirable circonspection ! Une personne peut n'être pas parfaite et mériter cependant notre affection. Le spiritisme prête incontestablement à la critique ; il a des traits irréguliers, de petites verrues sur le visage, une difficulté de prononciation, souvent du vague et des contradictions dans ses propos, et, malgré ces défauts regrettables, quel fonds d'originalité, quelle puissante attraction de mystère et d'avenir, une conversation si pleine d'imprévu et de charme qu'il vous captive quand même.

Le subconscient vu de très près résiste moins à l'examen ; nous en jugerons dans la question des apparitions matérialisées.

*(A suivre.)*

Alfred BÉNÉZECH.

# Edifice à réparer

Les religions anciennes, quelle que soit l'influence qu'elles aient exercée dans leur passé, quelque excellentes qu'elles soient encore dans leurs tendances, n'ont plus aucune puissance effective, parce qu'elles ne sont plus en accord avec l'époque, parce qu'elles reposent sur un principe d'infaillibilité déjà discrédité par des erreurs certaines, et enfin parce que les cadres ne peuvent plus subsister qu'en s'appuyant sur une casuistique inconsistante.

Il fut un temps où les masses peu instruites pouvaient accepter les directions d'une élite qui possédait l'autorité et l'ascendant moral; mais, lorsque les représentants d'une religion ne sont plus l'élite, lorsqu'ils sont tombés au-dessous du niveau intellectuel de leur temps, l'autorité leur échappe.

C'est ce que nous voyons aujourd'hui que les sciences, enfin vulgarisées, sont devenues la propriété de tous. Les prêtres auront beau s'efforcer de maintenir les dogmes anciens dans le cadre de la lettre qui tue, la casuistique ne fait plus vibrer l'âme des peuples ; notre raison, mûrie par la science, demande à comprendre.

Le Spiritisme, à mon avis, est appelé à deux grandes tâches ; d'abord à la reconstruction de l'édifice moral auquel il doit servir de base ; et ensuite, par la divulgation des faits acquis, à contenir les réactions d'une fausse science qui a proclamé la faillite du spiritualisme, alors que ses objections n'atteignent que la forme corrompue des religions.

Dans ces jours mémorables où l'Europe vient d'être mise à feu et à sang, nous pouvons dire que nous venons de traverser une épreuve expérimentale.

D'où venait notre force ? De qui avons-nous reçu une direction, d'où sont venues les paroles vibrantes qui ont réveillé et soutenu l'énergie des peuples ? Elles sont venues surtout des hommes de sciences et des hommes politiques qui avaient conservé l'esprit du vieil idéal chrétien et qui n'en suivaient pas la lettre. Il y a eu, aussi, dans le haut clergé, des énergies louables, mais elles se sont montrées, précisément, chez ceux qui ne se faisaient point les esclaves de la lettre et que leur indépendance avait mis en délicatesse avec l'autorité suprême ; mais, durant cette période de ténèbres, tout le monde a constaté, et déploré, que des plus hauts sommets de la religion, aucune lumière n'a rayonné sur le monde.

Dans les partis sans idéal, chez ces hommes qui ne connaissent pas d'autre politique que celle de la satisfaction des appétits, nous avons rencontré l'inertie coupable, le défaitisme et la trahison.

Quant à la Presse, si l'on en excepte celle qui ne voyait, dans nos défaites, qu'un prétexte à bénéfice et à augmentation de salaires sous menace de grèves, dans son ensemble, elle s'est montrée idéaliste ; se faisant, sans s'en douter, l'interprète du Spiritualisme le plus ardent. Qu'on se souvienne de tant de belles pages, toutes animées du sentiment instinctif de la survivance, et consacrées à la défense des droits imprescriptibles de nos grands morts, que nous aurions trahis si nous avions reculé devant de nouveaux efforts, devant de nouveaux sacrifices.

Cette expression, un peu vague, un peu littéraire, d'une foi qui se traduit tout de même par des actes, c'est l'intuition du grand mystère de la vie spirituelle, qui fait, de l'évolution, un tout, dont chacun de nous est solidaire et bénéficiaire. Ce courant d'idée, si souvent exprimé, nous fait voir que le terrain du sentiment est bien préparé pour la foi Spirite et qu'il n'attend plus qu'une bonne semence.

Quelle belle rénovation de la moralité générale le jour où la grande presse consentirait à vulgariser les expériences que nous connaissons, le jour où elle avouerait que les témoins de ces faits se recrutent parmi les représentants les plus estimés de la science, et quand ces représentants, eux-mêmes, viendront démontrer que les forces mises en jeu par les manifestants de l'Au-delà ne contredisent pas la science, comme on le prétend bêtement, mais qu'elles viennent simplement s'ajouter à la liste des forces déjà connues !

A cela, il y a encore un grand obstacle. C'est la crainte de blesser l'opinion, toujours attachée aux vieilles traditions sur l'Enfer et les démons qui ne sont que les formes corrompues de la vérité révélée. Les études psychologiques, en montrant l'origine purement humaine des manifestations attribuées au démon, n'auront jamais l'approbation de Rome.

Le Spiritisme démontre deux choses : 1° L'existence d'un corps invisible capable de produire des effets physiques, même chez l'homme vivant ; 2° l'existence de facultés, spirituelles par essence, et non reconnues par la science officielle.

Il montre que de merveilleuses manifestations, dont certains médiums nous donnent quelquefois l'occasion de faire la preuve, ne sont que l'expression, assez rare dans l'être vivant, des facultés normales de l'être spirituel extériorisé.

D'où il appert que l'homme décédé, privé de son corps et réduit au mode unique de la vie spirituelle, peut produire les mêmes manifestations. Les êtres décédés seront bons ou mauvais, intelligents ou stupides, mais les moyens qu'ils auront à leurs dispositions seront toujours les mêmes, et produiront toujours les mêmes phénomènes parfois d'ordre

élevé, souvent assez grossiers. Ce sont ces phénomènes grossiers et d'origine purement humaine que l'on attribuait, autrefois, au démon, et que l'Eglise indique toujours comme caractéristique et signes distinctifs de la possession démoniaque, ce sont :

1° La communication de pensée ;

2° L'intelligence des langues étrangères ;

3° Le langage et l'écriture automatiques ;

4° La prévision de l'avenir ;

5° La vue à distance ;

6° Le développement de forces physiques invisibles ;

7° Les lévitations.

On remarquera seulement que tous ces signes dont on se servira pour prouver la possession démoniaque *(par exemple à Loudun)*, sont exactement les mêmes que ceux attribués aux saints pour prouver leur sainteté.

Le Spiritisme démontre facilement que ces faits ne viennent ni de Dieu, ni du diable ; mais qu'ils sont de simples accidents physiologiques, survenant chez les personnes vivantes ou décédées. Cette explication, si simple, dépouille l'Eglise de son privilège de juger les faits et, surtout, elle la prive de son grand diable d'enfer, auquel elle tient énormément pour la soumission des consciences faibles.

Sans cet obstacle, l'Eglise, qui admet la manifestation des âmes du Purgatoire, pourrait se montrer conciliante et accepter l'action des Esprits dans notre monde.

Il y a encore un autre problème que la Science résoudra certainement ; c'est celui de notre évolution par le moyen des réincarnations. Le Spiritisme enseigne que notre progrès s'effectue au cours de vies successives, et ceci est incompatible avec le dogme du supplice infernal. Si nous vivions cette existence, sans faire au bout du fossé la culbute, on pourrait donc s'y reprendre, l'enfer ne serait pas immédiat ?... C'est cette hypothèse que l'Eglise ne veut pas envisager un seul instant.

Il arrivera, aux inflexibles défenseurs du dogme, ce qui arrive toujours aux despotes trop rigides, leur autorité s'effondre. Les états-majors ne peuvent plus soutenir leur religion qu'en imposant à nos consciences des conceptions ou des affirmations niaises. Ils ne sont plus suivis que par de rares fidèles attachés d'instinct au grand idéal que la religion représente. Mais ces brebis dociles sont parfaitement ignorantes des anathèmes auxquels personne n'échappe que par un silence de convention. Et cependant les sociétés humaines cherchent leur voie ; les esprits sont inquiets devant la faillite morale du matérialisme, que viennent de révéler les événements actuels.

Le Spiritisme, avec le secours de la science, sera seul capable de remettre les choses au point, en donnant une base positive à l'édifice spiritualiste qui demande des réparations sérieuses. Mais pas de systèmes nouveaux, méfions-nous des essais de morale, plus ou moins officiels, qui vont surgir ; méfions-nous du bolchevisme de ces moralisateurs qui vons nous inventer une morale académique, humanitaire, collective, ne visant que des buts, dont seraient seules à profiter les générations futures ; tout cela n'est que viande creuse et bouillon de veau. Chez nous, la connaissance a remplacé la foi, nous serons nous-mêmes ces générations futures pour lesquelles les nôtres se sont immolés ; nous avons conscience de notre solidarité avec les générations futures ; notre morale nous dicte une conduite conforme à notre intérêt personnel, sous la sanction de nos responsabilités. La loi des évolutions, qui nous élève ou nous rejette au fond des abîmes, contient en elle-même son Enfer et son Purgatoire. La loi psychique, à laquelle pas un *iota* ne sera changé jusqu'à la fin des temps, est, pour ainsi dire, une loi automatique. Dieu ne nous punit pas, mais nous nous punissons nous-mêmes dans les conséquences de nos œuvres. C'est dire que nos actes présents conditionnent perpétuellement notre avenir.

Voilà la saine morale contenue dans les enseignements du Christ, et que le Spiritisme fera triompher s'il sait limiter son œuvre à la divulgation des faits acquis, et à la reconstruction du vieil édifice spiritualiste auquel ces faits doivent servir de base.

L. CHEVREUIL.

# H. WRONSKI

Un des derniers représentants de la psychologie philosophique moderne fut H. Wronski, mort à Paris, en 1853.

Officier de l'armée polonaise, au service de la France, dans les dernières années du XVIII^e^ siècle, il s'adonna d'abord à l'étude des mathématiques. Auteur de travaux remarquables sur la physique, la mécanique céleste et la locomotion à vapeur, il se livra, dans la seconde période de sa vie, à l'étude de la philosophie, s'inspirant principalement des doctrines de Bœhme, Kant et Hégel.

On remarquera que Wronski était mathématicien, comme beaucoup de nos grands philosophes, Pythagore, Aristote, Descartes, Malebranche, Gassendi, Leibnitz... Faut-il voir là une preuve que les mathématiques sont des instruments universels pour l'étude de la nature ? En elles-

mêmes, elles seraient donc des branches de la métaphysique. On pourrait croire que leur culture accoutume l'esprit à l'exactitude et à la précision.

Les écrits de Wronski ne se présentent pas sous une forme doctrinale. Il s'en tient à des préceptes à suivre, suivant le degré du savoir et de la perfection morale auquel l'homme est arrivé par lui-même, par l'effort de sa volonté.

Il formule d'abord cette proposition : l'homme est venu sur la terre pour se créer *lui-même* une existence éternelle. Et sa dignité exige qu'il se la donne lui-même, par le *devoir* et la *vertu*.

Quand il a pris la résolution absolue de ne jamais s'écarter du devoir et de soumettre tout, sans restriction, à sa haute destinée, il entre dans une nouvelle existence : « Il est déjà, dit-il, habitant des cieux. »

Lorsqu'il en est arrivé là, l'homme se trouve placé en dehors de la sphère du mal ; il n'a plus d'autre objectif que le bien, la vertu n'a plus de raison d'être, parce qu'il n'y a plus de lutte pour lui contre le mal. Elle se trouve remplacée par la sainteté, qui est la béatitude du bien.

Comment se produit ce développement de l'esprit humain pour arriver à comprendre ce qui est exigé de lui ? Il y répond ainsi : « Le développement de notre espèce n'est rien d'autre que le développement du savoir humain. Toutes les actions des hommes faites en vue d'un but dépendent de l'état de leur savoir, et les causes étrangères à ce savoir ne sont que des motifs accessoires. »

Mais cette dose de savoir ne s'acquiert pas tout d'un coup, peut-être par une série de vies successives. Wronski ne dit pas le mot, mais il le laisse penser.

D'ailleurs, « à chaque échelon du savoir, dit-il, les actions humaines s'adaptent aux vues nouvelles. Il en résulte que dans les *diverses périodes* du développement de l'humanité, des buts différents auxquels se trouvent successivement subordonnées toutes les actions des hommes, sont établis et considérés comme terme de la grandeur humaine. C'est en effet de cette manière que d'abord le culte raffiné du bien-être physique fut le terme de la grandeur chez les Egyptiens et dans tout l'Orient ; qu'ensuite la justice et l'héroïsme nécessaires pour le réaliser, le devinrent chez les Grecs et les Romains ; que de nouveau les maximes morales et le refuge en Dieu devinrent le terme de la grandeur chez les chrétiens, et qu'enfin la certitude du savoir est devenue le terme de la grandeur chez les sociétés civilisées. »

Or, que voudraient-elles savoir ces sociétés civilisées ? C'est la certitude, pense-t-il, de notre existence actuelle, du but vers lequel elle tend. Et il regrette que la science humaine ne puisse lui apprendre la grande

énigme. « De là un scepticisme tout à fait désolant et cependant nécessaire, car il apprend à l'humanité son néant actuel, et que celle-ci doit désormais porter plus loin les limites de son savoir, pour arriver à une certitude parfaite ou absolue. »

Wronski avait-il l'intuition de la psychologie expérimentale, quand il considère cette certitude « comme un idéal devant être le dernier but de l'humanité, le terme auquel doit arriver la Terre pour donner le fruit de sa création, car alors seulement, nos destinées éternelles seront connues et nous aurons atteint le bien infini d'une existence absolue »?

Cependant ce bien infini n'est pas le dernier échelon qu'elle ait à gravir. Wronski entrevoit une nouvelle ère de l'humanité en deux périodes du développement humain. Dans la première, la recherche de la Vérité ou de l'Absolu deviendra le but suprême des actions humaines, tous les autres buts tomberont par eux-mêmes et se trouveront nécessairement subordonnés à celui-là.

Il considère que, dans nos facultés, le savoir acquis est notre propre ouvrage, et qu'au contraire le sentiment est en nous l'ouvrage du Créateur, parce que nous n'avons pas la conscience propre du sentiment, l'ancienne religion chrétienne, étant fondée sur le seul sentiment de l'Absolu, n'était qu'un don du Créateur, c'est-à-dire une religion *révélée*. La nouvelle religion, étant fondée sur le savoir, sera notre propre ouvrage, c'est-à-dire une religion *prouvée*.

D'après cela, à quelle conclusion en arrive-t-il, en raison de la vocation supérieure de l'homme dans la recherche de la Vérité, dans cette période ? « L'augmentation générale du loisir disponible pour cette vocation deviendra, d'une manière manifeste, non seulement une condition primitive de notre bien-être physique, comme on l'a considérée jusqu'à ce jour, mais de plus la condition nécessaire pour l'obtention même du but suprême de l'humanité. Et comme telle, cette augmentation *indéfinie* du loisir humain se rangera, dorénavant, d'une manière très positive, parmi les droits publics, dont la garantie appartient à l'autorité politique (1) ».

Nous arrivons enfin à la deuxième et dernière période. L'humanité est en possession de la Vérité, et parvenue à la dignité infinie d'une existence propre. Elle anticipera sur la Terre la vie impérissable qu'elle doit se donner ; son immortalité sera établie par elle-même ; les principes de sa réalité seront son propre ouvrage et nulle atteinte ne pourra altérer son œuvre absolue.

Passons maintenant à la conclusion. Le but suprême des actions

(1) Ce serait plus que la journée de huit heures et la semaine anglaise revendiquées par C. G. T.

humaines se réduisant au développement indéfini de la Vérité absolue, il sera possible à l'homme de découvrir les principes, les progrès et les résultats définitifs de la création, sur notre globe, dans notre système solaire et dans toute l'immensité de l'Univers. (C'est Wronski qui parle.)

Il termine enfin par ces lignes : « Toutes les substances, brutes et organisées ; toutes les causes mécaniques et libres ; et généralement tous les êtres inanimés, vivants, raisonnables, considérés dans leur quantité, dans leur qualité et jusque dans leur individualité, devront être déduits de ce premier principe de la Vérité absolue. Et cette sublime déduction mettant les hommes en présence de l'Eternel, pour l'accompagner dans la création, laissera même, par son principe tout puissant, l'Absolu pénétrer jusque dans l'intime essence du Créateur, dernière et infinie récompense de tant de travaux, dernier et inappréciable bienfait de la Création (1). »

Wronski, en écrivant son ouvrage, a-t-il pensé au nombre infime d'unités humaines pouvant comprendre son ésotérisme transcendantal ? Ignorait-il que nous, les Terriens, sommes composés d'esprits supérieurs, d'initiés, ayant déjà fait de nombreuses campagnes dans le monde des Esprits incarnés et désincarnés, — et d'Esprits inférieurs venus pour la première ou la seconde fois dans notre monde ?

Ceux-ci, et ce sera probablement toujours la grande majorité, ne pourront comprendre, qu'après de nombreuses vies successives, cette existence toute de méditations et d'extase conçue par la philosophie orientale et néoplatonicienne.

On a entendu, il y a une vingtaine de siècles, un sage dire aux hommes : Vous êtes tous des dieux. Wronski était-il présent, pour avoir perçu cette parole et avoir pu la méditer dans le silence philosophique ? On pourrait le croire, quoiqu'il ne pouvait ignorer que tous les hommes n'ont pas des aptitudes intellectuelles semblables à ceux du monde scientifique qu'il fréquentait et n'ont pas des droits suffisants pour entrer dans l'Olympe, avant de posséder une certaine culture du savoir et de la morale.

Le monde nouveau, qui va remplacer l'ancien, fait d'orgueil et d'égoïsme, pourra maintenant, après les formidables épreuves que nous venons de traverser, renoncer à son matérialisme, au scepticisme inconscient, dans lequel il a été élevé et suggestionné. Il entrera alors dans cette période de son développement où l'esprit humain veut connaître la vérité. Il pourra donc facilement être initié aux phénomènes, perçus par ses sens physiologiques, de notre psychologie. Et ces phénomènes seront suffisants pour régénérer ces esprits instruits par les leçons funestes de

(1) *Le Sphinx*, 1818.

leur enfance. En cela, nous n'imiterons pas Wronski, imbu de la haute philosophie de Pythagore, de Platon et des grands initiés des temps anciens et modernes. Nous supprimerons le pont-aux-ânes imposé aux primaires par les grands maîtres de nos Universités, parce que la Justice éternelle a promis aux humbles leur participation à l'immortalité.

Dr Edmond DUPOUY.

# La Physiologie dite supra-normale et les Phénomènes d'Idéoplastie

*(Suite)*

Mesdames et Messieurs, je n'entreprendrai pas de vous faire un exposé critique ou historique des faits de télékinésie ou des faits de téléplastie.

Je suppose la question connue de vous tous et j'arrive immédiatement à quelques-unes de mes observations personnelles, celles qui sont relatives aux matérialisations.

J'ai étudié les matérialisations avec un certain nombre de médiums, mais je ne vous parlerai que des résultats observés avec un médium remarquable, une jeune fille désignée sous le nom d'Eva. Ces résultats, en effet, ont été obtenus dans des conditions de contrôle donnant toute satisfaction et ils sont précieux, moins par leur caractère transcendant que par les enseignements précis qu'ils permettent sur la genèse et le caractère primordial des matérialisations.

Eva a été entraînée et éduquée scientifiquement par Mme Bisson (1).

Mme Bisson a publié, sur ses études, un volume très complet auquel je me permettrai de vous renvoyer pour l'analyse et les détails, car je ne puis ni ne désire faire autre chose ici qu'un exposé synthétique de la question en faisant spécialement ressortir ses enseignements et sa portée.

J'ai eu l'honneur de collaborer avec Mme Bisson pendant plus d'un an à des séances bi-hebdomadaires qui avaient lieu, tantôt chez elle, tantôt dans mon propre laboratoire. J'ai vu et étudié ce qu'une centaine au moins d'hommes de sciences, spécialement médecins, ont été à même d'observer et je joins mon témoignage au leur.

Ce témoignage, Mesdames et Messieurs, je vous l'apporte tel quel. Je vous dirai simplement ce que j'ai vu.

(1) *Les Phénomènes dits de matérialisation.* (Alcan, Editeur).

Les matérialisations dont je vais vous parler, j'ai pu les voir, les toucher. Au témoignage de mes sens, j'ai pu joindre celui des instruments d'enregistrement et de la photographie.

J'ai maintes fois suivi le phénomène de son origine à sa terminaison, car il se formait, se développait et disparaissait sous mes yeux.

Quelque inattendue, quelque étrange, quelque impossible que semble pareille manifestation, je n'ai plus le droit d'émettre un doute sur sa réalité.

Avant d'aller plus loin, je dois affirmer que le médium a toujours fait preuve, en ma présence, d'une probité expérimentale absolue. La résignation intelligente avec laquelle elle se soumet à toutes les contraintes et subit les épreuves vraiment pénibles de sa médiumnité méritent, de la part des hommes de science dignes de ce nom, une sincère et grande reconnaissance.

Le mode opératoire, pour l'obtention du phénomène, est celui que vous connaissez et qui a été maintes fois décrit. On met Eva en état d'hypnose, état superficiel, mais comportant néanmoins l'oubli de la personnalité normale : puis on la fait asseoir dans le cabinet noir. Le cabinet noir des matérialisations n'a d'autre but que de soustraire le médium endormi aux influences pertubatrices ambiantes et spécialement à l'action de la lumière. Il permet ainsi de garder dans la salle un éclairage suffisant pour bien observer le phénomène, une fois produit.

Eva reste toujours, partiellement, en dehors du cabinet ; ses deux mains sont tenues en dehors des rideaux, et cette emprise sur les mains donne une grande sécurité.

Les phénomènes se produisent, — quand ils se produisent — au bout d'un temps variable, parfois très court, parfois très long, une heure et plus. Ils débutent toujours par des sensations douloureuses du médium. Elle pousse des soupirs, des plaintes intermittentes, rappelant tout à fait celles d'une femme en couches. Ces plaintes atteignent leur paroxysme au moment même du commencement apparent du phénomène. Elles diminuent ou cessent quand il est entièrement formé.

*Le phénomène peut se résumer ainsi : du corps du médium sort, s'extériorise une substance d'abord amorphe ou polymorphe. Cette substance se constitue en représentations diverses, généralement représentations d'organes plus ou moins complexes.*

Nous pouvons donc considérer successivement :

1° *La substance*, substratum des matérialisations ;

2° *Ses représentations organisées.*

La substance a été étudiée pour la première fois par Mme Bisson.

Avant elle, sans doute, on l'avait constatée, mais d'une manière très vague et nullement caractéristique.

Mme Bisson, au contraire, a compris toute l'importance de ce phénomène primordial. Elle a fait ressortir que la substance constitue la base essentielle des matérialisations. Elle l'a décrite sous toutes ses apparences, dans toutes ses modalités, sacrifiant à cette étude, parfois un peu aride, des séances entières et des séries de séances. Il n'est donc pas exagéré de dire que Mme Bisson a découvert la substance, base des matérialisations et il est de justice élémentaire d'attacher son nom à cette découverte, sans doute, comme nous le verrons plus loin, l'une des plus grandes de la biologie.

Voici ce qu'est la substance :

Son apparition est annoncée, généralement, par la présence de taches liquides blanches, lumineuses, de la dimension d'un pois à celle d'une pièce de cinq francs, disséminées çà et là sur le sarrau noir du médium, principalement du côté gauche.

Cette manifestation constitue un phénomène prémonitoire, survenant assez longtemps, parfois trois quarts d'heure à une heure, avant les autres phénomènes. Elle manque quelquefois et il arrive, quelquefois aussi, qu'elle ne soit suivie d'aucune autre manifestation. La substance, proprement dite, se dégage de tout le corps du médium, mais spécialement des orifices naturels et des extrémités du corps, sommet de la tête, bout des seins, extrémités des doigts.

L'issue la plus fréquente, la plus facile à observer est l'issue par la bouche : on voit alors la substance s'extérioriser de la surface interne des joues, du voile du palais et des gencives.

La substance se présente sous un aspect variable ; tantôt et c'est le plus caractéristique, celui d'une pâte malléable, véritable masse protoplasmique ; tantôt celui de fils nombreux et menus ; tantôt celui de cordons de grosseur diverse, de rayons étroits et rigides ; tantôt celui de bande large et étalée ; tantôt celui de membrane ; tantôt celui d'une étoffe, d'un tissu mince, à contours indéfinis et irréguliers. La plus curieuse de ces apparences est celle d'une membrane largement étalée, pourvue de franges, de bourrelets et dont l'aspect général rappelle tout à fait celle de l'épiploon. En somme, la substance est essentiellement amorphe ou plutôt essentiellement polymorphe.

L'abondance de la substance extériorisée est des plus variable : tantôt infime, tantôt considérable, avec toutes les transitions. Dans certains cas elle recouvre entièrement le médium comme d'un manteau.

La substance peut présenter trois couleurs différentes : blanche, noire et grise. La couleur blanche est la plus fréquente, peut-être parce qu'elle

est la plus facile à observer. Il y a parfois issue simultanée de substance des trois couleurs. La visibilité de la substance est très variable. Cette visibilité peut s'accentuer ou diminuer lentement à diverses reprises. Au contact, la substance donne des impressions très variables. Elle est généralement humide, froide, parfois gluante et visqueuse, plus rarement sèche et dure. L'impression qu'elle donne au toucher dépend de sa forme. Elle semble molle et un peu élastique quand elle s'étale ; dure, noueuse ou fibreuse quand elle forme des cordons.

Parfois elle donne la sensation d'une toile d'araignée frôlant la main des observateurs. Les fils de la substance sont à la fois rigides et élastiques.

La substance est mobile. Tantôt elle évolue lentement, monte, descend, se promène sur le médium, ses épaules, sa poitrine, ses genoux, par un mouvement de reptation qui rappelle celui d'un reptile ; tantôt ses évolutions sont brusques et rapides ; elle apparaît et disparaît comme un éclair.

La substance est extrêmement sensible ; et sa sensibilité se confond avec celle du médium hyperesthésié. Tout attouchement retentit douloureusement sur ce dernier. Si l'attouchement est tant soit peu brutal ou prolongé, le médium accuse une douleur qu'elle compare à celle que produirait un choc sur sa chair à vif.

La substance est sensible même aux rayons lumineux. Une forte lumière, surtout si elle est brusque et inattendue, provoque un ébranlement douloureux du sujet. Toutefois, rien n'est plus variable que cet effet de la lumière. Dans certains cas, la substance tolère même la grande lumière du jour. L'éclair du magnésium provoque un soubresaut du médium, mais il est supporté et permet les photographies instantanées.

Il est difficile de distinguer, dans les effets de la lumière sur la substance ou dans ses répercussions sur le médium ce qui est phénomène douloureux ou réflexe pur ; douleur ou réflexe gênent néanmoins les investigations. C'est ainsi que, jusqu'à présent, la cinématographie des phénomènes n'a pu être obtenue. A la sensibilité, la substance joint une sorte d'instinct, rappelant l'instinct de la conservation chez les invertébrés. La substance paraît avoir toute la méfiance d'un animal sans défense ou dont la seule défense consiste dans la rentrée dans l'organisme du médium dont elle est issue. Elle craint les contacts, toujours prête à se dérober et à se résorber.

La substance a une tendance immédiate, irrésistible à l'organisation. Elle ne demeure pas longtemps à l'état originel. Il arrive fréquemment que l'organisation est tellement rapide qu'elle ne laisse pas voir la substance primordiale. D'autres fois on voit, simultanément, la substance

amorphe et des représentations plus ou moins complètes englobées dans sa masse ; par exemple un doigt pendant au milieu de franges de substance. On voit même des têtes, des visages, enveloppés de substance.

J'arrive maintenant aux représentations.

Elles sont des plus diverses.

Quelquefois, ce sont des formations inorganiques indéterminées ; mais, le plus souvent, ce sont des formations organiques, variables comme complexité et comme perfection.

Vous savez que différents observateurs, Crookes entre autres, ont décrit des matérialisations complètes. Il s'agissait non pas de fantômes dans le sens propre du mot, mais d'êtres ayant momentanément toutes les particularités vitales d'êtres vivants, dont le cœur battait, le poumon respirait, dont l'apparence corporelle était parfaite.

Je n'ai pas observé, hélas ! pareil phénomène ; par contre, j'ai vu assez fréquemment des représentations complètes d'un organe, par exemple d'un visage, d'une main ou d'un doigt.

Dans les cas les plus parfaits, l'organe matérialisé à toutes les apparences et propriétés biologiques d'un organe vivant. J'ai vu des doigts admirablement modelés, avec leurs ongles ; j'ai vu des mains complètes, avec os et articulations ; j'ai vu un crâne vivant, dont je palpais les os, sous une épaisse chevelure. J'ai vu des visages bien formés, des visages vivants, des visages humains !

Dans de nombreux cas, ces représentations se sont faites, développées entièrement à mes yeux, du commencement à la fin du phénomène. J'ai vu maintes fois, par exemple, de la substance sortir des doigts, reliant entre eux les doigts de chaque main ; puis, Eva écartant ses mains, la substance s'allonger, former d'épais cordons, s'étaler, constituer des franges semblables à des franges épiploïques. Enfin, au milieu de ces franges, apparaître, par une représentation progressive, des doigts, ou une main, ou un visage, parfaitement organisés.

Dans d'autres cas, j'ai été témoin d'une organisation analogue, après issue de la substance par la bouche.

En voici un exemple pris dans mon cahier de notes : « De la bouche descend lentement, jusque sur les genoux d'Eva, un cordon de substance blanche, de la largeur approximative de deux doigts ; ce ruban prend à nos yeux, les formes les plus variables : tantôt il s'étale sous la forme d'un large tissu membraneux perforé, avec des vides et des renflements ; tantôt il se ramasse et se rétrécit, puis se renfle, puis s'étire de nouveau. Çà et là, de la masse, partent des prolongements, des espèces de pseudopodes et ces pseudopodes revêtent parfois, pendant quelques secondes, la forme de doigts, l'ébauche de mains, puis rentrent dans la masse.

Finalement, le cordon se ramasse sur lui-même, s'allonge sur les genoux d'Eva ; puis son extrémité se relève, se détache du médium et s'avance près de moi. Je vois alors cette extrémité s'épaissir sous forme d'un renflement, d'un bourgeonnement terminal et ce bourgeonnement terminal s'épanouit en une main parfaitement modelée. Je touche cette main. Elle donne une sensation normale ; je sens les os, je sens les doigts munis de leurs ongles. Puis la main se rétrécit, diminue, disparaît au bout du cordon. Le cordon fait encore quelques évolutions, se rétracte et rentre dans la bouche du médium. »

Docteur Gustave GELEY.

(*A Suivre*).

# AVIS

Nous avons le plaisir d'informer nos abonnés que nous avons pris les dispositions nécessaires pour faire paraître, à la suite de la belle conférence du docteur Gustave Geley que nous publions dans la *Revue*, une série de photogravures reproduisant, d'après les clichés pris par le docteur lui-même, les matérialisations qui se sont produites au cours de ses expériences. Nous n'avons pas hésité à faire un sérieux sacrifice (ces reproductions étant très coûteuses) pour mettre sous les yeux de nos lecteurs des documents d'un aussi puissant intérêt.

# Table générale des Matières du LXI^e^ Volume

---

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.